

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

ÉCRITS SUR LA BOTANIQUE
DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Édition critique

Thèse présentée à la Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Neuchâtel
Institut de littérature française

Pour obtenir le grade de docteur ès lettres par

Takuya Kobayashi

Direction

M. Frédéric S. Eigeldinger, ancien professeur à
l'Université de Neuchâtel

Rapporteurs

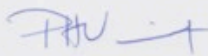
M^{me} Claire Jaquier, professeure à l'Université de Neuchâtel
M. Jean-Marc Drouin, ancien professeur du Muséum national d'histoire
naturelle (Paris), ancien directeur adjoint du
Centre Alexandre Koyré (EHESS-CNRS MNHN)

Soutenue le 9 novembre 2012

IMPRIMATUR

La Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel, sur les rapports de M. Frédéric Eigeldinger, directeur de thèse, ancien professeur à l'Institut de Langue et Civilisation Française (ILCF), Université de Neuchâtel ; Mme Claire Jaquier, professeure de littérature française, Université de Neuchâtel ; M. Jean-Marc Drouin, HDR, historien de la botanique, professeur du Muséum national d'histoire naturelle (Paris) retraité, ancien directeur adjoint du Centre Alexandre Koyré (EHESS-CNRS MNHN), autorise l'impression de la thèse présentée par M. Takuya Kobayashi en laissant à l'auteur la responsabilité des opinions énoncées.

Neuchâtel, le 9 novembre 2012



Le doyen
Patrick Vincent

Mots-clés

Rousseau, botanique, édition critique, documents inédits, herbiers, livres annotés, histoire des sciences, Linné

Rousseau, botany, critical edition, unpublished documents, herbariums, annotated books, history of science, Linnaeus

Résumé

Si l'importance du lien entre Rousseau et la botanique a souvent été relevée, les recherches dans ce domaine restent encore embryonnaires. Ce qui représenterait le plus expressément cette stagnation, c'est le fait que plusieurs de ses écrits sur les végétaux sont longtemps restés inédits. Les objectifs premiers de la présente thèse consistent donc à fournir tous les textes du Genevois sur la botanique, à en préciser les dates de rédaction et à retrouver leurs éventuelles sources, afin de mieux apprécier leur valeur dans l'histoire des sciences, qui est, à notre avis, non négligeable. Avec les données ainsi obtenues, nous avons essayé de recomposer le Rousseau botaniste, en vue d'en montrer un tout nouveau portrait. En voici quelques exemples :

1° Jean-Jacques recopiait des traités de l'époque, y compris l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, pour ses écrits. Nous pouvons déduire de cette technique de copier-coller les deux faits suivants qui remettent en question les études précédentes : 1. l'image ressassée de Rousseau botaniste – un amateur rêveur aux connaissances limitées – a été faussement fondée sur des analyses de textes qui ne sont pas de sa main ; 2. comme ce n'est qu'après 1777 que le Genevois a découvert le livre de Regnault dont il a repris au moins 54 articles pour son *Dictionnaire de botanique*, ce lexique ne date pas de 1774 comme les éditeurs précédents ont cru longtemps, mais bien de 1777-1778.

2° Le philosophe échangeait des plantes avec de grands spécialistes de l'époque : il était reconnu et intégré au sein du réseau scientifique. Bien que la majorité de ces échantillons ait disparu, nous en avons retrouvé quelques-uns qui démontrent, matériellement, cet aspect scientifique et social de Rousseau

botaniste. Au sujet de ses herbiers, nous considérons que quelques-uns proviennent en fait d'un seul et même ouvrage, mélange de celui composé par lui-même et de celui que Fusée Aublet lui a donné vers 1778. Différents mélanges et combinaisons postérieurs ont engendré sept herbiers que nous connaissons aujourd'hui dont celui conservé à Neuchâtel : ils contiennent par conséquent divers spécimens qui ne sont pas de la main du Genevois.

3° Lorsque Jean-Jacques recopiait des livres de botanique, il en retouchait souvent la formation d'origine. Ces changements minutieusement effectués semblent montrer la sensibilité linguistique de l'écrivain Rousseau : il s'efforçait de décrire les végétaux le plus exactement et le plus succinctement possible. L'exemple le plus intéressant est sans doute ses *Caractères de botanique*, quelques mille signes conçus pour représenter concrètement les plantes. Comme nous le savons, Rousseau a inventé une méthode de partition musicale en chiffres et a échangé des lettres cryptées au moyen de codes secrets. Il semble que la compression de données par les chiffres et les signes constitue l'une des caractéristiques de la façon de penser du philosophe.

À la lumière de ces éléments, il apparaît que l'intérêt de Rousseau pour les végétaux reflète avant tout sa passion pour la recherche, la découverte et les échanges scientifiques. La botanique était pour lui, dès le début, une activité scientifique et collective, et non un simple passe-temps salutaire et solitaire. De surcroît, comme le montrent le point 3 ci-dessus, Jean-Jacques porte, même dans ses activités scientifiques, une attention particulière à la langue. Il est par conséquent nécessaire d'examiner les rapports multiples et complexes qu'entretiennent écriture et botanique chez lui. Ces observations peuvent amener à envisager une nouvelle synthèse de la pensée rousseauiste. Les textes et les analyses que proposent la présente thèse, en faisant apparaître des perspectives nouvelles et fécondes, semblent pouvoir être la clé de voûte de cette refonte.

Avant-propos

Le présent travail est la version revue et augmentée du volume XI d'*ET* (J.-J. Rousseau, *Œuvres complètes et lettres*, Genève et Paris, 2012), fruit des recherches commencées et effectuées à l'Université de Neuchâtel.

L'introduction générale a été recomposée et développée. La partie édition est corrigée et additionnée de notes supplémentaires. Quant aux références, elles sont présentées dans leur intégralité, en *CC* (*Correspondance complète de J.-J. Rousseau*, Genève et Oxford, 1965-1998) et *OC* (J.-J. Rousseau, *Œuvres complètes*, Paris, 1959-1995) : dans le volume XI, elles sont en *ET* et plusieurs ont été supprimées en suivant le principe de l'édition.

Remerciements

Dans le cadre de la présente thèse, l'auteur tient à remercier, entre autres, les personnes suivantes pour leur précieux concours :

- M. Giuseppe Ardiri (Université de Genève)
- M. Gérard Aymonin (Muséum national d'Histoire naturelle de Paris)
- M. Christian Bange (Université de Lyon I)
- M. Fernando Calderón Quindós (Universidad de Valladolid)
- M. Jean-Marc Drouin (Muséum national d'Histoire naturelle de Paris)
- M. Laurent Gajo (Université de Genève)
- M. † François Matthey (Université de Neuchâtel)
- M^{me} Claire Jaquier (Université de Neuchâtel)
- M. Frédéric Noyer (Archives cantonales de Neuchâtel)
- M. Raymond Trousson (Université Libre de Bruxelles)

Ses remerciements vont aussi, en particulier, aux institutions suivantes :

Archives départementales de la Marne
Bibliothèque de Genève
Bibliothèque de la Faculté de médecine de l'Université de Montpellier
Bibliothèque de l'Assemblée nationale
Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras
Bibliothèque Interuniversitaire de Montpellier
Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel
Château de Chantilly
Conservatoire et Jardin botaniques de la Ville de Genève
ISARA de Lyon
Jardin botanique de la Ville de Lyon
Lindley Library (Royal Horticultural Society)
Lloyd Library and Museum
Musée Carnavalet
Musée des arts décoratifs de Paris

Musée Jacquemart-André de Chaalis
Musée J.-J. Rousseau de Montmorency
Musée J.-J. Rousseau de Môtiers
Muséum national d'Histoire naturelle de Paris
Old Library (Jesus College)
Widener Library (Harvard University)
Zentralbibliothek Zürich

Enfin, sa plus grande reconnaissance s'adresse à Monsieur Frédéric S. Eigeldinger qui l'a initié au vrai monde de la recherche rousseauiste et qui l'a toujours encouragé avec bienveillance et patience. Sans ses conseils, les entretiens chez lui, les messages échangés, ses relectures, ses corrections, ses propositions, etc., cette thèse n'aurait jamais pu voir le jour.

ABRÉVIATIONS UTILISÉES

- AJJR* : *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, Genève.
BAJRR : *Bulletin de l'Association J.-J. Rousseau*, Neuchâtel.
BPUN : Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel.
CB : G. Bauhin, *Pinax theatri botanici*, Bâle, 1623.
CC : *Correspondance complète de J.-J. Rousseau* (éd. R.A. Leigh), Genève et Oxford, 1965-1998.
DJRR : R. Trousson et F.S. Eigeldinger, *Dictionnaire de J.-J. Rousseau*, Paris, 1996.
DPV : D. Diderot, *Œuvres complètes* (éd. H. Dieckmann, J. Proust, J. Varloot et al.), Paris, 1975-.
EB : J. P. de Tournefort, *Éléments de botanique*, Paris, 1694.
EJRR : *Études J.-J. Rousseau*, Montmorency.
Enc. : *Encyclopédie de Diderot et d'Alembert*, Paris, 1751-1765.
FP : M. Adanson, *Familles des plantes*, Paris, 1763.
INST : J. P. de Tournefort, *Institutiones rei herbariae*, t. 1, Paris, 1719.
L. (ou Lin.) : Carl von Linné.
OC : J.-J. Rousseau, *Œuvres complètes* (éd. B. Gagnebin et M. Raymond), Paris, 1959-1995.
PB : C. von Linné, *Philosophia botanica*, Vienne, 1763.
SP : C. von Linné, *Species plantarum*, 2^e éd., Stockholm, 1762-1763.
SV : C. von Linné, *Systema vegetabilium* (éd. J.A. Murray), Göttingue et Gotha, 1774.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Besoin d'une recherche historique et d'une édition critique

Après son séjour à Môtiers de 1762 à 1765, Rousseau a passé le plus clair de son temps à étudier les végétaux : il a herborisé presque tous les jours en Suisse, en Angleterre et en France, confectionné divers herbiers pour lui et pour ses amis, fait l'acquisition d'au moins 70 traités parmi lesquels neuf, dont le *Synopsis* de Ray (Londres, 1724), sont annotés de sa main ; il a échangé des lettres et des plantes avec des amateurs et de grands spécialistes comme Gouan et Linné, discuté sur les végétaux avec Bernard et Antoine-Laurent de Jussieu au Jardin du roi à Paris, rédigé une introduction à l'étude des plantes et un dictionnaire de botanique, etc... Malgré quelques délasséments passagers, Jean-Jacques n'a cessé de s'adonner à cette science et c'est en rentrant d'une herborisation qu'il est décédé le 2 juillet 1778.

Par conséquent, les principales études rousseauistes n'ont pas manqué de signaler l'importance de cette forte passion du Citoyen pour les plantes¹. Pourtant, du point de vue strictement scientifique, cet aspect botaniste n'a été généralement traité que d'une manière anecdotique et il faut admettre que les recherches sur ce sujet sont encore embryonnaires. Ce qui représenterait le plus expressément cette stagnation, c'est le fait que plusieurs de ses écrits sur les végétaux sont longtemps restés inédits.

Pourquoi donc ? À notre avis, c'est parce que les rousseauistes ont évité de faire face à ce sujet. En effet, beaucoup pensent implicitement qu'il faut être un botaniste confirmé pour l'analyser. De plus, comme certains scientifiques cherchaient obstinément à vérifier l'exactitude des textes de Rousseau par rapport aux connaissances actuelles de la botanique et qu'ils ont ainsi sous-estimé leur valeur, il fallait sans doute, chez les chercheurs non scientifiques, un courage considérable pour entamer des travaux en

¹ Voir, entre autres, J. Starobinski, *J.-J. Rousseau. La Transparence et l'obstacle* (1957), Paris, 1971, qui a mis en relief, presque excessivement, le rôle consolateur des activités botaniques de Rousseau (voir plus bas, p. xii-xiii).

profondeur.

La compétence en botanique est certes souhaitable, mais en dehors d'un objectif tel que la correction d'une détermination de plante faite par Jean-Jacques ou la comparaison des définitions de termes donnés par lui avec celles de nos jours, il faut être, nous paraît-il, plutôt spécialiste de Rousseau pour fournir les bases de recherches, c'est-à-dire les textes fiables, les dates de rédaction, les sources éventuelles, etc... En effet, les chercheurs qui ne sont pas forcément habitués aux matériaux rousseauistes ont commis des erreurs majeures. Par exemple, P. Raymond a présenté quelques-unes des annotations sur *La Botanique mise à la portée de tout le monde* de Regnault (Paris, 1774) comme inédites dans son article de 1914¹. Pourtant, elles ont été déjà publiées en 1825, dans les *Œuvres inédites de J.-J. Rousseau* que les rousseauistes de l'époque devaient connaître². Quant à L. Gasbarrone, elle affirme que les signes que nous trouvons dans l'herbier du Musée des arts décoratifs de Paris sont des pasigraphies³. Néanmoins, ils ne correspondent pas à ceux qui sont expliqués dans les *Caractères de botanique*. En effet, ils sont de simples marques de renvoi et n'ont aucune signification particulière. En outre, leurs études ne sont généralement pas issues d'une lecture exhaustive des textes du Citoyen, mais plutôt d'une consultation partielle ou de la recomposition des études précédentes. Leurs sources sont sans doute les suivantes :

- H. Cheyron, articles sur la botanique dans *DJJR*, en particulier : « Botanique », « *Fragments pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique* », « Herbiers », « *Lettres sur la botanique* ».
- B. Gagnebin, « Rousseau et la botanique », dans J.-J. Rousseau, *Lettres sur la botanique*, Paris, 1962, p. IX-XXXV.
- J. de Gavin de Beer, « J.-J. Rousseau : botanist », *Annals of Science*, 10-3, 1954, p. 189-223.
- A. Jansen, *J.-J. Rousseau als Botaniker*, Berlin, 1885.

¹ P. Raymond, « Notes inédites de J.-J. Rousseau sur la botanique », *Æsculape*, 1914, p. 32-34.

² *Œuvres inédites de J.J. Rousseau*, éd. V.D. Musset-Pathay, t. 1, Paris, 1825, p. 277-372.

³ L. Gasbarrone, « The book of nature : Rousseau's floral collections and the text », *L'Esprit créateur*, 28-1, 1988, p. 27-41.

R. de Vilmorin, « *Lettres sur la botanique, Fragments pour un dictionnaire de botanique* », dans *OC IV*, p. CXCIV-CCXXIII.

Dans les travaux ultérieurs à ces titres, il est rare de rencontrer les autres passages de la correspondance ou des textes de Rousseau, ou encore d'autres études qu'ils citent. Par exemple, lorsqu'il s'agit de la visite de Jean-Jacques chez Gagnebin de La Ferrière, beaucoup parlent d'une herborisation à La Chau-d'Abel, sans donner aucune référence. Or, le Citoyen ne la précise point. Il est certain qu'ils ont suivi, sans vérification, l'analyse de Jansen qui avait mentionné le premier cet endroit¹. Et dans la liste des herbiers qu'a publié A. Cook en 2007², nous ne trouvons aucune nouvelle information par rapport à ces titres.

De plus, les chercheurs dans d'autres domaines ne sont pas assez familiers avec l'écriture de Rousseau. Par conséquent, lorsqu'il s'agit de transcription d'un manuscrit, nous rencontrons souvent des lignes qui sautent aux yeux, même dans les études les plus récentes ou les éditions considérées essentielles. Par exemple, pour la phrase « Aiguillon, pointe fragile qui tient si peu à la plante qu'on l'en détache aisément sans rien déchirer » des *Fragments* (14), G. Ducourthial propose la lecture suivante : « Aiguillon, pointe fragile qui tient si peu à la plante qu'en l'on détache ai je même sans rien déchirer ». De même, « Gousse » (*Fragments*, 4) est présentée comme « Soupe » et « *Ferrum equinum* » (*Fragments*, 1) devient « *Terrum equineum* », espèce inconnue³. L'exemple le plus étonnant est sa transcription de l'herbier du Musée des arts décoratifs de Paris. Pour mettre en évidence ses incompréhensions surprenantes, nous avons fait figurer ci-dessous notre lecture à gauche et la sienne à droite⁴ :

¹ Quant à Jansen, il a probablement servi de l'ouvrage de J. Turmann, *Abraham Gagnebin de La Ferrière* (Porrentruy, 1851).

² A. Cook, « Idées et pratiques scientifiques dans la correspondance botanique de J.-J. Rousseau », *AJJR*, 47, 2007, p. 265-285.

³ G. Ducourthial, *La Botanique selon J.-J. Rousseau*, Paris, 2009, p. 312, 427 et 429.

⁴ Voir p. 86-87 et G. Ducourthial, *op. cit.*, p. 397 et 399.

- | | |
|---|---|
| <p>19. <i>Bryum argenteum</i>. [<i>Hypnum</i>] <i>sericeum</i> ? [<i>Hypnum</i>] <i>rutabulum</i> ?</p> <p>41. <i>Mnium hygrometricum</i>. <i>Bryum aciculare</i> ? <i>Tremella lichenoides</i> ?</p> | <p>19. <i>Soryum argenteum</i>. <i>Sericum</i> ? <i>Rutabulum</i> ?</p> <p>41. <i>Mnium hydrometricum</i>. <i>Bryum aviculare</i> ? <i>Tremella lichenoides</i> ?</p> |
|---|---|

De la même manière, nous trouvons des mots étranges, presque à chaque ligne.

Enfin, les scientifiques en particulier ont trop souvent ressassé le manque de connaissances en botanique de Rousseau, par rapport aux connaissances de nos jours, et ont laissé de côté les analyses historiques fondamentales, ce qui a engendré de graves erreurs. Par exemple, voici la dernière phrase de l'article « Pistil » des *Fragments pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique* (ci-après le *Dictionnaire de botanique*) :

Les filets des étamines sont les vaisseaux spermatiques, les anthères sont les testicules, la poussière qu'elles répandent est la liqueur séminale, le stigmate devient la vulve, le style est la trompe ou le vagin et le germe fait l'office d'utérus ou de matrice (p. 365).

À propos de cette définition, R. de Vilmorin, commentateur de l'édition de la Pléiade, note :

Quant au parallèle établi par Rousseau entre les processus sexuels des deux règnes, il n'est acceptable que dans ses grandes lignes (*OC I*, p. 1844) !

Comme dans cet exemple, ce à quoi il s'intéresse le plus, c'est de savoir si une phrase de Jean-Jacques est scientifiquement juste ou fautive. Le lecteur novice en botanique qui approche ce texte avec une observation si sévère doit avoir une forte tendance à en sous-estimer la valeur. Effectivement, cette définition est presque devenue le symbole du caractère amateur et peu fiable du Rousseau botaniste. Néanmoins, en réalité, il a tout simplement recopié, à la lettre, les lignes suivantes que Regnault propose dans sa *Botanique* :

[...] les *filets* des *étamines* sont les *vaisseaux spermatiques*. Les *anthères* sont les *testicules*. La poussière qu'elles répandent est la *liqueur séminale*. Le *stigmat* devient la vulve. Le *style* est la *trompe* ou le *vagin* et le *germe* fait l'office d'*utérus* ou de matrice¹.

D'ailleurs, il est certain que Regnault a lui-même traduit la phrase suivante que Linné présente dans sa *Philosophia botanica* :

[...] Filamenta *Vasa Spermatica* ; Antherae *Testes*, Pollen *Genitura*, Stigma *Vulva*, Stylus *Vagina*, Germen *Ovarium* [...]².

Par conséquent, nous devons constater que la critique sévère de l'édition de la Pléiade s'adresse non pas à Rousseau, mais à Linné, le père de la botanique moderne. Comme cet exemple le montre clairement, si l'on ne prenait en compte que les connaissances modernes de la botanique, tous les botanistes du XVIII^e siècle, y compris Linné, seraient considérés comme des amateurs peu fiables. Il serait donc temps de rectifier l'image plutôt négative à propos de Rousseau botaniste qui découle de commentaires inappropriés.

Comme nous l'avons signalé plus haut, plusieurs écrits botaniques de Jean-Jacques sont longtemps restés inédits. Par exemple, l'édition de la Pléiade ne présente que les quatre textes suivants : les *Lettres sur la botanique*, le *Dictionnaire de botanique*, les *Caractères de botanique* et les *Fragments de botanique*³. Concernant le *Dictionnaire de botanique*, nous avons vu que R. de Vilmorin cherchait, avec une certaine obstination, à vérifier l'exactitude des définitions de Rousseau par rapport aux connaissances modernes. Quant aux *Fragments de botanique*, la raison du choix des 14 textes parmi d'autres n'est point expliquée. Pour ce qui est des *Caractères de botanique*, il s'agit d'une simple reproduction photographique de deux pages sans note. Par conséquent, les chercheurs ont tendance à ne s'intéresser qu'aux *Lettres sur la botanique*.

¹ Les pages ne sont pas numérotées dans *La Botanique*.

² *PB*, p. 92.

³ *OC IV*, p. 1149-1256.

En outre, Rousseau lui même met l'accent sur l'effet thérapeutique de la botanique dans ses écrits autobiographiques. Dans la « Septième Promenade », il écrit par exemple :

J'errais nonchalamment dans les bois et dans les montagnes, n'osant penser de peur d'attiser mes douleurs. Mon imagination qui se refuse aux objets de peine laissait mes sens se livrer aux impressions légères mais douces des objets environnants. [...]. Je pris goût à cette récréation des yeux, qui dans l'infortune repose, amuse, distrait l'esprit et suspend le sentiment des peines (*OC I*, p. 1063).

Dans cette situation, c'est J. Starobinski qui a livré une éminente analyse littéraire dans *La Transparence et l'obstacle*, qui est par la suite devenue la référence. Selon cette étude, le monde étant parasité par de multiples complots contre lui, Rousseau ne peut plus souhaiter, dans la réalité, un échange direct et transparent avec les hommes et les choses, ce qui est pourtant son premier désir. Ce qui reste pour lui, c'est uniquement la communication avec les objets mémorisés, en l'occurrence son passé heureux et innocent¹. La botanique, plus particulièrement l'herbier, lui sert de moyen privilégié pour ce contact imaginaire : une plante jouant un rôle de « signe accidentel² », elle fait apparaître un moment euphorique d'autrefois.

Ainsi, jusqu'à présent, comme l'expression de J. Starobinski « occupations oiseuses³ » le désigne bien distinctement, les activités botaniques ont été considérées simplement comme un passe-temps passif et réducteur. L'analyste genevois écrit d'ailleurs ce qui suit :

Jean-Jacques herborise en collectionneur, et non pas en naturaliste. C'est pour lui une occupation, un amusement, plutôt qu'une véritable action. Ici encore, l'acte n'a pas d'ouverture sur le monde; il se referme sur lui-même et s'épuise en lui-même⁴.

¹ J. Starobinski, *op. cit.*, p. 278-282.

² *Ibid.*, p. 196.

³ *Ibid.*, p. 280.

⁴ *Ibid.*, p. 279.

Il affirme aussi :

Rousseau se confine dans un circuit d'actes qui engendrent indéfiniment leur propre recommencement. [...]. Son angoisse ne s'apaise que lorsqu'il peut s'abandonner à une activité qui n'est ni l'intériorité mauvaise de la réflexion, ni l'extériorité dangereuse de l'action qui cherche sa fin hors d'elle-même. Seul reste le cercle clos de la répétition, le cycle qui n'a d'autre sens que sa propre réitération¹.

Les différentes analyses de ce genre éclairent certes un des aspects de la passion de Rousseau pour les végétaux, mais elles nous semblent assez partielles et troublantes. En effet, du point de vue strictement botanique, nous devons considérer ses écrits autobiographiques comme des textes complémentaires². De surcroît, si nous analysons des documents montrés dans la présente thèse, nous comprendrons que l'intérêt de Jean-Jacques pour les plantes reflète avant tout son goût pour la recherche, la découverte et les échanges scientifiques. Il faut donc vraiment entamer les études historiques de base sur tous les textes botaniques de Rousseau, afin de bien évaluer leur valeur dans l'histoire des sciences, qui, nous semble-t-il, est non négligeable. La forme d'une édition critique est ainsi la plus adéquate.

Dans cet objectif, nous avons revu tous les manuscrits connus de Jean-Jacques relatifs à la botanique. Nous avons également examiné tous les traités sur la botanique qu'il a consultés et annotés, recensés, entre autres, par la lecture exhaustive de *CC*. Nous avons ainsi éclairé les sources de divers textes du Citoyen et croyons qu'il est maintenant difficile d'en retrouver davantage. En plus, à l'instar de Rousseau qui ne pouvait penser qu'en marchant³, nous avons suivi ses pas en Suisse, en France, en Italie et en Angleterre tout en observant la flore de chaque endroit⁴. Nous nous sommes bien entendu rendus aux institutions qui possèdent des documents de Rousseau et d'autres botanistes, ce qui nous a permis de constater certains points importants. Par exemple, d'après J.P.A. Grasset, la

¹ J. Starobinski, *op. cit.*, p. 282.

² Voir plus bas, p. cxvii-cxxiv.

³ *OC I*, p. 162.

⁴ Un des fruits est le site Internet suivant qui présente tous les lieux habités et visités par Rousseau : <http://www.rousseau-chronologie.com>.

Bibliothèque de la faculté de médecine de Montpellier conserve un exemplaire de l'*Historia muscorum* de Dillenius (Oxford, 1741) annoté par Rousseau¹. Mais si nous regardons de près les deux annotations en anglais se trouvant à la page iv et v, nous comprenons qu'elles ne sont pas de la main du Citoyen. De même, H. Cheyron mentionne les échantillons conservés à la Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras dans son article « Herbiers » du *DJJR*². Bien qu'ils contiennent la note « Plantes de l'Herbier de J.-J. Rousseau et son écriture, fait au château d'Ermenonville », il ne s'agit pas d'un herbier de Rousseau³. Nous avons par ailleurs découvert des documents avec l'autographe de Rousseau au jardin botanique de la Ville de Lyon et à Lloyd Library and Museum à Cincinnati aux U.S.A.⁴.

Pour présenter le corpus ainsi recueilli, nous avons d'abord divisé les années 1762-1778 en trois périodes :

1. 1762-1770 (avant l'installation à Paris).
2. 1770-1775 (avant la vente de ses traités et de ses herbiers).
3. 1775-1778 (après la vente de ses traités et de ses herbiers).

Nous avons ensuite réparti tous les textes connus de Rousseau sur le sujet, y compris plusieurs lignes inédites, par ordre chronologique. Nous avons surtout essayé d'écarter les parts d'une tierce personne, de dater précisément chaque ouvrage et d'en retrouver les sources. Ainsi, nous avons par exemple proposé une nouvelle date de réalisation du *Dictionnaire de botanique*, à savoir 1777-1778.

Au sujet de l'établissement des textes, nous avons suivi les principes suivants :

1^o Nous avons modernisé l'orthographe, non seulement pour les écrits de Rousseau (y compris *CC* et *OC*), mais aussi pour ceux d'autres auteurs.

¹ J.P.A. Grasset, « J.-J. Rousseau à Montpellier », *Mémoires de la section des Lettres de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, t. 1, 1847-1854, p. 573, note 2.

² *DJJR*, p. 405-406.

³ Voir p. 191-198.

⁴ Voir les *Notes sur les échantillons du Jardin botanique et l'ISALA de Lyon* et les *Annotations sur l'Omnium de Chabrey*.

2° Concernant les noms des plantes, seuls les binômes proposés par Linné dans son *SP*, livre de référence de Rousseau, sont mis en italique afin d'éviter toute confusion.

3° Nos interventions sur les textes du Citoyen (ajouts des mots manquants, doutes sur la lecture, etc...) sont présentées entre crochets.

4° Pour ce qui est des annotations de Rousseau sur un traité, les passages concernés de son auteur sont indiqués entre crochets, en italique. Les interventions de notre part dans ces passages (suppressions de mots, informations complémentaires, etc...) sont quant à elles données entre parenthèses. Voici un exemple tiré des *Annotations sur La Botanique de Regnault* :

109. L'anis.

[*Elles (les feuilles) sont divisées en trois lobes, lesquels se subdivisent irrégulièrement en plusieurs dentelures.*]

On aurait dû, ce me semble, parler des feuilles radicales, ou du moins en mettre une dans la figure, parce qu'elles sont entières le plus souvent, et par là font caractère (p. 279-280).

Les lignes commençant par « *Elles* » et se terminant par « *dentelures* » sont de Regnault, tandis que « les feuilles » est de nous.

5° Chaque texte est précédé d'une introduction qui présente ses contours généraux (l'origine, les sources, la date de rédaction, le contenu, la place dans les activités botaniques de Rousseau, etc...). Il est suivi d'une note bibliographique, composée des rubriques « Manuscrit », « Éditions » et « Bibliographie ». Concernant les deux dernières, elles sont sélectives. Les éventuels autres ouvrages sont recensés dans la « Bibliographie », à la fin du volume II.

6° La plupart des textes est suivie d'une reproduction photographique (voir la table des illustrations, p. 403-404). Quand il s'agit d'un échantillon, nous indiquons, entre guillemets, le nom de l'espèce que Rousseau a noté.

Nous espérons que la présente thèse fera apparaître une toute nouvelle image du Rousseau botaniste : un vrai *botaniste* qui a étudié sérieusement et scientifiquement les végétaux, non en autodidacte, mais avec des passionnés et les plus grands spécialistes de son époque, jouant ainsi un rôle notable dans le

réseau et le progrès de la botanique.

Voici quelques renseignements qui faciliteront la compréhension des textes présentés :

Chronologie succincte

1762

10 juillet : Installation à Môtiers.
~ août 1763 : Rousseau¹ apprend la botanique auprès du docteur d'Ivernois (*OC I*, p. 631, 1042 et 1060).

1763

28 juin : R. écrit au maréchal de Luxembourg : « La botanique offre ici ses trésors à qui saurait les connaître, et souvent en voyant autour de moi cette profusion de plantes rares, je les foule à regret sous le pied d'un ignorant » (*CC 2457*).

1764

23-24 juillet : Herborisation au Chasseron avec DuPeyrou, Pury, d'Escherny et le justicier Clerc (voir p. xli)².
26 août : Dans sa lettre à la comtesse de Boufflers, R. écrit : « [...] J'ai des journées délicieuses, errant sans souci, sans projet, sans affaire, de bois en bois et de rocher en rocher, rêvant toujours et ne pensant point. Je donnerais tout au monde pour savoir la botanique ; c'est la véritable occupation d'un corps ambulat et d'un esprit paresseux [...] » (*CC 3468*).

¹ Ci-après R. dans cette chronologie.

² Durant son séjour à Môtiers, il s'est rendu par exemple au domicile de Milord Maréchal à Colombier, dans une ferme des Boy de la Tour à Pierrenod, au domaine Monlési dont Pury est propriétaire, chez M^{me} de Luze au Bied, chez Roguin à Yverdon, au Saut du Doubs avec Sauttersheim ou d'Escherny, chez DuPeyrou à Cressier, à Thonon-les-Bains avec F.-H. d'Ivernois, etc... Rousseau a souvent herborisé durant ses déplacements, mais dans les lignes suivantes, nous avons recensé uniquement les excursions botaniques bien documentées et qui nous semblaient importantes.

- 15 septembre : R. a « la fureur d'apprendre la botanique sans avoir un seul livre » (CC 3504).
- 7 octobre : DuPeyrou conseille à R. le système de Linné (CC 3549).
- 10 octobre : R. discute de botanique avec DuPeyrou (CC 3554).
- 20 octobre : DuPeyrou informe R. des derniers livres sur les végétaux (CC 3587).
- 11 novembre : R. explique à Malesherbes son engouement pour la botanique. Il se promène « un Linnaeus dans la poche » (CC 3638).
- 20 novembre : Guy annonce à R. le prochain envoi de traités, dont *FP* (CC 3664).
- 2 décembre : R. exprime à Duclos sa passion pour les végétaux (CC 3691).
- 23 décembre : Commande de livres à Duchesne, dont *INST* (CC 3768). DuPeyrou informe des traités que Neuhaus lui a recommandés, dont *SP* (CC 3769).

1765

- 24 janvier : Mort du docteur d'Ivernois. R. souhaite acquérir ses livres de botanique (CC 3922).
- Printemps-été : *Fragments* 1 et 2.
- 27 avril : R. demande à Coindet de « trouver un recueil de plantes gravées » (CC 4344).
- 29 avril : R. écrit à DuPeyrou : « Au reste je vous avertis que le charme de cette science consiste surtout dans l'étude anatomique des plantes » (CC 4356).
- 17 mai : DuPeyrou permet à R. de garder quelques livres, dont *SP* (CC 4408).
- 19 mai : À Duchesne, R. accuse réception d'*INST* et du *Botanicon Parisiense* de Vaillant (CC 4417).
- 11 juin : R. demande à DuPeyrou d'apporter « Linnaeus et Sauvages » à La Ferrière (CC 4477).
- 16 juin ~ : Séjour d'environ dix jours chez Gagnebin à La Ferrière (voir p. xli-xlii).
- 30 juin : R. commande des livres à Duchesne, dont *PB* (CC 4504bis)
- 3 juillet ~ : Séjour d'environ dix jours à l'île de Saint-Pierre (voir p. xlii).

- 25 juillet : Herborisation au Creux-du-Van avec DuPeyrou, Pury, d'Escherny et Gagnebin (voir p. xlii).
- Juillet : Promenade à la Robella (voir p. xlii-xliii).
- 1^{er} août : Dans une lettre adressée à F.-H. d'Ivernois, R. écrit : « Je raffole de la botanique : cela ne fait qu'empirer tous les jours. Je n'ai plus que du foin dans la tête, je vais devenir plante moi-même un de ces matins, et je prends déjà racine à Môtiers en dépit de l'archiprêtre qui continue d'ameuter la canaille pour m'en chasser » (CC 4555).
- 29 août : Guy envoie des traités, parmi lesquels *PB* et le *Methodus foliorum* de Sauvages (CC 4622).
- 7 septembre : Vers cette date, Julie von Bondeli expédie à R. « des instruments de botanique et un petit assortiment de plantes suisses » (CC 4647, 4668 et 4676).
- 9 septembre : Installation à l'île de Saint-Pierre (voir p. xlii).
- 18 septembre : DuPeyrou envoie à R. le *Florae Parisiensis prodromus* de Dalibard (CC 4670).
- ~ 1768 : *Annotations sur le Florae Parisiensis prodromus de Dalibard.*
- 26 octobre : R. quitte l'île de Saint-Pierre.
- 17 novembre : De Strasbourg, R. écrit à DuPeyrou : « [...] je suis absolument déterminé à reprendre la botanique. En conséquence je vous prie de vouloir bien faire trier d'avance tous les livres qui en traitent, figures et autres, et les bien encaisser. Je voudrais aussi que mes herbiers et plantes sèches y fussent joints » (CC 4833).

1766

- 13 janvier : Installation à Londres.
- 20 janvier : R. informe Guy qu'il a commandé à Strasbourg quatre traités, dont *CB* (CC 4994).
- 27 janvier : R. demande à DuPeyrou de lui envoyer les échantillons et les livres de botanique laissés à l'île de Saint-Pierre (CC 5013).
- 28 janvier : Installation à Chiswick.
- 7-9 mars : Excursion dans le Surrey avec Thérèse, Hume et

- Malthus (CC 5073, 5100, 5101, 5103, 5135, 5141 et 5292).
- 22 mars : Installation à Wootton.
- 10 mai : R. rapporte à Malesherbes : « J'ai repris mes promenades solitaires, mais au lieu d'y rêver j'herborise ; c'est une distraction dont je sens le besoin : malheureusement elle ne m'est pas ici d'une grande ressource ; nous avons peu de beaux jours ; j'ai de mauvais yeux, un mauvais microscope, je suis trop ignorant pour herboriser sans livres et je n'en ai point encore ici » (CC 5195).
- 10 mai : R. herborise « sous les roches avec les moutons et les lapins » (CC 5197).
- 31 mai : R. déclare à DuPeyrou : « [...] je ne doute pas qu'un jour ou l'autre l'entreprise du dictionnaire de botanique ne se réveille et ne nous fournisse pour plusieurs années les plus agréables occupations. Je vous conseille de ne pas abandonner ce goût, il tient à des connaissances charmantes et il peut les étendre à l'infini » (CC 5219).
- ~ 1767 : *Vocabulaire*.
- 21 juin : R. écrit à DuPeyrou : « Laissons la direction de l'avenir à la providence. En attendant j'herborise, je me promène, je médite le grand projet dont je suis occupé [...] » (CC 5236).
- 19 juillet : R. exprime à DuPeyrou les bienfaits physiques que lui procure l'herborisation (CC 5295).
- 20 juillet : R. explique à Milord Maréchal ce qui l'attire dans l'étude sur les végétaux (CC 5297).
- 23 août : R. reçoit ses livres de botanique (CC 5380 et 5381).
- 3 septembre : En la remerciant de l'envoi de plantes, R. écrit à la duchesse de Portland : « J'y [dans la botanique] trouverais cette précieuse sérénité d'âme que donne la contemplation des merveilles qui nous entourent, et, que j'en devinsse ou non meilleur botaniste, j'en deviendrais à coup sûr et plus sage et plus heureux » (CC 5400).
- 10 septembre : La duchesse de Portland annonce à R. son envoi prochain du *Synopsis* de Ray (CC 5425).

- 11 septembre : R. déclare à Davenport : « L'asile où je suis et la vie douce que j'y mène doivent me rendre enfin des idées agréables quand rien du dehors ne viendra les troubler. Quoi que vous en disiez, je préférerais et je croirais faire une chose plus utile de découvrir une seule nouvelle plante ; que de prêcher pendant cent ans tout le genre humain » (CC 5429).
- 20 octobre : R. confesse à la duchesse de Portland : « Le temps presse, mes facultés s'éteignent, je n'ai plus ni mes yeux ni mémoire, et loin d'aspirer à savoir un jour la botanique, j'ose à peine espérer d'herboriser aussi bien que les moutons qui passent sous ma fenêtre, et de savoir comme eux trier mon foin. » Il l'informe aussi que ses plantes apportées de Suisse ont pourri et qu'il n'est pas habitué aux systèmes de Gerard et Ray (CC 5482).

1767

- 2 janvier : R. exprime à Malthus son mécontentement envers les ouvrages sur la botanique : « Il me semble que tous les livres qu'on écrit sur la botanique ne sont bons que pour ceux qui la savent déjà. [...] J'ai pris le parti de renoncer à toute lecture et de vendre mes livres et mes estampes, pour acheter des plantes gravées » (CC 5655).
- 20 janvier : R. reçoit quelques livres de botanique, dont *CB* (CC 5681 et CC 5681*bis*).
- 31 janvier : R. écrit au marquis de Mirabeau : « Seul sans fin et sans cesse parmi les arbres et les rochers qui entourent ma demeure, rêver ou plutôt extravaguer à mon aise, et, comme vous dites, bâiller aux corneilles ; quand ma cervelle s'échauffe trop, la calmer en analysant quelque mousse ou quelque gramin » (CC 5695).
- 5 février : R. explique à Dutens : « Il était réservé à l'illustre Linnaeus d'en faire [une étude d'apothicaire] une science philosophique. Je sais avec quel mépris on affecte en France de traiter ce grand naturaliste,

- mais le reste de l'Europe l'en dédommage, et la postérité l'en vengera » (CC 5704).
- 12 février : R. avoue à la duchesse de Portland sa difficulté à déterminer les plantes, car les traités n'instruisent que les spécialistes. Il n'aime pas herboriser dans un jardin, car la nature y est défigurée par les hommes. Il lui enverra des plantes (CC 5725).
- 14 février : R. affirme à Nuneham que la botanique est le « seul et dernier amusement » (CC 5728).
- 28 février : R. fait parvenir à la duchesse de Portland une plante pour lui en demander le nom (CC 5752).
- 10 mars : La duchesse de Portland détermine la plante envoyée avec le *Synopsis* de Ray (CC 5772).
- 29 avril : R. envoie d'autres plantes à la duchesse de Portland (CC 5837).
- 1^{er} mai : R. quitte Wootton. Il y laisse ses livres de botanique (CC 5839).
- 16-21 mai : Séjour à Douvres.
- 21 juin : Installation à Trie-Château.
- 5 juillet : R. commande à Coindet deux livres de botanique (CC 5960).
- 5 juillet : De l'Angleterre, R. a apporté la *Flora Britannica* de Hill. Il demande à la duchesse de Portland la permission d'être son « herboriste » (CC 5971).
- 25 juillet : Davenport annonce l'envoi des livres de botaniques de R. laissés à Wootton. Il garde les plantes séchées (CC 5990).
- 1^{er} août : R. prie DuPeyrou de chercher deux traités (CC 6003).
- 13 août : R. demande à Coindet d'emporter un livre de Gouan (CC 6022).
- 12 septembre : R. expédie deux plantes à la duchesse de Portland (CC 6003).
- 5 octobre : R. envoie à DuPeyrou la liste des traités qu'il souhaite acquérir (CC 6089).
- 17 octobre : R. écrit à DuPeyrou : « Il est étonnant à quel point de crasse ignorance et de barbarie on reste en France sur cette belle et ravissante étude, que l'illustre Linnaeus a mise à la mode dans tout le reste de l'Europe. Tandis qu'en Allemagne et en

Angleterre les princes et les grands font leurs délices de l'étude des plantes, on la regarde encore ici comme une étude d'apothicaire, et vous ne sauriez croire quel profond mépris on a conçu pour moi dans ce pays en me voyant herboriser. Ce superbe tapis dont la terre est couverte ne montre à leurs yeux que lavements et qu'emplâtres, et ils croient que je passe ma vie à faire des purgations » (CC 6100).

- 4 novembre : Visite de DuPeyrou (jusqu'au 3 janvier 1768).
25 novembre : R. commande à Guy quelques traités (CC 6134).
10 décembre : À Guy, R. accuse réception des livres, dont l'*Historia muscorum* de Dillenius (CC 6151).
20 décembre : R. commande de nouveau un traité de Ray (CC 6163).
28 décembre : À Rey, R. envoie la liste des traités qu'il souhaite acquérir. Il lui demande aussi s'il connaît quelqu'un qui puisse lui offrir des plantes séchées avec les noms de Linné (CC 6173).
1767-1768 : *Fragments* 3-14.
1767-1769 : *Annotations sur le Synopsis de Ray*.
1767-1769 : *Annotations sur le Methodus foliorum de Sauvages*.

1768

- Début janvier : R. envoie à Malthus la liste des livres qu'il espère acquérir (CC 6184).
4 janvier : R. propose à la duchesse Portland de lui envoyer quelques plantes (CC 6185).
24 janvier : Malthus expédie deux livres (CC 6218).
24 février : Boothby fait parvenir à R. deux traités (CC 6262).
3 mars : Pour les *Figures de plantes* de Garsault et le *Methodus foliorum* de Sauvages, R. a cherché les binômes de Linné correspondants (CC 6271).
24 mars : R. dîne chez le médecin Laubel à Gisors et lui offre son exemplaire du *Florae Parisiensis prodromus* de Dalibard (CC 6305, n. c).
9 mai : Coindet donne l'adresse d'Adanson à R. qui souhaite être en correspondance avec lui (CC 6351).
18 mai : R. demande à Coindet de transmettre le livre reçu à

- la Roche (CC 6360).
- 10 juin : R. cultive dans son jardin le *Carthamus lanatus*, la *Medicago sacutellata* et la *Medicago intertexta*. Il a reçu de Dombey un herbier (CC 6365).
- 11 juin : R. demande à Guy des renseignements sur des livres de botanique (CC 6367).
- 12 juin : R. quitte Trie pour Paris.
- 18 juin : Installation à Lyon.
- 19 juin : R. est à Rochecardon et y trouve beaucoup d'aristoloches (CC 6369).
- 20 juin : R. écrit à DuPeyrou : « J'apporte avec moi mon herbier et quelques livres avec lesquels je me propose de faire quelques pèlerinages de botanique » (CC 6369).
- 1^{er} juillet : R. visite le jardin de l'École vétérinaire et y rencontre Claret de La Tourrette et l'abbé Rozier (CC 6372).
- 2 juillet : R. promet à la duchesse de Portland quelques plantes de l'herbier qu'il a reçu de Dombey (CC 6372).
- 6 juillet : R. donne à DuPeyrou un conseil : « Je vous promets que si vous vous mettiez tout de bon à vouloir faire un herbier, la fantaisie de faire un testament ne vous occuperait plus guère » (CC 6375).
- 8-11 juillet : Herborisation à la Grande Chartreuse avec Claret de La Tourrette, l'abbé Rozier et l'abbé de Grange-Blanche (voir p. xliii).
- 11 juillet : Installation à Grenoble.
- Fin juillet (?) : R. et Bovier se promènent le long du Drac. Épisode de l'hippophagé (OC I, p. 1072-1073).
- 2 août : Gagnebin informe Haller que DuPeyrou souhaite acquérir deux exemplaires de l'*Historia stirpium* et des plantes rares de la Suisse pour R. (CC 6387).
- 13 août : Installation à Bourgoin.
- 26 septembre : R. écrit à DuPeyrou : « Les tracasseries éternelles qu'on me fait souffrir me dégoûtent un peu de la botanique, qui ne me paraît un amusement délicieux qu'autant qu'on peut s'y livrer tout entier » (CC 6444).

- 5 octobre : R. se confie à Laliaud : « [...] voyant qu'on ne voulait pas me laisser herboriser en repos, j'ai voulu quitter les plantes, mais j'ai vu que je ne pouvais plus m'en passer, c'est une distraction qui m'est nécessaire absolument, c'est un engouement d'enfant qui durera toute ma vie » et lui écrit aussi : « Je ne suis pas un Tournefort ni un Jussieu, mais aussi je ne ferais pas ce travail en passant, plein d'autres vues et par tache ; je m'y livrerais tout entier, uniquement par plaisir, et jusqu'à la mort. Le goût, l'assiduité, la constance peuvent suppléer à beaucoup de connaissances, et même les donner à la fin » (CC 6448).
- 7 novembre : R. renvoie à P. Liotard, botaniste grenoblois, la liste des plantes en y marquant celles qu'il souhaite recevoir. Il accepte l'offre de quelques mousses. Il lui demande si le *Pistacia therebinthus* et l'*Osiris alba* croissent à Grenoble (CC 6479).
- 21 novembre : R. a reçu ses plantes et ses livres de botanique. Il est impatient de recevoir un herbier de Moulto (CC 6493).
- 28 novembre : R. rapporte à Laliaud qu'il a fait « de bonnes augmentations » à son herbier (CC 6497).
- 2 décembre : R. écrit à M^{me} Dauphin de Verna : « À l'égard de l'étude des plantes, permettez, Madame, que je la fasse en naturaliste, et non pas en apothicaire : car outre que je n'ai qu'une foi très médiocre en médecine, je connais l'organisation des plantes sur la foi de la nature qui ne ment point, et je ne connais leurs vertus médicinales que sur la foi des hommes qui sont menteurs. Je ne suis pas d'humeur à les croire sur leur parole ni à portée de la vérifier. Ainsi, quant à moi, j'aime cent fois mieux voir dans l'émail des prés des guirlandes pour les bergères, que des herbes pour les lavements » (CC 6499).
- 19 décembre : À DuPeyrou, R. confesse : « Je dois certainement la vie aux plantes ; ce n'est pas ce que je leur dois de bon ; mais je leur dois d'en couler encore avec agrément quelques intervalles au milieu des

amertumes dont elle est inondée : tant que j'herborise je ne suis pas malheureux, et je vous réponds que si l'on me laissait faire, je ne cesserais tout le reste de ma vie d'herboriser du matin au soir » (CC 6509).

23 décembre : R. remercie Liotard de son envoi de plantes, dont une cinquantaine pourra enrichir son herbier. Les noms des plantes sont pourtant souvent faux (CC 6511). Il explique à P. Clappier, médecin à Grenoble, sa passion pour la botanique et lui propose d'écrire un livre de botanique pour les débutants, car il estime qu'il faudrait un système élémentaire pour apprendre à classer les plantes (CC 6512).

1768 : *Sénéka*.

1768-1777 : *Fragments* 15-25.

1769

6 janvier : La dégradation de sa santé menace R. de l'éloigner de la botanique (CC 6522).

12 janvier : À cause de ses maux d'estomac, R. ne peut plus herboriser (CC 6526).

31 janvier : Installation à Monquin. À Rey, R. accuse réception d'un livre de Scheuchzer (CC 6535).

14 février : R. affirme à Moultou qu'il observe les plantes avec plus de plaisir que jamais (CC 6544).

28 février : R. écrit à DuPeyrou : « la botanique me domine ». Il a reçu des plantes de J.-F. Séguier, botaniste nîmois (CC 6546).

17 avril : R. demande à Clappier de lui envoyer quelques plantes. Il lui donnera par la suite la *Flora Britanica* et abandonnera la lecture de *PB* (CC 6567).

19 mai : R. se confie à DuPeyrou : « La nature qui se ranime me ranime aussi. Je reprends des forces et j'herborise. Le pays où je suis serait très agréable s'il avait d'autres habitants. J'avais semé quelques plantes dans le jardin, on les a détruites. Cela m'a déterminé à n'avoir plus d'autre jardin que les prés

- et les bois. Tant que j'aurai la force de m'y promener, je trouverai du plaisir à vivre, c'est un plaisir que les hommes ne m'ôteront pas, parce qu'il a sa source au-dedans de moi » (CC 6572).
- 26 mai : R. remercie Clappier de son envoi de plantes. Il lui écrit : « La synonymie est la partie désolante de la botanique, et sans laquelle, cependant, il est impossible à l'observateur de profiter des observations des autres ; chose pourtant très nécessaire à qui ne peut tout voir de ses propres yeux » (CC 6573).
- 28 mai : R. remercie Gouan de l'envoi de plantes dont il va enrichir son herbier reçu de Dombey (CC 6574).
- Mi-fin juillet : Voyage à Nevers. Herborisations en chemin (CC 6593, 6600, 6607 et 6613).
- 21 juillet : R. remercie DuPeyrou de l'envoi de l'*Historia stirpium* de Haller (CC 6593).
- 21 juillet ~ : *Annotations sur l'Historia stirpium de Haller.*
- 12 août : R. informe DuPeyrou que le catalogue des plantes dressé par Gagnebin et le traité de Haller sont, malgré quelques défauts, très utiles (CC 6600).
- 13-20 août : Herborisation au Mont Pilat (voir p. xliii-xliv).
- ~ 1770 : *Notes sur les échantillons du Jardin botanique et l'ISALA de Lyon.*
- 27 août : R. rend compte à Laliaud de son voyage au Mont Pilat (CC 6604).
- 29 août : R. raconte à M^{me} Boy de la Tour son excursion au Mont Pilat (CC 6605).
- 31 août : R. rapporte à la duchesse de Portland qu'il était au Mont Pilat pour trouver quelques plantes et graines pour elle. Il joint une liste des espèces cueillies (CC 6606). R. écrit à Clappier que son herborisation au Mont Pilat était décevante. Sur la lettre, il a fixé une plante qui lui paraît être le *Silene mutabilis* ou le *Cucubalus otites*. Il demande à Clappier de la déterminer, car : « Les phrases du *Species* sont d'ailleurs si décharnées, tiennent si peu lieu de descriptions que quand on n'a comme moi que ces phrases pour guide on est à tout moment hors d'état de se reconnaître » (CC 6607).

- 16 septembre : R. rend compte à DuPeyrou de son voyage au Mont Pilat (CC 6613).
- 19 septembre : R. écrit à M^{me} Boy de la Tour : « La botanique est amusante en été, mais en hiver elle ne fait que fatiguer et n’amuse guère. Il ne me faut rien qui me fatigue la mémoire et l’esprit » (CC 6614).
- 6 octobre : R. écrit une lettre à Gouan sur divers sujets botaniques dont la complexité des traités, des ombellifères qui se trouvent dans l’herbier donné par Dombey et son herborisation au Mont Pilat (CC 6620).
- 10 octobre : En décrivant son dernier voyage à Laurencin, R. mentionne la fable concernant le napel racontée en Suisse et les méfaits d’une fontaine glaçante au Mont Pilat (CC 6622).
- 25 octobre : R. demande à M^{me} Delessert de lui faire parvenir quelques papiers pour y coller des plantes cueillies au Mont Pilat, qu’il souhaite envoyer à la duchesse de Portland (CC 6626).
- 1^{er} novembre : R. fait part à Montenac de ses réflexions : « J’ai un herbier, j’ai médité sur le règne végétal, sur ce qui donne de la vie aux œuvres de la nature, sur la sorte d’occupation qui peut laisser dans un âme humaine la plus durable et la plus vive des satisfactions » (CC 6630).
- 15 novembre : R. déclare à DuPeyrou qu’il abandonne la botanique. En ce qui concerne ses livres de botanique qu’il compte vendre, il écrit : « [...] j’ai fait sur la plupart de ces livres un grand travail par rapport à la synonymie, en ajoutant à la plupart des descriptions et des figures le nom de Linnaeus. Il faut s’être essayé sur ces sortes de concordances pour comprendre la peine qu’elles coûtent, et combien celle que j’ai prise peut en éviter à ceux à qui passeront ces mêmes livres s’ils en veulent faire usage » (CC 6634).
- 23 novembre : En accusant réception des traités, R. déclare à Rey : « J’y renonce [à la botanique] désormais pour bien des raisons, mais surtout parce que j’ai senti qu’il m’absorbait tout entier, qu’il me relâchait de

remplir d'indispensables devoirs que je ne puis négliger sans me manquer à moi-même. » Il souhaite se défaire de ses livres et de son herbier afin d'écartier de lui « toute occasion de retomber dans cette manie » qui est devenue pour lui « une véritable passion » (CC 6635).

- 30 novembre : R. reçoit des plantes de Laliaud. Il compte « quitter totalement la botanique » (CC 6637).
- 14 décembre : R. envoie à M^{me} Boy de la Tour les plantes et les graines destinées à la duchesse de Portland. Il a reçu un livre de botanique de la part d'Ivernois (CC 6640).
- 17 décembre : R. se plaint à Claret de La Tourrette du pauvre résultat de l'herborisation au Mont Pilat, en comparaison de celle de la Grande Chartreuse. Il lui envoie une liste des plantes apportées. En avouant sa volonté de renoncer à la botanique et de vendre ses traités, il écrit : « La nomenclature et la synonymie forment une étude immense et pénible ; quand on ne veut qu'observer, s'instruire et s'amuser entre la nature et soi l'on n'a pas besoin de tant de livres. Il en faut peut-être pour prendre quelque idée du système végétal et apprendre à observer, mais quand une fois on a les yeux ouverts quelque ignorant d'ailleurs qu'on puisse être, on n'a plus besoin de livres pour voir et admirer sans cesse » (CC 6641).
- 21 décembre : R. informe la duchesse de Portland de l'expédition de plantes et de graines accompagnées de deux listes. Il lui écrit : « Quoique les honnêtes gens qui disposent de moi, fâchés de me voir trouver des douceurs dans la botanique, cherchent à me rebuter de cet innocent amusement en y versant le poison de leurs viles âmes, ils ne m'y feront jamais renoncer volontairement. Ainsi Madame la Duchesse, veuillez bien m'honorer de vos ordres et me faire mériter le titre que vous m'avez permis de prendre ; je tâcherai de suppléer à mon ignorance à force de zèle pour exécuter vos commissions » (CC 6643).

26 décembre : R. remercie Gouan de l'envoi de plantes. À son tour, R. lui en expédie quelques-unes. Après avoir parlé du problème de vue courte, de la complexité des traités et de la détermination des végétaux envoyés, il écrit : « D'ailleurs vos envois et vos lettres ont un peu ranimé mon goût pour la botanique, et je sens qu'il ne s'éteindra jamais tout à fait. » Il termine la lettre avec cette phrase : « Je continuerai donc d'herboriser tant que cela me sera possible et que cela m'amusera, et je sens que cela m'amusera toujours, tant que vous ne dédaignerez pas de m'instruire et de me guider dans mes petites recherches » (CC 6645).

1770

7 janvier : R. fait savoir à DuPeyrou qu'il ne renonce pas à la botanique, mais qu'il souhaite lui vendre ses livres et son herbier (CC 6648).

26 janvier : R. déclare à Claret de La Tourrette qu'il abandonne la botanique. Il écrit : « J'avoue pourtant que les difficultés que j'ai trouvées dans l'étude des plantes m'ont donné quelques idées sur les moyens de la faciliter et de la rendre utile aux autres, en suivant le fil du système végétal par une méthode plus graduelle et moins abstraite que celles de Tournefort et de tous ses successeurs sans en excepter Linnaeus lui-même. [...] Si vous la trouviez digne d'être adoptée et qu'elle vous tentât d'entreprendre sur ce plan des institutions botaniques je croirais avoir beaucoup plus fait en vous excitant à ce travail que si je l'avais entrepris moi-même. » Il le remercie des plantes envoyées (CC 6655).

29 janvier : De Guy, R. reçoit un livre de botanique qu'il n'apprécie guère (CC 6657).

22 février : À Claret de La Tourrette, R. rapporte les espèces qu'il a envoyées à lui et aux autres. Il a la mauvaise habitude de fourrer les plantes cueillies dans les livres. Presque tous ses livres sont ainsi gâtés, les

- plantes aussi (CC 6672).
- 16 mars : R. envoie des végétaux et des graines à Claret de La Tourrette. Il le remercie de l'échantillon expédié (CC 6693).
- 10 avril : Installation à Lyon.
- 16 mai : À Constable, R. accuse réception d'un traité (CC 6714).
- 25 mai : R. est à Rochechardon.
- 7 juin : R. informe DuPeyrou qu'il a laissé des livres et son herbier destiné à Dombey chez M^{me} Boy de la Tour (CC 6728).
- 8 juin : R. quitte Lyon.
- 15 juin : R. renvoie à Robinet deux livres empruntés (CC 6732bis).
- 17 juin : R. est chez Buffon à Montbard (CC 6742).
- 24 juin : Installation à Paris.
- 3 juillet : R. visite le Jardin du roi (voir p. xlv).
- 4 juillet : R. raconte à Claret de La Tourrette son passage à Montbard et ses herborisations durant son voyage vers Paris (CC 6742).
- 5 juillet : R. souhaite récupérer son herbier laissé chez M^{me} Boy de la Tour (CC 6743).
- 19 juillet : Herborisation à Meudon avec B. de Jussieu (voir p. xlv-xlv).
- 17 septembre : R. raconte ses deux visites au Jardin du roi à Saint-Germain (CC 6788).
- 28 septembre : R. rapporte à Claret de La Tourrette qu'il n'a pas suffisamment profité « des bontés de M. de Jussieu » au Jardin du roi (CC 6795).
- 26 novembre : R. remercie Claret de La Tourrette de l'envoi des plantes qui l'a replongé dans la botanique. Il a parlé avec B. de Jussieu. Il compte se « remettre au courant de la botanique » l'été suivant (CC 6814).
- 1770-1771 : *Annotations sur le Botanicon Parisiense de Vaillant*

1771

- Printemps : Herborisation à Meudon avec Malesherbes (voir p. xlv-xlv).
- 17 juillet : Herborisation à Montmorency avec Thouin et A.-L.

- de Jussieu (voir p. xlv).
- 10 août : R. remercie Montenac de l'envoi d'une fleur de magnolia (CC 6880).
- 22 août : Première série des *Lettres sur la botanique*.
- 30 août : À Rey, R. affirme qu'il ne lit plus que des livres de botanique (CC 6885).
- 21 septembre : Lettre à Linné (CC 6891).
- 16 octobre : R. a commencé un herbier pour Panckoucke qui lui a proposé de rédiger un texte sur la botanique avec Buffon.
- 10 octobre : Deuxième série des *Lettres sur la botanique*.
- 20 octobre : R. souhaite continuer les *Lettres sur la botanique* (CC 6899).
- 21 octobre : R. envoie à Malesherbes un petit herbier en lui expliquant : « L'expérience m'ayant appris que les grands herbiers sont plus incommodes qu'utiles, j'ai réduit cet échantillon à une forme plus portative ; je souhaite, Monsieur, qu'il puisse vous amuser un moment » (CC 6900).
- 2 novembre : À la demande de Malesherbes (CC 6901), R. continue à enrichir le petit herbier envoyé le 21 octobre (CC 6902).
- 8 novembre : Malesherbes remercie R. de son envoi de cent plantes (CC 6905).
- 11 novembre : R. explique à Malesherbes son projet d'envoi d'herbiers « pour tant de cabinets d'histoire naturelle qu'on fait à Paris ». Il écrit aussi : « L'hiver a aussi, comme vous savez, Monsieur, ses herborisations qui lui sont propres, savoir les mousses et les lichens » (CC 6906).
- 19 décembre : R. envoie à Malesherbes des échantillons de mousses. Il écrit : « Je suis parvenu à pouvoir en bien travaillant déterminer à peu près les genres, mais pour les espèces, dont les différences sont souvent très peu marquées par la nature, et plus mal énoncées par les auteurs, je n'ai pu parvenir à en distinguer avec certitude qu'un très petit nombre, surtout dans la famille des mousses, et surtout dans les genres difficiles, tels que les hypnum, les jungermannia, les lichen » (CC 6913).

1772

- 19 janvier : R. emprunte quatre livres de botanique à la bibliothèque de Malesherbes (CC 6924).
- 23 janvier : R. détaille sa collection de graines à la duchesse de Portland (CC 6925).
- 25 janvier : À Claret de La Tourrette, R. parle de ses semences, des jalousies parmi les botanistes et de l'herborisation avec A.-L. de Jussieu à Montmorency (CC 6926).
- 17 avril : R. écrit à Malesherbes : « [...] il me semble qu'un des plus grandes charmes de la botanique est après celui de voir par soi-même, celui de vérifier ce qu'ont vu les autres. » Il lui rapporte ses herborisations avec B. et A.-L. de Jussieu. Il s'intéresse aux graines (CC 6933).
- 17 avril : R. reçoit des semences de la duchesse de Portland (CC 6934).
- ~ 28 avril : *Notes sur l'herbier de la Bibliothèque centrale de Zurich* (CC 6935).
- 11 mai : R. reçoit des graines de Malesherbes. Il déplore les haines parmi les botanistes (CC 6937)
- 16 mai : Troisième série des *Lettres sur la botanique*.
- 19 juin : Quatrième série des *Lettres sur la botanique*.
- 16 juillet : Cinquième série des *Lettres sur la botanique*.
- 19 juillet : R. reçoit des semences de duchesse de Portland (CC 6955).
- 11 octobre : Très occupé, R. a mis de côté la botanique. Il envoie tout de même une ombelle à M^{me} Delessert (CC 6966).
- 1^{er} novembre : Malesherbes expédie à R. des mousses et des graines (CC 6971).
- 9 novembre : R. reçoit des semences du duc d'Albe, mais il en abandonnera la collection (CC 6975).
- 1772 : *Listes de graines*.

1773

- 7 janvier : L'envoi de plantes par Claret de La Tourrette

- ranime la passion de R. pour la botanique (CC 6981).
- 8 mars : R. reçoit des graines de Malesherbes. Son intérêt pour les végétaux décline (CC 6986).
- 11 avril : Huitième série des *Lettres sur la botanique*.
- 18 avril : R. explique à Malesherbes son projet d'envoyer 600 plantes parisiennes aux personnes intéressées (CC 6989).
- 2 mai : R. envoie deux échantillons à Malesherbes (CC 6991). Sixième série des *Lettres sur la botanique*.
- 24 mai : R. détermine les quatre espèces envoyées par M^{me} Delessert (CC 6993).
- 25 juillet : R. écrit à la duchesse de Portland : « J'ai trouvé que mon goût pour la botanique nuisait à des occupations plus nécessaires et ne m'en dédommageait pas. Cela m'a fait renoncer presque absolument aux herbiers. » (CC 6996).
- 9 août : R. détermine les six espèces envoyées par M^{me} Delessert (CC 7001).
- 24 août : Malesherbes renvoie deux échantillons envoyés le 2 mai (CC 7002). R. affirme à Malesherbes qu'il a renoncé aux herbiers (CC 7005).
- 30 août : R. explique à M^{me} Delessert le but des *Lettres sur la botanique* et l'importance de la nomenclature linnéenne (CC 7007).
- 17 septembre : R. compte brûler les échantillons renvoyés par Malesherbes (CC 7010).
- 6 octobre : R. écrit à Malesherbes : « [...] j'ai entièrement abandonné les herbiers et presque entièrement la botanique » (CC 7013).
- 22 octobre : R. envoie deux plantes à la duchesse de Portland (CC 7015).
- 15 décembre : R. écrit à M^{me} Delessert : « [...] il est étonnant avec quelle rapidité j'ai perdu dans quelques mois le peu que je n'avais acquis en plusieurs années qu'à force de travail et d'assiduité. Il n'y eût eu que le désir de diriger ou plutôt de suivre vos progrès qui eut pu soutenir les miens » (CC 7020).

- Vers avril : Septième série des *Lettres sur la botanique*.
- 4 avril : Voyage au Mont-Valérien avec Bernardin de Saint-Pierre (CC 7032).
- 28 mai : R. envoie un herbier à M^{me} Delessert (celui du Musée J.-J. Rousseau à Montmorency). Il lui écrit : « Au reste, j'ai bien fait de vous proposer d'avance la nomenclature de Linnaeus ; car cette nomenclature vient, comme je l'avait prévu, d'être adoptée ici au Jardin du roi, et dans peu d'années on n'en connaîtra plus d'autre en France, non plus que dans le reste de l'Europe » (CC 7038).
- ~ 28 mai : *Notes sur l'herbier du Musée J.-J. Rousseau à Montmorency*.
- 23 août : R. confie à M^{me} Delessert qu'il a « absolument quitté la botanique ». Il écrit tout de même : « Les six familles, dont j'ai essayé de vous décrire la fructification pour consulter votre goût et vous familiariser avec quelques termes, sont prises pour ainsi dire au hasard et n'ont pas une suite dont on puisse prendre le fil. Cet essai étant fait il en faudrait connaître bien le succès pour commencer au point convenable la véritable étude, qui ne consiste pas seulement dans celle de la fructification mais des plantes dans leur ensemble et dans toutes leurs parties » (CC 7047).

1775

- Printemps-été : R. vend ses livres et ses herbiers à Malthus (OC I, p. 832 ; CC 7061 remarque iii).

1776

- 11 juillet : R écrit à la duchesse de Portland : « Je me suis défait de tous mes livres de botanique, j'en ai quitté l'agréable amusement, devenu trop fatigant pour mon âge » (CC 7093).
- 24 octobre : D'après la « Deuxième Promenade », R. trouve le *Picris hieracioides*, le *Bupleurum falcatum* et le

Cerastium aquaticum aux environs de Paris (OC I, p. 1003).

1777

- Été : R. reprend la botanique (OC I, p. 1061).
26 octobre : M^{me} Delessert affirme que R. a repris la botanique avec ardeur (CC 7137).
~ 1778 : *Notes sur les herbiers de Berlin, Chaalis, Neuchâtel et Paris.*
~ 1778 : *Annotations sur l'Omnium de Chabrey.*
~ 1778 : *Caractères de botanique.*
~ 1778 : *Fragments pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique.*

1778

- 22 janvier : M^{me} Delessert pense que R. perd petit à petit son goût pour la botanique (CC 7154).
Fin avril : Les *Annotations sur La Botanique de Regnault* sont achevées (CC 7162, 7163).
20 mai : Installation à Ermenonville.
2 juillet : Mort de R. au retour d'une herborisation.
1778 : *Extrait de livres de botanique.*

Les initiateurs

Durant son séjour à Môtiers, alors qu'éclôt sa passion pour les végétaux, Rousseau reçoit des conseils des botanistes suivants :

1. Jean-Antoine d'Ivernois (1703-1765)

C'est ce médecin du roi à Neuchâtel qui a initié Rousseau à l'étude des plantes (OC I, p. 631, 1042 et 1060). Les circonstances exactes de leur première entrevue sont inconnues, mais il paraît fort probable qu'un membre de la famille d'Ivernois¹ a présenté l'exilé

¹ Il faut retenir entre autres le nom de Guillaume-Pierre d'Ivernois, conseiller d'État et procureur général de la principauté de Neuchâtel, qui est le frère aîné de Jean-Antoine. Jansen suppose que c'est justement dans la maison de cet homme politique que Rousseau et le docteur se sont rencontrés (A. Jansen, *Rousseau als Botaniker*, Berlin, 1885, p. 66).

au docteur dans les trois premiers mois de son séjour, car Rousseau l'évoque déjà dans sa lettre à Deluc du 16 octobre 1762 (CC 2236). Il n'existe aucun document non plus qui puisse nous renseigner sur les probables leçons de botanique données par le « vénérable » docteur. Dans tous les cas, comme ce dernier contracte en août 1763 une grave maladie à laquelle il succombe en janvier 1765, l'initiation a dû être assez courte (de la fin de l'été 1762 à août 1763) et incomplète. D'Ivernois était un collaborateur de Haller et, dans le « Catalogue méthodique des plantes qui croissent naturellement dans la souveraineté de Neuchâtel et Valangin » établi entre 1745-1746¹, il utilise principalement les noms de plantes proposés par le botaniste bernois. Est-ce le système de Haller que d'Ivernois a enseigné à Rousseau ? Toutefois, nous pensons que, en 1762-1763, années de la publication de la deuxième édition de *SP*, le docteur a plutôt choisi la classification et les binômes proposés par Linné, plus faciles pour les débutants.

2. Frédéric-Samuel Neuhaus (1733-1802)

Dans ses lettres à Rousseau du 20 novembre et du 23 décembre 1764, DuPeyrou cite le nom de ce médecin de la ville de Neuchâtel et son guide en matière de botanique (CC 3662 et 3769). Jean-Jacques ne le connaissait alors pas, mais l'a sans doute rencontré avant la troisième mention à son propos datée du 18 juillet 1765 (CC 4532). Bien que les liens qu'ils ont noués par la suite restent indéterminés, la liste intitulée « Plantes herborisées avec M. Neuhaus » prouverait qu'ils ont herborisé ensemble au moins une fois au printemps-été 1765 (Rousseau quitte Môtiers en septembre 1765).

3. Abraham Gagnebin (1707-1800)

Pour apprendre le système de Linné (CC 4356), Rousseau a séjourné chez ce médecin-botaniste à La Ferrière² environ dix jours en juin 1765³. Le premier entretien avec l'expert a confirmé pour Rousseau le sentiment de son manque de connaissances en botanique. Il écrit : « Au peu que j'ai vu sur la botanique je comprends que je repartirai d'ici plus ignorant que je n'y suis

¹ BPUN, Ms A 147.

² Au nord-est de La Chaux-de-Fonds.

³ Rousseau est arrivé à La Ferrière le 16 (CC 4487). Le 25, il est descendu à Neuchâtel (CC 4499).

arrivé, plus convaincu du moins de mon ignorance ; puisqu'en vérifiant mes connaissances sur les plantes il se trouve que plusieurs de celles que je croyais connaître je ne les connaissais point. Dieu soit loué ; c'est toujours apprendre quelque chose que d'apprendre qu'on ne sait rien » (CC 4487). Pendant ce séjour, ils ont herborisé aux alentours du village. Nous connaissons pourtant peu de détails sur ces herborisations. Comme d'Ivernois, Gagnebin était collaborateur de Haller, mais dans son herbier¹, il utilise à la fois les appellations halleriennes et linnéennes. Un mois après, le 25 juillet, le botaniste a accompagné le groupe de Rousseau (DuPeyrou, Pury et d'Escherny) au Creux-du-Van (voir p. xlii).

Les amis

Rousseau a eu beaucoup d'amis passionnés de botanique. C'est principalement par les échanges de lettres et d'échantillons avec eux qu'il a confirmé son engouement et a approfondi ses connaissances en la matière. Il faut retenir en particulier :

1. Pierre-Alexandre DuPeyrou (1729-1794)

Ce dépositaire des manuscrits a joué un rôle considérable dans les activités botaniques de Rousseau. En effet, au début de sa passion pour les plantes, c'est par lui que Jean-Jacques a obtenu les informations sur des traités comme le *Manuel de Botanique* de Duchesne (CC 3587). Il est même possible que ce soit par DuPeyrou que le Citoyen a connu *SP* (CC 3549, 3769 et 4408). Ils ont souvent discuté sur la détermination de plantes (CC 3549, 3554 et 4532) et ils ont herborisé aux environs de Môtiers et Neuchâtel² à deux ou avec Abram Pury (1724-1807) et François-Louis d'Escherny (1733-1815). C'est aussi cet ami qui a mis Rousseau en relation avec des botanistes tels que Neuhaus et Haller.

2. Margaret Cavendish, duchesse de Portland (1715-1785)

Durant son séjour à Wootton, Rousseau a fait la connaissance de cette dame par l'intermédiaire de Bernard Granville (1699-1775), francophone et habitant à Calwich³ (CC 5340). Leur passion

¹ Conservé à l'Université de Neuchâtel.

² Le fameux épisode de la pervenche s'est par ailleurs passé durant la visite de la maison de DuPeyrou à Cressier (OC I, p. 226).

³ Au sud-est de Wootton. Dans sa lettre à la duchesse de Portland du 20 octobre

commune pour la botanique les a immédiatement liés d'amitié. Rousseau ira jusqu'à se nommer « herboriste de Madame la duchesse de Portland » (CC 5971). En plus de leur visite au jardin de Granville et leur herborisation au massif du Peak (CC 5482 et 6100), ils ont échangé des lettres dans lesquelles Rousseau s'est ouvertement exprimé sur divers aspects de la botanique tels que son attrait et son caractère salubre (CC 5400 et 6643), sa difficulté d'apprentissage et le délasserement passager que cette discipline procure (CC 5487, 5725, 6643 et 7093). Il évoque également ses herborisations (CC 6372 et 6609), son projet d'envoyer des plantes aux personnes intéressées (CC 6934, 6955 et 6996), etc. Ils ont aussi échangé des végétaux, des graines, des livres et au moins un herbier bien préparé a été envoyé à la duchesse par Rousseau (CC 6640). Notons que, pour l'étude des plantes, la duchesse était assistée par le docteur Solander, disciple de Linné (CC 5633).

3. Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes (1721-1794)

Dès 1764, des lignes concernant la botanique apparaissent dans la correspondance de Rousseau avec ce premier président de la Cour des aides, directeur du bureau de Librairie et membre de l'Académie des sciences. Au début, ils parlent plutôt de l'effet salubre des études sur les végétaux (CC 3638, 3718 et 5195). Au printemps 1771, ils herborisent ensemble à Meudon (CC 6901). Le 21 octobre de la même année, Rousseau lui envoie quelques plantes (CC 6900, 6901). Dès lors, ils échangent des plantes dont des échantillons de mousses (CC 6902, 6905, 6906, 6913, 6916, 6971, 6986, 6989, 6991, 7002, 7005, 7006, 7010, 7011, 7013) et ils discutent franchement sur divers sujets : difficulté et plaisir de la détermination (CC 6913, 6933) ; problèmes chez les botanistes français (CC 6906, 6933, 6937) ; livres de la bibliothèque de Malesherbes (CC 6924, 6933, 6986, 6989, 6991, 7002, 7005) ; collection de graines (CC 6933, 6937, 6971) ; projet d'expédier, au moyen d'un petit herbier, 60 plantes par an aux personnes intéressées, afin d'expliquer 600 espèces de la région parisienne (CC 6906, 6916, 6933, 6937, 6989, 6991, 7002, 7005), etc.

4. Madeleine-Catherine Delessert (1747-1816)

1766, Rousseau dit que le jardin de Granville lui a donné l'envie de mieux connaître les plantes (CC 5482).

Rousseau a fait la connaissance de cette fille aînée de Julie-Anne-Marie Boy de la Tour (1715-1780), nièce de Daniel Roguin (1691-1771), lors de son séjour à Yverdon en 1762. Enchanté par « son grand sens et son excellent caractère » (*OC I*, p. 590), il l'a par la suite revue lors de ses séjours à Pierrenod, Lyon (Roche-cardon), Bourgoin et Paris, et ils se sont liés d'une forte amitié, d'où le ton tendre et familial des *Lettres sur la botanique*, originellement adressées à elle. C'est pour elle aussi que le Citoyen a confectionné l'herbier conservé au Musée J.-J. Rousseau de Montmorency.

5. Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814)

Malgré le peu de témoignages de la part de Rousseau, nous savons que cet auteur de *Paul et Virginie* a fréquenté le Citoyen dans les années 1770. D'après *La Vie et les ouvrages de J.-J. Rousseau*, Jean-Jacques lui a montré les *Lettres sur la botanique* et les *Caractères de botanique* et ils ont herborisé ensemble aux alentours de Paris, en particulier au Mont-Valérien en 1774¹.

Contacts avec les grands botanistes

Rousseau a eu des contacts avec les botanistes les plus importants de l'époque, entre autres :

1. Albrecht von Haller (1708-1777)

Rousseau n'a pas eu de contacts directs, mais en 1768, Gagnebin, sollicité par DuPeyrou, a écrit au botaniste bernois afin de lui demander d'envoyer quelques plantes au Citoyen, ainsi qu'un exemplaire de l'*Historia stirpium* (CC 6387 et 6496). C'est sans doute cette copie venant de l'auteur même que Rousseau a possédée et annotée. Voir les *Annotations sur l'Histoire stirpium de Haller*.

2. Antoine Gouan (1733-1821)

Trois lettres de Rousseau datant de 1769 et envoyées à cet auteur de la *Flora Monspeliaca* sont connues (CC 6574, 6620 et 6645). D'après elles, ils ont échangé des plantes et discuté sur les

¹ J.-H. Bernardin de Saint-Pierre, *La Vie et les ouvrages de J.-J. Rousseau*, éd. R. Trousson, Paris, 2009, p. 49, 78, 125-128 et 176-177. Voir aussi CC 7032.

caractéristiques des plantes telles que le *Selinum palustre* et le *Seseli purenaeum*, tout en consultant des traités comme la *Classis umbelliferarum* de Crantz et l'*Historia stirpium indigenarum Helvetiae* de Haller. Rousseau a bien profité de cette occasion exceptionnelle pour se plaindre de la difficulté des traités : « Je crois les méthodes des botanistes très bonnes pour classer les plantes déjà connues ; mais je suis persuadé qu'il en faut une autre pour les étudier, et voilà ce que vous autres, savants, qui n'écrivez que pour vos semblables, n'avez jamais su voir jusqu'ici » (CC 6645).

3. Marc-Antoine-Louis Claret de La Tourrette (1729-1793)

Durant son séjour à Lyon du 18 juin au 7 juillet 1768, Rousseau a visité le jardin de l'École vétérinaire fondé par cet auteur des *Démonstrations élémentaires de botanique* (CC 6372). Par la suite, il s'est rendu au cabinet du botaniste et ils ont herborisé ensemble à la Grande Chartreuse du 8 au 11 juillet (voir plus bas, p. xliii). Jean-Jacques l'a fréquenté encore lors de son prochain séjour lyonnais du 10 avril au 8 juin 1770 (CC 6795). Ils se sont aussi écrit entre 1768 et 1773. Ils discutent souvent de la botanique et pour illustrer leurs débats scientifiques, ils ont échangé des plantes. Voir les *Notes sur les échantillons du Jardin botanique et l'ISALA de Lyon*.

4. Georges-Louis Le Clerc, comte de Buffon (1707-1788)

Ce directeur du Jardin du roi a envoyé une lettre de sympathie à Rousseau le 13 octobre 1765 (CC 4724) et Rousseau lui a rendu visite à Montbard le 17 juin 1770 (CC 6742 et A598). Nous ne savons pourtant pas davantage sur le lien purement botanique de ces deux hommes.

5. Carl von Linné (1707-1778)

Seule la lettre de Rousseau au botaniste suédois du 21 septembre 1771 a été conservée : « Seul avec la nature et vous, je passe dans mes promenades champêtres des heures délicieuses, et je tire un profit plus réel de votre *Philosophia botanica* que de tous les livres de morale » (CC 6891). Il écrit aussi : « Adieu, Monsieur, continuez d'ouvrir et d'interpréter aux hommes le livre de la nature ; Pour moi, content d'en déchiffrer quelques mots à votre suite dans le feuillet du règne végétal ; je vous lis, je vous étudie, je

vous médite, je vous honore et je vous aime de tout mon cœur. » La réponse de Linné n'est pas parvenue à Jean-Jacques (CC 7015).

6. Bernard (1699-1777) et Antoine-Laurent (1748-1836) de Jussieu
Rousseau a herborisé avec Bernard à Meudon le 19 juillet 1770 (voir p. xlv-xlv). L'*Histoire de l'Académie royale des sciences* contient un passage qui suggère une haute considération du botaniste à l'égard du Citoyen (voir p. xc). Ce qui n'empêche pas ce dernier d'avoir trouvé cette herborisation « si tumultueuse et si peu utile » (CC 6933).

En été 1771, probablement le 16 juillet, c'est cette fois avec Antoine-Laurent que Jean-Jacques s'est promené à Montmorency (voir p. xlv). Dans son témoignage sur le Rousseau botaniste, cet auteur du *Genera plantarum* (Paris, 1789) lui rend un petit hommage et son important herbier contient une plante provenant du Citoyen (voir p. xc-xcii).

Les herborisations

Rousseau herborisait quotidiennement dans ses différents lieux de séjour. Voici les grandes excursions qui nous semblent importantes.

1. Le Chasseron (du 23 au 24 juillet 1764)

Avec DuPeyrou, Pury, d'Escherny et Clerc (CC 3418, 3423 et 3538 ; OC I, p. 1072). Dans un témoignage, F.-L. d'Escherny raconte comment Jean-Jacques grimpeait ce sommet du Jura suisse dans le canton de Vaud (1.607 m) avec gaieté et dérangeait ensuite le sommeil de ses compagnons en ronflant toute la nuit¹. Dans les *Annotations sur le Methodus foliorum de Sauvages*, Rousseau note : « *Teucrium lucidum*. Je crois que c'est la *Chamaedrys fruticosa* du mont Chasseron » (p. 49).

2. La Ferrière (du 16 au 24 ? juin 1765)

Rousseau a séjourné chez Gagnebin et herborisé pendant environ huit jours (il est à Neuchâtel le 25) aux alentours du village

¹ F.-L. d'Escherny, « De Rousseau et des philosophes du XVIII^e siècle », dans *Mélanges de littérature, d'histoire, de morale et de philosophie*, t. 3, Paris, 1811, p. 65-78.

(CC 4487 et 4499). Il avait projeté de partir avec DuPeyrou et Pury (CC 4474, 4476 et 4477), mais il est finalement arrivé sans eux et malade (CC 4478 et 4487).

3. Île de Saint-Pierre (du 3 juillet 1765 ; du 9 septembre au 26 octobre 1765)

Mis à part son séjour de septembre-octobre 1765, Rousseau y est resté pendant environ dix jours avec Thérèse et F.-H. d'Ivernois (CC 4507, 4514 et 4536 ; OC I, p. 636). D'après la « Cinquième Promenade », il s'y promène son « *Systema naturae* sous le bras » (OC I, p. 1043). Est-ce le *Florae Parisiensis prodromus* de Dalibard qu'il a reçu à l'île (CC 4670) dont Jean-Jacques s'est inspiré pour « faire la *Flora petrinsularis* » (OC I, p. 642 et 1043) ? Concernant le *Systema naturae*, nous pouvons nous étonner du fait que Jean-Jacques le mentionne, alors que son livre de référence est la deuxième édition du *Species plantarum*. Jusqu'à son séjour à l'île, Rousseau utilisait-il le *Systema naturae* pour déterminer les plantes ? A-t-il confondu avec le *Systema vegetabile*, treizième édition du *Systema naturae* publiée par Murray que le Citoyen possédait au moment de la rédaction de la « Septième Promenade » vers 1777 ? Ou encore, s'agit-il d'une question de style ?

4. Creux-du-Van (le 25 juillet 1765)

C'est un cirque rocheux d'environ 1.400 m de large sur 200 m de hauteur. Selon d'Escherny, Rousseau y a herborisé afin d'apprendre le système sexuel de Linné avec Pury, DuPeyrou, d'Escherny et Gagnebin¹. Le nom de Rousseau est aujourd'hui inscrit sur la « Roche aux noms » qui se trouve en bas de la falaise du nord-ouest, avec celui de Gesner, Bauhin, Scheuchzer, d'Ivernois, Gagnebin, Haller, Candolle, Agassiz, etc²...

5. La Robella (en juillet 1765 ?)

Rousseau a herborisé à cet endroit près du Chasseron, probablement en juillet 1765. Il décrit la journée dans la « Septième Promenade » : « Je me rappellerai toute ma vie une herborisation que je fis un jour du côté de la Robella, montagne du

¹ F.-L. d'Escherny, « De Rousseau et des philosophes du XVIII^e siècle », p. 41. Voir aussi CC 4504, 4532, 4540 et 6003.

² Sur la Roche aux noms, voir Club Jurassien, *Courtes biographies concernant les inscriptions de la Roche aux noms*, Neuchâtel, 1985.

justicier Clerc. J'étais seul, je m'enfonçai dans les anfractuosités de la montagne, et de bois en bois, de roche en roche je parvins à un réduit si caché que je n'ai vu de ma vie un aspect plus sauvage. [...] Là je trouvai la dentaire heptaphyllos, le cyclamen, le nidus avis, le grand laserpitium et quelques autres plantes qui me charmèrent et m'amusèrent longtemps » (OC I, p. 1070-1071).

6. La Grande Chartreuse (du 8 au 11 juillet 1768)

Rousseau y a herborisé avec Claret de La Tourrette, l'abbé Rozier et l'abbé de Grange-Blanche (CC 6372, 6374, 6375 et 6641). Le Citoyen ne décrit pas cette herborisation, mais d'après le récit de Bovier, il en a été déçu, car il faisait mauvais et les autres membres n'aimaient pas observer les plantes dans la nature¹. Pour la *Saxifraga autumnalis* de l'herbier de Berlin, Rousseau note : « Je l'ai cueilli en montant à la grande Chartreuse » (p. 224). Dans son herbier, Claret de La Tourrette note pour le *Satyrium virida*, « Au Grand-Som au-dessus de Chartreuse, 1768 cum Rousseau » et pour l'*Orobus luteus*, « Au Grand-Som au-dessus de Chartreuse, herborisant avec J.-J. Rousseau, 1768². »

7. Le Mont Pilat (du 13 au 20 août 1769)

Ce voyage avec Baurin, Meynier et Donin de Champagneux a été désastreux à cause de la pluie, du mauvais gîte, de la fausse passion des compagnons pour la botanique, de la disparition de son chien et de la saison trop tardive pour les fleurs (CC 6598, 6600, 6601, 6604, 6605, 6606, 6607, 6613, 6622 et 6641). À la duchesse de Portland, Clappier, DuPeyrou et Gouan, Rousseau énumère tout de même les espèces cueillies (CC 6606, 6607, 6613, 6620 et 6645). Il rapporte l'herborisation à Claret de La Tourrette aussi et lui envoie quelques plantes (CC 6641, 6655, 6672 et 6693). Dans les *Notes sur les échantillons du Jardin botanique et l'ISALA de Lyon*, nous trouvons effectivement trois étiquettes avec la mention « Pilat ». Les échantillons n^{os} 49 et 50 de l'herbier du Musée des arts décoratifs de Paris sont aussi de cette herborisation et dans les *Notes sur l'herbier de la Bibliothèque centrale de Zurich*, nous lisons : « 28. *Corrigiola littoralis*. Courroyette. Cette petite plante

¹ G. Bovier, *Journal du séjour à Grenoble de J.-J. Rousseau, sous le nom de Renou*, Grenoble, 1964, p. 49 et 62.

² Jardin botanique de la ville de Lyon, LYJB000049 et LYJB000585.

aime le sable et les rivages ; je l'ai cependant trouvée aussi tout au haut du Mont Pilat » (p. 152-153).

8. Jardin du roi (le 3 juillet 1770 ; entre le 4 juillet et le 26 novembre 1770 ; entre le 27 novembre 1770 et le septembre 1771, etc.)

Rousseau a visité cette institution au moins trois fois entre 1770 et 1771. Le 3 juillet 1770, il y a fait la connaissance d'Edmé-Louis Daubenton, cousin germain de Louis-Jean-Marie, et de Claude Richard, jardinier du roi à Trianon (CC 6742). Jean-Jacques y est retourné au moins deux fois (CC 6788, 6814 et 6886). La nomenclature des plantes de Linné n'y était pourtant pas adoptée lors de ses visites, ce qu'il n'a pas du tout apprécié (voir CC 6926 et l'« Introduction » du *Dictionnaire de botanique*). Les choses se passent comme s'il exprimait son mécontentement et sa déception par le silence. Effectivement, le Jardin du roi est totalement absent de sa correspondance dès avril 1772, à l'exception de la lettre à M^{me} Delessert datée du 28 mai 1774, dans laquelle Jean-Jacques rapporte l'introduction des binômes linnéens au Jardin (CC 7038). Il a tout de même gardé le contact : il a quelquefois envoyé des graines à Thouin entre 1775 et 1778¹. Ce fait laisse penser que le Citoyen apportait une certaine contribution à l'institution scientifique et qu'il occupait une place non négligeable dans le réseau des botanistes spécialisés. Voir aussi p. lxxi-lxxv.

9. Meudon (le 19 juillet 1770 et au printemps 1771)

Les *Mémoires secrets* rapportent à la date du 26 juillet 1770 : « Le sieur Jean-Jacques Rousseau de Genève a herborisé dans la campagne jeudi dernier avec le sieur de Jussieu, démonstrateur de botanique². » Le « sieur de Jussieu » est Bernard de Jussieu et le « jeudi dernier » doit correspondre au 19 juillet. Ce récit est confirmé par Björnståhl (CC 6777) et Ginguené en mentionne quelques détails : l'expédition s'est déroulée à Meudon et toute la troupe est revenue par « la Galiotte » de Saint-Cloud³. Le Citoyen y

¹ Sur ces envois et les liens de Rousseau avec le Jardin du roi, voir T. Kobayashi « J.-J. Rousseau au Jardin du roi : sous la loupe de documents inédits », *The Geibun-Kenkyu*, 91-3, 2006, p. 78-95.

² *Mémoires secrets*, éd. C. Cave et S. Cornand, Paris, 2009, t. 3, p. 1375.

³ P.-L. Ginguené, *Lettres sur Les Confessions de J.-J. Rousseau*, Paris, 1791, p. 111.

revient au printemps 1771, cette fois avec Malesherbes (CC 6901).

10. Montmorency (le 17 juillet 1771 ?)

À Claret de La Tourrette et à Malesherbes, Rousseau raconte l'herborisation à Montmorency organisée par A.-L. de Jussieu en été 1771 (CC 6926 et 6933). Ayant mobilisé tous les membres de la *Caterve* », en particulier Thouin, il a cherché en vain le *Plantago monanthos* aux environs de l'étang. Il serait permis d'entrevoir dans cette anecdote sa relation relativement familière avec l'équipe du Jardin. Le 16 juillet, Jean-Jacques annonce à Thouin qu'il sera le lendemain à la porte Saint-Antoine pour se joindre à l'herborisation menée par A.-L. de Jussieu (CC 6874). La destination n'est pas précisée, mais ne s'agit-il pas de cette même campagne de l'été 1771 ? Effectivement, pour celui qui quitte le Jardin en direction de Montmorency à la recherche de plantes rares, il était plus intéressant de sortir de Paris par la porte Saint-Antoine que de traverser la ville.

Les herbiers

Rousseau a confectionné plusieurs échantillons de plantes. Il n'a néanmoins pas noté le lieu et la date de la récolte de chaque espèce, ce qui amoindrit leur valeur scientifique au sens strict du terme. Pour les décrire, nous souhaiterions apporter deux précisions : premièrement, l'« herbier » est pour nous l'ensemble d'« échantillons » ou de « spécimens », ou encore de « plantes séchées », regroupés sous forme de livre ou mis dans une boîte ; deuxièmement, pour désigner un herbier ou un ensemble d'échantillons, nous adoptons en principe le nom français de l'institution qui le conserve. Jean-Jacques échangeait des végétaux avec ses correspondants, par exemple avec Julie von Bondeli, Claret de La Tourrette, Clappier, M^{me} Delessert, Gouan, Liotard, Malesherbes et la duchesse de Portland. Ces spécimens faisaient sans doute partie de ses herbiers, mais mis à part quelques plantes insérées dans les lettres (CC 6607 et 6966) ou dans les livres annotés (voir les *Annotations sur le Florae Parisiensis prodromus de Dalibard* et les *Annotations sur l'Historia stirpium de Haller*), la majorité a disparu. Nous ne les avons donc pas retenus. Concernant les ensembles cohérents d'échantillons nous les avons divisés en trois groupes :

1. Les spécimens que Rousseau a confectionnés pour ses amis.

Confectionnés principalement entre 1769 et 1774. Ils ont été minutieusement préparés et lorsqu'ils contiennent des notes, celles-ci sont bien mises au net. Les ouvrages mis en italique sont présentés en détail dans cette édition. Les autres ont disparu ou restent non consultables.

1. *Échantillons du Jardin botanique et l'ISALA de Lyon.*
2. Herbarium envoyé à la duchesse de Portland (voir p. xxxvii-xxxviii).
3. Herbarium envoyé à Panckoucke¹.
4. Échantillons envoyés à Malesherbes (voir p. xxxviii).
5. *Herbarium du Musée des arts décoratifs de Paris.*
6. *Herbarium de la Bibliothèque centrale de Zurich.*
7. *Herbarium du Musée J.-J. Rousseau à Montmorency.*

2. Ses propres herbiers.

En juin 1768, Rousseau a reçu un herbarium de Dombey (CC 6365). Par la suite, il a fait son propre herbarium en y ajoutant des végétaux, mais l'ensemble a été vendu à Malthus en 1775 et nous n'en avons plus de trace aujourd'hui. Après cette vente, la passion pour la botanique du Citoyen s'est ranimée en 1777 et il a recommencé à confectionner des échantillons. Les sept ouvrages ci-dessous qui proviennent de Girardin sont de cette époque, mais il faut signaler le fait suivant : le marquis ou sa famille a mélangé et regroupé les échantillons confectionnés par Rousseau et les herbiers de Fusée-Aublet que le Citoyen avait reçus après l'été 1777. Les sources de ces sept herbiers-échantillons sont donc les mêmes. La majorité des plantes séchées que nous y trouvons est pourtant de Fusée-Aublet. Les ouvrages mis en italique contiennent quelques spécimens faits par Rousseau, tandis que les autres n'en comportent aucun (voir aussi l'introduction des *Notes sur les herbiers de Berlin, Chaalis, Neuchâtel et Paris*) :

1. Échantillons de la Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras.
2. Échantillons du Musée J.-J. Rousseau à Montmorency.
3. *Échantillons du Musée Jacquemart-André à Chaalis.*

¹ Voir CC 6897 et DJJR, p. 406.

4. *Herbier du Musée Carnavalet à Paris.*
5. *Herbier du Muséum national d'Histoire naturelle de Paris.*
6. *Herbier de la BPUN.*
7. *Herbier du Musée botanique de Berlin.*

3. Herbiers faussement attribués à Rousseau ou dont l'existence n'est pas confirmée.

1. Herbier du Château d'Escorailles (faussement attribué à Rousseau ?)¹.
2. Herbier de Syam (disparu ?)².
3. Herbier de Londres (disparu ?)³.
4. Herbier du Château de Baye (disparu ?)⁴.

¹ Dans son article intitulé « Un Herbier de J.-J. Rousseau » (*Bulletin de l'Académie internationale de Géographie botanique*, 44, 1899, p. 145-146), E. Gonod d'Artemare affirme qu'un herbier de Rousseau a été mis en vente à Clermont-Ferrand quelques années avant la parution de cet article. L'herbier, qui faisait partie de la collection du château d'Escorailles (Cantal), se composait de « deux boîtes en bois presque carrées avec couvercle ». Les plantes, dit-il, étaient pour la plupart détériorées ; chacune d'elles disposée dans une feuille double de papier gris non collé, portait une étiquette d'une écriture ancienne et large. Il assure également que Rousseau est venu herboriser au château et qu'il a confectionné cet herbier sur place, ce qui est tout à fait invraisemblable. Il est fort probable qu'il s'agit ici d'un des milliers d'objets faussement attribués à Rousseau.

² *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux* du 15 mars 1933 écrit : « Un de ces herbiers [de Rousseau] avait été donné à Mme Alfred Honoré (1805-1872) fille de l'architecte Drouot, adjoint du III^e arrondissement de Paris. Il appartient actuellement à son arrière-petite-fille Mme Sadi Carnot, et est conservé à Syam (Jura) » (colonne 226).

³ Le *Bulletin des Sciences naturelles et de géologie* de 1827 annonce une information provenant de *The new London literary Gazette* du 19 mai 1827 : un grand herbier de Rousseau a été mis en vente à Londres chez l'éditeur P. Rolandi (p. 251). D'après ces articles, l'herbier se compose d'environ huit cents espèces renfermées dans huit volumes brochés, recouverts en parchemin. S'agit-il d'un herbier inconnu du Citoyen ? L'hypothèse selon laquelle cet herbier constitue une partie d'autres herbiers volumineux disparus, tels que l'herbier donné par Dombey, n'est pas totalement exclue.

⁴ Dans un article intitulé « L'herbier de J.J. Rousseau au château de Baye » (*Revue de Champagne et de Brie*, janvier-février, 1898, p. 135-136), la baronne de Baye assure que le château, dans la Marne, conserve un herbier de 12 volumes confectionné par Rousseau. *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux* du 30 novembre 1932 évoque aussi cet herbier (colonne 859). Nous savons que le marquis de Girardin a épousé Brigitte-Adélaïde-Cécile de Baye, fille de

Les livres

Dès son séjour à Môtiers, Rousseau commence une collection considérable de traités sur la botanique. Nous avons recensé les éditions qu'il utilisait¹ et laissé de côté les titres que mentionnent soit Jean-Jacques soit ses correspondants dans leur correspondance sans preuves de consultation réelle.

1. Livre de référence.

C'est avec le *Species plantarum* de Linné que Rousseau déterminait les plantes. Il est pourtant difficile de préciser la date exacte de son acquisition. Dans tous les cas, c'est la deuxième édition (Stockholm, 1762-1763) qu'il possédait, car, dans sa lettre à Liotard du 7 novembre 1768, il écrit « mon *Species* de l'édition de 1762 » (CC 6479) et nous trouvons l'indication « Linné (Caroli) species plantarum holm. 2 v. 1762 » dans la liste des livres trouvés dans le bureau du Jean-Jacques après son décès (CC 7313). Voir aussi CC 3769, 4408, 5482, 5633, 6509, 6572, 6620, 6641, 6643 et 6645.

2. Livres que Rousseau a annotés².

1. Amman (J.), *Stirpium rariorum*, Saint-Pétersbourg, 1739¹.

François Berthelot de Pléneuf, baron de Baye. Il est donc fort probable que la famille de Baye héritait un herbier provenant du marquis. Joseph de Baye, dernier baron de Baye, qui s'intéressait à l'archéologie, a légué toutes ses collections concernant cette étude au Musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye en 1905 (l'herbier n'en fait pas partie) et le Château a été occupé et pillé par l'état-major allemand en 1914. En 1927, le baron a confié à l'abbé Favret (archéologue marnais) des brochures et dessins archéologiques et l'ensemble du mobilier a été vendu aux enchères en 1936 à Paris et les 20-22 novembre 1938 à Baye, sans que l'herbier soit mentionné. Dans ce contexte, il semble bien que l'herbier ait été dispersé durant l'occupation de 1914. En effet, les *Mémoires de la Société académique de l'Aube* de 1914 indique que la collection du château a été volée par les Allemands (p. 317).

¹ En règle générale, nous les avons déterminées en fonction de la pagination que Rousseau donne lors d'une citation. Par exemple, dans les *Fragments* (4), il note « *Folliculi sunt vasa aere distenta. Phil. Bot. p. 115.* » La première édition de *PB* explique « *Folliculi* » à la page 111, tandis que l'édition de 1763 le présente à la page 115. C'est donc l'édition de 1763 que Jean-Jacques utilisait lors de la rédaction.

² Pour les détails, voir l'introduction des annotations sur chaque traité.

- CC 7313.
- 2. Chabrey (D.), *Omnium stirpium sciagraphia et icones*, Genève, 1678.
- CC 7313.
- 3. Dalibard (Th.-F.), *Florae Parisiensis prodromus*, Paris, 1749.
- CC 4670.
- *Dictionnaire de botanique*, « Calice », « Hampe », « Racine », « Supports ».
- *Fragments* (5 et 6).
- *Herbier Berlin*, 2-4
- *Vocabulaire*, « Supports ».
- 4. Garsault (F.-A.-P. de), *Les Figures de plantes et animaux d'usage en médecine*, Paris, 1764².
- CC 4359, 4408, 4417, 4504bis, 4622, 6271.
- *Annotations Haller*, t. 2, p. 210.
- *Annotations Sauvages*, p. 257.
- *Fragments* (2).
- 5. Haller (A. von), *Historia stirpium indigenarum Helvetiae*, Berne, 1768.
- CC 6387, 6593, 6593, 6600, 6620, 6643, 6645, 6728.
- *Annotations Ray*, p. 234.
- *Annotations Sauvages*, p. 172.
- *Herbier Musée des arts décoratifs*, 43, 45.
- 6. Ray (J.), *Synopsis methodica stirpium Britannicarum*, Londres, 1724.
- CC 5425, 5482, 5725, 6063, 6645.
- *Annotations Regnault*, 84, 101.
- *Dictionnaire de botanique*, « Capillaires ».
- *Herbier Berlin*, 1-7.
- 7. Regnault (N.-F.), *La Botanique mise à la portée de tout le monde*, Paris, 1774.
- CC 7162, 7163.
- *Extrait de livres*, 21.

¹ L'exemplaire de Rousseau a été vendu à Auguste Castellant en janvier 1914 (Th. Dufour, *Recherches bibliographiques sur les œuvres imprimées de J.-J. Rousseau*, Paris, 1925, t. 2, p. 85). Il a été récemment retrouvé au Musée Alexandre Dumas à Villers-Cotterêts (renseignement communiqué par Monsieur J.-M. Vasseur, conservateur au Musée Jacquemart-André à Chailis).

² L'exemplaire de Rousseau n'est pas connu.

8. Sauvages de Lacroix (F.B. de), *Methodus foliorum*, La Haye, 1751.
 - CC 4408, 4417, 4477, 4577, 4622, 5274 ter, 6271, 6573.
 - *Fragments* (2).
 - *Vocabulaire*, « Écusson », « Plumail ».
 9. Vaillant (S.), *Botanicon Parisiense*, Paris, 1743.
3. Livres que Rousseau a consultés ou possédés.
1. Adanson (M.), *Familles des plantes*, Paris, 1763.
 - CC 3664, 5681, 5681bis, 7313.
 - *Annotations Regnault*, 250
 - *Dictionnaire de botanique*, « Abruvoirs », « Aphrodites », « Bouture », « Calice », « Corymbe », « Épiderme », « Grappe », « Greffer », « Liber », « Maillet », « Nuits-de-Fer », « Plantes », « Stipule ».
 - *Fragments* (25).
 - *Herbier Montmorency*, 16, 18, 31, 38, 43, 44, 45, 57, 67, 68, 97, 99, 100, 104, 124, 125, 126, 128, 130, 134, 150.
 - *Vocabulaire*, « Pavoisé ».
 2. Barbeau Dubourg (J.), *Le Botaniste français*, Paris, 1767.
 - CC 6367, 6598.
 - *Fragments* (24).
 - *Herbier Montmorency*, 3, 24, 27, 54, 59, 89, 111, 112, 137, 144, 145, 156, 160.
 3. Barrelier (J.), *Plantae per Galliam, Hispaniam et Italiam observatae, opus posthumum accurante Antonio de Jussieu*, Paris, 1714.
 - CC 4622.
 4. Bauhin (G.), *Pinax theatri botanici*, Bâle, 1623.
 - CC 4994, 5482, 5681, 5681bis, 7313.
 5. —, *Prodromus theatri botanici*, Francfort, 1620.
 - CC 5681, 7313.
 - *Annotations Chabrey*, p. 122.
 6. —, *Theatri botanici*, Bâle, 1658.
 - CC 5681, 5681bis.
 7. Bauhin (J.), *Historia plantarum universalis*, Yverdon, 1650-1651.
 - *Annotations Chabrey*, p. 41, 76, 323.
 - *Annotations Regnault*, 15, 31, 60, 116, 187, 244, 305.
 - *Extrait de livres*, 7, 9, 11, 12, 14, 18, 20, 22, 23, 24, 25.

8. Bock (J.), *De stirpium maxime earum quae in Germania nostra nascuntur*, Strasbourg, 1552.
- CC 6655.
9. Buchoz (P.-J.), *Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine et les trois Évêchés*, Nancy et Paris, 1762-1770.
- CC 3504, 3554, 3587, 3597, 3664, 3745, 4465, 4484, 4577, 4622.
10. Camerarius (J.), *Hortus medicus et philosophicus*, Francfort, 1588.
- CC 6924.
11. Clusius (C.) (L'Esculse, Ch. de), *Rariorum plantarum historia*, Anvers, 1601.
- CC 6173, 6509, 6635.
12. Cordus (V.), *Annotationes in Pedacii Dioscoridis Anazarbei de Medica materia libros V*, Strasbourg, 1561.
- CC 4994, 5681, 5681bis, 6655.
- *Annotations Regnault*, 140.
13. Crantz (H.J.N. von), *Classis umbelliferarum*, Leipzig, 1767.
- CC 6620, 6645.
- *Annotations Regnault*, 214.
14. –, *Institutiones rei herbariae*, Vienne, 1766.
- *Herbier Berlin*, 1-14.
15. Dillenius (ou Dillen) (J.J.), *Historia muscorum*, Oxford, 1741.
- CC 6134, 6151, 6218, 6479, 6913, 6933.
- *Dictionnaire de botanique*, « Capillaires ».
- *Herbier Musée des arts décoratifs*, 2, 10, 11, 39, 43, 45.
16. Dodonée (Dodoens), (R.), *Stirpium historiae pemptades sex*, Anvers, 1583.
- CC 5960, 6134, 6173.
- *Annotations Chabrey*, p. 397.
- *Annotations Regnault*, 305.
17. Duchesne (A.-N.), *Manuel de Botanique*, Paris, 1764.
- CC 3587, 3769.
- *Annotations Ray*, p. 432.
18. Duhamel du Monceau (H.-L.), *Traité des arbres et arbustes qui se cultivent en France en pleine terre*, Paris, 1755.
- CC 4417, 4465, 4484, 4601.
- *Fragments* (2).

19. Dutens (V.-L.), *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, Paris, 1766.
- CC 5672, 5704.
20. Ellis (J.), *Directions for bringing over seeds and plants, from the East-Indies and other distant countries, in a state of vegetation*, Londres, 1770.
- CC 6713, 6714.
21. Fusée-Aublet (J.-B.-Ch.), *Histoire des plantes de la Guyane française*, Londres et Paris, 1775.
- CC 7313.
- *Herbier BPUN*, 2-1-2.
22. Garidel (P.-J.), *Histoire des plantes qui naissent aux environs d'Aix*, Aix-en-Provence, 1715.
- CC 6728.
23. Gesner (C.), *De raris et admirandis herbis, quae lunariae nominantur*, Zurich, 1555.
- CC 6924.
24. Gouan (A.), *Flora Monspeliaca*, Lyon, 1765.
- CC 6022, 6573, 6620, 6645.
- *Annotations Sauvages*, p. 54. 179, 283, 299.
25. –, *Hortus regius Monspeliensis*, Leyde, 1762.
- CC 6134, 6620.
26. Gronovius (J.F.), *Flora orientalis*, Leipzig, 1755.
- CC 7313.
27. Guettard (J.E.), *Observations sur les plantes*, Paris, 1747.
- CC 5681, 5681bis, 6620.
- *Dictionnaire de botanique*, « Poils ou soie ».
28. Haller (A. von), *Enumeratio methodica stirpium Helveticae indigenarum*, Göttingue, 1742.
- CC 4504bis, 7313.
- *Annotations Chabrey*, p. 476.
- *Extrait de livres*, 8, 15, 17, 19.
- *Fragments* (1).
29. Hill (J.), *Flora Britanica*, Londres, 1760.
- CC 5772, 5825, 5837, 5971, 6063, 6567.
30. *Histoire de l'Académie royale des sciences, année M. DCC., avec les Mémoires de Mathématiques et de Physique, pour la même Année, tirée des Registres de cette Académie*, 2^e éd., Paris, 1761.
- *Extrait de livres*, 26, 27.

- *Fragments* (5).
- 31. *Histoire de l'Académie royale des sciences, année M. DCCI., avec les Mémoires de Mathématiques et de Physique, pour la même année, tirés des Registres de l'Académie*, 2^e éd., Paris, 1743.
 - *Extrait de livres*, 28.
- 32. Jacquin (N.-J.), *Observationum botanicarum*, part 1, Vienne, 1764.
 - *Extrait de livres*, 3.
 - *Herbier Berlin*, 4-5.
- 33. —, *Selectarum stirpium Americanarum historia*, Vienne, 1763.
 - *Extrait de livres*, 1, 2.
- 34. Johnson (Th.), *The Herbal, or General History of Plantes gathered by John Gerard*, Londres, 1633.
 - CC 5482, 5654, 5674, 5838, 6218, 6655.
 - *Annotations Haller*, t. 2, p. 323.
 - *Fragments* (3).
- 35. La Tourrette (M.-A.-L. Claret de), *Démonstrations élémentaires de botanique*, Lyon, 1766.
 - CC 6512.
- 36. Linné (C. von), *Genera plantarum*, Stockholm, 1764.
 - CC 3769, 4504bis, 4590, 4622, 7313.
- 37. —, *Philosophia botanica*, Vienne, 1763.
 - CC 4504bis, 4622, 6567, 6891.
 - *Dictionnaire de botanique*, « Introduction », « Fleur ».
 - *Fragments* (2 et 4).
- 38. —, *Reformatio botanices*, Upsal, 1762.
 - CC 6937.
- 39. —, *Systema naturae*, 10^e éd., Stockholm, 1758-1759.
 - CC 3769.
 - OC I, p. 1043.
- 40. —, *Systema vegetabilium*, éd. J.A. Murray, Göttingue et Gotha, 1774.
 - OC I, p. 1061.
 - *Annotations Regnault*, 69.
 - *Caractères de botanique*.
 - *Herbier Berlin*, 1-4.
- 41. Loesel (J.), *Flora Prussica*, Kaliningrad, 1703.
 - CC 6173, 6924, 6991.

42. Masson (W.), *The English Garden*, Londres, 1772.
- CC 6934.
43. Matthioli (P.), *Opera quae extant omnia, hoc est, Commentarii in VI Libros Pedacii Dioscoridis anazarbei de medica materia*, éd. G. Bauhin, Bâle, 1674.
- CC 4994, 5681, 5681bis.
- *Annotations Chabrey*, p. 41.
- *Annotations Haller*, t.1, p. 65, t. 2. p. 323.
- *Annotations Regnault*, 305.
- *Annotations Sauvages*, p. 102-103, .
- *Dictionnaire de botanique*, « Introduction ».
44. Micheli (P.A.), *Nova plantarum genera, juxta Tournefortii methodum disposita*, Florence, 1729.
- CC 4994, 5681, 5681bis, 6063, 6641, 6643.
- *Dictionnaire de botanique*, « Introduction ».
45. Morison (R.), *Plantarum historiae universalis Oxoniensis*, Oxford, 1680-1699.
- CC 6924.
- *Annotations Regnault*, 250.
46. –, *Plantarum umbelliferarum distributio nova*, Oxford, 1672.
- CC 6173, 6218.
47. Parkinson (J.), *Paradisi in sole paradus terrestris*, Londres, 1629 ou *Theatrum botanicum*, Londres, 1640.
- CC 6655.
48. Petiver (J.), *Opera, historiam naturalem spectantia*, Londres, 1764.
- CC 5425, 5725, 6218.
- *Annotations Haller*, t. 1, p. 65.
49. Plinius, *Historiae naturalis libri XXXVII*, éd. J. Hardouin, Paris, 1723.
- CC 3768, 6151.
- *Annotations Regnault*, 165, 230, 305.
50. Pontedera (G.), *Anthologia, accedunt ejusdem Dissertationes XI*, Padoue, 1720.
- CC 6924, 6933, 6991.
- *Dictionnaire de botanique*, « Anthologie ».
- *Extrait de livres*, 6, 10, 13, 16.
- *Fragments* (18).
51. Ray (J.), *Methodus plantarum emendata et aucta*, Londres,

1703.
- CC 6134, 6163, 6218.
52. Ruel (J.), *De natura stirpium libri tres*, Paris, 1536.
- *Annotations Regnault*, 140.
53. Rumphius (G.E.), *Herbarium amboinense*, Amsterdam, 1750.
- CC 7093.
54. Sauvages de Lacroix (F.B. de), *Nosologia methodica sistens morborum classes, genera et species*, Amsterdam, 1763.
- CC 4577, 4590.
55. Scheuchzer (J.), *Agrostographia*, Zurich, 1719.
- CC 5960, 5973, 6003, 6933.
- *Fragments* (14).
56. Scheuchzer (J.J.), *Itinera per Helvetiae alpinas regiones facta annis MDCCII-MDCCXI*, Leyde, 1723.
- CC 6173, 6359, 6360, 6535.
- *Herbier Berlin*, 4-8.
57. Scopoli (G.A.), *Flora carniolica*, Vienne, 1760.
- CC 7313.
- *Annotations Regnault*, 287.
58. Stillingfleet (B.), *Miscellaneous tracts relating to natural history, husbandry, and physic*, Londres, 1762.
- CC 5655.
59. Tournefort (J.P. de), *Éléments de botanique*, Paris, 1694.
- CC 3768, 3769, 4351, 4417.
- *Dictionnaire de botanique*, « Arbre », « Arbrisseau », « Demi-fleuron », « Genre », « Germination », « Gousse », « Greffer », « Légumineuses », « Œilletons », « Ongle », « Sous-arbrisseau », « Suc nourricier », « Talon », « Toque », « Tracer », « Trachées des plantes », « Tuniques ».
60. –, *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris*, éd. B. de Jussieu, Paris, 1725.
- CC 6926, 6933.
61. –, *Institutiones rei herbariae*, Paris, 1719.
- CC 3768, 3769, 4351, 4417, 7313.
- *Annotations Chabrey*, p. 94.
- *Annotations Sauvages*, p. 256.
- *Fragments* (4, 5 et 10).
- *Dictionnaire de botanique*, « Introduction », « Acaulis ».

62. –, *Relation d'un voyage du Levant*, Lyon, 1717.
- *Extraits de livres*, 4, 5.
63. Vaillant (S.), *Botanicon Parisiense*, Leyde et Amsterdam, 1727.
- CC 3768, 4351, 4417, 6063, 6645, 6913, 6991.
- *Annotations Sauvages*, p. 53.
- *Dictionnaire de botanique*, « Anthologie », « Acaulis ».
- *Fragments* (22).
- *Herbier Berlin*, 2-8.
- *Herbier Muséum d'Histoire naturelle*, 75-4.
- *Vocabulaire*, « Champ : Locuste ».
64. Valmont de Bomare (J.-Ch.), *Dictionnaire raisonné universel d'Histoire naturelle, contenant l'Histoire des Animaux, des Végétaux et des Minéraux, et celle des corps célestes*, Paris, 1765.
- CC 3597, 3664.
- *Fragments* (13).

Avant le séjour à Môtiers

Dans les textes ci-dessous en particulier, nous retrouvons quelques éléments qui auraient graduellement préparé l'engouement de Rousseau pour la botanique, déclenché à Môtiers par les leçons du docteur d'Ivernois.

1. *Les Confessions*.

Cette autobiographie présente divers épisodes qui suggèrent la forte sensibilité de Rousseau envers la nature. En évoquant ses années à Bossey, il écrit en effet :

La campagne était pour moi si nouvelle, que je ne pouvais me lasser d'en jouir. Je pris pour elle un goût si vif, qu'il n'a jamais pu s'éteindre (*OC I*, p. 12).

Le voyage pédestre entre Annecy et Turin, la promenade à Thônes avec M^{lles} Graffenried et Galley, la nuit à la belle étoile au bord de la Saône, le passage de Lyon à Chambéry, les séjours aux Charmettes, l'excursion à Saint-Germain-en-Laye et les premiers jours à l'Ermitage sont les exemples les plus significatifs de cette sensibilité. Nous nous limitons à citer les deux passages suivants

sur sa vie à Montmorency :

C'est dans cette profonde et délicieuse solitude qu'au milieu des bois et des eaux, aux concerts des oiseaux de toute espèce, au parfum de la fleur d'orange, je composai dans une continuelle extase le cinquième livre de l'*Émile*, dont je dus en grande partie le coloris assez frais à la vive impression du local où je l'écrivais (*OC I*, p. 521).

Je m'amusai quand j'y fus, à orner la terrasse qu'ombrageaient déjà deux rangs de jeunes tilleuls, j'y en fis ajouter deux pour faire un cabinet de verdure ; j'y fis poser une table et des bancs de pierre ; je l'entourai de lilas, de seringa, de chèvrefeuille, j'y fis faire une belle plate-bande de fleurs parallèle aux deux rangs d'arbres ; et cette terrasse, plus élevée que celle du château, dont la vue était du moins aussi belle, et sur laquelle j'avais apprivoisé des multitudes d'oiseaux, me servait de salle de compagnie [...] (*OC I*, p. 527).

Bien que ces textes aient été rédigés pendant et après ses années neuchâteloises, n'est-il pas permis de supposer que le penchant de Rousseau pour la nature, ce *furou hortensis*, se soit mué en véritable enthousiasme pour les plantes, dès sa rencontre avec la science bien structurée qui est la botanique ?

Toujours d'après *Les Confessions*, Jean-Jacques a reçu des leçons d'introduction au monde végétal par M^{me} de Warens à Chambéry. Ces leçons, axées essentiellement sur l'usage médicinal des plantes, n'ont néanmoins pas suscité son enthousiasme. Il écrit :

[...] je ne connais point d'étude au monde qui s'associe mieux avec mes goûts naturels que celle des plantes, et la vie que je mène depuis dix ans à la campagne n'est guère qu'une herborisation continuelle, à la vérité sans objet et sans progrès ; mais n'ayant alors aucune idée de la botanique, je l'avais prise en une sorte de mépris et même de dégoût je ne la regardais que comme une étude d'apothicaire. Maman, qui l'aimait, n'en faisait pas elle-même un autre usage ; elle ne recherchait que les plantes usuelles, pour les appliquer à ses drogues. Ainsi la botanique, la chimie et l'anatomie, confondues dans mon esprit

sous le nom de médecine, ne servaient qu'à me fournir des sarcasmes plaisants toute la journée, et à m'attirer des soufflets de temps en temps (*OC I*, p. 180).

La pratique de « Maman » était loin d'être désignée comme la botanique : il s'agissait d'une activité apothicaire populaire. Il faudrait pourtant tenir compte du fait que la première rencontre de Jean-Jacques avec l'étude plus ou moins sérieuse des plantes s'est faite par l'intermédiaire de M^{me} de Warens. Les doux souvenirs de « Petit » avec celle-ci expliquent sans doute en partie sa grande passion pour la botanique¹.

2. *La Nouvelle Héloïse*, *l'Émile* et les *Lettres à Malesherbes*.

Dans ces textes antérieurs au séjour à Môtiers, nous trouvons aussi plusieurs passages qui paraissent démontrer le profond intérêt de Rousseau pour la nature : les descriptions de Clarens, de Meillerie et des Alpes dans *La Nouvelle Héloïse* ; le jardin de Sophie et la « Profession de foi du vicaire savoyard » dans *l'Émile*, etc... Jean-Jacques s'y focalise parfois sur les plantes elles-mêmes. Par exemple, dans *La Nouvelle Héloïse*, en décrivant le jardin de l'Élysée, il énumère des fleurs comme suit :

Je me mis à parcourir avec extase ce verger ainsi métamorphosé ; et si je ne trouvais point de plantes exotiques et de productions des Indes, je trouvais celles du pays disposées et réunies de manière à produire un effet plus riant et plus agréable. Le gazon verdoyant, épais, mais court et serré était mêlé de serpolet, de baume, de thym, de marjolaine, et d'autres herbes odorantes. On y voyait briller mille fleurs des champs, parmi lesquelles l'œil en démêlait avec surprise quelques-unes de jardin, qui semblaient croître naturellement avec les autres. Je rencontrais de temps en temps des touffes obscures, impénétrables aux rayons du soleil comme dans la plus épaisse forêt ; ces touffes étaient formées des arbres du bois le plus

¹ Dans sa lettre à « Maman » du 19 avril 1741, nous lisons : « Je vous envoie, ma très chère Maman, toutes les graines que j'ai pu trouver ; j'ai eu si peu de temps pour cette recherche que je ne me flatte pas d'avoir réussi à votre contentement » (*CC 41*). Nous ne savons rien de plus sur cette affaire, mais il faut signaler que, dans la correspondance de Rousseau, c'est la première mention des végétaux en tant qu'objet de recherche, et non comme simple décor.

flexible, dont on avait fait recourber les branches, pendre en terre, et prendre racine, par un art semblable à ce que font naturellement les mangles en Amérique. Dans les lieux plus découverts je voyais çà et là sans ordre et sans symétrie des broussailles de roses, de framboisiers, de groseilles, des fourrés de lilas, de noisetier, de sureau, de seringa, de genêt, de trifolium, qui paraient la terre en lui donnant l'air d'être en friche. Je suivais des allées tortueuses et irrégulières bordées de ces bocages fleuris, et couvertes de mille guirlandes de vigne de Judée, de vigne vierge, de houblon, de liseron, de couleuvrée, de clématite, et d'autres plantes de cette espèce, parmi lesquelles le chèvrefeuille et le jasmin daignaient se confondre (*OC II*, p. 472-473).

Dans ce jardin en particulier, les plantes sont fortement associées à l'idée d'amour. Nous lisons par exemple :

Tout ce qui va m'environner est l'ouvrage de celle qui me fut si chère. Je la contemplerai tout autour de moi. Je ne verrai rien que sa main n'ait touché ; je baisera des fleurs que ses pieds auront foulées ; je respirerai avec la rosée un air qu'elle a respiré ; son goût dans ses amusements me rendra présents tous ses charmes, et je la trouverai partout comme elle est au fond de mon cœur (*OC II*, p. 486).

Quant à l'*Émile*, les végétaux y sont considérés comme la nourriture idéale pour les hommes. Nous lisons par exemple :

Les paysannes mangent moins de viande et plus de légumes que les femmes de la ville ; et ce régime végétal paraît plus favorable que contraire à elles et à leurs enfants (*OC IV*, p. 274).

Et aussi :

Il est certain que les grands mangeurs de viande sont en général cruels et féroces plus que les autres hommes ; cette observation est de tous les lieux et de tous les temps : la barbarie anglaise est connue ; les Gaures, au contraire, sont les plus doux des hommes (*OC IV*, p. 411).

Les plantes nous apaisent ainsi non seulement de l'extérieur, par leurs beautés ou par leurs odeurs agréables, mais aussi de l'intérieur, en agissant bénéfiquement dans notre corps en tant qu'aliments sains¹.

Toujours dans l'*Émile*, l'image des plantes est souvent employée pour expliquer des idées capitales de l'ouvrage. Tout au début du Livre I, Rousseau écrit par exemple :

Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses : tout dégénère entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre ; un arbre à porter les fruits d'un autre. Il mêle et confond les climats, les éléments, les saisons. Il mutile son chien, son cheval, son esclave. Il bouleverse tout, il défigure tout : il aime la difformité, les monstres. Il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme ; il le faut dresser pour lui comme un cheval de manège ; il le faut contourner à sa mode comme un arbre de son jardin (*OC IV*, p. 245).

Le début de l'ouvrage en particulier offre des exemples semblables². Ainsi, nous pouvons supposer que les plantes jouent un rôle considérable dans son for intérieur. Rappelons aussi l'histoire des fèves par laquelle Émile apprend la notion de la propriété (*OC IV*, p. 330-332).

Quant aux *Lettres à Malesherbes*, nous lisons dans la troisième missive :

L'or des genêts, et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur, la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration : le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait souvent redire en

¹ Voir aussi le second *Discours* (*OC III*, p. 198-199 et 201-202).

² Voir en particulier *OC IV*, p. 245-246.

moi-même, Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux (CC 1650).

Ici, le plaisir de contempler les végétaux est clairement mentionné. Pourtant, il faut comprendre que les plantes restent un décor ou un objet qui invite Rousseau à la rêverie délicate, et qu'il n'est pas encore arrivé à l'étape suivante où les mystères des plantes constituent eux-mêmes le sujet principal de la recherche.

Dans tous les cas, nous pouvons constater que, avant son séjour à Môtiers, divers facteurs auraient conduit Rousseau tout naturellement à la passion botanique. Il faut tout de même rappeler que tous ces éléments ne peuvent être qualifiés de botanique, au sens strict du terme. Les activités botaniques de Rousseau ont seulement pris une forme concrète à partir de ses années neuchâteloises.

Rousseau botaniste au siècle des Lumières

Avec l'apparition de la classification et la nomenclature de Linné, en particulier dans les années 1750¹, ainsi qu'avec la publication du *Genera plantarum* d'Antoine-Laurent de Jussieu en 1789², le siècle des Lumières marque un tournant fort dans l'histoire de la botanique : sortie des contraintes médicales et du « labyrinthe immense » (p. 332) des longues appellations, cette science commence à devenir ce que nous l'imaginons aujourd'hui.

Étant donné qu'il a commencé à apprendre cette discipline vers 1763 et qu'il est décédé en 1778, Rousseau n'a pas directement vécu tous ces changements radicaux. Néanmoins, comme le montre son excellent résumé de l'histoire de la botanique, présenté dans l'« Introduction » de son dictionnaire en la matière, le Citoyen connaissait bien les différentes étapes de l'évolution. Nous présentons ici, aussi chronologiquement que possible, son point de vue sur chaque phase, tout en soulignant ses conceptions et tendances caractéristiques.

1. L'opposition à l'utilisation médicinale des plantes.

¹ *PB* a été publié en 1751, tandis que la première version de *SP* a vu le jour en 1753.

² A.-L. de Jussieu, *Genera plantarum*, Paris, 1789.

Avant, et même après Linné, la botanique était considérée comme une branche de la médecine par la majorité des gens. Quant à Rousseau, il exprime souvent sa forte opposition à l'utilisation pharmaceutique des plantes. Par exemple, l'« Introduction » du *Dictionnaire de botanique* commence comme suit :

Le premier malheur de la botanique est d'avoir été regardée dès sa naissance, comme une partie de la médecine. Cela fit qu'on ne s'attacha qu'à trouver ou supposer des vertus aux plantes, et qu'on négligea la connaissance des plantes mêmes (p. 328).

Il écrit encore dans les *Fragments* (20) :

Il quitte la plante au moment où le médecin s'en empare, il l'observe dans son état de vie ; morte, il l'étudie encore par l'anatomie, il la dissèque et l'observe, mais sitôt que sa forme est détruite et qu'on la pile dans un mortier, elle n'est plus rien pour lui. J'insiste beaucoup sur ce point, persuadé que le plus grand obstacle au progrès de la botanique a été d'en aussi vouloir faire une partie de la médecine. C'est ce qui l'a rendu basse, ridicule et dégoûtante de riante et délicieuse qu'elle était naturellement (p. 64).

Et plus loin :

Des prés émaillés de fleurs sont l'unique laboratoire du botaniste. La promenade est son unique travail. Il porte aisément tous ses outils dans sa poche, il ne s'occupe que d'objets aimables et ne voit que des guirlandes pour les bergers où l'herboriste ne voit que des herbes pour les lavements (p. 64).

L'exemple de la personne qui cherche « des herbes pour les lavements » dans « des prés émaillés » réapparaît, avec les mêmes termes, dans les *Fragments* (15) et dans la « Septième Promenade » (*OC I*, p. 1064), ainsi que dans ses lettres du 17 octobre 1767 et du 2 décembre 1768 (*CC 6100 et 6499*).

Ce genre de critique de l'usage médicinal des végétaux¹ s'oppose radicalement à la notion conventionnelle de l'époque, exprimée par exemple dans l'article « Botanique » de l'*Encyclopédie*. Nous y lisons :

Le détail de la *Botanique* est divisé en plusieurs parties : il y en a trois principales ; savoir la *nomenclature des plantes*, leur *culture*, et leurs *propriétés*. La dernière est la seule qui soit importante par l'utilité que nous en tirons ; les deux premières ne doivent nous occuper qu'autant qu'elles peuvent contribuer à faire valoir la troisième, en perfectionnant la connaissance des propriétés. On doit entendre par les *propriétés des plantes*, tous leurs usages, même les usages d'agrément [...]².

La prise de distance de Rousseau avec l'usage pharmaceutique a certainement un rapport avec son inquiétude face au poison végétal que nous présenterons plus bas. Mais pour l'instant, nous pensons qu'elle provient de sa répugnance pour la médecine en général qu'il manifeste dans de nombreux endroits. Dans l'*Émile*, il écrit par exemple :

Un corps débile affaiblit l'âme. De là l'empire de la médecine, art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne sais, pour moi, de quelle maladie nous guérissent les médecins, mais je sais qu'ils nous en donnent de bien funestes ; la lâcheté, la pusillanimité, la crédulité, la terreur de la mort (*OC IV*, p. 429)³.

De la même manière, si nous prenons un point de vue plus général, cette aversion pour les vertus médicinales nous paraît être liée à la critique des sciences et des arts, un des sujets fondamentaux chez Rousseau. Comme nous le savons, il ne peut surtout pas admettre les savoirs dont l'objectif est de suivre aveuglement l'autorité ou encore d'étaler la connaissance. Sur ce point, il s'exprime comme suit dans l'*Émile* :

¹ Rappelons aussi le passage des *Confessions* sur l'activité apothicaire de M^{me} de Warens que nous avons cité plus haut (p. lvii-lviii).

² *Enc.*, II, p. 340.

³ Voir aussi *OC I*, p. 550-551 et *OC IV*, p. 306.

Supposez un philosophe relégué dans une île déserte avec des instruments et des livres, sûr d'y passer seul le reste de ses jours, il ne s'embarrassera plus guère du système du monde, des lois de l'attraction, du calcul différentiel : il n'ouvrira peut-être de sa vie un seul livre ; mais jamais il ne s'abstiendra de visiter son île jusqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puisse être. Rejetons donc encore de nos premières études les connaissances dont le goût n'est point naturel à l'homme, et bornons-nous à celles que l'instinct nous porte à chercher (*OC* IV, p. 269).

Pour lui, la connaissance médicinale qui ne sert qu'à attiser l'inquiétude sur la santé n'est nullement un savoir essentiel pour les hommes. Il est donc évident que l'usage médicinal des plantes a peu d'importance chez lui¹.

À ce propos, arrêtons-nous brièvement sur une notion importante du domaine : les signatures. C'est M. Foucault qui nous a fait redécouvrir cette théorie moyenâgeuse et toujours présente au siècle des Lumières. Le philosophe la décrit comme suit :

Il y a sympathie entre l'aconit et les yeux. Cette affinité imprévue resterait dans l'ombre, s'il n'y avait sur la plante une signature, une marque et comme un mot disant qu'elle est bonne pour les maladies des yeux. Ce signe, il est parfaitement lisible dans ses graines : ce sont de petits globes sombres enchâssés dans des pellicules blanches, qui figurent à peu près ce que les paupières sont aux yeux. De même pour l'affinité de la noix et de la tête ; ce qui guérit « les plaies du péri-crâne », c'est l'épaisse écorce verte qui repose sur les os — sur la coquille — du fruit : mais les maux intérieurs de la tête sont prévenus par le noyau lui-même « qui montre tout à fait le cerveau ». Le signe de l'affinité, et ce qui la rend visible, c'est tout simplement l'analogie ; le chiffre de la sympathie réside dans la proportion².

¹ Il faut signaler tout de même que cet aspect de la botanique n'est pas totalement écarté. En effet, par exemple le livre de Regnault que Rousseau a annoté est principalement concentré sur les vertus médicinales des plantes. Jean-Jacques en présente quelques-unes dans ses notes (voir les *Annotations sur la Botanique de Regnault*).

² M. Foucault, *Les Mots et les choses* (1966), Paris, 2002, p. 42.

Il semble que Rousseau ne s'y intéresse guère, mais nous rencontrons quelquefois sa critique ou son ironie face à cette doctrine, en particulier dans ses *Annotations sur La Botanique de Regnault*. Il y écrit par exemple :

182. L'éclairette.

[*On la pile (cette plante) et on l'applique sur les hémorroïdes et les écrouelles.*]

Elle ne pouvait manquer de guérir des unes et des autres par vertu signative ; vu que les tubercules de ses racines en ont la figure (p. 292-293).

Et aussi :

281. Le chardon hémorroïdal.

[*Sa racine (a) est ferme, rampant et garnie de quelques fibres.*] Pourquoi ne rien dire des tubercules qui s'attachent communément à sa racine et qui lui ont fait donner le nom de *chardon hémorroïdal* ? Car ces tubercules ayant quelque ressemblance avec les hémorroïdes, la plante ne saurait manquer d'être un spécifique pour les guérir (p. 308).

Dans tous les cas, chez Jean-Jacques, l'étude des végétaux ne constitue point un moyen de trouver les vertus médicinales.

2. Hantise du poison végétal.

Du point de vue pharmaceutique, les végétaux ont deux côtés antagonistes : médicament et poison. Rousseau était suffisamment conscient de ce double aspect dès le début de sa passion pour la botanique. En effet, dans la lettre au maréchal de Luxembourg du 28 janvier 1763, juste après la belle description du paysage du Val-de-Travers, il écrit :

Il est pourtant nécessaire d'en connaître une pour se garantir de ses terribles effets ; c'est le napel. Vous voyez une très belle plante haute de trois pieds, garnie de jolies fleurs bleues qui vous donnent envie de la cueillir : mais à peine l'a-t-on gardée quelques minutes qu'on se sent saisi de maux de tête, de vertiges, d'évanouissements et l'on périrait si l'on ne jetait

promptement ce funeste bouquet. Cette plante a souvent causé des accidents à des enfants et à d'autres gens qui ignoraient sa pernicieuse vertu. Pour les bestiaux ils n'en approchent jamais et ne broutent pas même l'herbe qui l'entoure (CC 2457).

Concernant le poison en général, rappelons que Jean-Jacques s'intéressait beaucoup à la chimie, en particulier dans les années 1740, et dans l'*Émile*, il montre son inquiétude face à la toxicité des matières chimiques mises dans le vin (OC IV, p. 451-453). Dans *Les Confessions*, il raconte la tentative de suicide de Claude Anet qui a avalé du laudanum (OC I, p. 177-178).

Après son séjour à Môtiers, Rousseau est souvent obsédé par l'idée du lien entre les plantes et le poison. À Trie par exemple, il redoute que les habitants le soupçonnent d'herboriser aux fins de préparer une pharmacopée dangereuse. Dans sa lettre à DuPeyrou du 17 octobre 1767, il en parle avec un détachement ironique :

[...] vous ne sauriez croire quel profond mépris on a conçu pour moi dans ce pays en me voyant herboriser. Ce superbe tapis dont la terre est couverte ne montre à leurs yeux que lavements et qu'emplâtres, et ils croient que je passe ma vie à faire des purgations (CC 6100).

Mais quand DuPeyrou lui a rendu visite en novembre 1767, Jean-Jacques s'est sévèrement disputé avec lui, car il s'était persuadé que son ami neuchâtelois se croyait empoisonné par lui¹. De plus, lorsque le gardien du château est décédé le 7 avril 1768, il a eu l'obsession selon laquelle les villageois le soupçonnent de l'avoir fait avaler du poison².

Dans *les Réveries*, nous trouvons une autre anecdote concernant la toxicité végétale, de l'argousier. La voici :

Un jour nous nous promenions le long de l'Isère dans un lieu tout plein de saule épineux. Je vis sur ces arbrisseaux des fruits mûrs, j'eus la curiosité d'en goûter et leur trouvant une petite acidité très agréable, je me mis à manger de ces grains pour me

¹ À ce sujet, voir la longue lettre à Conti non envoyée du 19 novembre 1767 (CC 6130).

² Voir, entre autres, la *Note mémorative sur la maladie et la mort de M. Deschamps* (OC I, p. 1179-1183).

rafraîchir ; le sieur Bovier se tenait à coté de moi sans m'imiter et sans rien dire. Un de ses amis survint, qui me voyant picorer ces grains, me dit : Eh ! Monsieur, que faites-vous là? Ignorez-vous que ce fruit empoisonne ? Ce fruit empoisonne, m'écriai-je tout surpris ! Sans doute, reprit-il, et tout le monde sait si bien cela que personne dans le pays ne s'avise d'en goûter. Je regardai le s[ieu]r Bovier et je lui dis, pourquoi donc ne m'avertissiez-vous pas ? Ah, Monsieur, me répondit-il d'un ton respectueux, je n'osais pas prendre cette liberté (OC I, p. 1072).

Enfin, dans les *Dialogues*, nous nous apercevons nettement de son inquiétude, en particulier dans la discussion sur l'intérêt de J.J. pour les végétaux. Le Français prétend que J.J. s'intéresse aux propriétés des plantes pour en faire du poison :

Il sait, à force d'opérations, de manipulations, concentrer tellement les poisons des plantes qu'ils agissent plus fortement que ceux-mêmes des minéraux. Il les escamote, et vous les fait avaler sans qu'on s'en aperçoive, il les fait même agir de loin comme la poudre de sympathie, et comme le basilic il sait empoisonner les gens en les regardant. Il a suivi jadis un cours de chimie, rien n'est plus certain (OC I, p. 834).

Mais d'après Rousseau, chez J.J., il n'y a point « d'alambics, de fourneaux, de chapiteaux, de cornues », « vestiges de préparations chimiques » (OC I, p. 834). Il a vu « seulement des cartons remplis des rameaux de plantes » et « des graines distribuées dans de petites boîtes classées, comme les plantes qui les fournissent, selon le système de Linnaeus » (OC I, p. 833). Selon le Français, ces petites boîtes sont des outils servant à la fabrication de poison. Mais comme la *Liste de graines*, que nous trouvons dans le MsR 79 de la BPUN avec les ébauches des *Dialogues*, peut en quelque sorte en témoigner, il ne s'agit en réalité que de simples caisses pour conserver les graines des plantes non toxiques¹.

Au sujet du venin végétal, le Citoyen s'intéressait particulièrement à deux espèces : le napel et la ciguë. Quant au

¹ Voir T. Kobayashi, « Le rôle de la botanique dans les *Dialogues* », *EJRR*, 16, 2005-2006, p. 339-357.

premier, dans les *Annotations sur La Botanique de Regnault*, en répondant à la note de Regnault « Les Anciens ne nous ont pas laissé un exemple de modération dans l'usage qu'ils faisaient de cette plante à la guerre : le suc de sa racine aiguisait leurs flèches, et leurs cruelles mains lançaient avec le fer le poison et la mort », il écrit par exemple :

Ne dirait-on pas à cette tournure que c'était une pratique commune parmi les anciens ? Quand nous le serons devenus, nos descendants qui se croiront plus sages, parce qu'ils seront peut-être encore plus bavards, ne manqueront pas de dire. Ah les mauvaises gens que nos ancêtres ! Ils mordaient leurs balles afin que les plaies fussent incurables, et qu'aucun blessé ne put échapper à la mort (p. 292).

Pour ce qui est de la ciguë, nous lisons par exemple dans la cinquième des *Lettres sur la botanique* :

Voilà, me direz-vous, une belle notion générale des ombellifères : mais comment tout ce vague savoir me garantira-t-il de confondre la ciguë avec le cerfeuil ou le persil, que vous venez de nommer avec elle ? La moindre cuisinière en saura là-dessus plus que nous avec toute notre doctrine. Vous avez raison. Mais cependant si nous commençons par les observations de détail, bientôt accablés par le nombre, la mémoire nous abandonnera, et nous nous perdrons dès les premiers pas dans ce règne immense ; au lieu que si nous commençons par bien reconnaître les grandes routes, nous nous égarerons rarement dans les sentiers, et nous nous retrouverons partout sans beaucoup de peine. Donnons cependant quelque exception à l'utilité de l'objet, et ne nous exposons pas, tout en analysant le règne végétal, à manger par ignorance une omelette à la ciguë (p. 127).

Nous pourrions maintenant penser que la hantise de Rousseau face à la toxicité végétale a joué un certain rôle dans son aversion pour les vertus médicinales de la botanique que nous avons vu plus haut. Généralement, Rousseau est considéré comme un auteur complexe et paradoxal. Le fait qu'il considérait toujours les végétaux comme un être horrible, même s'ils l'intéressaient et lui

donnaient diverses consolations, nous paraît tout à fait significatif.

3. L'admiration pour Linné.

Rousseau est un linnéen résolu : c'est par le système de Linné qu'il a découvert la botanique et c'est avec *SP* qu'il déterminait les plantes¹.

Avant l'arrivée du Suédois, les noms des plantes étaient souvent très longs, comprenant un enchaînement d'adjectifs. En les critiquant, Jean-Jacques en donne un exemple dans son *Dictionnaire de botanique* :

Gramen myloicophorum carolinianum seu gramen altissimum, panicula maxima speciosa, è specis majoribus compressiusculis utrinque pinnatis blattam molendariam quodam modo referentibus, composita, foliis convolutus mucronatis pungentibus (p. 332).

Il comprenait parfaitement l'importance du système binômes. Dans le *Dictionnaire de botanique*, il écrit :

Enfin M. Linnaeus plein de son système sexuel et des vastes idées qu'il lui avait suggérées, forma le projet d'une refonte générale dont tout le monde sentait le besoin, mais dont nul n'osait tenter l'entreprise. Il fit plus, il l'exécuta, et après avoir préparé dans son *Critica botanica* les règles sur lesquelles ce travail devait être conduit, il conduisit, il détermina dans son *Genera plantarum* ces genres des plantes, ensuite les espèces dans son *Species* ; de sorte que gardant tous les anciens noms qui pouvaient s'accorder avec ces nouvelles règles et refondant tous les autres, il établit enfin une nomenclature éclairée, sondée sur les vrais principes de l'art qu'il avait lui-même exposés. Il conserva tous ceux des anciens genres qui étaient vraiment naturels, il corrigea, simplifia, réunit ou divisa les autres selon que le requéraient les vrais caractères. Et dans la confection des noms, il suivait quelquefois même un peu trop sévèrement ses propres règles (p. 333).

Et aussi :

¹ Voir p. xxxv-xxxvi, xl-xli et xlvi.

Il fallait une refonte générale dans la nomenclature, devenue absolument barbare insupportable et inintelligible. Linnaeus a entrepris cette refonte qu'il était peut-être seul capable d'exécuter. Il a rendu compte de son travail et de ses raisons au public, qui a presque unanimement adopté sa réforme. Elle n'est pas parfaite et sans faute, puisque c'est l'ouvrage d'un homme, mais les grandes lumières qu'elle a déjà jetées dans la botanique suffisent pour en faire sentir le prix. Elle est établie et généralement reçue, il ne s'agit plus d'y toucher que pour l'établissement des nouveaux genres à mesure qu'on en découvrira. Une seconde refonte fût-elle meilleure que la sienne ne serait jamais aussi universellement adoptée, et ne servirait qu'à rejeter la botanique dans ce labyrinthe obscur de nomenclature et de synonymie, dont ce grand homme a eu tant de peine à la tirer (p. 296).

D'où vient l'hommage exprimé dans l'unique lettre du Citoyen au Suédois du 21 septembre 1771¹.

Rousseau a consulté plusieurs traités antérieurs à Linné et proposant chacun une méthode de classification, tels que celui de Ray et de Tournefort². Néanmoins, comme il les a connus toujours après *SP*, son livre de référence, l'usage se limitait généralement à la source complémentaire d'informations, c'est-à-dire pour trouver un synonyme, lire une autre description, comprendre un terme spécifique, etc...

Pourquoi le Citoyen a-t-il été tant enchanté par Linné ? Comme l'indique les citations ci-dessus, c'est avant tout par la facilité et la clarté de son système et les binômes proposés dans *SP*. Il ne faut pourtant pas oublier un autre aspect quasi-théologique. Le botaniste suédois était un chrétien confirmé : selon lui, Dieu omnipotent a créé tous les êtres sans aucun défaut et le monde est dans un ordre absolu. Si Linné étudie les plantes, c'est pour déceler les preuves de la Providence au vu de la parfaite harmonie du monde végétal. Effectivement, il a mis le verset suivant du « Cantique des cantiques » à la première page de toutes les éditions de son *Systema naturae* :

¹ Voir p. xl-xli.

² Voir la liste des traités consultés par Rousseau, p. xlvi-lvi.

O JEHOVA ! Quam ampla sunt opera tua !
Quam ea omnia sapienter fecisti !
Quam plena est terra possessione tua !

Chez Rousseau, un des objectifs de la botanique consiste aussi à déceler dans les merveilles de la nature la Providence. Il énonce en effet l'idée suivante dans la lettre destinée à la duchesse de Portland du 3 septembre 1766 :

L'étude de la nature nous détache de nous-même, et nous élève à son auteur. C'est en ce sens qu'on devient vraiment philosophe ; c'est ainsi que l'histoire naturelle et la botanique ont un usage pour la sagesse et pour la vertu (CC 5400).

Ici, Jean-Jacques montre clairement l'un des attraits de la botanique, qui est de nous rapprocher de l'auteur de la nature. Il écrit aussi dans les *Fragments* (15) :

Non, je contemplerai, je cueillerai, j'arracherai, je diviserai, j'anatomiserai peut-être, mais je n'irai point d'une main stupide et brutale pilant et déchirant [les] fragiles beautés que j'admire. Je veux que mes yeux en jouissent, qu'ils les observent, qu'ils les épuisent, qu'ils s'en rassasient s'il est possible : ces figures, ces couleurs, cette symétrie n'ont pas été mises là pour rien (p. 61).

Ainsi, il découvre fréquemment la main du Créateur dans les plantes. Par exemple, il écrit dans la troisième des *Lettres sur la botanique* :

Si je me suis bien fait entendre, vous comprendrez, chère cousine, quelles étonnantes précautions ont été cumulées par la nature pour amener l'embryon du pois à maturité et le garantir surtout, au milieu des plus grandes pluies, de l'humidité qui lui est funeste, sans cependant l'enfermer dans une coque dure qui en eût fait une autre sorte de fruit. Le Suprême Ouvrier, attentif à la conservation de tous les êtres, a mis de grands soins à garantir la fructification des plantes des atteintes qui lui peuvent nuire ; mais il paraît avoir redoublé d'attention pour

celles qui servent à la nourriture de l'homme et des animaux, comme la plupart des légumineuses (p. 114).

Ces lignes ne nous invitent-elles pas à rappeler la « Profession de foi du vicaire savoyard » ? Nous y lisons par exemple :

Je juge de l'ordre du monde, quoique j'en ignore la fin, parce que pour juger de cet ordre il me suffit de comparer les parties entre elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert (*OC IV*, p. 578).

Le Citoyen trouve ainsi la preuve de l'existence de Dieu dans l'ordre du monde. Toujours dans le même texte, il déclare :

Je médite sur l'ordre de l'univers, non pour l'expliquer par de vains systèmes, mais pour l'admirer sans cesse, pour adorer le sage auteur qui s'y fait sentir (*OC IV*, p. 605).

Intéressons-nous également au fait que Rousseau n'appréciait guère l'anomalie et les plantes cultivées qu'il appelait les « monstres ». Il écrit par exemple ce qui suit dans la deuxième des *Lettres sur la botanique* :

Tant que vous les trouverez doubles, ne vous attachez pas à leur examen ; elles seront défigurées, ou, si vous voulez, parées à notre mode, la nature ne s'y trouvera plus : elle refuse de se reproduire par des monstres ainsi mutilés (p. 107).

De même, il s'exprime toujours dans les *Lettres sur la botanique* :

Ces fleurs doubles qu'on admire dans les parterres, sont des monstres dépourvus de la faculté de produire leur semblable dont la nature a doué tous les êtres organisés (p. 137)¹.

Si l'étude des végétaux est un moyen d'affirmer la Providence et

¹ Pour mieux comprendre cette répugnance pour les végétaux cultivés, il faut également tenir compte du dégoût pour les objets artificiels observé dans les discours paysagistes de *La Nouvelle Héloïse* (*OC II*, p. 480-485).

d'adorer l'art de Dieu, les « monstres » y sont naturellement inadmissibles, car c'est l'ordre absolu qui représente l'omnipotence divine, comme l'exprime le vicaire :

[...] la bonté de Dieu est l'amour de l'ordre ; car c'est par l'ordre qu'il maintient ce qui existe et lie chaque partie avec le tout (*OC IV*, p. 593).

Nous signalons que c'est justement Linné qui a développé la notion des monstres en botanique, dans sa *Philosophia botanica*¹, dont Rousseau tirait « un profit plus réel [...] que de tous les livres de morale » (*CC 6891*).

4. Rousseau au Jardin du roi.

Le Citoyen a visité le Jardin du roi au moins trois fois entre 1770 et 1771. Il a en plus participé à deux herborisations dirigées par les Jussieu, une à Meudon, l'autre à Montmorency².

Cette institution était l'un des centres de recherches les plus avancés de l'époque. Nous pourrions donc supposer que, pour Rousseau féru de botanique, ces visites étaient très stimulantes. Pourtant, lorsqu'il en parle dans ses écrits, ses descriptions sont, contre toute attente, souvent dépréciatives. Par exemple, au sujet de la promenade scientifique avec Bernard de Jussieu du 19 juillet 1770, il confie à Malesherbes :

[...] j'ai suivi M. de Jussieu dans sa dernière herborisation, et je la trouvai si tumultueuse et si peu utile pour moi que quand il en aurait encore fait j'aurais renoncé à l'y suivre (*CC 6933*).

Quant à l'herborisation avec Antoine-Laurent, il faut rappeler l'histoire de la *Plantago monanthos* : cette plante, que son oncle Bernard ainsi que Tournefort et Vaillant affirment propre à l'étang de Montmorency³, y était en réalité introuvable (*CC 6926 et 6933*). Jean-Jacques met donc leurs descriptions en question et écrit que « les indications de Tournefort et de Vaillant sont très fautives » (*CC*

¹ *PB*, p. 99-100.

² Voir p. xlv-xlv.

³ J. Pitton de Tournefort, *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris*, t. 2, Paris, 1725, p. 481 ; S. Vaillant, *Botanicon parisiense*, Leyde et Amsterdam, 1727, p. 160.

6933). Il va sans dire que les trois botanistes critiqués sont tous professeurs, voire les figures emblématiques du Jardin, ce qui a sans doute réveillé chez Rousseau une certaine défiance à l'égard de leur institution. En effet, aucune visite n'a plus eu lieu après cette excursion de 1771.

Il paraît bien évident que les deux descriptions erronées ne constituent pas la seule cause qui a éloigné Jean-Jacques du Jardin. Nous savons aussi qu'il manifeste son aversion pour les plantes jardinières, en particulier dans ses *Lettres sur la botanique* :

L'homme a dénaturé beaucoup de choses pour les mieux convertir à son usage, en cela il n'est point à blâmer ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il les a souvent défigurées et que quand dans les œuvres de ses mains il croit étudier vraiment la nature, il se trompe¹. Cette erreur a lieu surtout dans la société civile, elle a lieu de même dans les jardins (p. 137).

Centre de recherches où étaient cultivées différentes espèces provenant des quatre coins du monde, le Jardin du roi représentait trop bien ce genre de terrain artificiel. Rousseau quant à lui voulait examiner les plantes en pleine nature. De ce point de vue, il critique les botanistes qui s'enferment dans leur cabinet et n'étudient les végétaux que dans des herbiers et des jardins. Là encore, un des représentants de l'établissement prestigieux, son ancien directeur Fagon, est cité à titre d'exemple :

On dit que Fagon, premier médecin de Louis XIV, qui nommait et connaissait parfaitement toutes les plantes du jardin royal était d'une telle ignorance dans la campagne qu'il n'y connaissait plus rien. Je suis précisément le contraire. Je connais quelque chose à l'ouvrage de la nature, mais rien à celui du jardinier (*OC I*, p. 643).

Finalement, la raison majeure de la désaffection de Rousseau pour l'institution pourrait être que la nomenclature des plantes de Linné n'y était pas adoptée lors de ses visites de 1770 et 1771. Il

¹ Ces lignes rappellent un des principes de la pensée rousseauiste, exprimée par exemple au début de l'*Émile* : « Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses : tout dégénère entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre ; un arbre à porter les fruits d'un autre » (*OC IV*, p. 245).

semble que le Citoyen n'ait pas du tout apprécié la partialité nationale¹ qui dominait tout jugement objectif et scientifique et qui empêchait l'introduction des binômes linnéens révolutionnaires. Il se plaint à cet égard dans son *Dictionnaire de botanique* :

Elle [la réforme de Linné] a d'abord éprouvé de la résistance, elle en éprouve encore. Cela ne saurait être autrement, ses rivaux dans la même carrière regardent cette adoption comme un aveu d'infériorité qu'ils n'ont gardé de faire. [...]. Les jalousies nationales s'opposent encore à l'admission d'un système étranger. On se croit obligé de soutenir les illustres de son pays, surtout lorsqu'ils ont cessé de vivre ; car même l'amour-propre qui faisait souffrir avec peine leur supériorité durant leur vie, s'honore de leur gloire après leur mort (p. 334)

Dans une institution scientifique de premier rang, on rencontre inévitablement des concurrences entre différentes théories et des luttes pour accéder aux postes clés. L'existence de schémas de rivalité et de conflits d'amour-propre, même dans le monde de la botanique qui lui semblait pur et innocent², devait sans doute affliger Jean-Jacques qui, épuisé par son délire de persécution, tirait de la botanique non seulement le plaisir de la recherche, mais aussi l'apaisement de l'esprit. Il écrit :

[...] je vois avec autant de surprise que de chagrin que la botanique elle-même n'est pas exempte de ces jalousies de ces haines couvertes et cruelles qui empoisonnent et déshonorent tous les autres genres d'étude (CC 6926).

Les choses se passent comme s'il exprimait son mécontentement et sa déception par le silence. En effet, le Jardin du roi est totalement absent de sa correspondance dès avril 1772, à l'exception de la lettre à M^{me} Delessert, datée du 28 mai 1774, dans laquelle il rapporte l'introduction des binômes linnéens à l'institution (CC 7038). Aurait-il coupé tout lien?

Deux manuscrits démontrent que Rousseau a bien gardé le

¹ C'est le système du botaniste français Tournefort qui y régnait à cette époque.

² Dans les *Lettres sur la botanique*, il écrit : « c'est une étude de pure curiosité et qui n'a d'autre utilité réelle que celle que peut tirer un être pensant et sensible de l'observation de la nature et des merveilles de l'univers » (p. 137).

contact au moins avec André Thouin, jardinier en chef du Jardin. Le premier est la liste dénommée « Graines du Jardin » que nous trouvons dans le cahier de Thouin « Catalogues des semis faits au Jardin des Plantes, années 1775-1778¹ ». Environ 3.500 végétaux y sont recensés. À côté de quelques espèces sont indiqués leurs donateurs, entre autres Commerson, Gouan et Villars. Parmi ces botanistes célèbres, le nom de Rousseau est cité sous les formes « J.J. Rousseau », « J.J. Rouss. », « J.J. Rous. » et « J.J.R. » : 53 plantes sont concernées². L'adoption des binômes linnéens et le nombre raisonnable des espèces laissent supposer que le Citoyen en personne a rassemblé et déterminé ces semences.

Le cahier du jardinier contient également une liste des « Graines de Sibérie données par M^r. J.J. Rousseau ». Nous y trouvons 76 espèces rangées par ordre alphabétique. Comme Jean-Jacques ne s'est jamais rendu en Sibérie, il a vraisemblablement reçu en cadeau ces graines et les aurait ensuite transmises à Thouin. Comme le titre du cahier l'indique, c'est après 1775 que Rousseau a envoyé au jardinier les semences mentionnées dans les deux listes. En effet, dans l'autre cahier nommé « Catalogues des semis faits au Jardin des plantes, années 1770-1774³ », le nom du Citoyen n'est point mentionné. Nous pouvons en déduire qu'il a maintenu un lien avec le Jardin du roi, du moins avec son jardinier en chef, jusqu'en 1775 ou plus tard.

À propos des échanges des graines, rappelons que c'est justement la collection de Thouin qui a éveillé sa passion :

Celle [la collection] de graines qu'a faite M. Thouin avait excité mon émulation, et j'avais tenté de rassembler en petit autant de diverses semences et de fruits soit indigènes soit exotiques qu'il en pourrait tomber sous ma main; j'ai fait bien des courses dans cette intention. J'en suis revenu avec des moissons assez raisonnables, et beaucoup de personnes obligeantes ayant contribué à les augmenter, je me suis bientôt senti dans ma pauvreté l'embarras des richesses car quoique je n'aie pas en tout un millier d'espèces, l'effroi m'a pris en tentant de ranger tout cela et la place d'ailleurs me manquant

¹ Conservé au Muséum national d'Histoire naturelle de Paris (Ms 1389).

² La liste de ces plantes est présentée dans Voir T. Kobayashi, « J.-J. Rousseau au Jardin du roi », p. 85-86.

³ Déposé par le Muséum national d'Histoire naturelle de Paris (Ms 1384).

pour y mettre une espèce d'ordre, j'ai presque renoncé à cette entreprise et j'ai des paquets de graines qui m'ont été envoyés d'Angleterre et d'ailleurs depuis assez longtemps, sans que j'aie encore été tenté de les ouvrir (CC 6981).

Dans tous les cas, nous pouvons maintenant affirmer que Rousseau apportait une certaine contribution à l'institution scientifique et qu'il occupait une place non négligeable dans le réseau des botanistes spécialisés. Son lien avec le Jardin n'est donc guère une simple anecdote de l'histoire littéraire ou scientifique.

5. Entre Linné et Adanson.

Le système de Linné a provoqué un grand débat sur la classification, duquel est né un nouveau concept : la méthode naturelle. Rousseau a bien suivi cette polémique.

Nous avons vu qu'il était un linnéen confirmé¹. À ce propos, un des facteurs de son attachement participe de la notion de l'« amour végétal » que le Suédois propose dans ses différents ouvrages.

De la fin du XVII^e siècle au début du XVIII^e siècle, certains botanistes comme Vaillant ont découvert que l'étamine et le pistil, dont les fonctions étaient alors inconnues, sont les organes de reproduction des plantes². Linné a été beaucoup influencé par cette idée de génération et définit les végétaux comme des êtres amoureux. Effectivement, dans sa *Philosophia botanica*, il compare le processus de la floraison et de la fructification aux actes sexuels de l'homme en désignant le calice comme « la couche nuptiale », la corolle « les rideaux », les filaments « les vaisseaux spermatiques », les anthères « les testicules », le pollen « le sperme », le stigma « la vulve », le style « le vagin », le germe « l'ovaire », etc³... Il a ensuite réparti à un premier niveau les plantes en « classes » selon leur nombre d'étamines et, à un deuxième niveau, en « ordres », d'après la forme de pistil. À partir des « ordres », il détermine enfin les « genres » et les « espèces ». C'est ainsi que la fameuse méthode en 24 classes a vu le jour. La notion de sexe y joue un rôle essentiel. Il écrit en effet ce qui suit dans la première édition de son *Systema naturae* :

¹ Voir plus haut, p. lxxix-lxxxiii.

² Voir, entre autres, S. Vaillant, *Discours sur la structure des fleurs*, Leyde, 1718.

³ *PB*, p. 96.

Systematica divisio plantarum, pro basi assumere debet partem harum primariam ; ergo fructificationem, quam unicum esse botanices fundamentum systematicum confirmat Natura ; adeoque pro absoluto fundamento demonstrari potest¹.

Au siècle des Lumières, où les gens estimaient beaucoup la sensibilité, cette idée des plantes amoureuses aurait eu une influence considérable². Rousseau n'en était pas exclu. Il écrit dans la « Cinquième Promenade » ce qui suit :

[...] Tous les matins après le déjeuner, que nous faisons tous ensemble, j'allais une loupe à la main et mon *Systema naturae* sous le bras visiter un canton de l'Île [...]. Rien n'est plus singulier que les ravissements, les extases que j'éprouvais à chaque observation que je faisais sur la structure et l'organisation végétale, et sur le jeu des parties sexuelles dans la fructification, dont le système était alors tout à fait nouveau pour moi. [...]. La fourchure des deux longues étamines de la brunelle, le ressort de celles de l'ortie et de la pariétaire, l'explosion du fruit de la balsamine et de la capsule du buis, mille petits jeux de la fructification que j'observais pour la première fois me comblaient de joie [...] (OC I, p. 1043).

Sa confiance totale à l'égard du système sexuel n'a été pourtant qu'éphémère³. En effet, après la lecture des *Familles des plantes* d'Adanson qui propose une autre méthode de classification, son évaluation du Suédois change fondamentalement⁴. Lisons d'abord

¹ C. von Linné, *Systema naturae*, Leyde, 1735, s. p.

² Sur la réception des œuvres de Linné en France, voir P. Duris, *Linné et la France*, Paris, 1993. En Angleterre, où la valeur de la botanique linnéenne a été reconnue plus favorablement qu'en France, par exemple Erasmus Darwin, le grand-père de Charles Robert Darwin, a publié un recueil de poèmes intitulé *The loves of plants* (Londres, 1789) pour fixer la notion de l'amour chez les plantes.

³ Il faut bien distinguer la nomenclature et la classification. Quand il s'agit de la première, Rousseau est resté un linnéen déterminé.

⁴ En parlant de l'opinion de Rousseau sur la méthode naturelle, A. Cook mentionne principalement A.-L. de Jussieu (A. Cook, « Le pluralisme taxonomique de J.-J. Rousseau », dans *Rousseau botaniste*, catalogue d'exposition 2012, Fleurier et Pontarlier, 2012, p. 37-56). Néanmoins, le *Genera plantarum* n'a vu le jour que 11 ans après le décès du Citoyen et c'est seulement

ce que le botaniste français énonce dans son ouvrage :

Puisque les méthodes de botanique qui ne considèrent qu'une partie, ou seulement un petit nombre de parties des plantes, sont arbitraires, hypothétiques et abstractives, et ne peuvent être naturelles [...] ; puisque la méthode naturelle doit être unique, universelle ou générale ; c'est-à-dire ne souffrir aucune exception, et être indépendante de notre volonté, mais se régler sur la nature des êtres, qui consiste dans l'ensemble de leurs parties et de leurs qualités¹.

Le système de Linné ne traite que les parties impliquées dans la fructification, en l'occurrence la fleur et le fruit, qui sont considérées comme les éléments essentiels d'après sa conviction de la Création. Le principe de cette méthode est donc tout à fait arbitraire et artificiel. En revanche, la classification d'Adanson s'intéresse non seulement à la fleur et au fruit, mais aussi à la feuille et à la racine, voire à toutes les parties de la plante. Il divise ainsi les végétaux en « familles », en considérant leur ressemblance naturelle et en opposition avec les « classes » artificielles linnéennes². Dans les *Familles des plantes*, nous lisons le discours suivant :

La vraie physique des plantes est donc celle qui considère les rapports de toutes leurs parties et qualités, sans en excepter une seule ; elle réunit toutes les plantes en familles naturelles et invariables, fondées sur tous les rapports possibles, et elle facilite l'étude de la botanique, en présentant les connaissances sous des points de vue plus généraux, sans les borner³.

Cette méthode spontanée a attiré l'attention du Citoyen qui apprécie la primauté de la nature. Nous devons pourtant signaler que, par manque de mentions directes et de correspondance entre les deux hommes, nous ne pouvons pas montrer distinctement l'admiration de Jean-Jacques pour le système des familles,

en 1770-1771 que ce dernier a passé quelques temps avec lui à Paris. Par contre, Jean-Jacques connaissait le traité d'Adanson dès 1764.

¹ *FP*, t. 1, p. clv.

² Linné ne traite pas la catégorie « famille ».

³ *FP*, t. 1, p. clv.

contrairement à sa claire appréciation de la philosophie botanique de Linné. Nous en avons néanmoins quelques indices indirects. Par exemple, lorsque Rousseau lisait attentivement les *Familles des plantes*, il a demandé avec insistance une correspondance à l'auteur, par l'intermédiaire de Coindet (CC 6351). En plus, quand il l'a enfin rencontré lors d'une herborisation organisée par B. de Jussieu, il lui aurait demandé quelques conseils, notamment sur la méthode naturelle¹.

De toute manière, l'éloge de Rousseau à l'égard de Linné change considérablement de ton. Dans *Les Confessions*, nous trouvons par exemple la critique suivante :

[...] Après quoi je m'en ennuyais et le quittais, pour passer les trois ou quatre heures qui me restaient de la matinée à l'étude de la botanique, et surtout du système de Linné pour lequel je pris une passion dont je n'ai pu bien me guérir, même après en avoir senti le vide. Ce grand observateur est à mon gré le seul avec Ludwig, qui ait vu jusqu'ici la botanique en naturaliste et en philosophe ; mais il l'a trop étudiée dans des herbiers et dans des jardins, et pas assez dans la nature elle-même (OC I, p. 643).

Il doute de plus en plus de la valeur du système linnéen, et tente d'en inventer lui-même un autre. En effet, il écrit ce qui suit dans la lettre à Claret de La Tourrette, datée du 26 janvier 1770 :

J'avoue pourtant que les difficultés que j'ai trouvées dans l'étude des plantes m'ont donné quelques idées sur les moyens de la faciliter et de la rendre utile aux autres, en suivant le fil du Système végétal par une méthode plus graduelle et moins abstraite que celles de Tournefort et de tous ses successeurs sans en excepter Linnaeus lui-même (CC 6655).

C'est à cette époque justement que les *Lettres sur la botanique* ont vu le jour. L'objectif de ces huit missives consiste en une introduction à l'étude des végétaux, et chaque lettre, à part les deux

¹ Voir la citation « il [Rousseau] fit demander à M. de Jussieu quelle méthode de botanique il devait suivre ? [...] » de la page xc. D'après Adanson, ce n'est pas à Bernard de Jussieu que Rousseau a posé cette question, mais à lui ! À ce sujet, voir J. P. Nicolas, *Adanson et les encyclopédistes*, Paris, 1965, p. 18.

dernières, est consacrée à une famille : la première commence par les liliacées, s'ensuivent les crucifères, les légumineuses, les fleurs en gueule, les ombellifères et les fleurs composées. Ainsi, dans cet ouvrage, Jean-Jacques suit une méthode par les familles. Le nouveau système qui dépasserait selon lui celui de Linné consiste par conséquent en une classification à l'adansonienne. Signalons aussi qu'à l'origine, les *Lettres sur la botanique* étaient accompagnées d'un herbier. Dans cet herbier aujourd'hui conservé au Musée J.-J. Rousseau à Montmorency, Rousseau note presque toujours le nom de la famille à chaque spécimen et nous y voyons souvent « Adans. (ou Ad.) », références aux *Familles des plantes*¹. Enfin, quelque temps après l'achèvement des *Lettres sur la botanique*, il écrit à M^{me} Delessert : « Cet essai étant fait il en faudrait connaître bien le succès pour commencer au point convenable la véritable étude, qui ne consiste pas seulement dans celle de la fructification mais des plantes dans leur ensemble et dans toutes leurs parties » (CC 7047).

À propos de la famille, la première signification du mot est bien évidemment « le père et la mère avec les enfants² ». Or, nous savons que Rousseau lui donne une importance particulière. Par exemple, dans *La Nouvelle Héloïse*, qui nous paraît à première vue l'éloge de l'amour, la famille est considérée comme une union spirituelle et idéale. Il y écrit :

L'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions et d'âges que de caractères et d'humeurs suffisent entre deux époux ; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très tendre qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux et n'en est que plus durable. L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation, peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance et de paix. On ne s'épouse point pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment la maison, bien élever ses enfants (OC II, p. 372).

¹ Voir les *Notes sur l'herbier du Musée J.-J. Rousseau à Montmorency*.

² P. Richelet, *Dictionnaire de la langue française*, Lyon, 1759, t. 2, p. 166.

Rappelons aussi que l'unité à la base de l'époque heureuse de l'humanité, « la véritable jeunesse du Monde », décrite dans le second *Discours* (OC III, p. 171), consiste également en la famille. Elle se situe entre l'état naturel pur, où l'homme solitaire vit indépendamment, et l'état social corrompu, où les hommes habitent dans une grande ville. Rousseau l'explique comme suit :

Les premiers développements du cœur furent l'effet d'une situation nouvelle qui réunissait dans une habitation commune les maris et les femmes, les pères et les enfants ; l'habitude de vivre ensemble fit naître les plus doux sentiments qui soient connus des hommes, l'amour conjugal, et l'amour paternel. Chaque famille devint une petite société d'autant mieux unie que l'attachement réciproque et la liberté en étaient les seuls liens [...] (OC III, p. 168).

Par contre, sur l'amour, nous trouvons souvent des critiques sévères de sa part. Dans la seconde préface de *La Nouvelle Héloïse*, il écrit par exemple :

L'amour n'est qu'illusion ; il se fait, pour ainsi dire, un autre univers ; il s'entoure d'objets qui ne sont point, ou auxquels lui seul a donné l'être ; et comme il rend tous ses sentiments en images, son langage est toujours figuré (OC II, p. 15).

Pour Rousseau, ce n'est pas l'amour mais la famille qui est l'état heureux de l'homme. Cette forte préférence ne nous paraît pas sans rapport avec sa préférence pour le système adansonien qui s'intéresse aux ressemblances naturelles des plantes, plutôt que pour celui de Linné basé sur la notion de l'« amour végétal ».

Il faut signaler pourtant qu'à la recherche d'une méthode spontanée, Jean-Jacques ne pouvait pas totalement abandonner le système du Suédois. Il persiste dans une méthode qui donne de l'importance aux parties de fructification. En effet, il écrit dans les *Lettres sur la botanique* :

Mais il y a une partie principale qui demande un plus grand examen ; c'est la fructification, c'est-à-dire la fleur et le fruit. Commençons par la fleur, qui vient la première. C'est dans cette partie que la nature a renfermé le sommaire de son

ouvrage, c'est par elle qu'elle le perpétue, et c'est aussi de toutes les parties du végétal la plus éclatante pour l'ordinaire, et toujours la moins sujette aux variations (p. 103).

En plus, dans l'herbier envoyé à M^{me} Delessert, Rousseau note premièrement les binômes linnéens et les plantes sont rangées selon l'ordre alphabétique de ces noms¹. Nous apercevons en outre quelques critiques destinées à Adanson. Il écrit par exemple dans son introduction au *Dictionnaire de botanique* :

Mais M. Linnaeus et ses livres sont tout à fait nuls pour M. Adanson et pour ses lecteurs, il ne laisse aucun renseignement par lequel on s'y puisse reconnaître. Ainsi il faut opter entre M. Linnaeus et M. Adanson qui l'exclut sans miséricorde, et jeter tous les livres de l'un ou de l'autre au feu (p. 336).

En tout cas, dans les *Lettres sur la botanique*, dans lesquelles Jean-Jacques introduit une classification naturelle, le système artificiel du botaniste suédois qui donne de l'importance aux parties en charge de la fructification est aussi présent. Ainsi, si nous paraphrasons cette prise de position instable, nous pouvons constater que, chez Rousseau, la méthode « amour-artificiel » pénètre dans la méthode « famille-naturel ».

Or, ce modèle de l'envahissement ne ressemble-t-il pas largement à un des principaux thèmes de *La Nouvelle Héloïse* ? Dans ce roman épistolaire, la société idéale de Clarens établie autour de la famille de Julie se défait à la fin du roman à cause du retour de l'amour scellé, révélé par la mort de l'héroïne. Ainsi, nous pouvons y déceler un schéma selon lequel la famille se réjouit tant bien que mal d'un bonheur éphémère, alors que l'amour le menace constamment. A. Mizubayashi résume bien cette structure initiale dans son éminente analyse :

La Nouvelle Héloïse, dans le déploiement de plusieurs centaines de pages, cherche à justifier le mariage, qui est la négation même de l'amour libertin, ainsi que la *famille*, cet ordre durable, qui n'apparaît en fin de compte qu'au bout de cette négation effectuée par le mariage ; l'œuvre enferme la

¹ Voir les *Notes sur l'herbier du Musée J.-J. Rousseau à Montmorency*.

famille ainsi créée, aussi paradoxal que cela paraisse, dans cette structure d'entreprise traditionnelle qu'est l'*oikos*, tenue à l'écart de la société environnante fondée sur l'économie de marché. Mais la trame romanesque montre *in extremis* que cette famille valorisée — ce monde d'*oikos* patiemment construit où se manifeste le bonheur est finalement voué à l'effondrement¹.

De la même manière, nous pouvons estimer que les *Lettres sur la botanique* dégagent l'harmonie d'un style tendre et d'images douces, qui ont joué un rôle non négligeable pour la vulgarisation de l'étude sur les plantes², en oscillant entre la classification artificielle de Linné, basée sur l'idée d'amour, et la méthode naturelle d'Adanson, fondée sur la notion de famille. Il est donc vrai que l'équilibre entre les système linnéen et adansonien se synchronise avec la structure initiale de *La Nouvelle Héloïse*. Nous pouvons ainsi supposer que certaines idées majeures de l'écrivain influencent en un sens la formation de ses concepts botaniques.

6. Rousseau le vulgarisateur : envie d'enseigner et quête d'une communication pure.

Dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle, la botanique est devenue une science phare et à la mode. Rousseau y a joué un rôle considérable, en particulier avec ses *Lettres sur la botanique*.

Ce sont les huit lettres destinées à M^{me} Delessert, rédigées du 21 août 1771 au printemps 1774. Elles ont été conçues pour que la destinataire puisse initier sa fille au monde merveilleux des plantes. Rousseau ne visant donc pas les spécialistes, nous y trouvons diverses attentions pédagogiques à l'adresse des novices. Par exemple, voici les lignes qui expliquent la forme du pois :

Les ailes ôtées vous laissent voir la dernière pièce de corolle ; pièce qui couvre et défend le centre de la fleur, et l'enveloppe, surtout par-dessous, aussi soigneusement que les trois autres pétales enveloppent le dessus et les côtés. Cette dernière pièce qu'à cause de sa forme on appelle la *nacelle* est comme un coffre-fort dans lequel la nature a mis son trésor à l'abri des

¹ A. Mizubayashi, *La Volonté de bonheur*, Tokyo, 1994, p. 379.

² Voir ci-dessous.

atteintes de l'air et de l'eau (p. 112-113).

Cette façon de démontrer – expliquer d'abord chaque partie d'une plante en se mettant à la place d'un observateur inexpérimenté qui a cet objet sous les yeux et comparer ensuite ses spécificités avec des images concrètes faciles à comprendre – est peu commune dans les traités botaniques disponibles au XVIII^e siècle, qui ne sont généralement conçus que pour les experts¹. En conséquence, à l'époque où les gens commençaient à s'intéresser à l'étude de la nature avec zèle, ces lettres par l'auteur de l'*Émile* et de *La Nouvelle Héloïse* ont été beaucoup lues et appréciées dans les salons et elles ont eu un succès considérable une fois publiées quelques années après le décès de l'auteur. Les études sur la manière dont le texte a été reçu n'ont pas été suffisamment approfondies, mais nous pouvons énumérer quelques exemples des réactions :

1^o Déjà en 1782, Goethe a rendu un petit hommage à l'ouvrage dans sa correspondance (CC 6883, remarque *ii*).

2^o Imitant le style de Rousseau, Thomas Martyn, professeur de botanique à l'Université de Cambridge, a publié en 1785 la suite des lettres en anglais. Celle-ci a remporté un grand succès².

3^o Dans l'article « Herbarium » du *Dictionnaire élémentaire de botanique* de Pierre Bulliard, un manuscrit dit « de Rousseau » est longuement cité³. Certaines phrases ressemblent à celles de la huitième missive.

À notre avis, c'est sans doute la forte envie de Rousseau d'enseigner la science aimable aux débutants qui lui a fait rédiger ces lettres. De ce point de vue, examinons également son projet de diffusion de l'herbier en petit format. Après son installation à Paris en 1770, l'idée vient à Jean-Jacques de confectionner des échantillons pour les amateurs de botanique. Dans ce but, il a inventé un nouveau format d'herbier, qui est beaucoup plus petite

¹ Voir les critiques de Rousseau citées aux pages cvii et 98-99.

² Th. Martyn, *Letters on the Elements of Botany*, Londres, 1785. La traduction française est présentée dans les *Œuvres complètes de J.-J. Rousseau*, t. 5 et 6, Paris, 1789.

³ P. Bulliard, *Dictionnaire élémentaire de botanique*, nouvelle édition, Paris, 1797, p. 99-101.

que le format conventionnel in-folio. Selon lui, l'envoi de différentes plantes au moyen de ce petit herbier permettrait aux gens de s'intéresser au monde végétal. Ainsi, à partir de la fin d'octobre 1771, il en envoie quelques échantillons à Malesherbes¹. Dans une des lettres consacrées à ce sujet, il écrit :

L'expérience m'ayant appris que les grands herbiers sont plus incommodes qu'utiles, j'ai réduit cet échantillon à une forme plus portative ; je souhaite, Monsieur, qu'il puisse vous amuser un moment (CC 6990).

Au printemps 1772, il écrit à la duchesse de Portland ce qui suit, et il lui envoie quelques exemples de l'herbier en question² :

J'ai pensé que de petits herbiers bien choisis et faits avec soin pourraient favoriser le goût de la botanique, et je vais travailler cet été à des collections que je mettrai j'espère en état d'être distribuées dans un an d'ici (CC 6934).

En avril 1773, Rousseau raconte de nouveau son projet à Malesherbes. Il compte envoyer 60 plantes par an aux personnes intéressées. Elles pourraient ainsi en dix ans connaître 600 espèces qui poussent dans la région parisienne.

Ces tentatives, ce besoin de transmettre à autrui ses connaissances et ses expériences par un moyen efficace, nous font penser au Rousseau pédagogue auteur de l'*Émile*, qui privilégie le contact réel. Dans le fond, ces créations ne sont-elles pas des exemples concrets du projet éducatif présenté dans ce traité ? En effet, lorsque nous lisons la phrase suivante, il nous semble qu'il s'agit en l'occurrence des ouvrages botaniques.

N'y aurait-il point moyen de rapprocher tant de leçons éparses dans tant de livres ? de les réunir sous un objet commun qui pût être facile à voir, intéressant à suivre, et qui pût servir de stimulant même à cet âge ? Si l'on peut inventer une situation où tous les besoins naturels de l'homme se montrent d'une manière sensible à l'esprit d'un enfant et où les moyens de

¹ Voir p. xxxviii. Ces spécimens sont malheureusement perdus.

² Voir p. xxxvii-xxxviii.

pouvoir à ces mêmes besoins se développent successivement avec la même facilité, c'est par la peinture vive et naïve de cet état qu'il faut donner le premier exercice à son imagination (*OC IV*, p. 454).

À cette envie d'enseigner, il conviendrait de lier la quête de Rousseau d'une communication pure. Lorsque Jean-Jacques recopiait un traité, il retouchait souvent les phrases d'origine¹. Par exemple, voici l'entrée « Arbrisseau » du *Dictionnaire de botanique* :

ARBRISSEAU. Plante ligneuse de moindre taille que l'arbre, laquelle se divise ordinairement dès la racine en plusieurs tiges. Les arbres et les arbrisseaux poussent en automne des boutons dans les aisselles des feuilles qui se développent dans le printemps et s'épanouissent en fleurs et en fruits ; différence qui les distingue des sous-arbrisseaux (p. 339).

Cet article vient de la définition suivante donnée par Tournefort :

On nomme arbrisseau une plante ligneuse de moindre taille que l'arbre, laquelle outre la principale tige et les branches, produit très souvent de la même racine plusieurs pieds considérables ; tels sont le troène, la filaria, etc. Les arbres et les arbrisseaux poussent en automne des boutons dans les aisselles des feuilles. Ces boutons sont comme autant de petits œufs qui se développent dans le printemps, et s'épanouissent en feuilles et en fleurs. Cette différence jointe à la grandeur, fait qu'on distingue aisément les arbrisseaux des sous-arbrisseaux².

Nous constatons d'abord que Rousseau n'a pas pris l'article du botaniste français à l'identique. En effet, la dernière phrase de la source est combinée à la précédente au moyen d'un point-virgule. Il remplace aussi « les arbrisseaux » par le pronom « les », ce qui lui permet d'éviter « distingue les arbrisseaux des sous-arbrisseaux »,

¹ Voir p. x-xi.

² *EB*, t. 1, p. 62

qui est un peu maladroit. Nous pouvons dire que la définition retouchée de Jean-Jacques est plus précise et plus élégante.

Ce genre de changements effectués semble montrer la sensibilité linguistique et la recherche d'une explication toujours plus correcte et toujours plus claire de l'écrivain Rousseau. En effet, dans les marges de traités de botanique tels que le *Synopsis* de Rey, il corrigeait les fautes grammaticales avec persistance. Regardons par exemple la correction qui se trouve dans ses annotations sur le traité de Regnault :

L'orge est une des plantes dont les propriétés soient les plus étendues¹.

Il corrige ici le verbe « être » qui est mis au subjonctif, et le met à l'indicatif au moyen d'un trait. Certaines pages sont toutes noires à cause de ce type de retouches, ce qui nous invite à comprendre qu'il cherchait avant tout la clarté et l'exactitude des données.

De la même manière, à côté des appellations latines des plantes nécessitant plusieurs lignes, Rousseau note dans la plupart des cas celles propres à Linné qui ne contiennent que deux mots². Comme cet exemple le montre clairement, Jean-Jacques n'appréciait pas les noms de plantes allongés qui étaient pourtant standard au XVIII^e siècle. Il préférait la nomenclature du Suédois qui est extrêmement précise et succincte. Aujourd'hui, les binômes linnéens sont devenus la référence. Mais au siècle des Lumières, le savant rencontrait très souvent l'opposition des autres botanistes, surtout en France³. Dans ce contexte historique, ce qui a fait deviner à Rousseau la valeur exceptionnelle de la méthode linnéenne, c'est aussi, nous paraît-il, la sensibilité linguistique de l'écrivain. Dans l'« Introduction » du *Dictionnaire de botanique*, il écrit en effet :

Il [Linné] s'attacha à faire de bonnes et brèves définitions tirées des vrais caractères de la plante, bannissant rigoureusement tout ce qui lui était étranger. Il fallut pour cela créer, pour ainsi dire, à la botanique une nouvelle langue qui épargnât ce long circuit de paroles qu'on voit dans les


¹ Nous n'avons pas présenté cette ligne dans notre édition critique.

² Voir par exemple la reproduction photographique de la page 54.

³ Voir plus haut, p. lxxiv-lxxv.

anciennes descriptions. [...]. Ces mots cependant sont tous grecs ou latins, expressifs, courts, sonores, et forment même des constructions élégantes par leur extrême précision (p. 333).

Rousseau s'intéressait ainsi à décrire les plantes le plus exactement et le plus succinctement possible. Depuis *La Transparence et l'obstacle* de Starobinski, nous savons que Jean-Jacques cherchait avant tout une communication directe sans aucun intermédiaire, dans tous les domaines. Il semble que ce désir profond a certainement conduit le Citoyen à essayer différentes possibilités d'échanges, même en botanique. L'exemple le plus intéressant est sans doute ses *Caractères de botanique*, quelques 1.000 signes qu'il a inventés afin de décrire les végétaux. Voici un exemple d'utilisation :

3. Costus.  1. arabicus

Ceci se lit : 3. Costus. Cor. interior inflata, ringens : labio inferiore trifido. 1. arabicus¹. Comme cet exemple, ces caractères représentent souvent la forme même des végétaux : il s'agit donc d'idéogrammes². À notre connaissance, c'est un des rares exemples dans l'histoire de la botanique. Nous pouvons maintenant affirmer que Rousseau cherchait avant tout un langage pur qui puisse permettre une communication directe sans intermédiaire. Cette forte détermination l'amène à inventer un nouveau système d'écriture et nous y voyons tout le contraire d'un simple moyen de fuir la réalité. Il faut donc analyser les rapports multiples et complexes qu'entretiennent botanique et écriture chez Rousseau, ce qui permettra de bien apprécier leur étendue et leur valeur légitimes.

Rousseau a échangé des échantillons et herborisé avec de grands botanistes de son temps : pour le Citoyen, la botanique était avant

¹ Voir p. 261-262.

² Rousseau a inventé une méthode de partition musicale en chiffres (*Projet concernant de nouveaux signes pour la musique*) et a échangé des lettres au moyen de code secret (*Chiffres à chiffrer et à déchiffrer*). Nous y trouvons une forte ressemblance avec les *Caractères de botanique*. Il nous semble que la compression de données par les chiffres et les signes est une des tendances de la façon de penser de Jean-Jacques.

tout une activité scientifique et collective, et non un simple délasserement salubre et solitaire. Mais quant à eux, comment l'évaluaient-ils ? Deux textes, entre autres, éclairent ce point : l'« Éloge de M. de Jussieu » qui est inséré dans l'*Histoire de l'Académie royale des sciences* et la « Sixième notice historique sur le Muséum par M. A. L. de Jussieu » que nous trouvons dans les *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*. Le premier rapporte un éventuel échange entre le Citoyen et Bernard de Jussieu :

Un homme justement célèbre par des ouvrages d'un genre bien éloigné de la botanique, M. Rousseau, dégoûté de travaux qui n'avaient fait que troubler sa vie, voulut s'occuper de l'étude des plantes ; il fit demander à M. de Jussieu quelle méthode de botanique il devait suivre ? *Aucune*, répondit l'illustre botaniste ; *qu'il étudie les plantes dans l'ordre où la Nature les lui offrira ; qu'il les classe d'après les rapports que ses observations lui feront découvrir entre elles ; il est impossible*, ajoutait-il avec modestie, *qu'un homme d'autant d'esprit s'occupe de botanique, et qu'il ne nous apprenne pas quelque chose*¹.

Cette anecdote montre la haute considération que Bernard avait pour Rousseau. Ce dernier a ainsi été mieux accueilli par les botanistes du Jardin que nous ne l'imaginons.

Dans le second, Antoine-Laurent de Jussieu décrit l'histoire de son établissement et mentionne les visites de l'illustre écrivain :

J.J. Rousseau aimait la botanique, sur laquelle il avait écrit quelques lettres qu'on lit avec plaisir, et visitait quelquefois le Jardin des plantes. Pendant cinq des dernières années de sa vie, il assista régulièrement aux herborisations particulières que M. de Jussieu le neveu faisait toutes les semaines, dans l'été, avec M. Thouin et un petit nombre d'amis ou élèves choisis².

À la lumière de ces lignes, nous comprenons que Rousseau a participé plus d'une fois à l'herborisation organisée par Antoine-

¹ *Histoire de l'Académie royale des sciences, année M. DCCLXXVII*, Paris, 1780, p. 111.

² *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*, t. 11, Paris, 1808, p. 14.

Laurent. Il apparaît aussi que ce dernier a lu les *Lettres sur la botanique* et que sa réaction n'était point dépréciative¹.

Sur ce sujet, un curieux document pourrait apporter la preuve concrète du lien étroit entre le Citoyen et les professeurs parisiens : il s'agit d'une des quelques 17.400 plantes séchées qui constituent l'Herbier de l'auteur du *Genera plantarum*, un des herbiers les plus importants de l'histoire de la botanique². L'échantillon, numéroté « 2482-A », contient une étiquette de la main de Thouin sur laquelle nous lisons :

Gramen curiosissimum in salsuginosis tatarica magne passim.
Provenue des graines de Sirie données par Monsieur
Rousseau en 1776.

Sur la liste des « Graines de Sibérie données par M^r. J.J. Rousseau³ », nous retrouvons en effet l'indication « 2936 Gramen curiosissimum in salsuginosis tatarica magne passim ». Ces graines ont donc été envoyées à Thouin par le Citoyen en 1776. Par la suite, elles ont été semées au Jardin par le jardinier en chef et Antoine-Laurent a pu cueillir, en personne, la plante en question pour compléter son herbier. L'échantillon constitue ainsi la preuve matérielle de l'estime que les botanistes du Jardin avaient pour le Citoyen.

¹ Voir aussi le témoignage de Claret de La Tourrette, cité plus bas, à la page 75.

² Conservé au Muséum national d'Histoire naturelle de Paris.

³ Voir p. lxxvi.



Herbier confectionné par A.-L. de Jussieu, « 2482-A ».
Muséum national d'Histoire naturelle de Paris.

Si Rousseau n'a pas établi lui-même cette collection de graines, il a néanmoins assumé le rôle non négligeable d'intermédiaire dans le réseau botanique et occupait ainsi une place considérable dans le monde des savants. L'étude des végétaux ne constitue donc point pour lui un simple passe-temps, mais un véritable intérêt scientifique. Dans beaucoup de musées, bibliothèques et archives, de très nombreux documents restent encore inexploités. Ils mériteraient des recherches collectives et interdisciplinaires. L'examen systématique des notes inédites des botanistes du Jardin et l'analyse détaillée des différents échanges au sein des réseaux français et internationaux permettraient, sans doute, à Rousseau botaniste de reprendre la place qui lui revient dans l'histoire des sciences.

Vers de nouvelles lectures

Nous considérons que Rousseau était avant tout un *botaniste* scientifique lorsqu'il s'adonnait à ses activités botaniques. Notre

objectif n'est pourtant pas d'imposer le schéma du genre « sciences vs philosophie ou littérature ». En effet, les données mises à jour dans le présent travail permettraient de faire de nouvelles analyses qui pourraient renouveler non seulement les connaissances sur Rousseau botaniste, mais aussi les études rousseauistes en général. Voici les grandes lignes de quelques approches expérimentales que nous proposons.

1. Contributions aux études biographiques.

Dans les écrits sur la botanique de Jean-Jacques, nous trouvons quelques noms de lieux et épisodes qui pourraient éclairer davantage sur sa vie postérieure à 1762. En les analysant, il est tout à fait possible de fournir de nouvelles informations aux recherches biographiques sur le Citoyen, ce qui compléterait *DJJR* et le *J.-J. Rousseau au jour le jour : chronologie*¹, deux livres de référence en la matière.

Par exemple, dans les herbiers de la Bibliothèque centrale de Zurich et du Musée botanique de Berlin, nous trouvons les deux notes suivantes relatives à son séjour à Môtiers :

38.

Moehringia muscosa.

La meringe.

Ne vient guère que dans les Alpes. Je l'ai trouvée abondante à Môtiers sur les murs de l'enclos du Maire des Verrières (p. 153-154).

[6-4.]

Moehringia muscosa.

À Môtiers-Travers, chemin du Pré-Monsieur (p. 223-224).

Concernant « l'enclos du Maire des Verrières », il s'agit de la maison Du Terraux qui se situe juste en face de celle du Citoyen. Quant au « chemin du Pré-Monsieur », c'est celui qui mène à Fleurier, village voisin en direction de l'ouest. Nous pouvons ainsi comprendre que le botaniste passionné herborisait littéralement partout aux environs du village, comme il l'écrit dans sa lettre à la

¹ R. Trousson et F.S. Eigeldinger, *J.-J. Rousseau au jour le jour. Chronologie*, Paris, 1998.

comtesse de Boufflers du 26 août 1764 :

[...] j'ai des journées délicieuses, errant sans souci, sans projet, sans affaire, de bois en bois et de rocher en rocher, rêvant toujours et ne pensant point. Je donnerais tout au monde pour savoir la botanique ; c'est la véritable occupation d'un corps ambulante et d'un esprit paresseux [...] (CC 3468).

Durant ses années neuchâtelaises, Jean-Jacques a herborisé au Chasseron avec DuPeyrou, Pury, d'Escherny et Clerc¹. Dans la « Septième Promenade », nous lisons :

Je me rappelai à ce sujet une autre herborisation que DuPeyrou, d'Escherny, le colonel Pury, le justicier Clerc et moi, avons faite il y avait quelque temps sur la montagne de Chasseron, du sommet de laquelle on découvre sept lacs. On nous dit qu'il n'y avait qu'une seule maison sur cette montagne, et nous n'eussions sûrement pas deviné la profession de celui qui l'habitait, si l'on n'eût ajouté que c'était un libraire, et qui même faisait fort bien ses affaires dans le pays. Il me semble qu'un seul fait de cette espèce fait mieux connaître la Suisse que toutes les descriptions des voyageurs (OC I, p. 1070).

Il ne décrit pas cette excursion davantage. Le commentaire suivant que nous trouvons dans les « Annotations sur le *Methodus foliorum* de Sauvages » en serait donc un des rares témoignages de sa part :

[p. 145. 176. *Teucrium* (...)]
Teucrium lucidum. Je crois que c'est la *Chamaedrys fruticosa* du mont Chasseron (p. 49).

Dans les *Annotations sur le Synopsis de Ray*, il écrit également :

[p. 261. 149. *Ligusticum* (...).]
Ligusticum cornubiense.

¹ Voir p. xli.

N.B. C'est celle que j'ai vue à Douvres (p. 51).

Aussi, nous lisons dans ses annotations sur le *Methodus foliorum* :

[p. 208-209. Table 8.]

Ligusticum cornubiense. Trouvée à Douvres, fleurs jaunes (p. 41).

Enfin, Jean-Jacques raconte l'anecdote suivante dans les *Annotations sur La Botanique de Regnault* :

99.

La petite ciguë.

[(...) *ce rapport (ressemblance avec le cerfeuil) peut faire commettre des erreurs dangereuses.*]

Je me souviens d'avoir mangé à Douvres une omelette où l'on avait mis par mégarde de la ciguë au lieu de cerfeuil. L'omelette était à moitié mangée quand je m'en aperçus. Ma femme s'arrêta, je continuai, et nous n'en fûmes incommodés ni l'un ni l'autre. Mais quoi que les vaches, les chevaux, les brebis et les chèvres broutent cette plante, son goût désagréable et cuivreux nous avertit assez qu'elle n'est pas faite pour entrer dans nos aliments (p. 278).

Les deux premières notes montrent qu'il a herborisé à Douvres. Il n'en a certainement pas eu le temps durant son premier voyage de 1766 qui a été hâtif. Par ailleurs, Thérèse n'accompagnait pas son époux lors de ce passage. Les trois notes concernent donc son second séjour de 1767. Dans tous les cas, elles participent de rares témoignages de Rousseau à propos de son séjour dans cet important port de transit de la Manche. Par ailleurs, concernant la dernière note, si nous nous rappelons l'angoisse que Rousseau nourrissait envers les poisons végétaux et ses noires obsessions des persécutions, elle nous semble assez significative¹.

En août 1769, Rousseau a herborisé au Mont Pilat avec Baurin, Meynier et Donin de Champagneux (voir p. xliii-xliv). Le voyage a été pourtant désastreux, à cause de la pluie, du mauvais gîte, de

¹ Voir p. lxxv-lxxix.

la saison trop tardive pour les fleurs, etc. Dans l'herbier de Claret de La Tourrette conservé au Jardin botanique de la Ville de Lyon, nous trouvons les notes suivantes :

[2.]
Filicula. A d° Rousseau. Pilat (p. 77).

[3.]
Polypodium dryopteris. A d° Rousseau e M. Pilato (p. 77).

[5.]
Polypodium filix femina. E M. Pilati ? A d° Rousseau (p. 77).

Et dans l'herbier du Musée des arts décoratifs de Paris, nous lisons :

49.
Marchantiae an *Jungermanniae* species ? Lecta in Monte Pilati. An *Riccia* (p. 88).

50.
Lichen Islandicus. N.B. In monte Pilati. V. p. 39 (p. 88).

Jean-Jacques note aussi dans l'herbier de Zurich :

28.
Corrigiola littoralis.
Courroyette.
Cette petite plante aime le sable et les rivages ; je l'ai cependant trouvée aussi tout au haut du Mont Pilat (p. 152-153).

Enfin, il écrit dans ses annotations sur le livre de Regnault :

91.
Le meum.
[*Cette plante croît naturellement sur les montagnes : on la rencontre communément dans celles de Suisse, dans les Alpes, et sur le Mont Pilat.*]
Je l'y ai trouvé en effet en grande abondance dans les prés de l'unique maison qui est presque au sommet. La figure repré-

sente assez bien la plante, mais non son port ; le feuillage est beaucoup plus convergent et serré (p. 277).

177bis.

Le napel.

[*Le napel croît naturellement dans quelques montagnes de la Suisse, au Pays des Grisons, et en Bavière.*]

Et sur le Mont Pilat (p. 292).

Pour ce qui est du meum, il s'agit de l'*Athamanta meum*. Le botaniste passionné en a envoyé un spécimen et quelques semences à la duchesse de Portland le 21 décembre 1769 (CC 6643). Quant à « l'unique maison qui est presque au sommet », il s'agit sans doute de la Jasserie du Pilat. À propos du napel, nous retrouvons cette plante dans sa lettre au maréchal de Luxembourg du 28 janvier 1763 (CC 2457) et dans celle destinée à Laurencin du 10 octobre 1769 (CC 6622). Rappelons aussi le passage de la dernière lettre, qui concerne effectivement l'herborisation au Pilat :

Tout en marchant, M. le médecin Meynier m'appela pour me montrer, disait-il, une très belle ancolie. Comment Monsieur, une ancolie ! lui dis-je en voyant sa plante, c'est le napel. Là-dessus, je leur racontai les fables que le peuple débite en Suisse sur le napel, et j'avoue qu'en avançant et nous trouvant comme ensevelis dans une forêt de napel, je crus un moment sentir un peu de mal de tête, dont je reconnus la chimère et ris avec ces messieurs presque au même instant (CC 6622).

Ainsi, nous connaissons maintenant très bien les détails de son voyage.

Rousseau note aussi comme suit dans ses annotations sur *La Botanique* :

90.

L'ammi.

[*Cette plante croît naturellement dans les pays méridionaux.*]

Elle est très abondante aux environs de Paris, surtout en deçà de Pantin, et autour de Clignancourt (p. 277).

D'après Bernardin de Saint-Pierre qui a fait la connaissance du

Citoyen en juin 1771, ils se sont promenés au Pré-Saint-Gervais et à Romainville ¹, communes voisines de Pantin. Quant à Clignancourt, selon la « Neuvième Promenade », Jean-Jacques s’y est promené vers 1775. Il y a rencontré un enfant de cinq ou six ans et, afin de le revoir, il y est repassé plusieurs fois (OC I, p. 1089-1090).

Comme l’exemple de Pantin, certains noms de lieux tels que Bondy et Saint-Maur-des-Fossés n’ont presque jamais été signalés dans le cadre des études rousseauistes. Il faut donc continuer à chercher d’autres témoignages de l’époque dans les bibliothèques et les archives, afin de faire davantage la lumière sur la vie de Rousseau, en particulier sur ses années parisiennes de 1770-1778.

Enfin, dans l’herbier de Zurich envoyé en 1772 à Julie Boy de la Tour, nous lisons :

43.

Pyrola rotundifolia.

La pirole.

Abondante à Môtiers en montant à Pierrenod (p. 154).

À cet endroit au-dessus de Môtiers, les Boy de la Tour possédaient une propriété. Rousseau l’a fréquentée durant ses années neuchâteloises. Par exemple, le 21 août 1762, il y a été avec M^{me} Boy de la Tour qui souhaitait lui mettre cette ferme à disposition pour les mois d’été. La journée a été marquée par une chute de cette dernière (CC 2105 et 2106). Quant à la référence à ce lieu dans l’herbier, nous imaginons qu’elle a sans doute suscité de la nostalgie non seulement chez Rousseau qui se croyait alors victime d’un complot à Paris, mais aussi chez la destinataire qui vivait principalement à Lyon. De la même manière, l’indication d’un lieu dans un document relatif aux végétaux nous semble être pour Rousseau, en plus de sa valeur scientifique, un signe qui fait réapparaître et revivre les moments heureux d’autrefois, comme son herbier².

2. Plante préférée de Rousseau.

Qui est la femme idéale pour Rousseau ? Son épouse Thérèse ou

¹ J.-H. Bernardin de Saint-Pierre, *op. cit.* Voir, entre autres, p. 76-77 et 128-132.

² Voir le passage de la « Septième Promenade », cité à la page cxvi.

M^{me} de Warens, ou encore M^{me} d'Houdetot ? Il n'a jamais posé cette question explicitement dans ses écrits, mais en essayant d'y répondre, nous pourrions comprendre davantage l'image de la femme (des femmes) chez le Citoyen et ce qu'il attend d'elle(s).

De la même manière, deviner la plante favorite de Rousseau permettrait de bien comprendre ses tendances en botanique. Il est pourtant difficile de la déterminer, car Jean-Jacques ne donne aucune précision à ce propos. Néanmoins, grâce à la présente thèse qui expose presque tous ses ouvrages sur la botanique, nous pouvons affirmer que plus de 800 espèces différentes y sont mentionnées et que, entre autres par le moyen de la mesure de la fréquence des indications, il est possible d'avancer une hypothèse au sujet de la plante de prédilection du Citoyen.

À ce sujet, la pervenche, fortement attachée aux doux souvenirs de M^{me} de Warens, est considérée par certains comme « la plante de Rousseau ». Le passage suivant des *Confessions* est effectivement émouvant :

Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman était en chaise à porteurs, et je la suivais à pied. [...]. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie, et me dit : « Voilà de la pervenche encore en fleur. » Je n'avais jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, et j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre des plantes de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, et près de trente ans se sont passés sans que j'aie revu de la pervenche ou que j'y aie fait attention. En 1764, étant à Cressier avec mon ami M. DuPeyrou, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il y a un joli salon qu'il appelle avec raison Belle-Vue. Je commençais alors d'herboriser un peu. En montant et regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie : « Ah ! voilà de la pervenche ! » et c'en était en effet. DuPeyrou s'aperçut du transport, mais il en ignorait la cause ; il l'apprendra, je l'espère, lorsqu'un jour il lira ceci (*OC I*, p. 226).

Néanmoins, dans ses écrits sur la botanique, il ne présente pas d'intérêt particulier pour cette espèce : deux fois seulement, dans ses annotations sur le *Synopsis methodica* de Ray et sur le *Methodus foliorum* de Sauvages, il ajoute les noms linnéens de

cette plante à côté de longues descriptions en latin. Par ailleurs, nous n'en trouvons aucun spécimen dans ses herbiers connus. Dans ses annotations sur *La Botanique* de Regnault, nous lisons tout de même :

[*On la met dans un pot où il y a peu de terre, et la sève ne pouvant plus se dissiper dans les racines, passe alors dans les tiges et fait gonfler le pistil qui devient le fruit.*]

C'est au contraire en tarissant une partie du suc nutritif trop abondant, qu'on laisse au suc médullaire la force de vaincre la résistance et de faire nouer les fruits. C'est par le même principe que les jardiniers coupent une partie du chevelu des fraisières et autres légumes qu'ils transplantent, pour les faire mieux fructifier (p. 275).

Nous y entrevoyons le regard plutôt scientifique de Jean-Jacques sur la plante, ce qui paraît assez différent de l'image partielle du Rousseau amateur rêveur de botanique.

D'après notre recensement, les quatre espèces les plus souvent mentionnées et dont le Citoyen a confectionné au moins un spécimen sont : les *Aethusa cynapium*, *Gentiana filiformis*, *Hypnum rutabulum* et *Myosotis scorpioides*.

Concernant l'*Aethusa cynapium*, bien que ce soit une plante toxique, Rousseau s'y intéressait beaucoup. En effet, en plus de l'anecdote relative à son séjour à Douvres que nous avons citée plus haut, il met une petite note sur l'espèce – « C'est, selon Wepfer, la ciguë socrate » – dans ses annotations sur le *Methodus foliorum* et l'herbier de Montmorency en contient un spécimen. De surcroît, dans la cinquième des *Lettres sur la botanique*, il mentionne longuement la plante :

Donnons cependant quelque exception à l'utilité de l'objet, et ne nous exposons pas, tout en analysant le règne végétal, à manger par ignorance une omelette à la ciguë.

La petite ciguë des jardins est une ombellifère ainsi que le persil et le cerfeuil. Elle a la fleur blanche comme l'un et l'autre, elle est avec le dernier dans la section qui a la petite enveloppe et qui n'a pas la grande ; elle leur ressemble assez par son feuillage pour qu'il ne soit pas aisé de vous en marquer par écrit les différences. Mais voici des caractères suffisants

pour ne vous y pas tromper.

Il faut commencer par voir en fleurs ces diverses plantes ; car c'est dans cet état que la ciguë a son caractère propre. C'est d'avoir sous chaque petite ombelle un petit involucre composé de trois petites folioles pointues, assez longues, et toutes trois tournées en dehors, au lieu que les folioles des petites ombelles du cerfeuil l'enveloppent tout autour, et sont tournées également de tous les côtés. À l'égard du persil, à peine a-t-il quelques courtes folioles, fines comme des cheveux, et distribuées indifféremment tant dans la grande ombelle que dans les petites qui toutes sont claires et maigres.

Quand vous vous serez bien assurée de la ciguë en fleurs, vous vous confirmerez dans votre jugement en froissant légèrement et flairant son feuillage, car son odeur puante et vireuse ne vous le laissera pas confondre avec le persil ni avec le cerfeuil qui tous deux ont des odeurs agréables (p. 127-128).

Quant à la *Gentiana filiformis*, Rousseau la mentionne plusieurs fois dans sa correspondance avec la duchesse de Portland, à qui il a envoyé au moins un échantillon (CC 6165, 6372, 6606 et 6955). En expédiant également un spécimen à Gouan, il écrit dans sa lettre du 26 décembre 1769 :

3^o la *Gentiana filiformis*, que j'ai aussi trouvée à Trie et que je vous envoie quoiqu'elle soit dans votre appendix, parce que, sur le synonyme de Magnol que vous lui donnez et qui n'y saurait aller, je soupçonne que peut-être n'avez vous pas la véritable, car la *Gentiana filiformis* n'est ni rameuse, ni pourpre, mais dichotome et jaune, et sa fleur si fugace qu'elle est extrêmement difficile à saisir (CC 6645).

Par ailleurs, l'herbier de Montmorency contient la note suivante :

Gentiana filiformis.

La gentiane filiforme.

Apocynées.

N.B. Cette plante est rare, et peu connue (p. 174).

Pour ce qui est de l'*Hypnum rutabulum*, Rousseau écrit dans un

petit fragment du MsR 21 de la BPUN :

[*Hypnum*] *rutabulum*. L.

Vaillant, T. 27, n. 8.

Muscus minor pallidus foliis angustissimis, acutis corniculis tenuissimis. 9. Ray Synops. 30. N^o. 9. H. OX : 3. 629. n. 18. Icon. Tab. 6. n. 18 (p. 65).

Et dans l'herbier du Musée des arts décoratifs de Paris, nous lisons :

Hypnum rutabulum ?

Hypnum foliis ovatis lanceolatis acutissimis operculis aristatis. Hall : n. 1731 ?

Hypnum rutabulum, sûr, vérifié dans Dillenius.

N.B. À examiner si ce n'est point *g* que j'ai pris pour *h* et si le véritable *Hypnum rutabulum* n'est point une autre espèce de ce recueil p. 27 dont le couvercle n'a point d'arrête. En ce cas l'espèce *h* me serait encore inconnue (p. 88).

Ce dernier herbier, composé principalement des *Hypnum* et *Bryum*, contient trois autres échantillons de l'espèce. Rappelons aussi que Rousseau s'intéressait beaucoup aux mousses même s'il avoue la difficulté que représente leur étude dans une lettre à Malesherbes du 19 décembre 1771 :

Je suis parvenu à pouvoir en bien travaillant déterminer à peu près les genres, mais pour les espèces, dont les différences sont souvent très peu marquées par la nature, et plus mal énoncées par les auteurs, je n'ai pu parvenir à en distinguer avec certitude qu'un très petit nombre, surtout dans la famille des mousses, et surtout dans les genres difficiles, tels que les *Hypnum*, les *Jungermannia*, les *Lichen* (CC 6913).

Enfin, le *Myosotis scorpioides* se trouve dans les herbiers du Musée J.-J. Rousseau à Montmorency et de la Bibliothèque centrale de Zurich. Jean-Jacques en présente les deux sous-espèces dans le premier :

Myosotis scorpioides. arv[ensis].

Perlette en scorpion. B.

Bourraches.

C'est celle des champs. Celle-ci et la suivante ne sont que deux variétés de la même espèce (p. 178).

Myosotis scorpioides. var. *palustris*.

Perlette ou ne m'oubliez pas.

Bourraches.

N.B. C'est celle des ruisseaux (p. 178).

Dans le second, il écrit :

Myosotis scorpioides.

Œil-de-Perdrix.

Cette plante a perdu ici la jolie couleur de ses petites fleurs qui sont bleues avec un centre jaune, et même celle de ses feuilles. On l'appelle en Allemagne *ne m'oubliez pas*, à cause de sa mignardise et de sa petitesse (p. 151).

En plus, nous lisons sur une page du MsR 93 de la BPUN :

Car par ex[emple] dans cette charmante petite fleur bleu et or appelée par les botanistes *Myosotis scorpioides*, les feuilles du bas sont étroites à leur attache larges et arrondies par l'autre extrémité comme en forme de spatule, et celles du haut au contraire sont plus larges à la base qu'à la pointe. Présentez ces deux diverses feuilles l'une à côté [de] l'autre on ne dirait jamais par leur figure qu'elles appartiennent à la même plante (p. 19).

Cette espèce apparaît également dans la liste des plantes herborisées avec Neuhaus vers 1765¹.

Notre recensement permet également de constater que les fleurs bleues ou violettes sont majoritaires parmi les plantes le plus souvent mentionnées. En particulier, le bleu est mis en évidence, par exemple dans les descriptions des *Aconitum napellus*, *Myosotis scorpioides*, *Sonchus Alpinus* et *Vinca major* ou *minor*. De plus, seule cette couleur est associée aux adjectifs « joli », « beau » et

¹ Voir p. 5.

« charmant », comme « la jolie couleur de ses petites fleurs qui sont bleues » (*Myosotis scorpioides*, p. 141), « cette charmante petite fleur bleu et or » (*Myosotis scorpioides*, p. 17), « ses grandes et belles fleurs bleues donnent un éclat qui la rendrait digne d'entrer dans votre jardin » (*Sonchus Alpinus*, CC 6643) et « garnie de jolies fleurs bleues qui vous donnent envie de la cueillir » (*Aconitum napellus*, CC 2457).

De plus, si nous considérons aussi les genres, c'est la *Veronica* qui est le plus fréquemment évoquée par Rousseau, hormis les *Hypnum* et *Bryum* qui ont plusieurs espèces dans le système de Linné. Mais nous nous intéressons ici à une espèce précise. Il faut tout de même signaler que, en parlant de la *Veronica chamaedrys*, le botaniste passionné suggère la possibilité de la confondre avec le *Myosotis scorpioides* :

Veronica chamaedrys, Linn.

Véronique chênnette. C'est une véronique, comme vous l'avez fort bien conjecturé, mais ce n'est pas la véronique des champs ; c'est encore moins la *ne m'oubliez pas* qui est une rosacée et par conséquent polypétale (CC 6993).

Tous ces éléments nous conduisent à supposer que, sous toute réserve, la plante favorite de Jean-Jacques est probablement le *Myosotis scorpioides*. Rappelons que l'espèce est déjà indiquée dans la liste d'une herborisation avec Neuhaus, un des premiers écrits sur la botanique de Rousseau, avec son nom français « Ne m'oubliez pas ». Voilà une hypothèse séduisante dans la mesure où le myosotis est bleu comme la pervenche, et que son nom évoque les pouvoirs de la mémoire.

3. Liens avec l'*Encyclopédie*.

Nous avons vu plus haut que Rousseau a très souvent recopié des lignes de traités d'époque disponibles pour son *Dictionnaire de botanique*. À ce propos, voici le fragment intitulé « Seneka » que nous présentons à la page 56 :

Sénéka.

[...]

Polygala virginiana foliis alternis, intergerrimis, racemo terminatrice erecto. Gron : flor : Virgin :

Polygala virginiana, foliis oblongis, floribus in thyrsis candidis, radice alexipharmaca. Miller.

On distingue la racine du sénéka par une côte membraneuse qui règne d'un seul côté dans toute sa longueur.

[...]

Il dit que les Indiens la regarde[nt] comme un puissant remède contre le venin des serpents à sonnettes. [...] Encycl.

Remarquons l'abréviation « Encycl » qui devait montrer la référence à l'article de Jaucourt dans l'*Encyclopédie*. Le voici :

Sénéka.

[...]

Gronovius & Miller nomment la plante, *polygala virginiana, foliis alternis, integerrimis, racemo terminatrice erecto*, Gron. flor. virg. *Polygala virginiana, foliis oblongis, floribus in thyrsis candidis, radice alexipharmaca*, Miller.

On distingue la racine du sénéka par une côte membraneuse, saillante, qui règne d'un seul côté dans toute sa longueur.

[...]

Il ajoute que les Indiens la regardent comme un puissant remède contre le venin du serpent à sonnettes¹.

Aussi, dans le MsR 21 de la BPUN, nous trouvons cette description de la renoncule :

Sa racine est ronde, bulbeuse, plus ou moins grosse : elle pousse une ou plusieurs tiges droites quelquefois à la hauteur de plus d'un pied, velues, garnies par intervalles de feuilles découpées en plusieurs lanières, minces et languettes. Au sommet des tiges naissent des fleurs ouvertes d'une belle couleur jaune, luisante, ordinairement simples, à cinq pétales ou feuilles arrondies et nectarifères, disposées en rose ; les feuilles du calice sont réfléchies vers le pédoncule.

[...]

La R[adi]x de cette plante entre assez mal à propos dans l'emplâtre diabolinum de la pharmacopée de Paris, cette racine

¹ *Enc.*, XV, p. 13.

verte étant extrêmement acre et caustique. *D. J. Encycl*¹.

Et voici l'article « Renoncule » de l'*Encyclopédie* :

Sa racine est ronde, bulbeuse, plus ou moins grosse ; elle pousse une ou plusieurs tiges droites quelquefois à la hauteur de plus d'un pied, velues, garnies par intervalles de feuilles découpées en plusieurs lanières, minces et languettes. Au sommet des tiges naissent des fleurs ouvertes d'une belle couleur jaune, luisante, ordinairement simples, à cinq pétales ou feuilles arrondies et nectarifères, disposées en rose ; les feuilles du calice sont réfléchies vers le pédicule.

[...]

La racine de cette plante entre assez mal à propos dans l'emplâtre diabotanium de la pharmacopée de Paris, cette racine étant verte est extrêmement acre et caustique².

Il s'agit d'une copie quasi conforme. De la même manière, nous pouvons constater une dizaine de reprises du *Dictionnaire raisonné* dans ses différents textes sur les végétaux³. La rédaction de ces ouvrages peut s'étaler assez largement, du séjour neuchâtelois au décès du Citoyen. Nous pouvons par conséquent constater qu'il a souvent consulté l'*Encyclopédie*, même après sa rupture avec Diderot en 1758. Il faut donc élargir l'étude des liens entre Rousseau et l'*Encyclopédie*, souvent limités aux questions concernant les articles rédigés par le Citoyen dans le domaine de la musique et de la philosophie politique, ainsi que ses liens avec Diderot⁴, à un nouveau domaine de recherches, à savoir la botanique.

¹ Nous n'avons pas présenté ces lignes dans notre édition critique.

² *Enc.*, XIV, p. 113.

³ Pour plus de détails, voir T. Kobayashi, « L'*Encyclopédie* et Rousseau : dimension botanique », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 39, 2005, p. 81-103.

⁴ Voir entre autres : J. Fabre, « Deux frères ennemis: Diderot et Jean-Jacques », *Diderot Studies*, 3, 1961, p. 155-213 ; J. Proust, « La fête chez Rousseau et chez Diderot », *AJJR*, 37, 1966-1968, p. 175-196 ; *idem*, « Diderot, Rousseau, et la politique », *Revue européenne des sciences sociales*, 85, 1989, p. 65-73 ; Introduction et notes du *Dictionnaire de musique* (par J.-J. Eigeldinger, S. Baud-Bovy, B. Boccadoro et X. Bouvier), dans *OC V*, p. cclxix-cxcviii et p. 1658-1803 ; A. Cernuschi, *Penser la musique dans l'Encyclopédie*, Paris, 2000.

Signalons que notre recherche des sources nous a permis de retrouver également celles de quelques articles du *Dictionnaire raisonné*. Par exemple, l'article « Sénéka » en a trois, à savoir l'*Histoire de l'Académie royale des sciences* de l'année 1739 et 1744, ainsi que le *Traité de la matière médicale* de Geoffroy (Paris, 1743)¹. Voilà donc une petite contribution aux recherches sur l'*Encyclopédie*.

À propos, comme le montre le passage cité plus haut, à la page lx, le *Dictionnaire raisonné* s'intéresse en priorité à l'utilité des plantes. Cette position est tout à fait opposée à celle de Rousseau qui garde ses distances avec l'usage pharmaceutique des végétaux (voir p. lxi-lxv). En outre, n'appréciant pas la nomenclature et le système, l'*Encyclopédie* ne propose aucune nouvelle classification botanique. Rousseau se sert donc de cet ouvrage en tant que simple source d'informations. Néanmoins, vu qu'il y a plusieurs traités sur la botanique qu'il ne mentionne point alors qu'il les possède, nous pouvons constater dans cet usage lexical restreint un jugement du Citoyen plutôt favorable aux articles sur les végétaux du *Dictionnaire raisonné*.

En ce qui concerne Diderot, il n'est pas directement concerné par les articles sur cette science repris par Rousseau. Il n'a pas non plus pu lire les textes de Rousseau sur la botanique avant le décès de l'auteur, bien qu'il ait sans doute entendu dire que son ancien ami s'intéressait à l'étude des plantes. Un lien direct serait ainsi hors de question dans ce domaine. Il y a pourtant un écrit fort intéressant relatif à la souscription d'un livre de botanique². Dans ce court texte, il parle de la difficulté de mémoriser les noms et les spécificités des plantes et réclame un traité accompagné de bonnes planches détaillées. Nous pouvons y faire d'emblée un rapprochement avec cette revendication de Rousseau adressée à Gouan :

Vous avez, Messieurs, écrit seulement pour les doctes, c'est fort bien fait. Mais j'aurais grand besoin de livres qui apprirent aux ignorants à le devenir. Il faudrait pour cela force figures et force descriptions [...] (CC 6620).

¹ À ce sujet, voir T. Kobayashi, « L'*Encyclopédie* et Rousseau », p. 100-103.

² D. Diderot, *La Botanique mise à la portée de tout le monde*, *DPV*, t. 18, Paris, 1984, p. 354-360.

Diderot continue l'argument, et donnant en exemple l'absurdité qu'il y a à commencer l'apprentissage des enfants par des mots qui commencent par un a, il critique la méthode :

La méthode est excellente dans les choses de raisonnement, mauvaise à mon avis, dans celles de nomenclature, et c'est précisément le cas de l'histoire naturelle en général et spécialement de la botanique¹.

Il développe cette idée et donne un exemple cognitif : selon lui, un enfant a « dans sa mémoire un dictionnaire entier de mots et dans son imagination une collection immense d'images » et « ces mots et ces images lui resteront tant qu'il vivra », pour la raison qu'il les a acquis « peu à peu, sans méthode, sans application, sans étude » (*DPV*, t. 18, p. 359). Il en déduit donc :

Il ne faut pas que la méthode soit la voie de l'instruction, mais le résultat qui se forme de soi-même imperceptiblement et avec le temps, dans l'esprit de l'homme instruit qui a saisi et qui se rappelle des ressemblances et des différences².

Cette conclusion présente de profondes ressemblances avec la remarque suivante de Rousseau exprimée dans *Les Confessions* :

La botanique, telle que je l'ai toujours considérée, et telle qu'elle commençait à devenir passion pour moi, était précisément une étude oiseuse, propre à remplir tout le vide de mes loisirs, sans y laisser place au délire de l'imagination, ni à l'ennui d'un désœuvrement total. Errer nonchalamment dans les bois et dans la campagne, prendre machinalement çà et là, tantôt une fleur, tantôt un rameau ; brouter mon foin presque au hasard, observer mille et mille fois les mêmes choses, et toujours avec le même intérêt parce que je les oubliais toujours, était de quoi passer l'éternité sans pouvoir m'ennuyer un moment (*OC I*, p. 641).

¹ *DPV*, t. 18, p. 359.

² *Ibid.*

Les deux frères ennemis, qui se sont séparés en 1758, arrivent ainsi à une même conception pratique. Ajoutons que l'ouvrage recommandé par Diderot pour faciliter ce genre d'apprentissage est justement *La Botanique* de Regnault, le traité dont Rousseau s'était servi comme base lors de la rédaction du *Dictionnaire de botanique*¹. Il semble que leurs sensibilités soient finalement assez proches en ce qui concerne l'étude des végétaux.

4. Regard en profondeur et aspect thérapeutique.

Grâce à la botanique, Rousseau a sans doute commencé à contempler le monde extérieur d'une façon différente. En racontant ses journées à l'île de Saint-Pierre, il écrit par exemple dans ses *Confessions* :

Quelque élégante, quelque admirable, quelque diverse que soit la structure des végétaux, elle ne frappe pas assez un œil ignorant pour l'intéresser. Cette constante analogie, et pourtant cette variété prodigieuse qui règne dans leur organisation, ne transporte que ceux qui ont déjà quelque idée du système végétal (*OC I*, p. 641).

Il a été particulièrement attiré par les parties de la fructification, à savoir les étamines et le pistil². Comme ces organes de reproduction sont généralement minuscules, il faut une loupe ou un microscope pour bien les examiner et classer ensuite les plantes. Dans les *Fragments* (20), Rousseau écrit effectivement que la botanique est « une étude attrayante et commode, sans appareil, sans frais, sans autre fatigue que des promenades champêtres, sans autre instrument qu'un petit microscope, une pointe, une pince, des ciseaux à découper » (p. 64). Il a certainement eu connaissance de ces outils lors de ses leçons avec le docteur d'Ivernois de 1762-1763 et, au plus tard en décembre 1764, il en a commandé quelques-uns à Deluc et à F.-H. d'Ivernois (*CC* 3744, 3755, 3852, 3892, 4536, 4569). Le 29 avril 1765, il affirme à DuPeyrou que « le charme de cette science consiste surtout dans l'étude anatomique des plantes » (*CC* 4356).

Nous savons qu'il s'est mis à rédiger ses *Confessions* à Môtiers.

¹ Voir notre introduction au *Dictionnaire de botanique*.

² Voir plus haut, p. lxxix-lxxiii et lxxvii-lxxxiv.

Il est ainsi intéressant de voir Jean-Jacques à la fois manipuler des instruments optiques destinés à observer les détails d'un objet et analyser le fond de lui-même. Sont-ce, entre autres, les opérations botaniques – dévoiler la structure interne cachée afin de bien comprendre l'ordre régissant l'ensemble – qui ont incité Rousseau à écrire une autobiographie, fruit d'une profonde introspection ?¹

De ce point de vue, quelques lignes des *Confessions* nous paraissent assez significatives. Voici par exemple celles qui ouvrent le Livre I :

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi (*OC I*, p. 5).

Pour montrer « un homme dans toute la vérité de la nature », il ne suffirait pas d'énumérer superficiellement divers événements de sa vie. Il faudrait en plus bien analyser son for intérieur, comprendre ensuite les causes internes d'un sentiment ou d'une action et enfin expliquer les différentes étapes de la concrétisation de ces éléments. En effet, au début de l'ouvrage, nous rencontrons plusieurs passages qui suggèrent un intérêt considérable pour son profond intérieur. Par exemple, dans le préambule du manuscrit de Neuchâtel, Jean-Jacques écrit :

Ce qui se voit n'est que la moindre partie de ce qui est ; c'est l'effet apparent dont la cause interne est cachée et souvent très compliquée (*OC I*, p. 1149).

Et sur la première page du Livre I, nous lisons :

J'ai dévoilé mon intérieur tel que tu [le souverain Juge] l'as vu toi-même (*OC I*, p. 5).

Il faut bien évidemment tenir compte de la fameuse épigraphe « *Intus, et in cute* » (*OC I*, p. 5). Ce qui est plus intéressant, c'est qu'il donne de surcroît un exemple tiré de l'optique. Nous lisons

¹ Sur les différentes motivations qui ont conduit Rousseau à entamer ses *Confessions*, voir, entre autres, l'article « *Les Confessions* » de *DJJR*, p. 154-163.

dans le préambule du manuscrit de Neuchâtel :

Si je veux faire un ouvrage écrit avec soin comme les autres, je ne me peindrai pas, je me farderai. C'est ici de mon portrait qu'il s'agit et non pas d'un livre. Je vais travailler pour ainsi dire dans la chambre obscure ; il n'y faut point d'autre art que de suivre exactement les traits que je vois marqués (*OC I*, p. 1154).

Concernant « la chambre obscure », en voici la définition de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert :

Elle jette de grandes lumières sur la nature de la vision ; elle fournit un spectacle fort amusant, en ce qu'elle présente des images parfaitement semblables aux objets ; qu'elle en imite toutes les couleurs et même les mouvements, ce qu'aucune autre sorte de représentation ne peut faire¹.

Certains peintres comme Vermeer en auraient fait l'usage pour leurs tableaux. Rousseau se sentait-il jouer lui-même le rôle de cet appareil afin de montrer à ses semblables « un homme dans toute la vérité de la nature » ? Signalons que, tout au début de ses *Confessions*, nous lisons :

Voici le seul portrait d'homme, peint exactement d'après nature et dans toute sa vérité, qui existe et qui probablement existera jamais. [Cela] peut servir de première pièce de comparaison pour l'étude des hommes, qui certainement est encore à commencer (*OC I*, p. 3).

À ce propos, examinons un fait intéressant. Rousseau a commandé à F.-H. d'Ivernois un microscope le 31 mai 1766, car :

J'ai perdu presque tous mes microscopes et ceux qui me restent sont ternis et incomodes en ce qu'il me faudrait trois mains pour m'en servir, une pour tenir le microscope, une autre pour tenir la plante en état à son foyer, et la troisième pour ouvrir la fleur avec une pointe et en tenir les parties soumises à

¹ *Enc.*, XIII, p. 62.

l'inspection (CC 5220).

Le même jour, il parle à DuPeyrou du « triumvirat », formé par Hume, Voltaire et d'Alembert :

J'ai rompu toute correspondance avec M. H[ume] et je suis déterminé quoiqu'il arrive à ne lui récrire jamais. Je regarde le triumvirat de Voltaire de d'Alembert et de lui comme une chose certaine. Je ne pénètre point leur projet, mais ils en ont un. Je ne m'en tourmenterai plus, je n'y songerai pas même vous pouvez y compter. Mais en attendant que la vérité se découvre je ne veux avoir aucun commerce avec aucun des trois ; puissent ils m'oublier comme je les oublie (CC 5219).

À l'époque, il continuait à rédiger ses *Confessions*, ce qui l'invitait à une forte introspection. Il essayait ainsi d'éclairer son for intérieur, en se sentant persécuté par les trois complices. Par conséquent, en mentionnant les trois mains qui manipulent le microscope, un outil fait pour observer l'intérieur d'un objet en détail, est-ce que Rousseau aurait voulu montrer, avec un peu d'ironie, sa propre image ?¹

Dans tous les cas, nous trouvons différents passages sur la botanique non seulement dans ses *Confessions*, mais aussi dans les autres œuvres autobiographiques telles que *Les Rêveries* et les *Dialogues*². Examinons brièvement un aspect que Rousseau y met en relief : l'effet thérapeutique des végétaux. Il est vrai que, confronté à sa hantise d'être la victime d'un complot, Jean-Jacques a trouvé de la consolation dans les activités botaniques. À ce sujet, nous lisons par exemple dans la « Septième Promenade » :

Fuyant les hommes, cherchant la solitude, n'imaginant plus, pensant encore moins, et cependant doué d'un tempérament vif qui m'éloigne de l'apathie languissante et mélancolique, je commençai de m'occuper de tout ce qui m'entourait et par un instinct fort naturel je donnai la préférence aux objets les plus

¹ Notons que c'est d'Alembert qui est l'auteur de l'article « Chambre obscure ».

² Il écrit aussi dans *Mon Portrait* : « Je suis observateur et non moraliste. Je suis le botaniste qui décrit la plante. C'est au médecin qu'il appartient d'en régler l'usage » (OC I, 1120).

agréables (*OC I*, p. 1066).

Pour ce qui est de ses persécuteurs, il écrit, toujours dans la « Septième Promenade » :

Le plaisir d'aller dans un désert chercher de nouvelles plantes couvre celui d'échapper à mes persécuteurs et parvenu dans des lieux où je ne vois nulles traces d'hommes je respire plus à mon aise comme dans un asile où leur haine ne me poursuit plus (*OC I*, p. 1070).

Ainsi, chez Rousseau, l'étude du monde végétal est considérée comme un moyen d'apaisement qui lui fait oublier ses noires obsessions et rend possible un échange transparent et imaginaire avec un être immaculé qui ne le trahirait jamais. Mais par quels effets la botanique lui apporte-t-elle un délassement ? Il nous semble que la méditation et la mémoire y remplissent un rôle essentiel.

Comme le suggèrent les lignes suivantes des *Lettres à Malesherbes*, Rousseau est souvent invité à la contemplation au contact de plantes ravissantes :

L'or des genêts, et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur, la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration : le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait souvent redire en moi-même, Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.

Mon imagination ne laissait pas longtemps déserte la terre ainsi parée. Je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur, et chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportais dans les asiles de la nature des hommes dignes de les habiter (*CC 1650*).

Son imagination est activée devant les abondantes végétations et

il a tendance à créer une Arcadie avec la belle nature à l'arrière-plan. Sur ce penchant, il s'exprime également dans *Les Confessions* :

L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des chimères, et ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal, que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. [...]. Oubliant tout à fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvai jamais ici-bas (*OC I*, p. 427-428).

Nous savons par ailleurs qu'à partir de cette rêverie a vu le jour *La Nouvelle Héloïse*¹. Pour cet homme se croyant infortuné, les plantes sont considérées comme un ressort qui l'amène à une songerie exquise et qui lui fait prendre ses distances envers ses chagrins réels.

Pourtant, Rousseau ne se contente pas de la création imaginaire et il atteint une étape ultérieure, qui est l'effacement de l'ego par l'identification au monde extérieur. À propos de cet état d'âme, la rêverie au bord du lac de Biemme racontée dans la « Cinquième Promenade » nous donne un excellent exemple², mais nous présentons ici un autre passage de la « Septième Promenade », ayant un lien direct avec les plantes. Là, en racontant la beauté de la nature, il écrit ce qui suit :

Plus un contemplateur a l'âme sensible plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce et profonde s'empare alors de ses sens, et il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau système avec lequel il se sent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent ; il ne voit et ne sent rien que dans le tout (*OC I*, p. 1062-1063).

Nous voyons ainsi l'effet du spectacle de la nature, en particulier des végétaux qui offrent un moment privilégié à Jean-

¹ *OC I*, p. 425-436.

² Voir, entre autres, *OC I*, p. 1045-1049.

Jacques en l'initiant à la méditation profonde¹. Néanmoins, lorsqu'il s'agit de la consolation botanique, un autre élément occupe également une place capitale : la mémoire.

Comme M. Raymond le souligne dans *La Quête de soi et la rêverie*, l'esprit de Rousseau a tendance à saisir différentes influences par les éléments extérieurs, tels que le climat et le son². Il l'admet dans *Les Confessions* :

Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les éléments, les aliments, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine, et sur notre âme ; par conséquent tout nous offre mille prises presque assurées, pour gouverner dans leur origine les sentiments dont nous nous laissons dominer (*OC I*, p. 409).

De plus, il affirme combien la première impression est importante pour la suite :

Comme en général les objets font moins d'impression sur moi que leurs souvenirs, et que toutes mes idées sont en images, les premiers traits qui se sont gravés dans ma tête y sont demeurés, et ceux qui s'y sont empreints dans la suite se sont plutôt combinés avec eux qu'ils ne les ont effacés. Il y a une certaine succession d'affections et d'idées qui modifient celles qui les suivent, et qu'il faut connaître pour en bien juger (*OC I*, p. 174-175).

¹ Sur la notion de l'élargissement de son existence jusqu'à l'infini, Rousseau montre, dans la « Deuxième Promenade », un autre exemple en décrivant la collision avec un chien danois du 24 octobre 1776 (*OC I*, p. 1003-1007). Voir aussi H. Gouhier, *Les Méditations métaphysiques de J.-J. Rousseau*, Paris, 1984 et H. Nakagawa, *Rousseau ressuscitant. Lecture pour éclairer le for intérieur*, Tokyo, 1998. Cette dernière étude est d'autant plus intéressante qu'elle lie la disparition de la conscience de soi rousseauiste à la philosophie de zen. Quant à Starobinski, il essaie d'attirer notre attention sur le fait que, dans les *Dialogues*, Jean-Jacques traite la confection d'herbiers au même niveau que la copie de partitions de musique, à laquelle il a également consacré un temps considérable dans ses dernières années, et met l'accent sur une probable ressemblance entre ces deux activités : des gestes répétitifs. La réalisation d'une grande quantité de partitions et d'herbiers exige des comportements presque machinaux qui plongent Rousseau dans cette activité et mettent en quelque sorte sa conscience de soi en suspension (J. Starobinski, *op. cit.*, p. 2279-280).

² M. Raymond, *J.-J. Rousseau. La Quête de soi et la rêverie*, Paris, 1962, p. 36.

C'est donc la mémoire qui détermine le sentiment de Rousseau. Si nous nous rendons compte de cette structure particulière de la conscience, le passage suivant sur son herbier nous paraît fort intéressant :

Toutes mes courses de botanique, les diverses impressions du local des objets qui m'ont frappé, les idées qu'il m'a fait naître, les incidents qui s'y sont mêlés, tout cela m'a laissé des impressions qui se renouvellent par l'aspect des plantes herborisées dans ces mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux paysages, ces forêts, ces lacs, ces bosquets, ces rochers, ces montagnes dont l'aspect a toujours touché mon cœur : mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuses contrées je n'ai qu'à ouvrir mon herbier et bientôt il m'y transporte. Les fragments des plantes que j'y ai cueillies suffisent pour me rappeler tout ce magnifique spectacle. Cet herbier est pour moi un journal d'herborisations qui me les fait recommencer avec un nouveau charme et produit l'effet d'une optique qui les peindrait derechef à mes yeux (*OC I*, p. 1073).

Grâce aux plantes qui sont liées aux différents souvenirs, les moments euphoriques passés ressuscitent, et Rousseau les revit avec enthousiasme. De cette façon, il ajuste son état d'esprit à l'aide de sa mémoire. Nous pouvons affirmer qu'il s'agit ici d'une sorte de remède psychologique face à ses sentiments de malheur¹.

Ainsi, il nous semble qu'une des raisons de l'intérêt de Jean-Jacques pour la botanique consiste dans le fait que les végétaux lui font oublier le monde cruel et font revivre des jours remplis de

¹ À ce propos, il faut rappeler l'éminente analyse de J. Starobinski présentée dans *La Transparence et l'obstacle*. Il écrit : « Le présent semble miné par une étrange faiblesse, dont Rousseau ne se délivrera qu'en faisant appel au passé et à l'avenir. Ainsi l'herbier, par un artifice légitime, constitue une réserve de passé, et par là même une réserve de plénitude heureuse, qui compensera le vide que laisse en Jean-Jacques la nullité de l'imagination et de la sensation. [...] Et quand la plante desséchée restitue la présence du souvenir, la structure objective de la plante s'efface et s'évanouit pour céder la place à l'afflux subjectif de la réminiscence heureuse. Mieux encore que la répétition de son propre type, la fleur collectionnée devient le signe grâce auquel un sentiment s'arrache à l'oubli et se répète, sans rien perdre de sa vivacité première » (J. Starobinski, *op. cit.*, p. 282).

bonheur. Le fameux épisode des pervenches, grâce auxquelles le temps joyeux passé avec M^{me} de Warens ressuscite (*OC I*, 226), nous semble être un excellent exemple de cet effet consolateur naissant de la force de la mémoire.

5. Mentions intéressées sur la botanique dans les œuvres autobiographiques.

Quand nous lisons les passages relatifs à la botanique dans les œuvres autobiographiques de Rousseau, nous nous apercevons qu'il y met particulièrement en relief le caractère nonchalant de ses activités dans ce domaine, ainsi que les lacunes de ses connaissances en la matière. Ce n'est donc pas sans raison que les études précédentes se sont principalement intéressées à l'aspect consolateur de sa passion, comme nous l'avons signalé plus haut¹.

Mais il faut être prudent et ne pas perdre de vue que Jean-Jacques forge une certaine image de soi, surtout lorsqu'il sous-estime expressément son niveau de botanique et se borne à certains sujets. En effet, dans ses écrits sur les végétaux, il reste bel et bien botaniste scientifique. Voyons cet effet dont il use dans les *Dialogues*, généralement moins analysés que *Les Confessions* et *Les Rêveries*.

Deux parties cohérentes qui traitent directement l'étude des plantes se trouvent dans le « Deuxième Dialogue ». Le premier ensemble se situe au début. Rousseau, qui a vécu avec J.J. après la première discussion, raconte au Français sa vie à la campagne. À cette occasion, le défenseur révèle que l'homme désigné par son interlocuteur comme le scelerat passe son temps uniquement à la copie de partitions de musique, qui est sa ressource, et aux promenades champêtres (*OC I*, p. 792). Rousseau explique que la belle nature a éveillé un fort intérêt pour les végétaux chez J.J. :

Ses longs séjours à la campagne lui avaient donné du goût pour l'étude des plantes : il continuait de se livrer à cette étude avec plus d'ardeur que de succès ; soit que sa mémoire défaillante commençât à lui refuser tout service ; soit, comme je crus le remarquer, qu'il se fit de cette occupation plutôt un jeu d'enfant qu'une étude véritable (*OC I*, p. 793).

¹ Voir p. xii-xiii.

Les lignes qui suivent montrent que J.J. se passionne particulièrement pour la confection d'herbiers, parmi différentes activités botaniques :

Il s'attachait plus à faire de jolis herbiers qu'à classer et caractériser les genres et les espèces. Il employait un temps et des soins incroyables à dessécher et aplatir des rameaux, à étendre et déployer de petits feuillages, à conserver aux fleurs leurs couleurs naturelles: de sorte que, collant avec soin ces fragments sur des papiers qu'il ornait de petits cadres, à toute la vérité de la nature il joignait l'éclat de la miniature et le charme de l'imitation (*OC I*, p. 793-794).

La raison de son engouement pour les plantes est ensuite expliquée. L'aspect consolateur de la botanique – le substitut de l'échange direct et transparent avec les autres, qui lui est cher mais rompu à cause de sa méfiance envers les hommes – est mis en relief :

On voit que la contemplation de la nature eut toujours un grand attrait pour son cœur : il y trouvait un supplément aux attachements dont il avait besoin ; mais il eut laissé le supplément pour la chose, s'il en avait eu le choix, et il ne se réduisit à converser avec les plantes qu'après de vains efforts pour converser avec des humains. Je quitterai volontiers, m'a-t-il dit, la société des végétaux pour celle des hommes, au premier espoir d'en retrouver (*OC I*, p. 794).

Nous trouvons le second ensemble au milieu du « Deuxième Dialogue ». Rousseau y raconte de nouveau le penchant de J.J. pour les herbiers, tout en ajoutant le refus de ce dernier de l'utilisation médicinale des végétaux. En ce qui concerne les plantes séchées, après avoir expliqué, comme dans la première partie, que le persécuté donne la meilleure partie de son temps à la confection d'échantillons avec des soins infinis, il déclare :

Il en a donné [des herbiers], envoyé à diverses personnes, et ce qui lui reste suffiroit pour persuader à ceux qui savent combien ce travail exige de temps et de patience qu'il en fait son unique occupation (*OC I*, p. 832).

Le Français comprend l'ardeur de J.J., mais comme s'il représentait la plupart des gens du XVIII^e siècle, qui considéraient l'étude des végétaux comme une branche de la médecine¹, il réplique : « on n'étudie pas la botanique pour rien » (*OC I*, p. 833). Il prétend que J.J. s'intéresse aux propriétés des plantes pour en faire du poison. Rousseau proteste contre cette position qui ne voit que l'aspect utilitaire de la botanique :

Je connais, m'a-t-il dit, l'organisation végétale et la structure des plantes sur le rapport de mes yeux, sur la foi de la nature qui me la montre et qui ne ment point ; mais je ne connais leurs vertus que sur la foi des hommes, qui sont ignorants et menteurs ; leur autorité a généralement sur moi trop peu d'empire pour que je lui en donne beaucoup en cela. D'ailleurs cette étude, vraie ou fausse, ne se fait pas en plein champ comme celle de la botanique, mais dans des laboratoires et chez les malades ; elle demande une vie appliquée et sédentaire qui ne me plait ni ne me convient (*OC I*, p. 833).

Si nous examinons de près ces mentions sur les activités botaniques, nous constatons qu'ils se composent de trois sujets : 1. Confection d'herbiers ; 2. Raison de l'engouement botanique ; 3. Opposition à l'utilisation médicinale des plantes. Quoique nous sachions que la botanique est une forte passion chez Rousseau et que les trois sujets traités sont plus ou moins des points centraux du rapport du Citoyen avec les végétaux, nous nous demandons pourquoi il en parle dans les *Dialogues*, une entreprise de justification à la suite du silence causé par les lectures publiques des *Confessions*. Quel est le lien entre la botanique et l'apologie ? La réponse semble se trouver dans la façon dont apparaît le premier ensemble des phrases sur cette science. Il est introduit au cours d'une démonstration dont l'objectif est de prouver que J.J. n'est point « un détestable scélérat » (*OC I*, p. 774). Selon le Français, J.J. passe son temps « à tramer des crimes et des noirceurs » (*OC I*, p. 791). Rousseau, résolu de juger l'accusé « sur le concours de ses discours, de ses actions, de ses habitudes, et sur

¹ Voir p. lxi-lxv.

cette constante manière d'être, qui seule décèle infailliblement un caractère » (*OC I*, p. 792), réplique à cette idée en révélant que J.J. consacre la majorité de son temps à l'étude des végétaux. Les passages sont donc conçus afin de démontrer la pureté, le caractère inoffensif de l'homme persécuté. En effet, la première citation, qui est aussi la première phrase des *Dialogues* sur la botanique, met en relief le désintéressement (« plus d'ardeur que de succès ») et l'innocence de la passion (« un jeu d'enfant »). Il faut donc revenir aux trois sujets mentionnés ci-dessus pour souligner cette orientation justificative.

En ce qui concerne le premier point, Rousseau insiste sur la quantité de temps consacrée à la confection d'herbiers : « un temps et des soins incroyables » (*OC I*, p. 794) ; « il a donné pendant plusieurs années la meilleure partie de son temps » (*OC I*, p. 832) ; « Dans de grandes et fréquentes herborisations » (*OC I*, p. 832) ; « une immense collection de plantes » (*OC I*, p. 832) ; « des soins infinis » (*OC I*, p. 832), etc... Les nombreux échantillons réalisés par le Citoyen confirment matériellement cette accumulation d'heures passées. Il ne lui reste donc plus le temps ni de projeter d'odieuses trames, ni de rédiger des livres dangereux qui lui seraient attribués¹. Ainsi, ces passages qui expliquent à première vue un loisir de J.J., jouent un rôle défensif calculé pour exposer son innocence. De ce point de vue, il faut également comprendre que l'herbier en tant que tel n'a pas d'utilité pratique immédiate. La passion pour les plantes séchées illustre par conséquent la pureté de son engouement botanique à ses contemporains qui cherchaient avant tout les vertus médicinales des végétaux. Dans la phrase suivante, ce penchant particulier pour les herbiers est clairement attaché au caractère inoffensif de J.J. :

L'empire de l'habitude et le goût du travail manuel sont par exemple à mes yeux des choses inaliénables avec les noires et fougueuses passions des méchants, et je réponds que jamais un déterminé scélérat ne fera de jolis herbiers en miniature et n'écrira dans six ans huit mille pages de musique (*OC I*, p. 875).

Rousseau dit aussi :

¹ Voir notamment le « Premier Dialogue ».

[...] sa vie réglée, simple, uniforme et la même depuis tant d'années ne s'accordera jamais avec le caractère affreux qu'on veut lui donner (*OC I*, p. 956).

Il est vrai que le Citoyen consacre beaucoup de temps à la confection d'herbiers. Pourtant, à part les *Dialogues*, il ne dit nulle part que cette activité est l'intérêt principal de sa passion pour la botanique. En outre, il semble que la phrase « Il s'attachait plus à faire de jolis herbiers qu'à classer et caractériser les genres et les espèces » (*OC I*, p. 793-794) soit un peu exagéré, à l'égard des nombreux lettres, textes et annotations que nous présentons dans la partie « Édition critique ». Par conséquent, nous constatons que, dans les *Dialogues*, une orientation apologétique est soigneusement prise, en insistant sur la confection d'herbiers parmi les différentes activités botaniques si chères à Rousseau.

Quant au deuxième élément, la raison de l'engouement botanique, nous avons vu que le Citoyen soulignait le point suivant : il s'agit avant tout du substitut de l'échange avec les hommes, rompu à cause des complots. Pour bien comprendre cette mise en relief, il faut savoir qu'une discussion sur la raison de la retraite en campagne de J.J. apparaît juste avant le premier ensemble des mentions sur la botanique. Là, l'opinion du Français se résume en cette phrase :

Il fuit les hommes parce qu'il les déteste ; il vit en loup-garou, parce qu'il n'y a rien d'humain dans son cœur (*OC I*, p. 787).

À cette idée, Rousseau réplique :

Il ne fuit point les hommes parce qu'il les hait, mais parce qu'il en a peur. Il ne les fuit pas pour leur faire du mal, mais pour tâcher d'échapper à celui qu'ils lui veulent (*OC I*, p. 787).

Suit la citation de la phrase de Diderot, qui a joué un rôle décisif dans la rupture entre les deux frères ennemis : « *Il n'y a que le méchant qui soit seul* » (*OC I*, p. 789). Des signes « les moins équivoques d'une âme paisible et saine, exempte d'ambition, d'envie et de toutes les ardentes passions filles de l'amour-propre, qui naissent et fermentent dans la société » (*OC I*, p. 789) qui

étaient autrefois attribués à la retraite sont transformés en valeur négative par cette sentence. Cependant, selon Rousseau, un solitaire ne peut jamais nuire aux autres, ce qui a pour effet que J.J. n'est ni un détestable scélérat, ni un horrible misanthrope. Voici sa conclusion :

Mais les solitaires par goût et par choix sont naturellement humains, hospitaliers, caressants. Ce n'est pas parce qu'ils haïssent les hommes, mais parce qu'ils aiment le repos et la paix qu'ils fuient le tumulte et le bruit. La longue privation de la société la leur rend même agréable et douce, quand elle s'offre à eux sans contrainte (*OC I*, p. 789).

Comme s'il s'agissait de prouver cette vision, J.J. se détache de la botanique à la visite de Rousseau (*OC I*, p. 794). En plus, l'homme persécuté déclare clairement qu'il quittera « volontiers la société des végétaux pour celle des hommes » (*OC I*, p. 794). Dans une phrase qui se trouve à la fin du « Deuxième Dialogue », la pureté de Rousseau est une nouvelle fois affirmée, en mettant en valeur l'importance de l'amitié chez lui :

En un mot ses amusements, ses plaisirs sont innocents et doux comme ses travaux, comme ses penchants; il n'y a pas dans son âme un gout qui soit hors de la nature ni couteux ou criminel à satisfaire, et pour être heureux autant qu'il est possible ici bas, la fortune lui eut été inutile, encor plus la célébrité, il ne lui fallait que la santé, le nécessaire, le repos et l'amitié (*OC I*, p. 874).

En accentuant sa volonté du retour aux humains, Rousseau prend ainsi des mesures préventives contre le risque que sa passion pour la botanique ne soit considérée comme un signe de misanthropie.

Néanmoins, cette volonté de retrouver l'échange avec les hommes n'est distinctement affirmée que dans les *Dialogues*. Il est vrai que sa passion pour les plantes s'est refroidie quelquesfois, mais c'était plutôt à cause de la complexité de cette étude¹, et non parce qu'il avait retrouvé le contact avec la société humaine. En

¹ Voir par exemple *CC* 5487, 5725, 6643 et 7093.

plus, même si les chercheurs soulignent trop souvent l'aspect apaisant de la botanique, il faut voir dans ses ouvrages sur ce sujet que les activités botaniques jouent un rôle qui dépasse celui d'un simple délasserement. Même s'il s'était réconcilié avec ses contemporains, il aurait sans aucun doute gardé sa ferveur pour des activités botaniques à un tel point spécialisées. Le désespoir face à ses amis a probablement joué un certain rôle au début de son intérêt, mais sa passion est arrivée à un stade beaucoup plus avancé qu'un simple substitut consolateur. L'orientation apologétique est ainsi prise à l'explication partielle de la raison de son engouement pour la botanique.

Quant au troisième aspect, l'opposition à l'utilisation médicinale des plantes, Rousseau croyait que les gens soupçonnaient qu'il utilisait ses connaissances végétales pour faire du poison : « s'il lit la gazette, il médite une conspiration ; s'il cueille une rose, on cherche quel poison la rose contient » (*OC I*, p. 909). Le passage suivant prononcé par le Français explicite ce lien suspect :

Il sait, à force d'opérations, de manipulations, concentrer tellement les poisons des plantes qu'ils agissent plus fortement que ceux-mêmes des minéraux. Il les escamote, et vous les fait avaler sans qu'on s'en aperçoive, il les fait même agir de loin comme la poudre de sympathie, et comme le basilic il sait empoisonner les gens en les regardant. Il a suivi jadis un cours de chimie, rien n'est plus certain. Or vous comprenez bien ce que c'est, ce que ce peut être, qu'un homme qui n'est ni médecin ni apothicaire et qui néanmoins suit des cours de chimie et cultive la botanique ! (*OC I*, p. 834)

Ce genre de reproche étant devenu une obsession chez le Citoyen¹, de nombreux renvois au poison se trouvent dans les *Dialogues*. Ainsi, Rousseau assure qu'il n'a pas trouvé d'outil pour fabriquer de la substance dangereuse chez J.J. (*OC I*, p. 833-835). S'il dit en plus ce qui suit après avoir montré que J.J. ne s'intéressait guère à l'utilisation pharmaceutique des végétaux, n'est-ce pas une excellente manière de dissiper les soupçons ?

Je comprends que le charme de l'étude de la nature est quelque

¹ Voir plus haut, p. lxxv-lxix.

chose pour toute âme sensible, et beaucoup pour un solitaire. Quant aux préparations dont vous parlez et qui n'ont nul rapport à la botanique, je n'en ai pas vu chez lui le moindre vestige ; je ne me suis point aperçue qu'il eut fait aucune étude des propriétés des plantes, ni même qu'il y crut beaucoup (*OC I*, p. 833).

En outre, si le Citoyen insiste sur le fait que le progrès en botanique lui échappe et que ses connaissances restent élémentaires, il peut exprimer indirectement qu'il ne sait pas extraire du poison comme un apothicaire averti. Rousseau termine la discussion avec cette phrase :

Ô la savante, la méthodique marche que d'apprendre la botanique pour se faire empoisonneur ! C'est comme si l'on apprenait la géométrie pour se faire assassin (*OC I*, p. 835).

Il semble que le Citoyen veuille absolument mettre de côté l'idée du poison dans ses activités botaniques.

Il est vrai que les trois sujets concernant la botanique des *Dialogues* constituent des éléments essentiels de l'intérêt de Rousseau pour l'étude des plantes, mais ils sont minutieusement choisis afin de montrer sa pureté et son innocence. Même si le Citoyen ne ment pas, la réalité est à chaque fois légèrement retouchée en accentuant les éléments contribuant à sa justification. De cette manière, nous comprenons pourquoi il ne mentionne guère dans le texte des éléments pourtant centraux de ses activités botaniques comme par exemple son admiration pour Linné ou son amitié avec les spécialistes reconnus de son temps. Comme un argument scientifique n'a pas d'efficacité immédiate pour sa défense, il a sans doute laissé la place à d'autres écrits.

PREMIÈRE PARTIE

1762-1770

I. FRAGMENTS 1 ET 2 (1765)

Ce sont les deux premiers écrits sur la botanique de Rousseau que nous connaissions pour l'instant.

Le premier fragment est la liste des plantes cueillies avec Frédéric-Samuel Neuhaus (1733-1802) au printemps-été 1765. Dans la transcription ci-dessous, nous avons numéroté les entrées séparées l'une de l'autre par un trait. Mis à part dans les neuvième et dix-septième, les noms que Rousseau inscrit viennent généralement de l'*Enumeratio methodica stirpium Helvetiae indigenarum* de Haller (Göttingue, 1742), mais avec de légères différences. Nous croyons que c'est plutôt Neuhaus qui a déterminé les plantes au moyen de ce traité. Nous y lisons quatre espèces dédiées à Pury, d'Escherny, DuPeyrou et lui-même, ce qui laisse supposer que ces trois amis ont aussi été présents lors de l'herborisation. La liste est suivie de quelques notes, dont nous avons retenu celles qui nous semblent liées à la botanique et qui sont essentiellement en français.

Quant au deuxième fragment, il s'agit de notes inédites qui se trouvent au verso¹ du premier texte. Nous y trouvons cinq traités de botanique. Étant donné que Rousseau les a commandés, sauf *SP*, à Duchesne le 19 mai et le 30 juin 1765 (*CC* 4417 et 4504*bis*), nous pensons que le fragment a été rédigé autour de ces dates, soit à la même époque que les « Plantes herborisées avec M. Neuhaus ». N'ayant pas retrouvé les éventuelles sources des descriptions de mespilus insérées entre les titres, il nous semble que c'est Rousseau qui les a données lui-même, probablement les plantes en question sous les yeux. Ajoutons que les deux binômes sont ceux de Linné. Ainsi, comme tout au moins dans ce texte, il adopte la méthode linnéenne, déjà en 1765, au commencement de sa passion pour la botanique.

Alors même que l'absence de références, d'échantillons des plantes récoltées, de la date et du lieu de l'herborisation rend difficile de donner les détails précis de ces deux fragments, tous les

¹ Il n'est pas aisé de déterminer lequel de ces deux textes est le plus ancien.

indices semblent renforcer notre opinion de base suggérée dans l'introduction générale : la botanique était pour Rousseau, dès le début, une activité scientifique et collective, non un simple passe-temps salubre et solitaire.

Plantes herborisées avec M. Neuhaus

- [1.] *Rapunculus spicatus*¹. Réponse² sauvage.
 [2.] *Hieracium pilosum maculatum* qui me paraît être la *pulmonaria gallorum*.
 [3.] *Ne m'oubliez pas* dit faussement par M[onsieur] N[euhaus]. *Scorpiurus*³.
 [4.] *Alsine decastemon* Hall. *Cerastium* Lin : Fleur blanche petala semibifida.
 [5.] *Polygala – Purivia*⁴. Fleur bleue ou pourpre.
 [6.] *Bellis caerulea sive globularia – Monspeliensis foliis imis ovatis superioribus lanceolatis*⁵. *Decharnia*⁶. Faux.
 [7.] *Ferrum equinum*⁷. *Hypocrepis* sorte de vesce à fleur jaune⁸. *Emerus*⁹ herbe.
 [8.] *Hepatica nobilis*¹⁰. *Roussavia*¹¹.
 [9.] *Anthyllis L. Vulneraria*¹².
 [10.] *Sigillum Salomonis. Polygonum uniflorum*¹³.
 [11.] *Aparine Rubia verticillata*.
 [12.] *Emerus*¹⁴, ou *Coronilla*¹⁵. *Arbrisseau fleur* jaune.
 [13.] *Mélitte*¹ de Berger. *Veronica vulgatissima*.

¹ Haller, *op. cit.*, p. 499.

² Raiponce ?

³ Dans *SP*, nous trouvons le *Myosotis scorpioides* (p. 188-189) que Rousseau mentionne dans les lignes se trouvant dans le *Vocabulaire* et dans les *Notes sur l'herbier de la Bibliothèque centrale de Zurich*.

⁴ Dédicace à Pury ? Voir H. Cheyron, « Une herborisation de Rousseau avec le docteur Neuhaus, sur un document inédit », *BJJR*, 48, 1996, p. 6.

⁵ Haller, *op. cit.*, p. 667.

⁶ Dédicace à d'Escherny (Cheyron, « Une herborisation », p. 6) ?

⁷ Haller, *op. cit.*, p. 573. G. Ducourthial lit faussement « *Terrum equineum* » (G. Ducourthial, *La Botanique selon J.-J. Rousseau*, Paris, 2009, p. 312).

⁸ À droite de ce mot, il y a une barre qui sépare le reste de la ligne.

⁹ Voir le n° 12.

¹⁰ Haller, *op. cit.*, p. 320.

¹¹ Dédicace à Rousseau (Cheyron, « Une herborisation », p. 6) ?

¹² *Anthyllis vulneraria* (*SP*, p. 1012).

¹³ Haller, *op. cit.*, p. 287.

¹⁴ À gauche de ce mot, nous voyons un signe qui le renvoie au n° 7. *SP* donne « *Coronilla emerus* » (p. 1046).

¹⁵ Haller, *op. cit.*, p. 575.

- [14.] *Cerasus mahaleb*². Air de poirier sauvage³.
[15.] *Caprifolium floribus gemellis*⁴.
[16.] *Orobis silvestris caerulea flore*⁵. Peruvia⁶.
[17.] *Viburnum Laurus Thinus*⁷.

L'arbrisseau qui porte les myrtilles que nous mangeons avec les fraises [?] est l'airelle ou *Vitis idaea*⁸.

La fleur du stachys a la lèvre supérieure plus droite et plus relevée, le lamium l'a plus recourbée sur l'inférieure.

Le prétendu scorpiurus Hall : et œil de perdrix Cler : est un lithospermum de Tournefort et *Teucrium scorpioides* Lin⁹.

Le prétendu pourpier de M. DuPeyrou est l'anacampseros.

Le prétendu mouron blanc qu'on donne aux oiseaux est l'*Alsine media*.

Le lamium a la lèvre supérieure convexe et l'intérieur trilobe est forme de cœur.

Le stachys a la lèvre supérieure très peu bombée et presque droite. L'inférieur divisée en trois.

Le galeopsis a la lèvre supérieure très bombée et l'intérieur divisée en trois.

¹ Cheyron lit ce mot comme « Menthe » (Cheyron, « Une herborisation », p. 13), G. Ducourthial « Meutte » (G. Ducourthial, *op. cit.*, p. 312).

² Lire « mahaleb » (Haller, *op. cit.*, p. 356). À droite de ce mot, nous voyons une barre qui sépare le reste de la ligne.

³ Les deux transcriptions déjà existantes (Cheyron et G. Ducourthial) se terminent ici.

⁴ Haller, *op. cit.*, p. 464.

⁵ *Ibid.*, p. 602.

⁶ Dédicace à DuPeyrou ?

⁷ Dans *SP* (p. 383), nous trouvons la *Laurus Tinus* comme synonyme du *Viburnum Tinus*.

⁸ *Vaccinium Vitis idaea* (*SP*, p. 500).

⁹ Dans *SP*, cette espèce n'est pas mentionnée.

Remarques de botanique

La belle fleur bleue à éperon que je croyais être l'orobe est l'orvale ou toute-bonne. Il y en a de deux sortes l'une *horminum* ou toute-bonne. L'autre *Sclarea silvestris*¹ ; orvale sauvage. Cette dernière est celle que je connaissais.

N.B. Apprendre à distinguer les daucus, les cicataires, les oreoselinum.

Titres de livres

Caroli Linnaei Species plantarum Vindobonae 1764².

Ejusdem Philosophia botanica³.

Les figures des plantes et animaux dessinées d'après nature par M. de Garsault⁴.

*Mespilus cotoneaster*⁵. Feuille ovale, d'un vert foncé en dessus, blanchâtre et un peu cotonneuse en dessous, sans dentelure, petite fleur rose blanchâtre avant d'être épanouie, porte un petit fruit rouge amer et mauvais.

*Mespilus amelanchier*⁶. Feuille comme le précédent mais plus cotonneuse et d'un coton facile à détacher, un peu dentelée dans les bouts, porte une fleur odorante garnie d'assez longs pétales ; son fruit est rouge et bon à manger.

Methodus foliorum Autore F. B de Sauvages à la Haye 1751⁷.

Traité des arbres et arbustes par M. Duhamel du Monceau, Paris 1755⁸.

¹ Ce binôme ne figure pas dans *SP*.

² C'est la troisième édition de *SP*.

³ *PB*.

⁴ F.A.P. de Garsault, *Les Figures de plantes et animaux d'usage en médecine*, Paris, 1764.

⁵ *SP*, p. 686.

⁶ *Ibid.*, p. 685.

⁷ F. B. de Sauvages, *Methodus foliorum*, La Haye, 1751.

⁸ H.-L. Duhamel du Monceau, *Traité des arbres et arbustes qui se cultivent en France en pleine terre*, Paris, 1755.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

BPUN, MsR 21.

Bibliographie :

Cheyron (H.), « Une herborisation de Rousseau avec le docteur Neuhaus, sur un document inédit », *BJJR*, 48, 1996, p. 1-8.

Ducourthial (G.), *La Botanique selon J.-J. Rousseau*, Paris, Belin, 2009, p. 312.

Eigeldinger (F.S.), « *Des pierres dans mon jardin* ». *Les Années neuchâteloises de J.-J. Rousseau et la crise de 1765*, Paris et Genève, Champion-Slatkine, 1992, p. 182.

II. ANNOTATIONS SUR LE *FLORAE PARISIENSIS PRODROMUS* DE DALIBARD (1765-1768)

Le 18 septembre 1765, DuPeyrou a envoyé à Rousseau un exemplaire du *Florae Parisiensis prodromus, ou catalogue des plantes qui naissent dans les environs de Paris* (Paris, 1749) de Th.-F. Dalibard (CC 4670). Nous trouvons des mentions relatives à ce traité dans les manuscrits de Rousseau, dans le MsR 21 (les *Fragments*, 5 et 6) et le MsR 93 (*Vocabulaire*) de la BPUN. Quelques lignes du traité ont par ailleurs été recopiées dans quatre articles du *Dictionnaire de botanique* (« Calice », « Hampe », « Racine » et « Supports »).

Le 24 mars 1768, le Citoyen a donné ce livre au médecin de Gisors, un dénommé Laubel (CC 6305, n. c). Après avoir passé entre les mains de différents possesseurs, il a été vendu à Drouot-Montaigne à Paris le 29 novembre 1988. Selon le catalogue de la vente, il contient « 5 fleurs et feuilles séchées¹ » et « 4 annotations avec 13 mots autographes ». Seulement 11 notes, qui consistent en la traduction de termes botaniques concernant les feuilles, y sont présentés². Ces mots ne sont pas repris dans le *Dictionnaire de botanique*, mais nous pouvons supposer que c'est en faisant ce genre de travail que Rousseau a approfondi sa connaissance en botanique et développé son idée de rédiger un dictionnaire.

Dans la transcription tirée du catalogue de la vente, nous rajoutons en italique les paginations et les passages concernés du traité.

¹ Sur la photo présentée dans le catalogue, nous voyons une plante collée sur un papier blanc. Sans note autographe ou autre indice, nous ne pouvons pas déduire qu'elle ait vraiment été confectionnée par Rousseau. À ce sujet, rappelons que lors du transport des échantillons laissés à l'île de Saint-Pierre, il demande à DuPeyrou d'en insérer quelques-uns dans les livres de botanique (CC 5013).

² Le catalogue affirme qu'elles sont de la main de Rousseau.

- [p. XVII. *Integrum, entière...*]
Intègre.
- [p. XVIII. *Dentatum, dentelée...*]
Dentée.
- [p. XVIII. *Serratum, à dents de scie...*]
Dentelée.
- [p. XVIII. *Retrorsum serratum...*]
Rétro dentelée.
- [p. XVIII. *Obsoletè serratum...*]
Pédentelée.
- [p. XVIII. *Duplicato-serratum...*]
Redentelée.
- [p. XIX. *Duplicato-crenatum...*]
Récrenelée.
- [p. XIX. *Ciliatum...*]
Ciliée.
- [p. XX. *Lacerum, déchirée...*]
Lacérée.
- [p. XX. *Crispum, créque ou frisée...*]
Crispée.
- [p. XX. *Integerrimum, tout-à-fait entière...*]
Intégrale.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

Collection privée (inconnue).

Bibliographie :

Ader, Picard et Tajan, *Bibliothèque Jacques Guérin, cinquième partie*, catalogue de la vente du 29 novembre 1988 à Drouot-Montaigne, Paris, Ader, Picard et Tajan, 1988, lot 39.

DJJR, p. 406.

Dufour (Th.), « Pages inédites de J.-J. Rousseau, deuxième série », *AJJR*, 2, 1906, p. 237-238.

–, *Recherches bibliographiques sur les œuvres imprimées de J.-J. Rousseau*, t. 2, Paris, L. Giraud-Badin, 1925, p. 82.

III. VOCABULAIRE (1766-1767)

Le MsR 93 de la BPUN est un cahier in-4^o qui est constitué de 28 brouillons de lettres écrites durant le séjour de Rousseau en Angleterre. Aux deux dernières pages de ce cahier, nous voyons une liste d'environ 160 termes botaniques intitulée *Vocabulaire*.

Comme cette liste contient des mots assez élémentaires tels que « Arbre » et « Racine », il s'agirait davantage d'un projet de dictionnaire que d'une liste de termes difficiles rencontrés durant la lecture des traités scientifiques. Nous pouvons ainsi supposer que Rousseau a déjà projeté un lexique de botanique durant son séjour anglais, de janvier 1766 à mai 1767. En effet, le 31 mai 1766 à Wootton, il a confié à DuPeyrou son projet de dictionnaire (CC 5219). Par ailleurs, les livres mentionnés dans la liste (Adanson, Dalibard, Sauvages et Vaillant) sont parvenus entre ses mains avant son retour en France (CC 3664, 4417 et 4622). De ce point de vue, il est intéressant de constater que presque la moitié des mots de la liste se retrouvent dans le *Dictionnaire de botanique*.

Les « Ergot », « Plume », « Rouille du froment », « Sève » et « Vasculifères » sont particulièrement intéressants, car chacun comporte à son côté une abréviation « Encycl », qui renvoie certainement à l'*Encyclopédie*¹.

La liste s'étend sur deux pages. La première page contient trois colonnes, tandis que la deuxième n'en a que deux. Par commodité de présentation, nous n'avons pas retenu les mots biffés et nous avons mis l'ensemble en une colonne : « 1-1 » signifie « page 1, première colonne ». À l'intérieur du plat verso, sont notées quatre phrases sur la botanique. Les deux premières nous rappellent quelques lignes de la « Septième Promenade ».

¹ À ce sujet, voir T. Kobayashi, « L'*Encyclopédie* et Rousseau : dimension botanique », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 39, 2005, p. 81-103.

1-1

Feuillaison.

Floraison.

Fructification.

Trachée.

Pistil.

Calice.

Placenta.

Réceptacle.

Corolle.

Pétalée.

Étamine.

Anthère.

Stigmate.

Filet.

Bourgeon.

Bouton.

Feuille.

Tige. Caulis. Les plantes sans tiges s'appellent en latin *Acaules*.

Rameau.

Branche.

Racine.

Dichotome.

Foliole.

Florale. Adj:

Personée.

Labiée.

Soucoupe.

Creuset.

Germe.

Vésicules.

1-2

Vrilles.

Périanthe.

Enveloppe.

Ombelle.

Ombellifère.

Corymbe.

Pavillon.

Epine.
Plante.
Herbe.
Arbre.
Arbrisseau.
Aphylle.
Paupière.
Etiolé.
Etoilé.
Chaton.
Fleur.
Fruit.
Graine.
Tubercule.
Verticillée.
Champ : Locuste. *Vaillant*¹.
Coiffe. Calyptra.
Balle. Gluma.
Pétiole.
Pédicule.
Sessile.
Papillon.
Nacelle.
Semence.
Ergot, Seigle ergoté, Ergot. *Encycl*²:
Baye.

1-3
Feine.
Fleuron.
Demi-fleuron.
Apétale.
Enveloppe.
Crucifère.
Silique.
Silicule.
Grefte.

¹ S. Vaillant, *Botanicon Parisiense*, Leyde et Amsterdam, 1727, p. 80-95.

² *Enc.*, V, p. 906-907.

Effeuillaison.
Bulbe.
Ovaire.
Stipule.
Ecaille.
Vrille.
Hampe. Scapus.
Caprification.
Bouture. Talea.
Traînasse.
Cayeu.
Nappe.
Corymb. Corymbus.
Panicule.
Bouquet.
Drageon. Stolo.
Aiguillon. Aculeus.
Abortif. Abortiens. Fleur abortive est celle qui ne donne aucun fruit.
Acérées. Acerosum. Les feuilles acérées sont celles qui sont
linéaires et permanentes, telles que [sont celles?] du pin du sapin
du genièvre de l'if.
Herbacé.
Ligneux.
Gymnospermée.
Angiospermée.

2-1
Classe.
Ordre.
Genre.
Espèce.
Variété.
Monstres.
Herbeux.
Radicule.
Filet.
Péricarpe.
Onglet.
Limbe.
Tracer.

Traînasse.
Décomposé.
Embryon. V. Hedyinois.
Radical. Feuilles radicales.
Ecusson bractea. Sauvages¹.
Cotylédon.
Monocotylédon.
Dicotylédon.
Plume. Encycl² :
Hilum.
Rouille du froment. Encycl³ :
Support. Dalibard⁴.
Tubercule.
Capsule.
Vasculifères. Adj. Encycl⁵ :
Végétale.
Végétal.
Végétation.
Pomifère.
Baccifère.
Poussière.
Ferulacée.
Glabre.
Livre, liber.
Sève. Encycl⁶ : V. Hales.
Cotonneux. Tomentosum.
Hérissé. Hispidum.
Drapé. Villosum.
Laineux.
Veine.
Réseau.
Peltatum.
Panache. V. Panicule.
Plumail. Muscarium. Sauvages¹.

¹ F. B. de Sauvages, *Methodus foliorum*, La Haye, 1751, p. XXIX.

² *Enc.*, XV, p. 799.

³ *Ibid.*, XIV, p. 408-409.

⁴ Th.-F. Dalibard, *Florae Parisiensis prodromus*, Paris, 1749, p. IV-VII.

⁵ *Enc.*, XVI, p. 850.

⁶ *Ibid.*, XV, p. 131.

2-2
Volva.
Fibreux. Adj :
Ailée. Pinnatum.
Lobe.
Aubier.
Parenchyme.
Cellulaire (substance).
Pavoisé. Adanson, II, 384².
Glume. V. Bale.
Coque. Testa.
Jet rampant. Viticula.

¹ Sauvages, *op. cit.*, p. XL.

² *FP*, t. 2, p. 384.

La nature n'a pas fait la dépense inutile d'ornez et varier l'aspect des plantes par ce qui est caché comme par ce qui paraît.

Assurément c'est un objet bien digne de la curiosité humaine de connaître toutes les mailles de ce superbe tapis qui couvre la face de la terre.

Il fallait distinguer celles qui sont arrangées en spirale, comme celles qui sont alternatives comme [en blanc]
et celles qui sont éparses confusément comme [en blanc]

Car par ex[emple] dans cette charmante petite fleur bleu et or appelée par les botanistes *Myosotis scorpioides*, les feuilles du bas sont étroites à leur attache larges et arrondies par l'autre extrémité comme en forme de spatule, et celles du haut au contraire sont plus larges à la base qu'à la pointe. Présentez ces deux diverses feuilles l'une à côté [de] l'autre on ne dirait jamais par leur figure qu'elles appartiennent à la même plante.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

BPUN, MsR 93.

Bibliographie :

Dufour (Th.), *Recherches bibliographiques sur les œuvres imprimées de J.-J. Rousseau*, t. 2, Paris, L. Giraud-Badin, 1925, p. 208.

Kobayashi (T.), « L'Encyclopédie et Rousseau : dimension botanique », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 39, 2005, p. 81-103.
OC IV, p. 1255.

IV. FRAGMENTS 3-14 (1767-1768)

Le MsR 21 de la BPUN est un cahier in-4° qui contient des brouillons sur la botanique et des ébauches des *Dialogues, Essai de traduction du chant I de la Jérusalem délivrée du Tasse et Olinde et Sophronie tiré du Tasse* (OC V, p. 1277-1295). Il est certain que Rousseau a gardé ce livret jusqu'à sa mort (CC 7669), mais nous ne savons pas quand il l'a acquis. Nous présenterons ici les lignes qui auraient été rédigées essentiellement avant mai 1768. Les autres suivront sous le titre *Fragments* 15-25. À notre avis, l'ordre des textes dans le cahier reprend la chronologie de la rédaction, mis à part le fragment 14 qui se trouve à l'intérieur du plat verso et sur la première page. L'ensemble est composé de trois éléments :

1. Descriptions de renoncules (fragment 3)

Les huit premières pages sont consacrées à présenter quatre espèces de renoncules, à savoir le *Ranunculus repens*, le *Ranunculus bulbosus*, le *Ranunculus hederaceus* et le *Ranunculus aquatilis*. Deux pages sont destinées à chaque plante : sur la page de gauche, Rousseau énumère différents noms proposés par des botanistes et, sur la page de droite, il la décrit.

Les descriptions du *Ranunculus repens* et du *Ranunculus bulbosus* proviennent de l'article « Renoncule » de l'*Encyclopédie*¹, ce qui prouverait qu'elles sont postérieures à la parution du volume, soit 1765. Par ailleurs, pour expliquer les deux autres espèces, Rousseau se réfère à *The Herbal* de Johnson, qu'il a probablement obtenu en janvier 1767 (CC 5654 et 5674). Il faut savoir que c'est un des livres que la duchesse de Portland utilisait pour la détermination (CC 5482) et que nous rencontrons rarement des copies de phrases en anglais chez le Citoyen. Tout cela conduit à supposer qu'il a rédigé ces pages plutôt en Angleterre entre janvier et mai 1767².

¹ À ce sujet, voir T. Kobayashi, « L'*Encyclopédie* et Rousseau : dimension botanique », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 39, 2005, p. 81-103.

² Notons que pour décrire le *Ranunculus bulbosus*, Rousseau mentionne un traité

Nous transcrivons uniquement les parties concernant le *Ranunculus aquatilis* qui sont inédites¹.

2. Listes de termes (fragments 4 et 14)

Les descriptions de renoncules sont suivies d'une liste de termes qui s'étend sur deux pages, en cinq colonnes. Nous la présenterons en une colonne annotée par des chiffres comme « 1-1 » signifiant « page 1, première colonne ». Elle contient environ 230 mots spécifiques et des renvois à *PB* et *INST*, que Rousseau a obtenus avant août 1765 (CC 4417 et 4622).

L'autre liste à l'intérieur du plat verso est composée de 40 termes commençant par « a » et de 12 par « b ». Quant aux premiers, ils sont en quatre colonnes dont nous ne retiendrons que les deux dernières, car les deux premières en sont très certainement les brouillons. En effet, tous les mots sont repris dans les dernières colonnes. Nous y trouvons un renvoi à l'ouvrage de Scheuchzer que le Citoyen a commandé en août 1767 (CC 6003)².

Nous savons que Rousseau projetait un dictionnaire de botanique durant son séjour en Angleterre (voir le *Vocabulaire*). Les deux listes datant probablement de la même époque, il serait fort probable que celles-ci soient étroitement liées à ce projet de lexique.

3. Définitions de mots spécifiques (fragments 5-13)

Ce sont des explications de termes qui nous font penser aux brouillons d'un dictionnaire de botanique. Il est difficile de trouver les lignes analogues à celles de Rousseau dans les traités de l'époque. Par conséquent, nous considérons que c'est bien le Citoyen qui les a rédigées lui-même.

Les traités cités dont nous pouvons deviner les titres avec certitude sont les suivants : Th.-F. Dalibard, *Florae Parisiensis prodromus*, Paris, 1749 ; *Histoire de l'Académie royale des*

de Matthioli (*Commentarii in VI libros Pedacii Dioscoridis Anazarbei de medica materia*, Bâle, 1674) parvenu entre ses mains en janvier 1767 aussi (CC 5681 et 5681bis).

¹ Le reste est présenté dans l'article susmentionné de Kobayashi (p. 93-94 et 102-103).

² Il s'agit de J. Scheuchzer, *Agrostographia*, Zurich, 1719. Nous ne savons pas quand Rousseau l'a reçu, mais il le possédait dans tous les cas en 1772 (CC 6933).

sciences, année M. DCC, Paris, 1761 ; J.-Ch. Valmont de Bomare, *Dictionnaire raisonné universel d'Histoire naturelle*, Paris, 1765. Rousseau a probablement obtenu le troisième livre en novembre 1764 (CC 3664). Quant au traité de Dalibard, cité dans les fragments 5 et 6, il a été donné à Laubel en 1768 (voir les *Annotations sur la Florae Parisiensis prodromus de Dalibard*). Il serait ainsi permis de supposer que les pages précédentes pourraient être, sous toute réserve, antérieures à cette date.

Ranunculus aquaticus hederaceus luteus. Pin : 180. Moris. Hist. 2. p. 441, s. 4, t. 29, f. 29¹.

— flore albo, parvo. T.

Ranunculus foliis subrotundis trilobis integerrimis, caule repente. H. Cliff. 231. Ray Lugd. 492. Dalib : 167. Gort. gelr : 325².

Ranunculus hederaceus. Sp. pl.

— hederaceus rivulorum se extendens, atrâ maculâ notatus. J. B. 3. 782.

Ranunculus hederaceus Dalechampii. Lugd. 1031.

Habitat in aquis vadosis Angliae, Belgii. Lin³ :

Renoncule aquatique à feuilles de lierre.

Elle croît dans l'eau par longues traînasses qui poussent des racines à chaque nœud, ainsi que des feuilles. Les fleurs sortent aussi des aisselles des feuilles et sont fort petites, à cinq pétales blancs ; je n'y ai jamais compté plus de 7 ou 8 étamines dont les anthères sont jaunes. Le pistil est polygyne comme aux autres renoncules. Les feuilles sont épaisses et toujours un peu mollasses et visqueuses, même quand elles sont sèches. Elles sont lisses et luisantes en dessus, comme celles du lierre et pédiculées. Cette plante l'étend et couvre la surface de l'eau comme les autres plantes aquatiques.

Voici ce que dit Johnson dans Gerard de cette plante après la description de la renoncule d'eau. *Water Crow-foot*, p. 830.

There is sometimes to be found a variety of this, with the leaves less, and divided into three parts after the manner of an Ivy Leaf ; and the flowers are also much lesser, but white of color, with a yellow bottom. I question whether this be not the *Ranunculus hederaceus* Daleschampii. p. 1031 of the hist. Lugd⁴.

¹ Repris de *SP*, p. 781.

² *Ibid.*

³ *Ibid.* *SP* ne mentionne pas les trois autres noms, mais il n'est pas difficile de les retrouver dans les traités de l'époque.

⁴ Cette description est tirée de T. Johnson, *The Herbal*, Londres, 1633, p. 830.

Folliculi sunt vasa aere distenta. *Phil. Bot.* p. 115². Autre sens dans les graminées, voyez Tournef : 670³.

1-1

Glume.

Valvule.

Fructification.

Floraison.

Calendrier de flore.

Heteromallum.

Trichodes.

Secalinum.

Fleur partie fugitive de la plante qui indique et précède la fructification.

Racemus.

Herbe.

Pédicule.

Pétiole.

Calice.

Corolle.

Végétal. Adj : Végétal. Subst : m :

Perichaetium.

Péricarpe.

Filet. Style. Étamine. Anthère. Poussières. Poil.

Racine.

Perruque.

Écorce.

Moelle.

Trachée.

Stipule.

Épine.

Arête.

¹ La transcription proposée par G. Ducourthial (voir la « Note bibliographique ») étant incomplète (nous voyons beaucoup de fautes de lecture comme « paupière » à la place de « poussières »), nous n'avons pas signalé ses propositions afin de ne pas alourdir les notes.

² *PB*, p. 115.

³ *INST*, p. 670.

Péricarpe.
Crus.
Coiffe. – Calyptra.
Urne. – Anthère.
Volva. – Enveloppe.
Filet.
Mâle.
Femelle.
Radicule.
Sensitive. Adj :
Fruit.
Ovaire.
Disque.
Chaume.

1-2
Silique.
Gousse.
Légume.
Légumer. – V. Gousse.
Muscarium. Tournef : 672¹.
Nucamentum. *Id* :
Nucleus.
Turiones. T. 675².
Imbriqué.
Malicorium. T. 671³.
Putamen.
Malleolus. Crossette. T. 671⁴.
Supère. Superus.
Infère. Inferus.
Pappus. Aigrette.
Rachis. Râpe.
Famille.
Espèce.
Genre.
Classe.

¹ *INST*, p. 672.

² *Ibid.*, p. 675.

³ *Ibid.*, p. 671.

⁴ *Ibid.*

Variété.
Monstre.
Fructiste. *Phil. bot* : 16¹.
Calyciste.
Corroliste.
Sexualiste.
Sommeil des fleurs.
— des plantes.
Vivipares.

2-1
Columella.
Tuba.
Sommet.
Apex.
Synonymie.
Cilié.
Feuille.
Rameau.
Fronts.
Composée.
Fleuron.
Demi-fleuron.
Radiée.
Périanthe.
À étamines.
Discoïde.
Système.
Méthode.
Arbre.
Mousse.
Fougères.
Palmiers.
Liguens. Lichen.
Hirsutus.
Hirtum.
Tomentosum.
Hispidum.

¹ Lire « 17 ». *PB*, p. 17.

Drupa.
Pomum.
Liliacée.
Légumineuse.
Umbellifère.
Monopétale.
Polypétale.
Maturité.
Grefte.
Tripétale.
Tétrapétale.
Pentapétale.
Hexapétale.
Octopétale.
Polypétale.
Crucifères.
Rosacées.
Dipsacées.
Cynaracéphales. [?]
Arealia. [un mot illisible]
Champignons.
[un mot illisible]
Onglet.
Limbe.
Tube.

2-2
Pavillon. Ailes. Nacelle.
Dichotome.
Diphylle.
Monosperme.
Disperme.
Trisperme.
Tétrasperme.
Polysperme.
Polycarpes.
Gymnosperme.
Vivace.
Pépin.
Nux.

Orbiculus.
Dissepimentum.
Corymbe.
Épi.
Panicule.
Orchidées. Orchidea.
Nectairae
Frutex.
Polyga :
Monogamia.
Stellatae.
Syngenesia.
Gynandrie.
Diadelphus.
Monadelphus.
Monœcie.
Diécie.
Cryptogamia.
[un mot illisible]
Nœud.
Inernœud.
Caudex.
Caulis.
Truncus.
Fronts.
Gemma. V. Bourgeon.
Suffrutex.
Parenchyme.
Herbes.
Foin.
Brachiatus ramus decupatim oppositos habei.
Nux.
Hilum. [?]
Plumula.
[un mot illisible]
Capitule.
Étiolé.
Plantule.

2-3

Polyspermes.
Vésicule.
Réticulaire. V. Roseau.
Germination.
Végétation.
Floraison.
Foliation.
Fructification.
Cimier. Cyma.
Rubiacées.
Stipes.
Personées.
Labiées.
Papilionacées.
Stigmate.
Rameau.
Corculum.
Supports. Fulcra. *Ph. bot.* 43¹.
Fusiforme. V. Racine.
Tronqué. Praemorsum.
Traînasse.
Rampant. Reptans.
Traçant. Repens.
Hybernaculum.
Fronde. Frons. 46, *Phil. bot.*².
Stipes, tige de la fronde³.
Fane.
Trichophyllos.
Rostellum. *Phil. bot.* p. 60⁴.
Plumula. *Phil. bot.* p. 60⁵.
Corculum. *Phil. bot.* p. 60⁶.

5⁷

¹ *PB*, p. 43.

² *Ibid*, p. 46.

³ La phase qui suit est difficile à lire.

⁴ *PB*, p. 60-61.

⁵ *Ibid*.

⁶ *Ibid*.

⁷ En haut de ce fragment, nous lisons la définition des mots « Aortiva »,

Glane de fleurs, de bouquets. On trouve ce mot assez souvent dans les mémoires de l'Ac[adémie] des sciences pour signifier une touffe ou [un mot illisible]. Dodart¹.

Taller. Quand on a pincé ou *arrêté* la tige du melon, potiron etc., ce qui reste depuis l'endroit retranché jusqu'à terre fait ce que les jardiniers appellent taller, comme qui dirait *étaler* (Dodart) parce que la plante pousse fort près du pied 4, 5, 6 tiges qui se couchent d'abord et s'étalent en rond autour de la cicatrice de la tige retranchée. (Mem[oires] de l'an : 1700, p. 148.)

Broques. Rejetons ou tête secondaire de choux frisés dont la tête principale a été abattue. Dodart. Broccoli. (Dodart. Mem[oires] de l'an : 1700, p. 150.)

Troches de froment. Dodart. Touffe de tiges sorties du même grains. Mem[oires] de l'an : 1700. p. 156².

Couronne. Corona. [une phrase illisible] La couronne est terminée par une aigrette : elle est dite aigrettée. Quand elle [est] nue, on l'appelle couronne simple. Dalib. p. XLVI³.

Fane. Touffe de feuilles radicales.

6

M. Dalibard dans son *Florae Parisiensis prodromus* a confondu le réceptacle avec le placenta⁴. Ce sont des idées fort différentes. Le réceptacle est la partie par où le fruit tient à la plante le placenta est la partie par où les semences tiennent au péricarpe⁵. Il est vrai

« Acaulus et Acaulis », « Acinus » et « A la ». Au moins la moitié de ces lignes proviennent d'*INST* (t. 1, p. 665).

¹ Dans ce fragment, Rousseau se réfère souvent à l'article intitulé « Sur la multiplication des corps vivants considérée dans la fécondité des plantes, par M. Dodart », *Histoire de l'Académie royale des sciences, année M. DCC*, Paris, 1761, p. 136-160.

² Deux mots « seriphium » et « santonicum » suivent cette définition.

³ Th.-F. Dalibard, *Florae Parisiensis prodromus*, Paris, 1749, p. XLVI.

⁴ *Ibid.*, p. XLVII.

⁵ Voir les articles « Réceptacle » et « Placenta » du *Dictionnaire de botanique*.

que quand les semences sont nues le réceptacle et le placenta sont la même chose. Mais toutes les fois que le fruit est angiosperme le réceptacle et le placenta sont différents.

7

Selon Rey, les fleurs appelées indéterminément polypétales sont celles dont la corolle est composée de plus de 5 pétales. Au lieu que les fruits polyspermes sont ceux qui contiennent seulement plus de quatre semences. La différence de cette mesure numérique vient de ce que la nombreuse famille des rosacées est toute pentapétale, et que les deux familles des borraginées et des labiées sont tetraspermes, ce qui a engagé cet auteur à prendre la dénomination indéfinie de plusieurs au-delà des nombres déterminés les plus fréquents. Il semble cependant qu'il aurait dû renfermer encore dans les nombres déterminés les corolles hexapétales que portent la plupart des liliacées, et par cette raison n'appeler polypétales comme a fait depuis M. Ludwig que les fleurs qui ont plus de six pétales¹.

8

Il y a des bourgeons à fruits, des bourgeons à feuilles, et des bourgeons à fruits et à feuilles. Les arbres et arbustes qui fleurissent avant de feuiller ont tous des bourgeons à fruits et des bourgeons à feuilles ; mais ceux qui feuillent avant de fleurir tels par exemple que l'alisier, l'épine blanche etc., n'ont que des bourgeons mixtes, savoir à feuilles et à fruits tout à la fois.

9

Triblastes. Terme employé par Jungius² pour exprimer un verticille de trois feuilles.

Monoblastes. Terme employé par Jungius pour exprimer la situation des feuilles qui ne naissent isolées et séparées les unes des autres.

¹ Voir Ch. G. Ludwig, *Definitiones generum plantarum*, Leipzig, 1747.

² Rousseau n'a ni commandé ni reçu d'ouvrage de Jungius. Il a sans doute obtenu cette information dans un traité disponible de l'époque que nous ne pouvons pas préciser pour l'instant.

Imbriqué : adj. Arrangé graduellement et alternativement par étages comme on arrange les tuiles sur les toits. Cette disposition a lieu plus communément dans les calices des fleurs composées que dans toutes les autres parties des végétaux¹. Un calice imbriqué est composé de plusieurs rangs d'écailles qui ceignent et environnent les fleurons en sorte que le premier rang d'intérieur d'écailles [ceint et touche²] immédiatement les fleurons, le second rang d'écailles ceint et touche le premier, chaque écaille extérieure recouvrant le joint de deux intérieures et chaque joint du second rang tombant sur le milieu d'une écaille du premier. Le troisième rang ceint le second comme le second ceint le premier et ainsi de suite ; comme ces écailles diminuent graduellement de grandeur chaque rang plus court que celui qu'il embrasse et laisse paraître l'extrémité supérieure et tous ces rangs se distinguent facilement à l'œil quoiqu'attachés tous par le bas au même disque ou réceptacle³.

M. Linnaeus donne le même nom de réceptacle à l'adhérence du fruit à la plante et à l'adhérence de la semence au fruit. Il me paraît plus avantageux de suivre en ceci les botanistes français qui laissent le nom de réceptacle à la première et à l'autre celui de placenta⁴.

Le cimier (cyma) diffère de l'ombelle proprement dite en ce que l'ombelle se subsiste en ombellules aussi régulières qu'elles, au lieu que les rayons du cimier se ramifient irrégulièrement⁶.

¹ Voir la sixième des *Lettres sur la botanique*.

² Cette partie est difficile à déchiffrer. Nous présentons la lecture des *OC*, mais nous lisons d'autres mots aux alentours.

³ Un ensemble concernant la figure d'*INST* du calice suit ces lignes.

⁴ Rousseau répète sa critique dans l'article « Placenta » du *Dictionnaire de botanique*.

⁵ Nous n'avons pas retenu les mots mentionnés sans définition.

⁶ Voir l'article « Cymier » du *Dictionnaire de botanique*.

Caryophyllé, en manière d'œillet. Ray et d'autres appellent ainsi les feuilles caryophyllées de quelques graminées mais quelques fois opposées¹.

Fleur. État premier de la fructification durant la fécondation des germes².

13

Noms français de plantes

Vanet. [?]

Goémon. Valmont³. 2. p. 518.

Sargazo – *Fucus natans*. L. Valmont. 2. p. 636.

Algue.

Lucet. [?] Une airelle ou myrtille d'elle dans la [un mot illisible] à une certaine hauteur.

14

Abortiva.

Abrupte.

Acaulis et Acaulus.

Acerosum. V. Scheuchz. Gram. p. prinea vocum et terminorum⁴.

Acinus.

Acini.

Acotylédone.

Aculeum.

Adnatum.

Adpressum⁵.

Adscendeus¹.

¹ Voir l'article « Caryophyllé » du *Dictionnaire de botanique*.

² Voir l'article « Fleur » du *Dictionnaire de botanique*.

³ J.-Ch. Valmont de Bomare, *Dictionnaire raisonné universel d'Histoire naturelle*, Paris, 1765.

⁴ « Acerosum » est le premier mot expliqué dans les « Vocum et terminorum in regraminea usitatorum explicatio » de J. Scheuchzer, *Agrostographia*, Zurich, 1719.

⁵ Lire « Appressum ».

Adversum.
Agrégé.
Agrostographie.
Aiguillon, pointe fragile qui tient si peu à la plante qu'on l'en détache aisément sans rien déchirer².
Aile.
Algue.
Alterne.
Amentum.
Amplexicaule.
Anceps.
Androgyne.
Angiosperme.
Angustifeuille. [?]
Annuel.
Anthère³.
Apétale.
Apex.
Aphylle.
Appendice.
Arbre.
Arbrisseau.
Arête.
Arillus.
Articulé.
Asparagus.
Asperifeuille.
Aubier.
Acutus.
Auriculatum.
Axillaire⁴.

Baie.

¹ Lire « Ascensus ».

² G. Ducourthial lit : « Aiguillon, pointe fragile qui tient si peu à la plante qu'en l'on détache ai je même sans rien déchirer » (G. Ducourthial, *La Botanique selon J.-J. Rousseau*, Paris, 2009, p. 429).

³ À gauche de ce mot, il y a une phrase difficile à lire.

⁴ En bas de ce mot, nous lisons : « Noyau, semence en consistance d'amande renfermée dans une coque osseuse. »

Balle.
Barbe.
Barbula.
Bois.
Botanique.
Botaniste.
Botanophile.
Bractée.
Branche.
Brou « drupa »¹.
Bulbe.

¹ Une définition difficile à déchiffrer est inscrite à droite de ce mot.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

BPUN, MsR 21.

Bibliographie :

Ducourthial (G.), *La Botanique selon J.-J. Rousseau*, Paris, Belin, 2009,
p. 427-429.

Kobayashi (T.), « L'Encyclopédie et Rousseau : dimension botanique »,
Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie, 39, 2005, p. 81-103.
OC IV, p. 1254-1256.

V. ANNOTATIONS SUR
LE *SYNOPSIS* DE RAY
(1767-1769)

Le Jesus College de Cambridge conserve un exemplaire du *Synopsis methodica stirpium Britannicarum* de Ray (3^e éd., Londres, 1724) annoté de la main de Rousseau¹. Il provient de la famille Malthus (CC 5425 n. b). Le Citoyen a en effet vendu ses livres de botanique à Daniel Malthus, père du fameux économiste Thomas en 1775 (OC I, p. 832).

Dans sa lettre à Rousseau du 10 septembre 1766, la duchesse de Portland parle de son prochain envoi du *Synopsis* (CC 5425). Le 12 février 1767, Jean-Jacques lui écrit : « Le *Synopsis* comprend des descriptions à ma portée et que je suis en état de suivre sans m'arracher les yeux » (CC 5725). Nous pensons donc qu'il a commencé à l'annoter à cette période². Deux autres indices permettraient d'en préciser davantage la date : premièrement, comme Rousseau mentionne, sur la table 8 du traité, son séjour à Douvres du 16 au 21 mai 1767, certaines notes sont postérieures à son retour en France ; deuxièmement, un passage de l'*Historia stirpium indigenarum Helvetiae* de Haller (Berne, 1768) est cité à la page 234, ce qui implique que quelques lignes n'ont pas été rédigées avant sa parution en 1768³. Ajoutons que c'est vers mars 1768 que Jean-Jacques commentait le *Methodus foliorum* de Sauvages (La Haye, 1751) (CC 6271), l'autre livre déposé au Jesus College.

La majorité des annotations consiste en binômes proposés par

¹ Sur la page de titre, il a écrit son nom : « A J.J. Rousseau ». « A » signifie « de » en latin.

² Leigh et Cheyron supposent que Rousseau a laissé son *Synopsis* en Angleterre, car, d'après eux, il a commandé un autre exemplaire en 1767 (CC 6134 n. d et Cheyron, « Ray et Sauvages annotés par J.-J. Rousseau », *Littératures*, 15, 1986, p. 92 et 99). Mais le livre que Rousseau demande, « *Methodus emendata* », n'est en aucun cas le *Synopsis*. Il s'agit bien de Ray, *Methodus plantarum emendata et aucta*, Londres, 1703.

³ Rousseau accuse réception de ce traité le 21 juillet 1769 à DuPeyrou, mais c'est avec un retard considérable (CC 6593).

Linné : à côté du nom et de la définition d'une plante, Rousseau écrit le nom linnéen correspondant. Sur 395 des 482 pages, nous trouvons au moins une note de sa main. Si nous comptons également de simples tirets et de nombreux « B. », renvois à *CB*, nous pensons que 956 végétaux sont concernés. Il est néanmoins difficile d'affirmer dans quel ordre le Citoyen a annoté et selon quel principe il a choisi les espèces. Dans l'ordre même du traité ? Ou bien d'après ses préoccupations du moment ? Notons que la duchesse de Portland déterminait les plantes avec le *Synopsis* et Jean-Jacques devait ainsi trouver la concordance des noms dans ce traité et *SP*, afin de bien communiquer avec elle (CC 5482).

Comme les binômes linnéens sont nombreux et qu'il est techniquement difficile de reproduire toutes les lignes du *Synopsis* concernées sans lesquelles il est impossible de comprendre le bon sens des annotations, nous nous bornons à présenter une reproduction qui pourrait suggérer la nature des notes (nous y voyons *Vinca minor* et *Vinca major*, c'est-à-dire, les pervenches, de l'écriture de Rousseau) et à transcrire uniquement les phrases significatives. Pour ces dernières, nous donnons en italique les pages et les passages du *Synopsis*.

[p. 199. 3. *Jacea nigra minor*...]

À voir si c'est une variété de *Centaurea nigra* que Linnaeus dit croître en Angleterre¹ et dont il n'est pas parlé ici ?

[p. 208-209. Table 8.]

Ligusticum cornubiense. Trouvée à Douvres², fleurs jaunes

[p. 234. 5. *Menthastrum spicatum folio longiore*...]

Cette variété paraît être l'*herbe aux chats* des Genevois, laquelle n'est point une cataire, mais une menthe. Je la crois aussi la même plante trouvée par M. Haller auprès de Grandson³, n. 228⁴.

[p. 341. 2. *Helianthemum vulgare*...]

Cistus surrejanus. Surrejanus=de Surrey⁵.

[p.396-397. Table 20.]

Alopecurus bulbosus. C'est ainsi que Linn[aeus] l'appelle dans son Appendix⁶, mais dans le corps des *Species pl[antarum]* il lui donne le nom d'*Hordeum nodosum*⁷.

[p. 432. 4. *Juncus laevis vulgaris panicula sparsa*... 5. *Juncus laevis vulgaris panicula compactiore*...]

Les remarques des n^{os} 4 et 5 sont manifestement transposées et celle de l'un appartient à l'autre. Duchesne a fait la même erreur dans son manuel de botanique⁸. Il y a dans tout cela des quiproquos presque incorrigibles.

¹ *SP*, p. 1288.

² Rousseau y a séjourné le 11 janvier 1766 et du 16 au 21 mai 1767. Il n'avait certainement pas le temps d'herboriser lors de son premier passage hâtif.

³ Au nord d'Yverdon-les-Bains.

⁴ A. von Haller, *Historia stirpium*, Berne, 1768, t. 1, p. 99.

⁵ Rousseau a visité la maison de Malthus dans cette région au sud-ouest de Londres en mars 1766 (CC 5100).

⁶ Il s'agit de l'appendice de *SP*, p. 1665.

⁷ *SP*, p. 126.

⁸ A.-N. Duchesne, *Manuel de botanique*, Paris, 1764, 4^e partie, p. 17-18. DuPeyrou a probablement vu cet ouvrage chez Rousseau en 1764 (CC 3769).

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

Cambridge, Jesus College, Old Library, MI-1-16.

Bibliographie :

CC 5425, hhhh et iiii.

Cheyron (H.), « Ray et Sauvages annotés par J.-J. Rousseau », *Littératures*, 15, 1986, p. 83-99.

268 SYNOPSIS METHODICA

tella dictus *Park.* 226. nemorum Moschatellina dictus *C. B. Pin.* 178. Radix cava minima viridi flore *Ger.* 933. *Tuberosus Moscatell.* Martio mense exeunte & initio Aprilis apud nos floret, in umbrosis sepibus & senticetis, aut etiam sub arboribus solo laxo aut arenoso.

Capitulo cubico e quinque flosculis composito (quibus totidem succedunt baccae) in uno caule unico, radice denticulos imitata, folio ad Fumariam accedente abunde distinguitur tum a congeneribus, tum ab omnibus aliis plantis.

GENUS DECIMUM SEPTIMUM.

HERBÆ MULTISILIQUÆ
SEU CORNICULATÆ,

Quæ ad singulos flores producunt siliquas seu cornicula disjuncta.

Vinca minor § 1. **V**INCA Pervinca minor *Ger. Em.* 894. vulgaris *Park.* 380. Clematis daphnoides minor *J. B. II.* 130. *C. B. Pin.* 301. *Periwinckle.* Ad sepes & in aggeribus fossarum sed rarius.

Vinca major 2. Clematis daphnoides major *C. B. Pin.* 302. daphnoides major flore cœruleo & albo *J. B. II.* 132. daphnoid. latifolia, sive Vinca Pervinca major *Park.* 380. daphn. sive Pervinca major *Ger. Em.* 894. *The greater Periwinckle.* In the Highways between *Wolverton* and *Tarnton*, and in several Hedges thereabout; *Dr. Plot*, Found also near *Colchester* by *Dr. Richardson*. (In the way from *Knowlton* to *Deal*, and in a Lane before you come to *Foots Gray* from *Roebill*; *Mr. J. Sherard*.)

Hujus notæ sunt sarmenta longa, repentia; folia glabra, colore & consistentia Hederaceorum. Flores amplii; siliquæ ad singulos flores geminæ, non lanigeræ

Vulneraria insignis est. Usus præcipuus in fluxionibus alvi, dysenteria, hæmorrhoidibus, expuitione sanguinis, hæmorrhagia narium, vulneribus seroso liquore manantibus. Extrinsecus in profluvio mensium, narium; in laxitate ac dolore dentium; Lac extinctum revocat; *Schrod.*

§. Sem-

VI. ANNOTATIONS SUR
LE *METHODUS FOLIORUM* DE SAUVAGES
(1767-1769)

L'autre traité annoté par Rousseau et conservé au Jesus College de Cambridge est le *Methodus foliorum* de Sauvages (La Haye, 1751), qui permet la détermination des plantes par les feuilles. Il provient aussi de la famille Malthus (CC 5274ter).

Après la commande à Duchesne du 19 mai 1765 (CC 4417), Guy en a envoyé un exemplaire au Citoyen le 29 août 1765 (CC 4622). Sur les deux pages de garde, nous trouvons le brouillon d'un passage de sa lettre à Hume du 10 juillet 1766 et dans la note inscrite à la page 261, une mention de son passage à Douvres, très certainement celui de mai 1767. Les annotations doivent donc être ultérieures à ces dates¹. En plus, par les deux raisons suivantes, nous pensons qu'elles ont été commencées et principalement accomplies lors de son séjour à Trie de juin 1767 à juin 1768 : 1° le 3 mai 1768, Jean-Jacques écrit à DuPeyrou : « J'ai aussi réduit avec non moins de peine les phrases de Sauvages à la nomenclature triviale de Linnaeus qui est très commode » (CC 6271) ; 2° Aux pages 52, 126 et 186, il compare une plante à celle du « petit jardin de Trie ».

La majorité des notes consiste en binômes linnéens correspondants. Contrairement aux autres livres annotés, Rousseau a aussi repris, dans la plupart des cas, la description de l'espèce. Par exemple, sur la reproduction photographique, nous voyons en bas de la page : « *Vinca minor*. f^{is} lanceolato-ovatis caulibus Dod. 406. 2. procumbentibus. L. [...]. Clematis daphnoides minor. Pin. 301. Vinca Lin : Vinca Min : caules procumbentes : f^a obtusiora margine laevia ; pedunculi curvati ; calyces breves². » De cette façon, Jean-Jacques a rempli la marge, sur 319 des 325 pages de texte, ainsi que sur la page du titre³, sept pages de garde (dont

¹ Les autres lieux indiqués sont : Calwich, le Chasseron, Davenport et Wootton. Rousseau a connu ces endroits avant mai 1767.

² *SP*, p. 304.

³ Rousseau y a inscrit « A J.J. Rousseau ».

quatre sont reproduites dans *CC* : planches oooo et pppp), quatre pages de la préface, 29 pages de l'index, une page blanche et même à l'intérieur de plat recto et verso.

En plus des éléments relatifs à *SP*, Rousseau indique les appellations en français de diverses plantes. Il corrige également les informations données par Sauvages et apporte souvent plus d'exemples et de précision. Il a dû ainsi se référer à différents traités. Les botanistes suivants, entre autres, sont cités : Barrelier, Bauhin, Dioscoride, Dodonée, Jussieu, Garsault, Gerard, Gouan, Haller, Lémery, Matthioli, Tournefort, Vaillant et Wepfer. Il n'avait pourtant pas besoin de consulter tous les livres concernés : par exemple, l'indication « Barr. 1182 » de la page 190 qui renvoie aux *Plantae per Galliam* de Barrelier (Paris, 1714) ne vient probablement pas de ce traité, mais de la description de l'espèce donnée par *SP*. Par contre, nous pensons que Rousseau devait examiner directement l'ouvrage en question pour écrire le commentaire comme suit : « La Polygonum buxi minoris f° de Vaillant t. 32. f. 2 n'est pas celle-ci, mais la *Polygola amara*... » (p. 53). Par conséquent, en considérant la précision et la façon vécue des notes concernées, nous croyons que, lors des annotations, Jean-Jacques avait les six ouvrages suivants sous les yeux : F.-A.-P. de Garsault, *Les Figures des plantes et animaux d'usage en médecine*, Paris, 1764 ; A. Gouan, *Flora Monspeliaca*, Lyon, 1765 ; A. von Haller, *Historia stirpium indigenarum Helvetiae*, Berne, 1768 ; *INST* ; P. Matthioli, *Commentarii in VI libros pedacii Dioscoridis anazarbei de medica materia*, Bâle, 1674 ; S. Vaillant, *Botanicon Parisiense*, Paris, 1727. Il possédait les livres de Garsault, Tournefort et Vaillant avant son retour en France de mai 1767 (*CC* 4417 et 4622), mais ceux de Gouan, Haller et Matthioli sont parvenus entre ses mains en mai et juillet 1769 (*CC* 5681, 5681bis et 6593). Nous supposons donc que Rousseau a continué à annoter le *Methodus* au plus tôt jusqu'à son séjour à Monquin.

[p. 5. 58. *Cactus novemangularis longus erectus.*]

Corriger ainsi la phrase : *Cactus erectus longus suboctangularis : angulis peruvianus.*

[p. 13. 2. *Prim...*]

Sanicula alpina lutea. Pin. 242.

Les *sanicula alpina* du *Pinax*, p. 242 et 243, n° 2, 3, 4, 5 et 6, ne sont qu'autant de variétés de l'auriade. *Ibid.*, n. 1.

[p. 15. 24. *Statice...*]

*Statice armeria*¹.

Je crois que c'est la même appelée *gazon d'Espagne*, page 27².

[p. 15. 28. *Globularia caule nudo...* Haller.]

Le n° 28 serait-il la *Globularia vulgaris* ? Il est à présumer que non, puisque Haller fait la tige nue ; ce que Linnaeus la fait feuillue caule folioso. Cependant je ne trouve point ici cette globulaire commune, ni dans la table.

[p. 17. 44. *Hyacinthus...*]

C'est celle des bois

[p. 17. 46. *Hyacinthus...*]

C'est celle des jardins.

[p. 18. 64. *Amarillis...*]

*Amaryllis sarniensis*³. C'est le lis de Guernesey.

[p. 20. 67. *Typha...*]

Typha angustifolia.

N.B. Ces deux *Typha*⁴ doivent être ci-devant à leur n° (Monoecia triandria).

[p. 45. 157. *Spergula...*]

Arenaria saxatilis. Pétales blancs entiers obtus, parties du calice plus longues, 5 étamines à sommet blanc sale, semences brunes [un mot illisible], fleurit en mai et juin.

[p. 45. 159. *Abies...*]

*Pinus pinea*⁵. Le sapin [un mot illisible] sans tige est appelé par C. B. *Pinaster conis erectis.*

[p. 52. 220. *Saxifraga...*]

Saxifraga cotyledon. C'est celle du petit jardin à Trie⁶, et du

¹ Suivent d'autres noms.

² Page 27 du *Methodus*.

³ Suit la description donnée par *SP*.

⁴ L'autre est la *Typha latifolia*.

⁵ Suit la description donnée par *SP*.

⁶ Rousseau y a séjourné de juin 1767 à juin 1768.

jardin de M. Davenport¹.

[p. 53. 226. *Polygala*...]

*Polygala chamaebuxus*². La *Polygonum buxi minoris* f° de Vaillant, t. 32, f. 2³ n'est pas celle-ci, mais la *Polygala amara*, fille de la vulgaire, mais à plus grande feuilles radicales.

[p. 54. 250. *Aster*...]

Aster acris. Gouan l'appelle *Ast[er] sedifolius*⁴.

[p. 69. 388. *Rumex floribus*...]

Woottoni⁵ unica granifera.

[p. 71. 400. *Alysson*...]

Voir si ce n'est point le [*Alysson*] *calycinum* à des petits denticules.

[p. 71. 405. *Alysson*...]

Alysson campestre. Voir si ce n'est pas celui de mon herbier⁶.

[p. 71. 406. *Clypeola*...]

Le n° 406 appelé *Alysson calycinum* a cette phrase [un mot illisible]. Caulibus herbaceis, staminibus omnibus dentatis, calycibus persistentibus. Il y a un peu d'embrouillement dans tout ceci.

[p. 72. 412. *Lepidium*...]

Lepidium iberis a toujours, selon Dioscoride, la racine double ou fourchée.

[p. 75. 443. *Ranunculus*...]

Ranunculus gramineus. Il est douteux que ce soit celui-là ; car le *Ran[unculus] gramineus* L. a la racine bulbeuse et il n'est rien dit ici.

[p. 87. 538. *Aster*...]

Inula oculus-christi. À examiner si ce n'est pas là la plante que je prévois pour l'*Inula oculus-christi* Lin. C'est la même.

[p. 92. 30. *Genista foliis*...]

Genista pilosa. C'est la genette de l'ordre de St-Louis.

[p. 102-103. 123. *Celosia*...]

¹ C'est le propriétaire de Wootton Hall. Rousseau lui a rendu visite à Davenport Hall, au nord ouest de Wootton, près de Leek, en août 1766 (CC 5390 et A456 ; OC I, p. 179-180).

² Suit la description donnée par SP.

³ S. Vaillant, *op. cit.*

⁴ A. Gouan, *op. cit.*, p. 380.

⁵ Rousseau s'est installé à Wootton le 22 mars 1766.

⁶ Nous ne trouvons pas cette espèce dans les herbiers connus de Rousseau.

*Celosia margaritacea*¹. C'est selon Lémery² l'amarante ordinaire, f. Matth. 737. 1³.
 [p. 113. 226. *Cerinth...*]
Cerinth major. Il y a erreur dans le synonyme. V. p. 63⁴.
 [p. 126. 24. *Euphorbia...*]
Euphorbia lathyris. C'est celle du petit jardin⁵.
 [p. 131. 68. *Veronica...*]
Veronica anagallis. Beccab[unga] à feuilles étroites.
 [p. 139. 140. *Lonicera...*]
Lonicera periclymenum. C'est le nôtre.
 [p. 141. 152. *Leonurus...*]
Phlomis leonurus. Queue de Lion. Ainsi le *leonurus* de Tournefort est un *phlomis* dans Linnaeus.
 [p. 142. 154 *Stachys...*]
Stachys annua. C'est mon *sideritis*, tant velu que glabre.
 [p. 145⁶. 176. *Teucrium...*]
*Teucrium lucidum*⁷. Je crois que c'est la *Chamaedrys fruticosa* du mont Chasseron⁸.
 [p. 143⁹. 255. *Dianthus...*]
Dianthus caryophyllus. Il y a plusieurs variétés de cet œillet, ente autres, celle appelée *Dianthus caryophyllus imbricatus spicam frumenti referens*.
 [p. 172. 6. *Salix...*]
Salix fragilis.
 Le synonyme précédent de C. B¹⁰. vient ici selon Haller¹¹.
 [p. 177. 26. *Fragaria...*]
Fragaria vesca. *Fragaria virginiana fructu coccineo*. C'est celle dont j'ai mangé à Calwich¹².

¹ Suit la description donnée par *SP*.

² Il s'agit sans doute du chimiste Nicolas Lémery, mais nous ne savons pas à quel traité pense Rousseau.

³ P. Matthioli, *op. cit.*, p. 737.

⁴ Page 27 du *Methodus*.

⁵ De Trie. Voir la note de Rousseau sur la page 52.

⁶ L'annotation de Rousseau se trouve à la page 146.

⁷ Suit la description donnée par *SP*.

⁸ Rousseau y a herborisé en juillet 1764. Voir notre introduction générale.

⁹ Le livre contient deux fois les pages 141-152. Ici, c'est la deuxième « p. 143 ».

¹⁰ *Salix spontanea fragilis amygdalino folio auriculata*.

¹¹ Voir A. von Haller, *op. cit.*, t. 2, p. 305.

¹² Voir notre introduction générale.

[p. 179. 46. *Potentilla*...]

*Potentilla alba*¹. Si celle-ci est la même que celle du n° 45 comme elle me le paraît, il faut qu'il y ait quelque erreur dans Gouan².

[p. 186. 92. *Medicago*...]

Medicago polymorpha β *scutellata*. Ce doit être celle du petit jardin³.

[p. 190. 122. *Psoralea*... *Cytisus incanus folio medio longiore*. C. B.]

Psoralea bituminosa. Ce synonyme appartient à l'*Anthyllis cytisoides* L. f. Barr. 1182.

[p. 201. 44. *Chamaerops*...]

Il se trompe. Cette plante-ci n'est point le dattier, mais le chamaeriphes de Dodonée. Le dattier a les feuilles pinnées et non palmées ; c'est le *Palma major* du *Pinax* et le *Phoenix dactylifera* de Linnaeus.

[p. 202. 47. *Jatropha*...]

*Jatropha manihot*⁴ (*acalculata*).

N.B. C'est la vraie cassave. Monoec[ia] monadelph[ia].

[p. 211. 112. *Hedera*...]

Hedera helix. Il y a un autre lierre de Canada (*Hedera quinquefolia*) qui est relatif monophyte.

[p. 212. 119. *Acer*...]

Acer pseudoplatanus. À voir si ce n'est pas celui de Wootton, puisque le *rubrum* est dioïque.

[p. 226. 87. *Rosa*...]

Rosa centifolia ou la rose de Provins⁵.

La rose de Provins ne serait-elle point au contraire la *Rosa gallica* L., *Rosa rubra multiplex*. Pin. 481, car la *centifolia* paraît être le rosier à cent feuilles ou rosier de Hollande à fleurs très doubles. La *Rosa gallica* paraît être la rosa ordinaire des jardins.

[p. 251. 55. *Geranium*...]

Ce n'est pas le *Geranium papilionaceum* qui est à feuilles anguleuses, comme de mauves, vu que celui-ci est dit à feuilles découpées comme celles de coriandre. Ainsi je ne sais ce que c'est.

¹ Suit la description donnée par *SP*.

² Gouan, *op. cit.*, p. 259-260.

³ De Trie.

⁴ Suit la description donnée par *SP*.

⁵ *Ibid.*

[p. 256. 98. *Athamanta...*]

L'*Athamanta cretensis* habite en Suisse, et l'*Athamanta annua* habite en Crète.

[p. 256. 100. *Athamanta... Daucus creticus femine hirsuto. J. B.*]

*Athamanta cervaria*¹. *Athamanta oreoselinum*². L'un et l'autre sont des *oreoselinum* selon Tournefort³.

N.B. Le synonyme de J[ean] B[auhin] va selon Lin[né] à l'*Atham[anta] cretensis*.

[p. 257. 109. *Peucedanum...*]

Peucedanum silaus. La grande saxifrage de Garsault, t. 4, pl. 521, p. 109⁴.

[p. 261. 149. *Ligusticum...*]

*Ligusticum cornubiense*⁵.

N.B. C'est celle que j'ai vue à Douvres⁶.

[p. 283. 112. *Sisymbrium...*]

Sisymbrium arenosum.

N.B. Le n° 112 est selon Gouan la roquette ordinaire *Brassica eruca*⁷.

[p. 284. 119. *Erysimum... Erysimum angustifolium majus. C. B.*]

Sisymbrium altissimum. Linnaeus donne ce synonyme au *Sisymbrium Irio*.

[p. 292. 181. *Carduus...*]

Carduus acanthoides. Calyx arcte imbricatus laevis mucronibus vix conspicuis. Ceci⁸ appartient au *Carduus palustris* qui précède.

[p. 299. 239. *Crepis...*]

Crepis biennis. Il y a ici erreur entre Linnaeus⁹ et Gouan¹⁰.

[p. 300. 248. *Sonchus...*]

Sonchus palustris. L'unique distinction que Linnaeus donne dans les phrases de celui-ci et du *Sonchus arvensis* est 1^o f^{is}

¹ Suit la description donnée par *SP*.

² *Ibid*.

³ *INST*, t. 1, p. 318.

⁴ F.-A.-P. de Garsault, *op. cit.*, t. 4, p. 109.

⁵ Suit la description donnée par *SP*.

⁶ Rousseau y a séjourné le 11 janvier 1766 et du 16 au 21 mai 1767. Il n'avait certainement pas le temps d'herboriser lors de son premier passage hâtif.

⁷ Gouan, *op. cit.*, p. 169.

⁸ La description « Calyx arcte imbricatus laevis mucronibus vix conspicuis ».

⁹ *SP*, p. 1136.

¹⁰ Gouan, *op. cit.*, p. 352.

runcinatis basi sagittatis et 2^o f^{is} runcinatis basi cordatis¹.

[p. 304. 276. *Achillea*... *Genepit*.]

Achillea clavennae. Il se trompe : ce n'est pas le génépi.

[p. 307. *Paeonia*...]

*A. femina*². *B. mascula*³. On distingue aisément les deux var[iétés] : par la racine tuberculée dans la femelle et en barres [?] dans la mâle.

[p. 308. *Cicuta*. Linn. *Ciguë d'eau*.]

C'est, selon Wepfer⁴, la ciguë socrate.

[p. 316. *Androsace*, 16.]

Add, 1. Toutes celles du *Sp[ecies] pl[antarum]*.

[p. 319⁵.]

Cacalia. 52, 81, 84. Syng[enesia] pol[ygamia] aeq[ualis]. Voyez aussi p. 113, n. 221.

[p. 319. *Campanula*...]

Toutes les campanules dont dans cet ouvrage les phrases sont tirées de Haller, à refaire et vérifier sur les phrases et les noms de Linnaeus.

[p. 323-324. *Euphorbia*...]

Dodecandr[ia] trigyn[ia].

N.B. Ils sont dans un grand désordre ; à les examiner de nouveau.

¹ *SP*, p. 1116.

² Suit la description donnée par *SP*.

³ *Ibid*.

⁴ Johann Jakob Wepfer (1620-1695) est un pharmacologue suisse. Rousseau a-t-il connu cette information par la *Dissertation sur l'usage de la ciguë* de Störck (CC 6622) ?

⁵ Tout en haut de la page, Rousseau ajoute une espèce qui n'est pas retenue dans l'index.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

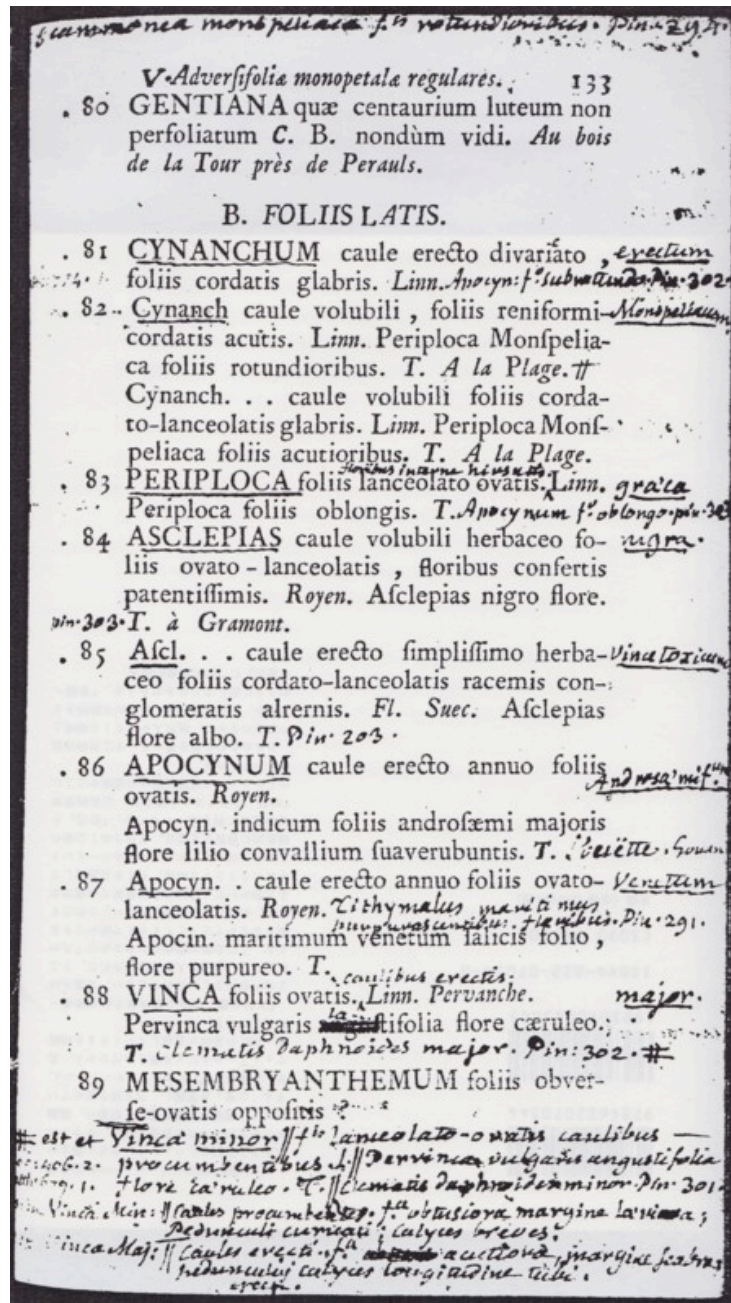
Manuscrit :

Cambridge (GB), Jesus College, Old Library, MI-3-15.

Bibliographie :

CC 5274ter, nnnn, oooo et pppp.

Cheyron (H.), « Ray et Sauvages annotés par J.-J. Rousseau »,
Littératures, 15, 1986, p. 83-99.



Methodus foliorum de Sauvages annoté par Rousseau, p. 133. Old Library, Jesus College, Cambridge.

VII. SÉNÉKA (1768)

Au verso d'un fragment relatif aux circonstances de la rédaction du *Lévite d'Éphraïm* conservé à la Bibliothèque de Genève (MsR 151), nous trouvons une note intitulée « Sénéka ». Il s'agit d'une copie abrégée de l'article « Sénéka » de l'*Encyclopédie*, signé par Jaucourt¹.

Vu que cette rubrique se trouve au tome XV du *Dictionnaire raisonné*, l'emprunt doit être postérieur à la sortie du volume en 1765. Selon l'étude d'Eigeldinger, le texte du recto est rédigé en 1768 (à partir de la fuite de Grenoble) ou après². Il est peut-être imprudent de supposer que les deux fragments datent de la même époque, mais l'absence de preuves concluantes permettrait de proposer cette date en tant que critère provisoire.

Durant son séjour à Trie de juin 1767 à juin 1768, Rousseau est souvent pris de hantises relatives au poison : doute envers DuPeyrou, quand il se persuade que ce dernier se croit empoisonné par lui durant son séjour en novembre 1767 ; obsession selon laquelle les habitants le soupçonnent d'avoir fait avaler du poison au gardien du château décédé en avril 1768³. Nous savons que, grâce à la botanique, Rousseau peut s'échapper de la dure réalité. Mais outre cet aspect d'apaisement, ne serions-nous pas tentés d'imaginer qu'il y a certains rapports entre ces noires obsessions à propos du poison et ce fragment qui traite de l'effet d'antidote du sénéka, texte assez rarement mentionné chez Jean-Jacques qui déteste par-dessus tout l'aspect pharmaceutique de la botanique ? Nous présumons donc que la possibilité de la rédaction à Trie n'est pas tout à fait exclue.

¹À ce sujet, voir J.-J. Rousseau, *Le Lévite d'Éphraïm*, éd. F.S. Eigeldinger, Paris, 1999, p. 67 et T. Kobayashi, « L'*Encyclopédie* et Rousseau : dimension botanique », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 39, 2005, p. 86-87.

²J.-J. Rousseau, *op. cit.*, p. 23-24 et p. 61.

³Voir, entre autres, CC 6130 et la *Note mémorative sur la maladie et la mort de M. Deschamps* (OC I, p. 1179-1183).

Sénéka.

The rattle snake root.

Polygala virginiana foliis alternis, intergerrimis, racemo terminatrice erecto. Gron : flor : Virgin :

Polygala virginiana, foliis oblongis, floribus in thyrsis candidis, radice alexipharmaca. Miller.

On distingue la racine du sénéka par une côte membraneuse qui règne d'un seul côté dans toute sa longueur.

M. Teinnint, médecin écossais, annonça en 1738 cette plante à l'Académie des sciences comme un spécifique dans les maladies inflammatoires de la poitrine.

Il dit que les Indiens la regarde[n]t comme un puissant remède contre le venin¹ des serpents à sonnettes.

M. Orry fit venir en France quantité de cette racine, les médecins la prônèrent partout. M. Bouvard et l'historien de l'Académie des sciences la mit au nombre des spécifiques du nouveau monde. Maintenant toute cette gloire et toute la réputation qui reste à cette plante est de posséder une âcreté dangereuse et corrosive. / de J : / Encycl² :

Serrette qui sert aux teinturiers pour teindre en jaune moins bien que la gaude, quelle plante est-ce ? Une Jacée. *Serratula*³.

¹ Rousseau a d'abord écrit « la morsure ». Dans l'*Encyclopédie*, on lit « le venin ».

² Voir *Enc.*, XV, p. 13-14.

³ Ces lignes sur la « serrette » sont aussi tirées du *Dictionnaire raisonné (Enc.*, XV, p. 117 et 118).

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

Bibliothèque de Genève, MsR 151.

Bibliographie :

Courtois (L.-J.), « Deux fragments inédits de J.-J. Rousseau », *AJR*, 24, 1935, p. 83-93.

Kobayashi (T.), « L'*Encyclopédie* et Rousseau : dimension botanique », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 39, 2005, p. 81-103.

Rousseau (J.-J.), *Le Lévitte d'Éphraïm*, éd. F.S. Eigeldinger, Paris, Champion, 1999, p. 23-24 et 65-67.

VIII. FRAGMENTS 15-25 (1768-1777)

Si nous renversons le MsR 21 de la BPUN, nous trouvons d'autres textes que les *Fragments* 3-14. Comme ils sont disséminés parmi des pages blanches et l'*Essai de traduction du chant I de la Jérusalem délivrée du Tasse* et l'*Olinde et Sophronie tiré du Tasse*, il est difficile d'affirmer dans quel ordre et à quel moment ils ont été rédigés. Toutefois, puisque la traduction date probablement de 1768 (CC 6497 et 6501)¹, nous considérons, sous toute réserve, qu'ils sont aussi de la même époque. Notons que, le 7 décembre 1768, Rousseau écrit à Laliaud : « je passe entre mon Tasse et mon herbier des heures assez rapides » (CC 6501). L'ensemble est composé des deux éléments suivants :

1. Remarques (fragments 15-17 et 19-20)

Il s'agit de commentaires de Rousseau sur différents sujets botaniques. En particulier, dans les fragments 15, 16 et 20, il exprime son opposition à l'usage pharmaceutique des plantes, ainsi que son admiration pour le règne végétal. Quelques passages présentent une ressemblance avec la « Septième Promenade » ou l'« Introduction » du *Dictionnaire de botanique*. En sont-ils des brouillons ?

2. Définitions de termes ou noms de plantes (fragments 18, 21-25)

Ce sont des fragments qui paraissent être des ébauches d'un dictionnaire de botanique. Les traités cités sont les suivants : G. Pontedera, *Anthologia, accedunt ejusdem Dissertationes XI*, Padoue, 1720 ; S. Vaillant, *Botanicon Parisiense*, Leyde et Amsterdam, 1727 ; J. Barbeau Dubourg, *Le Botaniste français*, Paris, 1767 ; M. Adanson, *Familles des plantes*, Paris, 1763. Rousseau a certainement reçu les trois derniers avant juillet 1769 (CC 3664, 4417 et 6917). Quant à l'ouvrage de Pontedera, il l'a emprunté à Malesherbes de janvier 1772 à mai 1773 (CC 6924, 6933 et 6991).

¹ Voir aussi J. Starobinski, « L'imitation du Tasse », *AJJR*, 40, 1992, p. 265-288.

Dans les fragments 17, 20, 23 et 25, le Citoyen écrit souvent « vous », ce qui évoque le style des *Lettres sur la botanique* qui datent de 1771 à 1774.

Par tous ces éléments, nous pensons que les fragments ont été rédigés à différentes étapes de sa vie, de 1768 au moment de la rédaction de la « Septième Promenade », soit 1777, en passant par les années 1771-1774.

À propos des fragments 23 et 24 qui sont sur une page déchirée à mi-hauteur, J. Starobinski remarque que deux phrases concernant les *Dialogues* sont notées au verso et il y voit le trouble intérieur de Rousseau. Selon lui, étudier les végétaux et traduire le Tasse occupent l'esprit à une besogne de transcription : la conscience de soi peut être mise entre parenthèses¹. Cette remarque est d'autant plus intéressante que quelques-uns des manuscrits de Jean-Jacques sur la botanique coexistent avec des écrits qui concernent ses malheurs dus aux persécutions. Par exemple, le *Vocabulaire* est noté dans le cahier qui contient l'ébauche de la longue lettre destinée à Hume du 10 juillet 1766 et sur les deux pages de garde du *Methodus foliorum* de Sauvages, nous trouvons le brouillon d'un passage de la même lettre. En plus, le *Sénéka* comprend au verso un fragment sur la persécution dont il a été victime lors de sa fuite vers la Suisse et la *Liste des graines* que nous présenterons plus bas côtoie d'autres brouillons des *Dialogues*. Ainsi, nous pouvons constater, matériellement, que Rousseau se plongeait dans l'étude des plantes pour chasser sa noire obsession : la botanique constitue une occupation qui apaise l'esprit angoissé du Citoyen.

¹ J. Starobinski, « L'imitation du Tasse », p. 286.

Que dans ces majestueuses forêts qui couronnent les montagnes, dans ces [ombra]¹ges frais qui bordent les ruisseaux des vallons, d'autres cherchent des drogues. [Les]² pharmaciens ne voient dans le riche émail des prairies que des herbes pour des lavements³, à la bonne heure si les hommes se portent mieux et vivent plus longtemps⁴. Pour moi j'y vois des objets d'admiration qui me transporte et qui me font respecter l'organisation qui les produit. Quoi, j'irais couper, broyer, piler dans un mortier ces roses, ce réséda, cette euphrase ; je détruirais ces rameaux élégants, ce joli feuillage, je froisserais le tissu brillant et délicat de ces fleurs. Non, je contemplerai, je cueillerai, j'arracherai, je diviserai, j'anatomiserai peut-être, mais je n'irai point d'une main stupide et brutale pilant et déchirant [les] fragiles beautés que j'admire. Je veux que mes yeux en jouissent, qu'ils les observent, qu'ils les épuisent, qu'ils s'en rassasient s'il est possible : ces figures, ces couleurs, cette symétrie n'ont pas été mises là pour rien.

[...] ⁵

Eh n'est-il point d'hommes sensibles aux plus touchantes beautés de la nature sans y mêler toujours quelque intérêt personnel ? Pour observer, pour admirer les merveilles de l'organisation végétale, faut-il absolument être médecin ? La parure

¹ Cette partie est arrachée. Nous adoptons la proposition de R. de Vilmorin.

² *Ibid.*

³ Dans la « Septième Promenade », Rousseau écrit : « Ces idées médicinales ne sont assurément guère propres à rendre agréable l'étude de la botanique, elles flétrissent l'émail des prés, l'éclat des fleurs, dessèchent la fraîcheur des bocages, rendent la verdure et les ombrages insipides et dégoûtants ; toutes ces structures charmantes et gracieuses intéressent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela dans un mortier, et l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les bergères parmi des herbes pour les lavements » (*OC I*, p. 1064). Voir aussi plus bas, le vingtième fragment.

⁴ Rousseau a d'abord écrit : « Pour moi, je ne suis qu'un admirateur oisif des merveilles que je foule aux pieds. Qu'on tire parti de la substance des plantes, à la bonne heure, mais avant qu'on broyât cette plante, qu'on la mît en pâte, qu'on en exprimât les sucs, elle avait une figure charmante. »

⁵ Quelques lignes sont arrachées.

de la terre, cette parure à la fois superbe et riante ne mérite-t-elle par elle-même aucun de nos regards ; ces couleurs, ces odeurs, ces figures élégantes et variées n'ont-elles été données aux plantes que pour faire piler tout cela dans un mortier ? Ah sachons aimer la nature, sachons la chercher, l'étudier, la connaître. Sachons admirer des beautés dont ce n'est pas pour nous qu'elle s'est parée, apprenons à rester entre elle et nous et nous guérir de l'ennui, de ceux [?] d'être à charge à nous-même et aux autres. Donnons-nous des amusements faciles, innocents, aimables, qui nous dispensent d'en chercher de ruineux, de criminels, d'insensés. Si l'étude des plantes me purge l'âme c'est assez pour moi, je ne veux point d'autre pharmacie¹.

17

Sitôt que vous verrez la terre se couvrir d'un duvet vert rare et presque imperceptible, hâtez-vous de la changer ou d'en retirer les plantes que vous voulez conserver, car elles ne tarderaient pas d'y périr.

18

Division des fleurs en fertiles et en stériles. V. Ponted : Anth : 64².

19

Mais il ne s'ensuit pas de cela ce me semble qu'un chou soit un animal et qu'un chien soit un végétal³.

20⁴

¹ Une phrase biffée suit ces lignes : « C'est la nature qui veille à la santé de mon corps, mais m'a chargé seul de celle de mon âme. »

² G. Pontedera, *Anthologia, accedunt ejusdem Dissertationes XI*, Padoue, 1720. Les pages 64-66 sont en effet consacrées à un chapitre intitulé « Explanata tubae natura ; dividitur flos in foecundum et in sterilem ».

³ Voir l'article « Végétal » du *Dictionnaire de botanique*.

⁴ La transcription de Jansen (voir la « Note bibliographique ») nous semble incomplète. Ainsi, nous n'avons pas généralement signalé ses propositions afin de ne pas alourdir les notes.

La botanique est la partie de l'histoire naturelle qui traite du règne végétal et comme ce règne est le plus riche et le plus varié des trois, ainsi¹ la botanique est la partie la plus considérable de l'étude du naturaliste.

La nature qui a mis tant d'élégance dans toutes ses formes et tant de choix dans toutes ses distributions a pris surtout un soin particulier de couvrir la nudité de la terre d'une parure si riche et si variée qu'elle fait le charme des yeux et l'étonnement de l'imagination, c'est dans l'examen de cette brillante parure, c'est dans l'étude de cette profusion de richesse que le botaniste admire avec extase l'art divin et le goût exquis de l'ouvrier qui fabriqua la robe de notre mère commune. L'art d'étudier les plantes par la combinaison de leurs mixtes qui composent leur substance, l'art d'en déterminer les vertus médicinales, vraies ou fausses, soit par l'expérience et l'observation toujours imparfaite et trompeuse, soit par l'analyse chimique encore plus fautive, n'a rien de commun avec la botanique. Le botaniste étudie dans les végétaux leur tissu, leur figure, leur organisation, leur génération, leur naissance, leur croissance, leur vie et leur mort. Il les peut considérer aussi par leur couleur, par leur goût, leur odeur, leur saveur, par toutes les prises qu'elles peuvent offrir au[x] sens ; mais ce n'est là qu'une étude analogique et secondaire, qui n'est que pour éclairer et confirmer celle des formes ; les végétaux ne sont aux yeux du botaniste que des êtres organiques ; sitôt que le végétal est mort, qu'il cesse de végéter, que ses parties n'ont plus la mutuelle correspondance qui le faisait vivre et le constituait un tout, [il n'est plus du]² ressort du botaniste ; c'est [une simple substance]³, une matière, un mixte, une [terre]⁴ morte, qui n'appartient plus dès [lors au règne végétal mais]⁵ au minéral. Les médecins, les charlatans, les empiriques peuvent lui parler des vertus merveilleuses des plantes mortes et décomposées ; tout cela ne le regarde plus. Il faudrait pour l'admettre qu'il donnât à l'autorité des hommes qui sont menteurs

¹ R. de Vilmorin omet « ainsi » (*OC IV*, p. 1249).

² Ces mots sont difficiles à lire. Nous avons retenu la lecture proposée par les deux commentateurs (Jansen, *op. cit.*, p. 276 ; *OC IV*, p. 1249).

³ Lecture de R. de Vilmorin (*OC IV*, p. 1250).

⁴ *Ibid.*

⁵ Lecture de Jansen et de R. de Vilmorin (Jansen, *op. cit.*, p. 276 ; *OC IV*, p. 1250).

la foi qu'il n'a que dans la nature qui ne ment jamais et qui ne lui dit rien de pareil.

Le botaniste ne souffre point d'intermédiaire entre la nature et lui. Il n'admet pour vrai que ce qu'elle lui montre, il rejette tout ce que les hommes y veulent ajouter de leur chef. Il quitte la plante au moment où¹ le médecin s'en empare, il l'observe dans son état de vie ; morte, il l'étudie encore par l'anatomie, il la dissèque et l'observe, mais sitôt que sa forme est détruite et qu'on la pile dans un mortier, elle n'est plus rien pour lui. J'insiste beaucoup sur ce point, persuadé que le plus grand obstacle au progrès de la botanique a été d'en aussi vouloir faire une partie de la médecine². C'est ce qui l'a rendu basse, ridicule et dégoûtante de riante et délicieuse qu'elle était naturellement. Les formes les plus élégantes, les plus vives couleurs, des fleurs charmantes, des parfums délicieux ; une étude attrayante et commode, sans appareil, sans frais, sans autre fatigue que des promenades champêtres, sans autre instrument qu'un petit microscope, une pointe, une pince, des ciseaux à découper. Quelle différence de cette aimable étude à celle de l'anatomie dont l'horrible appareil révolte à la fois le cœur et les sens, et qui vous fait vivre avec des cadavres ou à celle des minéraux qu'il faut à grande fatigue arracher des entrailles de la terre et analyser à grands frais, souvent à grands risques dans des antres des Cyclopes³.

Des prés émaillés de fleurs sont l'unique laboratoire du botaniste. La promenade est son unique travail. Il porte aisément tous ses outils dans sa poche, il ne s'occupe que d'objets aimables et ne voit que des guirlandes pour les bergers où l'herboriste ne voit que des herbes pour les lavements⁴. Il ne manque à la botanique pour être une étude délicieuse que d'être ôtée au médecin et rendue au naturaliste.

¹ R. de Vilmorin lit « que » (*OC IV*, p. 1250).

² L'« Introduction » du *Dictionnaire de botanique* commence par cette phrase : « Le premier malheur de la botanique est d'avoir été regardée dès sa naissance, comme une partie de la médecine » (p. 328).

³ Dans la mythologie grecque, ce sont des géants qui n'ont qu'un œil. Nous lisons dans la « Septième Promenade » : « Les visages hâves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes sont le spectacle que l'appareil des mines substitue au sein de la terre à celui de la verdure et des fleurs, du ciel azuré, des bergers amoureux et des laboureurs robustes sur sa surface » (*OC I*, p. 1067).

⁴ Voir le quinzième fragment.

Mais disent l'ignorance et le préjugé, à quoi servira donc la botanique ? Comment, le monde n'a donc été fait que pour les malades et si l'histoire naturelle ne guérit pas de la fièvre, son étude n'est bonne à rien. J'accorde que les travaux utiles au corps doivent avoir la préférence ; mais de tous les usages que nous faisons de nos loisirs, ceux qui nous guérissent de l'ignorance et de l'erreur sont sans contredit les moins inutiles. Et si vous [un mot illisible]¹ à l'homme d'avoir des jeux, permettez-lui du moins comme tel l'examen de l'univers et de ses parties. Puisque tout le monde n'a pas l'honneur ni le moyen de pouvoir passer sa vie à tuer des bêtes ou à brouiller des cartes, il faut bien que quelques désœuvrés s'amuse à contempler la nature.

21

Fleur. Premier état de la fructification lorsque des parties de la génération développées commencent à se manifester².

22

[*Hypnum*]³ *rutabulum*. L.

Vaillant, T. 27, n. 8⁴.

Muscus minor pallidus foliis angustissimis, acutis corniculis tenuissimis. 9. Ray Synops. 30. N^o. 9. H. OX : 3. 629. n. 18. Icon. Tab. 6. n. 18.

23

Les feuilles de l'épinard, de l'arum⁵, de l'oseille, du bon Henri se ressemblent assez pour qu'on puisse quelquefois les confondre.

¹ Jansen lit « empêchez » (Jansen, *op. cit.*, p. 277) et R. de Vilmorin « permettez » (OC IV, p. 1251).

² Voir l'article « Fleur » du *Dictionnaire de botanique*.

³ Le haut du feuillet étant arraché, ce mot n'est pas visible. Mais la plante décrite par Vaillant à la planche 27 (n^o 8) dans son *Botanicon Parisiense* correspond en effet à l'*Hypnum rutabulum* de Linné (*SP*, p. 1590).

⁴ Dans la planche 27-8 de l'ouvrage de Vaillant, nous trouvons effectivement la description suivante : « Muscus minor pallidus, foliis angustissimis, acutis corniculis tenuissimis. 9. Ray Synops. 30. N^o. 9. H. Oxon. 3. 629. N. 18. Icon. Tab. 6. N. 18. ».

⁵ R. de Vilmorin lit « avum » (OC IV, p. 1252).

Mais si celles que vous voyez sont comme farineuses, c'est le bon Henri. Si elles sont acides au goût, c'est l'oseille. Si vous leur voyez à travers le jour un trait parallèle à leur bordure, c'est l'arum. L'épinard reste alors facile à distinguer. Il n'a rien de tout cela.

La feuille de la succise ressemble un peu à celles d'une jacée et d'autres plantes. Mais voulez vous la distinguer à coup sûr, déchirez doucement la feuille. Si vous voyez un fil subtil filer et s'étendre entre les deux moitiés de la feuille, c'est la succise infailliblement. Pour preuve, tirez la racine. Vous la trouverez rongée et comme mordue, elle porte aussi pour cela l'autre nom de mors du diable.

24

Botan. français. T. 1, p. 154¹.

Le public qui n'a point de méthode et ne connaît tout au plus que des espèces ne doit pas donner au cerisier le nom de prunier ; mais quiconque connaît et admet les genres placera sans surprise et sans peine le cerisier dans le genre des pruniers².

25

M. Adanson blâme M. Linnaeus d'avoir critiqué cette singulière phrase de Tournefort : *Vicia flore viciae sepium*, comme s'il ignorait, ajoute M. Adanson, que des plantes de diverses familles peuvent avoir de la ressemblance dans quelques-unes de leurs parties³ : mais ce n'est pas de cela ce me semble qu'il s'agit ici. Pour distinguer deux espèces de même genre, il ne s'agit pas de rapporter ce qu'elles ont de commun mais ce qu'elles ont de différent. Car enfin il n'y a point de plante qui ait les fleurs plus semblables à celles du *Vicia sepium* que le *Vicia sepium* lui-même.

¹ J. Barbeau Dubourg, *op. cit.*, t. 1, p. 153-154. En effet, nous y lisons : « Quand les botanistes s'accorderaient tous avec un de leurs plus grands maîtres, à répéter sans cesse le nom de *Prunus Cerasus*, pour désigner l'arbre porteur de cerises, le public ne se prêtera jamais à dire que c'est un prunier-cerisier. » Rousseau se réfère à ce traité dans l'herbier destiné à M^{me} Delessert en août 1773 (voir les *Notes sur l'herbier du Musée J.-J. Rousseau à Montmorency*, n°54).

² Voir aussi la septième des *Lettres sur la botanique*.

³ *FP*, t. 1, p. CXXX.

Pour les distinguer, il ne suffit pas d'avoir dit ce qu'elles ont de commun si l'on n'ajoute encore en quoi consiste leur différence.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

BPUN, MsR 21.

Bibliographie :

Jansen (A.), *J.-J. Rousseau als Botaniker*, Berlin, G. Reimer, 1885, p. 275-277.

OC IV, p. 1249-1253.

Starobinski (J.), « L'imitation du Tasse », *AJJR*, 40, 1992, p. 265-288.

IX. ANNOTATIONS SUR
L'*HISTORIA STIRPIUM* DE HALLER
(1769)

Le 21 juillet 1769, Rousseau a accusé réception de l'*Historia stirpium indigenarum Helvetiæ* de Haller (Berne, 1768) à DuPeyrou (CC 6593). Ce dernier l'avait commandé à Gagnebin de La Ferrière qui a directement contacté l'auteur pour s'en procurer un exemplaire (CC 6387).

Dans ses lettres du 6 octobre et du 26 décembre 1769 destinées au botaniste Gouan, ainsi que dans celle du 21 décembre 1769 à la duchesse de Portland, le Citoyen mentionne l'espèce n° 762 du traité, en l'appelant « *Seseli Halleri* » (CC 6620, 6643 et 6645). Comme par cet exemple, il le cite souvent avec l'indication du numéro de plante dans différents endroits : *Annotations sur le Synopsis de Ray* ; *Annotations sur le Methodus foliorum de Sauvages* ; *Notes sur l'herbier du Musée des arts décoratifs de Paris*¹.

Sur 575 des 2486 espèces, Rousseau écrit les noms linnéens correspondants ou corrige des fautes d'impression². En effet, le 12 août 1769, il se plaint à DuPeyrou : « Votre Haller me fait toujours grand plaisir, mais je le trouve toujours plus rempli de fautes d'impression. La moitié des phrases de Linnaeus qu'il cite sont estropiées, et un très grand nombre de chiffres des tables et citations sont faux, de sorte qu'on ne sait presque où aller chercher tout ce qu'il indique. J'ai vu peu de livres aussi considérables imprimés si négligemment » (CC 6600). Par exemple, sur la photo que nous présentons pour suggérer la nature des notes, Jean-Jacques remplace « Linn. p. 1599 » par « Linn. p. 1595 ». Il annotait ainsi en ayant *SP* sous les yeux. Comme dans les autres livres, il est difficile d'affirmer dans quel ordre le Citoyen a annoté et selon quel principe il a choisi les espèces.

Nous trouvons également 34 planches commentées de la même

¹ Rousseau indique souvent le nom de Haller dans d'autres textes sans préciser le titre ni la page en question.

² Sur la page du titre, il a inscrit son nom : « A J.J. Rousseau. »

manière, ainsi que 3 plantes séchées dont une seule est accompagnée par une petite étiquette de la main de Rousseau qui indique : « pois sauvages¹ ».

L'exemplaire est aujourd'hui conservé par The Lindley Library of the Royal Horticultural Society. Il provient de la famille Malthus², ce qui implique que Rousseau le lui a vendu en 1775 (*OC I*, p. 832). Les 3 livres mentionnés dans les annotations (Petiver, Matthioli et Garsault) sont parvenus entre les mains du Citoyen en février 1768 (*CC 4622, 5681, 5681bis et 5725*). Nous considérons donc que le livre a été annoté entre 1769-1775. Notons que les premiers botanistes que Rousseau ait connus, d'Ivernois et Gagnebin, étaient collaborateurs de Haller et que Jean-Jacques s'intéressait très certainement aux plantes de sa patrie. Par conséquent, nous pensons qu'à la réception de l'ouvrage en 1769, il s'est hâté de l'annoter.

¹ Nous considérons que les quatre petites feuilles insérées dans le volume ne sont pas de Rousseau.

² En effet, le livre porte l'ex-libris de Jane Dalton, cousine germaine de Daniel Malthus. Voir aussi *The Gardeners chronicle* du 24 novembre 1894, p. 634.

[t. 1, p. 48. 112. *Achillea foliis pinnatis...*]

Vrai Génépi dont Linnaeus ne fait pas mention. Son *Artemisia glacialis*  tant une plante toute différente.

[t. 1, p. 65. 148. *Filago foliis linearibus...*]

Je soupçonne ici quelque quiproquo. La figure de Petiver¹ et celle de Matthioli² qui est très bonne ne représentent point la même plante.

[t. 1, p. 115. 262. *Betonica foliis hirsutis...*]

Il a tort. Linnaeus en fait mention dans sa première édition, sous le nom de *Betonica annua hirsuta*.

C'est notre crapaudine ordinaire.

[t. 1, p. 252-253.]

Pois sauvages³.

[t. 2, p. 210. 1426. *Triticum radicibus...*]

F. Garsault, t. II, f. 291⁴.

[t. 2, p. 323. 1664. *Ephedra petiolis...*]

Fig. Matth. 726. Ger. em⁵., 1116, 1117⁶. 1.

¹ J. Petiver, *Opera, historiam naturalem spectantia*, Londres, 1764, planche 8.

² P. Matthioli, *Opera qu  extant omnia*, Bâle, 1674, p. 625.

³ C'est ce que nous lisons sur une languette d'environ 5 cm. qui est insérée entre les pages 252-253 et accompagne un échantillon de la même taille.

⁴ F.-A.-P. Garsault, *Les Figures des plantes et animaux d'usage en médecine*, Paris, 1764, t. 2, planche 291.

⁵ Il s'agit de Johnson, *The Herbal*, Londres, 1633, p. 1116-1117.

⁶ P. Matthioli, *op. cit.*, p. 726.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

Londres, RHS Lindley Library, 581.9 (4J) Hal.

Bibliographie :

Cook (A.), « J.-J. Rousseau's copy of A. von Haller's *Historia stirpium indigenarum Helvetiae inchoate* (1768) », *Archives of natural history*, 2003, p. 149-156.

The Gardeners chronicle, le 24 novembre 1894, p. 634.

Caulis longi, ad quatuor & quinque uncias, rami, ramis distantibus, declinati. aut erecti, purpurei, toti foliis tecti teretesque. Ea ovata, acuminata. Summi ramus minus cuspidati, quam paulo priori. Vaginæ prælongæ. Setæ longissimæ, sæpe undulante, numerosæ. Calyptra pallida. Capsula crassa, cernua. Operculum breve, conicum, acuminatum. Cilia alba.

1743. HYPNUM ramis teretibus, foliis ovato lanceolatis, fetis prælongis, capsulis inclinatis, aristatis. *Hypnum purpureum*

Musci spinulosi capressiformis VAILLANT. t. 28. f. 3.

Hypnum capressiforme, vulgare, foliis obtusis DILLEN. *Sylv. musc.* p. 309. t. 40. f. 45.

Hypnum sarcocolla pinnato sparsa, subulatis, foliis ovatis obtusis, comocentibus LINN. p. 1594.

Cum priori, cui proximum est.

Caulis teres, subrectus, ramis longioribus & brevioribus, inordinatis. Et caulis, & rami subteretes, imbricati, foliis nitidis, ovato lanceolatis. Mucrones ramorum acuminati. Setæ ex caule prælongæ, biniciales. Capsule inclinatæ, cylindricæ, operculo aristato, quæ nota a priori 1742. differunt.

1744. HYPNUM foliis ovato lanceolatis concavis, ramis teretibus. *Hypnum illecebrum*

Musci terrestris, sarcocolla Kali, aut illecebræ annulæ, foliis subrotundis, squamatis incumben-

tibus RAI. VAILLANT. t. 25. f. 7. foliis nimis curvis.

Hypnum capressiforme rotundius, vel illecebræ annulæ DILLEN. *Sylv. musc.* p. 311. t. 40. f. 46.

Hypnum sarcocolla ramisque vagis, teretibus, erectis, foliis obtusis LINN. p. 1594.

Passim reperi, sed raro floret, ut ex Pensylvanico demum Musco capsulas DILLENIIUS depinxerit, quas in Europa non repererat. Habet tamen VAILLANTIUS.

Caulis breviores, quam priori, rami, toti teretes, undique tecti foliis nitentibus, ovato lanceolatis, convexis, & quasi inflatis. Etiam ipsi vertices ramorum subrotundi sunt. Vaginæ minimæ. Setæ uncia breviores. Capsule parvæ, curvæ, crassiusculæ. Opercula aristata.

1745. HYPNUM foliis ovato lanceolatis, ramis teretibus compressis.

An hic potius *Musci denticulatus minor, nigra, sericea, capitulis Adiantis*, HIST. OXON. III. p. 626. f. XV. t. 6. f. 30. VAILLANT. t. 28. f. 4.

Hypnum nyctaroides crassum, capsulis erectis DILLEN. *Sylv. musc.* p. 316. t. 41. f. 50.

Ad arborum cortices.

Caulis teretes, toti rami, neque arbutulæ similem stipitem proferentes, ramis confertis. Folia imbricata, ovato lanceolata, nitida. Vaginæ de foliis paulum exstantibus. Setæ unciales, quæ nota a 1742. facile separatur. Capsule erectæ, tumidulæ. Calyptra albidissima. Operculum longe aristatum.

DILLENIIUS gemmas squamosas in alis hujus Hypni reperit.

1746. HYPNUM ramis teretibus & pinnatis, foliis ovato lanceolatis, pilo terminatis, fetis caulinis brevibus. *Hypnum eripatum*

Hypnum aquaticum, foliis & teretibus & pinnatis DILLEN. p. 308. t. 40. f. 44.

Hypnum sarcocolla teretibus ramosa, foliis acutis, patulis, distantibus LINN. p. 1594.

In aquis reperi.

Caulis longi, rami. Rami vetuli teretes, tecti foliis congestis, latis, nitentibus, ovato mucronatis, pilo brevi. Eadem in junioribus laxantur, & lanceolata manent, sed patula & femipatula. Vaginæ in caule, ad ramorum ortum. Setæ uncia breviores. Capsula inclinatæ, cylindrica, ciliis valde conspicuis. Operculum acutum, breviter aristatum.

1747. HYPNUM caule nudo, inclinato, ramis teretibus confertis, capsulis erectis aristatis. *Hypnum dendroideum*

Musci Abietis facie C. B. Prodr. p. 151. n. 3. ex fide horri sicci.

Musci dendroidei elatior, ramulis crebris, minus sarcocolla, capitulis brevibus pediculis inflexis HIST. OXON. III. p. 626. f. XV. t. 6. f. 31. similior tamen est icon 30.

Musci, erecti minor, foliis angustioribus acutis VAILLANT. t. 23. f. 2.

Hypnum sarcocolla erecto, ramis fasciculatis terminalibus suspensiusculis, atheris erectis, LINN. p. 1593.

Hypnum dendroidei sericeum, fetis & capsulis longioribus erectis DILLEN. *Sylv. musc.* p. 313. t. 40. f. 48.

Revertit hoc DILLENIIUS *Muscum squamosum ramosum, erectum, alopecuroideum*, VAILLANT. p. 174. t. 26. f. 6.

Historia stirpium de Haller annoté par Rousseau, t. 3, p. 29.
RHS Lindley Library, Londres.

X. NOTE SUR LES ÉCHANTILLONS DU JARDIN BOTANIQUE ET L'ISARA DE LYON (1769-1770)

Le Jardin botanique de la Ville de Lyon conserve 14 plantes provenant de Rousseau. Ayant été longtemps dispersées dans l'« Herbarium général » composé de 592 cartons, elles sont aujourd'hui regroupées sous forme d'herbarium¹. Un spécimen possédé par l'ISARA de Lyon est aussi du Citoyen : il se trouve dans un herbarium qui a des rapports avec le botaniste et ancien maire J.-E. Gilibert (1741-1814).

Ce sont des végétaux envoyés par Jean-Jacques à M.-A.-L. Claret de La Tourrette (1729-1793). Dix plantes sont accompagnées d'étiquettes de la main du botaniste lyonnais qui portent l'indication en latin « A d° Rousseau », c'est-à-dire « De M. Rousseau ». Les quatre autres échantillons contiennent des notes autographes de Jean-Jacques. Dans la plupart des cas, le Citoyen lui a fait part de ceux qu'il avait trouvés lors de son herborisation au Mont Pilat en août 1769. Nous trouvons effectivement trois étiquettes avec la mention « Pilat ». Notons que, dans son *Voyage au Mont Pilat*, Claret de La Tourrette affirme :

Depuis que ceci est écrit, j'ai eu lieu de faire usage des excellentes notes qui m'ont été fournies, sur quelques plantes tardives du *Mont Pilat*, par un homme célèbre, qui, après avoir percé d'un œil philosophique les replis du cœur humain, n'a pas cru qu'il fût indigne de lui, de fixer ses regards sur des *herbes* et sur des *mousses*².

Rousseau a aussi envoyé des végétaux cueillis à Monquin dont le *Dianthus superbus* (CC 6693). Cette espèce se trouve effectivement dans les 14 plantes avec la note « Sur les collines du Dauphiné, à Monquin, de M. Rousseau. » Il faut savoir qu'il s'agit ici des plus

¹ Nous n'avons malheureusement pas les traces des autres. Il est possible que quelques-uns restent encore dans l'« Herbarium général ».

² M.-A.-L. Claret de La Tourrette, *Voyage au Mont Pilat*, Avignon, 1770, p. 106.

anciens échantillons confectionnés par le Citoyen que nous connaissions pour l'instant. Nous y voyons que, pour lui, les herbiers étaient avant tout un outil scientifique pour bien communiquer avec des spécialistes.

Par commodité de transcription, nous avons numéroté les plantes et mis les notes inscrites par Claret de La Tourrette entre crochets en italique, en supprimant quelques mots. Nous n'avons pas retenu les trois échantillons conservés avec les 14 de Rousseau, car ce n'est pas ce dernier mais le botaniste lyonnais qui les a confectionnés. Signalons tout de même que nous lisons « *Au Grand Som au-dessus de Chartreuse, 1768 cum Rousseau* » sur les deux étiquettes, ce qui suggère qu'ils ont herborisé ensemble à cet endroit, un des sommets de la Chartreuse.

- [1.] [*Polypodium phegopteris*. A d° Rousseau 1770.]
- [2.] [*Filicula*. A d° Rousseau. Pilat.]
- [3.] [*Polypodium dryopteris*. A d° Rousseau e M. Pilato.]
- [4.] [*Dianthus superbus*. Sur les collines du Dauphiné, à Monquin¹, de M. Rousseau.]
- [5.] [*Polypodium filix femina*. E M. Pilati ? A d° Rousseau.]
- [6.] [*Catananche caerulea*. A d° Rousseau, in collibus delphinatus.]
- [7.] *Gnaphalium minus repens*, Pin[ax] : 263.
Filago montana ?
[J.-J. Rousseau, in delphinatus 1769.]
- [8.] [*Lactuca perennis*. A d° Rousseau.]
- [9.] [*Orchis militaris*. In sylvaticis delphinatus a d° Rousseau.]
- [10.] *Orchis mascula*.
[A d° Rousseau.]
- [11².] *Achillea macrophylla* ?
[A d° Rousseau, 1768.]
- [12.] [*Chrysanthemum corymbiferum*. A d° Rousseau.]
- [13.] [*Chrysanthemum corymbiferum*. Rousseau.]
- [14.] *Polypodium phegopteris*.
[A d° Rousseau.]

¹ Rousseau y a séjourné de janvier 1769 à avril 1770.

² Les 11, 12 et 13 ne sont pas inventoriés.

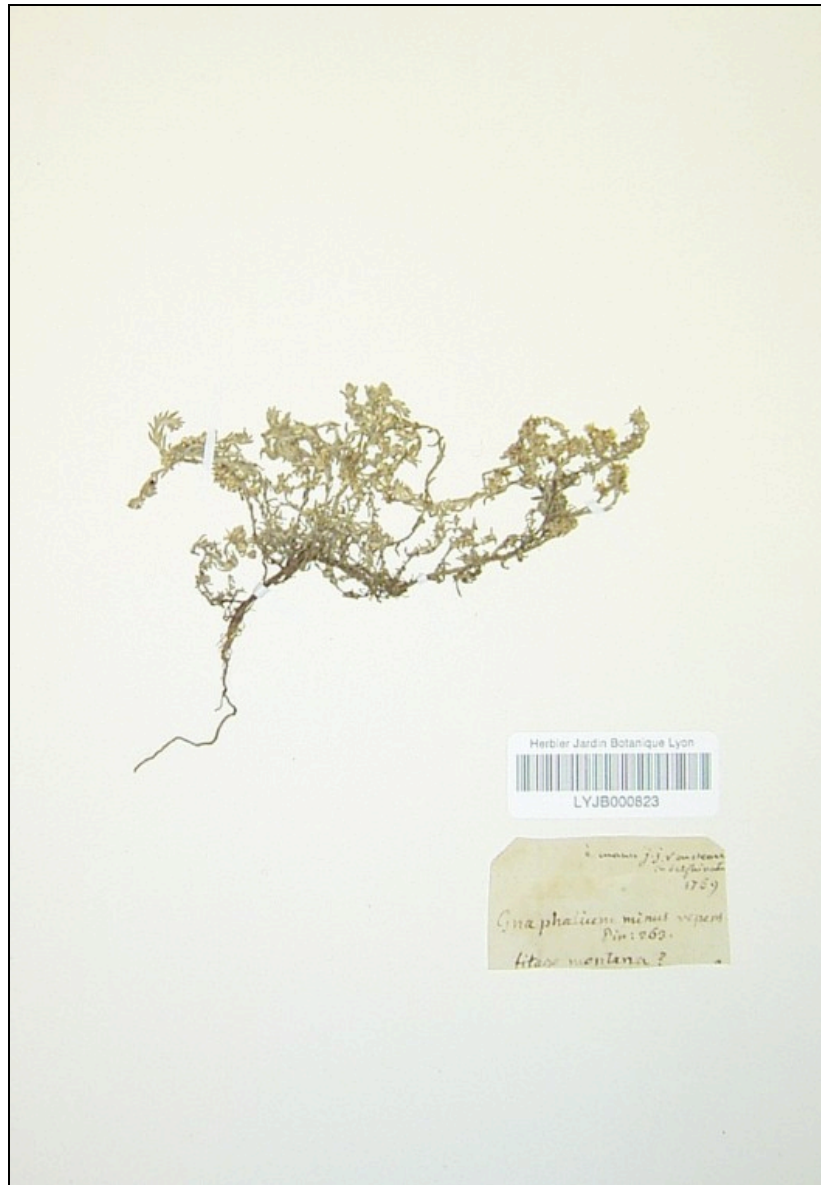
NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

1. Lyon, Jardin botanique de la Ville de Lyon, LYJB000050-52, LYJB000812-813, 822-824 et 903-904.
2. Lyon, ISARA, Herbiers anciens, 1435.

Bibliographie :

- Bange (C.), *Linné et le mouvement linnéen à Lyon du XVIII^e au XX^e siècle*, catalogue de l'exposition commémorative organisée au muséum d'Histoire naturelle à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la société linnéenne de Lyon, Lyon, Société Linnéenne, 1972, p. 14.
- Jacquet (P.), « Un botaniste lyonnais méconnu du dix-huitième siècle : M.-A. Claret de La Tourrette », *Bulletin mensuel de la Société linnéenne de Lyon*, 68 (4), 1999, p. 77-86.
- Magnin (A.), « Claret de La Tourrette », *Annales de la société d'agriculture, histoire naturelle et arts utiles de Lyon*, 6, 1883, p. 175-410.



Plantes envoyées à Claret de La Tourette, n° 7.
[*Filago montana* ?]
Jardin botanique de la Ville de Lyon.

DEUXIÈME PARTIE

1770-1775

I. NOTES SUR L'HERBIER DU MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS DE PARIS (1769-1771)

Cet herbier sous la forme d'un petit volume relié de 155×95 mm est composé de 53 feuillets sur lesquels sont affichés essentiellement des mousses et des lichens, avec quelques pages blanches. Chaque page contient souvent plus de deux espèces différenciées par des lettres, des chiffres ou des symboles, marqués dans la plupart des cas à l'encre rouge¹. Les plantes sont affichées au moyen de petites languettes de papier doré sur la page de droite, sauf l'échantillon de corolles qui est sur l'autre côté. Sur la page de gauche, nous trouvons les noms des plantes écrits de la main de Rousseau, accompagnés quelquefois par des notes d'une personne inconnue. L'ordre des échantillons n'est ni alphabétique ni pareil à *SP*.

Le 31 décembre 1912, le comte Rambuteau a légué cet herbier au Musée des arts décoratifs de Paris². Nous ne possédons pas d'autre document sur l'origine de l'herbier. S'agit-il du « petit moussier » que Rousseau a envoyé à Malesherbes le 19 décembre 1771 (CC 6913) ou un des herbiers qu'il lui a envoyés le 2 mai 1773 (CC 6991) ? Nous savons que Jean-Jacques parle quelquefois de son « moussier » : dans sa lettre à Gouan du 26 décembre 1769, il affirme que cet herbier contient deux spécimens du *Tricomanes tumbrigense* (CC 6645). Or, à la page 13 de l'herbier du musée, nous trouvons trois échantillons de cette espèce³. Par conséquent, malgré l'absence de preuves concluantes, nous nous permettrons de proposer, en tant que critère provisoire, l'hypothèse suivante :

¹ Dans *DJRR*, Cheyron pense qu'il s'agit de quelques-uns des *Caractères de botanique* (p. 127). Néanmoins, en réalité, ils sont de simples marques de renvoi et n'ont aucune signification particulière.

² G. Mabile, « L'Herbier de J.-J. Rousseau », *Cahiers de l'UCAD*, 1978, 1, p. 60. Sur une des deux feuilles insérées dans l'herbier, nous lisons : « Ce précieux petit herbier, dont la conservation est parfaite, m'a été vendu par Leclerc qui l'avait acheté à Berlin, en janvier 1910, chez l'antiquaire Breslauer. »

³ En a-t-il ajouté un après l'envoi de la lettre ? Ou, tout simplement, se trompe-t-il de nombre ?

l'herbier est bel et bien son « moussier » commencé en 1769 et, après avoir rédigé les notes au cours de l'année 1771, le Citoyen l'a donné à Malesherbes en décembre.

Dans tous les cas, la cueillette des plantes pour cet herbier a été entamée en 1769 au plus tard, car Rousseau note à la page 24 « Trouvée à Monquin » (il y a séjourné de janvier 1769 à avril 1770) et à la page 49 « Lecta in Monte Pilati », allusion à son excursion au Mont Pilat d'août 1769. Par ailleurs, la rédaction des notes avant le 21 juillet 1769 semble peu probable, car Jean-Jacques cite deux fois l'*Historia stirpium indigenarum Helvetiae* de Haller (pages 43 et 45) qu'il a reçue à cette date (CC 6593). Notons aussi que Rousseau copie quelques descriptions données par Dillenius (pages 2, 10, 11, 39, 43, 45). Il possédait son *Historia muscorum* (Oxford, 1741) à partir de décembre 1767 (CC 6151).

Dans la transcription, nous n'avons retenu ni les signes de renvois ni les annotations inscrites par la main d'un tiers. La transcription de G. Ducourthial (voir la « Note bibliographique ») étant incomplète (nous voyons des fautes de lecture presque à chaque espèce), nous n'avons pas non plus signalé ses propositions afin de ne pas alourdir les notes.

1. *Hypnum dendroides*.
2. *Lichen caninus*.
Hypnum alopecurum. Bien vérifié dans Dillenius¹.
3. *Mnium serpyllifolium*². Var. *α. punctatum*.
Bryum undulatum.
4. *Bryum celsii*.
Hypnum proliferum.
5. *Bryum scoparium* ?
Mnium setaceum ?
Polytrichum commune.
6. *Bryum undulatum*.
Mnium setaceum ?
Polytrichum commune.
7. *Hypnum velutinum*³ An *rutabulum* ?
Hypnum sericeum. [An *denticulatum*⁴.]
8. *Bryum undulatum*.
N.B. Facile dignoscitur foliorum serratura.
Mnium androgynum.
9. *Fontinalis antipyretica*.
Mnium pellucidum.
10. *Jungermannia tamarisci* ?
*Bryum caespitium*⁵.
Bryum trichodes laete virens, capitulis cernuis. Dill. p. 391. T. 50. n. 61⁶ ?
Jungermannia dilatata.
11. *Bryum pulvinatum*.
Muscus terrestris splendide lutescens, surculis et foliis praelongis tenuibusque. Synops : 3. p. 84⁷.
*Hypni sericei*⁸ varietas.
*Mnium serpyllifolium*⁹ *undulatum*.
12. *Mnium undulatum*.

¹ J.J. Dillenius, *op. cit.*, p. 315.

² Lire « *serpyllifolium* » (*SP*, p. 1577).

³ Ce mot est biffé.

⁴ Ce mot est inscrit au crayon. L'écriture ressemble à celle de Rousseau.

⁵ Lire « *caespitium* » (*SP*, p. 1586).

⁶ Dillenius, *op. cit.*, p. 391.

⁷ Cette information vient de Dillenius, *op. cit.*, p. 326.

⁸ *Hypnum sericeum*, *SP*, p. 1595.

⁹ Lire « *serpyllifolium* » (*SP*, p. 1577).

13. Est-ce un polytric ou une variété du *Bryum striatum* ? La coiffe est extrêmement velue.
Trichomanes tunbrigense.
Sphagnum palustre.
14. *Bryum scoparium*.
Bryum an truncatulum ? An *viridulum* ?
15. *Mnium serpyllifolium*. A *punctatum*.
Hypnum proliferum.
Hypnum denticulatum.
16. *Hypnum squarrosus* ?
17. *Mnium fontanum*.
18. [sans annotation.]
19. *Bryum argenteum*.
[*Hypnum*] *sericeum* ?
[*Hypnum*] *rutabulum* ?
20. *Jungermannia epiphylla*.
21. *Marchantia polymorpha*.
Marchantia cruciata.
22. *Lichen rangiferinus*.
Lichen floridus.
Lichen paschalis.
23. [sans annotation.]
24. Trouvée à Monquin¹ au printemps en abondance couchée dans le limon d'une eau courante selon la direction du fil de l'eau. Feuillage assez âpre et rigide au toucher, sans aucun vestige de fructification.
*Bryum caespititium*².
Mnium undulatum.
25. *Bryum caespititium*³.
*Hypnum squarrosus*⁴ ?
Omnino loreum videtur.
26. *Mnium serpyllifolium cuspidatum*⁵.
*Mnium serpyllifolium undulatum*⁶.
*Bryum trunculatum*¹.

¹ Rousseau y a séjourné de janvier 1769 à avril 1770.

² Lire « *caespititium* » (*SP*, p. 1586).

³ *Ibid.*

⁴ Ce mot est biffé par la main d'un tiers.

⁵ *SP* donne « *Mnium cuspidatum* » (*SP*, p. 1586).

⁶ *SP* donne « *Mnium undulatum* » (*SP*, p. 1578).

27. *Mnium hygrometricum* ?
Hypnum serpens ?
Hypnum rutabulum.
 Confer cum velutino p. 7 cum p. 31.
28. *Bryum pyriforme*² ? *viridulum*.
Lichen prunastri.
29. [sans annotation³.]
 30. [sans annotation⁴.]
 31. *Bryum striatum*.
 À comparer au *Bryum striatum*. Les urnes sont fort différentes.
32. [sans annotation⁵.]
 33. *Lichen ciliaris*.
Jungermannia, an *bidentata*.
34. *Lichen rangiferinus*.
Hypnum crispum.
Lichen physodes.
35. *Hypnum cupressiforme*.
36. *Lemna trisulca*.
Hypnum cuspidatum.
37. *Bryum extinctorium*.
38. *Jungermannia platyphylla* ?
39. *Hypnum sericeum*.
 Muscus terrestris splendide lutescens, surculis et foliis
 praelongis tenuibusque. Buddle H. S. V. Synops : p. 84. n. 23⁶.
 Varietas.
*Hypni sericei*⁷ ut videtur. V. p. 49, *seqq.*
40. *Lichen stygius* videtur.
Bryum flexuosum videtur.
41. *Mnium hygrometricum*.
Bryum aciculare ?
Tremella lichenoides ?
42. *Bryum aciculare* ?
Bryum caespiticium ?

¹ Ce mot est biffé par la main d'un tiers. Lire « *truncatulum* » (*SP*, p. 1584).

² Ce mot est biffé.

³ Nous voyons une note de la main d'un tiers.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ Cette information vient de Dillenius, *op. cit.*, p. 326.

⁷ *Hypnum sericeum*, *SP*, p. 1595.

43. *Hypnum rutabulum* ?
 Hypnum foliis ovatis lanceolatis acutissimis operculis aristatis.
 Hall : n. 1731¹ ?
Lichen farinaceus.
Hypnum rutabulum, sûr, vérifié dans Dillenius².
 N.B. À examiner si ce n'est point *g*³ que j'ai pris pour *h* et si le véritable *Hypnum rutabulum* n'est point une autre espèce de ce recueil p. 27 dont le couvercle n'a point d'arrête. En ce cas l'espèce *h* me serait encore inconnue.
44. *Hypnum sciuroides*.
45. An *Bryum hypnoides* var. γ .
 Bryum hypnoides Ericae facie, capsulis barbatis, alpinum.
 Dill : 371. T. 47. f. 31⁴.
 An *Bryi ruralis*⁵ varietas. Hall. 1789⁶.
 Quoiqu'il en fait de l'espèce, et du nom des auteurs, c'est certainement un *Hypnum*.
Bryum pyriforme ?
46. *Hypnum triquetrum*.
47. *Jungermannia platiphylla*⁷ ?
Hypnum parietinum.
48. *Lichen subfuscus*.
49. *Marchantiae* an *Jungermanniae* species ? Lecta in Monte Pilati⁸. An *Riccia*.
Lichen fraxineus.
50. *Lichen Islandicus*. N.B. In monte Pilati.
 V. p. 39.
51. [sans annotation.]
52. *Hypnum cuspidatum*⁹.
 [53.]¹⁰ An *Mnium hygrometricum* ?
 An *Mnium pyriforme* ?
 An *Bryum pyriforme*¹.

¹ A. von Haller, *Historia stirpium*, Berne, 1768, t. 3, p. 26.

² Dillenius, *op. cit.*, p. 295.

³ Il s'agit d'un signe de renvoi.

⁴ Dillenius, *op. cit.*, p. 371.

⁵ *Bryum rurale*, *SP*, p. 1581.

⁶ Haller, *op. cit.*, t. 3, p. 39.

⁷ Lire « *platyphylla* » (*SP*, p. 1600).

⁸ Rousseau a herborisé au Mont Pilat en août 1769.

⁹ Ce nom est écrit au crayon. La page de droite ne contient pas de plante.

¹⁰ La page n'est pas numérotée. Les trois noms sont inscrits au crayon.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

Paris, Musée des arts décoratifs, 18912.

Bibliographie :

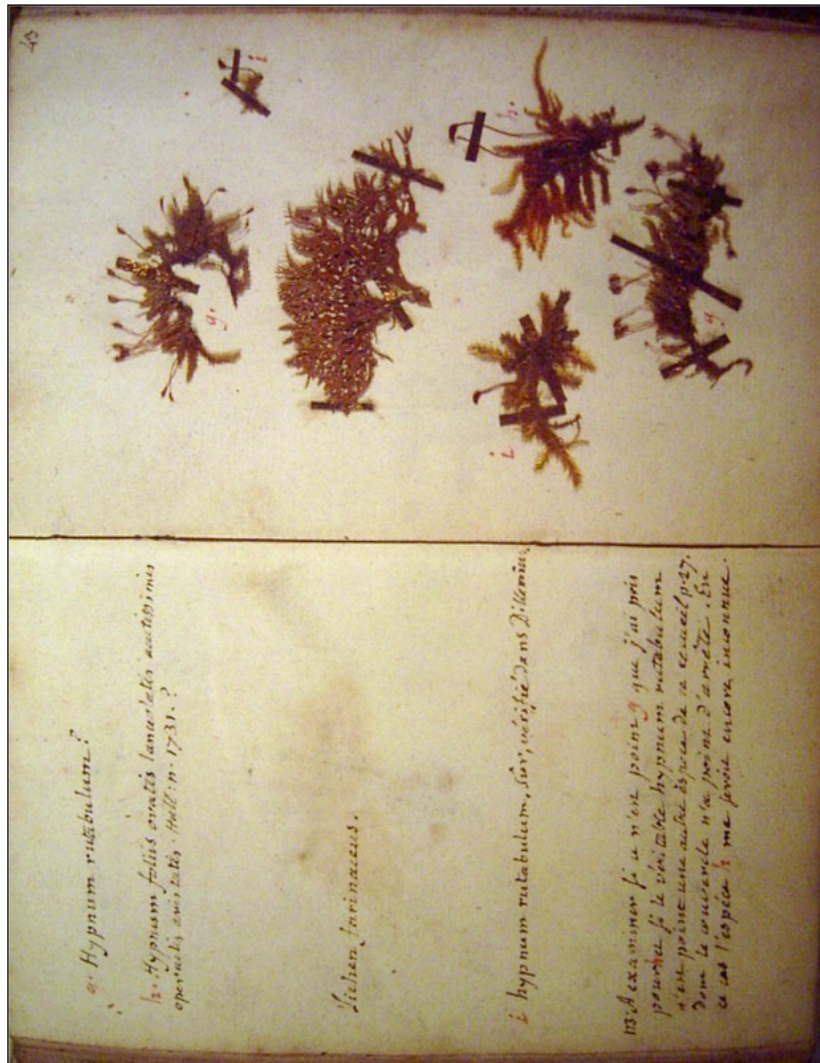
DJJR, p. 405.

Ducourthial (G.), *La Botanique selon J.-J. Rousseau*, Paris, Belin, 2009,
p. 396-400.

Mabille (G.), « L'Herbier de J.-J. Rousseau », *Cahiers de l'UCAD*, 2^e
semestre, 1978, 1, p. 60-61.

OC IV, p. 1891.

¹ Lire « pyriforme » (*SP*, p. 1580).



Herbier confectionné par Rousseau, p. 43.
 [*Hypnum rutabulum* ? *Lichen farinaceus*. *Hypnum rutabulum*.]
 Musée des Arts décoratifs, Paris.

II. ANNOTATIONS SUR LE *BOTANICON PARISIENSE* DE VAILLANT (1770-1771 ou 1773)

L'édition 1727 du *Botanicon Parisiense* de S. Vaillant a été un des livres de référence de Rousseau : il le cite en effet dans le *Vocabulaire*, les *Annotations sur le Methodus foliorum de Sauvages, Fragments* (22), le *Dictionnaire de botanique* et CC 6063, 6645, 6913, 6933 et 6991 pour soutenir son analyse. La première édition a paru à Leyde en 1723 et, après le décès de l'auteur, une version abrégée a été publiée à Paris en 1743. Bien que le Citoyen ne la mentionne nulle part, c'est cette édition de 1743 qu'il a annotée. Son exemplaire est aujourd'hui conservé à Widener Library de l'université Harvard.

À quel moment de sa vie Rousseau a-t-il travaillé sur cet ouvrage ? En voici trois indices :

1° La copie porte l'ex-libris de Jane Dalton, ce qui signifie qu'il s'agit d'un des traités vendus à Malthus en 1775, comme ceux de Ray, Sauvages et Haller.

2° En 1770 et 1771, Jean-Jacques a fréquenté le Jardin du roi et a herborisé, au moins deux fois, dans les environs de Paris avec les Jussieu. Or, à cette date, la nomenclature de Linné n'a pas été adoptée par l'institution : les systèmes nationaux, comme ceux de Tournefort et Vaillant, étaient encore dominants. Par conséquent, le nouveau venu devait s'habituer aux appellations utilisées par les botanistes de la capitale, pour la meilleure communication. Il paraît ainsi fort probable que Rousseau préparait une sorte de concordance des noms avec le *Botanicon Parisiense* de 1743 qui est concis et portatif¹.

3° Le 18 avril 1773, Jean-Jacques raconte à Malesherbes son projet concernant le petit herbier : il compte envoyer 60 échantillons par an aux personnes intéressées, afin de présenter, en dix ans, 600 espèces qui poussent aux alentours de Paris (voir, entre autres, CC 6989). Choisisait-il alors les 600 plantes avec ce

¹ In-12. L'édition de 1727 est in-folio.

traité qui est effectivement consacré à la flore de la région ?

Comme les autres traités annotés, Rousseau a indiqué le binôme linnéen correspondant, à côté de 475 des 1630 espèces. Quelquefois, il donne la dénomination en français et un petit commentaire. Les annotations sont moins nombreuses que dans les autres livres, mais nous nous bornons toujours à transcrire surtout les mots et les phrases qui ne sont pas dans *SP*.

- [p. 1. 1. *Abrotanum...*]
Artemisia campestris L. Aurone des champs.
- [p. 2. 3. *Acer...*]
Acer platanoides L. Faux platane ou plane.
- [p. 2. 1. *Agaticus...*]
Boletus igniarius L. L'amadouvier.
- [p. 2. 1. *Agrimonia...*]
Agrimonia eupatoria. Aigremoine.
- [p. 2. 1. *Alcea...*]
Malva alcea. Alcée.
- [p. 3. 1. *Alga...*]
Ce n'est pas une algue, c'est le *Scirpus lacustris* dont la fane est allongée par le courant des eaux.
- [p. 10. 1. *Asplenium...*]
Asplenium ceterach. Doradille.
- [p. 10. 5. *Aster...*]
Cineraria alpina. Conyza Helenitis¹.
- [p. 23.]
N.B. La synonymie de tous les chenopodiums est presque impossible à débrouiller.
- [p. 121. 1. *Thymelaea... Garou.*]
Stellera passerina. Ce n'est point le garou.

¹ *SP* ne donne pas ce nom.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

Cambridge, Harvard University, Widener Library, Aldrich 390.15.

Bibliographie :

Hawkins (R. L.), « Manuscripts of J.-J. Rousseau at Harvard University »,
The Romanic review, juillet-septembre 1929, p. 209-221.

| P A R I S I E N S E | |
|--|--|
| <i>Herba Simoni</i> Brunsf. 2. 76. Ic. | |
| * 2. Alcea ampliflora folio laciniato. J. B. 2. 1067. | |
| * 3. — folio rotundo laciniato. Pin. 3. 16. | |
| 4. — hirtula. Pin. 3. 17. | |
| 1. Alchimilla montana, minima Col. 1. | |
| 46. <i>Perceps Anglorum quinquefolia</i> . J. B. 3. par. 2. 74. PERCIPTER. | |
| 2. — Linaria folio, calice florum albo. J. R. H. 509. | |
| * — Linariae folio, calice florum rubro. J. R. H. 508. | |
| * 4. — Gramineo folio, majore flore. J. R. H. 508. | |
| 5. — fupina, Gramineo folio, minore flore. J. R. H. 508. | |
| * — erecta, Gramineo folio, minore flore. J. R. H. 508. | |
| * — Alga fluvialis Graminea, longifloro folio. J. R. H. 509. ALGUE. * | |
| * 2. — vitidis, capillaceo folio. Pin. 3. 64. | |
| * 3. — fontalis trichodes. Pin. 3. 64. | |
| * 4. — <i>Conferua Piloni Tab. Ic. 2. 357.</i> | |
| * 5. — <i>Conferua trichodes v. Trichomanes sputicum. Ligd.</i> | |
| * — vitidis, brevioribus fetis. <i>Conferua minor, ramosa</i> , H. Oxon 3. Icon. Sect. 15. Tab. 4. | |
| 1. Algoides vulgaris, act. Acad. Reg. Ic. Par. pag. 12. ann. 1719. ALGUE v. ALGUE. | |
| 1. Alkekengi officinarum. J. R. H. 151. COQUEAET. | |
| A ij | |

Botanicon Parisiense de Vaillant annoté par Rousseau, p. 3.
Widener Library, Harvard University, Cambridge.

III. LETTRES SUR LA BOTANIQUE (1771-1774)

Il s'agit de huit lettres adressées à Madeleine-Catherine Delessert (1747-1816) pour qu'elle puisse initier sa fille Marguerite-Madeleine (1767-1839) au monde merveilleux des végétaux. Dès 1762, ils ont échangé des lettres dont les huit en question sont datées comme suit :

- 1^{ère} : le 22 août 1771.
- 2^e : le 18 octobre 1771.
- 3^e : le 16 mai 1772.
- 4^e : le 19 juin 1772.
- 5^e : le 16 juillet 1772.
- 6^e : le 2 mai 1773.
- 7^e : vers avril 1774.
- 8^e : le 11 avril 1773.

Bien que les réponses de M^{me} Delessert, que Rousseau appelait sa « cousine », restent inconnues et que d'autres messages aient été expédiés entretemps, l'édition de 1782 a publié ces huit missives comme un ouvrage indépendant intitulé les *Lettres élémentaires sur la botanique, à Madame de L****¹. Ce regroupement éditorial est en effet approprié pour les raisons suivantes :

1^o La copie de la première et les brouillons des cinq lettres suivantes se trouvent dans les f. 75-89 du MsR 80 de la BPUN, sans autre texte et sans interruption.

2^o Concernant les six premières missives, Rousseau écrit dans la troisième : « Mon intention est de vous décrire d'abord six de ces familles pour vous familiariser avec la structure générale des parties caractéristiques des plantes. »

3^o Au commencement des troisième et sixième, il note « 3^e lettre sur la botanique » et « Sixième lettre sur la botanique ».

4^o La septième a été ajoutée à la demande de la destinataire afin

¹ Voir la « Note bibliographique ».

d'observer les arbres fruitiers.

5° À propos de la huitième lettre sur la confection d'herbiers qui a été en réalité envoyée entre les cinquième et sixième, nous lisons la note suivante au début de la sixième : « La précédente sur les herbiers ne devant pas être mise en ligne de compte, parce qu'elle interromprait l'ordre que je me suis proposé. »

6° Après l'envoi de la dernière missive, Rousseau explique le 30 août 1773 son intention au moment de la rédaction de l'ouvrage : « Lorsque vous me proposâtes, chère cousine, de vous donner la connaissance de quelques plantes pour l'amusement de vos enfants, je jugeai qu'on pouvait leur rendre cet amusement utile par une étude un peu méthodique qui les accoutumât peu à peu à l'attention, à l'observation et surtout au bon raisonnement. Au lieu qu'une simple nomenclature qui ne chargerait que leur mémoire, ne les amuserait pas longtemps, serait bientôt oubliée, et ne leur serait d'aucun profit après cet oubli. Je commençai donc par tâter leur goût et le vôtre par quelques notions générales des parties de la fructification où résident les caractères les plus essentiels et les plus constants des plantes et par lesquels on vient le mieux à bout de les classer. Je vous offris pour premiers objets cinq ou six familles des plus nombreuses et des plus saillantes du règne végétal, et je tâchai d'accoutumer vos yeux à démêler et distinguer leurs parties essentielles en attendant que vous y pussiez reconnaître cet air de famille qui les distingue même sans fructification, mais qui ne frappe que les yeux suffisamment exercés » (CC 7007).

Concernant la dernière citation, il faut signaler que les livres de botanique de l'époque ne s'adressaient généralement qu'aux experts. Par exemple, *SP*, référence en la matière, ne contient aucune planche des espèces présentées, outil indispensable chez les amateurs pour la détermination. Rousseau se plaint ainsi de la difficulté des études à maintes reprises. Dans un message destiné à la duchesse de Portland du 12 février 1767, il écrit :

Les livres des botanistes modernes n'instruisent que les botanistes ; ils sont inutiles aux ignorants. Il nous manque un livre vraiment élémentaire, dans lequel un homme qui n'aurait jamais vu de plantes put parvenir à les étudier seul. Voilà le livre qu'il me faudrait au défaut d'instructions verbales ; car où les trouver ? Il n'y a point autour de ma demeure d'autre

herboriste que les moutons (CC 5725).

Par conséquent, nous trouvons dans ses lettres d'introduction divers efforts de vulgarisation à l'intention des débutants. Par exemple, au lieu de présenter les plantes par ordre alphabétique ou suivant un système de classification, Rousseau se concentre sur l'idée de la ressemblance naturelle afin d'expliquer les structures végétales de base. De plus, il décrit des plantes en allant des plus simples aux plus complexes, en donnant souvent des images concrètes pour familiariser la lectrice avec les termes inconnus. De même, écartant les longues appellations en latin qui n'étaient d'ailleurs pas standardisées, il utilise les noms français les plus répandus.

Dans ce genre de considérations pour les novices, ne retrouvons-nous pas le Rousseau pédagogue ? Examinons également les lignes suivantes de la cinquième lettre :

Avant de leur apprendre à nommer ce qu'ils voient, commençons par leur apprendre à le voir. Cette science oubliée dans toutes les éducations doit faire la plus importante partie de la leur. Je ne le redirai jamais assez ; apprenez-leur à ne jamais se payer de mots, et à croire ne rien savoir de ce qui n'est entré que dans leur mémoire (p. 121-122).

Cette importance donnée à l'observation des objets en rejetant la simple mémorisation de noms spécifiques est souvent réitérée dans les lettres, ce qui nous invite naturellement à rappeler le principe éducatif rousseauiste qui privilégie le contact réel. Dans l'*Émile*, il écrit par exemple :

Je n'aime point les explications en discours ; les jeunes gens y font peu d'attention et ne les retiennent guère. Les choses, les choses ! Je ne répéterai jamais assez que nous donnons trop de pouvoir aux mots : avec notre éducation babillarde nous ne faisons que des babillards (OC IV, p. 447).

Dans le fond, les *Lettres sur la botanique* ne sont-elles pas un échantillon de la méthode didactique de l'*Émile* ? À ce sujet, il faut rappeler que, environ deux mois après la dernière missive, le maître a envoyé à son élève un exemple concret de ce qu'il a expliqué : un

herbier¹ (CC 7038). Les plantes qui se trouvent à la fois dans le texte et dans l'herbier sont les suivantes² :

- 1^{ère} lettre : Le muguet (35), le safran (39).
- 2^e lettre : Le cochlearia (34).
- 3^e lettre : La luzerne (96), le sainfoin (65).
- 4^e lettre : La crête de coq (127), l'euphrase (51), le lamier blanc ou l'ortie blanche (78), la lavande (83), l'origan (107), la velvete (14).
- 5^e lettre : La ciguë (47).
- 6^e lettre : L'armoïse (17).

Il n'y a pas de renvoi direct aux missives, mais le nom français et la famille à laquelle appartient une espèce sont toujours inscrits³, ce qui est rarissime dans les herbiers de Rousseau. Avec ces échantillons, l'ensemble se présente véritablement comme le manuel d'un cours à distance que nous pourrions trouver de nos jours⁴.

Mis à part la huitième, chaque lettre est en principe consacrée à une famille, une catégorie de classification qui met l'accent sur les ressemblances naturelles des plantes. La première missive commence par les liliacées, s'ensuivent les crucifères, les légumineuses, les fleurs en gueule (les labiées et les personées), les ombellifères, les fleurs composées (les demi-fleuronnées, les fleuronnées et les radiées), les arbres fruitiers (les rosacées). Dès 1764, Rousseau possédait le livre assez ambitieux d'Adanson, *FP*, qui propose une classification expérimentale par familles (CC 3664) et, environ une année avant la rédaction des lettres, Jean-Jacques avait « quelques idées » de la nouvelle méthode d'apprentissage (CC 6655). Nous serions ainsi tentés de supposer qu'il a eu l'intention de présenter cette tentative avec les missives⁵.

¹ Il s'agit de l'herbier du Musée J.-J. Rousseau à Montmorency.

² Nous citons ici uniquement les végétaux dont les noms sont absolument identiques dans les deux ouvrages. Les chiffres entre parenthèses indiquent les numéros dans l'herbier.

³ Voir les *Notes sur l'herbier du Musée J.-J. Rousseau à Montmorency*.

⁴ Rousseau a par ailleurs projeté d'envoyer 60 plantes par an aux personnes intéressées, afin d'expliquer, en dix ans, 600 espèces qui poussent dans la région parisienne (voir, entre autres, CC 6989).

⁵ Voir notre introduction générale. Rappelons que, dans les *Notes sur l'herbier du Musée J.-J. Rousseau à Montmorency*, le nom d'Adanson est souvent cité.

Néanmoins, dans les huit lettres, c'est plutôt la forme de la corolle qui constitue le critère principal de la classification : faut-il ainsi présumer que Rousseau se soit fondé sur le système de Tournefort ?¹ En outre, bien que Jean-Jacques n'explique pas la méthode de Linné et qu'il ne donne aucun binôme², le but final de l'ouvrage consiste à apprendre les parties de la fructification, essentielles dans la nomenclature linnéenne. Est-ce que le Citoyen voulait fusionner les trois ? Comme il n'explique que les sept familles (ou dix en comptant les sous-divisions), il est pour l'instant difficile de se prononcer à ce sujet.

Une fois publiée, l'ouvrage a connu un succès considérable et aurait joué un certain rôle dans la vulgarisation de cette science aimable : Rousseau n'était pas le seul qui sentait le besoin d'un manuel pour les débutants³.

Les originaux des missives, aujourd'hui conservés au Musée J.-J. Rousseau à Montmorency, sont longtemps restés dans une collection privée, ce qui en a rendu la consultation difficile. Les éditions précédentes contiennent ainsi quelques différences de lecture, mais pour ne pas alourdir les notes, nous ne les avons pas indiquées. Nous avons repris la liste qui accompagne la septième missive et, en considérant l'intention de Rousseau, nous avons mis la lettre sur la confection d'herbiers à la fin. Quant aux copies et brouillons, ils sont souvent très raturés, mais ne présentent pas forcément de variantes importantes. En suivant le principe de l'édition Champion-Slatkine des *Œuvres complètes* de Rousseau, nous avons donné uniquement les plus intéressantes et significatives.

¹ C'est le seul botaniste cité dans les missives (deux fois dans la cinquième), sauf Linné.

² Rousseau les donne pourtant dans la liste qui suit la septième, ainsi que dans l'herbier envoyé à M^{me} Delessert. Par ailleurs, les plantes sont rangées par ordre alphabétique de leurs noms linnéens dans l'herbier.

³ À ce sujet, voir notre introduction générale.

Ce 22 août [1771].

J'ai omis, chère cousine, dans ma précédente lettre¹ de répondre à l'article de la vôtre qui regarde les plantes, parce que cet article seul demandait une lettre entière que je pouvais vous écrire plus à loisir².

Votre idée d'amuser un peu la vivacité de votre fille et de l'exercer à l'attention sur des objets agréables et variés comme les plantes me paraît excellente, mais je n'aurais osé vous la proposer de peur de faire le Monsieur Josse³ ; puisqu'elle vient de vous je l'approuve de tout mon cœur et j'y concourrai de même, persuadé qu'à tout âge l'étude de la nature émousse le goût des amusements frivoles, prévient le tumulte des passions et porte à l'âme une nourriture qui lui profite en la remplissant du plus digne objet de ses contemplations.

Vous avez commencé par apprendre à la petite les noms d'autant de plantes que vous en aviez de communes sous les yeux. C'était précieusement ce qu'il fallait faire. Ce petit nombre de plantes qu'elle connaît de vue sont les pièces de comparaison pour étendre ses connaissances. Mais elles ne suffisent pas. Vous me demandez un petit catalogue des plantes les plus connues avec des marques pour les reconnaître. Il y a à cela un embarras ; c'est de vous donner par écrit ces marques ou caractères d'une manière claire et cependant peu diffuse. Cela me paraît impossible sans employer la langue de la chose, et les termes de cette langue forment un vocabulaire à part que vous ne sauriez entendre, s'il ne vous est préalablement expliqué.

D'ailleurs ne connaître simplement les plantes que de vue et ne savoir que leurs noms, ne peut être qu'une étude trop insipide pour des esprits comme les vôtres, et il est à présumer que votre fille ne

¹ CC 6881.

² Ce paragraphe manque dans le MsR 80.

³ Un orfèvre dans *L'Amour médecin* de Molière, un des auteurs favoris de Rousseau. L'unique parole de ce personnage est la suivante : « Pour moi, je tiens que la braverie et l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles; et si j'étais que de vous, je lui achèterais, dès aujourd'hui, une belle garniture de diamants, ou de rubis, ou d'émeraudes » (acte I, scène I). Rappelons que les médecins sont moqués dans cette pièce.

s'en amuserait pas longtemps. Je vous propose de prendre quelques notions préliminaires de la structure végétale et de l'organisation des plantes, afin, dussiez-vous ne faire que quelques pas dans le plus beau, dans le plus riche des trois règnes de la nature¹, d'y marcher du moins avec quelques lumières. Il ne s'agit donc pas encore de la nomenclature, qui n'est qu'un savoir d'herboriste. J'ai toujours cru qu'on pouvait être un très grand botaniste sans connaître une seule plante par son nom², et sans vouloir faire de votre fille un très grand botaniste, je crois néanmoins qu'il lui sera toujours utile d'apprendre à bien voir ce qu'elle voit³. Ne vous effarouchez pas au reste de l'entreprise. Vous connaîtrez bientôt qu'elle n'est pas grande. Il n'y a rien de compliqué ni de difficile à suivre dans ce que j'ai à vous proposer. Il ne s'agit que d'avoir la patience de commencer par le commencement. Après cela on n'avance qu'autant qu'on veut.

Nous touchons à l'arrière saison et les plantes dont la structure a le plus de simplicité sont déjà passées. D'ailleurs je vous demande quelque temps pour mettre un peu d'ordre dans vos observations : mais en attendant que le printemps nous mette à portée de commencer et suivre le cours de la nature, je vais toujours vous donner quelques mots du vocabulaire à retenir.

Une plante parfaite est composée de racine, de tige, de branches, de feuilles, de fleurs et de fruits : car on appelle fruit en botanique, tant dans les herbes que dans les arbres toute la fabrique de la semence. Vous connaissez tout cela ; du moins assez pour entendre le mot ; mais il y a une partie principale qui demande un plus grand examen ; c'est la fructification, c'est-à-dire la fleur et le fruit⁴. Commençons par la fleur, qui vient la première. C'est dans cette partie que la nature a renfermé le sommaire de son ouvrage, c'est par elle qu'elle le perpétue, et c'est aussi de toutes les parties du végétal la plus éclatante pour l'ordinaire, et toujours la moins sujette aux variations.

¹ Dans la « Septième Promenade », Rousseau explique pourquoi le règne minéral et le règne animal ne l'attirent pas autant (OC I, p. 1066-1068).

² Une fois initiée, Rousseau dira à la même personne : « Je vous conseille de tenir une note fidèle des noms latins et de tâcher même de les retenir ; car c'est le seul moyen de s'entendre avec les botanistes, et de leur indiquer sûrement la plante dont on parle sans recourir à de longues descriptions » (CC 6993).

³ Ces lignes rappellent un des principes de l'*Émile*. Voir notre introduction.

⁴ C'est le principe du système de classification proposé par Linné.

Prenez un lis. Je pense que vous en trouverez encore aisément en pleine fleur. Avant qu'il s'ouvre vous voyez à l'extrémité de la tige un bouton oblong verdâtre qui blanchit à mesure qu'il est prêt à s'épanouir ; et quand il est tout à fait ouvert, vous voyez son enveloppe blanche prendre la forme d'un vase divisé en plusieurs segments. Cette partie enveloppante et colorée qui est blanche dans le lis, s'appelle *la corolle* et non pas la fleur comme chez le vulgaire ; parce que la fleur est un composé de plusieurs parties dont la corolle est seulement la principale¹.

La corolle du lis n'est pas d'une seule pièce comme il est facile à voir. Quand elle se fane et tombe, elle tombe en six pièces bien séparées qui s'appellent des *pétales*. Ainsi la corolle du lis est composée de six pétales². Toute corolle de fleur qui est ainsi de plusieurs pièces s'appelle corolle *polypétale*. Si la corolle n'était que d'une seule pièce, comme par exemple dans le liseron appelé clochette des champs, elle s'appellerait *monopétale*. Revenons à notre lis.

Au-dedans de la corolle vous trouvez précieusement au milieu une espèce de petite colonne attachée tout au fond et qui pointe directement vers le haut. Cette colonne prise dans son entier s'appelle *le pistil* ; prise dans ses parties elle se divise en trois : 1^o sa base renflée en cylindre mais avec trois angles arrondis tout autour. Cette base s'appelle *le germe* ou *l'ovaire*. 2^o un filet plus mince posé sur le germe. Ce filet s'appelle *le style*. 3^o le style est couronné par une espèce de chapiteau avec trois échancrures. Ce chapiteau s'appelle *le stigmat*. Voilà en quoi consistent pistil et ses trois parties.

Entre le pistil et la corolle vous trouvez six autres corps bien distincts, qui s'appellent *les étamines*. Chaque étamine est composée de deux parties, savoir une plus mince par laquelle l'étamine tient au fond de la corolle et qui s'appelle *le filet*. Une plus grosse qui tient à l'extrémité supérieure du filet et qui s'appelle *anthère*. Chaque anthère est une boîte qui s'ouvre quand elle est meure et verse une poussière jaune très odorante dont nous parlerons dans la suite. Cette poussière jusqu'ici n'a point de nom

¹ Voir l'article « Fleur » du *Dictionnaire de botanique*.

² À l'époque de Rousseau, les botanistes ne distinguaient pas forcément les trois pétales et les trois calices. Tournefort dit par exemple : « On convient aussi que le lis, la tulipe, la jacinthe, et quantité d'autres n'en [un calice] ont point » (*EB*, t. 1, p. 57).

français ; chez les botanistes on l'appelle *le pollen*, mot qui signifie poussière.

Voilà l'analyse grossière des parties de la fleur. À mesure que la corolle se fane et tombe, le germe grossit et devient une capsule triangulaire allongée, dont l'intérieur contient des semences plates distribuées en trois loges. Cette capsule considérée comme l'enveloppe des semences prend le nom de *péricarpe*. Mais je n'entreprendrai pas ici l'analyse du fruit. Ce sera le sujet d'une autre lettre.

Les parties que je viens de vous nommer se trouvent également dans les fleurs de la plupart des autres plantes, mais à divers degrés de proportion de situation et de nombre. C'est par l'analogie de ces parties et par leurs diverses combinaisons que se marquent les diverses familles du règne végétal. Et ces analogies des parties des fleurs se lient avec d'autres analogies de parties de la plante qui semblent n'avoir aucun rapport à celles-là. Par exemple, ce nombre de six étamines, quelquefois seulement trois, de six pétales ou divisions de la corolle et cette forme triangulaire à trois loges du péricarpe¹ déterminent toute la famille des liliacées ; et dans toute cette même famille qui est très nombreuse, les racines sont toutes des oignons ou *bulbes* plus ou moins marquées, et variées quant à leur figure ou leur composition. L'oignon du lis est composé d'écailles² ; dans l'asphodèle c'est une liasse de navets allongés, dans le safran, ce sont deux bulbes l'une sur l'autre³, mais toujours des bulbes.

Le lis, que j'ai choisi parce qu'il est de la saison et aussi à cause de la grosseur de sa fleur et de ses parties qui les rend plus sensibles, manque cependant d'une des parties constitutives d'une fleur parfaite, savoir le calice. *Le calice* est cette partie verte, et divisée communément en cinq folioles, qui soutient et embrasse par le bas la corolle, et qui l'enveloppe toute entière avant son épanouissement, comme vous aurez pu le remarquer dans la rose. Le calice qui accompagne presque toutes les autres fleurs manque à toutes les véritables liliacées, comme la tulipe, la jacinthe, le narcisse, la tubéreuse, etc., et même l'oignon, le poireau, l'ail qui sont aussi de véritables liliacées, quoiqu'elles paraissent fort

¹ MsR 80 : « de l'ovaire ».

² Dans le MsR 80, Jean-Jacques ajoute « en recouvrement ».

³ La phrase est suivie de « dans le colchique, à côté l'une de l'autre » dans le MsR 80.

différentes au premier coup d'œil. Vous verrez encore que dans toute cette même famille les tiges sont simples et peu rameuses, les feuilles entières et jamais découpées ; observations qui confirment dans cette famille l'analogie de la fleur et du fruit par celle des autres parties de la plante. Si vous suivez ces détails avec quelque attention, et que vous vous les rendiez familiers par des observations fréquentes, vous voilà déjà en état de déterminer par l'inspection attentive et suivie d'une plante si elle est ou non de la famille des liliacées, et cela sans savoir le nom de cette plante. Vous voyez que ce n'est plus ici un simple travail de la mémoire, mais une étude d'observations et de faits, vraiment digne d'un naturaliste. Vous ne commencerez pas par dire tout cela à votre fille, et encore moins dans la suite quand vous serez initiée dans les mystères de la végétation ; mais vous ne lui en développerez par degrés que ce qui peut convenir à son âge et à son sexe, en la guidant pour trouver les choses par elle-même plutôt qu'en les lui apprenant¹. Bonjour, chère cousine, si tout ce fatras vous convient, je suis à vos ordres. J'attends les nouvelles du petit².

2

À Paris, 18 octobre 1771.

Puisque vous saisissez si bien, chère cousine, les premiers linéaments des plantes, quoique si légèrement marqués, que votre œil clairvoyant sait déjà distinguer un air de famille dans les liliacées, et que notre chère petite botaniste s'amuse de corolles et de pétales, je vais vous proposer une autre famille sur laquelle elle pourra derechef exercer son petit savoir ; avec un peu plus de difficulté pourtant, je l'avoue, à cause des fleurs beaucoup plus petites, du feuillage plus varié ; mais avec le même plaisir de sa part et de la vôtre ; du moins si vous en prenez autant à suivre cette route fleurie que j'en trouve à vous la tracer.

Quand les premiers rayons du printemps auront éclairé vos progrès en vous montrant dans les jardins les jacinthes, les tulipes, les narcisses, les jonquilles et les muguetts dont l'analyse vous est

¹ Leigh y voit, avec raison, l'un des préceptes essentiels de l'*Émile* (CC 6883, note f).

² Cette phrase manque dans le MsR 80. Le fils de M^{me} Delessert, Jules-Jean-Jacques, s'est cassé le fémur dans un accident (CC 6881).

déjà connue, d'autres fleurs arrêteront bientôt vos regards et vous demanderont un nouvel examen. Telles seront les giroflées ou violiers ; telles les juliennes ou girardes. Tant que vous les trouverez doubles, ne vous attachez pas à leur examen ; elles seront défigurées, ou, si vous voulez, parées à notre mode, la nature ne s'y trouvera plus : elle refuse de se reproduire par des monstres ainsi mutilés¹ ; car si la partie la plus brillante, savoir la corolle, s'y multiplie, c'est aux dépens des parties plus essentielles qui disparaissent sous cet éclat.

Prenez donc une giroflée simple, et procédez à l'analyse de sa fleur. Vous y trouverez d'abord une partie extérieure qui manque dans les liliacées, savoir le calice. Ce calice est de quatre pièces qu'il faut bien appeler feuilles ou folioles, puisque nous n'avons point de mot propre pour les exprimer, comme le mot pétales pour les pièces de la corolle. Ces quatre pièces, pour l'ordinaire, sont inégales de deux en deux : c'est-à-dire, deux folioles opposées l'une à l'autre, égales entre elles, plus petites ; et les deux autres, aussi égales entre elles et opposées, plus grandes, surtout par le bas ou leur arrondissement fait en dehors une bosse assez sensible.

Dans ce calice vous trouverez une corolle composée de quatre pétales dont je taille à part la couleur, parce qu'elle ne fait pas caractère. Chacun de ces pétales est attaché au réceptacle ou fond du calice par une partie étroite et pâle qu'on appelle *l'onglet*, et débordé le calice par une partie plus large et plus colorée qu'on appelle *la lame*.

Au centre de la corolle est un pistil allongé, cylindrique ou à peu près, terminé par un style très court, lequel est terminé lui-même par un stigmate oblong, *bifide*, c'est-à-dire partagé en deux parties qui se réfléchissent de part et d'autre.

Si vous examinez avec soin la position respective du calice et de la corolle, vous verrez que chaque pétale, au lieu de correspondre exactement à chaque foliole du calice, est posé au contraire entre les deux ; de sorte qu'il répond à l'ouverture qui les sépare, et cette position alternative a lieu dans toutes les espèces de fleurs qui ont un nombre égal de pétales à la corolle et de folioles au calice.

Il nous reste à parler des étamines. Vous les trouverez dans la giroflée au nombre de six comme dans les liliacées, mais non pas de même égales entre elles, ou alternativement inégales ; car vous

¹ Sur l'idée du monstre, voir la septième lettre.

en verrez seulement deux, en opposition l'une de l'autre, sensiblement plus courtes que les quatre autres qui les séparent¹ et qui en sont aussi séparées de deux en deux.

Je n'entrerai pas ici dans le détail de leur structure et de leur position : mais je vous préviens que si vous y regardez bien, vous trouverez la raison pourquoi ces deux étamines sont plus courtes que les autres, et pourquoi deux folioles du calice sont plus bossues, ou pour parler en termes de botanique, plus gibbeuses, et les deux autres plus aplaties ?

Pour achever² l'histoire de notre giroflée, il ne faut pas l'abandonner après avoir analysé la fleur, mais il faut attendre que la corolle se flétrisse et tombe, ce qu'elle fait assez promptement, et remarquer alors ce que devient le pistil, composé, comme nous l'avons dit ci-devant, de l'ovaire ou péricarpe, du style et du stigmate. L'ovaire s'allonge beaucoup et s'élargit un peu à mesure que le fruit mûrit. Quand il est mûr, cet ovaire ou fruit devient une espèce de gousse plate appelée *silique*.

Cette silique est composée de deux valvules posées l'une sur l'autre et séparée par une cloison fort mince appelée *médiastin*.

Quand la semence est tout à fait mûre, les valvules s'ouvrent de bas en haut pour lui donner passage, et restent attachées au stigmate par leur partie supérieure.

Alors on voit des graines plates et circulaires posées sur les deux faces du médiastin, et si l'on regarde avec soin comment elles y tiennent, on trouve que c'est par un court pédicule qui attache chaque graine alternativement à droite et à gauche aux sutures du médiastin, c'est-à-dire à ses deux bords par lesquels il était comme cousu avec les valvules avant leur séparation.

Je crains fort, chère cousine, de vous avoir un peu fatiguée par cette longue description ; mais elle était nécessaire pour vous donner le caractère essentiel de la nombreuse famille des crucifères ou fleurs en croix, laquelle compose une classe entière dans presque tous les systèmes des botanistes ; et cette description difficile à entendre ici sans figure vous deviendra plus claire, j'ose l'espérer, quand vous la suivrez avec quelque attention ayant l'objet sous les yeux.

Le grand nombre d'espèces qui composent la famille des

¹ La phrase se termine ici dans le MsR 80.

² MsR 80 : « suivre ».

crucifères a déterminé les botanistes à la diviser en deux sections qui, quant à la fleur, sont parfaitement semblables, mais diffèrent sensiblement quant au fruit.

La première section comprend les crucifères à silique, comme la giroflée dont je viens de parler, la julienne, le cresson de fontaine, les choux, les raves, les navets, la moutarde, etc.

La seconde section comprend les crucifères à silicule, c'est-à-dire, dont la silique en diminutif est extrêmement courte, presque aussi large que longue, et autrement divisée en dedans ; comme entre autres le cresson alénois dit *nasitort* ou *natou*, le thlaspi appelé taraspi par les jardiniers, le cochléaria, la lunaire, qui, quoique la gousse en soit fort grande¹, n'est pourtant qu'une silicule, parce que sa longueur excède peu sa largeur. Si vous ne connaissez ni le cresson alénois, ni le cochléaria, ni le thlaspi, ni la lunaire, vous connaissez, du moins je le présume, la bourse-à-pasteur, si commune parmi les mauvaises herbes des jardins. Hé bien, cousine, la bourse-à-pasteur est une crucifère à silicule, dont la silicule est triangulaire. Sur celle-là vous pouvez vous former une idée des autres, jusqu'à ce qu'elles vous tombent sous la main.

Il est temps de vous laisser respirer, d'autant plus que cette lettre, avant que la saison vous permette d'en faire usage, sera, j'espère, suivie de plusieurs autres, où je pourrai ajouter ce qui reste à dire de nécessaire sur les crucifères et que je n'ai pas dit dans celle-ci. Mais il est bon peut-être de vous prévenir dès à présent que dans cette famille et dans beaucoup d'autres vous trouverez souvent des fleurs beaucoup plus petites que la giroflée et quelquefois si petites qu'on ne peut guère examiner leurs parties qu'à la faveur d'une loupe, instrument dont un botaniste ne peut se passer, non plus que d'une pointe², et d'une paire de ciseaux à découper. En pensant que votre zèle maternel peut vous mener jusque-là, je me fais un tableau charmant de ma belle cousine empressée avec son verre à éplucher des monceaux de fleurs, cent fois moins fleuries, moins fraîches et moins agréables qu'elle. Bonjour, cousine, jusqu'au chapitre suivant.

¹ Ce mot est suivi de « et fort plate » dans le MsR 80.

² Après ce mot, la lettre se termine un peu différemment dans le MsR 80 : « d'une lancette et d'une paire de bons ciseaux fins à découper. Je vous avoue que je me fais un tableau charmant de ma belle cousine empressée avec son verre à éplucher des monceaux de fleurs, cent fois moins fleuries, moins fraîches et moins agréables qu'elle. Bonjour, cousine, je vous embrasse de tout mon cœur. »

3^e lettre sur la botanique.16 mai¹ [1772].

Je suppose, chère cousine, que vous avez bien reçu ma précédente réponse², quoique vous ne m'en parliez point dans votre seconde lettre³, et répondant maintenant à celle-ci, j'espère sur ce que vous m'y marquez, que la maman⁴ bien rétablie est partie en bon état pour la Suisse, et je compte que vous n'oublierez pas de me donner avis de l'effet du voyage et des eaux qu'elle va prendre. Comme tante Julie⁵ a du partir avec elle, j'ai chargé M. Guyenet⁶ qui retourne au Val-de-Travers du petit herbier qui lui est destiné⁷ et je l'ai mis à votre adresse afin qu'en son absence vous puissiez le recevoir et vous en servir ; si tant est que parmi ces échantillons informes il se trouve quelque chose à votre usage. Au reste, je n'accorde pas que vous ayez des droits sur ce chiffon. Vous en avez sur celui qui l'a fait, les plus forts et les plus chers que je connaisse ; mais pour l'herbier, il fut promis à votre sœur⁸, lorsqu'elle herborisait avec moi dans nos promenades à la croix de Vacques⁹, et que vous ne songiez à rien moins dans celles où mon cœur et mes pieds vous suivaient avec grand-maman¹⁰ en Vaise¹¹. Je rougis de lui avoir tenu parole si tard et si mal ; mais enfin elle avait sur vous à cet égard ma parole et l'antériorité. Pour vous,

¹ Cette date est indiquée sur la page de l'adresse.

² CC 6935.

³ Lettre non retrouvée.

⁴ La mère de M^{me} Delessert, Julie-Anne-Marie Boy de la Tour, née Roguin (1715-1780).

⁵ Une sœur de M^{me} Delessert, Julie Boy de la Tour (1751-1826).

⁶ Frédéric Guyenet (1737-1776), receveur et lieutenant civil du Val-de-Travers, époux d'Isabelle d'Ivernois.

⁷ Il s'agit de l'Herbier de la Bibliothèque centrale de Zurich.

⁸ CC 6730.

⁹ Au nord de Lyon, dans le quartier de Rochechardon. La famille Boy de la Tour y possédait un domaine et Rousseau y a séjourné en 1768 et 1770 (CC 6369 et 6721).

¹⁰ La sœur cadette de M^{me} Delessert, Élisabeth-Émile Boy de la Tour (1754-1781).

¹¹ Au nord de Lyon, près du château de Rochechardon.

chère cousine, si je ne vous promets pas un herbier de ma main¹, c'est pour vous en procurer un plus précieux de la main de votre fille, si vous continuez à suivre avec elle cette douce et charmante étude qui remplit d'intéressantes observations sur la nature les vides du temps que les autres consacrent à l'oisiveté ou à pis. Quant à présent, reprenons le fil interrompu de nos familles végétales.

Mon intention est de vous décrire² d'abord six de ces familles pour vous familiariser avec la structure générale des parties caractéristiques des plantes³. Vous en avez déjà deux ; reste à quatre qu'il faut encore avoir la patience de suivre. Après quoi laissant pour un temps les autres branches de cette nombreuse lignée et passant à l'examen des parties différentes de la fructification, nous ferons en sorte que sans, peut-être, connaître beaucoup de plantes, vous ne serez du moins jamais en terre étrangère parmi les productions du règne végétal.

Mais je vous préviens que si vous voulez prendre des livres et suivre la nomenclature ordinaire, avec beaucoup de noms vous aurez peu d'idées ; celles que vous aurez se brouilleront, vous ne suivrez bien ni ma marche ni celle des autres, et n'aurez tout au plus qu'une connaissance de mots. Chère cousine, je suis jaloux d'être votre seul guide en cette partie. Quand il en sera temps je vous indiquerai les livres que vous pouvez consulter. En attendant, ayez la patience de ne lire que dans celui de la nature et de vous en tenir à mes lettres.

Les pois sont à présent en pleine fructification. Saisissons ce moment pour observer leurs caractères. Il est un des plus curieux que puisse offrir la botanique. Toutes les fleurs se divisent généralement en régulières et irrégulières. Les premières sont celles dont toutes les parties s'écartent uniformément du centre de la fleur et aboutiraient ainsi par leurs extrémités extérieures à la circonférence d'un cercle. Cette uniformité fait qu'en présentant à l'œil les fleurs de cette espèce, il n'y distingue ni dessus ni dessous, ni droite ni gauche ; telles sont les deux familles ci-devant examinées. Mais au premier coup d'œil vous verrez qu'une fleur de pois est irrégulière, qu'on y distingue aisément dans la corolle la

¹ Le Citoyen lui enverra tout de même un herbier qui est conservé au Musée J.-J. Rousseau à Montmorency.

² Dans le MsR 80, Rousseau a d'abord écrit « familiariser », puis « donner ».

³ Jean-Jacques a donc rédigé ces huit lettres avec préméditation.

partie plus longue qui doit être en haut de la plus courte qui doit être en bas et qu'on connaît fort bien en présentant la fleur vis-à-vis de l'œil si on la tient dans sa situation naturelle ou si on la renverse. Ainsi toutes les fois qu'examinant une fleur irrégulière on parle du haut et du bas, c'est en la plaçant dans sa situation naturelle.

Comme les fleurs de cette famille sont d'une construction fort particulière, non seulement il faut avoir plusieurs fleurs de pois et les disséquer successivement pour observer toutes leurs parties l'une après l'autre, il faut même suivre le progrès de la fructification depuis la première floraison jusqu'à la maturité du fruit.

Vous trouverez d'abord un calice *monophylle*, c'est-à-dire, d'une seule pièce terminée en cinq pointes bien distinctes, dont deux un peu plus larges sont en haut et les trois plus étroites en bas. Ce calice est recourbé vers le bas, de même que le pédicule qui le soutient, lequel pédicule est très délié, très mobile, en sorte que la fleur suit aisément le courant de l'air et présente ordinairement son dos au vent et à la pluie.

Le calice examiné, on l'ôte en le déchirant délicatement de manière que le reste de la fleur demeure entier, et alors vous voyez clairement que la corolle est polypétale.

Sa première pièce est un grand et large pétale qui couvre les autres et occupe la partie supérieure de la corolle, à cause de quoi ce grand pétale a pris le nom de *pavillon*. On l'appelle aussi *l'étendard*. Il faudrait se boucher les yeux et l'esprit pour ne pas voir que ce pétale est là comme un parapluie pour garantir ceux qu'il couvre des principales injures de l'air.

En enlevant le pavillon comme vous avez fait le calice, vous remarquerez qu'il est emboîté de chaque côté par une petite oreillette dans les pièces latérales, de manière que sa situation ne puisse être dérangée par le vent.

Le pavillon ôté laisse à découvert ces deux pièces latérales auxquelles il était adhérent par ses oreillettes ; ces pièces latérales s'appellent les *ailles*. Vous trouverez en les détachant qu'emboîtées encore plus fortement avec celle qui reste, elles n'en peuvent être séparées sans quelque effort. Aussi les ailes ne sont guère moins utiles pour garantir les côtés de la fleur que le pavillon pour la couvrir.

Les ailes ôtées vous laissent voir la dernière pièce de corolle ; pièce qui couvre et défend le centre de la fleur, et l'enveloppe,

surtout par-dessous, aussi soigneusement que les trois autres pétales enveloppent le dessus et les côtés. Cette dernière pièce qu'à cause de sa forme on appelle la *nacelle* est comme un coffre-fort dans lequel la nature a mis son trésor à l'abri des atteintes de l'air et de l'eau.

Après avoir bien examiné ce pétale, tirez-le doucement par-dessous en le pinçant légèrement par la quille, c'est-à-dire par la prise mince qu'il vous présente, de peur d'enlever avec lui ce qu'il enveloppe. Je suis sûr qu'au moment où ce dernier pétale sera forcé de lâcher prise et de vous déceler le mystère qu'il cache, vous ne pourrez en l'apercevant vous abstenir de faire un cri de surprise et d'admiration.

Le jeune fruit qu'enveloppait la nacelle est construit de cette manière. Une membrane cylindrique terminée par dix filets bien distincts entoure l'ovaire, c'est-à-dire l'embryon de la gousse. Ces dix filets sont autant d'étamines qui se réunissent par le bas autour du germe et se terminent par le haut en autant d'anthères jaunes dont la poussière va seconder le stigmate qui termine le pistil¹, et qui, quoique jaune aussi par la poussière fécondante qui s'y attache, se distingue aisément des étamines par sa figure et par sa grosseur. Ainsi ces dix étamines forment encore autour de l'ovaire une dernière cuirasse pour le préserver des injures du dehors.

Si vous y regardez de bien près, vous trouverez que ces dix étamines ne sont par leur base un seul corps qu'en apparence. Car dans la partie supérieure de ce cylindre il y a une pièce ou étamine qui d'abord paraît adhérente aux autres, mais qui à mesure que la fleur se fane et que le fruit grossit, se détache et laisse une ouverture en dessus par laquelle ce fruit grossissant peut s'étendre en entrouvrant et écartant de plus en plus le cylindre qui sans cela le comprimant et l'étranglant tout autour l'empêcherait de grossir et de profiter. Si la fleur n'est pas assez avancée, vous ne verrez pas cette étamine détachée du cylindre ; mais passez un camion² dans deux petits trous que vous trouverez près du réceptacle à la base de cette étamine et bientôt vous verrez l'étamine avec son anthère suivre l'épingle et se détacher des neuf autres qui continueront toujours de faire ensemble un seul corps, jusqu'à ce qu'elles se flétrissent et dessèchent quand le germe féconde devient gousse et

¹ MsR 80 : « qui couronne le germe » au lieu de « qui termine le pistil ».

² MsR 80 : « une petite épingle » à la place d'« un camion ».

qu'il n'a plus besoin d'elles.

Cette *gousse* dans laquelle l'ovaire se change en mûrissant se distingue de la *silique* des crucifères, en ce que dans la silique les graines sont attachées alternativement aux deux sutures, au lieu que dans la gousse elles ne sont attachées que d'un côté, c'est-à-dire à une seulement des deux sutures, tenant alternativement à la vérité aux deux valves qui la composent, mais toujours du même côté. Vous saisirez parfaitement cette différence, si vous ouvrez en même temps la *gousse* d'un pois et la *silique* d'une giroflée, ayant attention de ne prendre ni l'une ni l'autre en parfaite maturité, afin qu'après l'ouverture du fruit les graines restent attachées par leurs ligaments à leurs sutures et à leurs valvules.

Si je me suis bien fait entendre, vous comprendrez, chère cousine, quelles étonnantes précautions ont été cumulées par la nature pour amener l'embryon du pois à maturité¹ et le garantir surtout, au milieu des plus grandes pluies, de l'humidité qui lui est funeste, sans cependant l'enfermer dans une coque dure qui en eût fait une autre sorte de fruit. Le Suprême Ouvrier, attentif à la conservation de tous les êtres, a mis de grands soins à garantir la fructification des plantes des atteintes qui lui peuvent nuire ; mais il paraît avoir redoublé d'attention pour celles qui servent à la nourriture de l'homme et des animaux, comme la plupart des légumineuses². L'appareil de la fructification du pois est, en diverses proportions, le même dans toute cette famille. Les fleurs y portent le nom de *papilionacées*, parce qu'on a cru y voir quelque chose de semblable à la figure d'un papillon : elles ont généralement un *pavillon*, deux *ailles*, une *nacelle*, ce qui fait communément quatre pétales irréguliers. Mais il y a des genres où la nacelle se divise dans sa longueur en deux pièces presque adhérentes par la quille, et ces fleurs-là ont réellement cinq pétales : d'autres, comme le trèfle des prés, ont toutes leurs parties attachées en une seule pièce, et quoique papilionacées ne laissant pas d'être monopétales.

Les papilionacées ou légumineuses sont une des familles des plantes les plus nombreuses et les plus utiles. On y trouve les fèves, les genets, les luzernes, sainfoins, lentilles, vesces, gesses, les

¹ Dans le MsR 80, la phrase se termine ainsi : « et le garantir surtout de l'humidité [qui] lui est funeste et qui l'eût fait périr infailliblement si au milieu des plus grandes pluies la moindre parcelle d'eau eût pénétré jusqu'à lui. »

² Nous voyons dans ces lignes une certaine ressemblance avec la « Profession de foi du vicaire savoyard », au sujet de la notion de la Providence.

haricots, dont le caractère est d'avoir la nacelle contournée en spirale, ce qu'on prendrait d'abord pour un accident. Il y a des arbres, entre autres celui qu'on appelle vulgairement acacia, et qui n'est pas le véritable acacia. L'indigo, la réglisse en sont aussi : mais nous parlerons de tout cela plus en détail dans la suite. Bonjour cousine. J'embrasse tout ce que vous aimez.

4

19 Juin [1772].

Vous m'avez tiré de peine, chère cousine ; mais il me reste encore de l'inquiétude sur ces maux d'estomac appelés maux de cœur dont votre maman sent les retours dans l'attitude d'écrire. Si c'est seulement l'effet d'une plénitude de bile, le voyage et les eaux suffiront pour l'évacuer ; mais je crains bien qu'il n'y ait à ces accidents quelque cause locale qui ne sera pas si facile à détruire et qui demandera toujours d'elle un grand ménagement, même après son rétablissement. J'attends de vous des nouvelles de ce voyage aussitôt que vous en aurez ; mais j'exige que la maman ne songe à m'écrire que pour m'apprendre son entière guérison.

Je ne puis comprendre pourquoi vous n'avez pas reçu l'herbier¹. Dans la persuasion que ma tante Julie était déjà partie, j'avais remis le paquet à M. Guyenet pour vous l'expédier en passant à Dijon. Je n'apprends d'aucun côté qu'il soit parvenu ni dans vos mains ni dans celles de votre sœur, et je n'imagine plus ce qu'il peut être devenu.

Parlons de plantes tandis que la saison de les observer nous y invite. Votre solution de la question que je vous avais faite sur les étamines des crucifères est parfaitement juste², et me prouve bien que vous m'avez entendu ou plutôt que vous m'avez écouté, car vous n'avez besoin que d'écouter pour entendre. Vous m'avez bien rendu raison de la gibbosité de deux folioles du calice et de la brièveté relative de deux étamines, dans la giroflée, par la courbure de ces deux étamines. Cependant un pas de plus vous eût menée jusqu'à la cause première de cette structure : car si vous recherchez encore pourquoi ces deux étamines sont ainsi recourbées et par

¹ Voir le début de la précédente lettre.

² Voir la seconde lettre. La réponse de M^{me} Delessert reste cependant inconnue.

conséquent raccourcies, vous trouverez une petite glande implantée sur le réceptacle entre l'étamine et le germe, et c'est cette glande qui, éloignant l'étamine et la forçant de prendre le contour, la raccourcit nécessairement. Il y a encore sur le même réceptacle deux autres glandes, une au pied de chaque paire des grandes étamines ; mais ne leur faisant point faire de contour, elles ne les accourcissent pas, parce que ces glandes ne sont pas comme les deux premières en dedans ; c'est-à-dire, entre l'étamine et le germe ; mais en dehors, c'est-à-dire entre la paire d'étamines et le calice. Ainsi ces quatre étamines soutenues et dirigées verticalement en droite ligne débordent celles qui sont recourbées et semblent plus longues parce qu'elles sont plus droites. Ces quatre glandes se trouvent, ou du moins leurs vestiges, plus ou moins visiblement dans presque toutes les fleurs crucifères, et dans quelques-unes bien plus distinctes que dans la giroflée¹. Si vous demandez encore, pourquoi ces glandes ? Je vous répondrai qu'elles sont un des instruments destinés par la nature à unir le règne végétal au règne animal et les faire circuler l'un dans l'autre² : mais laissant ces recherches un peu trop anticipées, revenons quant à présent à nos familles.

Les fleurs que je vous ai décrites jusqu'à présent sont toutes polypétales. J'aurais dû commencer peut-être par les monopétales régulières dont la structure est beaucoup plus simple : cette grande simplicité même est ce qui m'en a empêché. Les monopétales régulières constituent moins une famille qu'une grande nation³ dans laquelle on compte plusieurs familles bien distinctes ; en sorte que pour les comprendre toutes sous une indication commune, il faut employer des caractères si généraux et si vagues que c'est paraître dire quelque chose en ne disant en effet presque rien du tout. Il vaut mieux se renfermer dans des bornes plus étroites, mais qu'on puisse assigner avec plus de précision.

Parmi les monopétales irrégulières, il y a une famille dont la physionomie est si marquée qu'on en distingue aisément les

¹ Dans le MsR 80, cette phrase est écrite comme suit : « Ces quatre glandes se trouvent plus ou moins visiblement dans les fleurs [de] presque toutes les crucifères, et il [y] en a peu qui sous différentes formes n'en offrent des vestiges assez sensibles. »

² Pense-t-il au lien entre le nectar sécrété par les glandes et les insectes qui s'en nourrissent ?

³ Il ne s'agit pas d'un mot spécifique, mais d'une métaphore.

membres à leur air. C'est celle à laquelle on donne le nom de fleurs en gueule, parce que ces fleurs sont fendues en deux lèvres dont l'ouverture, soit naturelle, soit produite par une légère pression des doigts, leur donne l'air d'une gueule béante. Cette famille se subdivise en deux sections ou lignées, l'une des fleurs en lèvres ou *labiées*, l'autre des fleurs en masque ou *personées* : car le mot latin *persona* signifie un masque, nom très convenable assurément à la plupart des gens qui portent parmi nous celui de *personnes*. Le caractère commun à toute la famille est non seulement d'avoir la corolle monopétale et comme je l'ai dit fendue en deux lèvres ou babines, l'une supérieure appelée *casque*, l'autre inférieure appelée *barbe*, mais d'avoir quatre étamines presque sur un même rang distinguées en deux paires, l'une plus longue et l'autre plus courte. L'inspection de l'objet vous expliquera mieux ces caractères que ne peut faire le discours.

Prenons d'abord les *labiées*. Je vous en donnerais volontiers pour exemple la sauge, qu'on trouve dans presque tous les jardins. Mais la construction particulière et bizarre de ses étamines qui la fait retrancher par quelques botanistes du nombre des labiées¹, quoique la nature ait semblé l'y inscrire, me porte à chercher un autre exemple dans les orties mortes et particulièrement dans l'espèce appelée vulgairement *ortie blanche*, mais que les botanistes appellent plutôt *lamier blanc*, parce qu'elle n'a nul rapport à l'ortie par sa fructification, quoiqu'elle en ait beaucoup par son feuillage. L'ortie blanche, si commune partout, durant très longtemps en fleur, ne doit pas vous être difficile à trouver. Sans m'arrêter ici à l'élégante situation des fleurs, je me borne à leur structure. L'ortie blanche porte une fleur monopétale labiée dont le casque est concave et recourbé en forme de voûte pour recouvrir le reste de la fleur et particulièrement ses étamines qui se tiennent toutes quatre assez serrées sous l'abri de son toit. Vous discernerez aisément la paire plus longue et la paire plus courte, et au milieu des quatre le style, de la même couleur, mais qui s'en distingue en ce qu'il est simplement fourchu par son extrémité au lieu d'y porter une anthère comme font les étamines. La barbe, c'est-à-dire la lèvre inférieure se replie et pend en en bas, et par cette situation laisse

¹ Plus haut, Rousseau écrit que « Le caractère commun à toute la famille est [...] d'avoir quatre étamines [...] ». Pourtant, Linné classe les *salvia* (les sauges) dans les *diandria*, c'est-à-dire, à deux étamines (*SP*, p. 33-39).

voir presque jusqu'au fond le dedans de la corolle. Dans les *lamiers* cette barbe est refendue en longueur dans son milieu, mais cela n'arrive pas de même aux autres labiées.

Si vous arrachez la corolle, vous arracherez avec elle les étamines qui y tiennent par leurs filets, et non pas au réceptacle où le style restera seul attaché. En examinant comment les étamines tiennent à d'autres fleurs, on les trouve généralement attachées à la corolle quand elle est monopétale et au réceptacle ou au calice quand la corolle est polypétale : en sorte qu'on peut en ce dernier cas arracher les pétales sans arracher les étamines. De cette observation l'on tire une règle belle, facile et même assez sûre pour savoir si une corolle est d'une seule pièce ou de plusieurs, lorsqu'il est difficile, comme il l'est quelquefois, de s'en assurer immédiatement.

La corolle arrachée reste percée à son fond parce qu'elle était attachée au réceptacle, laissant une ouverture circulaire par laquelle le pistil et ce qui l'entoure pénètre au-dedans du tube et de la corolle. Ce qui entoure ce pistil dans le lamier et dans toutes les labiées, ce sont quatre embryons qui deviennent quatre graines nues, c'est-à-dire sans aucune enveloppe¹ ; en sorte que ces graines, quand elles sont mûres, se détachent et tombent à terre séparément. Voilà le caractère des labiées.

L'autre lignée ou section, qui est celle des *personées*, se distingue des labiées, premièrement par sa corolle dont les deux lèvres ne sont pas ordinairement ouvertes et béantes mais fermées et jointes, comme vous le pourrez voir dans la fleur de jardin appelée muflaude ou *mufle de veau*², ou bien à son défaut dans la linaire, cette fleur jaune à éperon si commune en cette saison dans la campagne. Mais un caractère plus précis et plus sûr est qu'au lieu d'avoir quatre graines nues au fond du calice comme les labiées, les personées y ont toutes une capsule qui renferme les graines et ne s'ouvre qu'à leur maturité pour les répandre. J'ajoute à ces caractères qu'un grand nombre de labiées sont ou des plantes odorantes et aromatiques telles que l'origan, la marjolaine, le thym, le serpolet, le basilic, la menthe, l'hysope, la lavande, etc., ou des plantes odorantes et puantes telles que diverses espèces d'orties

¹ La phrase est suivie de « commune, capsule ou péricarpe » dans le MsR 80.

² Dans le MsR 80, « mufle de veau, muflaude ou gueule-de-loup » au lieu de « muflaude ou *mufle de veau* ».

mortes, staquis¹, crapaudines, marrube ; quelques-unes seulement telles que le bugle, la brunelle, la toque n'ont pas d'odeur : au lieu que les personées sont pour la plupart des plantes sans odeur comme la muflaude, la linnaire, l'euphrase, la pédiculaire, la crête-de-coq, l'orobanche, la cymbalaire, la velvete, la digitale ; je ne connais guère d'odorant dans cette branche que la scrophulaire qui sent et qui pue, sans être aromatique. Je ne puis guère vous citer ici que des plantes qui vraisemblablement ne vous sont pas connues, mais que peu à peu vous apprendrez à connaître et dont au moins à leur rencontre vous pourrez par vous-même déterminer la famille². Je voudrais même que vous tâchassiez d'en déterminer la lignée ou section par la physionomie, et que vous vous exercassiez à juger au simple coup d'œil si la fleur en gueule que vous voyez est une labiée ou une personée. La figure extérieure de la corolle peut suffire pour vous guider dans ce choix, que vous pourrez vérifier ensuite en ôtant la corolle et regardant au fond du calice ; car si vous avez bien jugé, la fleur que vous aurez nommée labiée vous montrera quatre graines nues, et celle que vous aurez nommée personée vous montrera un péricarpe : le contraire vous prouverait que vous vous êtes trompée, et par un second examen de la même plante vous préviendriez une erreur semblable pour une autre fois. Voilà, chère cousine, de l'occupation pour quelques promenades. Je ne tarderai pas à vous en préparer pour celles qui suivront.

Vous ne m'avez point donné l'adresse que je vous avais demandée³. Recevez les plus tendres amitiés de ma femme et de son mari⁴.

5

Ce 16 Juillet [1772].

¹ Stachys ou stachydes ?

² La phrase est suivie dans le MsR 80 de : « et peut-être la lignée sur l'examen de la fleur si vous avez donné à cette lettre la même attention que vous avez bien voulu donner aux autres. Au reste, j'avoue que l'ayant écrite beaucoup plus à la hâte je n'ai pas eu le temps de la rendre aussi claire. Mais il importe de profiter de la saison d'herboriser pour trouver des applications aux descriptions que je tâche de vous faire. Les objets et vos regards rendront clair ce que je n'aurai pas bien su vous dire. »

³ CC 6943.

⁴ Ce paragraphe manque dans le MsR 80.

Je vous remercie, chère cousine, des bonnes nouvelles que vous m'avez données de la maman. J'avais espéré le bon effet du changement d'air, et je n'en attends pas moins des eaux et surtout du régime austère prescrit durant leur usage. Je suis touché du souvenir de cette bonne amie et je vous prie de l'en remercier pour moi. Mais je ne veux pas absolument qu'elle m'écrive durant son séjour en Suisse, et si elle veut me donner directement de ses nouvelles, elle a près d'elle un bon secrétaire¹ qui s'en acquittera fort bien. Je suis plus charmé que surpris qu'elle réussisse en Suisse ; indépendamment des grâces de son âge, et de sa gaîté vive et caressante, elle a dans le caractère un fond de douceur et d'égalité, dont je l'ai vu donner quelquefois à la grand-maman l'exemple charmant qu'elle a reçu de vous. Vos réflexions sur les vicissitudes du commerce sont très justes et j'espère qu'elles ne sont occasionnées par aucune expérience qui vous intéresse². Si votre sœur s'établit en Suisse, vous perdrez l'une et l'autre une grande douceur dans la vie, et elle surtout, des avantages difficiles à remplacer. Mais votre pauvre maman qui porte-à-porte sentait pourtant si cruellement sa séparation d'avec vous, comment supporterait-elle la sienne à une si grande distance ? C'est de vous encore qu'elle tiendra ses dédommagements et ses ressources. Vous lui en ménagez une bien précieuse en assouplissant dans vos douces mains la bonne et forte étoffe de votre favorite³, qui, je n'en doute point, deviendra par vos soins aussi pleine de grandes qualités que de charmes. Ah cousine, l'heureuse mère que la vôtre. Le mérite de ses fils est assurément aussi solide, aussi vrai qu'universellement reconnu. Mais il est plus rare encore de voir aussi trois sœurs se partager tellement entre elles tous les genres de perfections qu'il est plus aisé d'assigner celle qui domine en chacune, que celle qui manque à aucune des trois⁴.

Savez-vous que je commence à être en peine du petit herbier⁵. Je n'en ai d'aucune part aucune nouvelle, quoique j'en aie eu de M. Guyenet depuis son retour par sa femme qui ne me dit pas de sa part un seul mot sur cet herbier. Je lui en ai demandé des

¹ Julie Boy de la Tour.

² Cette phrase manque dans le MsR 80.

³ Élisabeth-Émile Boy de la Tour.

⁴ Depuis « Vous lui en ménagez » jusqu'à ce mot, les lignes sont biffées par des traits verticaux.

⁵ Voir la troisième lettre.

nouvelles ; j'attends sa réponse. J'ai grand-peur que ne passant pas à Lyon, il n'ait confié le paquet à quelque quidam qui sachant que c'étaient des herbes sèches aura pris tout cela pour du foin. Cependant, si comme je l'espère encore, il parvient enfin à votre sœur Julie ou à vous, vous trouverez que je n'ai pas laissé d'y prendre quelque soin¹. C'est une perte qui, quoique petite, ne me serait pas facile à réparer promptement, surtout à cause d'un catalogue accompagné de divers petits éclaircissements écrits sur-le-champ, et dont je n'ai gardé aucun double².

Consolez-vous, bonne cousine, de n'avoir pas vu les glandes des crucifères³. De grands botanistes très bien oculés⁴ ne les ont pas mieux vues. Tournefort lui-même n'en fait aucune mention. Elles sont bien claires dans peu de genres, quoiqu'on en trouve des vestiges presque dans tous, et c'est à force d'analyser des fleurs en croix et d'y voir toujours des inégalités au réceptacle, qu'en les examinant en particulier, on a trouvé que ces glandes appartenaient au plus grand nombre des genres, et qu'on les suppose par analogie dans ceux-mêmes où on ne les distingue pas.

Je comprends qu'on est fâché de prendre tant de peine sans apprendre les noms des plantes qu'on examine. Mais je vous avoue de bonne foi qu'il n'est pas entré dans mon plan de vous épargner ce petit chagrin. On prétend que la botanique n'est qu'une science de mots qui n'exerce que la mémoire et n'apprend qu'à nommer des plantes. Pour moi, je ne connais point d'étude raisonnable qui ne soit qu'une science de mots ; et auquel des deux, je vous prie, accorderai-je le nom de botaniste, de celui qui fait cracher un nom ou une phrase à l'aspect d'une plante, sans rien connaître à sa structure, ou de celui qui connaissant très bien cette structure ignore néanmoins le nom très arbitraire qu'on donne à cette plante en tel ou en tel pays ? Si nous ne donnons à vos enfants qu'une occupation amusante, nous manquons la meilleure moitié de notre but qui est, en les amusant, d'exercer leur intelligence et de les accoutumer à l'attention. Avant de leur apprendre à nommer ce qu'ils voient, commençons par leur apprendre à le voir. Cette science oubliée dans toutes les éducations doit faire la plus

¹ Les mots suivants « car cette collection était pour moi un vrai plaisir dont je prolongeais la durée, et » sont biffés dans le MsR 80.

² Voir les *Notes sur l'herbier de la Bibliothèque centrale de Zurich*.

³ Voir la lettre précédente.

⁴ Ayant la vue bonne ou prompte. Voir CC 6954, note explicative e.

importante partie de la leur. Je ne le redirai jamais assez ; apprenez-leur à ne jamais se payer de mots, et à croire ne rien savoir de ce qui n'est entré que dans leur mémoire¹.

Au reste, pour ne pas trop faire le méchant, je vous nomme pourtant des plantes sur lesquelles, en vous les faisant montrer, vous pouvez aisément vérifier descriptions. Vous n'aviez pas, je le suppose, sous les yeux, une ortie blanche, en lisant l'analyse des labiées² ; mais vous n'aviez qu'à envoyer chez l'herboriste du coin chercher de l'ortie blanche fraîchement cueillie, vous appliquiez à sa fleur ma description, et ensuite examinant les autres parties de la plante de la manière dont nous traiterons ci-après, vous connaissiez l'ortie blanche infiniment mieux que l'herboriste qui la fournit ne la connaît de ses jours, encore trouverons-nous dans peu le moyen de nous passer d'herboriste : mais il faut premièrement achever l'examen de nos familles, ainsi je viens à la cinquième qui, dans ce moment, est en pleine fructification.

Représentez-vous une longue tige assez droite, garnie alternativement de feuilles pour l'ordinaire découpées assez menu, lesquelles embrassent par leur base des branches qui sortent de leurs aisselles. De l'extrémité supérieure de cette tige partent comme d'un centre plusieurs pédicules ou rayons, qui s'écartant circulairement et régulièrement comme les côtes d'un parasol, couronnent cette tige en forme d'un vase plus ou moins ouvert. Quelquefois ces rayons laissent un espace vide dans leur milieu et représentent alors plus exactement le creux du vase ; quelquefois aussi ce milieu est fourni d'autres rayons plus courts, qui montant moins obliquement garnissent le vase et forment conjointement avec les premiers la figure à-peu-près d'un demi-globe dont la partie convexe est tournée en dessus.

Chacun de ces rayons ou pédicules est terminé à son extrémité, non pas encore par une fleur, mais par un autre ordre de rayons plus petits qui couronnent chacun des premiers précieusement comme ces premiers couronnent la tige.

Ainsi voilà deux ordres pareils et successifs : l'un de grands rayons qui terminent la tige, l'autre de petits rayons semblables, qui terminent chacun des grands.

¹ Dans le MsR 80, Rousseau rajoute la phrase suivante : « Vous verrez cousine quel cours de logique je prétends leur faire faire en ne leur parlant que d'herbe et de fleurs. »

² Voir la lettre précédente.

Les rayons des petits parasols ne se subdivisent plus, mais chacun d'eux est le pédicule d'une petite fleur dont nous parlerons tout à l'heure.

Si vous pouvez vous former l'idée de la figure que je viens de vous décrire, vous aurez celle de la disposition des fleurs dans la famille des *ombellifères* ou *porte-parasols* : car le mot latin *umbella* signifie un parasol.

Quoique cette disposition régulière de la fructification soit frappante et assez constante dans toutes les ombellifères, ce n'est pourtant pas elle qui constitue le caractère de la famille. Ce caractère se tire de la structure même de la fleur, qu'il faut maintenant vous décrire.

Mais il convient, pour plus de clarté, de vous donner ici une distinction générale sur la disposition relative de la fleur et du fruit dans toutes les plantes, distinction qui facilite extrêmement leur arrangement méthodique, quelque système qu'on veuille choisir pour cela.

Il y a des plantes, et c'est le plus grand nombre, par exemple l'œillet, dont l'ovaire est évidemment enfermé dans la corolle. Nous donnerons à celles-là le nom de *fleurs infères*, parce que les pétales embrassant l'ovaire prennent leur naissance au-dessous de lui.

Dans d'autres plantes en assez grand nombre, l'ovaire se trouve placé, non dans les pétales mais au-dessous d'eux ; ce que vous pouvez voir dans la rose ; car le gratte-cul qui en est le fruit est ce corps vert et renflé que vous voyez au-dessous du calice, par conséquent aussi au-dessous de la corolle qui de cette manière couronne cet ovaire et ne l'enveloppe pas. J'appellerai celles-ci *fleurs supères*, parce que la corolle est au-dessus du fruit. On pourrait faire des mots plus francisés : mais il me paraît avantageux de vous tenir toujours le plus près qu'il se pourra des termes admis dans la botanique, afin que sans avoir besoin d'apprendre ni latin ni grec, vous puissiez néanmoins entendre passablement le vocabulaire de cette science, pédantesquement¹ tiré de ces deux langues, comme si pour connaître les plantes, il fallait commencer par être un savant grammairien².

Tournefort exprimait la même distinction en d'autres termes :

¹ MsR 80 : « qu'on a fort ridiculement ».

² Voir l'article « Infère, supère » du *Dictionnaire de botanique*.

dans le cas de la fleur *infère*, il disait que le pistil devenait le fruit : dans le cas de la fleur *supère*, il disait que le calice devenait le fruit¹. Cette manière de s'exprimer pouvait être aussi claire, mais elle n'était certainement pas aussi juste. Quoi qu'il en soit, voici une occasion d'exercer, quand il en sera temps, vos jeunes élèves à savoir démêler les mêmes idées, rendues par des termes tout différents².

Je vous dirai maintenant que les plantes ombellifères ont la fleur *supère*, ou posée sur le fruit. La corolle de cette fleur est à cinq pétales appelés réguliers, quoique souvent les deux pétales qui sont tournés en dehors dans les fleurs qui bordent l'ombelle soient plus grands que les trois autres.

La figure de ces pétales varie selon les genres, mais le plus communément elle est en cœur ; l'onglet qui porte sur l'ovaire est fort mince ; la lame³ va en s'élargissant, son bord est *émarginé* (légèrement échancré), ou bien il se termine en une pointe qui, se repliant en dessus, donne encore au pétale l'air d'être émarginé, quoiqu'on le vît pointu s'il était déplié.

Entre chaque pétale est une étamine dont l'anthère débordant ordinairement la corolle rend les cinq étamines plus visibles que les cinq pétales. Je ne fais pas ici mention du calice, parce que les ombellifères n'en ont aucun bien distinct.

Du centre de la fleur partent deux styles garnis chacun de leur stigmate et assez apparents aussi, lesquels, après la chute des pétales et des étamines, restent pour couronner le fruit.

La figure la plus commune de ce fruit est un ovale un peu allongé, qui dans sa maturité s'ouvre par la moitié, et se partage en deux semences nues attachées au pédicule, lequel par un art admirable se divise en deux ainsi que le fruit, et tient les graines séparément suspendues, jusqu'à leur chute.

Toutes ces proportions varient selon les genres, mais en voilà l'ordre le plus commun. Il faut, je l'avoue, avoir l'œil très attentif pour bien distinguer sans loupe de si petits objets ; mais ils sont si dignes d'attention qu'on n'a pas regret à sa peine⁴.

¹ *EB*, t. 1, p. 522 et 553.

² Ce paragraphe manque dans le MsR 80.

³ MsR 80 : « le limbe ».

⁴ Après ce paragraphe, nous lisons la phrase inachevée suivante dans le MsR 80 : « Quoique je ne vous aie point ici proposé d'exemple particulier, la famille des ombellifères porte un caractère si distinctif que je ne doute pas un moment que si

Voici donc le caractère propre de la famille des ombellifères. Corolle supère à cinq pétales ; cinq étamines ; deux styles portés sur un fruit nu *disperme*, c'est-à-dire, *composé de deux graines accolées*.

Toutes les fois que vous trouverez ces caractères réunis dans une fructification, comptez que la plante est une ombellifère, quand même elle n'aurait d'ailleurs dans son arrangement rien de l'ordre ci-devant marqué. Et quand vous trouveriez tout cet ordre de parasols conforme à ma description, comptez qu'il vous trompe, s'il est démenti par l'examen de la fleur.

S'il arrivait, par exemple, qu'en sortant de lire ma lettre vous trouvassiez en vous promenant un sureau encore en fleurs, je suis presque assuré qu'au premier aspect vous diriez, voilà une ombellifère. En y retardant, vous trouveriez grande ombelle, petite ombelle, petites fleurs blanches, corolle supère, cinq étamines : c'est une ombellifère assurément : mais voyons encore : je prends une fleur.

D'abord, au lieu de cinq pétales, je trouve une corolle à cinq divisions, il est vrai, mais néanmoins d'une seule pièce. Or les fleurs des ombellifères ne sont pas monopétales. Voilà bien cinq étamines, mais je ne vois point de styles, et je vois plus souvent trois stigmates que deux, plus souvent trois graines que deux. Or les ombellifères n'ont jamais ni plus ni moins de deux stigmates, ni plus ni moins de deux graines pour chaque fleur. Enfin le fruit du sureau est une baie molle, et celui des ombellifères est sec et nu. Le sureau n'est donc pas une ombellifère.

Si vous revenez maintenant sur vos pas en regardant de plus près à la disposition des fleurs, vous verrez que cette disposition n'est qu'en apparence celle des ombellifères. Les grands rayons, au lieu de partir exactement du même centre, prennent leur naissance les uns plus haut, les autres plus bas ; les petits naissent encore moins régulièrement : tout cela n'a point l'ordre invariable des ombellifères. L'arrangement des fleurs du sureau est en *corymbe* ou bouquet plutôt qu'en ombelle. Voilà comment en nous trompant quelquefois, nous finissons par apprendre à mieux voir.

Le *chardon Roland*, au contraire, n'a guère le port d'une ombellifère, et néanmoins c'en est une, puisqu'il en a tous les caractères dans sa fructification. Où trouver, me direz-vous, le

après la lecture de cette lettre il se présente à vos yeux. »

chardon Roland ? Par toute la campagne. Tous les grands chemins en sont tapissés à droite et à gauche : le premier paysan peut vous le montrer, et vous le reconnaîtriez presque de vous-même à la couleur bleuâtre ou vert de mer de ses feuilles, à leurs durs piquants, et à leur consistance lisse et coriace comme du parchemin. Mais on peut laisser une plante aussi intraitable ; elle n'a pas assez de beautés pour dédommager des blessures qu'on se fait en l'examinant ; et fût-elle cent fois plus jolie, ma petite cousine avec ses petits doigts sensibles serait bientôt rebutée de caresser une plante de si mauvaise humeur.

La famille des ombellifères est nombreuse, et si naturelle que ses genres sont très difficiles à distinguer : ce font des frères que la grande ressemblance fait souvent prendre l'un pour l'autre. Pour aider à s'y reconnaître, on a imaginé des distinctions principales qui sont quelquefois utiles, mais sur lesquelles il ne faut pas non plus trop compter. Le foyer d'où partent les rayons tant de la grande que de la petite ombelle n'est pas toujours nu ; il est quelquefois entouré de folioles, comme d'une manchette. On donne à ces folioles le nom d'*involucre* (enveloppe). Quand la grande ombelle a une manchette, on donne à cette manchette le nom de *grand involucre* : on appelle *petits involucres*, ceux qui entourent quelquefois les petites ombelles. Cela donne lieu à trois sections des ombellifères.

1° Celles qui ont grand involucre et petits involucres.

2° Celles qui n'ont que les petits involucres seulement.

3° Celles qui n'ont ni grand ni petits involucres.

Il semblerait manquer une quatrième division de celles qui ont un grand involucre et point de petits. Mais on ne connaît aucun genre qui soit constamment dans ce cas.

Vos étonnants progrès, chère cousine, et votre patience m'ont tellement enhardi que, comptant pour rien votre peine j'ai osé vous décrire la famille des ombellifères sans fixer vos yeux sur aucun modèle, ce qui a rendu nécessairement votre attention beaucoup plus fatigante. Cependant j'ose douter, lisant comme vous savez faire, qu'après une ou deux lectures de ma lettre, une ombellifère en fleurs échappe à votre esprit en frappant vos yeux, et dans cette saison vous ne pouvez manquer d'en trouver plusieurs dans les jardins et dans la campagne.

Elles ont la plupart les fleurs blanches. Telles sont la carotte, le cerfeuil, le persil, la ciguë, l'angélique, la berce, la berle, la

boucage, le chervis ou girole, la perce-pierre, etc.

Quelques-unes, comme le fenouil, l'aneth, le panais, sont à fleurs jaunes ; il y en a peu à fleurs rougeâtres, et point d'aucune autre couleur.

Voilà, me direz-vous, une belle notion générale des ombellifères : mais comment tout ce vague savoir me garantira-t-il de confondre la ciguë avec le cerfeuil ou le persil, que vous venez de nommer avec elle ? La moindre cuisinière en saura là-dessus plus que nous avec toute notre doctrine. Vous avez raison. Mais cependant si nous commençons par les observations de détail, bientôt accablés par le nombre, la mémoire nous abandonnera, et nous nous perdrons dès les premiers pas dans ce règne immense ; au lieu que si nous commençons par bien reconnaître les grandes routes, nous nous égarerons rarement dans les sentiers, et nous nous retrouverons partout sans beaucoup de peine. Donnons cependant quelque exception à l'utilité de l'objet, et ne nous exposons pas, tout en analysant le règne végétal, à manger par ignorance une omelette à la ciguë¹.

La petite ciguë des jardins est une ombellifère ainsi que le persil et le cerfeuil. Elle a la fleur blanche comme l'un et l'autre², elle est avec le dernier dans la section qui a la petite enveloppe et qui n'a pas la grande ; elle leur ressemble assez par son feuillage pour qu'il ne soit pas aisé de vous en marquer par écrit les différences. Mais voici des caractères suffisants pour ne vous y pas tromper.

Il faut commencer par voir en fleurs ces diverses plantes ; car c'est dans cet état que la ciguë a son caractère propre. C'est d'avoir sous chaque petite ombelle un petit involucre composé de trois petites folioles pointues, assez longues, et toutes trois tournées en dehors, au lieu que les folioles des petites ombelles du cerfeuil l'enveloppent tout autour, et sont tournées également de tous les côtés. À l'égard du persil, à peine a-t-il quelques courtes folioles, fines comme des cheveux, et distribuées indifféremment tant dans la grande ombelle que dans les petites qui toutes sont claires et maigres.

Quand vous vous serez bien assurée de la ciguë en fleurs, vous

¹ C'est ce qui lui est arrivé à Douvres en mai 1767. Voir le n° 99 des *Annotations sur La Botanique de Regnault*.

² Note donnée par Rousseau qui ne figure pas dans le MsR 80 : « La fleur du persil est un peu jaunâtre. Mais plusieurs fleurs d'ombellifères paraissent jaunes à cause de l'ovaire et des anthères et ne laissent pas d'avoir les pétales blancs. »

vous confirmerez dans votre jugement en froissant légèrement et flairant son feuillage, car son odeur puante et vireuse ne vous le laissera pas confondre avec le persil ni avec le cerfeuil qui tous deux ont des odeurs agréables¹. Bien sûre enfin de ne pas faire de quiproquo, vous examinerez ensemble et séparément ces trois plantes dans tous leurs états et par toutes leurs parties, surtout par le feuillage qui les accompagne plus constamment que la fleur, et par cet examen comparé et répété jusqu'à ce que vous ayez acquis la certitude du coup d'œil, vous parviendrez à distinguer et connaître imperturbablement la ciguë. L'étude vous mène ainsi jusqu'à la porte de la pratique, après quoi celle-ci fait la facilité² du savoir.

Prenez haleine, chère cousine, car voilà une lettre excédante. Je n'ose même vous promettre plus de discrétion dans celle qui doit la suivre ; mais après cela nous n'aurons devant nous qu'un chemin bordé de fleurs. Vous en méritez une couronne pour la douceur et la constance avec laquelle vous daignez me suivre à travers ces broussailles sans vous rebuter de leurs épines³.

6

Sixième lettre sur la botanique.

La précédente sur les herbiers⁴ ne devant pas être mise en ligne de compte, parce qu'elle interromprait l'ordre que je me suis proposé⁵.

Ce 2 mai 1773.

Quoiqu'il vous reste, chère cousine, bien des choses à désirer dans les notions de nos cinq premières familles, et que je n'aie pas toujours su mettre mes descriptions à la portée de notre petite *botanophile*⁶ (amatrice de la botanique), je crois néanmoins vous

¹ La phrase continue comme suit dans le MsR 80: « qui leur sont propres et cette seule épreuve avec un odorat un peu sûr peut très bien suffire faute de mieux. »

² MsR 80 : « sûreté ».

³ Ce paragraphe n'est pas de la main de Rousseau dans le MsR 80.

⁴ Voir la huitième lettre.

⁵ Ces lignes manquent dans le MsR 80.

⁶ Certains pensent qu'il s'agit d'un néologisme de Rousseau (CC 6922, note explicative *b*, etc.), mais Linné a utilisé ce mot dans *PB* (p. 19).

en avoir donné une idée suffisante, pour pouvoir, après quelques mois d'herborisation, vous familiariser avec l'idée générale du port de chaque famille : en sorte qu'à l'aspect d'une plante, vous puissiez conjecturer à-peu-près si elle appartient à quelqu'une des cinq familles et à laquelle ; sauf à vérifier ensuite par l'analyse de la fructification si vous vous êtes trompée ou non dans votre conjecture. Les ombellifères, par exemple, vous ont jeté dans quelque embarras¹, mais dont vous pouvez sortir quand il vous plaira, au moyen des indications que j'ai jointes aux descriptions : car enfin les carottes, les panais sont choses si communes, que rien n'est plus aisé dans le milieu de l'été que de se faire montrer l'une ou l'autre en fleurs dans potager. Or au simple aspect de l'ombelle et de la plante qui la porte, on doit prendre une idée si nette des ombellifères qu'à la rencontre d'une plante de cette famille on s'y trompera rarement au premier coup d'œil. Voilà tout ce que j'ai prétendu jusqu'ici ; car il ne sera pas question sitôt des genres et des espèces ; et encore une fois, ce n'est pas une nomenclature de perroquets qu'il s'agit d'acquérir, mais une science réelle, et l'une des sciences les plus aimables qu'il soit possible de cultiver². Je passe donc à notre sixième famille avant de prendre une route plus méthodique. Elle pourra vous embarrasser d'abord autant et plus que les ombellifères. Mais mon but n'est quant à présent que de vous en donner une notion générale, d'autant plus que nous avons bien du temps encore avant celui de sa pleine floraison, et que ce temps bien employé pourra vous aplanir des difficultés contre lesquelles il ne faut pas lutter encore.

Prenez une de ces petites fleurs qui dans cette saison tapissent les pâturages et qu'on appelle ici *pâquerettes*, *petites marguerites*, ou *marguerites* tout court. Regardez-la bien ; car à son aspect, je suis sûr de vous surprendre en vous disant que cette fleur si petite et si mignonne est réellement composée de deux ou trois cents

¹ Voir la lettre précédente.

² Cette phrase est écrite comme suit dans le MsR 80 : « Voilà tout ce que j'ai prétendu jusqu'ici : savoir d'exercer vos yeux à distinguer le port des plantes de quelques familles, et de vous donner en même temps, avec une notion générale des parties de la fructification, les premiers éléments de l'analyse botanique. Vous vous tromperez quelquefois sans doute, les plus savants se trompent aussi et même plus que les autres parce qu'ils jugent plus souvent et avec plus de confiance. Mais vous parviendrez en avançant à reconnaître et corriger vos erreurs vous-même, comme il arrive à quiconque a un vrai goût pour l'étude de la nature et aime sincèrement la vérité. »

autres fleurs toutes parfaites, c'est-à-dire, ayant chacune sa corolle, son germe¹, son pistil, ses étamines, sa graine, en un mot aussi parfaite en son espèce qu'une fleur de jacinthe ou de lis. Chacune de ces folioles blanches en dessus, rose en dessous qui forment comme une couronne autour de la marguerite, et qui ne vous paraissent tout au plus qu'autant de petits pétales sont réellement autant de véritables fleurs ; et chacun de ces petits brins jaunes que vous voyez dans le centre et que d'abord vous n'avez peut-être pris que pour des étamines sont encore autant de véritables fleurs. Si vous aviez déjà les doigts exercés aux dissections botaniques, que vous vous armassiez d'une bonne loupe et de beaucoup de patience, je pourrais vous convaincre de cette vérité par vos propres yeux ; mais pour le présent il faut commencer, s'il vous plaît, par m'en croire sur ma parole, de peur de fatiguer votre attention sur des atomes. Cependant, pour vous mettre au moins sur la voie, arrachez une des folioles blanches de la couronne, vous croirez d'abord cette foliole plate d'un bout à l'autre, mais regardez-la bien par le bout qui était attaché à la fleur, vous verrez que ce bout n'est pas plat, mais rond et creux en forme de tube, et que de ce tube sort un petit filet à deux cornes, ce filet est le style fourchu de cette fleur, qui comme vous voyez n'est plate que par le haut.

Regardez maintenant les brins jaunes qui sont au milieu de la fleur et que je vous ai dit être autant de fleurs eux-mêmes. Si la fleur est assez avancée vous en verrez plusieurs tout autour, lesquels sont ouverts dans le milieu et même découpés en plusieurs parties. Ce sont des corolles monopétales qui s'épanouissent, et dans lesquelles la loupe vous ferait aisément distinguer le pistil et même les anthères dont il est entouré. Ordinairement les fleurons jaunes qu'on voit au centre sont encore arrondis et non percés. Ce sont des fleurs comme les autres, mais qui ne sont pas encore épanouies, car elles ne s'épanouissent que successivement en avançant des bords vers le centre. En voilà assez pour vous montrer à l'œil la possibilité que tous ces brins tant blancs que jaunes soient réellement autant de fleurs parfaites, et c'est un fait très constant. Vous voyez néanmoins que toutes ces petites fleurs sont pressées et renfermées dans un calice qui leur est commun et qui est celui de la marguerite. En considérant toute la marguerite comme une seule fleur, ce sera donc lui donner un nom très convenable, que de

¹ MsR 80 : « ovaire ».

l'appeler une *fleur composée*. Or il y a un grand nombre d'espèces et de genres de fleurs formées comme la marguerite d'un assemblage d'autres fleurs plus petites, contenues dans un calice commun. Voilà ce qui constitue la sixième famille dont j'avais à vous parler, savoir celle des *fleurs composées*.

Commençons par ôter ici l'équivoque du mot de fleur, en restreignant ce nom dans la présente famille à la fleur composée, et donnant celui de *fleurons* aux petites fleurs qui la composent ; mais n'oublions pas que dans la précision du mot ces fleurons eux-mêmes sont autant de véritables fleurs.

Vous avez vu dans la marguerite deux sortes de fleurons, savoir ceux de couleur jaune qui remplissent le milieu de la fleur et les petites languettes blanches qui les entourent. Les premiers sont dans leur petitesse assez semblables de figure aux fleurs du muguet ou de la jacinthe, et les seconds ont quelque rapport aux fleurs du chèvrefeuille. Nous laisserons aux premiers le nom de *fleurons* et pour distinguer les autres nous les appellerons *demi-fleurons* : car en effet ils ont assez l'air de fleurs monopétales qu'on aurait rognées par un côté en n'y laissant qu'une languette qui ferait à peine la moitié de la corolle.

Ces deux sortes de fleurons se combinent dans les fleurs composées de manière à diviser toute la famille en trois sections bien distinctes.

La première section est formée de celles qui ne sont composées que de languettes ou demi-fleurons tant au milieu qu'à la circonférence, on les appelle *fleurs demi-fleuronnées* et la fleur entière dans cette section est toujours d'une seule couleur, le plus souvent jaune. Telle est la fleur appelée dent-de-lion ou pissenlit ; telles sont les fleurs de laitues, de chicorée (celle-ci est bleue), de scorsonère, de salsifis, etc.

La seconde section comprend les *fleurs fleuronées*, c'est-à-dire qui ne sont composées que de fleurons, tous pour l'ordinaire aussi d'une seule couleur. Telles sont les fleurs d'immortelles, de bardane, d'absinthe, d'armoise, de chardon, d'artichaut qui est un chardon lui-même dont on mange le calice et le réceptacle encore en bouton, avant que la fleur soit éclosée et même formée. Cette bourre qu'on ôte du milieu de l'artichaut n'est autre chose que l'assemblage des fleurons qui commencent à se former et qui sont séparés les uns des autres par de longs poils implantés sur le réceptacle.

La troisième section est celle des fleurs qui rassemblent les deux sortes de fleurons. Cela se fait toujours de manière que les fleurons entiers occupent le centre de la fleur, et les demi-fleurons forment le contour ou la circonférence, comme vous avez vu dans la pâquerette. Les fleurs de cette section s'appellent *radiées*, les botanistes ayant donné le nom de *rayon* au contour d'une fleur composée, quand il est formé de languettes ou demi-fleurons. À l'égard de l'aire ou du centre de la fleur occupé par les fleurons, on l'appelle le *disque*, et on donne aussi quelquefois ce même nom de disque à la surface du réceptacle où sont plantés tous les fleurons et demi-fleurons. Dans les fleurs radiées, le disque est souvent d'une couleur et le rayon d'une autre, cependant il y a aussi des genres et des espèces où tous deux sont de la même couleur.

Tâchons à présent de bien déterminer dans votre esprit l'idée d'une *fleur composée*. Le trèfle ordinaire fleurit en cette saison ; sa fleur est pourpre ; s'il vous en tombait une sous la main, vous pourriez en voyant tant de petites fleurs ainsi rassemblées être tentée de prendre le tout pour une fleur composée. Vous vous tromperiez : en quoi ? En ce que, pour constituer une fleur composée, il ne suffit pas d'une agrégation de plusieurs petites fleurs, mais qu'il faut de plus qu'une ou deux des parties de la fructification leur soient communes, de manière que toutes aient part à la même, et qu'aucun n'ait la sienne séparément. Ces deux parties communes sont le calice et réceptacle. Il est vrai que la fleur de trèfle ou plutôt le groupe de fleurs qui n'en semble qu'une paraît d'abord portée sur une espèce de calice, mais écarterez un peu ce prétendu calice, et vous verrez qu'il ne tient point à la fleur, mais qu'il est attaché au-dessous d'elle au pédicule qui la porte. Ainsi ce calice apparent n'en est point un ; il appartient au feuillage, et non pas à la fleur ; et cette prétendue fleur n'est en effet qu'un assemblage de fleurs légumineuses fort petites, dont chacune à son calice particulier, et qui n'ont absolument rien de commun entre elles que leur attache au même pédicule. L'usage est pourtant de prendre tout cela pour une seule fleur ; mais c'est une fausse idée, ou si l'on veut absolument regarder comme une fleur un bouquet de cette espèce, il ne faut pas du moins l'appeler une *fleur composée*, mais une *fleur agrégée* ou une tête (*flos aggregatus*, *flos capitatus*, *capitulum*) et ces dénominations sont en effet quelquefois employées en ce sens par les botanistes.

Voilà, chère cousine, la notion la plus simple et la plus naturelle

que je puisse vous donner de la famille ou plutôt de la nombreuse classe des composées, et des trois sections ou familles dans lesquelles elle se subdivise. Il faut maintenant vous parler de la structure de fructification particulière à cette classe, et cela nous mènera peut-être à en déterminer le caractère avec plus de précision¹.

La partie la plus essentielle d'une fleur composée est le réceptacle sur lequel sont plantés d'abord les fleurons et demi-fleurons, et ensuite les graines qui leur succèdent. Ce réceptacle qui forme un disque d'une certaine étendue fait le centre du calice, comme vous pouvez voir dans le pissenlit que nous prendrons ici pour exemple. Le calice dans toute cette famille est ordinairement découpé jusqu'à la base en plusieurs pièces, afin qu'il puisse se fermer, se rouvrir et se renverser, comme il arrive dans le progrès de la fructification, sans y causer de déchirure. Le calice du pissenlit est formé de deux rangs de folioles insérés l'un dans l'autre, et les folioles du rang extérieur qui soutient l'autre se recourbent et replient en-bas vers le pédicule, tandis que les folioles du rang intérieur restent droites pour entourer et contenir les demi-fleurons qui composent la fleur.

Une forme encore des plus communes aux calices de cette classe est d'être *imbriqués*, c'est-à-dire formés de plusieurs rangs de folioles en recouvrement les unes sur les joints des autres comme les tuiles d'un toit. L'artichaut, le bluet, la jacinthe, la scorsonère vous offrent des exemples de calices imbriqués.

Les fleurons et demi-fleurons enfermés dans le calice sont plantés fort dru sur son disque ou réceptacle en quinconce ou comme les cases d'un damier. Quelquefois ils s'entretouchent à nu sans rien d'intermédiaire, quelquefois ils sont séparés par des cloisons de poils ou de petites écailles qui restent attachées au réceptacle quand les gaines sont tombées. Vous voilà sur la voie d'observer les différences des calices et des réceptacles ; parlons à présent de la structure des fleurons et demi-fleurons en commençant par les premiers.

Un fleuron est une fleur monopétale, régulière pour l'ordinaire, dont la corolle se fend dans le haut en quatre ou cinq parties. Dans cette corolle sont attachés à son tube les filets des étamines au

¹ Nous voyons dans ce paragraphe que la notion de la famille était encore variable au siècle des Lumières, chez Rousseau au moins.

nombre de cinq : ces cinq filets se réunissent par le haut en un petit tube rond qui entoure le pistil, et ce tube n'est autre chose que les cinq anthères ou étamines réunies circulairement en un seul corps. Cette réunion des étamines forme aux yeux des botanistes le caractère essentiel des fleurs composées, et n'appartient qu'à leurs fleurons, exclusivement à toute autre sorte de fleurs. Ainsi vous aurez beau trouver plusieurs fleurs portées sur un même disque comme dans les scabieuses et le chardon à foulon ; si les anthères ne se réunissent pas en un tube autour du pistil et si la corolle ne porte pas sur une seule gaine nue, ces fleurs ne sont pas des fleurons et ne forment pas une fleur composée. Au contraire quand vous trouveriez dans une fleur unique les anthères ainsi réunies en un seul corps, et la corolle supère posée sur une seule graine ; cette fleur, quoique seule, serait un vrai fleuron, et appartiendrait à la famille des composées, dont il vaut mieux tirer ainsi le caractère d'une structure précise, que d'une apparence trompeuse.

Le pistil porte un style plus long d'ordinaire que le fleuron au-dessus duquel on le voit s'élever à travers le tube formé par les anthères. Il se termine le plus souvent dans le haut par un stigmate fourchu dont on voit aisément les deux petites cornes. Par son pied le pistil ne porte pas immédiatement sur le réceptacle non plus que le fleuron, mais l'un et l'autre y tiennent par le germe qui leur sert de base, lequel croît et s'allonge à mesure que le fleuron se dessèche, et devient enfin une graine languette qui reste attachée au réceptacle, jusqu'à ce qu'elle soit mûre. Alors elle tombe si elle est nue, ou bien le vent l'emporte au loin si elle est couronnée d'une aigrette de plumes, et le réceptacle reste à découvert, tout nu dans des genres, ou garni d'écailles ou de poils dans d'autres.

La structure des demi-fleurons est semblable à celle des fleurons ; les étamines, le pistil et la graine y sont arrangés à-peu-près de même : seulement dans les fleurs radiées il y a plusieurs genres où les demi-fleurons du contour sont sujets à avorter, soit parce qu'ils manquent d'étamines, soit parce que celles qu'ils ont sont stériles et n'ont pas la force de féconder le germe, alors la fleur ne graine que par les fleurons du milieu.

Dans toute la classe des composées, la graine est toujours *sessile*, c'est-à-dire qu'elle porte immédiatement sur le réceptacle sans aucun pédicule intermédiaire. Mais il y a des graines dont le sommet est couronné par une aigrette quelquefois sessile, et quelquefois attachée à la graine par un pédicule. Vous comprenez

que l'usage de cette aigrette est d'éparpiller au loin les semences en donnant plus de prise à l'air pour les emporter et semer à distance.

À ces descriptions informes et tronquées, je dois ajouter que les calices ont pour l'ordinaire la propriété de s'ouvrir quand la fleur s'épanouit, de se refermer quand les fleurons se fanent et tombent afin de contenir la jeune graine et l'empêcher de se répandre avant sa maturité, enfin de se rouvrir et de se renverser tout à fait pour offrir dans leur centre une aire¹ plus large aux graines qui grossissent en mûrissant. Vous avez dû souvent voir le pissenlit dans cet état, quand les enfants le cueillent pour souffler dans ses aigrettes qui forment un globe autour du calice renversé².

Pour bien connaître cette classe, il faut en suivre les fleurs dès avant leur épanouissement jusqu'à la pleine maturité du fruit, et c'est dans cette succession qu'on voit des métamorphoses et un enchaînement de merveilles qui tiennent tout esprit sain qui les observe dans une continuelle admiration. Une fleur commode pour ces observations est celle des soleils qu'on rencontre fréquemment dans les vignes et dans les jardins. Le soleil, comme vous voyez, est une radiée. La reine-marguerite qui dans l'automne fait l'ornement des parterres en est une aussi. Les chardons³ sont des fleuronées ; j'ai déjà dit que la scorsonère et le pissenlit sont des demi-fleuronnées. Toutes ces fleurs sont assez grosses pour pouvoir être disséquées et étudiées à l'œil nu sans le fatiguer beaucoup.

Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui sur la famille ou classe des composées. Je tremble déjà d'avoir trop abusé de votre patience par des détails que j'aurais rendus plus clairs, si j'avais su les rendre plus courts ; mais il m'est impossible de sauver la difficulté qui naît de la petitesse des objets. Bonjour, chère cousine.

Je ne peux m'empêcher de vous communiquer un doute qui m'est venu en relisant votre dernière lettre⁴. Se peut-il que vous ayez ainsi vu de vous-même les fleurons de la grande marguerite ?

¹ MsR 80 : « un disque ».

² Dans le MsR 80 ce mot est suivi de : « et pour faire jaillir ainsi d'un seul souffle toutes les graines quand elles ont atteint le dernier degré de maturité. »

³ Note donnée par Rousseau qui ne figure pas dans le MsR 80 : « Il faut prendre garde de n'y pas mêler le chardon à foulon, ou des bonnetiers, qui n'est pas un vrai chardon. »

⁴ Lettre non retrouvée.

J'avoue que cela me passe. Malgré votre attention et votre pénétration, vous avez dû naturellement prendre les points jaunes du disque pour autant d'étamines, et les demi-fleurons blancs du contour pour autant de pétales. Je vous prie de me dire avec la véracité que je vous connais si personne ne vous a mis sur la voie. Si vous avez trouvé cela de vous seule, et que votre petite compagne avec ses yeux fins en ait vu jusque là, je vous prédis hardiment que dans peu d'années vous serez l'une et l'autre, seules de votre sexe avec M^{me} la duchesse de Portland¹, au très petit nombre des vrais botanistes, et que la parure de la terre n'aura bientôt plus rien d'étranger à vos yeux².

7

[Mars-avril 1774³]

J'attendais de vos nouvelles, chère cousine, sans impatience parce que M. Tessier⁴ que j'avais vu depuis la réception de votre précédente lettre⁵ m'avait dit avoir laissé votre maman et toute votre famille en bonne santé. Je me réjouis d'en avoir la confirmation par vous-même, ainsi que des bonnes et fraîches nouvelles que vous me donnez de ma tante Goncerut⁶. Son souvenir et sa bénédiction ont épanoui de joie un cœur à qui depuis longtemps on ne fait plus guère éprouver de ces sortes de mouvements. C'est par elle que je tiens encore à quelque chose de bien précieux sur la terre, et tant que je la conserverai, je continuerai quoiqu'on fasse à aimer la vie. Voici le temps de profiter de vos bontés ordinaires pour elle et pour moi, il me semble que ma petite offrande prend un prix réel en passant par vos mains. Si votre cher époux vient bientôt à Paris comme vous me le faites espérer, je le prierai de vouloir bien se charger de mon tribut

¹ Voir notre introduction générale.

² Ce paragraphe est biffé de quatre traits verticaux.

³ Cette lettre n'est pas datée, mais elle doit se situer entre le 21 janvier et le 28 mai (CC 7025 et 7038). En plus, comme Rousseau y écrit que « la plupart des arbres fruitiers en fleurs », elle a été sans doute rédigée vers mars-avril 1774. Voir aussi les notes critiques de CC 7031.

⁴ Probablement un négociant-banquier (CC 7156, note explicative c).

⁵ Lettre non retrouvée.

⁶ Suzanne Goncerut, née Rousseau (1682-1775). C'est elle qui a réveillé la passion pour la musique de Jean-Jacques durant son enfance (OC I, p. 11-12).

annuel¹ ; mais s'il tarde un peu, je vous prie de me marquer à qui je dois le remettre afin qu'il n'y ait point de retard et que vous n'en fassiez pas l'avance comme l'année dernière, ce que je sais que vous faites avec plaisir, mais à quoi je ne dois pas consentir sans nécessité.

Voici, chère cousine, les noms des plantes que vous m'avez envoyées en dernier lieu². J'ai ajouté un point d'interrogation à ceux dont je suis en doute, parce que vous n'avez pas eu soin d'y mettre des feuilles avec la fleur, et que le feuillage est souvent nécessaire pour déterminer l'espèce à un aussi mince botaniste que moi. En arrivant à Fourvière³, vous trouverez la plupart des arbres fruitiers en fleurs, et je me souviens que vous aviez désiré quelques directions sur cet article. Je ne puis en ce moment vous tracer là-dessus que quelques mots très à la hâte, étant très pressé, et afin que vous ne perdiez pas encore une saison pour cet examen⁴.

Il ne faut pas, chère amie, donner à la botanique une importance qu'elle n'a pas ; c'est une étude de pure curiosité et qui n'a d'autre utilité réelle que celle que peut tirer un être pensant et sensible de l'observation de la nature et des merveilles de l'univers. L'homme a dénaturé beaucoup de choses pour les mieux convertir à son usage, en cela il n'est point à blâmer ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il les a souvent défigurées et que quand dans les œuvres de ses mains il croit étudier vraiment la nature, il se trompe⁵. Cette erreur a lieu surtout dans la société civile, elle a lieu de même dans les jardins. Ces fleurs doubles qu'on admire dans les parterres, sont des monstres dépourvus de la faculté de produire leur semblable dont la nature a doué tous les êtres organisés⁶. Les arbres fruitiers sont à-peu-près dans le même cas par la greffe ; vous aurez beau planter des pépins de poire et de pommes des meilleures espèces, il n'en naîtra jamais que des sauvageons. Ainsi pour connaître la poire et la pomme de la nature, il faut les chercher non dans les

¹ La rente de cent francs que Rousseau faisait à sa tante (CC 6226).

² Voir la liste qui suit la lettre.

³ La famille Delessert y possédait une maison.

⁴ Depuis le début de la lettre jusqu'à ce mot, les lignes sont biffées de quatre ou six traits verticaux.

⁵ Ces lignes rappellent un des principes de la pensée rousseauiste, exprimée par exemple au début de l'*Émile* : « Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses : tout dégénère entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre ; un arbre à porter les fruits d'un autre » (OC IV, p. 245).

⁶ Sur la notion du monstre en botanique, voir *PB*, p. 99-100.

potagers mais dans les forêts. La chair n'en est pas si grosse et si succulente, mais les semences en mûrissent mieux, en multiplient davantage, et les arbres en sont infiniment plus grands et plus vigoureux. Mais j'entame ici un article qui me mènerait trop loin ; revenons à nos potagers.

Nos arbres fruitiers quoique greffés gardent dans leur fructification tous les caractères botaniques qui les distinguent, et c'est par l'étude attentive de ces caractères, aussi bien que par les transformations de la greffe, qu'on s'assure qu'il n'y [a] par exemple qu'une seule espèce de poire sous mille noms divers par lesquels la forme et la saveur de leurs fruits les a fait distinguer en autant de prétendues espèces qui ne sont au fond que des variétés. Bien plus : la poire et la pomme ne sont que deux espèces du même genre, et leur unique différence bien caractéristique est que le pédicule de la pomme entre dans un enfoncement du fruit, et celui de la poire tient à un prolongement du fruit un peu allongé. De même toutes les sortes de cerises, guignes, griottes, bigarreaux, ne sont que des variétés d'une même espèce ; toutes les prunes ne sont qu'une espèce de prune ; le genre de la prune contient trois espèces principales, savoir la prune proprement dite, la cerise, et l'abricot qui n'est aussi qu'une espèce de prune. Ainsi quand le savant Linnaeus divisant le genre dans ses espèces a dénommé la *prune* prune, la *prune cerise*, et la *prune abricot*, les ignorants se sont moqués de lui, mais les observateurs ont admiré la justesse de ses réductions, etc. Il faut courir, je me hâte.

Les arbres fruitiers entrent presque tous dans une famille nombreuse dont le caractère est facile à saisir, en ce que les étamines, en grand nombre, au lieu d'être attachées au réceptacle¹ sont attachées au calice, par les intervalles que laissent les pétales entre eux ; toutes leurs fleurs sont polypétales et à cinq communément. Voici les principaux caractères génériques.

Le genre de la poire, qui comprend aussi la pomme et le coin. Calice monophylle à cinq pointes. Corolle à cinq pétales attachés au calice, une vingtaine d'étamines toutes attachées au calice. Germe ou ovaire infère, c'est-à-dire au-dessous de la corolle, cinq styles. Fruit charnu à cinq logettes, contenant des graines, etc².

¹ Rousseau a d'abord écrit « à la corolle ».

² La manière de présenter ce paragraphe rappelle le style courant des traités de l'époque, tels que *SP*.

Le genre de la prune qui comprend l'abricot, la cerise, et le laurier- cerise. Calice, corolle et anthères à-peu-près comme à la poire. Mais le germe est supère, c'est-à-dire dans la corolle, et il n'y a qu'un style. Fruit plus aqueux que charnu contenant un noyau, etc.

Le genre de l'amande qui comprend aussi la pêche. Presque comme la prune, si ce n'est que le germe est velu, et que le fruit, mou dans la pêche, sec dans l'amande contient un noyau dur, raboteux, parsemé de cavités, etc.

Tout ceci n'est que bien grossièrement ébauché, mais c'en est assez pour vous amuser cette année. Bonjour, chère cousine. N° 5. *Anagallis galleus*¹.

Plantes du dernier envoi².

N° 11. *Centaurea jacea*.

La jacée.

N° 12. *Campanula rotundifolia*.

La petite campanule.

Linnaeus l'appelle à ronde feuille quoique les feuilles soient longues et étroites ; mais si vous suivez sa longue et mince tige jusqu'auprès de la racine, vous trouverez ses deux premières feuilles (appelés feuilles radicales) presque rondes.

N° 13. *Leontodon hirtum* ?

Houssoir ou pissenlit velu ?

Ce qui me met en doute est que la plante ainsi nommée a des poils fourchus, et que je n'en ai remarqué à celle-ci que de simples. Les feuilles ne peuvent me décider, car il n'y en a point.

N° 14. *Scabiosa arvensis*.

Vous l'avez bien nommée scabieuse, mais ce n'est pas une fleur composée, c'est une fleur agrégée. Si vous regardez bien ses

¹ Voir la liste qui suit CC 7001.

² Cette liste n'a pas été acquise par le Musée J.-J. Rousseau à Montmorency lors des enchères de 2001. Voir la description et la reproduction photographique (n^{os} 11-16) présentées dans A. Nicolas, *Herbier de J.-J. Rousseau et correspondance à Madame Delessert*, catalogue de la vente du 16 octobre 2001 à l'Espace Tajan à Paris, Paris, 2001, p. 24-25. Nous avons suivi la transcription de l'édition de 1911 qui nous paraît meilleure que celle de CC 7031, en corrigeant tout de même quelques éléments. Les spécimens des n° 12-15 se trouvent dans les Échantillons de la Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras et ceux des n° 17-22 dans l'Herbier de la BPUN. Voir p. 191-198.

étamines, vous en verrez quatre très distinctes qui ne sont point réunies par leurs *sommets*.

N° 15. *Medicago lupulina*.

Sorte de petite luzerne appelée en Dauphiné *trèfle noir*.

N° 16. *Campanula glomerata*.

C'est la campanule pelotée ou conglomérée qui par hasard n'a ici qu'une seule fleur au lieu de la houppe qu'elle en porte ordinairement.

N° 17. *Saponaria officinalis*.

C'est la saponaire ou savonnière.

N° 18. *Daucus carotta*.

C'est la carotte sauvage dont je vous ai ci-devant envoyé une ombelle dans une lettre¹.

N° 19. *Dactylis glomerata*.

Demandez à ma tante Julie² : c'est une *graminée*.

N° 20. *Holcus lanatus*.

Houque laineuse. Autre graminée.

N° 22. *Achillea millefolium*.

La millefeuille. C'est une composée.

N° 21. *Lotus corniculatus*.

Le lotier ou pied-de-poule, à cause de la figure de ses gousses.

N.B. J'ai par mégarde transposé ses deux numéros.

N° 23. *Galium verum*.

Le caille-lait.

N° 24. *Gallium mollugo*.

Le caille-lait blanc.

N° 25. *Melissa nepeta* ?

Le calament à odeur de pouliot ?

N° 26. *Heracleum sphondylium* ?

La berce, ou fausse branche ursine ?

N° 27. *Spiraea filipendula* ?

La filipendule ? Vous connaîtrez aisément si c'est elle ; car en la déracinant en automne, on trouve à sa racine des grains comme des petits *pois* attachés par des fils très déliés.

N° 28. *Polygonum orientale*.

La persicaire d'Orient. Cette plante est étrangère, et vous ne

¹ CC 6966. Voir aussi la description et la reproduction photographique présentées dans A. Nicolas, *op. cit.*, p. 19-20.

² Le huitième échantillon de l'Herbier de la Bibliothèque centrale de Zurich est de cette espèce.

l'avez sûrement pas trouvée dans la campagne.

N° 29. *Antirrhinum linaria*.

La linaire.

N° 30. *Borrago officinalis*.

La bourrache. Comment, cousine ? Est-ce que vous ne connaissiez pas la bourrache ?

8

Ce 11 avril [1773¹], très à la hâte.

Depuis ma lettre écrite je viens de recevoir la visite de Monsieur Delessert. Je ne prétends pas vous apprendre ni son arrivée, ni le plaisir que m'a fait cette agréable surprise. Mais je puis vous dire au moins qu'il ne paraît nullement fatigué du voyage et que je ne l'ai jamais vu ni si gras ni si bien portant².

Grâce au ciel, chère cousine, vous voilà rétablie³. Mais ce n'est pas sans que votre silence et celui de M. Gaujet⁴ que j'avais instamment prié de m'écrire un mot à son arrivée m'ait cause bien des alarmes. Dans des inquiétudes de cette espèce rien n'est plus cruel que le silence, parce qu'il fait tout porter au pis. Mais tout cela est déjà oublié et je ne sens plus que le plaisir de votre rétablissement. Le retour de la belle saison, la vie moins sédentaire de Fourvière, et le plaisir de remplir avec succès la plus douce ainsi que la plus respectable des fonctions achèveront bientôt de l'affermir, et vous en sentirez moins tristement l'absence passagère de votre mari au milieu des chers gages de son attachement et des soins continuels qu'ils vous demandent.

Vous savez qu'en ce moment j'ai aussi à vous demander pour mon compte les mêmes soins que vous avez bien voulu prendre les années précédentes pour faire passer à ma tante le petit tribut de ma reconnaissance et de mon attachement⁵. Si votre cher mari vient promptement, je le prierai de vouloir bien se charger de cet envoi ; mais comme je suis déjà en retard, s'il tardait encore à venir je

¹ Voir le début de la sixième lettre.

² Rajouté à la tête de la feuille.

³ M^{me} Delessert a accouché de son quatrième enfant, Jules-Paul-Benjamin, le 14 février 1773.

⁴ Probablement un employé de la maison Delessert.

⁵ Voir le premier paragraphe de la septième lettre.

voudrais que vous pussiez m'indiquer ici quelqu'un à qui je pusse remettre cet argent pour vous le faire passer aussitôt qu'il serait possible, afin de ne pas tenir plus longtemps ma bonne tante en attente¹.

La terre commence à verdier, les arbres à bourgeonner, les fleurs à s'épanouir ; il y en a déjà de passées ; un moment de retard pour la botanique nous reculerait d'une année entière : ainsi j'y passe sans autre préambule.

Je crains que nous ne l'ayons traitée jusqu'ici d'une manière trop abstraite ; en n'appliquant pas nos idées sur des objets déterminés. C'est le défaut dans lequel je suis tombé principalement à l'égard des ombellifères². Si j'avais commencé par vous en mettre une sous les yeux, je vous aurais épargné une application très fatigante sur un objet imaginaire et à moi des descriptions difficiles auxquelles un simple coup d'œil aurait suppléé. Malheureusement, à la distance où la loi de la nécessité me tient de vous, je ne suis pas à portée de vous montrer du doigt les objets ; mais si chacun de notre côté nous en pouvons avoir sous les yeux de semblables, nous nous entendrons très bien l'un l'autre en parlant de ce que nous voyons. Toute la difficulté est qu'il faut que l'indication vienne de vous ; car vous envoyer d'ici des plantes sèches serait ne rien faire. Pour rien reconnaître une plante, il faut commencer par la voir sur pied. Les herbiers servent de mémoratifs pour celles qu'on a déjà connues³ ; mais ils font mal connaître celles qu'on n'a pas vues auparavant. C'est donc à vous de m'envoyer les plantes que vous voudrez connaître et que vous aurez cueillies sur pied ; et c'est à moi de vous les nommer, de les classer, de les décrire ; jusqu'à ce que par des idées comparatives devenues familières à vos yeux et à votre esprit vous parveniez à classer, ranger et nommer vous-même celles que vous verrez pour la première fois, science qui seule distingue le vrai botaniste de l'herboriste ou nomenclateur. Il s'agit donc ici d'apprendre à préparer, dessécher et conserver des plantes ou échantillons de plantes, de manière à les rendre faciles à reconnaître et à déterminer. C'est, en un mot, un herbier que je vous propose de commencer.

¹ Depuis le début de la lettre jusqu'à ce mot, les lignes sont biffées de cinq traits verticaux.

² Voir la cinquième lettre.

³ Cette ligne rappelle l'effet « mémoratif » des herbiers raconté dans la « Septième Promenade » (*OCI*, p. 1073).

Voici une grande occupation qui de loin se prépare pour notre petite amatrice : car quant à présent et pour quelque temps encore, il faudra que l'adresse de vos doigts supplée à la faiblesse des siens.

Il y a d'abord une provision à faire : savoir cinq ou six mains de papier gris et à-peu-près autant de papier blanc de même grandeur assez fort et bien collé, sans quoi les plantes se pourriraient dans le papier gris ou du moins les fleurs y perdraient leur couleur, ce qui est une des parties qui les rendent reconnaissables, et par lesquelles un herbier est agréable à voir. Il serait encore à désirer que vous eussiez une presse de la grandeur de votre papier, ou du moins deux bouts de planches bien unies, de manière qu'en plaçant vos feuilles entre deux, vous les y pussiez tenir pressées, par les pierres ou autres corps pesants dont vous chargeriez la planche supérieure. Ces préparatifs faits, voici ce qu'il faut observer pour préparer vos plantes de manière à les conserver et les reconnaître¹.

Le moment à choisir pour cela est celui où la plante est en pleine fleur, et où même quelques fleurs commencent à tomber pour faire place au fruit qui commence à paraître. C'est dans ce point où toutes les parties de la fructification sont sensibles, qu'il faut tâcher de prendre la plante pour la dessécher dans cet état.

Les petites plantes se prennent toutes entières avec leur racine qu'on a soin de bien nettoyer avec une brosse afin qu'il n'y reste point de terre. Si la terre est mouillée on la laisser sécher pour la brosser, ou bien on lave la racine, mais il faut avoir alors la plus grande attention de la bien essuyer et dessécher avant de la mettre entre les papiers, sans quoi elle s'y pourrirait infailliblement et communiquerait sa pourriture aux autres plantes voisines. Il ne faut cependant s'obstiner à conserver les racines qu'autant qu'elles ont quelques singularités remarquables ; car dans le plus nombre, les racines ramifiées et fibreuses ont des formes si semblables que ce n'est pas la peine de les conserver. La nature, qui a tant fait pour l'élégance et l'ornement dans la figure et la couleur des plantes en ce qui frappe les yeux, a destiné les racines uniquement aux fonctions utiles, puisqu'étant cachées dans la terre leur donner une structure agréable eût été cacher la lumière sous le boisseau².

¹ Depuis « rendre reconnaissable », les lignes sont biffées de cinq traits verticaux avec la note suivante : « Ces barres qui indiquent de supprimer sont faites par erreur ci-dessous. »

² Dans les *Fragments* (15), Rousseau note : « ces figures, ces couleurs, cette symétrie n'ont pas été mises là pour rien ». Quant à la lumière (il a d'abord écrit

Les arbres et toutes les grandes plantes ne se prennent que par échantillon. Mais il faut que cet échantillon soit si bien choisi, qu'il contienne toutes les parties constitutives du genre et de l'espèce, afin qu'il puisse suffire pour reconnaître et déterminer la plante qui l'a fourni. Il ne suffit pas que toutes les parties de la fructification y soient sensibles, ce qui ne servirait qu'à distinguer le genre, il faut qu'on y voie bien le caractère de la foliation et de la ramification ; c'est-à-dire, la naissance et la forme des feuilles et des branches, et même autant qu'il se peut quelque portion de la tige ; car comme vous verrez dans la suite, tout cela sert à distinguer les espèces différentes des mêmes genres qui sont parfaitement semblables par la fleur et le fruit. Si les branches sont trop épaisses, on les amincit avec un couteau ou canif en diminuant adroitement par-dessous de leur épaisseur autant que cela se peut sans couper et mutiler les feuilles. Il y a des botanistes qui ont la patience de fendre l'écorce de la branche et d'en tirer adroitement le bois, de façon que l'écorce rejointe paraît vous montrer encore la branche entière, quoique le bois n'y sois plus. Au moyen de quoi l'on n'a point entre les papiers des épaisseurs et bosses trop considérables qui gâtent, défigurent l'herbier et font prendre une mauvaise forme aux plantes. Dans les plantes où les fleurs et les feuilles ne viennent pas en même temps, ou naissent trop loin les unes des autres, on prend une petite branche à fleurs et une petite branche à feuilles et les plaçant ensemble dans le même papier, on offre ainsi à l'œil les diverses parties de la même plante suffisantes pour la faire reconnaître. Quant aux plantes où l'on ne trouve que des feuilles et dont la fleur n'est pas encore venue ou est déjà passée, il les faut laisser, et attendre pour les connaître qu'elles montrent leur visage. Une plante n'est pas plus sûrement reconnaissable à son feuillage qu'un homme à son habit¹.

Tel est le choix qu'il faut mettre dans ce qu'on cueille. Il en faut mettre aussi dans le moment qu'on prend pour cela. Les plantes cueillies le matin à la rosée, ou le soir à l'humidité, ou le jour durant la pluie ne se conservent point. Il faut absolument choisir un temps sec, et même dans ce temps-là le moment le plus sec et le plus chaud de la journée, qui est en été entre onze heures du matin

« la lanterne ») et le boisseau, Leigh affirme qu'il s'agit d'une allusion au *Sermon sur la montagne, Matthieu 5 : 15-16* (CC 6988, note explicative e).

¹ Pense-t-il de la méthode de Sauvages ? Voir les *Annotations sur le Methodus foliorum de Sauvages*.

et cinq ou six heures du soir. Encore alors si l'on y trouve la moindre humidité, faut-il les laisser ; car infailliblement elles ne se conserveront pas.

Quand vous avez cueilli vos échantillons, vous les apportez au logis toujours bien au sec pour les placer et arranger dans vos papiers. Pour cela vous faites votre premier lit de deux feuilles au moins de papier gris sur lesquelles vous placez une feuille de papier blanc, et sur cette feuille, vous arrangez votre plante prenant grand soin que toutes ses parties, surtout les feuilles et les fleurs soient bien ouvertes et bien étendues dans leur situation naturelle. La plante un peu flétrie mais sans l'être trop se prête mieux pour l'ordinaire à l'arrangement qu'on lui donne sur le papier avec le pouce et les doigts. Mais il y en a de rebelles qui se grippent d'un côté pendant qu'on les arrange de l'autre. Pour prévenir cet inconvénient, j'ai des plombs, de gros sous, des liards¹ avec lesquels j'assujettis les parties que je viens d'arranger, tandis que j'arrange les autres, de façon que quand j'ai fini, ma plante se trouve presque toute couverte de ces pièces qui la tiennent en état. Après cela, on pose une seconde feuille blanche sur la première et on la presse avec la main afin de tenir la plante assujettie dans la situation qu'on lui a donnée, avançant ainsi la main gauche qui presse à mesure qu'on retire avec la droite les plombs ou gros sous qui sont entre les papiers ; on met ensuite deux autres feuilles de papier gris sur la seconde feuille blanche, sans cesser un seul moment de tenir la plante assujettie de peur qu'elle ne perde la situation qu'on lui a donnée ; sur ce papier gris on met une autre feuille blanche, sur cette feuille une plante qu'on arrange et recouvre comme ci-devant ; jusqu'à ce qu'on ait placé toute la moisson qu'on a apportée, et qui ne doit pas être nombreuse pour chaque fois ; tant pour éviter la longueur du travail, que de peur que durant la dessiccation des plantes le papier ne contracte quelque humidité par leur grand nombre ; ce qui gâterait infailliblement vos plantes, si vous ne vous hâtiez de les changer de papier avec les mêmes attentions ; et c'est même ce qu'il faut faire de temps en temps, jusqu'à ce qu'elles aient bien pris leur pli et qu'elles soient tout à fait sèches.

Votre pile de plantes et de papiers ainsi arrangée doit être mise en presse, sans quoi les plantes se gripperaient ; il y en a qui

¹ Ancienne monnaie qui valait le quart d'un sou.

veulent être plus pressées, d'autres moins ; l'expérience vous apprendra cela, ainsi qu'à les changer de papier à propos et aussi souvent qu'il faut, sans vous donner un travail inutile. Enfin quand vos plantes seront bien sèches, vous les mettrez bien proprement chacune dans une feuille de papier, les unes sur les autres, sans avoir besoin de papiers intermédiaires ; et vous aurez ainsi un herbier commencé qui s'augmentera sans cesse avec vos connaissances, et contiendra enfin l'histoire de toute la végétation du pays : au reste, il faut toujours tenir un herbier bien serré et un peu en presse ; sans quoi les plantes, quelque sèches qu'elles fussent, attireraient l'humidité de l'air et se gripperaient encore.

Voici maintenant l'usage de tout ce travail pour parvenir à la connaissance particulière des plantes, et à nous bien entendre lorsque nous en parlons.

Il faut cueillir deux échantillons de chaque plante ; l'un plus grand pour le garder ; l'autre plus petit pour me l'envoyer. Vous les numéroterez avec soin, de façon que le grand et le petit échantillons de chaque espèce aient toujours le même numéro. Quand vous aurez une douzaine ou deux d'espèces ainsi desséchées, vous me les enverrez dans un petit cahier par quelque occasion. Je vous enverrai le nom et la description des mêmes plantes, par le moyen des numéros vous les reconnaîtrez dans votre herbier¹ et de là sur la terre, où je suppose que vous aurez commencé de les bien examiner. Voilà un moyen sûr de faire des progrès aussi sûrs et aussi rapides qu'il est possible, loin de votre guide. Vous ne pourrez lire ce papier, je le crains ; pour moi je n'ai pas le temps de le relire ; il me manque et je finis. Bonjour, cousine.

Bien des salutations, je vous supplie, à Monsieur Delessert, à la chère Maman, à toute la famille. Mes compliments à M. Gaujet. Ma femme vous embrasse de tout son cœur.

N.B. J'ai oublié de vous dire que les mêmes papiers peuvent servir plusieurs fois, pourvu qu'on ait soin de les bien aérer et dessécher auparavant. Je dois ajouter aussi que l'herbier doit être tenu dans le lieu le plus sec de la maison, et plutôt au premier qu'au rez-de-chaussée.

¹ CC 6993, 7001 et 7031 sont les exemples de cet échange.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

1. Montmorency, Musée J.-J. Rousseau, 2001. 11.1.1-8.
2. BPUN, MsR 80.

Éditions :

1. *Collection complète des œuvres de J.-J. Rousseau*, t. 14 (in-8°), Genève, 1782, p. 429-518 (reprise dans les éditions antérieure à celle de 1911).
2. *Lettres inédites de J.-J. Rousseau à M^{me} Boy de la Tour et Delessert*, éd. Ph. Godet et M. Boy de la Tour, Paris et Genève, Plon-Nourrit et A. Jullien, 1911, p. 63-75, 82-88, 90-109, 118-126, 128-139 et 158-161 (premièrement présentées dans Ph. Godet, « Lettres inédites de J.-J. Rousseau », *Revue des deux mondes*, 5, 1908, p. 5-42 et 563-595).
3. *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, éd. Th. Dufour, Paris, A. Colin, 20 vol., 1924-1934, lettres 4005, 4013, 4037, 4045, 4050, 4073, 4077 et 4089.
4. *Lettres sur la botanique par J.-J. Rousseau*, éd. B. Gagnebin et E. J. Bonnot, Paris, Club des Libraires de France, 1962, p. 1-70.
5. *OC IV*, p. 1149-1195.
6. *CC 6883, 6898, 6938, 6949, 6954, 6988, 6992, 7031.*
7. *Le Botaniste sans maître*, annoté par A.G. Haudricourt, Paris, A.M. Métailié, 1983, p. 11-94.
8. *Huit lettres élémentaires sur la botanique à Madame Delessert*, éd. D. Le Dantec, Paris, Mercure de France, 2002.
9. *Écrits sur la botanique*, illustrés par A. Ernst et préfacés par M. Cottier, Genève, Notari, 2009, p. 21-91.

Bibliographie :

- Baehini (Ch.), Charles, « Les *Lettres sur la botanique* de J.-J. Rousseau », *Æsculape*, 1938, p. 112-119.
- DJJR, p. 528-533.
- Ischer (A.), « Rousseau et les *Lettres sur la botanique* », *BAJRR*, 6, 1966, p. 1-6.
- Nicolas (A.), *Herbier de J.-J. Rousseau et correspondance à Madame Delessert*, catalogue de la vente du 16 octobre 2001 à l'Espace Tajan à Paris, Paris, Tajan, 2001, p. 24-25 et 38-39.
- Wyss (A.), « L'allégresse aux champs », dans *J.-J. Rousseau. L'Accent de l'écriture*, Neuchâtel, La Baconnière, 1988, p. 231-240.

IV. NOTES SUR L'HERBIER DE LA BIBLIOTHÈQUE CENTRALE DE ZÜRICH (1771-1772)

Cet herbier du format 215×165 mm¹ contient 101 échantillons précédés d'une brochure de huit pages intitulée « Noms des plantes contenues dans l'herbier ci-joint et indiquées par leur numéro correspondant » (ci-après « Noms des plantes »). Le tout est inséré entre deux feuilles cartonnées, formant ainsi un volume. Les quatre ficelles, chacune étant accrochée sur le bord de chaque côté des couvertures, permettent de lier l'ensemble. Rousseau a écrit, au recto de la feuille cartonnée de dessus, « Petit Herbier pour Mademoiselle Julie Boy de la Tour ».

Chaque feuillet est plié en deux, correspondant ainsi à quatre pages. En règle générale, sur la première page, sont indiqués le numéro de l'échantillon, de 1 à 101 à l'encre rouge, et le nom linnéen de l'espèce. La plante, qui est fixée sur la troisième page au moyen de petites languettes de papier doré ou vert, est encadrée par deux filets rouges. Ces éléments ne sont pas toujours présents et le nom reparaît quelquefois au-dessus ou au-dessous de la troisième page. L'ordre des échantillons suit celui de *SP*, sauf les n^{os} 56, 59, 60, 65 et 72. Par ailleurs, Rousseau écrit deux noms qui n'y sont pas indiqués (n^{os} 26 et 90). Aux échantillons 28 et 60, la plante est attachée sur la feuille rouge encadrée en or, qui est fixée au milieu du cadre des filets rouges. La reproduction photographique du n^o 60 permet de comprendre avec quelle précision et quels soins esthétiques l'herbier a été confectionné.

Le Citoyen a conçu cet herbier pour l'offrir à Julie Boy de la Tour (1751-1826). Lors d'un de ses séjours à Rochechardon de 1770, il lui a en effet promis un « petit herbier », mais il lui a alors fallu « un peu de repos et de loisir pour y travailler » (CC 6730 et 6938). Le 16 avril 1772, Jean-Jacques a enfin annoncé l'envoi de l'herbier (CC 6932). Cet « ouvrage d'un an fait avec beaucoup de zèle et de

¹ Dufour, Cheyron et R. de Vilmorin se trompent de format. Ils indiquent pour tous « 216×106 mm » (Dufour, « Pages inédites de J.-J. Rousseau, deuxième série », *AJJR*, 2, 1906, p. 260 ; *DJJR*, p. 405 ; *OC IV*, p. 1889).

soin » (CC 6953) est ainsi parvenu à la destinataire et c'est son gendre, Henri Faesy, qui en a fait don à la Bibliothèque centrale de Zurich en 1833¹.

Dans les « Noms des plantes », Rousseau écrit le numéro de l'échantillon en rouge et le nom de la plante en français. Contrairement aux binômes linnéens indiqués sur les feuillets, aucun nom français n'y manque. Comment Jean-Jacques cherchait-il les noms indigènes des plantes après la détermination avec *SP* ? D'après nos recherches, aucun traité qu'il a connu ne présente tous les noms indiqués dans l'herbier. Il a donc dû consulter différents ouvrages tels que le *Manuel de botanique* de Duchesne (Paris, 1764) ou la *Description, vertus et usages de sept cent dix-neuf plantes* de Garsault (Paris, 1767) pour trouver les noms correspondants. Le numéro et le nom sont parfois suivis d'un commentaire de quelques lignes. Nous ne trouvons pas de textes similaires à ces notes dans les principaux traités de l'époque. Il s'agit donc des propres observations du Citoyen.

Par commodité de transcription, nous présenterons, à la première ligne, le nom linnéen indiqué sur chaque échantillon. Ensuite, nous montrerons le nom français et le commentaire de Rousseau inscrits dans les « Noms des plantes ».

¹ Dufour, « Pages inédites », p. 187.

1. *Veronica agrestis*.
Véronique des champs.
2. *Veronica arvensis*.
Véronique des guérets.
3. *Cyperus fuscus*.
Petit souchet brun.
4. *Panicum sanguinale*¹.
Panis sanguin.
5. *Poa annua*.
Erbin annuel.
6. *Poa bulbosa*.
Erbin bulbeux.
7. *Briza media*.
Amourettes tremblantes.
8. *Dactylis glomerata*.
Dactylis glomerata.
9. *Aphanes arevensis*.
Perce-pierre anglaise.
10. *Cuscuta Europaea*.
Cuscute.
Cette plante est parasite et croît sur d'autres plantes, comme le thym, les orties, la luzerne, où la cuscute a l'air d'une touffe de cheveux. C'est cependant une véritable plante qui a ses fleurs et sa graine. On voit les fleurs, qui sont blanches, dans l'échantillon ci-joint.
11. *Sagina procumbens*.
Sagine rampante.
12. *Myosotis scorpioides*.
Œil-de-Perdrix.
Cette plante a perdu ici la jolie couleur de ses petites fleurs qui sont bleues avec un centre jaune, et même celle de ses feuilles. On l'appelle en Allemagne *ne m'oubliez pas*, à cause de sa mignardise et de sa petitesse.
13. *Pulmonaria officinalis*.
Pulmonaire à feuille étroite.
14. *Asperugo*².
Rapette commune.

¹ Rousseau a d'abord écrit « *verticillatum* ».

² Dufour propose « *Asperugo procumbens* » (Dufour, « Pages inédites », p. 261).

Le rameau a été attaché sens dessus dessous par inadvertance, et je suis retombé cinq ou six fois dans la même étourderie.

15. *Primula veris elatior*¹.
Primevère inodore.
16. *Primula farinosa* ?
Primevère des jardins.
17. *Lys[imachia] hum[ilis]*.
Petite corneille à fleur rose.
18. *Convolvulus arvensis*.
Petit liseron des champs.
19. *Campanula hybrida*.
Campanule hybride.
20. [sans nom linnéen².]
Jusquiame.
21. *Solanum pseudocapsicum*. L.
L'amomum de Pline ou faux capsique.
Ce petit arbuste qui porte un petit fruit rouge assez ressemblant à une cerise, se voit assez communément devant les boutiques des apothicaires.
22. [sans nom linnéen³.]
Morelle.
23. [sans nom linnéen⁴.]
Vigne de Judée, ou douce-amère.
24. *Rhamnus frangula*.
La bourdaine ou bourgeine. C'est un assez grand arbrisseau.
25. *Asclepias vincetoxicum*.
L'asclépias ou dompte-venin.
26. *Sanicula officinalis*⁵.
La sanicle.
27. *Scandix anthriscus*.
Cerfeuil anthrisque.
Il a la graine plus courte et plus rude, et les feuilles plus velues que le cerfeuil commun.
28. *Corrigiola litoralis*⁶.

¹ Lire « *Primula elatior* » (SP, p. 204).

² Dufour propose « *Hyoscyamus niger* » (Dufour, « Pages inédites », p. 262).

³ Dufour propose « *Solanum nigrum* » (Dufour, « Pages inédites », p. 262).

⁴ Dufour propose « *Solanum dulcamara* » (Dufour, « Pages inédites », p. 262).

⁵ Lire « *Sanicula Europaea* » (SP, p. 339).

⁶ Lire « *litoralis* » (SP, p. 388).

- Courroyette.
 Cette petite plante aime le sable et les rivages ; je l'ai cependant trouvée aussi tout au haut du Mont Pilat¹.
29. *Linum catharticum*.
 Le lin cathartique.
 Cette petite plante est commune dans plusieurs prés, où elle agace souvent les dents des chevaux.
30. [sans nom linnéen².]
 La rosée du soleil ou le rossolis.
 Cette plante est curieuse et assez rare. Elle a perdu ici une partie de sa couleur.
31. *Narcissus tazetta* ?
 Narcisse en bouquet.
32. *Scilla bifolia*.L.
 La jacinthe des prés, à deux feuilles.
33. [sans nom linnéen³.]
 La jacinthe des jardins à fleur simple.
34. *Rumex acetosella*. γ.
 Petite oseille sauvage.
35. *Colchicum autumnale*.
 Le colchique.
 Cette plante ne fleurit qu'à la fin de l'automne. Sa belle fleur gris de lin qui sort immédiatement de terre sans tige ni feuilles fait un effet charmant dans les prés qui en sont quelquefois tout garnis. La fane et les fruits ne paraissent que l'année suivante, en sorte qu'on n'a jamais la fleur et la feuille à la fois.
36. [sans nom linnéen⁴.]
 Bruyère cendrée.
 Ce n'est pas ici la bruyère commune ; mais elle n'est guère plus rare dans les bois.
37. *Erica tetralix*.
 Bruyère à quatre feuilles.
 Celle-ci est rare. Il n'en est pas ici comme du trèfle à quatre feuilles qui n'est qu'un accident du trèfle commun : la bruyère à quatre feuilles est une espèce très distincte.
38. *Moehringia muscosa*.

¹ Rousseau y a herborisé en août 1769.

² Dufour propose « *Drosera rotundifolia* » (Dufour, « Pages inédites », p. 263).

³ Dufour propose « *Hyacinthus orientalis* » (Dufour, « Pages inédites », p. 263).

⁴ Dufour propose « *Erica cinerea* » (Dufour, « Pages inédites », p. 263).

- La méringe.
Ne vient guère que dans les Alpes. Je l'ai trouvée abondante à Môtiers sur les murs de l'enclos du Maire des Verrières¹.
39. [sans nom linnéen².]
La persicaire.
40. [sans nom linnéen³.]
La renouée.
41. [sans nom linnéen⁴.]
Le blé noir ou sarrasin.
42. *Adoxa*⁵.
La musquette.
43. *Pyrola rotundifolia*.
La pirole.
Abondante à Môtiers en montant à Pierrenod⁶.
44. *Scleranthus annuus*.
Gnavelle annuelle.
N'est pas rare dans les champs, quoiqu'elle ne soit guère connue que des botanistes.
45. *Gypsophila saxifraga*.
Œillet saxifrage.
46. *Saponaria vaccaria*.
Saponaire des champs.
47. *Cucubalus behen*.
Le behen blanc.
Appelé par le justicier Clerc⁷, *les manchettes du bon Dieu*.
48. *Stellaria holosteum*⁸.
La grande étoilée.
49. *Arenaria serpyllifolia*.
Sabline serpolette.
50. *Spergula arvensis*.

¹ Il s'agit de la maison Du Terraux qui se situe juste en face de la celle de Rousseau à Môtiers.

² Dufour propose « *Polygonum persicaria* » (Dufour, « Pages inédites », p. 264).

³ Dufour propose « *Polygonum aviculare* » (Dufour, « Pages inédites », p. 264).

⁴ Dufour propose « *Polygonum fagopyrum* » (Dufour, « Pages inédites », p. 264).

⁵ Dufour propose « *Adoxa moschatellina* » (Dufour, « Pages inédites », p. 264).

⁶ Rousseau a fréquenté cette propriété des Boy de la Tour au-dessus de Môtiers (CC 2105, 2106, 2118, etc.).

⁷ J.-H. Clerc (?-1776). Rousseau a herborisé au Chasseron avec lui en juillet 1764 (voir notre introduction générale).

⁸ Lire « *Stellaria holostea* » (SP, p. 603-604).

- L'espargoute ou spargelle.
51. *Reseda lutea*¹.
Réséda sauvage.
52. *Euphorbia cyparissias*.
La petite ésule.
C'est un tithymale, une plante qui fait du lait.
53. *Euphorbia peplus*.
Tithymale des vignes.
54. *Rosa eglantheria*.
Églantier ou rosier sauvage.
Ce n'est pas le gratte-cul commun. C'est celui dont les feuilles sont odorantes, et que les Anglais ne dédaignent pas de placer dans leurs jardins.
55. *Potentilla anserina*.
L'argentine.
La fleur en est si caduque, qu'elle est tombée d'elle-même après que le rameau a été collé.
56. *Cistus helianthemum*.
L'hélianthème ou fleur du soleil.
57. *Potentilla argentea*.
La quintefeuille argentée.
58. *Potentilla reptans*.
La quintefeuille rampante.
59. *Ranunculus auricomus*.
La renoncule à tresse d'or.
Elle fleurit dans les bois tout au commencement du printemps.
60. *Ranunculus aquatilis*.
La renoncule d'eau.
61. [sans nom linnéen².]
L'hépatique des jardins.
Commune autour de Neuchâtel dans les bois.
62. [sans nom linnéen³.]
L'anémone des bois.
63. *Ajuga genevensis*.
Bugle de Genève.
64. *Teucrium scordium*.

¹ À la troisième page, Rousseau a d'abord écrit « trifolia ».

² Dufour propose « *Anemone hepatica* » (Dufour, « Pages inédites », p. 265).

³ Dufour propose « *Anemone nemorosa* » (Dufour, « Pages inédites », p. 265).

Le scordium.

La plante froissée sent fortement l'ail. Elle n'est pas très commune. On la trouve en abondance dans les allées humides du château de Colombier¹.

65. [sans nom linnéen².]

Serpolet citronné.

C'est le serpolet ordinaire, mais qui dans certains terroirs prend une odeur de citron.

66. *Menthae aquaticae*³ varietas.

Variété de la menthe aquatique qui d'ordinaire a les feuilles plus grandes et moins velues.

67. *Ballota nigra*.

Marrube noir ou ballote.

Les fleurs, qui ont ici tout à fait perdu leur couleur, sont fort jolies, quoique la plante pue horriblement.

68. [sans nom linnéen⁴.]

Le marrube, ou marrube blanc.

La plante froissée a une odeur agréable de pomme reinette.

69. *Melissa officinalis*.

La mélisse.

Comme celle-ci est cueillie à la campagne, elle a la feuille moins grande que dans les jardins ; mais c'est la même plante.

70. [sans nom linnéen⁵.]

La cymbalaire.

71. [sans nom linnéen⁶.]

La linnaire.

72. *Alyssum creticum*.

Alysson de Crète.

73. *Iberis amara*.

Ibérider amère.

74. *Sisymbrium sylvaticum*⁷.

¹ C'est la résidence du Milord Maréchal. Rousseau y a séjourné quelquefois durant son séjour à Môtiers (OC I, p. 597, etc.).

² Dufour propose « *Thymus serpyllum* » (Dufour, « Pages inédites », p. 265).

³ Lire « *Mentha aquatica* » (SP, p. 805).

⁴ Dufour propose « *Marrubium vulgare* » (Dufour, « Pages inédites », p. 266).

⁵ Dufour propose « *Antirrhinum cymbalaria* » (Dufour, « Pages inédites », p. 266).

⁶ Dufour propose « *Antirrhinum linaria* » (Dufour, « Pages inédites », p. 266).

⁷ Lire « *sylvestre* » (SP, p. 916-917).

- Sisymbre sylvestre.
75. [sans nom linnéen¹.]
Roquette sauvage.
76. [sans nom linnéen².]
Bec-de-grue sablonneux.
77. *Geranium Robertianum*.
Herbe à Robert.
Cette plante et la précédente sont des géraniums.
78. *Malva rotundifolia*.
La mauve à petites fleurs.
79. [sans nom linnéen³.]
La fumeterre commune.
80. *Polygala vulgaris*.
Le polygala.
Ce mot s'est francisé, et c'est le seul nom de la plante.
81. *Coronilla varia*.
La coronille changeante.
82. *Lotus siliculosus*.
Le lotier à silique.
83. *Gnaphalium stoechas*.
La petite immortelle.
84. *Conyza squarrosa*.
La conyse.
85. [sans nom linnéen⁴.]
Le beau séneçon. Le rameau est renversé.
86. *Inula Britannica*⁵.
L'aunée anglaise.
Sorte d'aster à fleur jaune.
87. [sans nom linnéen⁶.]
La marguerite de Crète.
J'ignore le nom qu'elle a chez les jardiniers.
88. [sans nom linnéen¹.]

¹ Dufour propose « *Sisymbrium tenuifolium* » (Dufour, « Pages inédites », p. 266).

² Dufour propose « *Geranium cicutarium* » (Dufour, « Pages inédites », p. 266).

³ Dufour propose « *Fumaria officinalis* » (Dufour, « Pages inédites », p. 266).

⁴ Dufour propose « *Senecio jacobaea* » (Dufour, « Pages inédites », p. 267).

⁵ Rousseau a d'abord écrit « *dysenterica* ».

⁶ Dufour propose « *Chrysanthemum coronarium* » (Dufour, « Pages inédites », p. 267).

- Camomille puante. Maroute.
89. [sans nom linnéen².]
Millefeuille.
90. *Viola martia* β *alba*³.
Violette blanche.
91. *Viola canina*.
Violette canine, ou sans odeur.
Ordinairement on la confond avec la violette odorante ; mais [c'est] une espèce différente, et la couleur de sa fleur est beaucoup plus pâle.
92. [sans nom linnéen⁴.]
Blette verte ou fausse amarante.
93. *Fagus castanea*.
Châtaignier.
Il faut reconnaître cet arbre à son feuillage ; un des plus beaux qu'il soit possible de voir.
94. *Humulus lupulus*. ♂
Houblon mâle, ou stérile.
95. *Humulus lupulus*. ♀
Houblon femelle, c'est-à-dire qui porte fruit.
96. *Taxus*⁵ ♂
If mâle en fleurs.
97. *Atriplex hastata*.
Arroche sauvage.
98. *Equisetum palustre*.
Prêle des marais.
99. *Ophioglossum vulgatum*.
Herbe sans couture, ou langue de serpent.
100. [sans nom linnéen⁶.]
Fougère de Portugal.
101. [sans nom linnéen⁷.]
Fucus ou Mousse marine.

¹ Dufour propose « *Anthemis cotula* » (Dufour, « Pages inédites », p. 267).

² Dufour propose « *Achillea millefolium* » (Dufour, « Pages inédites », p. 267).

³ « *Viola martia alba* » est le nom proposé par Bauhin pour la *Viola odorata* (SP, p. 1324).

⁴ Dufour propose « *Amarantus viridis* » (Dufour, « Pages inédites », p. 267).

⁵ Dufour propose « *Taxus baccata* » (Dufour, « Pages inédites », p. 267).

⁶ Dufour propose « *Trichomanes canariense* » (« Pages inédites », p. 268).

⁷ Dufour propose « *Fucus cocineus Huds* » (« Pages inédites », p. 268).

C'est une sorte de varech. J'ai mis ici cet échantillon pour donner une idée des plantes qui viennent dans la mer : car il est maintenant bien reconnu que le corail, les éponges, les madrépores, ne sont pas des plantes, mais des productions animales, et l'ouvrage des polypes.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

Zurich, Zentralbibliothek, Ms. Var. 12.

Bibliographie :

DJJR, p. 405.

Dufour (Th.), « Pages inédites de J.-J. Rousseau, deuxième série », *AJJR*, 2, 1906, p. 187-189 et p. 260-268.

OC IV, p. 1889-1890.

Schneebeli-Graf (R.), « J.-J. Rousseau, die Botanik und das Herbar für Julie Boy de la Tour », *Tages Anzeiger Magazin*, 26, 1978, p. 16-21.

Schneebeli-Graf (R.) et Keller (R.), *Botanisieren mit J.-J. Rousseau*, Thoune, Ott Verlag, 2003, p. 89-120.

Zürcher Herbar (Das) von J.-J. Rousseau, catalogue de l'exposition 1980, Zurich, Zentralbibliothek Zürich, 1980.



Herbier confectionné par Rousseau, n° 60.
[*Ranunculus aquatilis*.]
Zentralbibliothek, Zurich.

V. LISTES DE GRAINES (1772)

Le MsR 79 de la BPUN est un livret in-8° constitué, entre autres, des minutes raturées des trois dernières Promenades et des brouillons des *Dialogues*. Au recto du feuillet 1, se trouve une liste de graines numérotées et les feuillets 2 et 3 sont occupés par le brouillon du début du « Premier Dialogue ». Au recto des feuillets 4, 6 et 8, une autre énumération, chaque fois différente, occupe les premières lignes, séparées du reste qui consiste en une minute de l'« Histoire du précédent écrit ».

Nous savons que Rousseau échangeait des graines avec des personnes intéressées par la botanique. Par exemple, la lettre destinée à la duchesse de Portland du 21 décembre 1769 contient une liste des 19 semences que le Citoyen lui a envoyées (CC 6643)¹. En plus, dans l'unique lettre à Linné de septembre 1771, il écrit : « J'amuse ma vieille enfance à faire une petite collection de fruits et de graines » (CC 6891). Toutefois, c'est à partir de 1772 que Jean-Jacques commence sa collection de graines avec conviction. En effet, en janvier 1772, il annonce son projet à la duchesse de Portland et à Claret de La Tourrette et leur demande de lui en donner quelques-unes (CC 6925 et 6926). Trois mois plus tard, il avertit aussi Malesherbes de son intention : « La fantaisie m'a pris de faire une collection de fruits et de graines de toute espèce, qui devraient avec un herbier faire la troisième partie d'un cabinet d'histoire naturelle » (CC 6933). Il raconte aussi cette passion dans le « Deuxième Dialogue » (OC I, p. 833-834)² et, par la suite, après 1775, il fait même un don considérable de graines au Jardin du roi³.

Les quatre listes, sans doute inachevées, ne suivent pas l'ordre

¹ C'est la seule liste connue de graines dressée par le Citoyen, mis à part les listes du MsR 79.

² Le passage concerne, nous semble-t-il, les quatre listes. À ce sujet, voir T. Kobayashi, « Le rôle de la botanique dans les *Dialogues* », *EJJR*, 16, 2005-2006, p. 339-357.

³ Voir T. Kobayashi, « J.-J. Rousseau au Jardin du roi : sous la loupe de documents inédits », *The Geibun-Kenkyu*, 91-3, 2006, p. 78-95.

de *SP*. Selon les caractères des fruits, nous pouvons supposer que le premier répertoire est destiné aux capsules. Toutefois, la *Centaurea scabiosa* forme des akènes. Le classement des plantes n'est donc pas tout à fait cohérent.

Si nous considérons la constitution déjà évoquée du MsR 79, il semble que Rousseau ait d'abord rédigé les inventaires de graines et utilisé ensuite les marges pour les brouillons des *Dialogues*. S'il en est ainsi, comme l'« Histoire du précédent écrit » a été composée après le dépôt manqué du manuscrit de l'ouvrage à Notre-Dame de Paris le 24 février 1776, ces énumérations doivent être antérieures. De la même manière, la première liste remonte à avant la rédaction des ébauches du « Premier Dialogue », qui date probablement de 1772¹. Ces listes proviennent-elles ainsi des premières années de sa réinstallation à Paris ? Cela nous paraît fort probable, car, comme nous l'avons signalé plus haut, Rousseau a commencé sa collection de graines en 1772 et il en parlait beaucoup à cette époque.

¹ Voir, entre autres, *OCI*, p. XLVIII, p. 691 (n. 1 et 2) et p. 734 (n. 3).

Graines numérotées.

Grandes boîtes rondes.

1^{er} rang.

1. *Geum urbanum*.
2. *Idem*. Fruit et réceptacles.
3. *Buxus sempervirens*. Capsules.
4. *Antirrhinum majus*. Capsules.
5. *Centaurea scabiosa*. Calices.
6. *Hordeum [armeniaca.]*¹ *Celaeste*.
7. *Agrostemma coronaria*. Capsules.
- [8. *Sisymbrium sophia*.]²
- [9. *Reseda trifoliata*. Capsules.]³
- [10. *Hordeum celaeste*.]⁴
8. *Agrostemma githago*. Capsules.
9. *Tordylium anthriscus*.

3^e rang boîtes rondes.

1. *Reseda trifoliata*. Capsules.
2. *Sisymbrium sophia*.
3. *Thlaspi perfoliatum*.

Boîtes rondes petites.

1. *Chaerophyllum temulum*.

Grandes boîtes rouges.

1. *Acer pseudoplatanus*. Fruits.

¹ Ce mot est biffé.

² Cette ligne est biffée.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :
BPUN, MsR 79.

Bibliographie :
Kobayashi (T.), « Le rôle de la botanique dans les *Dialogues* », *EJRR*, 16,
2005-2006, p. 339-357.

VI. NOTES SUR L'HERBIER DU MUSÉE J.-J. ROUSSEAU
À MONTMORENCY
(1773-1774)

Parallèlement aux *Lettres sur la botanique*, Rousseau et M^{me} Delessert échangeaient quelques spécimens de végétaux (CC 6966, 6993, 7001 et 7031). Le 30 août 1773, afin de faciliter davantage la communication et l'enseignement, il lui propose de confectionner un herbier pour elle (CC 7007). Ainsi, cet herbier du format 230×160 mm en 167 plantes (168 à l'origine) lui a été envoyé le 28 mai 1774, un ou deux mois après la dernière des *Lettres*. Dans la lettre de cette date, Rousseau écrit : « Ce petit essai est destiné pour l'aimable Madelon, qui pourra le continuer et l'enrichir à son aise si elle conserve assez de goût pour la botanique pour s'en occuper quelquefois » (CC 7038).

Le tout est divisé en deux parties et, comme l'Herbier de la Bibliothèque centrale de Zurich, chaque ensemble est inséré entre deux feuilles cartonnées avec quatre ficelles. Le Citoyen a écrit, au recto de la feuille cartonnée du premier volume, « Herbier pour Mademoiselle Delessert¹ » et, au second volume, « J.J.R. ».

Toujours comme l'Herbier de M^{me} Boy de la Tour, chaque feuillet est plié en deux, correspondant ainsi à quatre pages. Sur la première page, sont généralement indiqués l'appellation de l'espèce en latin et en français, le nom de la famille, ainsi qu'une remarque. La plante, qui est fixée sur la troisième page au moyen de petites languettes de papier doré ou vert, est encadrée par deux filets rouges.

En ce qui concerne les noms, Jean-Jacques écrit :

Sur la feuille qui contient chaque plante, j'ai écrit premièrement le nom de Linnaeus, puis un nom français, ou connu ou tiré de quelque auteur, et enfin, comme vous le désirez, le nom de la famille, autant que cela s'est pu faire ; car cette chaîne n'est pas encore si bien débrouillée que toutes les

¹ Précisément, l'herbier a été destiné à la fille de M^{me} Delessert, Marguerite-Madeleine (1767-1839).

plantes sans exception puissent se rapporter à une famille bien déterminée, et il y a bien des familles qu'on ne distingue encore que par des caractères plus arbitraires que naturels (CC 7038).

Nous voyons ainsi plusieurs « *Bot. fr.* », références au *Botaniste français* de Barbeau Dubourg (Paris, 1767) pour quelques-unes des dénominations indigènes, ainsi que « Adans. (ou Ad.) » qui renvoie aux *Familles des plantes* d'Adanson (Paris, 1763), pour quelques noms des familles.

Les spécimens sont rangés par ordre alphabétique de leurs binômes latins. Mais le « Catalogue alphabétique des plantes », de la main de Rousseau, présente quelques exceptions. Nous avons suivi l'ordre de ce document.

L'herbier a longtemps appartenu à la collection privée du baron Hottinger à Paris, ce qui a empêché les analyses détaillées. Heureusement, il a été acquis par le Musée J.-J. Rousseau de Montmorency en octobre 2001.

- [1.] *Achillea millefolium*.
La millefeuille.
Radiées.
- [2.] *Agrimonia vulgaris*¹.
L'aigremoine.
Rosacées.
- [3.] *Alopecurus pratensis*.
Vulpin des prés. *Bot. fr*² :
Graminées.
- [4.] *Alsine media*.
La morgeline.
Les alsines.
C'est ici le mouron des oiseaux ; qui n'est point un vrai mouron ; puisque le caractère de ce genre est que la capsule du fruit s'ouvre en travers comme une boîte à savonnette ; au lieu que la capsule de cette plante-ci et de toutes les alsines s'ouvre par le haut en plusieurs segments.
- [5.] *Althaea officinalis*.
La guimauve.
Malvacées.
- [6.] *Alyssum saxatile*.
Petit alysson des jardins.
Crucifères.
- [7.] *Ammi majus*.
L'ammi.
Ombellifères.
- [8.] *Anagallis arvensis*.
Le mouron rouge.
Les mourons.
- [9.] *Anchusa tinctoria*.
L'orcanette.
Les bourraches.
Plante étrangère dont la racine sert à la teinture.
- [10.] *Anemone nemorosa*.
L'anémone des bois.
Les renoncules.
Les racines de cette plante rampent tellement sous la terre,

¹ *SP* ne mentionne pas cette espèce.

² J. Barbeau Dubourg, *op. cit.*, t. 2, p. 396.

qu'elles forment un tissu non interrompu, qui garnit quelquefois tout un bois ; elle ne fleurit qu'au commencement du printemps.

- [11.] *Antirrhinum elatine*.
La fausse velvete.
Personées.
- [12.] *Antirrhinum minus*.
Le petit mufle.
Personées.
- [13.] *Antirrhinum repens*.
La linaires rampante.
Personées.
- [14.] *Antirrhinum spurium*.
La velvete.
Personées.
- [15.] *Anthyllis vulneraria*.
La vulnéraire.
Légumineuses.
- [16.] *Aphanes arvensis*.
La perchepierre anglaise.
Les rosiers. Adans¹.
- [17.] *Artemisia vulgaris*.
L'armoïse.
Fleuonnées.
- [18.] *Asarum Europaeum*.
Le cabaret.
Les aristoloches. Ad² :
- [19.] *Asclepias vincetoxicum*.
L'asclépias ou dompte-venin.
Apocynées.
- [20.] *Asperugo vulgaris*³.
La rapette.
Les bourraches.
- [21.] *Ballota nigra*.
Le marrube noir.
Labiées.

¹ *FP*, t. 2, p. 294.

² *Ibid.*, t. 2, p. 76.

³ *SP* ne mentionne pas cette espèce.

- [22.] *Butomus umbellatus*.
Le jonc fleuri.
Liliacées.
- [23.] *Chaerophyllum sylvestre*.
Le cerfeuil sauvage.
Ombellifères.
- [24.] *Campanula trachelium*.
Campanule trachele. *Bot. fr*¹ :
Campanifères.
- [25.] *Cardamine pratensis*.
La cardamine des prés.
Crucifères.
La jolie couleur gris de lin de sa fleur se perd absolument de quelque façon qu'on s'y prenne pour la dessécher. Cette plante ne fleurit qu'au commencement du printemps dans les haies des prés bas et humides. Ses feuilles radicales sont rondes et peu ou point découpées. Elle a le goût de la roquette ou du cresson.
- [26.] *Carthamus lanatus*.
L'atractylis jaune.
Les chardons.
- [27.] *Centunculus minimus*.
Centenille. *Bot. fr*² :
Les mourons.
N.B. Cette petite plante n'est connue que des botanistes ; elle ne vient que dans les lieux humides où l'eau a longtemps séjourné, et n'est pas facile à apercevoir sous l'herbe.
- [28.] *Cerastium arvense*.
Céraiste rampante.
Caryophyllées.
- [29.] *Cheiranthus cheiri*.
La giroflée jaune.
Crucifères.
- [30.] *Chrysanthemum segetum*.
L'orflour ou grande marguerite des bleds.
Radiées.
- [31.] *Circaea lutetiana*.

¹ Barbeau Dubourg, *op. cit.*, t. 2, p. 184.

² *Ibid.*, p. 299.

- La circée.
 Les onagres. Adans¹ :
- [32.] *Clinopodium vulgare*.
 La roulette.
 Labiées.
- [33.] *Cochlearia coronopus*.
 Cranson.
 Crucifères.
- [34.] *Cochlearia officinalis*.
 Le cochlearia.
 Crucifères.
- [35.] *Convallaria majalis*.
 Le muguet.
 Liliacées.
 Assez difficile à conserver.
- [36.] *Convolvulus arvensis*.
 Petit liseron.
 Campanules.
- [37.] *Coronilla varia*.
 Coronille panachée.
 Légumineuses.
- [38.] *Corrigiola littoralis*.
 La courroyette.
 Espargoutes. Adans².
- [39.] *Crocus sativus*.
 Le safran. Variété.
 Liliacées.
- [40.] *Cuscuta Europaea*³.
 Cuscute.
 Pourpiers.
- [41.] *Cyperus fuscus*.
 Le souchet brun.
 Graminées.
- [42.] *Delphinium consolida*.
 Le pied-d'alouette des champs.
 Les renoncules.

¹ *FP*, t. 2, p. 85.

² *Ibid.*, t. 2, p. 272.

³ Cette plante manque dans l'herbier.

Celui des jardins, quoique très semblable au premier coup d'œil, est une autre espèce.

- [43.] *Drosera rotundifolia*.
Le rossolis.
Pourpiers. Ad¹ :
- [44.] *Erica cinerea*.
La bruyère à fleur d'arbousier.
Les airelles. Adans² :
- [45.] *Erica vulgaris*.
La bruyère commune.
Les airelles. Adans³ :
- [46.] *Erysimum vulgare*⁴.
Vélar, tortelle, herbe au chantre.
Crucifères.
- [47.] *Aethusa cynapium*.
La ciguë.
Ombellifères.
- [48.] *Euphorbia cyparissias*.
Petite ésule.
Les tithymales.
- [49.] *Euphorbia exigua*. var.
Petit tithymale.
Les tithymales.
Plusieurs donnent aussi à celui-ci le nom de petite ésule.
- [50.] *Euphorbia helioscopia*.
Le réveille-matin, ou tithymale des vignes.
Les tithymales.
Tous les tithymales rendent du lait quand on rompt leurs branches ou leurs feuilles.
- [51.] *Euphrasia officinalis*.
L'euphrase.
Personées.
- [52.] *Filago germanica*.
L'herbe à cotton.
Fleuonnées.
- [53.] *Galega officinalis*.

¹ *FP*, t. 2, p. 245.

² *Ibid.*, t. 2, p. 164.

³ *Ibid.*

⁴ Lire « *Erysimum officinale* » (*SP*, p. 922).

- Le galega.
Légumineuses.
- [54.] *Galeopsis cannabina*.
Galeope tétrahit. *Bot : fr*¹ :
Labiées.
N.B. J'ai mis *cannabina* par inadvertance ; c'est *Galeopsis tetrahit* dans Linnaeus. Mais c'est la même plante que d'autres auteurs surnomment *cannabina*².
- [55.] *Galium palustre*.
Le caille-lait des marais.
Rubiacées.
- [56.] *Galium verum*.
Le caille-lait
Rubiacées.
- [57.] *Gentiana centaurium minus*.
La petite centaurée.
Apocynées. *Ad*³ :
- [58.] *Gentiana filiformis*.
La gentiane filiforme.
Apocynées.
N.B. Cette plante est rare, et peu connue.
- [59.] *Gentiana pneumonanthe*.
La gentiane d'automne. *Bot. fr*⁴ :
Apocynées.
- [60.] *Geranium cicutarium*.
Le bec-de-grue à feuilles de ciguë.
Les geranium.
Tous les pétales sont tombés.
- [61.] *Geranium columbinum*.
Le pied de pigeon.
Les geranium.
La fleur de cette espèce et de plusieurs autres du même genre est si fugace, que c'est un grand hasard quand on la peut conserver.
- [62.] *Geranium sanguineum*.

¹ Barbeau Dubourg, *op. cit.*, t. 2, p. 225.

² Dans sa transcription, G. Ducourthial a omis de citer cette note (G. Ducourthial, *La Botanique selon J.-J. Rousseau*, Paris, 2009, p. 384).

³ *FP*, t. 2, p. 503.

⁴ Barbeau Dubourg, *op. cit.*, t. 2, p. 288.

- Le bec-de-grue sanguin.
Les geranium.
- [63.] *Glechoma hederacea*¹.
Le lierre terrestre.
Les labiées.
- [64.] *Gomphrena*² *globosa*.
L'immortelle rouge.
Les amarantes.
- [65.] *Hedysarum onobrychis*.
Le sainfoin, bourgogne, ou esparcette*.
Légumineuses.
* C'est la même espèce ; quoiqu'on en dise en Dauphiné. La belle couleur de la fleur est impossible à conserver³.
- [66.] *Heliotropium majus*.
Héliotrope des champs, herbe aux verrues.
Bourraches.
- [67.] *Herniaria glabra*.
L'herniole ou turquette.
Espargoutes. Adans⁴ :
- [68.] *Herniaria hirsuta*.
La turquette velue.
Espargoutes. Ad⁵ :
- [69.] *Hibiscus syriacus*.
L'althaea frutex des jardiniers.
Malvacées.
- [70.] *Hyacinthus racemosus*.
Le faux muscari.
Liliacées.
- [71.] *Hydrocotyle vulgaris*.
L'écuelle d'eau.
Ombellifères.
- [72.] C.
Inula Britannica.
Inule britannique.
Radiées.

¹ G. Ducourthial lit à tort « *hederacera* » (G. Ducourthial, *op. cit.*, p. 385).

² G. Ducourthial lit à tort « *Gomphrosa* » (G. Ducourthial, *op. cit.*, p. 385).

³ G. Ducourthial a omis de présenter cette note (G. Ducourthial, *op. cit.*, p. 385).

⁴ *FP*, t. 2, p. 272.

⁵ *Ibid.*

- [73.] *Inula pulicaris*.
L'inule aux puces.
Radiées.
- [74.] *Isatis tinctoria*.
Le pastel.
Crucifères.
- [75.] *Juncus articulatus*.
Le jonc articulé.
Liliacées.
- [76.] *Juncus bufonius*.
Le jonc crapaudier.
Liliacées.
- [77.] *Juncus pilosus*¹.
Le jonc velu.
Liliacées.
- [78.] *Laminum album*.
Le lamier blanc ou l'ortie blanche.
Labiées.
- [79.] *Lamium amplexicaule*.
Lamier embrassant β.
Labiées.
- [80.] *Lamium purpureum*.
Le lamier pourpre.
Labiées.
On trouve souvent un lamier à fleurs pourpres qui n'est qu'une variété de l'ortie blanche, et qu'il est aisé de distinguer de celui-ci, en ce que l'autre a les fleurs et les feuilles beaucoup plus grandes.
- [81.] *Lathyrus aphaca*.
Gesse aphaque.
Légumineuses.
- [82.] *Lathyrus tuberosus*.
Le gland de terre ou pissogous.
Légumineuses.
- [83.] *Lavandula spica*.
Lavande.
Labiées.
- [84.] *Leontodon hirtum*.

¹ G. Ducourthial a omis de citer cette plante (G. Ducourthial, *op. cit.*, p. 385).

- La dent de lion velue.
 Demi-fleuonnées.
 Je crois que c'est un hyoseris ; mais je n'ai pas vu ses graines.
- [85.] *Leontodon hispidum*.
 La dent-de-lion hérissée.
 Demi-fleuonnées.
- [86.] *Linum catharticum*.
 Le lin purgatif.
 Caryophyllées.
- [87.] *Lithospermum*¹ *arvense*.
 Le grémil rude.
 Les bourraches.
- [88.] *Lychnis flos cuculi*.
 Fleur de coucou.
 Caryophyllées.
- [89.] *Lycopsis arvensis*.
 La buglose torticoli*. *Bot. fr*² :
 * Parce que le tube de la corolle fait un coude très singulier
 que le calice cache, mais qui se voit quand on arrache la
 corolle.
- [90.] *Lysimachia numularia*.
 La nummulaire ou herbe aux écus.
 Les mourons.
- [91.] *Lysimachia vulgaris*.
 La corneille ou chasse-bosse.
 Les mourons.
- [92.] *Lythrum salicaris*³.
 La salicaire.
 Les pourpiers.
- [93.] *Matricaria asteroides*.
 La matricaire aster.
 Radiées.
 N.B. C'est une plante étrangère.
- [94.] *Medicago arabica*.
 La luzerne arabe.
 Légumineuse.

¹ G. Ducourthial lit à tort « *Lithospermum* » (G. Ducourthial, *op. cit.*, p. 386).

² Barbeau Dubourg, *op. cit.*, t. 2, p. 195.

³ Lire « *salicaria* » (*SP*, p. 640).

Dans cette espèce, les feuilles sont ordinairement marquées dans leur milieu d'une tache rousse ; j'ai pris exprès un exemplaire où cette tache n'est pas, afin que vous voyiez bien qu'elle ne fait pas le caractère de l'espèce.

- [95.] *Medicago polymorpha*. var *coronata*.
Luzerne pluriforme ou couronnée.
Légumineuses.
- [96.] *Medicago sativa*.
La luzerne.
Légumineuses.
- [97.] *Menyanthes nymphoides*.
Le petit nénuphar jaune.
Apocynées. Ad¹ :
- [98.] *Mentha pulegium*.
Le pouliot.
Labiées.
- [99.] *Mercurialis annua*. ♀
La mercuriale femelle*.
Titimales. Adanson².
* Appelée vulgairement mâle.
- [100.] *Mercurialis annua*. ♂
La mercuriale mâle*.
Les titimales. Adans³.
* Appelée vulgairement femelle.
- [101.] C.
Myosotis scorpioides. arv[ensis].
Perlette en scorpion. B.
Bourraches.
C'est celle des champs. Celle-ci et la suivante ne sont que deux variétés de la même espèce.
- [102.] *Myosotis scorpioides. var. palustris*.
Perlette ou ne m'oubliez pas.
Bourraches.
N.B. C'est celle des ruisseaux.
- [103.] C.
Najas marina. ♀

¹ *FP*, t. 2, p. 502.

² *Ibid.*, t. 2, p. 354.

³ *Ibid.*

- La naïade. L'individu femelle.
 Les arums.
 N.B. Cette plante ne vient que dans la mer et dans les fleuves.
- [104.] *Nigella arvensis*.
 La nielle des champs.
 Famille des cistes. Adans¹ :
- [105.] *Ononis natrix*.
 Arrête-bœuf jaune.
 Légumineuses.
- [106.] *Ononis spinosa*.
 L'arrête-bœuf.
 Légumineuses.
- [107.] *Origanum vulgare*.
 L'origan.
 Labiées.
- [108.] *Ornithogalum umbellatum*.
 L'ornithogale ou lait d'oiseau ou dame d'onze heures.
 Liliacées.
- [109.] *Ornithopodium perpusillum*².
 Le pied d'oiseau
 Légumineuses.
- [110.] *Orobanche ramosa*.
 L'orobanche rameuse.
 Personées.
 La plante est branchue ; il n'y a ici qu'un rameau.
- [111.] *Panicum crus-galli*.
 Panis cochet. *Bot. fr*³.
 Graminées.
- [112.] *Panicum sanguinale*.
 Panis manerbe *Bot. fr*⁴ :
 Graminées.
- [113.] *Parietaria officinalis*.
 La pariétaire.
 Les blettes.
- [114.] *Pedicularis sylvatica*.

¹ *FP*, t. 2, p. 450.

² Lire « *perpusillus* » (*SP*, p. 1049).

³ Barbeau Dubourg, *op. cit.*, t. 2, p. 410.

⁴ *Ibid.*

La pédiculaire des bois.

Personées.

N.B. Il ne faut pas se tourmenter à vouloir conserver aucune espèce de pédiculaire avec sa couleur ; pas même les feuilles. Elles noircissent de quelque façon qu'on s'y prenne pour les dessécher. Il en est de même de tous les melampyrum, de plusieurs espèces de véroniques et d'un grand nombre d'autres plantes.

[115.] *Poa bulbosa*.

Erbin bulbeux.

Graminées.

[116.] *Polygala vulgaris*.

La polygale.

À chercher.

Cette petite fleur mérite d'être examinée sur le vif. Sa figure est aussi singulière qu'agréable.

[117.] *Polygonum amphibium*.

La persicaire amphibie.

Persicaires.

[118.] *Polygonum persicaria*.

La persicaire.

Les persicaires.

[119.] *Potentilla anserina*.

L'argentine.

Rosacées.

[120.] *Ranunculus acris*.

Bouton d'or.

Renoncules.

[121.] *Ranunculus flammula*.

La petite douve.

Renoncules.

[122.] *Ranunculus sceleratus*¹.

La renoncule caustique.

Les renoncules.

[123.] *Raphanus raphanistrum*.

La rave sauvage.

Crucifères.

Ce mot *rave* est équivoque dans notre pays ; ce n'est pas ici

¹ G. Ducourthial lit à tort « *scelarata* » (G. Ducourthial, *op. cit.*, p. 388).

celles que nous appelons *rave*, c'est celle que nous appelons *raifort*.

- [124.] *Reseda lutea*.
Le réséda des champs.
Les câpriens. Ad¹.
- [125.] *Reseda luteola*.
La gaude.
Famille des câpriens. Adans² :
- [126.] *Reseda odorata*.
Le réséda des jardins.
Les câpriens. Ad³ :
- [127.] *Rhinanthus crista-galli*.
La pédiculaire jaune ou crête de coq.
Personées.
Cet exemplaire est précieux et peut-être unique, pour avoir assez bien conservé sa couleur.
- [128.] *Rumex acetosella*. var. β .
La petite oseille des sables.
Les persicaires. Ad⁴ :
- [129.] *Sagittaria sagittifolia*.
La flèche d'eau.
Renoncules.
On voit souvent les feuilles de cette plante s'élever au dessus des eaux en forme de fer de flèche. Comme elle ne fleurit que dans l'eau, sa fleur, qui s'élève comme les feuilles au dessus de la surface de l'eau, n'est pas toujours facile à savoir.
- [130.] *Samolus valerandi*.
Le samolus ou mouron d'eau.
Les pourpiers. Ad⁵ :
- [131.] *Saponaria officinalis*.
La saponaire ou savonnaire.
Caryophyllées.
- [132.] *Scabiosa arvensis*.
La scabieuse.

¹ *FP*, t. 2, p. 407.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 277.

⁵ *Ibid.*, p. 242.

- Dipsacées.
- [133.] D.
Scandix pecten. ♀
 Le peigne de Vénus.
 Les ombellifères.
- [134.] *Scleranthus annuus.*
 Gnavelle annuelle
 Les blettes. Adans¹ :
- [135.] *Senecio sylvaticus.*
 Le séneçon des bois.
 Radiées.
- [136.] *Senecio vulgaris.*
 Le séneçon.
 Radiées.
- [137.] *Sisymbrium amphibium.* var. *α. palustre.*
 Sisymbre amphibie. *Bot. fr*².
 Crucifères.
- [138.] *Sisymbrium nasturtium-aquaticum*³.
 Le cresson.
 Crucifères.
- [139.] *Solanum dulcamara.*
 La vigne de Judée ou douce-amère.
 Les solanum.
- [140.] *Stachys annua.*
 Fausse crapaudine.
 Labiées.
- [141.] *Stachys arvensis.*
 Le marrubiastrum.
 Labiées.
- [142.] *Stachys palustris.*
 La bétoïne des marais.
 Labiées.
- [143.] *Stachys sylvatica.*
 Le staquis puant.
 Labiées.
 Tous les staquis de même que lamium sentent fort mauvais.

¹ *FP*, t. 2, p. 506.

² Barbeau Dubourg, *op. cit.*, t. 2, p. 88.

³ Le nom que *SP* donne est *Sisymbrium nasturtium* (p. 916).

- [144.] *Stellaria graminea*.
Stelline finerbe. *Bot. fr*¹.
- [145.] *Stellaria holostea*.
Stelline des prés. *Bot. fr*² :
Caryophyllées.
- [146.] *Tanacetum vulgare*.
La tanaisie.
Les fleuronées.
- [147.] *Teucrium chamaedrys*.
La germandrée.
Labiées.
- [148.] *Teucrium scordium*.
Le scordium.
Labiées.
La plante sent l'ail assez fortement.
- [149.] *Teucrium scorodonia*.
La sauge des bois.
Labiées.
- [150.] *Thesium linophyllum*³.
Le téсион.
Les eleagnus. *Ad*⁴ :
- [151.] *Thlaspi arvense*.
La monnoyère*.
Crucifères.
* Ainsi appelée parce que ses fruits, qui sont des silicules, ayant atteint leur forme et leur grandeur, sont larges et plats comme des deniers.
- [152.] *Tragopogon pratense*.
Le salsifis des prés.
Demi-fleuronnées.
- [153.] *Trifolium agrarium*.
Le trèfle houblonné.
Légumineuses.
- [154.] *Trifolium fragiferum*.
Le trèfle fraise.
Légumineuses.

¹ Barbeau Dubourg, *op. cit.*, t. 2, p. 139.

² *Ibid.*

³ Lire « *linophyllon* » (*SP*, p. 301).

⁴ *FP*, t. 2, p. 80.

- [155.] *Trifolium pratense*.
Le trèfle commun
Légumineuses.
- [156.] *Trifolium procumbens*.
Triolet couché. *Bot. : fr¹ :*
Légumineuses.
- [157.] *Valiana locusta*.
La mâche.
Dipsacées
C'est la plante qu'on appelle à Genève *rampon*.
- [158.] *Valeriana rubra*.
La grande valériane.
Dipsacées.
- [159.] *Veronica agrestis*.
La véronique des guérets.
À chercher.
Cette espèce est facile à distinguer de celle des champs, en ce que les fleurs de celle-ci sont portées par d'assez longs pédicules, et que l'autre n'en a point, ou ne les a que très courts.
- [160.] *Veronica arvensis*.
Véronique des guérets. *Bot. fr² :*
N.B. à chercher.
- [161.] *Veronica chamaedrys*.
Véronique chênnette.
À chercher.
- [162.] *Veronica hederacea³*.
La véronique lierrette.
À chercher.
- [163.] *Veronica officinalis*.
La véronique.
À chercher.
- [164.] A.
Veronica spicata.
La véronique à épi.
À chercher.

¹ Barbeau Dubourg, *op. cit.*, t. 2, p. 178.

² *Ibid.*, p. 305.

³ *Veronica hederifolia* (*SP*, p. 19) ?

- [165.] D.
Veronica teucrium.
Véronique teucrétique.
À chercher.
- [166.] *Ulex Europaeus*.
L'ajonc ou jomarin.
Légumineuses.
- [167.] *Vitex chinensis*¹.
L'agnus castus de la Chine.
Les verveines.
Arbuste étranger.
- [168.] *Urtica urens*.
L'ortie grièche.
À chercher.
Je n'ai jamais pu bien dessécher la grande ortie ; non
seulement elle noircit, mais elle pourrit.

¹ *SP* ne mentionne pas ce nom.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

Montmorency, Musée J.-J. Rousseau.

Bibliographie :

DJJR, p. 405.

Ducourthial (G.), *La Botanique selon J.-J. Rousseau*, Paris, Belin, 2009, p. 380-390.

Jaccard (P.), « Un Herbarium de J.-J. Rousseau », *Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles*, 30, 1894, p. 85-88.

Lettres inédites de J.-J. Rousseau à M^{mes} Boy de la Tour et Delessert, Paris et Genève, Plon-Nourrit et A. Jullien, 1911, p. 237-245.

Nicolas (A.), *Herbarium de J.-J. Rousseau et correspondance à Madame Delessert*, catalogue de la vente du 16 octobre 2001 à l'Espace Tajan à Paris, Paris, Tajan, 2001, p. 30-34.

OC IV, p. 1890.

Raymond (P.), « L'herbarium de J.-J. Rousseau », *Æsculape*, 1913, p. 253-255.



Herbier confectionné par Rousseau, n° 127.
[*Rhinanthus crista-galli.*]
Musée Jean-Jacques Rousseau, Montmorency.

TROISIÈME PARTIE

1775-1778

I. NOTES SUR LES HERBIERS DE BERLIN, CHAALIS,
NEUCHÂTEL ET PARIS
(1777-1778)

Parmi les herbiers connus de Rousseau, les suivants proviennent de la famille Girardin¹ :

1. Échantillons de la Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras.
2. Échantillons du Musée J.-J. Rousseau à Montmorency².
3. Échantillons du Musée Jacquemart-André à Chaalis.
4. Herbarium du Musée Carnavalet à Paris.
5. Herbarium du Muséum national d'Histoire naturelle de Paris.
6. Herbarium de la BPUN.
7. Herbarium du Musée botanique de Berlin.

Ce sont donc ces herbiers que le marquis a trouvés après le décès de Rousseau à Ermenonville.

Selon une note des *Dialogues*, Rousseau a vendu tous ses herbiers à Malthus durant son séjour parisien, probablement en 1775 (*OC I*, p. 832). Nous ne savons pas si le Citoyen a poursuivi la confection de spécimens après cette vente, mais étant donné qu'il raconte son renoncement à la botanique dans sa lettre à la duchesse de Portland du 11 juillet 1776 (*CC 7093*), il est fort probable que Jean-Jacques n'ait plus d'herbier à partir de 1775³. En effet, dans la « Septième Promenade » rédigée après le 28 juin 1777, il écrit :

¹ Voir A. Schinz, « La collection Girardin, à l'Abbaye de Chaalis, près Ermenonville », *AJJR*, 24, p. 121-153 ; B. de Montgolfier et M. Gallet, « Souvenirs de Voltaire et de Rousseau au Musée Carnavalet », *Bulletin du Musée Carnavalet*, novembre, 1960, n° 2, p. 13 ; J. Lanjou et H. Uittien, « Un nouvel herbarium de Fusée-Aublet découvert en France », *Recueil des travaux botaniques néerlandais*, 37, 1940, p. 136-140.

² À bien distinguer de l'herbarium envoyé à M^{me} Delessert.

³ Dans la « Deuxième Promenade », Rousseau écrit qu'il a cueilli trois plantes rares aux environs de Paris le 24 octobre 1776 et qu'il les a placées dans son herbarium (*OC I*, p. 1005). Il ne précise pourtant pas quand il a fait ce dernier acte (il a eu un accident grave ce jour-là).

Tout d'un coup, âgé de soixante-cinq ans passés, privé du peu de mémoire que j'avais et des forces qui me restaient pour courir la campagne, sans guide, sans livres, sans jardin, sans herbier, me voilà repris de cette folie, mais avec plus d'ardeur encore que je n'en eus en m'y livrant la première fois (*OC I*, p.1061).

Il était ainsi « sans herbier » lorsque sa passion pour l'étude des végétaux s'est rallumée en 1777. Par conséquent, les sept herbiers ci-dessus ont été confectionnés ou reçus seulement après l'été 1777.

Or, ils contiennent de nombreuses étiquettes qui ne sont pas de la main de Rousseau. Par ailleurs, ils se composent de plus de 2.000 échantillons, ce qui dépasserait la quantité qu'une seule personne peut préparer en une année, à savoir entre le printemps-été 1777 et le 2 juillet 1778. Comment pouvons-nous alors expliquer tous ces faits ? La réponse n'est pas compliquée : Rousseau a reçu un grand nombre d'herbiers, en particulier celui de Fusée-Aublet, auteur de *l'Histoire des plantes de la Guyane française* (Londres et Paris, 1775). Nous pouvons supposer qu'ils se sont connus par l'intermédiaire de Le Bègue de Presle¹, mais les circonstances exactes de ce don restent obscures. J. Lanjouw et H. Uittien proposent l'hypothèse selon laquelle les végétaux ont été donnés juste après le décès du botaniste français survenu le 6 mai 1778², sans en donner de preuves convaincantes. Dans tous les cas, Rousseau a reçu ces herbiers après l'été 1777, car, comme dit plus haut, il n'avait plus d'herbier jusqu'à cette date.

Ainsi, à partir de 1777, Jean-Jacques détenait à la fois des échantillons de sa réalisation et quelques herbiers provenant principalement de Fusée-Aublet. Et, d'après nous, ces deux masses d'herbiers ont été regroupées et réorganisées par la famille Girardin ou par d'autres dépositaires après la mort de Rousseau, ce qui a donné les formes actuelles des sept herbiers. La planche 1 est la table de filiation que nous proposons. Les manipulations effectuées sur l'ensemble des herbiers trouvés seraient les suivantes :

1. Huit plantes ont été tirées de l'herbier confectionné entre

¹ *DJRR*, p. 61 et 406.

² J. Lanjouw et H. Uittien, «Un nouvel herbier de Fusée-Aublet découvert en France», *Recueil des travaux botaniques néerlandais*, 1940, p. 133-170.

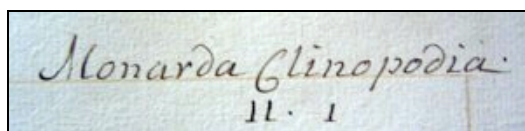
1777-1778 par Rousseau (A¹) pour constituer un herbier qui est aujourd'hui conservé au Musée Carnavalet à Paris.

2. Quelques spécimens ont été retirés des herbiers donnés (B). Parmi eux, six sont actuellement conservés à la Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras et trois au Musée J.-J. Rousseau de Montmorency.

3. Parmi les herbiers confectionnés par l'auteur de l'*Histoire des plantes de la Guyane française* (B), un herbier qui constituait un ensemble cohérent de 15 volumes² a été mis à l'écart. Cet herbier est finalement parvenu au Muséum national d'Histoire naturelle de Paris.

4. Les restes des herbiers trouvés chez Rousseau (A et B) ont été mélangés et regroupés. Ces masses, qui contenaient donc à la fois des échantillons confectionnés par Rousseau et ceux qui lui ont été donnés, sont à l'origine de trois herbiers, à savoir : les échantillons du Musée Jacquemart-André à Chaalis, l'Herbier de la BPUN et l'Herbier du Musée botanique de Berlin.

Cette filiation est confirmée par divers points communs. Par exemple, quelques spécimens confectionnés par Rousseau de l'Herbier de Carnavalet et ceux de l'Herbier de Neuchâtel présentent des caractéristiques similaires exclusives, telles que le format in-4^o, la présentation avec le cadre en filet rouge, la fixation avec de petites languettes d'or et les chiffres qui suivent le nom latin³. En voici un exemple :

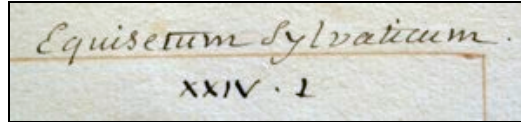


Herbier du Musée Carnavalet à Paris, n° 3.

¹ Le spécimen de la *Nigella arvensis* qui a été retrouvé récemment à la Bibliothèque de Genève (Album G. Streckeisen-Moultou, Bibliothèque Pierre Favre, suppl. au dépôt La Grange, 1974/24) appartenait aussi à cet herbier.

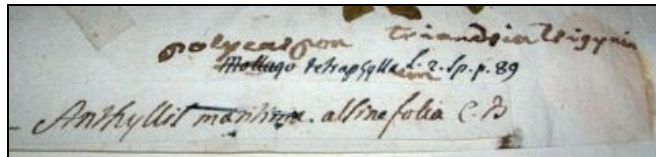
² La possibilité d'une intervention, par exemple la soustraction de quelques volumes, n'est pas exclue.

³ Ces chiffres indiquent la classe et l'ordre linnéens auxquels appartient le végétal. Par exemple, « II. 1. » signifie que la plante fait partie de la deuxième classe, la Diandria, puis du premier ordre, la Monogynia.

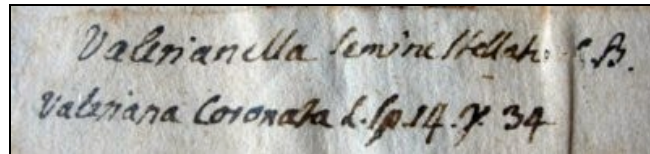


Herbier de la BPUN, n° 6-18.

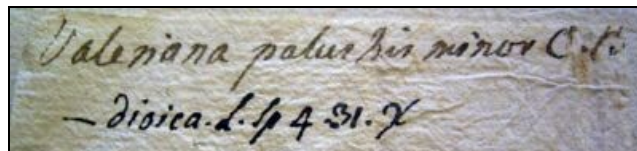
De plus, la majorité des plantes séchées qui ne sont pas du Citoyen contiennent souvent l'écriture de Fusée-Aublet comme suit :



Herbier du Muséum national d'Histoire naturelle



Herbier du Musée Jacquemart-André



Herbier de la BPUN

Par ailleurs, différents points démontrent la confection par le botaniste français : 1° La façon peu soignée de fixer des plantes avec des languettes épaisses ; 2° L'abréviation « H. G. Franc. », qui est bien entendu la référence au livre cité ci-dessus ; 3°. L'indication « hab. Sto domingo » qui rappelle son séjour à Saint-Domingue, etc...

Pour simplifier la transcription, nous avons uniquement retenu les notes de la main de Rousseau. Ainsi, nous avons mis de côté les échantillons de Carpentras et de Montmorency qui sont totalement constitués des herbiers reçus¹. Voici les caractéristiques des cinq herbiers que nous présentons :

1. Échantillons du Musée Jacquemart-André à Chaalis

13 échantillons encadrés séparément sont exposés à la Galerie Rousseau. Leurs tailles sont variées. Chaque échantillon contient souvent plus de deux plantes. Un seul des échantillons, sur une feuille encadrée d'un filet rouge, a été entièrement réalisé par Rousseau (260×200mm). Pour deux autres, il a donné à chacun une petite étiquette sur laquelle est noté le nom latin de la plante.

2. Herbarium du Musée Carnavalet à Paris

Il se compose de huit feuilles pliées en deux (260×200mm). Chacune comporte une ou deux plantes fixées à la troisième page au moyen de petites languettes de papier doré, et, à la première page, est inscrit le nom linnéen d'une des plantes. Les 4 pages de chaque feuille sont généralement encadrées d'un filet rouge. Le tout est relié, avec une partition de musique autographe, en un volume in-4°. L'ordre des plantes n'est ni alphabétique ni linnéen.

Sur le premier échantillon, nous lisons : « Parmi les plantes que M. Aublet m'a données... ». Il s'agit donc de spécimens que Rousseau a confectionnés après avoir reçu les herbiers de Fusée-Aublet.

3. Herbarium du Muséum national d'Histoire naturelle de Paris.

L'herbarium se compose de 15 boîtes rouges et les échantillons sont classés selon le système de *SP*, au moyen de 494 chemises en papier gris bleuâtre. L'ensemble a été confectionné par Fusée-Aublet, ce qui explique la présence de quelques plantes de la Guyane française, y compris de quelques « types », spécimens de référence pour la définition d'une espèce.

Seuls 29 échantillons de la boîte 2 contiennent des annotations de Rousseau qui corrige souvent la détermination effectuée par le

¹ Parmi les échantillons de Carpentras, nous trouvons tout de même quelques-uns que M^{me} Delessert a envoyés à Rousseau en 1774 (les plantes portant les numéros 12-15 dans la liste « Plantes du dernier envoi », envoyée avec la septième des *Lettres sur la botanique*).

botaniste français¹. Il s'agit de graminées, ce qui prouve l'intérêt particulier de Jean-Jacques pour cette famille, exprimé dans la lettre à Malesherbes du 17 avril 1772 (CC 6933).

4. Herbier de la BPUN

Composé de cinq boîtes vertes (six à l'origine : la boîte 4 manque aujourd'hui), cet herbier contient deux ensembles importants d'échantillons constitués par Rousseau. Le premier se trouve dans la boîte 2 et le second dans la boîte 6. Dans les deux cas, chaque plante est fixée au moyen de petites languettes de papier doré ou vert sur une feuille de format 295×230mm pour la boîte 2 et de format 270×205 pour la boîte 6 et est généralement encadrée par un ou deux filets rouges et accompagnée du binôme de *SP*.

Les échantillons provenant d'autres personnes², en particulier de Fusée-Aublet, sont souvent sans étiquette et mal classés. Dans la plupart des cas, Rousseau note le nom linnéen de la plante en question, soit sur l'étiquette laissée par le botaniste français, soit sur celle qui est plus petite et que Jean-Jacques a sans doute préparée lui-même.

5. Herbier du Musée botanique de Berlin

Cet herbier en 11 volumes classés d'après le système linnéen était conservé au Musée botanique de Berlin, mais il a été détruit durant la Seconde Guerre mondiale. La transcription que Jansen donne dans son *Rousseau als Botaniker* en est le seul témoignage³.

Comme les notes inscrites sur cet herbier ressemblent beaucoup à celles de l'herbier du Muséum national d'Histoire naturelle de Paris, nous pensons que l'ouvrage n'a pas été confectionné par Rousseau : il aurait semble-t-il uniquement complété quelques-unes des étiquettes. Nous avons ainsi fait le choix de supprimer quelques notes que nous ne croyons pas de la main de Rousseau, surtout celles qui sont totalement en latin, ce qui est rarissime chez lui. Notons qu'il est même possible que Rousseau n'ait en réalité

¹ Nous y voyons souvent « A », « B » ou « ? ». Il est possible que Rousseau en ait écrit quelques-uns, mais nous ne les avons pas retenus.

² Dans cet herbier, nous trouvons les plantes portant les numéros 17-22 de la liste « Plantes du dernier envoi », envoyée avec la septième des *Lettres sur la botanique*.

³ Voir la « Note bibliographique » (p. 228).

inscrit que très peu de notes. En effet, la personne qui dit « je » écrit :

Mais j'ai joint en B un petit double échantillon du vrai *Plantago subulata* pris à Toulon au bord de la mer en lieu aride. Quant à la plante A elle me paraît être le *Plantago alpina* tout semblable à celui que j'ai souvent trouvé sur mon chemin dans les Alpes (p. 220).

Après son séjour à Môtiers, Jean-Jacques ne s'est jamais rendu à Toulon, ni dans les Alpes.

Avec cet herbier, le Musée conservait également un catalogue de l'herbier reçu de Dombey, le manuscrit complet des *Caractères de botanique* et le « Catalogue des Plantes que contient l'Herbier fait par M. J.-J. Rousseau et qu'il a laissé à mademoiselle de Girardin l'aînée », mais tout a disparu dans les bombardements.

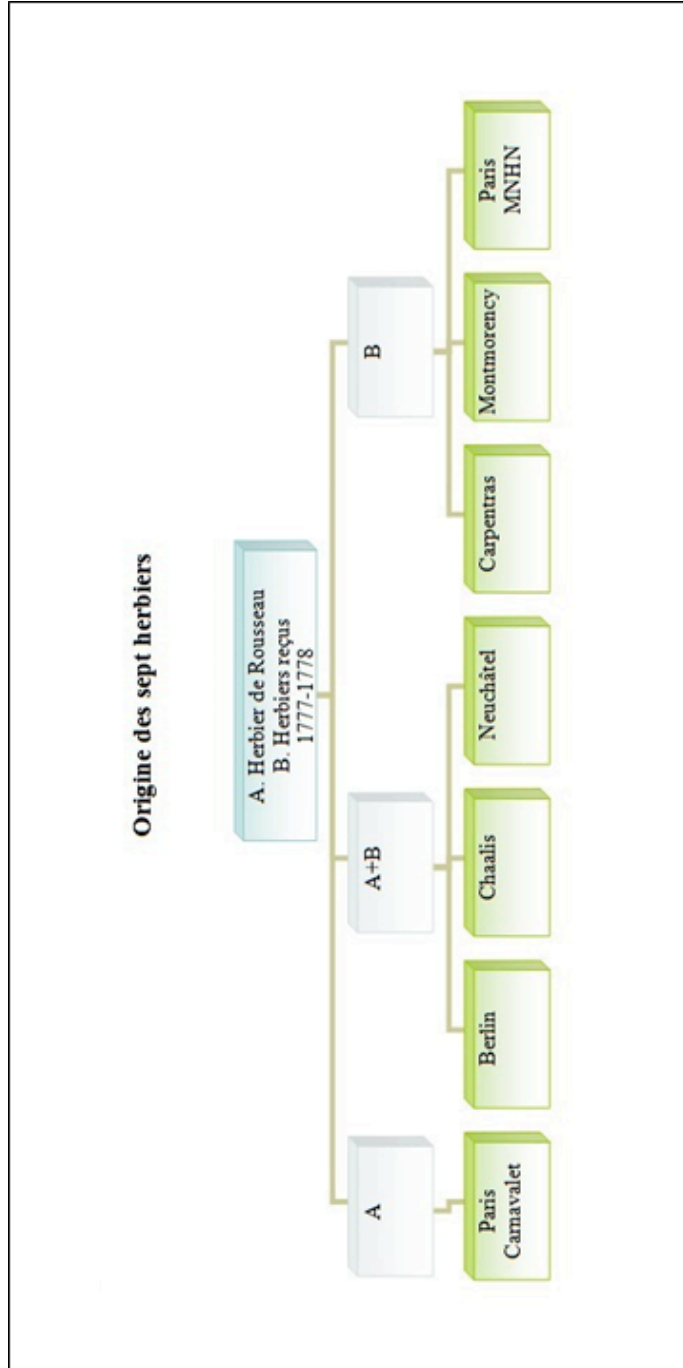


Planche 1
Filiation des herbiers

1. Échantillons du Musée Jacquemart-André à Chaalis

[Échantillon confectionné par Rousseau.]

[1.] *Hypericum humifusum*.

[Commentaires de Rousseau.]

[1.] Je ne connais pas cette plante, à moins que ce ne soit
l'*Andromeda paniculata*.

[2.] Crambe pannonica.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

Chalais, Musée Jacquemart-André, 244, 294, 554, 556-559, 562-564, 569,
3521 et 3819.

Bibliographie :

DJR, p. 405.

OC IV, p. 1889-1890.



Échantillon confectionné par Rousseau, n° 1.
[*Hypericum humifusum*.]
Musée Jacquemart-André, Chalais.

2. Herbar du Musée Carnavalet à Paris

- [1.] *Veronica teucrium*. II. 1.
Parmi les plantes que M. Aublet m'a données, A portait le nom de *Veronica paniculata* et B celui de *Veronica pannonica* H.R.P¹. Elles me paraissent l'une et l'autre n'être que des variétés du *Veronica teucrium*.
- [2.] *Veronica arvensis*.
- [3.] *Monarda clinopodia*. II. 1.
- [4.] *Poa aquatica*.
- [5.] *Ammi majus*.
- [6.] *Ceanothus Americanus*.
- [7.] *Sanguisorba media*. IV. 1.
- [8.] *Sanguisorba officinalis*. IV. 1.

¹ Il s'agit probablement de D. Jonquet, *Hortus regius Parisiensis*, Paris, 1665.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

Paris, Musée Carnavalet, OM 3154.

Bibliographie :

DJRR, p. 405.

Montgolfier (B. de) et Gallet (M.), « Souvenirs de Voltaire et de
Rousseau au Musée Carnavalet », *Bulletin du Musée Carnavalet*,
novembre, 1960, 2, p. 12-14.

OC IV, p. 1889.



Herbier confectionné par Rousseau, n° 1.
[*Veronica teucrium*.]
Musée Carnavalet, Paris.

3. Herbar du Muséum national d'Histoire naturelle de Paris

- [58-1. *Classis III... Scirpus michelii* L. Sp. 76.]¹
Acicularis.
- [63-1. *Classis III... Avena flavescens* L. Sp. 118.]
A. *Avena flavescens.*
B. *Avena elatior.*
- [64-1. *Classis III... Lagurus...*]
C'est un phleum.
- [64-2. *Classis III... Lagurus cylindricus* L. Sp. 120.]
C'est l'*ovatus*, même espèce que le suivant.
- [66-1. *Classis III... Lolium perenne angustiore* L. var. 122.]
Obs. C'est le même donné précédemment sous le nom de *Lolium tenue* mais qui me paraît, comme il est dit ici, n'être qu'une variété du Ray [un mot illisible]
- [66-2. *Classis III... Lolium tenue* L. Sp. 122.]
? C'est encore le *perenne*.
- [74. *Classis III... Poa angustifolia* L. Sp. 99.]
Ce n'est pas lui très certainement.
- [75-1. *Classis III... Agrostis interrupta* L. Sp. 92.]
C'est le *Spica venti*, ou je me trompe tout.
- [75-2. *Classis III... Agrostis capillaris* L. Sp. 93.]
Il est mêlé avec un aira.
- [75-3. *Classis III... Bromus arvensis* L. Sp. 113.]
Agrostis stolonifera.
- [75-4. *Classis III... Agrostis rubra* L. Sp. 92.]
Je doute que ce soit un agrostis, encore plus que ce soit le *rubra*. Je le rapporterais plutôt à l'*interrupta*. La figure de Vaillant² déciderait cela.
- [77. *Classis III... Phleum nodosum* L. Sp. 88.]
Celui de la droite est le même appelé ci-devant *dentatum*, celui de la gauche a tout l'air d'un alopecurus.
- [79. *Classis III... Bromus pinnatus* L. Sp. 115.]
Il est mêlé.
- [81. *Classis III... Gramen...*]

¹ Les notes données par Fusée-Aublet sont indiquées entre crochets, en italique. « 58-1 » signifie « le premier échantillon de la chemise 58 ».

² Le *Botanicon Parisiense* de Vaillant, un des livres de référence du Citoyen, ne fait pas partie des livres découverts dans le bureau de Rousseau après son décès (CC 7313).

- Cenchrus racemosus.*
 [84. *Classis III... Avena fatua L. Sp. 118.*
Stipa juncea.
 [85. *Classis III... Cynosurus echinatus L. Sp. 105.*
 Si ce n'est pas un cenchrus, il lui ressemble fort.
 [86-1. *Classis III... Festuca bromoides L. Sp. 110.*
 C'est la véritable. La suivante ne l'est pas.
 [86-2. *Classis III... Festuca bromoides L. Sp. 110.*
 Ce n'est pas elle.
 [86-3. *Classis III... Triticum tenellum L. Sp. 126¹.*
Festuca duriuscula.
 [86-4. *Classis III... Poa angustifolia L. Sp. 99.*
 C'est un[e] festuca et non pas un poa.
 [86-5. *Classis III... Melica...*
 C'est une festuca très certainement et peut-être le *myuros*.
 [86-6. *Classis III... Elymus arenarius L. Sp. 122.*
Festuca elatior.
 [87-1. *Classis III... Agrostis alba L. Sp. 93.*
 C'est l'*Aira flexuosa*.
 [89. *Classis III... Phalaris phleoides L. Sp. 80.*
Alopecurus agrestis.

¹ Lire « 127 ».

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :
Paris, Muséum national d'Histoire naturelle.

Bibliographie :

DJRR, p. 406.

Lanjouw (J.) et Uittien (H.), « Un nouvel herbier de Fusée-Aublet découvert en France », *Recueil des travaux botaniques néerlandais*, 37, 1940, p. 133-174.

OC IV, p. 1892.



Commentaires de Rousseau sur l'herbier confectionné par Fusée-Aublet,
chemise 77.
Muséum national d'Histoire naturelle de Paris.

4. Herbar de la BPUN

[Échantillons confectionnés par Rousseau.]

- [2-1¹] [manque]
- [2-2] *Betonica officinalis*.
- [2-3] *Inula Britannica*.
- [2-4] *Betonica officinalis*.
- [2-5] *Lychnis dioica*.
- [2-6] *Scoparia dulcis*. IV. 1
- [2-7] *Anemone nemorosa*.
- [2-8] *Daucus carota*.
- [2-9] *Jasione Europaea*.
- [2-10] *Orchis militaris*. var. e.
- [2-11] *Bryonia alba*. XXI. 10
- [2-12] *Zinnia pauciflora*. L.
- [2-13] *Scirpus palustris*.
- [2-14] *Zinnia pauciflora*.
- [2-15] *Festuca ovina* ?
- [2-16] *Orchis morio*.
- [2-17²] *Coronilla an glauca* ?
- [2-18] *Prunus insititius*.
- [2-19] *Erigeron acre*.

- [6-1] *Epilobium montanum*. VIII. 1.
- [6-2] *Lactuca virosa*. XIX. 1.
- [6-3] *Cardamine pratensis*.
- [6-4] *Poa bulbosa*. β [un mot illisible]
- [6-5] *Lycopus Europaeus*.
- [6-6] *Sedum reflexum*. L.
- [6-7] *Chenopodium glaucum*. L.
- [6-8] *Carex dioica*. ♀
- [6-9] *Sium latifolium* ? Le même du petit herbar, à examiner.
- [6-10] *Euphorbia helioscopia*.
- [6-11] *Plantago alpina*. L.
- [6-12] *Polygala vulgaris*.

¹ « 2-1 » signifie « La boîte 2, le premier échantillon ».

² Cet échantillon n'est probablement pas confectionné par Rousseau. Mais sur l'étiquette, il note le nom de l'espèce.

- [6-13] *Stellaria holostea*.
- [6-14] *Alopecurus geniculatus*.
- [6-15] *Crepis foetida*.
- [6-16] *Hypericum hircinum* ?
- [6-17] *Hypnum sericeum*. L.
- [6-18] *Equisetum sylvaticum*. XXIV. 1
- [6-19] *Bryum extincitorium*. L.
- [6-20] *Gomphrena perennis* ? V. 2.
- [6-21] *Statice armeria*. V. 5.
- [6-22] *Mespilus amelanchier*.
- [6-23] *Bryum hypnoides*. L.
- [6-24] *Osmunda regalis*.
- [6-25] *Cardamine pratensis*.
- [6-26¹] *Lathyrus sylvestris*.
- [6-27] *Trachelium caeruleum*.
- [6-28] *Arnica montana*.
- [6-29] *Veronica scutellata*. L.
- [6-30] *Rumex acetosella*.
- [6-31] *Zanichellia palustris*. Linn:

[Commentaires de Rousseau.]

- [1-2-1²] *Plantago psyllium*.
Verbena stæchadifolia.
- [1-3-1] *Sanguisorba officin*:
- [1-3-9] Il y a du mélange.
- [1-4-2] An *Daphne alpina* ?
- [1-4-3] C'est un *Lonicera*, ce me semble.
- [1-4-4] *Veronica palustris glabra*.
- [1-4-5] *Andromeda polifolia*.
- [1-4-6] *Guettarda*.
- [1-4-8] *Bromus arvensis*. Videtur.

- [2-1-2] *Tachia Guyanensis*. Aubl. 75. T. 29³.
Coutoubea ramosa. Aubl : 74. f. 28⁴.

¹ Les 26-31 sont exposés dans la Salle Rousseau de la BPUN.

² « 1-2-1 » signifie « La boîte 1, le deuxième ensemble provenant de Fusée-Aublet, le premier échantillon ».

³ J.B.C. Fusée-Aublet, *op. cit.*, t. 1, p. 75.

⁴ *Ibid.*, p. 74.

- [2-1-3] *Asperula splendens*. H. R. Par¹. Videtur. Galii Species.
- [2-1-6] À voir si les deux ne seraient point la même plante. Je doute de l'*Agrostis capillaris*.
- [2-3-6] *Jungerm : complanata ?*
Hypnum sericeum.
- [2-3-8] Cela me paraît un spiraea.
An *Crataegus coccinea* ? Obs : Icd² monogyna.
? *Habitus lonicerae*.
Statice ?
An Corni aliqua species ?
- [3-2-2] An *B[romus] mollis*.
- [3-2-4] *Bromus secalinus* ?
- [3-2-5] Je ne suis pas sûr des feuilles.
Bromus arvensis ? Videtur.
- [3-2-6] *Festuca bromoides* ?
- [3-2-8] *Bromus an racemosus* ?
- [3-3-1] *Saxifraga autumnalis*.
- [3-3-2] *Curex flava*.
- [3-3-3] *Thesium alpinum*.
- [3-3-4] *Campanula latifolia*.
- [3-3-5] An *Androsace villosa* ?
- [3-3-6] *Viburnum prunifolium*.
- [3-3-7] *Campanula barbata*.
- [3-3-8] *Gentiana ciliata*.
- [3-3-8] *Saxifraga aspera*.
- [3-3-10] *Viburnum lentago*.
- [3-3-11] *Viburnum nudum*. An *Cornus sanguinea* ?
- [3-3-12] *Hieracium villosum succisae folio*.
- [3-3-13] *Potam[ogeton] compressum*.
- [3-3-14] *Mentha cervina*.
- [3-3-15] *Rumex crispus* ?
- [3-3-17] *Euphorbia serrata*.
- [3-3-18] *Rosa pimpinellifolia*.
- [3-3-19] *Bryum trichodes*.
- [3-3-20] *Hypochaeris radicata*.
- [3-3-21] *Asparagus sarmentosus*¹. À joindre à d'autres asperges.

¹ Il s'agit probablement de D. Jonquet, *Hortus regius Parisiensis*, Paris, 1665.

² Lire « Icosandria ».

- [3-3-22] *Pyrola secunda*.
 [3-3-23] *Saxifraga an caespitosa* ?
 [3-3-24] *Cucubalus baccifer*.
 [3-3-25] *Syisymbrium tenuifolium*.
 [3-3-26] *Sium inundatum*.
 [3-3-27] *Jungermannia* ?
 [3-3-28] *Orchis maculata*.
 [3-3-29] Videtur. *Erythronium dens canis*.
 [3-3-30] *Vinca rosea*.
 [3-3-32] *Phytolacca*. Pointe crochue.
 [3-4-3] *Hemerocallis flava*.
 [3-4-5] *Orchis latifolia*.
 [3-4-6] *Cestrum nocturnum*. [?]
 Cachrys orientalis.
 Crucifère à feuilles charnues.
 [3-4-8] *Viburnum nudum*. An *Cornus sanguinea* ?
 [3-4-9] An *Triticum tenellum*. C'est un[e] festuca.
 [3-4-10] Videtur. Murale an : rubrum
 [3-4-11] *Orchis maculata*.
 [3-4-12] *Viburnum lentago*.
 [3-4-13] *Diapensia helvetica*.
 [3-4-14] *Saxifraga caespitosa* ?
 [3-4-15] *Aretia helvetica*.
 [3-4-16] *Pompadoura*.
 [3-4-17] *Lonicera pyrenaica*.
 [3-4-20] *Gentiana ciliata*.
 Pyrola uniflora.
 [3-4-21] *Gentiana acaulis*.
 [3-4-22] *Sambucus opulus*. B.
 [3-5-2] *Turritis glabra*.
 Equisetum limosum.
 [3-5-10] Ger : molle. – rotundifolium. *Cerastium viscosum*.
 Potamogeton densum ?
 Salvia f^o. triangulari caule tomentosa.
 [3-5-17] *Chen[opodium] murale*.
 [3-5-18] *Vicia bengalensis*.
 Gentiana asclepiadea.
 Ruscus androgynus.

¹ La partie supérieure de l'étiquette est arrachée.

- [3-5-19] *Campanula patula*. f. Hort. Eltham:
Camp: glomerata.
Campanula rotundif: alpina.
Gentiana campestris.
Festuca bromoides ?
- [3-6-1] À Chailly¹.
C'est un[e] festuca.
- [3-6-15] [*Scabiosa amplexicaulis* mant. 195. *Murrei* 121.]
Me paraît n'être autre chose que l'*arvensis*.
- [5-1-9] *Myosotis arvensis*.
[5-2-2] Statice ? C'est un *limonium*.
[5-3-2] J'ignore ce que c'est. C'est la fructification d'un sorbier,
et la feuille d'un crataegus.
- [6-1-7] *Cheiranthus maritimus*.
[6-3-3] *Helvelae* an *pezizae* species.
[6-3-7] *Aira flexuosa*.
[6-3-8] [*Poa angustifolia*.]
Non c'est le *Festuca heterophylla* de M. Bernard de
Jussieu.
- [6-3-10] [*Poa annua*. L...]
An *nemoralis* ?
C'est certainement un *nemoralis*.
- [6-3-11] *Mentha cervina*.
[6-3-14] *Mnium hygrometricum*.
[6-3-17] *Hieracium umbellatum*.
[6-3-18] *Mentha cervina*.
[6-3-21] *Aira praecox* pour le graminier si elle n'y est pas.
Agr[ostis] capillaris.
- [6-4-1] *Orchis morio*.
[6-4-2] *Onosma echinoides*.
[6-4-4] Est-ce un *spiraea* ?
[6-4-5] *Festuca bromoides*.
[6-4-6] Ver[onica] *hederacea*.
[6-4-7] *Saxifraga autumnalis*.
[6-4-8] *Saxifraga aspera*.
[6-4-9] *Veronica alpina*.

¹ Au sud de Paris ?

- [6-4-11] *Chenopodium murale*.
- [6-4-12] *Phyteuma hemisphaerica*.
- [6-4-13] *Panicum sylvaticum insulae Franciae*.
- [6-5-3] *Trientalis Europaea*.
- [6-5-5] *Stellaria graminea*.
- [6-5-22] An *Geranium pusillum* ?

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :
BPUN.

Bibliographie :
DJRR, p. 406-407.
Matthey (F.), « Une acquisition exceptionnelle : un herbier de J.-J. Rousseau », *Bibliothèques et musées*, 1980, p. 39-46.
OC IV, p. 1892.



Herbier confectionné par Rousseau, n° 6-3.
[*Cardamine pratensis.*]
Bibliothèque publique et universitaire, Neuchâtel.

5. Herbar du Musée botanique de Berlin

[Volume 1]

- [1.] [*Syringa vulgaris*¹.] A.
[*Syringa persica*.] B. α
[*Syringa persica*.] B. β *laciniata*.
A. Le Lilas commun. Il y a une espèce à fleur blanche, et une autre à fleur rouge.
B. Le Lilas de Perse. Il y a une espèce à feuilles entières et une à feuilles découpées.
- [2.] [*Veronica officinalis*.]
La véronique ou le thé d'Europe. Elle s'emploie en infusion comme le thé pour nettoyer l'estomac, pour prévenir ou dissiper les indigestions.
- [3.] [*Veronica Austriaca*.] A.
[*Veronica multifida*.] B.
Ne serait-ce point le *multifida* ? A m'a été donné pour l'*Austriaca*, B pour le *multifida* : ne serait-ce point tout le contraire ?
- [4.] [*Veronica chamaedrys*.]
Racemis lateralibus, foliis ovatis rugosis dentatis sessilibus, caule debili bifariam piloso.
J'ai fait le premier cette remarque qui n'est pas dans le *Species* mais que je trouve nouvellement ajoutée dans Murray².
- [5.] *Veronica teucrium*.
Donné par M. Aublet sous le nom de *Veronica pannonica*. H.R.P³.
- [6.] [*Paederota Bonarota*.]
À mon avis ce n'est qu'une véronique et peut-être le *Veronica teucrium*.
- [7.] [*Veronica incana*.] A.
Veronica incana. B.
On m'a donné B pour l'*hybrida*, mais il me paraît certainement se rapporter à A.

¹ Les éléments que nous ne croyons pas de la main de Rousseau sont indiqués entre crochets, en italique.

² *SV*, p. 57.

³ Il s'agit probablement de D. Jonquet, *Hortus regius Parisiensis*, Paris, 1665.

- Sur la figure du *Synopsis*¹, je l'estime être réellement l'*hybrida*.
- [8.] [*Jasminum Azoricum*.]
Ce jasmin est toujours vert. Ses feuilles sont d'un vert agréable, lisses et luisantes. Il porte en août et septembre une prodigieuse quantité de fleurs blanches dont l'odeur est douce et gracieuse ; il faut le serrer l'hiver.
- [9.] [*Pinguicula vulgaris*.]
La grassette. S'emploie pour faire épaissir le lait en fromage, en mêlant le jus de cette plante aquatique avec du lait frais.
- [10.] *Verbena Jamaicensis*.
Donnée pour le *Verbena orubica*, mais c'est le *Jamaicensis*, ou je serais fort trompé.
- [11.] [*Phyllyrea media*.] A.
[*Phyllyrea angustifolia*.] B.
[*Phyllyraa latifolia*.] C.
Arbrisseaux toujours verts ; leur verdure, surtout celle des espèces A et B est très belle et sert à la décoration des bosquets.
- [12.] [*Olea Europaea*.] A.
[*Olea Capensis*.] B.
[*Olea Americana et buxifolia*.] C.
L'olivier d'Europe croît dans les provinces méridionales de la France ; le fruit se confit dans une saumure pour manger en salade ou assaisonnement, mais la plus grande partie se met sous le pressoir pour en retirer le jus qui est l'huile d'olive dont on fait une si grande consommation comme aliment, assaisonnement, médicament, pour éclairer dans une multitude d'arts et métiers. Une certaine quantité d'huile, répandue sur l'eau agitée, calme cette agitation partout où elle s'élève.
- [13.] [*Salvia officinalis. flore albo*.] A.
[*Salvia tenuior*.]
La grande et la petite sauge. Plante aromatique qui s'emploie en infusion comme du thé pour nettoyer l'estomac et faire suer ; on la fait bouillir dans de l'eau et dans du vin pour laver les plaies, les ulcères, pour faire des bains fortifiants, antéphéliques, propres à nettoyer la peau des boutons, galles, dartres.
- [14.] [*Salvia verticillata*.]
Sûr. J'ai examiné la plante sur la description de Crantz¹, et je

¹ J. Ray, *Synopsis*, Londres, 1724, figure 11.

l'ai trouvé parfaitement juste, excepté que je n'ai pu apercevoir aucune dent sur le milieu des filets des étamines. Je n'ai pas trouvé non plus les trois dents supérieures du calice aussi conniventes qu'il les dit, surtout quand le fruit approche de la maturité.

[Volume 2]

- [1.] Seigle.
Germination des graminées observée sur des grains de seigle levés en mauvais terrain.
- [2.] [*Festuca bromoides*.]
À examiner de nouveau les deux valves du calice pour le mieux vérifier.
- [3.] *Festuca glauca*. nob.
Cette plante qui m'a été donnée pour une variété de l'*Aira cristata* est évidemment un[e] festuca et très voisin de *Festuca amethystina*, si ce n'en est une variété.
- [4.] [*Cynosurus caeruleus*.]
J'y trouve des différences dans la vérification ; mais la figure du *Prodromus*² paraît bien s'y rapprocher.
- [5.] [*Poa ciliaris*. Aublet.]
De Cayenne.
- [6.] *Agrostis minima*.
Au Bois de Boulogne. Primo verse.
- [7.] *Alopecurus geniculatus*.
Trouvé à la Gare³ en lieu maigre, à l'ombre, ce cependant desséché, où les plantes quoiqu'elles fleurissent et fructifient, n'atteignent pas le quart de leur stature naturelle. J'y ai cueilli un chenopodium en pleine fleur qui n'a pas un pouce de hauteur.
- [8.] [*Phleum Parisiense*. H.R.P.]
Gramen typhoïdes asperum primum spica foliacea. Vaillant⁴.
Si ce n'est pas le *Phleum nodosum*, il en approche beaucoup.
Obs. Glumae et carinae ciliatae.

¹ H.J.N. von Crantz, *Institutiones rei herbariae*, Vienne, 1766, t. 1, p. 506.

² À quelle figure de G. Bauhin, *Prodromus theatri botanici* (Francfort, 1620) Rousseau pense-t-il ?

³ Débarcadère à l'est de Paris.

⁴ S. Vaillant, *Botanicon Parisiense*, Leyde et Amsterdam, 1727, p, 84.

- [9.] [*Poa palustris.*]
Sûr. Foliis pungentibus.
- [10.] [*Poa eragrostis.*]
Sûr. Pediculis flexuosis.

[Volume 3]

- [1.] [*Scabiosa Monspeliensis. H.R.P.*]
À voir dans Linnaeus.
- [2.] [*Asperula uliginosa. H.R.P.*]
Je croirais que c'est le *Galium uliginosum*, mais Linnaeus dit que les aiguillons en sont rebroussés, et ceux-ci vont dans le sens de la feuille.
- [3.] [*Asperula splendens. H.R.P.*]
C'est un galium, ce me semble, et non pas un asperula. Je n'aperçois à la fleur aucun vestige de tube, et c'est tout le port de galium.
- [4.] [*Asperula glauca. H.R.P.*]
C'est à mes yeux le *Galium glaucum*.
- [5.] [*Crucianella angustifolia.*] A.
[*Crucianella angustifolia.*] B.
[*Crucianella angustifolia.*] C.
N.B. À voir si B n'est qu'une variété de A ou si ce ne seraient point deux espèces différentes. C paraît encore différer des deux autres et ressemble fort à *Monspeliaca*.
- [6.] [*Plantago subulata. A.*]
[*Plantago subulata. B.*]
À voir l'étiquette de M. Aublet.
[*Plantago rigida au Jardin du roi est le Plantago subulata. L. 166. Mais j'ai joint en B un petit double échantillon du vrai Plantago subulata pris à Toulon au bord de la mer en lieu aride.*]
[*Quant à la plante A, elle me paraît être le Plantago alpina tout semblable à celui que j'ai souvent trouvé sur mon chemin dans les Alpes. Il y a de petites dentelures à plusieurs feuilles assez semblables à celles de canopus.*]
- [7.] [*Psyllium Indicum. H.R.P.*] B.
[*Psyllium Aegyptium. H.R.P.*] A.
J'ai suivi fidèlement les étiquettes de M. Aublet, mais comme les deux échantillons sont assurément d'espèces différentes,

ceci demande vérification.

- [8.] [*Cornus virginica.*] A.
[*Cornus racemosa.*] B.
A. Il faut voir si ce n'est point le *Cornus florida* Linn. Voyez ci-dessus le *Cornus florida* où l'on voit que celui-ci est différent.
B. Sur l'étiquette de M. Aublet était écrit ce mot : des bouquets. Plusieurs feuilles sont alternes ce que je n'ai remarqué dans nul autre cornouiller, excepté l'*alternifolia* ci-après, qui ressemble beaucoup à celui-ci.
- [9.] [*Oldenlandia uniflora.*] ?
[*Oldenlandia biflora.*]
N.B. Je ne vois rien de hérissé dans les fruits de l'*uniflora* et je doute que ce soit bien cette espèce.
- [10.] [*Alchemilla hybrida vulgaris.*]
Au simple aspect de la plante on voit d'abord qu'elle est une variété non de l'*Alchemilla alpina* comme le veut M. Linnaeus, mais de l'*Alchemilla vulgaris*.
- [11.] [*Cuscuta Europaea.*]
Cuscute d'Europe. Plante parasite, c'est à dire qu'elle ne vit qu'aux dépens et sur une autre plante.
- [12.] [*Potamogeton compressum, an setaceum ?*]
Certes, caulis est valdo compressus.

[Volume 4]

- [1.] [*Solanum bonariense.*]
Je pense que les feuilles ne paraissent lisses, parce que la plante a été trop mise en presse.
- [2.] [*Phyteuma pauciflora.*]
Phyteuma hemisphaerica. A.
Phyteuma hemisphaerica. B.
[*Phyteuma orbicularis.*]
A. Pyrénées. M. Gouan.
B. Charousse¹ en Dauphiné. M. Guettard².
- [3.] *Mysotis nana.*

¹ Près de Chamonix ?

² Rousseau était-il en contact avec cet auteur des *Observations sur les plantes* (Paris, 1747) ?

La note suivante était jointe à la plante, laquelle me vient de M. Guettard.

Myosotis nana : foliis tomentosis, seminum marginibus serrato-marginatis.

Ce myosotis de Boccone et de seguier n'est point connu de M. Linné ; du moins mon *Species* n'en fait mention. Il a une odeur admirable, il habite à Charousse à l'extrémité de la montagne : dans la fente des rochers on ne trouve autre chose ; il faut terriblement monter pour l'avoir.

[4.] [*Primula cortusoides*.]

Cette plante tient le milieu entre la *Primula minima* et la *Primula integrifolia* ; elle a la forme de la première, la grandeur et les fleurs de la seconde. Guettard.

[5.] *Primula integrifolia*. Guettard.

Cette plante mérite d'être décrite et réexaminée. Ce n'est pas la *Primula integrifolia* de Linné et de Jacquin¹ ; elle diffère aussi de l'auricule. Ce pourrait être une espèce neuve.

[6.] [*Androsace villosa*.] A.

[*Androsace lactea*.] B.

[*Androsace carnea*.] C.

[*Androsace carnea*.] CC.

CC. Des Pyrénées, en fleur.

C. Des montagnes du Dauphiné, en fruit.

[7.] *Aretia alpina* ?

M. Guettard me l'a donné pour la *Primula vitaliana*, devenue un *aretia* dans Murray². Mais Linnaeus dit que les feuilles du *vitaliana* sont recourbées, et celles-ci sont droites ; il dit que ses fleurs sont jaunes, et celles-ci sont bleues ; il est vrai que la fleur paraît sessile, mais aux capsules desséchées qui sont audessous, on voit qu'elle ne l'est pas. J'estime donc que c'est *alpina*.

[8.] *Phyteuma Scheuchzeri*. Guettard.

Cette plante paraît s'être élancée et étiolée dans d'épaisses broussailles, et je ne croirais pas impossible qu'elle vînt du *Rapunculus spicatus* flore purpureo de Scheuchzer³.

[9.] *Thesium linophyllum*. A.

¹ N.-J. Jacquin, *Observationum botanicarum*, Vienne, Pars I, 1764, p. 26.

² *SV*, p. 162.

³ J.J. Scheuchzer, *Itinera per Helvetiae alpinas regiones facta annis MDCCII-MDCCXI*, Leyde, 1723. p. 518.

[*Thesium alpinum.*] B.

A. Je l'ai cueilli au Bois de Boulogne, où l'on disait qu'il n'était pas.

[10.] [*Cynanchum erectum.*]

Est-ce un cynanchum, puisque la corolle au lieu d'être en rosette, est infundibuliforme ? Et ce nectarium qui doit être de la longueur de la corolle, où est-il ? Je n'en aperçois nul vestige.

[11.] [*Trachelium caeruleum.*]

Plante bisannuelle qui mérite d'être cultivée pour sa beauté ; elle porte de belles troupes de fleurs bleues.

[Volume 5]

[1.] [*Ligusticum Austriacum.*]

Ce n'est pas lui. Les feuilles de ce-ci sont découpées, beaucoup plus menues.

[2.] [*Carum bunias. J.J.*]

C'est le nom qu'elle porte au Jardin du roi, mais ne serait-ce point un pimpinella ?

[3.] [*Seseli hippomarathrum.*]

La longueur des folioles, et les divisions de l'involucelle me laissent quelques doutes, quoiqu'il ait été nommé par M. Bernard de Jussieu.

[Volume 6]

[1.] *Corrigiola littoralis.*

Je l'ai cueillie dans la plaine des Sablons, où elle était abondante, et où depuis les courses de chevaux l'ont détruite.

[2.] *Basella rubra.* A.

Basella rubra. B.

A. du Jardin du roi.

B. de Cayenne.

[3.] Rumex.

Ce n'est pas une oseille, je le sais bien, c'est une patience [*Rumex patientia*], mais je ne la reconnais dans aucune des espèces mentionnées dans Linnaeus. Elle vient à la Gare en abondance, ainsi que le *Rumex maritimus*.

[4.] *Moehringia muscosa.*

À Môtiers-Travers, chemin du Pré-Monsieur¹.

[Volume 7]

[1.] [*Cerastium aquaticum*².]

[2.] *Sedum villosum*.

Je l'ai cueilli près d'une fontaine au bas de Monquin.

[3.] *Silene rupestris*. A.

Silene rupestris. B.

A. des Alpes.

B. des Pyrénées.

[4.] *Arenaria trinervia*.

Au Bois de Boulogne.

[5.] *Dianthus beltoides*.

Trouvé au Bois de Boulogne.

[6.] *Gypsophila fastigiata* ? Tour.

Trouvé dans les sables au bord du Rhône.

[7.] *Mespilus amelanchier*.

Je l'ai cueilli sur une montagne près de Chambéry³.

[8.] *Saxifraga autumnalis*. A.

Saxifraga autumnalis. B.

A. Je l'ai cueilli en montant à la grande Chartreuse⁴.

B. Vient des Pyrénées.

[9.] [*Peloria*.]

Plante muet qui quoiqu'elle fleurisse, ne se reproduit pas par des graines, celles-ci avortent toujours, mais seulement par les racines ; on prétend que cette monstruosité a été produite par l'*Antirrhinum linaria*.

[10.] *Anemone lutea*. A.

Anemone ranunculoides. B.

A. Du Jardin du roi sous le nom d'*Anemone lutea*, c'est le *ranunculoides*.

B. Envoyé par M. Gouan sous le nom d'*Anemone ranunculoides* ; mais c'est encore, ou je me trompe fort,

¹ Chemin qui mène à Fleurier, le village voisin en direction de l'ouest.

² Nous pensons que l'échantillon n'est pas de Rousseau, mais nous l'avons retenu, car il parle de cette espèce dans la « Deuxième Promenade » (OC I, p. 1003)

³ La dernière visite de Rousseau à Chambéry date de juillet 1768.

⁴ Rousseau y a herborisé en juillet 1768.

l'*Anemone nemorosa*.

[Volume 8]

[1.] *Cornutia aurita*. A.

[*Capraria biflora*.] B.

A. Sur la phrase suivante [*Cornutia foliis oblongis ad basin auritis, flore albo*] de cette plante qu'on y a jointe en me la donnant au Jardin du roi, je lui ai donné le nom trivial ci-dessus. Mais je ne trouve point cette espèce dans Linnaeus, et je doute même que ce soit un *cornutia*, car le pistil n'est pas très long, et je n'ai point vu d'étamines déborder la corolle.

[2.] [*Buchnera Americana*.] L'Aublete.

Verbena Americana tubo longo.

M. de Jussieu a fait de cette plante nouvellement découverte un nouveau genre sous le nom d'obletia.

[3.] [*Buchnera. Lin.*]

L'Aublete est une jolie plante, fleur pourpre, qu'on commence à cultiver dans les jardins tant en pot qu'en pleine terre ; elle donne de la fleur toute l'année.

[4.] [*Ajuga Genevensis*.]

Bugle de Genève.

[Volume 9]

[1.] [*Sisymbrium sylvestre*.] An *amphibium* an *terrestre* ?

Ce qui me fait douter, c'est que je l'ai toujours vu près des eaux avec l'*amphibium*.

[Volume 10]

[1.] *Picris echioides*.

Du Jardin du roi et de la campagne à Montmorency¹.

[2.] [*Seriola*.]

Porte au Jardin du roi le nom de *Seriola aethnensis*.

[3.] *Crepis Dioscoridis*.

Du Jardin du roi et de la campagne.

[4.] *Solidago virga aurea*.

¹ Rousseau y a herborisé avec A.-L. de Jussieu en 1771.

Du Jardin du roi et de la campagne à Bondi¹.

[5.] [*Tussilago farfara*.]

On peut voir dans la place marquée A le cylindre sillonné dont j'ai parlé dans mon exemplaire du *Species*², et dans lequel on distingue encore quatre embryons d'autant de fleurs qui devaient naître le printemps suivant, lesquels prouvent que dans le tussilago c'est la feuille qui précède, et non la fleur comme on le croit communément. Au reste le cylindre et les embryons se sont oblitérés en partie par la dessiccation ; l'observation est beaucoup plus sensible sur la plante fraîche.

[6.] [*Aster tradescanti*.]

Je suis fort trompé, si ce n'est le même appelé ci-devant *Aster patulus*.

[7.] *Centaurea solstitialis*. A.

Centaurea solstitialis. B.

A. Je l'ai trouvé dans la plaine de Grenelle³ sur les bords d'une remise.

B. Je l'ai apporté du Jardin du roi.

Calicibus duplicato-spinosis solitariis, foliis rameis decurrentibus inermibus lanceolatis, radicalibus lyrato-pennafidis.

Obs. On dit que les épines du calice sont blanches, je les ai toujours vues jaunes.

[Volume 11]

[1.] [*Amaranthus retroflexus*.]

Ne serait-ce point l'*oleraceus* ?

[2.] *Amaranthus blitum*.

Amaranthus viridis.

N.B. Je joins ici pour les examiner plus à loisir ces deux espèces que M. Haller croit n'en faire qu'une⁴, quoique Tournefort les ait bien distinguées et décrites dans ses *Plantes des environs de Paris*⁵. J'y trouve dans les phrases et

¹ S'agit-il de Bondy, au nord-est de Paris ?

² Voir les *Annotations sur La Botanique de Regnault*, n° 292.

³ Au sud-ouest de Paris.

⁴ A. von Haller, *Historia stirpium*, Berne, 1768, t. 2, p. 280.

⁵ J.P. de Tournefort, *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris*, Paris, 1698, p. 385.

synonymes du *Species* quelque confusion ou transfusion que
j'ai peine à débrouiller.
[3.] [*Polypodium filix mas.*]
N'est-ce point le pteris ?

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

Berlin, Botanisches Museum (détruit durant la Seconde Guerre Mondiale).

Bibliographie :

DJRR, p. 404-405.

Jansen (A.), *J.-J. Rousseau als Botaniker*, Berlin, 1885, p. 256-257 et 277-292.

OC IV, p. 1888-1889.

II. ANNOTATIONS SUR L'OMNIUM DE CHABREY (1777-1778)

L'*Omnium stirpium sciagraphia et icones* de Dominique Chabrey (Genève, 1678) est une version abrégée de l'*Historia plantarum universalis* de Jean Bauhin (Yverdon, 1650-1651), avec les mêmes planches et un petit nombre de plantes nouvelles. Il figure sur la liste des traités trouvés dans le bureau de Rousseau à Ermenonville (CC 7313), mais nous ne savons pas quand et par qui il l'a reçu. C'était dans tous les cas après la vente de ses livres de 1775 (OC I, p. 832 et 1687) et probablement après la reprise de sa passion pour la botanique de 1777 (OC I, p.1061).

Son exemplaire annoté est aujourd'hui conservé par Lloyd Library and Museum. Nous savons que l'ouvrage figure sur l'inventaire de la bibliothèque établie en 1893¹, mais aucun document n'éclaire la circonstance exacte de l'acquisition.

Sur 225 des 661 pages, nous trouvons au moins une note de la main de Jean-Jacques². Comme dans les autres livres annotés, il s'agit principalement des noms linnéens correspondants. À leur côté, les chiffres comme « II. 1. » sont souvent indiqués. Rappelons qu'ils représentent la classe et l'ordre linnéens auxquels appartient le végétal (voir les *Notes sur les herbiers de Berlin, Chaalis, Neuchâtel et Paris*).

Rousseau inscrit quelquefois les noms français de plantes, des descriptions en latin, ainsi que ses commentaires qui sont généralement sur les figures. Par exemple, à la page 273, il note :

Jean Bauhin a mis cette figure pour la sanve rapistrum flore lutes ; mais Chabrey a raison de la mettre ici, car elle ressemble en effet au *raphanistrum* beaucoup plus qu'à la sanve.

¹ L'exemplaire est longtemps resté oublié, jusqu'en 2006. Sur sa redécouverte, voir P. Sotteau et M. Heran, « A J.J. Rousseau : book once owned by J.-J. Rousseau discovered at the Lloyd Library », *Lloydiana*, 10-4, 2006, p. 2-4.

² Sur la page du titre, il a inscrit son nom : « A J.J. Rousseau ».

La référence à Bauhin fait supposer que Jean-Jacques avait l'*Historia plantarum universalis* sous ses yeux au moment des annotations. Néanmoins, ce traité qu'il a commandé à Guy le 20 janvier 1767 (CC 5681)¹ ne figure pas sur la liste de CC 7313. Est-ce qu'il l'a consulté dans une bibliothèque (chez Girardin ?), ou est-ce que son exemplaire reste oublié dans une collection privée ? Quant aux livres de G. Bauhin (*Prodromus theatri botanici*, Francfort, 1620), de Haller (*Enumeratio methodica stirpium Helveticae indigenarum*, Göttingue, 1742) et de Tournefort (*INST*) cités par Rousseau, ils sont inscrits sur l'inventaire de CC 7313.

Une autre question difficile à résoudre : pourquoi Jean-Jacques a-t-il annoté ce traité qui n'est pas habituellement considéré comme un livre de référence ? Avait-il besoin de ses planches pour la détermination de plantes ? S'agissait-il plutôt d'exercices pour reprendre l'étude des végétaux à laquelle il avait renoncé vers 1775 ? Ou encore, a-t-il été sollicité de l'annoter, comme pour *La Botanique* de Regnault ? Faute de document, nous ne pouvons rien préciser davantage pour l'instant.

¹ Aucune lettre n'atteste la réception du livre par Rousseau.

[p. 5.]

Ces deux figures sont transposées. C'est ici le poncire. C'est ici l'orange.

Ces deux figures sont transposées de J. B.¹

À voir si cette transposition n'est point au contraire un rétablissement.

[p. 25.]

Cerbera ahouaj. N.B. Cette figure est renversée.

[p. 40.]

Pour éviter la faute de J. B. qui a répété cette figure dans l'*Arbutus alpina*, Chabrey en a sauté l'article.

[p. 41.]

Il a omis ici l'*Empetrum nigrum* dont J. Bauhin a donné la figure et la description sous le nom d'*Erica baccifera*. Matthioli. T. 1. 527².

Il a aussi passé l'*Azalea procumbens*, *Anonymos fruticosa* f^{is} *Ericae bacciferae*. Matthioli. J. B. 1. 527³.

Il a omis l'*Empetrum lusitanicum* *Erica baccifera lusitanica*. J. B. 1. 528⁴.

[p. 50.]

Lycium Europaeum. Gouan. [Tout le côté gauche de la page est coupé, ce qui ne permet pas de lire une note.]

[p. 66.]

Elaeagnus angustifolia ? N.B. Ce n'est point l'*elaeagnus*. C'est le *Salix aegyptiaca*.

[p. 69.]

C'est celui de Neuchâtel qui ne pousse que des branches de la racine et point de tige ; c'est une variété de *sylvestris*⁵, et non du *cembra* ; car il ne sort que deux feuilles de chaque gaine.

[p. 70.]

Le bouquet de pins sauvages qu'on voit sur la hauteur à gauche en allant de Monquin à Césarges⁶ me paraît être de cette espèce. C'est, ou je suis fort trompé, le *Pinus maritima major*. C. B. Pin.

¹ Jean Bauhin.

² J. Bauhin, *op. cit.*, t. 1, part 1, p. 527.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 528.

⁵ *Pinus sylvestris*.

⁶ À l'ouest de la ferme de Monquin. Le marquis de Césarges était l'hôte de Rousseau.

492¹.

[p. 75.]

Tamarix gallica. *Tamarix germanica*. N.B. Ces deux figures paraissent transposées, car bien que le *gallica* soit un plus grand arbre, ses feuilles toutefois sont plus menues.

[p. 76.]

Erica herbacea. Haller ne fait de cette plante qu'une variété de son *tetralis* qui est l'*Erica carnea*. L. Cette figure ni le titre ne sont point dans Jean Bauhin. Je me trompe ; la plante y est décrite sous ce titre, mais sans figure. *Erica parva foliis corios quaternis, flore herbaceo foliaceis capitulis*. T. 1. p. 358².

[p. 82.]

An *Coronilla varia* ? Ce n'est pas elle ; car J. Bauhin dit que les fleurs de celle-ci sont jaunâtres. Du reste, la figure se rapporte assez au *C[oronilla] varia*.

[p. 94.]

Bixa orellana. *Mitella Americana maxima tinctoria*. T. 242³. L'arbre qui donne le roucou.

[p. 99.]

Cistus guttatus. Les feuilles sont trop larges, et la figure en tout est mauvaise.

[p. 120.]

Nerium oleander. C'est une autre figure que celle de J. B. et qui ressemble beaucoup [un mot illisible].

Je ne sais ce que signifie cette figure, elle n'a nul rapport avec celle de J. B. ni avec le nerium.

[p. 122.]

Convolvulus cairicus. Sa figure est bonne, parce qu'il a pris celle de G. Bauhin. V[oir] le *Prodromus*⁴. p. 134.

[p. 143.]

Ononis rotundifolia. *Astragalus cicer*. Obs. Ces deux figures sont transposées.

[p. 146.]

Lathyrus nissolia. [Tout le côté gauche de la page est coupé, ce qui ne permet pas de lire une note.]

[p. 164.]

¹ CB, p. 492.

² J. Bauhin, *op. cit.*, t. 1, part 2, p. 358.

³ INST, p. 242.

⁴ G. Bauhin, *op. cit.*, p. 134.

Anemone hepatica. La figure A est originale ou du moins n'est pas tirée de Jean Bauhin.

[p. 172.]

Geum urbanum. Cette figure est mauvaise, mais au moins n'a-t-il pas en ceci suivi Jean Bauhin, qui en place de cette plante a mis la figure de l'*Anemone hepatica*.

[p. 203.]

Allium angulosum. Ces deux figures sont transposées.

[p. 219.]

Il n'a point mis la figure de l'*Ornithogalum luteum*, quoiqu'elle soit dans J. Bauhin.

[p. 266.]

Campanula glomerata. La figure de Gerard qui est si mauvaise que J. B. ne sachant à quoi la rapporter et n'entendant pas l'Anglais, n'a fait que la copie sans y rien connaître, comme il l'avoue ingénument.

Campanula pyramidalis. Il a omis la véritable pyramydale, ce que Jean Bauhin n'avait pas fait.

[p. 273.]

Jean Bauhin a mis cette figure pour la sanve rapistrum flore lutes ; mais Chabrey a raison de la mettre ici, car elle ressemble en effet au *raphanistrum*¹ beaucoup plus qu'à la sanve.

[p. 274.]

Il manque ici la sanve.

[p. 323.]

Hieracium pilosella. Je n'ai point su trouver la *pilosellea* dans J. B. Elle y est. II. 1039².

[p. 326.]

[Tout le côté gauche de la page est coupé, ce qui ne permet pas de lire une note.]

[p. 349.]

Dipsacus. V[oir] ci-après p. 352. Cette figure est transposée.

[p. 352.]

Cordius crispus. [un mot illisible] figure transposée. Cette figure doit être à la place de celle qui est à la page 349 fig. 5 sous le nom de *Carduus caule crispo*, et celle qui s'y trouve doit être ici.

[p. 372.]

¹ *Rapistrum raphanistrum*.

² J. Bauhin, *op. cit.*, t. 2, p. 1039.

Gnaphalium dioicum. N.B. La feuille est trop ronde.
 [p. 382.]
 An *Laserpitium halleri*. Crantz ? [Tout le côté gauche de la page est coupé, ce qui ne permet pas de lire une note.] N.B. Cette description est fautive et n'est pas celle de J. B. Les fleurs de l'ombelle ne sont pas jaunes ; elles sont blanches.
 Cette figure est en blanc dans J. B.
 [p. 385.]
 Ici manque le *Laserpitium siler seseli sive siler montanum* vulgare J. B. 3. 168. et tous les renvois de la table sont faux.
 [p. 386.]
Ferula nodiflora ? V[oir] ci-dessous. C'est plutôt le *Cachrys libanotis*.
 [p. 387.]
 Cette figure se rapporte mieux au grand serre-montan [?] *Laserpitium latifolium* que celle qui est au dessus.
 [p. 390.]
 Figure répétée. p. 391. 2.
 [p. 391.]
 Figure répétée. p. 391. 3.
 [p. 393.]
 Ce n'est point là la figure de J. B. Celle-ci a plus l'air du damasonium que du gingidium.
 [p. 395.]
Tordylium maximum. N.B. Cette figure vaut mieux que la suivante.
 [p. 397.]
*Selinum sylvestre*¹. J. B. a mis cette figure pour la suivante qui n'est pas fort bonne non plus, mais qui représente mieux les découpures des feuilles. En ceci Chabrey l'a corrigé. La figure de Dodonée² est celle qui représente le mieux la plante.
 [p. 408.]
 Le *Bupleurum stellatum* manque ici et dans J. B.
 [p. 447.]
Cerastium repens. N.B. J. B. ne lui donne que cinq étamines.
 [p. 455.]
 Il n'est dit rien dans l'appendice et n'y met point la figure.

¹ Ce nom est biffé.

² R. Dodonée, *Stirpium historiae pemptades sex*, Anvers, 1583, p. 687.

[p. 460.]

Chelidonium glaucium. Je l'y¹ ai trouvé en effet très abondant.

[p. 476.]

Pedicularis foliosa. Voyez une excellente figure Hall. Ed. I. T. XVII. p. 623².

[p. 637.]

Je ne sais ce que c'est que cette plante. Celle à laquelle sa figure ressemble le plus est le *Silene armeria* dont en effet Jean Bauhin n'a point donné de figure, et que Chabrey dans son ignorance a bien pu prendre pour une ombellifère. Mais il en dit les tiges hérissées et celles du *Silene armeria* sont très fines et un peu visqueuses.

¹ Entre Yverdon-les-Bains et Grandson.

² A. von Haller, *op. cit.*, t. 2, table XVII et p. 623.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

Cincinnati, Lloyd Library and Museum, QK41. CH451678.

Bibliographie :

Kobayashi (T.), « Seven botanical books annotated by Rousseau », *Lloydiana*, 11, 2007, p. 9-11.

Sotteau (P.), « A botanical epilogue : J.-J. Rousseau and the J. Bauhin-Chabrey project », *Lloydiana*, 11, 2007, p. 11-16.

Sotteau (P.) et Heran (M.), « *A J.J. Rousseau* : book once owned by J.-J. Rousseau discovered at the Lloyd Library », *Lloydiana*, 10-4, 2006, p. 2-4.



Omniun stirpium de Chabrey annoté par Rousseau, p. 41.
Lloyd Library and Museum, Cincinnati.

III. CARACTÈRES DE BOTANIQUE (1777-1778)

Il s'agit d'environ 1.000 signes¹ que Rousseau a inventés afin de décrire succinctement les caractéristiques des végétaux. D'après Bernardin de Saint-Pierre à qui le Citoyen en a montré quelques-uns, seuls « 8 ou 10 caractères » sont nécessaires avec cette méthode pour décrire des plantes, alors qu'il faut généralement quelques lignes². C'est en effet le cas dans l'exemple d'usage que nous présentons plus bas.

Nous trouvons là une ressemblance avec son *Projet concernant de nouveaux signes pour la musique*, les dépêches codées de l'ambassade de France à Venise et ses *Chiffres à chiffrer et à déchiffrer*. La compression de données par les chiffres est certes une des particularités de sa façon de penser, mais les *Caractères de botanique* reposent sur un tout autre concept : ils consistent principalement en hiéroglyphes et s'apparentent donc plutôt à la notation alchimique et chimique³. Dans le domaine de la botanique cependant, l'usage de signes est rarissime. Il est vrai que Linné se sert de moins de 10 symboles dans *SP*, mais ce sont des marques conventionnelles comme ♂ (masculin) et ♀ (annuel). La majorité des *Caractères de botanique* est ainsi de la pure invention du Citoyen.

Quatre listes de signes avec leurs définitions en latin sont aujourd'hui connues :

1. 95 caractères rangés par thème, sur deux pages dans le MsR

¹ Depuis l'étude de Matthey-Jeantet (*L'Écriture de J.-J. Rousseau, sa pasigraphie, ses abréviations*, Le Locle, 1912), certains les appellent aussi « pasigraphies ».

² J.-H. Bernardin de Saint-Pierre, *Études de la nature*, 2^e éd., t. 2, Paris, 1787, p. 270 et *La Vie et les ouvrages de J.-J. Rousseau*, éd. R. Trousson, Paris, 2009, p. 177.

³ Rappelons que Rousseau s'intéressait beaucoup à la chimie dans les années 1740. Voir les *Institutions chimiques*. Sur l'écriture abrégée en général au temps de Rousseau, voir Matthey-Jeantet, *op. cit.*

21 de la BPUN.

2. Environ 1.000 caractères rangés par thème, sur 14 pages dans le MsR 80.

3. Environ 1.000 caractères rangés par ordre alphabétique, sur 25 pages dans le MsR 80.

4. Une version de quelques pages (classement par thème et par ordre alphabétique) au Musée botanique de Berlin, détruite pendant la Seconde Guerre mondiale.

OC présentent uniquement une photocopie du n° 1 (*OC IV*, p. 1196-1197)¹ et G. Ducourthial mélange les n°s 2 et 3². Quant au n° 4, aucun document n'éclaire son contenu exact³. Avec plusieurs mots et signes biffés et corrigés, le n° 2 a l'air d'une esquisse. Nous y voyons également différents symboles proposés pour un seul mot⁴. Quant au n° 3, mieux arrangé et plus sélectif, presque tous les mots sont biffés. Nous pouvons supposer que Rousseau a tracé chaque signe et chaque mot au fur et à mesure qu'il les recopiait au propre sur d'autres feuilles, éventuellement sur le n° 4 ou sur un manuscrit inconnu.

Aucune mention sur ces caractères n'est faite ni dans sa correspondance, ni dans ses textes littéraires. Il est par conséquent difficile d'en dater la création. Toutefois les deux exemples de l'application connus⁵ permettent de donner une date approximative :

1. Pour copier quelques rubriques de traités dans le MsR 80, Jean-Jacques fait usage d'environ 20 caractères (voir p. 261). Nous pensons que ces pages ont été réalisées vers 1777-1778 (voir les

¹ Le titre *Caractères de botanique* vient de ce manuscrit. Dans le n° 2, nous lisons aussi *Signa botanica* mais ces mots sont biffés.

² G. Ducourthial, *La Botanique selon J.-J. Rousseau*, Paris, 2009, p. 435-532. Il faut signaler que sa lecture des mots latins est un peu particulière et il présente quelquefois de simples marques de renvoi comme caractères significatifs.

³ Seuls sa présence et une dizaine d'exemples sont indiqués dans A. Jansen, *J.-J. Rousseau als Botaniker*, Berlin, 1885, p. 256. Dans *DJJR*, Cheyron affirme qu'il s'agit d'une copie au propre (p. 126), mais Jansen ne le précise point.

⁴ Il est fort probable qu'avant la rédaction des n°s 2 et 3, il avait noté sur d'autres feuilles des mots en latin qu'il avait rencontrés au cours de la lecture de traités.

⁵ Certains pensent que les signes que nous trouvons dans l'Herbier du Musée des arts décoratifs de Paris sont des caractères de botanique (voir par exemple *DJJR*, p. 127), mais il ne s'agit que de simples signes de renvois.

Extraits de livres de botanique).

2. Dans le MsR 80, Rousseau décrit 17 espèces au moyen de sa nouvelle méthode (voir p. 261-263). D'après nos recherches, il s'agit de la transcription du début de *SV* (*Systema vegetabilium* de Murray)¹, ce qui correspond au passage suivant de la « Septième Promenade » rédigée après le 28 juillet 1777 :

[...] me voilà sérieusement occupé du sage projet d'apprendre par cœur tout le *Regnum vegetabile* de Murray et de connaître toutes les plantes connues sur la terre (*OC I*, p.1061) .

Nous pensons que le Citoyen a employé ses hiéroglyphes afin de simplifier les études exhaustives de *SV*. Tous ces faits nous conduisent à supposer que, sous toute réserve, les caractères ont été principalement créés vers 1777-1778².

Au sujet de la création des symboles, nous pouvons en reconnaître quatre principes³ :

1. Arbitraires : ✕ pour « la plante », ✖ pour « la mousse ».
2. Phonétiques : f pour « la feuille », pr pour « le premier ».
3. Indicatifs : ↗ pour « en haut », ↘ pour « en bas ».
4. Figuratifs : √ pour « la racine », ↑ pour « l'étamine ».

Avec des chiffres et des signes secondaires comme « : » et « m », les caractères peuvent avoir différentes significations (voir p. 261, les explications données par Rousseau). Néanmoins, ils sont peu utilisés et d'après Bernardin de Saint-Pierre, Jean-Jacques a finalement abandonné cette méthode⁴. C'est sans doute parce qu'il était assez difficile et pénible de maîtriser un millier de nouveaux

¹ G. Ducourthial affirme que Rousseau copiait *SP* (*op. cit.*, p. 306 et 430-431), mais les lignes de *SP* ne s'accordent pas avec les symboles indiqués. Par ailleurs, Jean-Jacques a bien noté tout en haut du texte : « *Systema vegetabilium* ».

² Voir aussi les témoignages de P. Prévost (*CC A 659*) et F. de Chambrier (*CC 7137* remarque ii) qui ont vu Rousseau écrire quelques signes en 1777. Nous pensons que le travail n'est pas tout à fait terminé, car nous nous apercevons toujours de la confusion du Citoyen dans la transcription de *SV*.

³ Nous nous permettons de signaler que les idéogrammes sino-japonais sont composés à partir d'une méthode comparable.

⁴ Bernardin de Saint-Pierre, *Études de la nature*, 2^e éd., t. 2, Paris, 1787, p. 270.

signes et qu'il ne voulait pas imposer cette peine aux autres¹. Dans tous les cas, c'est seulement en 2009 qu'une version quasi totale de sa tentative a été publiée².

Ici, nous présentons l'intégralité de la liste alphabétique des caractères, désignée plus haut « n° 3 ». Nous montrons également les explications données par Rousseau dans le MsR 80 de la BPUN, une reproduction photographique de la copie de traités comportant des signes (MsR 80), ainsi que celle de la transcription de *SV* (MsR 80), avec notre déchiffrement.

¹ À titre de comparaison, nous oserions donner un exemple de l'enseignement des caractères au Japon. De l'école primaire au lycée, des heures sont consacrées à bien lire et écrire les 2.136 idéogrammes officiels (depuis 2010). D'ailleurs, les Nippons oublient vite les caractères peu utilisés : d'une certaine manière, pour eux, l'apprentissage continue tout au long de leur vie.

² Voir la « Note bibliographique ».









| | | | | | |
|--------------------------|-----|---|---------------------------|------|---|
| Abortivus ¹ . | ⚔ | | Alius. | ⚔ | |
| Abruptipinnatus. | ⚔: | | Alter. | ⚔ | |
| Abruptum. | ⚔ | | Alterni. | ⚔ | |
| Absque. | aa | | Altior. | ⚔ | |
| Acerosum. | ⚔ | | Altissimus. | ⚔ | |
| Acinaciforme. | ⚔ | | Altitudo. | ⚔ | |
| Acotyledon. | ⚔ | | Altus. | ⚔ | |
| Aculeatus. | ⚔ | ⚔ | Ambo. | ⚔ | |
| Aculeus. | ⚔ | ⚔ | Amentum. | ⚔ | |
| Acumen. | ⚔ | | Amplexicaulis. | ⚔ | |
| Acuminatus. | ⚔ | | Amplus. | ⚔ | |
| Acutangulus. | ⚔ | | Anceps. | ⚔ | |
| Acute. | ⚔ | | Androgynus. | ⚔ | |
| Acutus. | ⚔ | | Angiospermia. | ⚔ | |
| Ad. | ⚔ | | Angiospermus. | ⚔ | |
| Adhaerens. | ⚔ | | Angularis. | ⚔ | |
| Adnatum. | ⚔ | ⚔ | Angulatus. | ⚔ | |
| Aduncus. | ⚔ | | Angulus. | ⚔ | |
| Adventicum. | ⚔ | | Angustatus. | ⚔ | |
| Aequalis. | == | | Angusti f ^{us} : | anf: | |
| Aequaliter. | == | | Angustus. | ⚔ | ⚔ |
| Aequans. | ==: | | Annus. | ⚔ | ⚔ |
| Affixus. | ⚔ | | Ante. | ⚔ | |
| Aggregatio. | ⚔ | | Anthera. | ⚔ | |
| Aggregatus. | ⚔ | ⚔ | Apertus. | ⚔ | ⚔ |
| Ala. | ⚔ | | Apex. | ⚔ | |
| Alatus. | ⚔ | | Aphyllus. | ⚔ | |
| Albatif. | ⚔ | | Appendiculatus. | app: | ⚔ |
| Alga. | ⚔ | | Appendiculus. | app | ⚔ |
| | | | Appendix. | ⚔ | ⚔ |


























¹ En bas, nous lisons aussi « Abortivus ».

| | | | | | |
|------------------------|--|--|-----------------------------------|--|--|
| Appressus. | | | Bicapsularis. | | |
| Aproximati. | | | Bicornis. | | |
| | | | Bidentatus. | | |
| Arbor. | | | Biennis. | | |
| Arboreus. | | | Bifariam. | | |
| Arcuatus. | | | Bifarius. | | |
| Arillus. | | | Biflorus. | | |
| Arista. | | | Bigeminum. | | |
| Aristatus. | | | Bij ² : cum impari. | | |
| Arma. | | | Bijugum. | | |
| Armatus. | | | Bilabiatus. | | |
| Articulatus. | | | Bilobus. | | |
| Ascendens. | | | Bilocularis. | | |
| Asper rugosus. | | | Binati. | | |
| Assurgens. | | | Bini. | | |
| Ater. | | | Bipartitus. | | |
| Attenuatus. | | | Bipinnatifidus. | | |
| | | | Bipinnatum. | | |
| Augmenta[?]. | | | Bis. | | |
| Auricula. | | | Bisulcus. | | |
| Auritus ¹ . | | | Biternatum. | | |
| Avene. | | | Bivalvis. | | |
| Axilla. | | | Botanica. | | |
| Axillare. | | | Botanicus. | | |
| | | | Brachiatus. | | |
| Bacca. | | | Brachium. | | |
| Barba. | | | Bractea. | | |
| Barbatus. | | | Bracteatus. | | |
| Basis. | | | Brevior. | | |































¹ En bas, nous lisons aussi « Auriculatus ».







² Bijugum ?







































































Brevis. 
 Brevissimus. 
 Bulbifer.  
 Bulbillus. 
 Bulbosus. 
 Bulbus. 
 Bullatus. 

 Caducus. 
 Calcar. 
 Calcaratus. 
 Callosus.  
 Callus.  
 Calycinus. 
 Calycis folium. 
 Calyculatus. 
 Calyculus. 
 Calyptra¹. 
 Calyx. 
 Calyx diphyllus.  
 Calyx
 monophyllus. 
 Campanula. 
 Campanulatus. 
 Canaliculatus. 
 Capillaris. 
 Capillus². 
 Capitatum.  
 Capitellum. 
 Capitulum. 

¹ À côté, « Calyptratus » est aussi indiqué, mais seulement avec « : ».
² Pas de signe.










Capsula. 
 Caput.  
 Carinatus. 
 Carnosus. 
 Caro. 
 Cartilagineus. 
 Cauda.  
 Caudatus. 
 Caudex. 
 Caudax
 ascendens. 
 Caudex
 descendens. 
 Caulescens. 
 Caulinus. 
 Caulis. 
 Cernuus. 
 Ciliaris. 
 Ciliatus. 
 Cilium. 
 Cinctus.  
 Cingens. 
 Circinnale. 
 Circumscissus. 
 Cirrhiferus. 
 Cirrhosus. 
 Cirrhus. 
 Clausus.  











 Clava.  
 Clavatus. 
 Coadunati. 
 Coarctatus.  














| | | | | | |
|----------------|---|---|-----------------------------|---|---|
| |  |  | Corniformis. |  | |
| Cohaerens. |  | | Cornu. |  | |
| Collum. |  | | Corolla. |  | |
| Color. |  | | Corolla |  | |
| Coloratus. |  | | campanulata. | | |
| Coma. |  | | Corolla |  | |
| Comasus. |  | | hypocraterif ¹ . | | |
| Communis. |  |  | Corolla |  | |
| |  | | infundib ² . | | |
| Compactum. |  | | Corolla rotata. |  | |
| Compositus. |  | | Corolla tubulata. |  | |
| Compressus. |  | | Corollatus. |  | |
| Concavus. |  | | Corollula. |  | |
| Conduplicatus. |  | | Corona. |  |  |
| Conferti. |  | | Coronatus. |  |  |
| Confluens. |  | | Cortex. |  | |
| Confluentia. |  | | Corticatus. |  | |
| Congestus. |  | | Corymbosus. |  | |
| Conicus. |  |  | Corymbus. |  | |
| Conjugatus. |  | | Cotyledon. |  | |
| Connati. |  |  | Crenatura. |  | |
| Connexus. |  | | Crenatus. |  | |
| Connivens. |  |  | Crenulatus. |  | |
| Contortus. |  | | Crispus. |  | |
| Contractus. |  | | Cruciatus. |  |  |
| Contrarius. |  | | Crux. |  | |
| Conus. |  |  | Cucullatus. |  | |
| Convexus. |  |  | Culmus. |  | |
| Convolutus. |  | | Cuneatus. |  | |
| Corculum. |  | | Cuneiforme. |  | |
| Cordatum. |  | | Cuneus. |  | |
| Cordatus. |  | | | | |






























¹ Hypocrateriformis.

² Infundibularis.




Curvatum. 
 Curvatus. 
 Curvus. 
 Cuspidatus. 
 Cuspis. 
 Cylindricus. 
 Cylindrus. 
 Cyma. 
 Cymosus. 


























































 Daedaleum. 
 Dativi[?]. 
 Debilis. 
 Deciduus. 
 Declinatus. 
 Decompositus. 
 Decumbens.  
 Decurrens.  

 Decursivus. 
 Decussatus. 
 Deflexus. 
 Dehiscens. 
 Deltoideus. 
 Dens. 
 Densus. 
 Dentatus. 
 Denticulatus. 
 Denticulus. 
 Deorsum. 
 Dependens. 
 Depressus. 

Dextrorsum.  
 Diadelphia. 
 Diadelphus. 
 Diander. 
 Diandria. 
 Dichotomia. 
 Dichotomus. 
 Dicoccus. 
 Dicotyledon. 
 Didymus. 
 Didynamia. 
 Didynamus. 
 Difformis. 
 Diffusus. 
 Digitatus. 
 Digonus. 
 Dilatatus. 
 Dimidiatus.  
 Diminutivum. 
 [?] 
 Dipetalus. 
 Diphyllus. 
 Discoides. 
 Discus. 
 Dissectus. 
 Dissepimentum. 
 Distans.  
 Distichus. 
 Distinctus.  
 Divaricatus.  




























 Divergens.  




























 Divergens.  
 Divergens.  

| | | | |
|---------------------------|---|--------------------------|---|
| Divisus. |  | Extens. |  |
| |  | Exterior. |  |
| Dodrantal. |  | Extrorsum. |  |
| Dolabrimformis. |  | Extus ² . | |
| Dorsalis. |  | Fascicularis. |  |
| Dorsum. |  | Fasciculatus. |  |
| Drupa. |  | Fasciculus. |  |
| Duo. |  | Fastigiatus. |  |
| Duplex. |  | Faux. |  |
| Duplicatus ¹ . | | Fertilis. |  |
| Duplo. |  | Fibra. |  |
| Duplum. |  | Fibrosus. |  |
| Echinatus. |  | Filamentum. |  |
| Elastice. |  | Filiformis. |  |
| Elasticus. |  | Filix. |  |
| Elevatus. |  | Fimbriatus. |  |
| Ellipticus. |  | Fissus. |  |
| Emarginatus. |  | Fistula. |  |
| Enervis. |  | Fistulosus. |  |
| Enodis. |  | Flaccidus. |  |
| Ensatus. |  | Flexuosus. |  |
| Ensiformis. |  | Florale. |  |
| Ensis. |  | Floralis. |  |
| Equitans. |  | Florens. |  |
| Erectus. |  | Floriger, florigerus. |  |
| Erosus. |  | [?] |  |
| Excedens. |  | Flos. |  |
| Expansus. |  | Flos compositus. |  |
| Exsertus. |  | Flos ligulatus. |  |
| Exsuccus. |  | | |

¹ Pas de signe.

² Pas de signe.

b. genicula[?].
 Flos radiatus. 
 Flos tubulosus. 
 b. [?].
 Flosculosus. 
 Flosculus. 
 Foemine. 
 Foliaceus.  
 Foliaris.  
 Foliatio. 
 Foliatus¹.
 Foliolum. 
 Foliosus. 
 Folium. 
 Folium
 caulinum. 
 Folium florale. 
 Folium inferius. 
 Folium
 incisum. 
 Folium radicale. 
 Folium superius. 
 Folliculus. 
 Formis incp². 
 Fovea. 
 Foveola. 
 Fractus. 
 Frondescentia. 
 Frondosus. 
 Frons. 

Fructifer. 
 Fructificatio. 
 Fructus. 
 Frutescens. 
 Fruticans. 
 Fruticosus³.
 Fulcratus. 
 Fulcrum.  
 Fungus. 
 Furca⁴. 
 Fusiformis. 
 Gelea. 
 Geminati. 
 Gemini. 
 Gemma. 
 Gemmaceus. 
 Gemmatio. 
 Geniculatus. 
 Geniculus. 
 Genitivi
 character. 
 Germen. 
 Gibba. 
 Gibbosus. 
 Gibbus. 
 Glaber. 
 Gladius. 
 Glandula. 
































































¹ Pas de signe.

² Incompositione.

³ Pas de signe.

⁴ À côté, « Fulcatus » au moyen de « : ».

| | | | | |
|--------------------------|--|----------------------|--|--|
| Glandulosus. | | Horizontalis. | | |
| Globosus. | | Hypocrater. | | |
| Globus. | | Hypocrateriformis. | | |
| Glochi. | | Icosander. | | |
| Glomer. | | Icosandria. | | |
| Glomeratus. | | Idem. | | |
| Glomerulus. | | Imberbis. | | |
| Gluma. | | Imbricatus. | | |
| Glutinositas, Gluten. | | Immixtus. | | |
| Glutinosus. | | Impar. | | |
| Gramen. | | Implicatus. | | |
| Gramineus. | | Inaequalis. | | |
| Granulatus. | | Inanis. | | |
| Granum. | | Incisurae signum. | | |
| Gymnospermia. | | Incisus. | | |
| Gymnospermus. | | Inclinatus. | | |
| Gynander. | | Includens. | | |
| Gynandria. | | Inclusus. | | |
| Hamosus. | | Incrassatus. | | |
| Hamus. | | Incumbens. | | |
| Hastatus. | | Incurvatus. | | |
| Hemisphaericus. | | Incurvus. | | |
| Herba. | | Indivisus. | | |
| Herbaceus. | | Induratus. | | |
| Hermaphroditus. | | Inermis. | | |
| Hilum. | | Inferior. | | |
| Hinc. | | Inferne. | | |
| Hirsutus. | | Inferus. | | |
| Hirtus. | | Infimus. | | |
| Hispidulus. | | Inflatus. | | |
| Hispidus. | | | | |

| | | | |
|--------------------------------|---|----------------------|---|
| Inflexus. |   | Involucrum. |  |
| Inflorescentia. |  | Involucrum proprium. |  |
| Infra. |  | Involutus. |  |
| Infractus. |  | Involvens. |   |
| Infundibulus. |  | Irregularis. |  |
| Infundibuliformis. |  | Isthmus. |   |
| Corolla infundi ¹ : |  | Labiam gen : |  |
| Infundo. |  | Labium inferius. |  |
| In medio. |  | Labium superius. |  |
| Innatus. |  | Lacerus. |  |
| Insertus. |  | Lacinia. |  |
| Integer. |  | Laciniatus. |  |
| Integerrimus. |  | Lacuna. |  |
| Inter. |  | Lacunosus. |  |
| Interceptus. |   | Laevigatus. |  |
| Interfoliaceus. |   | Laevis. |   |
| Interior. |  | Lamellatus. [?] |  |
| Intermedius. |  | Lamina. |  |
| Internodium. |  | Lana ² . |  |
| Interruptus. |   | Lanceolatus. |  |
| Interstinctus. |   | Lanuginosus. |  |
| Introrsum. |  | Lanugo. |  |
| Intus. |  | Lateralis. |  |
| Inversionis lignum. [?] |  | Lateriflorus. |  |
| Inversus. |  | Latifolius. |  |
| Involucellun. |  | Latitudo. |  |
| Involucratus. |  | Latus : [lat]eris. |  |
| | | Latus : lati. |  |
































¹ Infundibuliformis.

² À côté, « Lanatus » au moyen de « : ».

| | | | |
|--------------------------|------|--------------------------|--|
| Laxus | | Macula ¹ . | |
| Legumen. | | Magis. | |
| Lentus. | | Magnitudo. | |
| Liber. | | Magnus. | |
| Lichen. | | Major. | |
| Lignosus. | | Marginatus. | |
| Lignum. | | Margo. | |
| Ligulata. | | Masculus. | |
| Liliacea. | | Maximus. | |
| Lilium. | | Mediocris. | |
| Limbus. | | Medius. | |
| Lineare. | | Medulla. | |
| Lineari, lineaformis. | lin: | Mel. | |
| Lineatus. | | Mellifer, nectarifer. | |
| Lingula. | | Membrana. | |
| Lingulatus. | | Membranatus : uus. | |
| Lobatus. | | Minimus. | |
| Lobus. | | Minor. | |
| Loculamentum. | | Minus. | |
| Locularis. | | Minutus. | |
| Loculus. | | Mollis. | |
| Longifolius. | lof: | | |
| Longitudo. | | | |
| Longior. | | Monandria. | |
| Longissimus. [?] | | Monandrus. | |
| Longus. | | Monocarpus. | |
| Lucidus. | | Monococcus. | |
| Lunatus. | | Monocotyledon. | |
| Lyratus. | | Monoecia. | |

¹ À côté, « Maculatus » au moyen de « : ».

| | | | |
|----------------|--|-----------------|--|
| Monogyna. | | Nucleus. | |
| Monogynia. | | Nucula. | |
| Monoicus. | | Nudus. | |
| Monopetalus. | | Nullus. | |
| Monophyllus. | | Numerosus. | |
| Monospermus. | | Nutans. | |
| Monostachyos. | | Nux. | |
| Mucro. | | | |
| Mucronatus. | | Obliquatus. | |
| Multi. | | Oblique. | |
| Multifidus. | | Obliquus. | |
| Multiflorus. | | Oblongus. | |
| Multinervis. | | Obovatus. | |
| Multipartitus. | | Obsoletus. | |
| Multiplex. | | Obtuse. | |
| Multivalvis. | | Obtusus. | |
| Muricatus. | | Obtusangulus. | |
| Muscus. | | Obvallatus. | |
| Muticus. | | Obvolutus. | |
| | | Obvolvens. | |
| Napiformis. | | Occultatus. | |
| Natans. | | Omnis. | |
| Nectarium. | | Operculum. | |
| Nervatus. | | Oppositifolium. | |
| Nervosus. | | Oppositus. | |
| Nervus. | | Orbiculus. | |
| Neuter. | | Orbiculatus. | |
| Nidulans. | | Ordo. | |
| Nitens. | | Orgyalis. | |
| Nitidus. | | Osseus. | |
| Nodosus. | | Ovale. | |
| Nodus. | | Ovatus. | |

| | | | |
|----------------------|---|----------------------|---|
| Palea. |  | Penicillus. |  |
| Paleaceum. |  | Pentandria. |  |
| Palma. |  | Pentandrus. |  |
| Palmatus. |  | Perennans. |  |
| Palmaris. |  | Perennis. |  |
| Panduriforme. |  | Perfectus. |  |
| Panícula. |  | Perfoliatus. |  |
| Papilionaceus. |  | Perforatus. |  |
| Papillosus. |  | Perianthium. |  |
| Pappus. |  | Pericarpium. |  |
| Papulosus. |  | Persistens. |  |
| Par. |  | Personata. |  |
| Parabolicus. |  | Petalinum. |  |
| Parallelus. |  | Petalum. |  |
| Pars. |  | Petiolaris. |  |
| Partialis. |  | Petiolatus. |  |
| Partitus. |  | Petiolus. |  |
| Parvus. |  | Pictus. |  |
| Patens. |  | Pilus ² . |  |
| Patulus. |  | Pinna. |  |
| Pectinalis. |  | Pinnatifidus. |  |
| Pedalis. |  | Pinnatus. |  |
| Pedatum. |  | Planta. |  |
| Pedicellus. |  | Plantae. |  |
| Pedunculatus. |  | Planus. |  |
| Pedunculus. |  | Plerique. |  |
| Pelta ¹ . |  | Plerumque. |  |
| Pendulus. |  | Plicatura. |  |
| Penicilliformis. |  | Plicatus. |  |

¹ À côté, « Peltatus » au moyen de « : ».

² À côté, « Pilosus » au moyen de « : ».

| | | | |
|------------------------|-------------|------------------------------|----------------------|
| Pluma ¹ . | | Prominens. | |
| Plures multi. | <i>m:</i> | Proprius. | <i>ppp</i> |
| Pluries. | <i>m</i> | Prostratus. | |
| Pollen. | | Pubes. | |
| Pollicaris. | <i>pol:</i> | Pubescens. | <i>pe:</i> |
| Polyadelphia. | | Pulpa ³ . | |
| Polyandria. | | Punctum ⁴ . | ! |
| Polycotyledon. | | Pungens. | ↑ |
| Polygamia classis. | | Quadrangularis. | |
| Polygamia ordo. | | Quadratus. | |
| Polyg : aequalis. | | Quadrifarium. | |
| Polyg. frustr. | | Quadrifidus. | |
| Polyg. segreg. | | Quadrifolius ⁵ . | |
| Polyg. superf. | | Quadrinervis. | <i>qn:</i> |
| Polygynia. | | Quartus. | <i>q:</i> |
| Polyspermus. | <i>pm:</i> | Quater. | <i>q</i> |
| Pomum. | | Quaterni. | <i>qⁱ</i> |
| Pone. | | Quatuor. | <i>qⁱ</i> |
| Positus. | | Quini. | <i>qⁱ</i> |
| Post. | <i>B</i> | Quinquangula- ris. | |
| Praemorsus. | | Quinque. | <i>qⁱ</i> |
| Praesens. | | Quinquefariam. | |
| Primarius. | <i>pr:</i> | Quinquefidus. | |
| Primus. | <i>pr</i> | Quinquefolius ⁶ . | |
| Prismus ² . | | Quinquenervis. | <i>qn:</i> |
| Procumbens. | | Quinques. | <i>qⁱ</i> |
| Prolifer. | | | |

¹ À côté, « Plumosus » au moyen de « : ».

² À côté, « Prismaticus » au moyen de « : ».

³ À côté, « Pulposus » au moyen de « : ».

⁴ À côté, « Punctatus » au moyen de « : ».

⁵ Pas de signe.

⁶ *Ibid.*

| | | |
|-------------------------|--|----|
| Racemus ¹ . | | |
| Rachis. | | |
| Radians. | | |
| Radicans ² . | | |
| Radicatus. | | |
| Radicula. | | |
| Radius ³ . | | |
| Radix. | | |
| Rameum. | | |
| Ramificatio. | | |
| Ramosus. | | |
| Ramulus. | | |
| Ramus. | | |
| Raro, rariter. | | |
| Rarus. | | |
| Receptaculum. | | |
| Reclinatum. | | |
| Recta. | | |
| Rectus. | | |
| Recurvatum. | | |
| Reflexus. | | FI |
| Refractus. | | ↗ |
| Remotus. | | |
| Reniforme. | | |
| Repandum. | | |
| Repens. | | |

¹ À côté, « Racemosus » au moyen de « : ».

² À côté, « Radicale » au moyen de « : ».

³ À côté, « Radiaatus » au moyen de « : ».

| | | |
|---|--|---|
| Replicatus. | | |
| Resupinatum. | | |
| Reticulatum. | | |
| Reticulus. | | |
| Retroflexus. | | |
| Retrofractus. | | |
| Retrorsum. | | ↶ |
| Retusus. | | |
| Revolutus. | | ↻ |
| Rhombeum. | | |
| Rigens. | | |
| Rigidus. | | ↯ |
| Rimosus. | | |
| Ringens. | | |
| Rostellum. | | |
| Rotatus. | | |
| Rotundifolius. | | |
| Rotundatum. | | |
| Rotundum. | | |
| Rudimentum. | | |
| Rugosum. | | |
| Runcinatum. | | |
| Ruptus, term. bot : p. 16 ⁴ . | | |

| | |
|----------|--|
| Saepe. | |
| Saepius. | |

⁴ Le *Termini botanici* de Linné (Upsal, 1762) mentionne « Ruptis » à la page 16.

| | |
|------------------------|----------------|
| Sagitta ¹ . | → |
| Sarmentosus. | ∞ |
| Sarmentus. | ∞ |
| Scaber. | ⊠ |
| Scandens. | ∫ |
| Scapus. | ∞ |
| Scariosus. | ✓ |
| Scrobs. | ∪ |
| Scrobiculatus. | ∪: |
| Scrobiculus. | ∪ |
| Secundus. | no = √ num. 2: |
| Semen. | ∩ |
| Semiflosculo- | ∩: |
| sus. | |
| Semiflosculus. | ∩ |
| Seminalis. | ∩ |
| Semiteres. | ∩ |
| Sempervirens. | ∞ |
| Sericeus. | ∞ |
| Serra ² . | ∩ |
| Sessilis. | ∩ |
| Seta ³ . | ∩ |
| Seu. | ∩ |
| Sex. | ∩ |
| Sexfariam. | ∩ |
| Siccus. | a. d.: |
| Silicula. | ∩ |

¹ À côté, « Sagittatus » au moyen de « : ».

² À côté, « Serratus » au moyen de « : ».

³ À côté, « Setaceus » et « Setosus » au moyen de « : ».

| | |
|---------------------------|-------|
| Siliqua. | ∩ |
| Simplex. | a. d. |
| Singulum. | ∩ |
| Sinistrorsum. | ∩ |
| Sinus ⁴ . | ∩ |
| Solidus. | ∩ |
| Solus, solitarius. | T. d. |
| Spadix. | ∩ |
| Sparsi. | ∩ |
| Spatha. | ∩ |
| Spatula ⁵ . | ∩ |
| Spica ⁶ . | ∩ |
| Spicula. | ∩ |
| Spina ⁷ . | ∩ |
| Spinescens. | ∩ |
| Spithama ⁸ . | |
| Spithameus ⁹ . | |
| Squama ¹⁰ . | ∩ ∩ |
| Squarrosus. | ∩ |
| Stamen. | ∩ |
| Stella ¹¹ . | ∩ |

⁴ À côté, « Sinuatus » au moyen de « : ».

⁵ À côté, « Spatulatus » au moyen de « : ».

⁶ À côté, « Spicatus » au moyen de « : ».

























































⁷ À côté, « Spinosus » au moyen de « : ».

⁸ Pas de signe.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ À côté, « Squamosus » au moyen de « : ».

¹¹ À côté, « Stellatus » au moyen de « : ».

| | | | |
|------------------------|---|---------------------------------------|---|
| Sterilis. |  | Superne. |  |
| Stigma. |  | Superpositus. |   |
| Stimulus. |  | Superpositus, superimposi- tus. |  |
| Stipes. |  | Superus. |  |
| Stipula ¹ . |  | Supra. |  |
| Stolo ² . |  | Supremus. |  |
| Striatus. |  | Sursum. |  |
| Strictus. |  | Syngensia ⁴ . |  |
| Striga. |   | | |
| Stylus. |  | | |
| Sub in comp. verbi. |  | Tenuis. |  |
| Subsubtus. |  | Ter. |  |
| Suber ³ . |  | Teres. |   |
| Subjectus. |  | Tergeminum. |  |
| Submersus. |  | Terminalis. |  |
| Subrotundus. |  | Ternati. |  |
| Subulatus. |  | Terni. |  |
| Succus. |  | Tertius. |  |
| Succulentus. |  | Tetradynama. |  |
| Suffrutex. |  | Tetradynamia. |  |
| Suffruticosus. |  | Tetragonus. |  |
| Sulcatus. |  | Tetrandria. |  |
| Summus. |  | Tetrandrus. |  |
| Super. |  | Thyrsoides. |  |
| Superans. |  | Thyrsus. |  |
| Superior. |  | Tomentum ⁵ . |  |
| | | Torosus. |  |
| | | Tortilis. |   |































¹ À côté, « Stipulatus » au moyen de « : ».




















² À côté, « Stoloniferus » au moyen de « : ».

³ À côté, « Suberosus » au moyen de « : ».

⁴ À côté, « Syngenesista » au moyen de « : ».

⁵ À côté, « Tomentosus » au moyen de « : ».

| | |
|--------------------------|---|
| Tortus. |  |
| Torulosus. |  |
| Totaliter. |  |
| Totus. |  |
| Transverse. |  |
| Transversus. |  |
| Trapeziforme. |  |
| Tres. |  |
| Triandra. |  |
| Triandria. |  |
| Trichotomus. |  |
| Tricoccus. |  |
| Tridentatus. |  |
| Trifariam. |  |
| Trifidus. |  |
| Trigeminus. |  |
| Trigonus. |  |
| Trilabiatus. |  |
| Trinervatum. |  |
| Trinerve. |  |
| Tripetalus. |  |
| Tripinnatum. |  |
| Tripinnatus. |  |
| Triphyllus 3 foliatus. |  |
| Triples. |  |
| Triplinerve. |  |
| Triplo. |  |
| Triqueter, triangularis. |  |
| Trisulcus. |  |
| Triternatum. |  |

| | |
|---------------------------|---|
| Truncus ¹ . |  |
| Tuber ² . |  |
| Tuberculus ³ . |  |
| Tubus ⁴ . |  |
| Tumidus. |  |
| Tunica ⁵ . |  |
| Turbinatus. |  |
| Ultimus. |  |
| Umbella ⁶ . |  |
| Umbella partialis. |  |
| Umbella universalis. |  |
| Umbellula. |  |
| Uncus. |  |
| Undatus. |  |
| Undique. |  |
| Undulatus. |  |
| Unguis ⁷ . |  |
| Uniangulatus. |  |
| Unicallosus. |  |

¹ À côté, « Truncatus » au moyen de « : ».

² À côté, « Tuberosus » au moyen de « : ».









































³ À côté, « Tuberculatus » au moyen de « : ».

⁴ À côté, « Tubulatus » et « Tubulosus » au moyen de « : ».

⁵ À côté, « Tunicatus » au moyen de « : ».

⁶ À côté, « Umbellatus » au moyen de « : ».

⁷ À côté, « Unguiculatus » au moyen de « : ».

| | | | | |
|----------------------------|---|-----------------------|---|---|
| Unicus. |  | Villus ⁵ . |  |  |
| Uniflorus. |  | Virgatus. |  | |
| Unilateris. |  | Viscidus. |  | |
| Unilocularis. |  | Viscositas. |  |  |
| Univalvis. |  | Viscosus. |  |  |
| Unus. |  | Viscus. |  |  |
| Urceolatus. |  | Viviparus. |  | |
| Urens. |  | Vix. |  | |
| Uterque. |  | Volubilis. |  | |
| Utrinque. |  | Volva. |  | |
| Utriculus ¹ . |  | | | |
| | | | | |
| Vagina ² . |  | Zona. |  | |
| Vaginatus. |  | | | |
| Vagus. |  | | | |
| Valva, valvula. |  | | | |
| Variegatus. |  | | | |
| Vasculum. |  | | | |
| Vena. |  | | | |
| Venosus. |  | | | |
| Venter ³ . |  | | | |
| Vernatio. |  | | | |
| Verticalis. |  | | | |
| Verticillus ⁴ . |  | | | |
| Vestitus, tectus. |  | | | |
| Vexillum. |  | | | |

¹ À côté, « Utriculatus » au moyen de « : ».

² À côté, « Vaginans » au moyen de « : ».

³ À côté, « Ventricosus » au moyen de « : ».

⁴ À côté, « Verticillatus » au moyen de « : ».

⁵ À côté, « Villosus » au moyen de « : ».

[Déchiffrement]

Systema vegetabilium
Classis I. Monandria. Ordo I. Monogynia.
Ordo I. Monogynia.
Scitamineae, inferae. Fructu loculari infero.

1. Canna. Corolla 6-partita, erecta : labio bipartito, revoluto.
 1. *indica*. Foliis ovatis utrinque acuminatis nervosis.
 2. *angustifolia*. Foliis lanceolatis petiolatis nervosis.
 3. *glauca*. Foliis lanceolatis petiolatis enervibus. In aquosis.
2. Amomum. Cor. 4-fida : lacinia prima patente.
 1. *zingiber*. Scapo nudo, spica ovata.
 2. *zerumbet*. Scapo nudo, spica oblonga obtusa.
3. *cardamomum*. Scapo simplicissimo brevissimo, bracteis alternis laxis.
 4. *granum-paradisi*. Scapo ramoso brevissimo.
3. Costus. Cor. interior inflata, ringens : labio inferiore trifido.
 1. *arabicus*.
4. Alpinia. Cor. 6-fida ventricosa, lobis 3. patentibus.
 1. *racemosa*.
5. Maranta. Cor. ringens, 5-fida : laciniis 2. alternis patentibus.
 1. *arundinacea*. Culmo ramoso.
 2. *galanga*. Culmo simplici, fol. lanceolatis subsessilibus.
6. Curcuma. Stamina 4 sterilia, quinto fertili.
 - [1.] *rotunda*. Corolla fol. lanceolato-ovatis : nervis lateralibus rarissimis.
 - [2.] *longa*. Cor. fol. lanceolatis : nervis lateralibus numerosissimis.
7. Kaempferia. Cor. 6-partita : laciniis 3 majoribus patulis, unica bisartita. Stigma bilamellatum.
 - [1.] *galanga*. Fol. ovatis sessilibus.
 - [2.] *rotunda*. Fol. lanceolatis petiolatis.
8. Thalia. Cor. 5-petala, undulata. Drupa nucleo biloculari..
 1. *geniculata*.

Monospermae.

9. Boerhaavia. Cal. o. cor. 1-petala, campanulata, plicata. Sem. 1. nudum, inferum. Stam. 1. f. 2.

- [1.] *erecta*. Caule erecto glubro, floribus diandris. Floribus paniculatis, feminibus pentagonis truncatis.
- [2.] *diffusa*. Caule laevi diffuso, foliis ovatis.
- [4¹.] *hirsuta*².

¹ Le n° 3 et le n° 4 sont transposés dans *SV*.

² *SV* présente encore trois espèces.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

BPUN, MsR 80.

Bibliographie :

Bernardin de Saint-Pierre (J.-H.), *Études de la nature*, 2^e éd., t. 2, Paris, P.F. Didot le jeune et Méquignon l'aîné, 1787, p. 270.

– *La Vie et les ouvrages de J.-J. Rousseau*, éd. R. Trousson, Paris, Champion, 2009, p. 176-177.

DJJR, p. 126-127.

Ducourthial (G.), *La Botanique selon J.-J. Rousseau*, Paris, Belin, 2009, p. 300-307 et 430-532.

Jansen (A.), *J.-J. Rousseau als Botaniker*, Berlin, G. Reimer, 1885, p. 232-233 et 256.

Matthey (F.), « Une acquisition exceptionnelle : un herbier de J.-J. Rousseau », *Bibliothèques et musées*, 1980, p. 42.

Matthey-Jeantet (A.), *L'Écriture de J.-J. Rousseau, sa pasigraphie, ses abréviations*, Le Locle, 1912.

OC IV, p. 1196-1197 et 1830.

Schneebeil-Graf (R.) et Keller (R.), *Botanisieren mit J.-J. Rousseau*, Thun, Ott Verlag, 2003, p. 139-145.

IV. ANNOTATIONS SUR *LA BOTANIQUE* DE REGNAULT (1777-1778)

La dernière correspondance attestée et bien datée de Rousseau est la lettre à l'abbé de Pramont du 13 avril 1778 (CC 7162). Dans cette épître rédigée le lendemain de la « Dixième Promenade », Jean-Jacques parle de ses travaux sur *La Botanique mise à la portée de tout le monde* de Geneviève et Nicolas-François Regnault (Paris, 1774). En effet, l'ecclésiastique a confié cet ouvrage in-folio à Rousseau, pour lui demander d'annoter et de ranger¹ les planches et les explications de plantes selon le système de Linné.

L'ouvrage est entièrement en français et chaque page décrit une espèce : après sa dénomination vernaculaire et ses noms en latin, entre autres celui de Linné, suit l'explication détaillée de la plante, généralement concentrée sur son utilité. Cette partie « texte » est accompagnée d'une autre page de planche colorée.

L'exemplaire annoté par Rousseau en 1777-1778² est aujourd'hui relié en deux volumes³ et conservé à la Bibliothèque de l'Assemblée nationale à Paris avec d'autres documents dont CC 7162, 7163 et la *Table des plantes gravées dans cet ouvrage, rangées suivant le système de Linnaeus*⁴. Nous avons retenu les numéros (1-349⁵) et les noms indiqués dans ce dernier document. Concernant les annotations du Citoyen, nous en trouvons au moins une sur toutes les 355 pages du texte et sur 16 pages de planches. Nous pouvons les classer en trois catégories :

1. Pages de *SP*.

Regnault présente le nom linnéen à chaque espèce, mais souvent

¹ L'exemplaire de l'abbé n'était donc pas relié.

² Jean-Jacques a repris sa passion pour la botanique en 1777 (OC I, p. 1061).

³ Tout au début du premier, est présenté un dictionnaire des termes intitulé « Introduction à la botanique ». Ce lexique compact était la référence de Rousseau pour son propre dictionnaire (voir les *Fragments pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique*).

⁴ Les autres ne sont pas de la main de Rousseau. Voir CC 7162, note explicative.

⁵ Comme il y a six « bis », 355 espèces sont concernées.

sans indiquer la page de *SP*. Rousseau comble les lacunes, ce qui démontre qu'il avait *SP* sous ses yeux lors de la rédaction.

2. Interventions entre les lignes.

Au milieu du texte, Jean-Jacques corrige minutieusement des mots, des chiffres et même des accents. Il arrive aussi qu'il note des informations supplémentaires. Par exemple, pour la gratiole (n° 7), Regnault écrit : « La gratiole se rencontre communément dans les prés humides ». Rousseau y ajoute : « et au bord des eaux¹ ».

3. Commentaires dans la marge d'en bas.

En de nombreux cas, en bas de la page, Jean-Jacques donne ses commentaires de 1 à 13 lignes. Les contenus sont assez variés : critiques de l'ouvrage, corrections, explications complémentaires, références aux traités (Pline, Dioscoride, Bauhin, Tournefort, Linné, Adanson, etc.), louanges du système linnéen, exemples vécus, propositions, etc... D'après nos recherches, il ne s'agit pas de copies de traités disponibles de l'époque : ce sont ses propres remarques qui montrent non seulement ses profondes connaissances en botanique et ses capacités d'observations incroyables, mais encore quelques aspects peu connus de sa vie, tels que des herborisations aux lieux qui deviendront emblématiques du pèlerinage rousseauiste (Wootton, le Mont Pilat, Paris, etc.), des passages aux endroits rarement cités dans la biographie (Île Mognat, Saint-Maur, etc.) et sa bonne humeur botaniste, tout au contraire de l'image ressassée du promeneur solitaire revêché.

Nous transcrivons ici uniquement les annotations du troisième groupe². Les passages concernés de Regnault sont indiqués entre crochets, en italique³. Quant au deuxième groupe, nous inscrivons quelques notes qui nous semblent particulièrement intéressantes.

¹ Nous n'avons pas présenté ces mots dans notre édition critique.

² En effet, il est techniquement difficile de montrer toutes les notes : il faudrait un jour une édition en fac-similé.

³ Dans cette partie, nous utilisons exceptionnellement les guillemets pour les lettres indiquant les planches, comme « a » et « b ».

1. Le safran des Indes.
 [*Le pistil et l'étamine sont démontrés dans cette figure...*]
 Il me semble qu'on devrait voir au moins des vestiges des quatre étamines avortées, surtout avant la formation du fruit.
2. Le troène.
3. L'olivier.
 [*L'Italie, l'Espagne, la Provence, le Languedoc, et quelques climats sous la même température, sont les seuls où on le cultive avec succès.*]
 On ne trouve en aucune contrée que l'olivier prospère à plus de vingt lieues de la mer.
4. La circée.
 [*Le pistil est composé de l'ovaire, d'un style long et cylindrique, et d'un stigmate sphérique.*]
 On doit remarquer ici que par le mot de *pistil* l'auteur n'entend pas seulement l'organe par le moyen duquel l'ovaire est fécondé, mais l'ovaire même et toutes ses dépendances. C'est ce qu'il ne faut pas oublier en lisant ces descriptions, et c'est pour l'avoir oublié moi-même que je l'ai contredit mal à propos à l'article de la saxifrage¹.
5. La véronique.
6. Le beccabunga.
7. La gratiolo.
 [*Ces étamines sont au nombre de cinq...*]
 On n'en voit que quatre dans la figure.
8. La verveine.
9. Le romarin.
10. La petite sauge.
11. La toute bonne des prés.
 [*Ces feuilles (les premières feuilles) sont entières, légèrement crénelées en leur bord, chagrinées sur toute leur surface.*]
 Les feuilles radicales, et les caulinaires ne sont ni bien représentées dans l'estampe, ni bien décrites dans le discours.
12. L'orvale ou toute bonne.
 [*Ce pistil est composé de quatre embryons, qui, lorsque la fleur est passée, deviennent autant de semences « f », assez grosse, lisse et presque rondes.*]
 « f » : On chercherait inutilement ces semences et leur lettre

¹ Voir le n° 138.

- dans l'estampe ; elles n'y sont pas.
13. La grande valériane.
[*Sa racine est grosse, ridée, garnie de grosses fibres, qui s'étendent horizontalement.*]
Et sort souvent tellement de terre, que la plante paraît tout à fait déchaussée.
 14. La mâche.
 15. Le safran.
[*Parmi ces feuilles s'élève une tige courte, qui soutient une seule fleur...*]
Une seule fleur à la fois, car il en naît successivement plusieurs autres, à mesure que les premières se dessèchent.
[*Il sort du fond de la fleur trois étamines...*]
Jean Bauhin, tout sage et savant qu'il était, a pris les stigmates pour des étamines.
 16. L'iris de Florence.
 17. La flambe.
 18. Le chiendent.
[*Le chiendent.*]
Le chiendent qu'on vend à Paris est une autre plante encor plus commune que celle-là.
 19. L'avoine.
 20. Le seigle.
[*La domesticité du seigle est très ancienne, et son origine est oubliée.*]
De sorte qu'on ne le trouve plus, non plus que le froment, indigène et naturel nulle part.
 21. L'orge.
 22. Le froment.
[*L'époque de la domesticité du froment se perd dans la nuit des temps.*]
Il fallait ajouter une chose qui selon moi valait bien la peine d'être dite ; c'est qu'on ignore encore quelle contrée du monde le produit naturellement. Que s'il n'est naturel à aucune terre, d'où donc nous est-il venu ? Je sais que de prétendus naturalistes très peu instruits l'estiment un produit de la culture, et croient bonnement que le froment n'est autre chose qu'une sorte de chiendent cultivé ; mais cette idée est destituée de tout fondement, et il n'y a point de botaniste qui ne sache que le froment a ses caractères propres qui le distinguent de tous les

gramens connus, quoiqu'il y en ait quelques-uns qu'on rapporte méthodiquement au même genre, mais sans rapprocher leur espèce de celle-là.

23. Le chardon à foulon.

[*La corolle repose dans le calice, lequel est un tube terminé par une lame recourbée en dessous...*]

Dans celui des champs dont le cultivé n'est qu'une variété, la pointe épineuse du calice n'est point recourbée mais droite, ce qui fait qu'on ne s'en sert pas pour draper.

24. La verge à pasteur¹.

[*La verge à pasteur, que l'on confond facilement avec le chardon à foulon...*]

C'est ce que l'auteur lui-même a fait ici, sans s'en douter, dans sa figure et dans sa description, qui appartiennent l'une et l'autre au chardon à foulon sauvage, dont le cultivé n'est qu'une variété. La véritable *verge à pasteur*, qui n'est pas aussi commune qu'il le dit, est beaucoup plus rameuse, a les têtes beaucoup plus petites, et les feuilles pétiolées, garnies de deux oreillettes. J'ai rétabli le vrai titre de sa plante au-dessous de celui qu'il y a mis.

[*La forme de cette languette est un des principaux caractères qui distinguent la verge à pasteur du chardon à foulon².*]

Ceci est une suite de la méprise.

25. La scabieuse des prés.

[*L'embryon est droit et simple, enfermé dans un corps charnu, représenté ouvert, formant le fruit, lequel est surmonté d'une radicule qui pointe vers le ciel.*]

Une radicule qui pointe vers le ciel est une expression bien étrange. En général la fructification de la scabieuse est ici assez mal décrite. Il ne serait pas même aisé de la corriger, parce que les figures sont inexactes. Par exemple, la figure « b », qui devrait représenter un des fleurons réguliers du centre, le représente irrégulier et peu différent de la figure « d » qui représente un des fleurons irréguliers du contour.

26. Le muguet des bois.

[*Le muguet des bois.*]

¹ Note de Rousseau : « C'est le chardon à foulon sauvage qu'on a pris ici pour la verge à pasteur. »

² Depuis « distinguen », les mots sont soulignés par Rousseau.

Ce nom de *muguet des bois* est bien mal donné, comme s'il y avait un muguet des jardins ou des prés ?

[*Il ne faut pas non plus confondre avec la plante que l'on nomme vulgairement hépatique, Lichen petraeus latifolius, sive hepatica fontana, C.B.P. dont elle diffère essentiellement par les caractères.*]

Puisqu'on voulait distinguer les plantes vulgairement nommées *hépatiques*, il en fallait citer une autre bien plus connue que le *marchantia* qu'on décrit ici ; savoir l'hépatique des jardiniers, sorte de petite anémone à fleurs bleues très printanière, et qu'on appelle autrement *herbe de la trinité*.

[*On la fait entrer, au rapport de Simon Pauli, dans les potions vulnéraires et dans les décoctions pour la gale.*]

Les bons herboristes suisses ont soin d'en bien garnir leur faltranck¹, moins pour sa prétendue qualité vulnéraire, qu'à cause de l'excellent parfum qu'elle y répand.

27. La petite garance.

[*Ces fleurs sont monopétales ; chacune d'elles est un tube court...*]

Pas si court que dans la figure. Le tube allongé est le principal caractère des *asperula*.

[*Les semences qui succèdent au pistil sont attachées deux à deux.*]

On en a mis six dans la figure, il n'y en a que quatre ordinairement.

28. Le caille-lait.

[*Cette plante doit sa première dénomination à la propriété qu'elle a de cailler le lait : elle est très peu odorante.*]

Dans les terrains qui lui conviennent, le caille-lait jaune en fleur a une assez forte odeur de miel.

29. Le grateron.

30. La garance.

[*La corolle est un tube évasé, et divisé en cinq segments ovales et pointus.*]

Aussi souvent et plus régulièrement en quatre.

31. Le grand plantain.

¹ C'est « un mélange des principales herbes et fleurs vulnéraires que l'on a ramassées, choisies, et fait sécher pour s'en servir en infusion » (*Enc.*, VI, p. 389).

[*Le grand plantain ou plantain à bouquet.*]

Je croirais que ce qu'on doit appeler *plantain à bouquet* est le *Plantago rosea* de Jean Bauhin, variété de celui-ci très commune en Allemagne, mais que je ne me rappelle pas d'avoir jamais vue en France.

32. L'herbe aux puces.

33. Le cornouiller.

34. Le pied-de-lion.

[Le pied-de-lion.]

On l'appelle en Suisse *porte-rosée*, à cause qu'à la saveur de la plissure de ses feuilles il s'y ramasse beaucoup de rosée.

35. La cuscute.

36. Le houx.

37. L'héliotrope.

38. Le grémil.

[*Il y a deux espèces de grémil très communes : celui-ci et le grémil rampant...*]

Il se peut que le grémil rampant soit très commun autour de Paris, quoique je ne l'y aie jamais vu, du moins s'il faut entendre par ce nom, comme je le crois, le *Lithospermum purpurocaeruleum* de Linnaeus. Mais le grémil le plus commun dans ces environs est celui à semences rudes, appelé par Linnaeus *Lithospermum arvense*.

39. La buglosse.

40. L'orcanette.

[*On voit dans la même figure les cinq étamines destinées à féconder le pistil : elles sont attachées vers le milieu du tube à la corolle ; leurs filets sont courts...*]

On n'aperçoit dans la figure (c) aucun vestige d'anthères. Cependant quoique les filets soient courts et malgré le velu du tube, on distingue très bien les anthères quand la corolle est ouverte.

41. La cynoglosse.

42. La pulmonaire.

43. La grande consoude.

44. La bourrache.

45. La vipérine.

46. La primevère.

[*On lui donne encore les noms de fleur de coucou...*]

Dans quelques provinces, les fleurs de primevère s'appellent

des cocus, sans doute à cause de leur couleur, mais le nom de *fleurs de coucou* appartient au lychnis des marais.

47. Le cyclamen.

48. La nummulaire.

[*La nummulaire que l'on nomme encore monnoyère...*]

Il me semble que l'herbe appelée vulgairement *monnoyère* à cause de la forme de ses siliques est le *Thlaspi arvense*.

[*Elles (ses tiges) portent des feuilles alternes, opposées l'une vis-à-vis de l'autre...*]

Je n'entends pas comment des feuilles peuvent être en même temps *alternes* et *opposées*.

49. Le mouron.

50. Le liseron.

[*Les plus faibles plantes (...) montent en se roulant par un mouvement opposé à la course du soleil.*]

Cette direction se marque en tournant et s'écartant de droite à gauche et revenant devant soi.

[*Ces fleurs sont monopétales, de la forme d'un tube court, évasé à l'extrémité supérieure, à cinq divisions...*]

Plus souvent à dix légères découpures.

51. La scammonée.

[*Les feuilles sont alternes, larges, triangulaires, pointues...*]

Légèrement échancrées à chaque angle de leur base.

52. La raiponce.

[*(...) les semences roussâtres et luisantes.*]

Elles sont à peine visibles dans la figure.

53. Le café.

54. Le chèvrefeuille.

On a confondu ici deux espèces de chèvrefeuille différentes.

La figure et la description appartiennent au chèvrefeuille de jardin ; mais les noms qui sont au titre sont ceux du chèvrefeuille des bois. Celui qui est ici décrit doit s'appeler :

Lonicera caprifolium Linn. *Periclymenum perfoliatum* C.B.P. 302.

55. La belle-de-nuit.

[*Cette fleur, soutenue par l'embryon du fruit...*]

On ne parle point ici du disque ou nectaire qui soutient la fleur, et qui rend sa construction très remarquable.

55bis. Le bouillon blanc.

56. La stramoine.

- [*La stramoine, ou pomme épineuse, croît naturellement...*]
 C'est une plante d'Amérique qui s'est naturalisée parmi nous.
57. La jusquiame.
 [*Dans la figure elle (la corolle) est représentée ouverte, et laisse voir les cinq étamines qui prennent leur origine à la base du tube.*]
 Elles affectent conjointement l'inclinaison sur un seul côté.
58. Le tabac.
 [*Les rejets du haut de la tige soutiennent des fleurs en godet, découpées et¹ de couleur purpurine.*]
 Dont le long tube se renfle aux deux tiers de sa longueur, et dont le limbe est découpé en cinq divisions.
59. Le petit tabac.
60. La mandragore.
 [*N'est-il donc pas possible, avec un peu d'art, de préparer des entraves aux racines qui soumettent la nature à nos caprices ?*]
 On peut voir dans Jean Bauhin les détails de toutes ces petites jongleries².
61. La belladone.
 [*Atropa belladonna. Linn.*]
 Ce mot, que les Français écrivent et prononcent mal, doit être écrit avec deux n.
 [*On l'a (une baie) représentée « e » attachée au fond du calice...*]
 « e » : La section du fruit qui doit répondre à ce renvoi a été oubliée dans la figure.
62. Le coqueret.
63. La douce-amère.
64. La pomme de terre.
 [*Ne cessons donc pas de remettre sous les yeux de tous nos compatriotes l'exemple des provinces où cette plante est regardée comme l'espoir des cultivateurs et la manne des campagnes.*]
 Dans plus de la moitié de l'Angleterre, le paysan pendant six mois de l'année ne mange que des pommes de terre cuites à

¹ « découpées et » sont biffés par Rousseau.

² J. Bauhin, *Historia plantarum universalis*, Yverdon, 1650-1651, t. 3, p. 614-617.

l'eau en place de pain. Je ne parle pas ici d'après des livres ou des ouï dire ; je rapporte ce que j'ai vu.

[Un académicien de Rouen a donné un mémoire intéressant sur ce pain économique, et sur la machine qu'il a imaginé pour réduire les pommes de terre en une bouillie qui puisse s'allier et se pétrir avec de la farine ordinaire, au lieu de les réduire elles-même en farine par la dessiccation...]

Mais pourquoi toutes ces pénibles et inutiles préparations ? Toute la préparation que demande la pomme de terre est d'être cuite à l'eau, pelée et mangée. Elle est plus légère plus nourrissante et tout aussi agréable ainsi que de toute autre façon.

65. La pomme d'amour.

66. La morelle.

67. L'aubergine.

68. Le capsique.

69. Le nerprun.

[La graine d'Avignon (...) se tire des baies d'une espèce de *rhamnus*, *rhamnus catharticus minor*, qui n'est qu'une variété du nerprun ; il n'en diffère qu'en ce que toutes ses parties sont plus petites.]

Les dernières observations de Messieurs Scopoli et Linnaeus en font une espèce distincte sous le nom de *Rhamnus infectorius*¹.

70. La bourdaine.

[On l'a appelé aune noir, par le rapport qu'on a trouvé de ses feuilles avec celles de cet arbre.]

Et parce qu'ils se plaisent l'un et l'autre aux lieux ombragés près des eaux ; car du reste les feuilles de la bourdaine ressemblent beaucoup plus à celles du hêtre qu'à celles de l'aune.

[Ce calice est d'une seule pièce, divisé en cinq dents opposées aux divisions de la corolle.]

Les botanistes ne s'accordent pas entre eux sur ce qu'on doit regarder comme *calice* et *corolle* dans ce genre d'arbrisseaux.

71. Le jujubier.

72. Le groseillier rouge.

¹ *SP* ne présente pas cette espèce. Par contre, *SV* la décrit, avec la référence à Scopoli (p. 194).

[Le pistil devient par sa maturité un fruit connu sous le nom groseille. Nous en avons représenté plusieurs grappes attachées à la branche.]

N^{al} que le Groseillier à fruit blanc n'est qu'une variété de celui-ci.

73. Le cassis.

74. Le lierre.

75. La vigne.

[Nous avons observé qu'assez ordinairement les pétales sont non seulement rapprochés, mais qu'ils sont réunis par leur sommet, comme nous l'avons démontré dans la figure, et qu'ils forment une espèce de coiffe qui sert d'enveloppe aux parties sexuelles ; et nous avons remarqué que cette coiffe tombe d'une pièce quand la fleur se développe.]

Ce que l'on dit ici des pétales est vrai, mais seulement du calice, et c'est même une conformité bien digne de remarque qu'à le calice de la vigne avec la coiffe des mousses. À l'égard des pétales, ils sont très petits, ne se réunissent point du tout au sommet, et tombent très promptement ; ce qui peut-être a été cause que l'auteur ne les a pas remarqués.

[Toutes les parties de la fleur reposent dans un calice d'une seule pièce, divisé en cinq dents peu apparentes.]

Ceci est une seconde erreur, suite assez naturelle de la précédente.

76. La petite pervenche.

[On la met dans un pot où il y a peu de terre, et la sève ne pouvant plus se dissiper dans les racines, passe alors dans les tiges et fait gonfler le pistil qui devient le fruit.]

C'est au contraire en tarissant une partie du suc nutritif trop abondant, qu'on laisse au suc médullaire la force de vaincre la résistance et de faire nouer les fruits. C'est par le même principe que les jardiniers coupent une partie du chevelu des fraisiers et autres légumes qu'ils transplantent, pour les faire mieux fructifier.

[J'ignore pourquoi les paysans des montagnes de Vosges n'imitent pas ceux de la Suisse. Ils ont autour d'eux les mêmes ressources...]

C'est apparemment sur cette idée qu'on a fait venir à Paris des

¹ Nota.

vaches suisses, dans la persuasion qu'elles y donneraient d'aussi bon lait que dans leur pays.

77. La grande pervenche.

78. Le laurier rose.

79. L'apocin.

80. Le dompte-venin.

81. La turquette.

82. Le bon Henri.

83. Le thé du Mexique.

[(...) *la maturité des graines.*]

Il faut dire, *de la graine*, car il n'y en a qu'une pour chaque fleur, du moins je le crois ainsi. Si je m'abuse ici moi-même, comme cela pourrait bien être, c'est alors une exception bien remarquable au genre des chenopodium.

84. La bette.

[*Elle (la poirée) croît naturellement dans quelques endroits au bord de la mer.*]

Il est vrai que Ray ne fait qu'une espèce de la bette maritime et de celle-ci¹, mais tous les autres botanistes les distinguent, et Linnaeus est seulement en doute si celle de nos jardins n'est point engendrée par l'autre, comme plusieurs autres plantes qui naissent d'un père et d'une mère différents d'espèces et même de genres.

85. La soude.

[*Elle (une capsule) renferme une seule semence « d » noirâtre...*]

Cette lettre « d » ne montre dans la figure rien qui ressemble à la graine de la soude.

86. La petite centaurée.

[*Les branches sortent des aisselles des feuilles...*]

Les branches de la petite centaurée sont opposées deux à deux comme les feuilles : mais dans l'étage qui touche au sommet l'opposition manque par un côté, et la branche ou la fleur est toujours tronquée. Cette observation mérite d'être faite parce qu'étant constante, elle fait caractère pour l'espèce. La figure exprime en quelque sorte cette mutilation, mais le bout de branche où manque la fleur est encore de trop.

87. Le panicaut.

¹ Voir J. Ray, *Synopsis*, Londres, 1724, p. 157-158.

88. La sanicle.
[Une feuille de la plante (...) placée sur le pédicule de l'ombelle, quelque court qu'il soit, nous apprend que cette ombelle est terminale : c'est à quoi il faut avoir attention, si l'on veut éviter de prendre ces petites branches pour des ombelles axillaires ou opposées aux feuilles.]
 D'après cette règle, déterminez, si vous pouvez, quelles ombelles sont terminales dans la figure, et quelles sont axillaires.
89. La percefeuille.
[ses fleurs sont disposées en ombelle, et ressemblent un peu à celles du fenouil commun.]
 Ce sont des ombelles de la même couleur ; voilà toute la ressemblance. Ce bupleurum est commun sur les hauteurs de Ménilmontant¹.
90. L'ammi.
[Cette plante croît naturellement dans les pays méridionaux.]
 Elle est très abondante aux environs de Paris, surtout en deçà de Pantin, et autour de Clignancourt.
[Le fruit succède à la fleur ; il est ovale, couvert de poils rudes.]
 Je l'ai toujours vu, strié à la vérité, mais lisse et sans poils. Je soupçonne qu'on a pu prendre pour l'ombelle de l'ammi, celle de la carotte, qui lui ressemble beaucoup. La figure, cependant, est bien celle de l'ammi.
91. Le meum.
[Cette plante croît naturellement sur les montagnes : on la rencontre communément dans celles de Suisse, dans les Alpes, et sur le Mont Pilat.]
 Je l'y ai trouvé en effet en grande abondance dans les prés de l'unique maison qui est presque au sommet². La figure représente assez bien la plante, mais non son port ; le feuillage est beaucoup plus convergent et serré.
92. L'angélique.
 93. L'angélique sauvage.
 94. La berle.

¹ Rousseau y a été renversé par un chien danois le 24 octobre 1776 (*OC I*, p. 1003-1006).

² Il s'agit sans doute de la Jasserie du Pilat.

95. Le sison.
96. Le persil de Macédoine.
97. La fêrûle galbanum.
98. Le phellandrium.
 [*D'ailleurs les caractères étant si ressemblants, eu égard au pistil dans cette famille, on ne saurait douter que le calice ne soit un caractère propre aux fleurs en ombelles¹.*]
 Les deux lignes soulignées me paraissent un galimatias qui n'a aucun sens.
99. La petite ciguë.
 [(...) *ce rapport (ressemblance avec le cerfeuil) peut faire commettre des erreurs dangereuses.*]
 Je me souviens d'avoir mangé à Douvres² une omelette où l'on avait mis par mégarde de la ciguë au lieu de cerfeuil. L'omelette était à moitié mangée quand je m'en aperçus. Ma femme s'arrêta, je continuai, et nous n'en fûmes incommodés ni l'un ni l'autre. Mais quoique les vaches, les chevaux, les brebis et les chèvres broutent cette plante, son goût désagréable et cuivreux nous avertit assez qu'elle n'est pas faite pour entrer dans nos aliments.
 [*Elles (ses tiges) sont (...) tachetées sur la surface de marques brunes, comme la peau d'un serpent.*]
 Je ne me souviens pas d'avoir vu de ces taches sur la tige de la petite ciguë, mais la grande en a presque toujours. Au reste on a omis et dans la figure et dans la description l'enveloppe de la petite ombelle dont les trois pointes extérieures font un caractère très distinct et très apparent. En tout, la figure n'est pas bonne, et ressemble à quelque espèce de seseli bien autant qu'à la ciguë.
100. La coriandre.
 [*La coriandre est une plante qui croît naturellement dans les plaines d'Italie...*]
 Je l'ai trouvée indigène en plusieurs provinces de France, et il n'y a pas trois ans qu'elle était assez abondante sur les hauteurs qui bordent la rivière au-dessous du palais Bourbon. Les décombres des jardins pouvaient l'y avoir semée, mais on

¹ Ces lignes sont soulignées par Rousseau.

² Il s'agit de son séjour du 16 au 21 mai 1767, car Thérèse n'a pas voyagé avec Rousseau le 11 janvier 1766.

ne s'avise guère de cultiver la coriandre dans les jardins d'ornement, et il s'en faut beaucoup que la fleur n'ait l'éclat et la figure qu'on lui donne ici pour la beauté du coup d'œil.

[*Sa racine est petite, fusiforme, faible et peu fibreuse.*]

Ce n'est donc pas celle qu'on nous peint ici.

101. Le cerfeuil musqué.

[*Le cerfeuil musqué croît naturellement dans les Alpes.*]

En Angleterre.

Il n'est point dans le *Synopsis* de Ray¹ ; cependant je suis très sûr de l'avoir trouvé à Wootton² dans des fonds sauvages, très éloignés de tout jardin et de toute habitation.

102. Le cerfeuil.

[*Le cerfeuil (...) croît sans soins dans les pays septentrionaux.*]

Il n'en aurait pas besoin non plus parmi nous : il vient partout où il est semé, pourvu que le terrain ne soit pas trop sec.

103. L'impératoire.

104. Le fenouil tortu.

[*Ces fleurs sont hermaphrodites ; les parties sexuelles consistent en un pistil et cinq étamines, dont une avorte quelquefois.*]

C'est apparemment pour cela qu'on n'en a mis que quatre dans les deux figures ; mais il fallait peindre la règle et dire l'exception, ou du moins ne la peindre qu'une fois.

105. Le maceron.

106. L'aneth.

[*Le fruit qui succède au pistil est composé de deux cotylédons³ ovoïdes et aplatis...*]

On ne saurait employer ici ce mot sans dénaturer toutes les idées que les botanistes y ont attachées, et je doute qu'aucun d'eux en ait jamais fait un pareil usage.

107. Le fenouil.

[*Le fenouil abonde dans les terrains pierreux, et dans les vignes, aux pays méridionaux.*]

Commun dans les vignes aux environs de Paris.

108. Le carvi.

109. L'anis.

¹ Le *Synopsis* présente deux espèces équivalentes aux *Scandix anthriscus* (p. 220) et *Scandix pecten* (p. 207).

² Rousseau y a habité du 22 mars 1766 au 1^{er} mai 1767.

³ Ce mot est souligné par Rousseau.

[Elles (les feuilles) sont divisées en trois lobes, lesquels se subdivisent irrégulièrement en plusieurs dentelures.]

On aurait dû, ce me semble, parler des feuilles radicales, ou du moins en mettre une dans la figure, parce qu'elles sont entières le plus souvent, et par là font caractère.

110.L'ache.

[Les fleurs sont rosacées et hermaphrodites.]

Quoiqu'on ait ici colorié les fleurs, elles sont ordinairement blanches.

111.Le sumac.

112.La viorne.

113.L'hièble.

114.Le sureau.

115.Le tamaris.

[Ce n'est qu'une variété de celui-ci, tamarisc de Narbonne.]

Voilà ce que j'oserai ne pas croire, puisqu'il y a des différences très marquées, même dans sa fructification.

[Son écorce est plus rude, plus grise, rougeâtre en dedans ; les feuilles plus petites, plus menues, et moins épaisses.]

Il devient souvent beaucoup plus grand, et Clusius assure en avoir vu en Espagne dont un homme avait peine à embrasser le tronc.

116.Le lin.

117.L'oignon.

118.La couronne impériale.

[(...) l'arrangement des graines « h ».]

On a oublié la figure des graines qui doit répondre à l'« h »).

119.L'asperge.

[L'asperge se cultive dans les jardins potagers...]

On pouvait dire ici qu'elle est indigène en plusieurs endroits du royaume, entre autres dans l'Île Mognat à Lyon¹, où j'en ai cueilli dans la prairie, et mangé d'excellentes chez le propriétaire et unique habitant de l'île.

[C'est à la couleur de ces stipules qu'on doit s'attacher pour connaître les asperges de la meilleure qualité : il faut choisir celles qui les ont du violet le plus foncé.]

Cette couleur est accidentelle. Elle dépend de la température de l'air et non de la qualité de l'asperge.

¹ L'île rattachée à la Presqu'île par les travaux de Perrache.

120. Le muguet.

[La tige qui porte les fleurs, est enveloppée à sa base par cette même gaine.]

La naissance de cette hampe dans cette gaine, et la forme triangulaire des deux pétioles appliqués de plat l'un contre l'autre méritent le coup d'œil d'un curieux. On retrouve à peu près la même forme de construction dans les pédicules des épis de quelques scirpus.

121. Le sceau de Salomon.

[Les fleurs naissent deux à deux et quelquefois seules dans les aisselles des feuilles...]

Il y en a une autre espèce toute semblable mais un peu plus grande, qui porte plusieurs fleurs attachées à chaque pédicule.

122. L'aloès succotrin.

[On l'obtient (cette plante) dans nos climats par la voie de la culture...]

C'était peut-être ici le lieu de dire un mot des fables qu'on a débitées et que les gazettes propagent encore sur les miraculeuses floraisons de l'aloès.

[L'Aloès tient rang distingué dans la médecine ; mais il doit être administré par une main habile : c'est un bon remède dont l'abus est dangereux ; c'est aux gens de l'art qu'il faut laisser le soin d'en prescrire l'usage, et aux pharmaciens celui d'en faire les préparations.]

Médecins et apothicaires, faites ici la révérence.

123. L'épine-vinette.

124. La patience.

[Le fruit qui succède au pistil est composé de trois valves membraneuses... : au centre de ces valves se trouve renfermée une seule graine.]

Et l'une des trois valves porte ordinairement sur son dos une petite bulbe ou verrue.

[On emploie les racines de patience comme celles de l'oseille, à laquelle on la substitue.]

On lui substitue même l'herbe en Suisse dans nos cuisines. La patience y porte le nom de *chou-gras*. En revanche ils n'en font aucun usage en pharmacie.

125. La paille aquatique.

[Ce fruit est une seule graine, nue, lisse et luisante, attachée par le bas au fond du calice.]

Dans cette paille et dans toutes autres, les pédicules qui portent les fleurs sont tous articulés. Ce caractère générique méritait ce me semble d'être observé, et ne l'a encore été, que je sache, par aucun botaniste.

126. L'oseille longue¹.

[*Rumex scutatus*.]

On s'est ici trompé de titre. L'oseille des jardins à Paris est le *Rumex acetosa* de Linnaeus, *Acetosa pratensis* C.B. Pin : 14. L'auteur aurait pu s'apercevoir de l'erreur dans sa description, puisque les fleurs de sa plante sont dioïques et celles du *Rumex scutatus* hermaphrodites. Ce qui l'a pu tromper est le nom d'*hortensis* donné par C.B. à ce dernier. Mais c'est qu'à Genève et en Suisse l'oseille cultivée dans les jardins n'est pas comme à Paris l'oseille longue, mais l'oseille ronde ou le *Rumex scutatus* commun dans nos alpes.

127. Le colchique.

[*Sa racine est composée de deux tubercules blancs, dont l'un est charnu et l'autre barbu...*]

C'est à dire l'un vieux et l'autre récent.

[*Il est rare de trouver des savants qui se dévouent en quelque sorte pour le bien de leurs semblables, jusqu'à éprouver sur eux-mêmes les effets hasardeux que produisent les plantes vénéneuses et les poisons en général. Il faut au moins autant de courage pour s'y résoudre qu'il en fallut à Alexandre pour boire sans réflexions la médecine présentée par Philippe.*]

Sans réflexion ? C'était donc en étourdi ! Ô modernes, modernes !

128. La grande capucine.

[*Les fleurs naissent indifféremment dans l'aisselle de la feuille ou à côté du pétiole, quelquefois seules et quelquefois deux à deux.*]

Madame² de Linné a remarqué que ces fleurs rayonnent et jettent une sorte de lueur avant le crépuscule³. Ce que je vois de plus sûr dans cette observation est que les dames dans ce pays-

¹ Note de Rousseau : « Sous le titre d'*Oseille ronde* ».

² Lire « Mademoiselle ». Il s'agit de la fille de Linné, Elisabeth-Christina (1743-1782). L'anecdote est racontée par exemple dans les *Observations et mémoires sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts et métiers*, t. 1, Paris, 1773, p. 137.

³ Crépuscule ?

là se lèvent plus matin que dans celui-ci.

129. La lauréole mâle et femelle.

[Les dénominations de mâle et de femelle qu'on a données à ces deux arbrisseaux, ne caractérisent leur sexe d'aucune manière ; et s'ils portent tous deux des fleurs hermaphrodites ; c'est un vieil usage que le temps a respecté, et que nous n'osons détruire dans la crainte de nous ériger en novateur.]

Il est si bien détruit depuis longtemps que c'est une espèce d'innovation de le rétablir. Les auteurs et les jardiniers n'ont même été jamais trop bien d'accord entre eux sur ces dénominations, et par exemple on donne plus souvent le nom *garou* au *thymelaea* qu'à la lauréole ou laurelle.

130. La bistorte.

[La racine, qui a fait donner à la plante le nom de bistorte, par rapport à sa configuration, est ordinairement contournée, torse, et repliée sur elle-même comme un serpent. Ce caractère n'est pourtant pas invariable, car il s'en trouve qui sont pour ainsi dire droites.]

Il fallait cependant dans la figure rendre la configuration de cette racine la plus commune, et de laquelle la plante a tiré son nom.

[Les neuf étamines...]

J'en ai vu rarement même jusqu'à huit.

131. La renouée.

[La renouée est une de ces plantes que la nature semble avoir pris plaisir à semer sous nos pas.]

Cela est très bien dit ; car cette singulière plante ne prospère et fructifie jamais mieux que quand elle est bien foulée aux pieds.

[Le calice, qui tient lieu de corolle à la fleur, pourrait passer pour une corolle lui-même, à cause de la bordure colorée qui orne l'extrémité de la division, il n'est pourtant regardé que comme un calice par les plus grands botanistes.]

Et avec raison, puisqu'il est persistant jusqu'à la maturité du fruit.

[C'est un tube monophylle, divisé profondément en cinq parties. Ces divisions sont disposées sur deux rangs ; les divisions du second rang sont en même nombre que celles du premier : celui-ci est disposé de manière à remplir l'office de calice, si on regardait l'autre comme une corolle.]

Tout ceci n'est pas clairement dit, et ne peut guère s'entendre

que par ceux qui connaissent déjà la structure de la fleur.

[*Cette plante donne des fleurs pendant tout le cours de la belle saison..*]

Et ses graines pendant l'hiver font presque la seule ressource des petits oiseaux.

132. Le sarrasin.

[*Le nom du blé de sarrasin nous fait assez connaître¹ qu'il nous a été apporté d'Afrique.*]

Ce n'est là tout au plus qu'une présomption très légère. On pourrait dire la même chose du blé de Turquie, et l'on se tromperait également. Il est très possible qu'il doive ce nom de sarrasin uniquement à sa couleur.

[*Les paysans du Tyrol en font une bouillie épaisse, connue sous le nom de polenta.*]

J'ignore ce qui se pratique dans le Tyrol ; mais en Italie rien n'est si commun que la *polenta*, et elle se fait avec du blé de Turquie, jamais, que je sache, avec du sarrasin².

[*Nous ne devons pas passer sous silence la nourriture abondante que les abeilles vont butiner sur les fleurs du sarrasin...*]

On aurait pu remarquer à ce sujet que les fleurs de sarrasin répandent une forte odeur de miel.

133. Le paris.

[*Elles (les feuilles) sont ordinairement au nombre de quatre, (...) quelquefois, mais rarement, on n'en trouve que trois, et il est aussi rare que le nombre aille jusqu'à cinq.*]

Je l'avais à six feuilles dans mon herbier³.

[*Les ovaires deviennent par la fécondation autant de loges, qui forment le fruit, lequel est une baie globuleuse.*]

Dans la figure le fruit est dépouillé de son enveloppe, ce que l'auteur aurait dû dire.

134. Le rhapontic.

[*Elles (ces fleurs) sont à pétales.*]

C'est tout le contraire : elles sont *apétales*.

135. La rhubarbe.

[*Ne pourrions-nous pas, comme les Chinois, lui donner les*

¹ Les deux mots « assez connaître » sont soulignés par Rousseau.

² Souvenirs de ses séjours à Turin de 1728-1729 et à Venise de 1743-1744 ?

³ Aucun herbier connu de Rousseau ne contient cette plante.

préparations convenables ?]

Mais il faudrait au moins commencer par bien déterminer l'espèce, et il est maintenant reconnu que ce n'est pas celle-ci qui est la vraie rhubarbe ; mais celle qui porte le nom de *Rheum palmatum*. Celle-ci porte dans Linnaeus le nom de *Rheum undulatum*. À l'égard du nom trivial de *rhabarbarum*, j'ignore s'il se trouve dans ses premières éditions. Mais dans les deux dernières il ne se trouve point, et j'ignore d'où notre auteur l'a tiré¹.

136. La fraxinelle.

[Les folioles sont entières, ovoblongues, terminées en pointe et découpées tout autour comme une scie très fine.]

Ces folioles sont bordées de petites glandules noires, qui rendent la plante facile à connaître au premier coup d'œil.

[Chaque capsule (...) renferme deux à trois graines noires et luisantes.]

On pourrait ajouter que l'élasticité² de ces capsules les fait ouvrir par la grande chaleur et lancer leur graine avec bruit, et bien plus impétueusement que la balsamine. Le buis fait encore la même chose à peu près. Le concombre sauvage fait plus, il vous mouille et vous inonde en même temps d'une eau acre et mordicante qui fait cuire les yeux.

[Les fruits sont hérissés d'une infinité de poils courts, semblables à ceux de la tige : toutes ces parties sont couvertes d'huile essentielle, et inflammable au point que si l'on en approche une flamme dans les temps secs, elle prend feu comme l'esprit de vin, sans pourtant consumer la plante.]

Cet effet n'a lieu que faiblement et rarement dans ce climat ; mais il est surprenant en Provence.

137. La rue.

[Elles (ses tiges) portent à leur sommet des fleurs rosacées, composées de cinq pétales.]

Plus souvent quatre.

138. La saxifrage.

[Les parties sexuelles consistent en dix étamines et un pistil...]

L'auteur ne compte jamais qu'un pistil dans ces sortes de cas :

¹ À la page 531 de *SP* que Rousseau a indiquée, nous trouvons « Rhabarbarum » comme le nom de genre.

² L'élasticité ?

mais il y en a certainement deux dans la saxifrage, lesquels sont bien séparés, et bien évidents quand le fruit approche de la maturité ; cela se voit encore mieux dans d'autres espèces du même genre.

Si avant que d'examiner l'ouvrage j'avais lu ses définitions des termes, je n'aurais point fait cette note ; mais je l'ai corrigée ailleurs¹.

139. La saponaire.

[Il leur succède (à ces fleurs) une capsule oblongue, enveloppée dans le calice, où l'on trouve les semences menues, presque rondes, et en grand nombre.]

Quoiqu'il soit ici parlé de capsule, comme elle n'est point exprimée dans la figure, on pourrait, sur le tour de la phrase et sur la figure même, penser que les graines n'ont point d'autre enveloppe que le calice, si l'on n'avertissait ici du contraire.

140. L'œillet.

[L'œillet est originaire des îles Moluques...]

Ceci m'a bien l'air encore d'un quiproquo. Cela est vrai du clou de girofle, qui s'appelle aussi *caryophyllus* ; mais quant à notre œillet, quoique Ruellius et Cordus² soutiennent qu'il n'a pas été connu des anciens, d'autres savants critiques ne sont pas de leur avis ; on sait d'ailleurs que l'œillet simple est indigène en plusieurs lieux de l'Apennin et des Alpes, et qu'on le cultivait en Europe longtemps avant que l'existence des Moluques y fût connue.

[(...) on les multiplie plus souvent par les marcottes que l'on sépare des pieds, que par la graine ; car les fleurs qui viennent

¹ Voir le n° 4. Voici la définition du pistil dans l'« Introduction à la botanique » : « Pistil est l'organe féminin de la fructification, il est composé du germe du style et du stigmate. Le stigmate reçoit la poussière prolifique du sommet des étamines et l'a transmet par le style dans l'intérieur du germe pour féconder les ovaires. Suivant le système de Von Linné la fécondation des plantes ne peut s'opérer que par le concours indispensable des deux sexes et l'acte de la fructification n'est plus que celui de la génération : les filets des étamines sont les vaisseaux spermatiques, les anthères sont les testicules, la poussière qu'elles répandent est la liqueur séminale, le stigmate devient la vulve, le style est la trompe ou le vagin et le germe fait l'office d'uterus ou de matrice ». Rousseau a repris cette définition pour l'article « Pistil » de son *Dictionnaire de botanique*.

² J. Ruel, *De natura stirpium libri tres*, Paris, 1536, p. 140 ; V. Cordus, *Annotationes in Pedacii Dioscoridis Anazarbei de medica materia libros V*, Strasbourg, 1561, p. 196.

sur les pieds élevés de graine deviennent sauvages, et donnent des fleurs plus petites et variées, mais moins odorantes et simples...]

Preuve bien claire que la beauté de cette fleur est due en partie à la culture, et que celle qu'on trouve dans les montagnes n'en diffère pas essentiellement.

141. Le cotylédon.

[Le nombril de Vénus se rencontre ordinairement sur les rochers humides et parmi les débris des vieux édifices.]

Mais seulement dans les lieux montagneux, car je doute qu'il se trouve en aucun pays de plaine.

[Cette fleur est monopétale ; c'est un tube (...) au fond duquel il se trouve un nectar...]

Je croirais qu'il faut dire *nectaire*. Nectar est la liqueur, et nectaire le vase qui la contient.

142. L'orpin.

143. Le phytolacca.

144. Le cabaret.

[Le cabaret croît naturellement sur les Alpes, sur les montagnes du Bugey, en quelques endroits de la Lorraine, du Dauphiné, de l'Auvergne et du Languedoc.]

Nous l'avons cherché inutilement à Saint-Maur¹, où l'on dit cependant qu'il se trouve.

[(...) des péduncules.]

Je crois que l'harmonie de chaque langue exige qu'on dise *pedunculus* en latin et *pédicule* en français.

145. Le pourpier.

[(...) un style qui se divise en quatre stigmates.]

On en a mis cinq dans la figure.

146. La salicaire.

[(...) les étamines qui sont ordinairement en même nombre que les pétales : elles sont l'alternative avec eux...]

La figure montre la disposition des étamines mieux que le discours ne l'explique.

147. L'aigremoine.

[(...) des fleurs à cinq pétales, rangées en grappes.]

Plutôt en épis.

148. L'euphorbe.

¹ Saint-Maur-des-Fossés, au sud-est de Paris.

149. L'épurga.
150. La petite ésule.
 [*Les étamines sont enfermées dans la fleur : elles sont plus courtes que le tube, et leurs anthères sont testiculaires.*]
 Une remarque à faire est que les étamines ne se développent que successivement, et qu'il n'en paraît guère à la fois que trois ou quatre.
151. La joubarbe.
 [*Le pistil est composé de douze à quinze ovaires...*]
 Ordinairement en même nombre que les étamines.
152. Le myrte.
 [*Ces baies sont connues sous le nom de myrtilles.*]
 Cela étant, il serait bon pour éviter l'équivoque d'ôter ce nom aux vraies myrtilles qui se mangent, et qui sont les fruits du *Vaccinium myrtillus*, arbrisseau très connu dans les pays de montagnes.
153. Le grenadier à fruit.
154. Le pêcher.
155. L'amandier.
156. Le merisier.
157. Le prunier.
 [*Le prunier est originaire de Syrie et de Dalmatie ; il est naturalisé depuis longtemps dans nos climats.*]
 Il est sans contredit indigène dans toute l'Europe. Le *Prunus insititia* et le *Prunus domestica* sont une seule et même espèce qui varie uniquement par la greffe et par la culture.
158. Le pommier.
159. Le cognassier.
160. L'ulmaria.
 [*Elle (la reine des prés) vient sans culture dans les prés.*]
 Surtout aux bords des ruisseaux.
161. Le rosier sauvage.
 [*Ce calice accompagne les ovaires jusqu'à leur maturité ; à mesure que les ovaires mûrissent le calice se gonfle et perd sa couleur.*]
 Il est clair que la rose est une fleur supère, où l'ovaire est au-dessous du calice et de la corolle. Mais ici l'auteur donne le nom d'*ovaires* aux semences mêmes contenues dans le fruit. Tout cela ne me paraît pas suffisamment développé.
 [*Quelques botanistes prétendent que chaque graine en*

particulier est un fruit elle-même.]

Voilà encore une idée qui demanderait explication. Qu'entend-on par ce mot de fruit appliqué aux graines ? Entend-on que ces graines sont autant de capsules où sont enfermées d'autres graines ? La chose n'est pas impossible, et nous en avons un exemple bien mémorable dans le guettarda, où ce que Linnaeus lui-même a pris pour les graines se trouve être des capsules qui les contiennent, et qu'une plus grande capsule enfermait¹. La chose est bien facile à vérifier dans le gratte-cul ; mais quand cela serait, encore faudrait-il renverser toutes les idées reçues pour donner à chacune de ces capsules contenues dans le péricarpe le nom de *fruit*. Cette description est pleine d'acceptions nouvelles qui demanderaient autant de nouvelles définitions.

162. Le fraisier.

[Le calice est un tube évasé divisé en dix feuilles.]

Plus grandes et plus petites alternativement.

162bis. L'argentine.

[Il (le calice) est d'une seule pièce, partagée en dix divisions qui paraissent disposées sur deux rangs : celles du premier rang sont unies, ovales et terminées en pointe ; celles du second rang sont l'alternative avec les premières.]

Ces dispositions du calice en compartiments alternatifs, se voient aussi dans la fraise, dans la tormentille, et dans d'autres icosandres.

163. La quinte-feuille.

[On l'employait (la quinte-feuille) du temps d'Hippocrate, pour guérir les fièvres.]

Apparemment ce n'est plus la mode.

164. La tormentille.

[La tormentille.]

Ajoutez dans la tormentille le quart en sus de toutes les parties de la fructification, vous aurez la quinte-feuille. Retranchez dans la quinte-feuille la cinquième partie de la fructification, vous aurez la tormentille, sauf toutefois, dans l'espèce, la différence du port et de la foliation, différence bien petite et presque nulle dans le *Potentilla verna*.

[Les étamines sont attachées sur les bords du tube du calice.]

¹ *SP*, p. 1408-1409.

Il me semble que le calice n'a point de tube, ni petit ni grand. Il aurait fallu dire que les étamines sont attachées au réceptacle à côté des pétales et sur les bords du calice.

165. La benoîte.

[Elle (sa racine) répand une odeur de girofle, ce qui a fait donner par Pline le nom de caryophyllata.]

Pline n'a point, que je sache, parlé de cette plante ; à moins que ce ne soit celle dont il parle sous le nom de *geum* renouvelé par Linnaeus¹. Mais quant au nom de *caryophyllata*, il est moderne et ne se trouve dans aucun ancien. Eh comment s'y trouverait-il ? On l'a donné à cette plante parce que sa racine sent le girofle. Or le girofle n'était pas connu des anciens. J'avoue, cependant, que Pline, Livre 12, parle d'un caryophyllon qu'il dit se trouver aux Indes², mais je ne crois pas que personne retrouve notre girofle dans la courte description qu'il en fait.

166. La chélidoine.

[Le pistil devient, en mûrissant, une silique longue...]

Sans la forme différente du fruit, la chélidoine serait un pavot.

167. Le pavot cornu.

168. Le coquelicot.

[L'extrémité du pétale est membraneuse, sa couleur est d'un si beau rouge que les efforts de l'art ne peuvent parvenir à en rendre l'éclat ; ils sont attachés au-dessous de l'ovaire, au pédicule même qui supporte la fleur]

On aurait dû peut-être faire mention de l'extrême caducité des pétales, qu'il est presque impossible de conserver attachés à la fleur.

169. Le pavot noir.

[Elles (les fleurs) sont d'abord pendantes, comme on le peut voir à la figure.]

Elles sont pendantes avant leur épanouissement, elles se redressent à la floraison.

[Dans les provinces où la culture de cette plante forme une branche de commerce, le peuple la substitue à l'huile d'olive dans les aliments, sans qu'il paraisse en résulter aucun accident. Quoi qu'il en soit, cet usage est interdit dans la

¹ *SP*, p. 716-717.

² Plinius, *Historiae naturalis libri XXXVII*, Paris, 1723, t. 1, p. 659.

capitale...]

Je ne sais comment cela se fait, mais on ne vend chez les épiciers de Paris sous le nom d'huile d'olive que de l'huile de pavot. Elle n'est pas aussi agréable au goût que celle dont elle porte le nom, mais elle est tout aussi saine.

170. Le pavot blanc.

[(...) il (l'opium) peut récréer la lassitude, égayer la mélancolie, soulager la douleur ; et, causant aux nerfs un étourdissement qui les réveille...]

Un étourdissement qui réveille n'est pas une expression facile à entendre.

[Au reste, la propriété enivrante et destructive de l'opium a fait recourir à cette drogue quelques-uns de ces insensés qui brisent volontairement les liens de leur existence, et qui s'imaginent que le froid mortel circulant pesamment dans leurs veines avec l'opium, les dérobera insensiblement au fardeau de la vie, en leur épargnant l'horreur des approches de la mort. Ce moyen ne leur a pas réussi.]

Il fallait ajouter que lorsqu'il ne réussit pas, il laisse très souvent l'infortuné qui l'a tenté, pour le reste de sa vie, dans un état pire que la mort.

171. Le nénéphar.

172. Le tilleul.

173. Le ladanum.

[C'est une plante très vivace, ou petit arbrisseau, dont la tige s'élève d'environ huit pouces. Il y a lieu de croire qu'elle parvient à une hauteur plus considérable dans les climats où elle croît naturellement...]

De deux à trois pieds selon la relation de Tournefort¹.

174. L'hélianthème.

[Toute la fleur repose dans le calice, lequel est composé de trois feuilles persistantes.]

Dans le genre des *cistes* le calice est composé de cinq feuilles. Mais dans la plupart des espèces et particulièrement dans celle-ci, deux de ces feuilles sont beaucoup plus petites que les trois autres, et alternent avec elles. Cette inégalité fait un des caractères du genre.

¹ J.P. de Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant*, Lyon, 1717, p. 92. Voir aussi le quatrième des *Extraits de livres de botanique*.

175. La pivoine.

[*La Pivoine est originaire du Mont Ida : on la rencontre aux environs de Montpellier.*]

Et dans les montagnes de Suisse.

176. Le pied-d'alouette.

[*Sa tige (du pied-d'alouette des jardins) est beaucoup plus haute...*]

Et moins rameuse, en quoi les deux figures sont à contresens.

[*On a représenté le pistil et une des étamines plus grands que nature.*]

Les graines, dont le discours ne parle point, sont représentées en « d ».

177. La staphisaigre.

177bis. Le napel.

[*Le napel croît naturellement dans quelques montagnes de la Suisse, au Pays des Grisons, et en Bavière.*]

Et sur le Mont Pilat.

[*Les Anciens ne nous ont pas laissé un exemple de modération dans l'usage qu'ils faisaient de cette plante à la guerre : le suc de sa racine aiguisait leurs flèches, et leurs cruelles mains lançaient avec le fer le poison et la mort.*]

Ne dirait-on pas à cette tournure que c'était une pratique commune parmi les anciens ? Quand nous le serons devenus, nos descendants qui se croiront plus sages, parce qu'ils seront peut-être encore plus bavards, ne manqueront pas de dire. Ah les mauvaises gens que nos ancêtres ! Ils mordaient leurs balles afin que les plaies fussent incurables, et qu'aucun blessé ne put échapper à la mort.

178. L' anthora.

179. L' ancolie.

[*Chacune de ces fleurs est composée de cinq pétales et de cinq nectars...*]

Je crois qu'on doit les appeler *nectaires*. *Nectaire* est le vase et *Nectar* la liqueur¹.

180. La nielle.

181. La clématite.

182. L' éclairette.

[*On a représenté de grandeur naturelle les étamines, le calice*

¹ Voir n° 141.

ouvert et le pistil, et le fruit qui succède au pistil « d ».]

Dans cette figure « d », le calice paraît composé de quatre feuilles, parce que l'enlumineur a mal-à-propos teint en vert une des capsules du fruit qu'il a prise pour une feuille du calice. Les trois autres même sont si petites qu'elles pourraient bien n'être encore qu'autant de capsules.

[On la pile (cette plante) et on l'applique sur les hémorroïdes et les écrouelles.]

Elle ne pouvait manquer de guérir des unes et des autres par vertu signative¹ ; vu que les tubercules de ses racines en ont la figure.

183. La renoncule scélérate.

[Son action sur les bestiaux n'est pas aussi bien avérée ; mais nous croyons, ainsi que beaucoup d'observateurs, que c'est au moins une nourriture nuisible pour eux.]

Les chèvres en mangent impunément ; mais les brebis ni les vaches n'y touchent point, à moins d'une extrême faim.

184. Le bassinet rampant.

[La renoncule des prés, que plusieurs botanistes ont nommée la renoncule-grenouillère ; le bassinet rampant et le bouton d'or² ...]

Le bouton d'or est une autre espèce, et ne rampe pas.

[Voyez dans la planche les étamines « b », le pistil « c », le fruit « d » et la graine « c », représentés de grandeur naturelle.]

Nota que la graine est représentée plus grosse que le fruit. Je me trompe, c'est le faux renvoi « d » qu'on voit à côté qui en est cause. Le vrai renvoi « d » est plus haut dans la plante même, et tout est bien.

[(...) la culture l'a (cette plante) transportée avec succès dans les jardins d'ornement.]

Je n'y ai jamais vu celle-là qu'en mauvaise herbe, et je doute qu'on l'y cultive.

*[La culture de cette plante en a procuré une variété double, connue sous le nom de bouton d'or, ainsi que les variétés doubles de la renoncule-bassinet, *Ranunculus polyanthemos*, et de la renoncule âcre, *Ranunculus acris*.]*

¹ Qui concerne la théorie des signatures.

² Les trois derniers mots sont soulignés par Rousseau.

Il y a ici plusieurs quiproquo. 1° Le bouton-d'or n'est point une variété du bassinet rampant, mais une espèce très distincte. 2° Le *Ranunculus polyanthemos* n'est point non plus une variété du *Ranunculus repens*, mais une autre espèce à feuilles, plus découpées. 3° Enfin le bouton d'or et le *Ranunculus acris* ne sont exactement que la même plante.

185. L'hellébore noir.

[*Les fleurs naissent à l'extrémité des tiges, solitaires ou disposées en corymbe.*]

En corymbe ? Je ne sache pas. Quelquefois on voit deux fleurs, rarement trois sur la même tige. Mais pas au-delà.

186. L'hellébore vert.

[*Les fleurs composées de cinq feuilles disposées en roses, arrondies et verdâtres, paraissent à la fin de l'hiver.*]

Portées le plus souvent deux ou plusieurs sur chaque tige.

187. Le pied de griffon.

187bis. La bugle.

[*Les quatre graines succèdent aux ovaires.*]

N.B. La figure ne représente pas le jet rampant qui part ordinairement du collet de la racine ou de l'aisselle d'une des premières feuilles. Ce jet peut manquer à quelques individus, mais il se trouve au plus grand nombre, il fait le plus saillant des caractères distinctifs de l'espèce, et justifie le nom trivial, qui sur la figure paraît très mal appliqué.

188. L'ivette.

[*L'ivette, ou ive musquée.*]

L'auteur se trompe ici ; l'ivette et l'ive musquée sont deux plantes différentes.

[*Les rameaux sortent des aisselles des feuilles, et portent les mêmes caractères que la tige.*]

N.B. Omission dans le texte. Les fleurs sont de même axillaires, et communément solitaires.

189. Le marum.

190. La sauge des bois.

[*(...) de nos jours, un célèbre botaniste (M. Linné) a rangé parmi les sauges, salviae, l'ormin, l'orvale, la toute-bonne des prés...*]

C'est qu'en effet toutes ces plantes sont du même genre ; mais il a conservé à chaque espèce le nom qu'elle avait auparavant.

[*On a dit, avec raison, qu'il serait avantageux d'adopter une*

nomenclature universelle, quelle qu'elle soit.]

Elle l'est. Par toute l'Europe, hors la France, il n'y a plus qu'une nomenclature, et il n'y a point de plante connue sur laquelle avec deux mots seuls, sans phrase sans synonymie, les botanistes de toutes les contrées ne s'entendent entre eux aujourd'hui. Les Français seuls s'obstinent à conserver l'ancien jargon pharmaceutique, ou du moins les phrases de Tournefort que ce grand botaniste abandonnerait lui-même s'il revenait à présent. Ce qu'il y a de plaisant est que les phrases de Tournefort étant presque toutes tirées de Gaspard Bauhin, tout l'honneur qu'en cela les Français veulent faire à leur compatriote remonte à un Suisse en toute équité¹.

191. Le scordium.

192. La germandrée.

193. Le polion.

194. La sarriette.

195. L'hysope.

[L'embryon repose au fond de ce calice ; il est composé de quatre ovaires distincts qui deviennent autant de graines.]

On aurait dû, ce me semble, avertir ou dans la figure ou dans le discours que les fleurs de l'hysope se contournent communément d'un seul côté. Quoique cette remarque ne soit pas sans exception, elle est assez constante pour faire caractère, et très commode aux commençants pour distinguer l'hysope au premier coup d'œil.

196. La cataire.

197. La lavande.

198. Le stoechas.

199. La menthe à épi.

200. La menthe poivrée.

[Les Anglais cultivent cette plante...]

Il est vrai qu'ils la placent dans leurs jardins ; mais elle est abondante et naturelle dans leur pays, comme ici la menthe bâtarde.

[La même corolle est représentée ouverte, et laisse voir les étamines...]

Il fallait dire, *les quatre étamines*, car la figure n'en montre que trois.

¹ Voir l'« Introduction » du *Dictionnaire de botanique*.

201. Le pouliot.

[*Les fleurs sont verticillées ou rangées par étages...*]

Les verticilles des fleurs sont d'ordinaire bien plus nombreux et serrés qu'ils ne sont marqués dans la figure.

[*(...) le pouliot-thym (...) qui lui (au pouliot) ressemble beaucoup.*]

Pas trop, ce me semble ; car elle est droite et velue, et le pouliot est glabre et rampant.

202. Le lierre terrestre.

[*On a peint de grandeur naturelle le pétale ; le même ouvert pour laisser voir les quatre étamines.*]

Qu'on ne voit point dans la figure et qui sont pourtant le caractère du genre.

[*Nul botaniste n'est-il plus digne que cet homme célèbre (Linné) d'introduire des nouveautés dans la science qu'il a si fort illustrée.*]

Il fallait une refonte générale dans la nomenclature, devenue absolument barbare insupportable et inintelligible. Linnæus a entrepris cette refonte qu'il était peut-être seul capable d'exécuter. Il a rendu compte de son travail et de ses raisons au public, qui a presque unanimement adopté sa réforme. Elle n'est pas parfaite et sans faute, puisque c'est l'ouvrage d'un homme, mais les grandes lumières qu'elle a déjà jetées dans la botanique suffisent pour en faire sentir le prix. Elle est établie et généralement reçue, il ne s'agit plus d'y toucher que pour l'établissement des nouveaux genres à mesure qu'on en découvrira. Une seconde refonte fût-elle meilleure que la sienne ne serait jamais aussi universellement adoptée, et ne servirait qu'à rejeter la botanique dans ce labyrinthe obscur de nomenclature et de synonymie, dont ce grand homme a eu tant de peine à la tirer¹.

202bis. Le lamier, ou ortie blanche.

[*Son odeur est aussi moins fétide que celle des autres orties.*]

Comment peut-on, dans un ouvrage destiné à l'instruction, adopter sans réclamation des noms donnés par la plus crasse ignorance, et compter ainsi parmi les orties une plante qui n'y a pas le moindre rapport ? Au reste, ce ne sont point les orties qui sont fétides, mais bien les lamium sans excepter celui-ci.

¹ Voir l'« Introduction » du *Dictionnaire de botanique*.

203. La bétouine.
 [*Les fleurs naissent, au sommet des tiges, disposées en épi.*]
 Lequel d'ordinaire est obtus et tronqué par le haut.
204. L'ortie morte.
205. La ballote.
 [*La ballote dont la tige est couverte d'une sorte de laine blanche, croît en Sibérie.*]
Ballota lanata, fleur blanche, feuilles de groseillier.
206. Le marrube.
 [*(...) le calice (...) est divisé depuis cinq jusqu'à des dents minces et aiguës.*]
 Dans d'autres espèces le calice n'a que cinq dents, mais dans celle-ci il en a constamment davantage.
 [*Toute la plante rend une odeur aromatique, forte et agréable.*]
 Et très semblable à celle de la pomme reinette.
207. L'agripaume.
208. La moluque lisse.
 [*Jusqu'à la raison, cette faculté de l'âme, dont nous sommes si fiers, tout varie en nous avec les climats : la couleur, la forme et le naturel des différents peuples semblent dépendre de l'air qu'ils respirent, de la nourriture qu'ils prennent, et de la température des pays qu'ils habitent. L'immortel Montesquieu [semble] avoir puisé dans Hippocrate et dans Bodin, le beau système de l'influence des climats ; mais peut-être a-t-il un peu trop généralisé les conséquences morales qu'il fait découler de ce principe physique. On ne saurait en effet l'adopter sans beaucoup de modifications ; car des causes étrangères et des institutions politiques, ont pu souvent aider ou détruire, augmenter ou affaiblir l'influence du climat sur les hommes.*]
 C'est ce qu'il a dit aussi mille fois ; mais personne n'a voulu l'entendre¹.
209. Le dictame de Crète.
210. L'origan.
211. La marjolaine.
212. Le serpolet.

¹ Dans *Les Confessions*, Rousseau écrit : « Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les éléments, les aliments, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine, et sur notre âme ; par conséquent tout nous offre mille prises presque assurées, pour gouverner dans leur origine les sentiments dont nous nous laissons dominer » (*OC I*, p. 409).

213. Le thym.

214. La mélisse.

[(...) au fond du calice représenté ouvert, divisé en cinq segments...]

Inégaux et presque labiés.

[*Forestus recommande la mélisse pour les palpitations de cœur et pour les défaillances ; Rondelet pour la paralysie, le mal caduc et les vertiges.*]

Chaque auteur la gratifie d'une vertu. C'est comme les fées marraines dont chacune douait la filleule de quelque beauté ou qualité particulière.

214bis. Le calament.

Les feuilles et les fleurs sont trop petites dans la figure, de sorte qu'elle ressemble au *Melissa nepeta* plutôt qu'au vrai calament. Au reste, ces deux plantes varient si fort et sont entre elles si ressemblantes que Crantz doute avec raison si l'on doit les séparer¹.

215. La mélisse bâtarde.

216. Le basilic.

[*Les fleurs sont labiées ; chacune d'elles est un tube menu à sa base, évasé à son extrémité, partagé en deux lèvres inégales, dont la supérieure est légèrement crénelée, et l'inférieure est partagée en trois divisions, dont la mitoyenne est découpée en cœur.*]

Pour qu'on entende bien cette description, il fallait ajouter que la fleur du basilic est renversée, comme cela se voit par la situation et l'inflexion des étamines ; en sorte que la lèvre supérieure est en bas et la lèvre inférieure en haut.

217. La brunelle.

[*Le nom de brunella...*]

C'est là l'étymologie donnée par G. Bauhin et par Tournefort² ; mais le nom *prunella*, qui ne paraît pas moins ancien, peut bien la rendre douteuse.

218. L'euphrase.

[*Quoique ces fleurs soient partagées en deux lèvres, elles n'ont*

¹ Dans H.J.N. von Crantz, *Instituiones rei herbariae* (Vienne, 1766), nous trouvons *Melissa calamintha* et *Melissa nepeta* (t. 1, p. 539), comme dans *SP*, p. 827-828.

² Les références à Bauhin et à Tournefort sont indiquées, par Regnault, à côté du nom linnéen « *Prunella vulgaris* ».

point été rangées parmi les fleurs labiées.]

Et ne devaient point l'être. Cette division des fleurs en gueule en deux sections ; savoir les labiées et les personées, qu'on semble attribuer ici à M. Adanson¹ a été établie avant lui par Tournefort, et il a fort bien rangé l'euphrase dans la seconde, comme ont fait après lui tous les autres botanistes sans exception. *Personnati flores*, dit-il, *à labiatis differunt capsula seminum, quae a calyce omnino diversa est, cum labiatorum capsula prius fuerit calyx florum*².

[Elle (l'euphrase) est estimée propre à éclaircir, fortifier, et même rétablir la vue.]

Ce n'est point le sentiment de M. Adanson, à beaucoup près. Voyez ce qu'il en dit, *Familles des plantes, Tome II. p. 205*³.

219. La cymbalaire.

[Cette coque est divisée en deux capsules ou loges « e »...]

Cet « e » se trouve deux fois dans la figure. L'une dans le bas pour montrer la capsule du fruit que la figure ne représente aucune sorte, et l'autre plus haut pour montrer le pistil et le calice dont le discours ne dit rien du tout.

220. La fausse velvete.

Il est bon de remarquer que la vraie velvete (*Antirrhinum elatine*) est une espèce différente de celle-ci, quoique assez ressemblante. Elle est du même genre, elle a les fleurs à peu près de même couleur et de même figure, elle se couche et rampe à terre comme elle, sa tige et ses feuilles sont également velues, les feuilles sont alternes de même et très près à près ; mais elles ont néanmoins une différence très marquée et qui saute à l'œil, c'est d'être acuminées des deux côtés à leur base, taillées en fer de pique, et d'ailleurs plus pointues et plus allongées que celles de cette plante-ci, qui même ne sont pas assez arrondies dans la figure ; aussi Tournefort la nomme-t-il

¹ Regnault dit, juste après la phrase en question, « M. Tournefort les a mises dans la classe des fleurs irrégulières d'une seule pièce, et M. Adanson les fait entrer dans la famille des personées ».

² *INST*, p. 158.

³ Voici ce que dit Adanson : « L'eufraise est amère, et passe mal à propos pour un spécifique dans les ophtalmies, et pour prévenir les cataractes. On reviendra sans doute peu à peu de son usage intérieur, lorsqu'on aura un plus grand nombre d'exemples du dérangement et des désordres qu'elle cause à la longue à l'estomac, et de ses mauvais effets dont je ne suis pas le seul témoin » (*FP*, t. 2, p. 205).

- à feuilles de numulaire¹.
221. La linaires.
 [La linaires commune, ou lin sauvage.]
 Cette dénomination est mauvaise, attendu qu'il y a d'autres lins sauvages qui ne sont point des linaires.
222. Le muflaude.
 [Cette plante croît communément dans les campagnes, aux lieux incultes et dans les vignobles.]
 Mais plus communément encore dans les crevasses ou fente des murs de terrasse.
223. La scrophulaire.
224. La digitale.
 [Les fleurs naissent au sommet de la tige rangées en épi...]
 Ces fleurs sont *secondaires*, pour parler en terme de botanique, c'est-à-dire tournées et pendantes d'un seul côté, ce qui de loin donne à cette superbe plante l'apparence d'un étendard.
225. L'agnus castus.
226. L'acanthé.
227. Le cresson alénois.
228. La passerage.
 [(...) plusieurs feuilles radicales, grandes, amples, ovales, dentelées tout autour en manière de scie...]
 Les bords de la feuille sont d'ordinaire tellement roulés ou repliés, que la dentelure ne s'aperçoit guère que par ceux qui savent déjà qu'elle y est.
229. Le tabouret.
 [Le même « f » (le fruit) est ouvert et renferme des semences menues qui s'attachent des deux côtés d'une nervure qui traverse les valves.]
 La figure « f » n'est pas bien faite, et représente mal l'intérieur du fruit.
230. L'herbe aux cuillers.
 [L'herbe aux cuillers, qu'on appelle aussi le cran.]
 Prenons garde encore ici aux équivoques. Ce qu'on appelle en diverses provinces et même à Paris le *cran* est bien un *cochlearia*, au moins dans le système de Linnaeus ; mais ce n'est pas le vrai *cochlearia* dont il s'agit dans cet article : c'est le *Cochlearia armoracia*, autrement appelé *raifort*, dont on

¹ INST, p. 169.

mange la racine ratissée en guise de moutarde.

[Quand cette plante est fraîche, on la mange seule, ou en salade.]

Une salade de cochlearia doit être une chose immangeable.

[(...) nous ajouterons que cette plante n'a pas été connue de Dioscoride, et qu'on a cru la reconnaître dans deux plantes différentes dont Pline parle sous les noms de telephium et de britannica. Ce n'est là qu'une conjecture.]

Et même bien peu vraisemblable : car cette plante, comme l'ont remarqué Gesner et Lobel a très peu de rapport au telephium de Pline, et moins encore au britannica¹.

231. Le raifort sauvage.

232. Le thlaspi de Crète.

[Ses feuilles ressemblent à celles de l'ibériette, ce qui a déterminé en partie M. Linnaeus à la transplanter du genre des thlaspi où Tournefort l'avait placée à celui de l'ibériette.]

Ce n'est point la figure des feuilles qui a déterminé Linnaeus à cette transposition, mais celle de la corolle, laquelle au lieu d'être régulière comme dans le thlaspi a les deux pétales extérieurs plus grands que les autres, ce qui est le caractère de l'ibéris.

233. Le cresson des prés.

[Ces siliques, comme l'a dit Tournefort, ont cela de particulier que leurs lames se recoillant par une espèce de ressort, se roulent en volute et répandent les semences de part et d'autre avec assez de force.]

Il fallait donc mettre cette révolution des valves dans la figure, ainsi qu'a fait Tournefort².

234. La roquette sauvage.

235. Le vélar.

236. Le barbarea.

237. L'alliaire.

238. La giroflée jaune.

[On en compte jusqu'à trente-quatre espèces.]

Est-ce bien sûr que de ce grand nombre de variétés, plusieurs n'aient pas pour espèce mère l'autre giroflée des jardins,

¹ Il est difficile de retrouver la source de cette information. Les britannica et telephion sont décrits dans Plinius, *Historiae naturalis libri XXXVII*, Paris, 1723, t. 2, p. 375 et 439.

² *INST*, t. 2, table 109.

Cheiranthus incanus ? Ce qui m'a fait naître ce doute, ou qui m'y confirme, est que je vois aussi ce nombre de trente-quatre dans les variétés de l'une et de l'autre dont Tournefort a donné la liste¹.

239. Le navet.

[On le mange seul assaisonné de différentes manières ; et, quoiqu'il soit un peu venteux, c'est une nourriture assez saine. Le navet est aussi d'une grande ressource pour nourrir les bestiaux.]

Le laconisme de cet article sur la culture, joint à la synonymie employée au titre me confirme ce que j'ai dit à l'article *rave*² qu'on avait pris le navet pour elle. J'ai vu par toute l'Angleterre d'immenses champs de navets destinés à la pâture des bestiaux. Je ne me souviens pas d'y avoir vu jamais un seul champ de raves.

240. Le chou rouge.

[Toutes les espèces de chou sont propres pour les maladies de poitrine, mais on préfère le chou rouge pour la tisane et les bouillons qu'on prescrit aux pulmonaires.]

Quel dommage que les apothicaires nous aient drogué ce bon chou ! Il serait le meilleur pour les cuisines, et on le préfère avec raison dans mon pays à tous les autres.

241. Le chou blanc.

[Les Allemands, surtout, et les Hollandais en font un grand usage.]

Les Suisses encore plus, et toutes leurs montagnes sont pleines de choux bien plus savoureux que ceux de la plaine.

[Quelques curieux sont parvenus (...) à obtenir de nouvelles espèces de choux fort agréables à la vue par la variété des couleurs dont les feuilles se chargent.]

On en peut voir l'effet aux Tuileries, à droite en sortant par le pont tournant, à la porte du Suisse.

242. La roquette.

243. La moutarde.

[Le fruit ou silique « e »...]

Cette figure « e » manque dans la planche. Au reste la grande figure de la planche même avec ses siliques ressemble à la

¹ *INST*, p. 220-222.

² Voir n° 244.

sanve beaucoup plus qu'à la vraie moutarde.

244. La rave.

[*Celle (la racine) du radis (a) est ordinairement ronde... Celle de la rave (...) est longue...*]

En Suisse, en Savoie et dans plusieurs provinces de France on ne connaît sous le nom de *rave* que le navet rond, et sous celui de navet que le navet long. La *rave* s'appelle *raifort* ; le raifort s'appelle *cran* ou *meredic* du nom allemand. J'ai vu des gens de diverses provinces disputer longtemps sans s'entendre, faute d'être au fait de cette synonymie. C'est à Paris que la première erreur est née : car le nom de rave appartient généralement et de toute ancienneté au navet rond. Gaspard et Jean Bauhin le lui donnent, et Linnaeus en a fait son nom trivial. Je ne suis pas sans soupçon que toute la partie de cet article qui traite de la culture appartient à la rave savoyarde, et non pas à celle de Paris¹.

245. Le pastel.

246. La geranium cicutin.

[*Cette plante, qu'un botaniste appelle le Géranium musqué...*]

Le *Géranium musqué* est une autre espèce, mais très ressemblante.

[*L'illustre Tournefort a compté soixante-dix espèces de geranium ; Linnaeus en décrit cinquante-sept...*]

D'où vous conclurez, ainsi que de la lecture de M. Adanson², que l'illustre Tournefort a bien plus connu de plantes que n'a fait Linnaeus. Notez que Tournefort était mort, et Linnaeus vivant quand cela s'écrivait ainsi.

247. L'herbe à Robert.

[*Les feuilles sont opposées à la tige...*]

Cette expression, dont l'auteur se sert souvent, est équivoque et ne rend pas bien son idée. Il veut dire que les feuilles de la tige sont opposées, quoique celles des branches ne le soient pas toujours.

248. Le pied de pigeon.

[*Geranium rotundifolium.*]

Je serais embarrassé, je l'avoue, de dire en quoi cette espèce ici

¹ Voir n° 239. Là, au-dessus des noms latins indiqués, Rousseau note : « *Rapa sativa rotunda, oblonga, C. B. P. 91, 92. L. S. P. Brassica rapa. L. 931* ».

² *FP*, t. 1, p. CXVI *sqq.*

décrite et dépeinte diffère du *Geranium molle*.

[*Quelques personnes nous ont reproché un peu d'inégalité dans la manière dont nos explications sont rédigées. Il s'est trouvé des articles beaucoup plus courts les uns que les autres, et on a conclu de-là que nous les avons négligés ; mais nous avons trop à cœur de justifier notre travail aux yeux du public, pour ne pas appeler à son jugement de la témérité de ces accusations.*]

Je me reconnais de bonne foi au nombre de ces accusateurs téméraires. Mais quand on voit d'un côté de longs détails répétés et superflus, et de l'autre des descriptions imparfaites et mutilées, qui est-ce qui s'irait imaginer que l'ensemble doit raccorder tout cela ?

249. La guimauve.

[*Des aisselles des feuilles, naissent les fleurs en cloche...*]

En rose et non pas en cloche ; car les malvacées, quoiqu'elles paraissent monopétales, ne le sont point. L'auteur le reconnaît lui-même, puisqu'il nous offre un pétale séparé.

[*(...) le calice de la fleur découpé en cinq...*]

À mon avis on aurait dû parler du double calice. J'ai écrit ceci étourdiment avant d'avoir lu la suite, sur laquelle il y aurait encore à disputer.

250. La rose trémière.

[*Ces fleurs sont monopétales...*]

C'est une question difficile à résoudre entre les savants botanistes, si les malvacées sont monopétales ou polypétales. Tournefort et Ray sont du premier sentiment, mais Morison, Linnaeus, Haller, Adanson¹ sont du second. Les cucurbitacées, ou du moins celles d'entre elles dont la corolle est difficile à détacher du calice, offrent matière au même doute.

251. La mauve.

[*Dans un autre endroit, le même poète (Horace), fatigué du luxe et du bruit de la superbe Rome, soupire pour la solitude de Tibur, et compare ses mauves simples, mais salutaires, aux mets recherchés et dangereux qui parent la table des grands.*]

¹ *INST*, p. 94 ; Ray, *Synopsis*, p. 251 ; R. Morison, *Plantarum historiae universalis oxoniensis*, Oxford, t. 2, 1680, p. 518 ; A. von Haller, *Historia stirpium*, Berne, 1768, t. 2, p. 21 ; *FP*, t. 2, p. 393. *SP* ne précise pas ce point, mais d'après les *Genera plantarum* (Stockholm, 1764), les alcea et malva sont polypétales (p. 353-354).

Il n'est peut-être pas inutile de répéter que cette mauve d'Horace n'est point la même qu'on décrit ici.

252. La fumeterre bulbeuse.

[Les fleurs de la fumeterre, selon M. de Tournefort, approchent beaucoup des fleurs légumineuses ; mais elles sont composées que de deux feuilles...]

Eh combien de légumineuses qui n'en ont qu'une ? En est-ce assez pour les ôter de leur famille naturelle ?

253. La fumeterre.

[Le chimiste français (Geoffroy) prétend avoir trouvé dans cette plante un sel essentiel ammoniacal... Le chimiste allemand (Cartheuser) révoque en doute l'existence de ces principes et les traite d'imaginaires. Ce n'est pas à nous de prononcer sur l'objet de cette discussion.]

Sans doute. Eh quel téméraire oserait s'interposer dans des débats de cette importance !

[On l'appelle aussi la coridale...]

La coridale est une autre plante. C'est la fumeterre jaune dont même Pontedera a fait un genre séparé. Dillenius à peu près dans le même temps en a fait aussi un genre, et précisément sous le même nom¹.

254. Le genêt d'Espagne.

255. L'arrête-bœuf.

256. Le lupin.

[(...) le lupin dévore la terre où il est cultivé, de même que le loup dévore les animaux qu'il attrape.]

J'ai vu de mes yeux en Dauphiné prospérer la culture sans autre engrais que les lupins semés sur la place, et puis enfouis en labourant. Au reste il y a peu de plantes dont le port soit plus agréable. Si j'avais un jardin j'en ferais mettre assurément dans les plates-bandes.

257. La fève des marais.

[Sa racine (...) garnie de tubercules...]

Ces sortes de tubercules ne sont pas rares dans les racines des légumineuses.

258. Le pois chiche.

259. Le Bagueaudier.

¹ Il s'agit du corydalis.

[L'inférieure est composée de huit étamines (...) ; la partie supérieure est composée de deux autres étamines...]

Cette division par huit et par deux est contredite par la figure « d » qui montre neuf et un comme la plupart des autres légumineuses. La saison ne me permet pas d'en faire à présent la vérification, mais j'ai souvent disséqué la fructification du baguenaudier sans y faire cette remarque, qui, si elle était fondée, devrait ce semble avoir été faite au moins par quelques botanistes, comme une bien singulière exception.

260. La réglisse.

261. L'indigo.

262. Le galéga.

[(...) on le rencontre, quoique peu communément, dans les bois, aux terrains gras et exposés au midi...]

Le parc de Saint-Cloud¹ en est rempli.

263. La barbe-renard.

[Elles (les feuilles) se terminent par deux folioles, et souvent par l'extrémité même.]

Mais ne faut-il pas nécessairement que cette extrémité soit toujours précédée de deux folioles terminales ?²

264. Le culen.

265. Le baumier.

266. Le mélilot.

[Ses tiges s'élèvent plus ou moins, suivant la qualité des terres. (...) on en a vu à la hauteur d'un homme.]

On le voit souvent à cette hauteur dans les clairières des bois, où il s'élève et cherche le grand air parmi d'autres plantes qui servent à le soutenir.

267. Le trèfle.

268. Le fenugrec.

269. La luzerne.

270. Le citronnier.

271. L'oranger.

272. La toute-saine.

[Cette plante diffère essentiellement du millepertuis, en ce que ses feuilles sont beaucoup plus grandes, et...]

Que son fruit est une baie et non pas une capsule.

¹ Rousseau y a passé le 19 juillet 1770 (Courtois, « Chronologie », p. 212).

² La suite est coupée par Rousseau. À ce sujet, voir CC 7163.

[Du reste, les caractères de ces deux plantes ont quelque rapport.]

Elles sont du même genre.

[Sa racine a un goût résineux ; ses feuilles pressées entre les doigts, rendent une odeur vineuse.]

Elle rend un suc presque rouge, d'où lui vient le nom d'*androsaemum*.

273. Le millepertuis.

[Sa racine est ligneuse et fibreuse.]

Il fallait parler des filets marqués sur les deux côtés de la tige, et qui se croisent à chaque opposition de branches.

274. Le laitron.

275. La laitue sauvage.

[Elles (les feuilles) sont entières, comme ailées à leur base, terminées en pointe, découpées très irrégulièrement...]

Il eût été peut-être à propos de décrire ou de figurer les feuilles radicales, nécessaires pour bien distinguer les deux principales espèces de laitue sauvage.

[Les étamines ne paraissent point au dehors du tube ; elles sont placées à la même hauteur, aux parois, vers le milieu de sa longueur.]

Et forment un tube cylindrique autour du style.

[La laitue est adoucissante, calmante, humectante ; elle est propre à adoucir l'âcreté du sang et des humeurs dont elle calme le trop grand mouvement, à entretenir la liberté du ventre, à procurer le sommeil ; elle passe pour augmenter le lait des nourrices.]

Il me semble que dans l'énumération de toutes ces propriétés, vraies ou fausses, il eût fallu distinguer la laitue avant et après sa floraison ; car dans ces deux états elle change extrêmement d'aspect, de saveur, et vraisemblablement de vertus.

276. La dent-de-lion.

[À cette fleur succèdent des graines solitaires, oblongues, raboteuses, garnies d'aigrettes...]

Ou l'on n'a point mis ces aigrettes dans la figure, ou elles y sont tout à fait imperceptibles.

277. La piloselle.

[Le caractère propre des fleurs, est d'être solitaires au sommet des tiges.]

Elles sont plutôt axillaires ; mais le pédicule étant très long peut passer pour une espèce de hampe.

278. La lamsane.

279. L'endive.

[*Les Anciens connaissaient cette plante et l'employaient beaucoup dans leur cuisine. Horace, faisant l'éloge de sa sobriété, se félicitait du goût vraiment philosophique qui le portait à se nourrir de chicorée et de mauves légères.*]

Je ne crois pas que *levesque malvae*¹ ait pu jamais signifier *et les mauves légères*. Sur quoi il est bon de remarquer que la mauve d'Horace n'est point indigène à ce pays. Nos mauves n'ont que la fleur de lisse, mais celle dont il s'agit a la feuille et la tige lisses aussi.

280. La bardane².

281. Le chardon hémorroïdal.

[*Sa racine est ferme, rampant et garnie de quelques fibres.*]

Pourquoi ne rien dire des tubercules qui s'attachent communément à sa racine et qui lui ont fait donner le nom de *chardon hémorroïdal* ? Car ces tubercules ayant quelque ressemblance avec les hémorroïdes, la plante ne saurait manquer d'être un spécifique pour les guérir.

N.B. J'ai encore eu tort d'écrire cette note avant d'avoir lu l'article tout entier³.

[*Les feuilles sont alternatives et ailées ; leurs ailes se prolongent en rétrogradant le long de la tige, et occupent assez souvent l'espace d'une feuille à l'autre.*]

C'est à dire, en termes de botanique, que les feuilles sont décurrentes.

282. Le chardon-Marie.

[*Elles (les feuilles) sont toutes maculées par des veines blanches...*].

Pas toujours.

[*Le chardon-Marie contient beaucoup de sel et d'huile, selon Lémery.*]

¹ Dans le texte de Regnault pour la mauve, nous lisons « Me pascunt cichorea levesque malvae ». Voir aussi le n° 251.

² Regnault continue en effet : « [...] un tubercule, ou gonflement, occasionné par les insectes qui se rencontrent quelquefois à la tige, séché et porté dans la poche [...] guérit les hémorroïdes ».

³ La suite est coupée par Rousseau. À ce sujet, voir CC 7163.

C'est son calice et son réceptacle qui peuvent se manger à la poivrade, ainsi que ceux de la grande carline, dont nos paysans suisses font souvent leur déjeuner.

283. La carline.

284. Le carthame.

[Elles (les fleurs) passent pour être utiles dans la jaunisse.]

Comment ne le seraient-elles pas ? Elles sont d'un si beau jaune !

[On les (les fleurs) substitue à celles du safran, *crocus sativus*, C. B. mais le carthame est beaucoup inférieur à celui-ci pour la vertu.]

Aussi le jaune en est-il bien moins foncé.

285. L'eupatoire¹.

286. La garde-robe.

287. La tanaisie.

[(...) plusieurs fleurons hermaphrodites (...) un réceptacle plat et écailleux...]

Ici je crois que l'auteur se trompe, et que le réceptacle de la tanaisie est nu. Il reste aussi à vérifier s'il est bien sûr que les fleurons du contour ne soient pas hermaphrodites. M. Scopoli prétend qu'ils le sont², auquel cas il faudrait rétablir le *Polygamia aequalis* du titre ; mais je l'ai dû corriger ici, parce que la description de l'auteur se contredit.

288. La menthe-coq.

Cette plante, qui s'appelait aussi *pâté*, s'employait jadis beaucoup dans les cuisines, surtout pour la pièce de four dont elle portait le nom. On continue à s'en servir de même dans les autres pays. Mais en France, elle a été proscrite, ainsi que le raisin de Corinthe, qui est pourtant un assaisonnement très agréable à tout palais dont la mode ne dirige pas le goût.

289. L'absinthe.

[Les cinq étamines sont attachées à la même hauteur, aux parois du tube de la corolle, dont elles n'excèdent point la longueur.]

En parlant des étamines, on pouvait ajouter que les fleurons du contour n'en ont point, de même que dans l'armoise.

290. L'armoise.

¹ Une partie de la page est coupée par Rousseau. Voir CC 7163.

² G.A. Scopoli, *Flora carniolica*, Vienne, 1760, p. 363.

291. Le piéchatier.

[Les espèces ou plutôt les variétés de cette plante se distinguent par la couleur du calice des fleurs, et par leur figure qui est plus ronde dans le piéchatier mâle, et plus allongée dans le piéchatier femelle.]

L'individu mâle est beaucoup plus beau, et sa fleur, couleur de rose pâle, beaucoup plus grande.

292. Le tussilage.

[La tige de celui-ci est en forme de hampe, couverte de plusieurs feuilles florales, et sort de terre au printemps, avant les feuilles.]

Ce sont les feuilles, au contraire, qui, sorties de terre l'été précédent, ont prévenu la fleur de plus de huit mois. On trouvera dans mon *Species* l'observation d'où j'ai conclu ce fait¹, et dans mon petit herbier² la preuve de l'observation sur la plante même. Il ne faudrait pas par analogie conclure la même chose du colchique, car il donne ses fruits avec ses feuilles ; preuve invincible que la floraison avait précédé.

293. Le pétasite.

[M. de Bomare remarque que les feuilles du pétasite croissent quelquefois à la hauteur d'un homme ; de sorte qu'en passant au travers de cette espèce de palissade de verdure, il semble qu'on se promène entre des arbres.]

Ceci, un peu exagéré, quant au pétasite, dont les feuilles quoique très grandes ne s'élèvent pas beaucoup, est très vrai pour celles du cacalia qui leur ressemblent assez, et dans lesquelles je me suis souvent trouvé comme enseveli dans les Alpes.

294. La jacobée.

[Quelques praticiens l'ont regardée (cette plante) comme une espèce de séneçon, par rapport à sa figure et à ses vertus...]

Ce ne sont ni les vertus ni la figure de la plante qui ont engagé, non les praticiens, mais les botanistes à la réunir au genre des séneçons ; c'est uniquement le caractère de la fructification, qui ne laissant aucunes limites précises à chacun de ses deux genres dans la gradation des espèces, force ainsi de n'en faire qu'un seul.

¹ Dans *SP*, le *Tussilago farfara* est décrit à la page 1214.

² Voir les *Notes sur l'Herbier du Musée botanique de Berlin*, volume 10, n° 5.

[*On employait le suc exprimé de la plante pour la guérison des plaies et des fistules ; et la décoction, dans les maladies d'entrailles.*]

Apparemment que la mode en a passé.

295. L'œil de Christ.

[*Dioscoride parle de l'aster dans son livre des descriptions des plantes, qu'il composa sous le règne d'Auguste.*]

Ceci me paraît dit bien affirmativement. Rien n'est plus douteux, ce me semble, que le temps où Dioscoride a vécu¹, et il n'est pas non plus très certain que l'aster dont cet auteur parle soit celui qu'on décrit ici.

[*Le P. Rapin ne l'a pas oublié (l'aster) dans son beau poème des jardins, qui n'a d'autre défaut peut-être que d'être écrit dans une langue morte (...). Nous ne saurions trop inviter quelques-uns de nos poètes à réparer la disette de notre littérature à cet égard.*]

Voilà ce que je défie de faire tant qu'ils aimeront la campagne, les détails champêtres et les amusements rustiques, aussi peu qu'ils font aujourd'hui.

296. La verge d'or.

297. L'aunée.

[*L'aunée croît naturellement en Angleterre.*]

Et en France aussi. Je l'ai trouvée assez souvent dans la garenne de Trie aux environs de Gomerfontaine².

[*(...) dans un réceptacle ou enveloppe.*]

Il paraît que notre auteur ne donne que le nom d'*enveloppe* au calice agrégatif des composées, et qu'il n'en distingue point le réceptacle ou placenta des graines. C'est ce qu'il est bon de remarquer une fois pour l'intelligence de ses articles.

298. Le doronic.

[*Joignez à cette description sommaire, la vue de l'estampe où l'on a représenté (...) la graine du fleuron, celle du demi-fleuron...*]

Les deux graines sont représentées avec des aigrettes toutes semblables : ce qui n'est pas.

299. La pâquerette.

¹ Au premier siècle.

² Entre Trie-Château et Chaumont-en-Vexin. Notons que M^{me} de Nadaillac, à qui Rousseau a confié divers manuscrits (*OC I*, p. 546 ; *CC 6526*), y habitait.

[*La paquette (...) se trouve naturellement dans les prés : elle se rencontre aussi le long des grands chemins, dans quelques terrains incultes et sur les gazons.*]

Feue Madame de Jars en avait fait semer à Stains¹ dans un pré où il n'en venait point, et où il n'en vint point ; elle dédaignait celles que la nature prodiguait dans les prairies voisines.

[*(...) leur base (des fleurons et des demi-fleurons) est attachée sur un réceptacle conique...*]

Il ne l'est pas d'abord, mais il s'allonge à mesure que les fleurons tombent et que les graines mûrissent.

300. La matricaire.

[*Le pistil, qui est au centre, est terminé par trois stigmates recourbés.*]

Ce fait est à vérifier ; car il ferait une exception bien singulière, et un caractère bien commode.

301. La camomille romaine.

[*La camomille romaine croît naturellement dans les campagnes d'Italie.*]

Je l'ai trouvée en abondance dans les prairies du Bourbonnais, mais à fleur simple, qui est son état naturel.

302. La maroute.

303. L'œil-de-bœuf.

Cette figure me paraît représenter le *Chrysanthemum coronarium* qu'on appelle en effet *œil-de-bœuf*, beaucoup mieux que l'*Anthemis tinctoria*, et la preuve que ce n'est pas un *anthemis* est que le réceptacle « f » est représenté ras et dénué des écailles qui font le caractère des *anthemis*. Mais pour les écailles du calice, elles représentent un *anthemis* beaucoup mieux qu'un *chrysanthemum*. Aurait-on peut-être ici confondu deux plantes qui réellement se ressemblent beaucoup ?

304. L'eupatoire de Mesué.

[*Il (le pistil) est composé de l'ovaire, du style, et d'un seul stigmate.*]

Les fleurs composées ont généralement un double stigmate, ou si l'on veut un stigmate partagé en deux, et l'on voit

¹ Au nord de Paris. Quant à M^{me} de Jars, nous n'avons pas pu retrouver la source de cette anecdote.

distinctement au renvoi c de la figure, que celle-ci ne fait pas exception.

305. La millefeuille.

[(...) *Achille fut le premier à qui le hasard découvrit ses propriétés, et qui fut les mettre en usage. Le nom d'achillea, sous lequel elle est connue des botanistes, vient à l'appui de cette découverte.*]

Ceci n'est pas tout à fait exact. Il est vrai que la millefeuille a été mise récemment dans le genre des achillea, mais ce n'est pas d'elle que lui en vient le nom, c'est de la plante appelée par Jean Bauhin *Achillea millefolia odorata* et par Linnaeus *Achillea nobilis*¹. Il est encore vrai que Pline, qui se trompait souvent en botanique, a confondu ces deux plantes² ; mais la preuve qu'il se trompait est que Dioscoride, en décrivant l'achillea, dit que ses corymbes sont semblables à ceux de la millefeuille, dont, ajoute-t-il, il a été parlé ci-devant³. Tournefort a fait de l'achillea une millefeuille et non de la millefeuille un achillea⁴. Dodonée est un des premiers parmi les modernes qui ait confondu ces deux noms⁵.

306. La grande centaurée.

307. Le bleuet.

[*Ces deux sortes de fleurons (...) portent également sur des embryons de graine, dont chacun devient une semence aigrettée.*]

Voilà une observation qu'il importe de bien vérifier, car si les fleurons neutres sans pistil et sans étamines ne laissent pas de fructifier, adieu tout le système sexuel. Il me semble d'avoir vu toujours les embryons du contour avorter dans le bleuet comme dans toutes les autres centaurées ; mais on affirme ici si positivement le contraire qu'il faut répéter l'observation plus attentivement pour être en état de prononcer avec certitude. Je

¹ J. Bauhin, *Historia plantarum universalis*, Yverdon, 1650-1651, t. 3, p. 140 ; *SP*, p. 1268.

² Dans le tome 2 de Plinius, *Historiae naturalis libri XXXVII* (Paris, 1723), nous trouvons diverses mentions sur les achillea et millefolium. À quelles lignes Rousseau se réfère-t-il ?

³ P. Matthioli, *Opera quæ extant omnia, hoc est, Commentarii in VI Libros Pedacii Dioscoridis Anazarbei de Medica materia*, Bâle, 1674, p. 713-714.

⁴ *INST*, p. 495-496.

⁵ R. Dodonée, *Stirpium historiae pemptades sex*, Anvers, 1583, p. 100-101.

destine à cette vérification une promenade dans les champs l'été prochain. Amicus Plato, sed magis amica veritas¹.

308. La jacée.

Il fallait faire mention des fleurons du contour ; il fallait dire que le réceptacle était garni d'une vergette, ou le montrer au moins dans la figure. Cet article ainsi que quelques autres est fait un peu négligemment.

309. Le chardon bénit.

[Toutes les graines sont rassemblées autour d'un réceptacle commun dans le fond du calice.]

Je suis surpris qu'on ne fasse ici nulle mention des fleurons neutres du contour, qui ont engagé Linnaeus à tirer cette plante du genre des cnicus pour la ranger avec les centaurees.

310. La chausse-trape.

[(...) leurs découpures (des feuilles) sont toujours anguleuses, sans néanmoins être terminées par des épines, comme dans la plupart des chardons.]

C'est que la chausse-trape est une centauree et non pas un chardon.

[Quoique cette fleur soit peinte d'après le naturel, il est rare de trouver les fleurons aussi grands et aussi évasés qu'ils le sont dans cette figure.]

Ils le sont presque toujours quand on attend que l'épanouissement soit parfait.

[Les étamines sont rassemblées sous la forme d'un tube, par une membrane que nous avons représentée ouverte, laquelle est découpée à son sommet en cinq petites dents ; cette membrane est une espèce de corolle.]

Comme cette idée est fautive en botanique, il semble qu'on n'aurait pas dû la présenter dans un livre destiné à l'instruction. Il semble aussi que les fleurons du disque diffèrent assez de ceux du contour pour mériter, sinon une description, du moins une figure expresse.

311. Le souci de jardin.

[La fleur passée, les embryons deviennent des capsules bordées quelquefois de deux grandes ailes, et le plus souvent courbes.]

¹ Proverbe latin provenant d'Aristote, qui veut dire : « Platon m'est cher, mais la vérité m'est encore plus chère. » À ce propos, voir CC 4267 et 4273.

Tout ceci n'est pas très exact, et la différente configuration des graines a plus de régularité qu'il ne semble ; mais cette explication demanderait un détail qui ne saurait trouver place ici.

312. La violette odorante.

313. La balsamine.

[*Cette plante se cultive dans les jardins, et se trouve quelquefois à la campagne, dans les environs de Paris.*]

Si ce n'est pas dans les jardins, il faut au moins que ce soit auprès ; car cette plante n'est pas indigène.

314. Le satyrion¹.

[*Sa racine est bulbeuse ; elle est composée (...) de deux bulbes réunies, de forme à peu-près testiculaire. (...) Dodonée l'a appelée Testiculus morionis mas ; Mathiote, Testiculus primus ; Gérard, Cynosorchis morio mas. (...) C'est encore par rapport à la figure de la racine de cette plante que l'on a conjecturé ses propriétés ; aussi l'emploie-t-on pour fortifier les parties de la génération, et pour augmenter la semence, soit en substance réduite en poudre à la dose d'une demi-dragme dans un verre de vin, soit sous la forme de conserve, soit enfin mêlée avec d'autres ingrédients, sous le nom d'électuaire de satyrion, que l'on prescrit à la dose d'une dragme, pour rétablir les forces épuisées.*]

On a confondu ici deux plantes toutes différentes, quoiqu'elles aient toutes deux les feuilles maculées, ce qui peut-être a été cause du quiproquo. La racine et toute la figure (a) appartiennent à l'*Orchis macsula* de Linnaeus, ainsi que les synonymes cités de Dodonée, de Matthiote et de Gerard ; la grande figure et sa description à la racine près appartiennent à l'*Orchis maculata* qui n'a pas les racines testiculées, mais palmées. Le nom français *satyrion* et la description des propriétés appartiennent encore à l'*Orchis mascula* et non pas à celui-ci.

315. L'aristoloche clématite.

[*L'aristoloche clématite croît naturellement dans les pays chauds...*]

Pourquoi nous renvoyer si loin chercher une plante qui pullule et infecte les vignes dans tous les environs de Paris ?

¹ Note de Rousseau : « Deux plantes différentes sont ici confondues ».

316. La serpentaire.
 [*Le pistil est composé de deux à trois cents ovaires, d'un style court, et du stigmate qui a la figure d'une corne.*]
 Voilà vraiment un maître stigmate, et dont nul autre n'approche dans tout le règne végétal ! Mais les vrais stigmates sont sur les ovaires, et la partie à laquelle on donne ici ce nom paraît n'être autre chose que le réceptacle allongé.
317. Le pied-de-veau.
 [*Il s'élève du centre des feuilles une seule tige, droite, cylindrique et cannelée, portant à son sommet une enveloppe que les anciens botanistes appellent la fleur.*]
 Et à laquelle les nouveaux donnent le nom de *spathe*.
 [*Chacun d'eux (les ovaires) est composé d'un embryon ovoïde, qui ne laisse point apercevoir de style, et qui est terminé par un stigmate orbiculaire.*]
 L'auteur abandonne ici le prétendu stigmate de la serpentaire, quoique ce soient deux plantes du même genre.
318. La larme de Job.
 [*La graine de larme de Job peut entrer dans l'électuaire de Justin (...) à la place du grémil.*]
 Comme ces graines sont fort dures l'une et l'autre, il n'en faut pas davantage pour avoir les mêmes vertus.
319. Le buis.
 [*La fleur mâle est à pétale.*]
 C'est-à-dire *sans pétales*, ce qui est le contraire de *à pétales*, comme on avait mis.
320. Le mûrier noir.
321. Le petit glouteron.
322. La pimprenelle¹.
 On a confondu ici deux plantes différentes en joignant le nom de la grande pimprenelle à la description de la petite, qui est celle de nos jardins.
323. Le chêne vert.
324. Le liège.
 [*On voit dans cette figure la place qu'occupent les deux semences...*]

¹ Note de Rousseau : « C'est la petite qu'on a prise ici pour la grande ».

Ces deux semences prétendues sont seulement les deux lobes ou cotylédons du fruit, entre lesquels un germe unique est intermédiaire.

325. Le noyer.

326. Le pin.

327. Le pesse.

[Ces quatre dernières figures sont plus grandes que nature.]

Le rameau gravé représente mal la figure et le port de la pesse. Les feuilles sont trop longues, trop rares, pas assez rapprochées de la branche. Cette branche ne se divise pas vers ses extrémités en trois fourchons, comme sont presque toujours celles de la pesse. Enfin le cône représenté en h pointe en haut comme ceux du sapin, au lieu que ceux de la pesse sont réfléchis et inclinés vers la terre.

328. Le cyprès.

[Cette espèce de cyprès est celle qui est improprement appelée femelle, l'espèce appelée cyprès mâle...]

Il y a entre ces deux variétés la même différence à peu près qu'entre le peuplier commun et le peuplier d'Italie, qui n'est non plus qu'une variété de l'autre.

329. Le ricin.

[Pinus Indica nucleo purgante]

Croton tiglium. Linn :

[Ricinus Americanus major femine nigro]

Jatropha curcas. Linn :

330. La pomme de merveille.

331. Le concombre sauvage.

332. Le concombre.

333. La couleuvrée.

[Les fleurs mâles et les fleurs femelles naissent sur des pieds différents.]

L'auteur se trompe ; les deux sexes naissent sur le même pied, comme dans toutes les cucurbitacées. Cependant il se trouve quelquefois par hasard des individus dioïques.

334. Le saule.

335. Le pistachier.

336. Le chanvre.

337. La salsepareille.

[Les ombelles ne sont que partielles...]

Comme on ne saurait donner le nom de partie au tout, une ombelle unique ne doit pas, non plus, à mon avis s'appeler partielle. D'ailleurs on ne doit pas en botanique donner le nom d'ombelles à celles qui n'en ont pas le vrai caractère déterminé par Ray, Tournefort, Linnaeus et tous les botanistes modernes.

338. La mercuriale.

339. Le houx frelon.

[(...) cette plante que le paysan cueillit dès qu'il l'eut rencontrée. C'était la fumeterre ou sied de terre, laquelle s'emploie assez communément dans le lait.]

En deçà de Vincennes ils appellent *Tonnerre* le *Lychnis dioica*. La plupart des plantes n'ont point de noms français, mais toutes ont un nom anglais ; la raison en est que les Anglais étudient et aiment la botanique et s'en font à la campagne une récréation charmante, au lieu que les Français ne la regardent que comme une étude d'apothicaire, et ne voient dans l'émail des prairies que des herbes pour les lavements¹. On voit ici que notre auteur lui-même emploie les trois quarts de ses descriptions à parler de tisanes et d'emplâtres. On prétend que cela est fort utile, mais on conviendra que cela n'est pas fort attrayant.

[Les fleurs naissent solitaires dans les aisselles des feuilles...]

Toute cette description manque d'exactitude et a besoin d'être refaite.

340. La pariétaire.

[Elles (les fleurs) sont partie hermaphrodites et partie femelles sur le même pied.]

Elles sont d'ordinaire groupées par trois ; une hermaphrodite dans le milieu, et une fleur femelle de chaque côté.

[Leurs anthères s'ouvrent avec explosion en quatre parties, comme on le voit dans la figure. C'est dans le moment de l'explosion, laquelle produit un bruit à la portée de nos organes...]

J'ai souvent fait partir cette détente avec la pointe d'une épingle, mais sans jamais parvenir à en entendre le bruit.

341. Le ginseng.

[À chacune des fleurs, il succède un fruit de la forme, de la grandeur et de la couleur qu'il est représenté dans la figure.]

¹ Voir le 15^e des *Fragments* et la « Septième Promenade » (OC I, p. 1064).

Je ne m'arrêterai pas à critiquer ici cette description ni la figure. Je dirai seulement qu'elles n'ont pas plus de rapport aux descriptions qu'ont faites du ginseng les botanistes les plus exacts et les mieux instruits, que n'en a la racine ici figurée avec les racines en très grand nombre de cette plante que j'ai eu souvent l'occasion de voir et d'examiner.

342. Le figuier.

343. La scolopendre.

344. La doradille.

345. Le polytric.

346. La sauve-vie.

[*Les fleurs sont ramassées par paquets...*]

Ces paquets paraissent ronds quand la fructification commence, et c'est ainsi qu'on les a marqués dans la figure : mais à mesure que la fructification approche de la maturité, ils s'allongent, deviennent linéaires, se réunissent enfin, et garnissent presque tout le dos de la feuille.

[*(...) les figures « d » et « e » offrent la même capsule ouverte et qui ne tient par la contraction du cordon annulaire qui reste attaché à la capsule par une portion de sa longueur figure « d », plus à la même capsule figure « e », que par une de ses extrémités.*¹]

Les deux lignes soulignées sont inintelligibles ; elles paraissent devoir se tourner à peu près ainsi : à laquelle (*capsule*), par la contraction du cordon annulaire qui s'en détache « d » ce cordon ne tient plus que par une de ses extrémités « fig. e ».

347. Le capillaire noir.

[*Adiantum foliis longioribus pulverulentis, pediculo nigro. C. B. P. 355.*]

On aurait dû avertir ceux qui mettent les couleurs de peindre la côte noire. La phrase de Gaspard Bauhin suffisait pour y faire penser.

348. Le polypode.

349. La fougère mâle.

[*On a prétendu jusqu'à présent qu'en coupant cette racine obliquement, elle présentait la figure d'une aigle à deux têtes ; nous croyons qu'ainsi que dans les marbres, dans les vieilles murailles, sur les tisons, dans le dépôt du marc du café, etc. on*

¹ Depuis « et qui ne tient », les mots sont soulignés par Rousseau.

y voit tout ce qu'on y veut voir, et qu'une imagination échauffée par la prévention y démêle des objets qui n'existent que dans la tête du spectateur.]

Tous ces adages sont très vrais. Mais cela n'empêche pas que la racine d'une des espèces de fougère, coupée en travers de biais sur un individu un peu gros ne présente assez fidèlement, et toute imagination à part, la figure de l'aigle éployé à deux têtes. Mais il est bon d'observer que la fougère qui présente cette figure n'est point celle-ci ; mais celle qui porte dans Linnaeus le nom de *Pteris aquilina* et que plusieurs appellent *fougère femelle*, différente d'une autre fougère femelle qui est un *polypodium*.

[Elle (une coque) est entourée d'un cordon annulaire, qui la contracte...]

Il la dilate et l'ouvre, au contraire, en se rompant et se redressant.

[Tout le monde sait que la cendre de cette plante entre dans la fabrication du verre.]

Tout ceci appartient encore au *pteris* plutôt qu'à la fougère mâle.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

Paris, Bibliothèque de l'Assemblée nationale, 1190, 1191.

Éditions :

Œuvres inédites de J.J. Rousseau, éd. V.D. Musset-Pathay, t. 1, Paris, P. Dupont, 1825, p. 277-372 (reprise dans l'édition Hachette, t. 6, 1874, p. 95-134).

Bibliographie :

CC A666.

Cheyron (H.), « L'Amour de la botanique. Les annotations de J.-J. Rousseau sur la *Botanique* de Regnault », *Littératures*, 4, 1981, p. 53-95.

Ducourthial (G.), *La Botanique selon J.-J. Rousseau*, Paris, Belin, 2009, p. 217-288.

Jansen (A.), *J.-J. Rousseau als Botaniker*, Berlin, G. Reimer, 1885, p. 249-255.

Raymond (P.), « Notes inédites de J.-J. Rousseau sur la botanique », *Æsculape*, 1914, p. 32-34.

Le nom de Muguet des bois en bien mal donné, comme s'il y avoit un muguet des
jardins ou des prés.

LE MUGUET DES BOIS, ou HÉPATIQUE ÉTOILÉE,

PLANTE VIVACE, DU NOMBRE DES HÉPATIQUES.

Asperula sive Rubecula montana odorata. C. B. P. 334. *Asperula odorata.* L. S. P. 150.

TOURNEF. class. 1. sect. 8. gen. 2. LINN. Tetrandria monogynia. ADANS. 19. Famille des Aparinet.

QUOIQUE cette plante porte le nom de Muguet, il ne faut pas la confondre avec le Muguet, ou Lis des vallées, *Lilium corvallium*, C. B. P. dont nous donnons la description à son article, quoique ces plantes se rencontrent toutes deux dans les bois: il ne faut pas non plus la confondre avec la plante que l'on nomme vulgairement hépatique, *Lichen petræus latifolius*, sive *hepatica fontana*, C. B. P. dont elle diffère essentiellement par les caractères. Celle-ci est une espèce de mouffe, ou une plante qui pousse des feuilles grasses, charnues, posées les unes sur les autres comme des écailles; découpées, vertes en dessus, cotonneuses ou mouffeuses en dessous, attachées par des filaments aux murailles des puits & des fontaines. Quand ces feuilles vieillissent, il s'éleve d'entre elles des pédicules courts, grêles, tendres, soutenant chacun un chapeau, d'où sortent des ^{lignes} ~~feuilles~~ ^{filaments} en cloches. Ses fruits sont renfermés dans des godets attachés aux feuilles. Cette plante croît aux lieux ombrageux, humides, pierreux; elle contient beaucoup d'huile & de sel essentiel: elle est détersive, apéritive; on s'en sert pour les maladies du foie, de la rate, pour la gratelle, pour purifier le sang, prise en décoction: elle entre dans la composition du sirop de chicorée.

La racine (a) de notre plante est menue & fibreuse: elle trace à fleur de terre, & reproduit la plante par ses racines. Les tiges s'élevent de la hauteur d'environ un pied: elles sont droites & cylindriques. Les feuilles sont verticillées ou rangées par étages, & disposées circulairement autour de la tige: elles sont composées de six à huit folioles longues, entières & unies. Ces feuilles ressemblent beaucoup à celles du grateron ou rible, mais elles sont plus douces au toucher; on pourroit même confondre ces deux plantes au premier coup d'œil, par rapport aux feuilles & aux tiges, car elles n'offrent de différence que par l'étendue de celles-ci. Il sort des aisselles des feuilles quelques rameaux qui portent les mêmes caractères que la tige. ⁷ ~~7~~ ^{en par le terme de la tige qui en} ^{quand elle tombe la tige en}

Les fleurs naissent au sommet des tiges & dans les aisselles des feuilles: elles sont disposées en une espèce d'ombelle; la base des rayons est accompagnée de deux folioles qui sont l'office d'enveloppe. Les fleurs sont monopétales; chacune d'elles est un tube (b) menu à sa base, évasé & divisé en quatre parties ovales & pointues. Les quatre étamines sont représentées dans la corolle ouverte (c): elles sont courtes, attachées par leurs bases aux parois de la corolle. Leurs anthères sont sphériques & font l'alternative avec les divisions de la corolle. Le pistil (d) est placé au centre; il est composé de l'ovaire, d'un stiel, & d'un stigmate sphérique & applati; il devient, par sa maturité, un fruit (e), lequel est une capsule, à deux loges & deux valves (f), renfermant chacune une graine (g): les valves sont couvertes de poils durs comme celles du grateron.

Cette plante est cordiale. Toutes les plantes que les Auteurs ont réunies dans cette catégorie, passent pour avoir la propriété de fortifier le cœur, & pour être spécifiques dans les maladies qui semblent attaquer cette partie, comme sont les défaillances, les syncopes, les évanouissements, &c. dans lesquelles le mouvement du cœur est interrompu ou suspendu; néanmoins les cordiaux ne fortifient pas plus le cœur que les autres parties du corps: on confond vulgairement dans ce cas l'estomac avec le cœur. Les nausées & quelques autres maladies qui se font sentir à l'estomac ne sont ordinairement définies que par le nom de mal de cœur, mais c'est effectivement l'estomac qui souffre.

L'usage du Muguet des bois, en infusion & en décoction, est propre à lever les obstructions, à exciter l'urine, à favoriser les écoulements périodiques & à accélérer le travail de l'enfantement. Elle est vulnéraire, employée extérieurement: on applique l'herbe écrasée en cataplasme pour réunir les plaies récentes.

En Allemagne on fait usage de cette plante avec confiance pour les maladies du foie. On la fait entrer, au rapport de Simon Pauli, dans les potions vulnéraires & dans les décoctions pour la gale. Le nom d'*Asperula* dérive d'*aspera*, rude, qu'on peut entendre par petite plante rude au toucher.

† L'usage du nom de *Asperula* pour les plantes vulnéraires nommées Hépatique, il en gallois
cette une autre bien plus connue que le *Marchantia* qu'on croit des jardins. L'Hépatique
des jardins, forte de petite croûte à fleurs bleues très pointues, ce qu'on appelle
autrefois *herbe de la trinité*.

† Les deux *Asperulas* justes ou peu d'en bien connus des Allemands, moins pour se
procurer quelque vulnéraire, qu'à cause de l'essence purgative qu'elle y répand.

La Botanique de Regnault annotée par Rousseau, n° 26.
Bibliothèque de l'Assemblée nationale, Paris.

V. FRAGMENTS POUR UN DICTIONNAIRE DES TERMES
D'USAGE EN BOTANIQUE
(1777-1778)

Les *Fragments pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique* (ci-après le *Dictionnaire de botanique*) sont les traces d'une tentative de rédiger un dictionnaire de botanique, qui comporte une « Introduction », une sorte de brève histoire de la nomenclature botanique, et 184 entrées rangées par ordre alphabétique. Le manuscrit étant inconnu, les éditeurs reprennent ce qui est enregistré dans la *Collection complète* de 1782¹.

Au temps de Rousseau, il existait déjà quelques traités expliquant des mots spécifiques de botanique en latin ou en français. Parmi eux, les six suivants nous intéressent particulièrement, car au moins 39 articles du *Dictionnaire de botanique* et quelques lignes de son « Introduction » en sont extraits : Dalibard, *Florae Parisiensis prodromus* (Paris, 1749) ; *EB* ; *Encyclopédie* de Diderot (t. 2 et 4, Paris, 1751 et 1754) ; *FP* ; *INST* ; *PB*. Voici par exemple l'article « Arbre » donné par Rousseau :

ARBRE. Plante d'une grandeur considérable, qui n'a qu'un seul et principal tronc divisé en maîtresses branches (p. 338-339).

Cette définition est tirée d'*EB*² :

On appelle *arbre* une *plante d'une grandeur très considérable, qui n'a qu'un seul et principal tronc, divisé en maîtresses branches* : tels sont le chêne, le noyer, le peuplier, etc³.

Il arrive que Rousseau raccourcisse une définition d'origine en

¹ Voir la « Note bibliographique ». Les éditions déjà existantes présentent tout de même de légères différences entre elles. Nous avons fidèlement reproduit l'édition de 1782, tout en modernisant l'orthographe et l'ordre des articles.

² Les parties reprises presque mot à mot par Rousseau sont mises en italique.

³ *EB*, t. 1, p. 62.

supprimant quelques mots ou en synthétisant des phrases. Autrement, il ajoute des phrases ou des exemples complémentaires. Quelquefois, il combine des articles de différents traités. Par exemple, la rubrique « Calice » est composée de l'explication donnée par Dalibard et de celle d'Adanson :

CALICE. Enveloppe extérieure ou soutien des autres parties de la fleur, etc. Comme il y a des plantes qui n'ont point de calice, il y en a aussi dont le calice se métamorphose peu à peu en feuilles de la plante, et réciproquement il y en a dont les feuilles de la plante se changent en calice : c'est ce qui se voit dans la famille de quelques renoncules, comme l'anémone, la pulsatile, etc (p. 340).

Calyx, le *calice enveloppe ou soutient les autres parties de la fleur* : on en compte sept espèces, le périanthe, l'enveloppe, le spathe, la bale, le chaton, la coiffe et la bourse¹.

Comme il y a des plantes qui n'ont pas de calice, il y en a aussi dont le calice se métamorphose peu à peu en feuilles de la plante, et réciproquement il y en a dont les feuilles de la plante se métamorphosent en calice ; c'est ce qui se voit sensiblement dans quelques genres de la famille des renoncules ; tels que l'ellébroides, l'isopuron, l'anémone, le pulsatilla, etc².

Mis à part ces six livres de référence, il y a un autre ouvrage qui a joué un rôle décisif lors de la rédaction du *Dictionnaire de botanique*. Il s'agit de l'« Introduction à la botanique, ou Dictionnaire abrégé des principaux termes employés en botanique, accompagnés de figures pour les rendre sensibles » (ci-après « Dictionnaire abrégé ») présentée dans *La Botanique mise à la portée de tout le monde* de N.-F. et G. Regnault (Paris, 1774)³. En effet, si nous regardons par exemple les entrées du « Dictionnaire abrégé » à la partie « L », il inscrit 12 termes. Quant au *Dictionnaire* de Rousseau, il en a 9 et nous remarquons d'emblée

¹ Dalibard, *op. cit.*, p. XXXIX.

² *FP*, t. I, p. CCLXVI.

³ C'est l'abbé de Pramont qui a confié cet ouvrage au philosophe, pour lui demander de l'annoter et de ranger les planches selon le système de Linné (CC 7162 et 7163). Voir les *Annotations sur La Botanique de Regnault*.

que tous ces articles, sauf « Liber », se retrouvent dans le « Dictionnaire abrégé ». Cette concordance est étonnante, car les termes botaniques n'étaient pas encore bien établis au siècle des Lumières, et que le choix de mots, le contenu et la longueur des rubriques différaient considérablement d'un traité à l'autre, d'après le système de classification de leurs auteurs. Par exemple, le « Dictionnaire » de Tournefort¹ ne propose que cinq articles à la partie « L » : « Lanière », « Lèvre », « Lierré », « Lobe » et « Loge ».

Mais ce qu'il faut vraiment retenir, c'est le fait que, malgré cette fluidité des termes, les contenus de plusieurs entrées sont presque identiques. Voici par exemple le cas des « Étamines » :

ÉTAMINES. Agents masculins de la fécondation ; leur forme est ordinairement celle d'un filet qui supporte une tête appelée anthère ou sommet. Cette anthère est une espèce de capsule qui contient la poussière prolifique. Cette poussière s'échappe, soit par explosion, soit par dilatation, et va s'introduire dans le stigmate, pour être portée jusqu'aux ovaires qu'elle féconde. Les étamines varient par la forme et par le nombre (p. 346-347).

Étamines sont les agents masculins de la fécondation dans le système sexuel. Leur forme est ordinairement celle d'un filet qui supporte une tête appelée anthère ou sommet ; cette anthère est une espèce de capsule dans laquelle réside la poussière prolifique. Cette poussière s'échappe soit par explosion soit par dilatation, et va s'introduire dans le stigmate pour être portée jusqu'aux ovaires quelle féconde (Voyez Pistil) Les étamines varient par la forme et par le nombre².

De la même manière, la plupart des termes présentés par Regnault se retrouvent dans la version de Rousseau et nous pouvons compter au moins 54 définitions similaires. Il serait ainsi

¹ À la fin du tome 1 d'*EB*, Tournefort propose un des premiers dictionnaires de botanique en langue française, intitulé « Dictionnaire, ou Explication des termes de botanique et de quelques autres qui peuvent servir pour l'intelligence de cet ouvrage » (p. 515-562).

² Dans le « Dictionnaire abrégé », les pages ne sont pas numérotées.

certain que lors de la rédaction du *Dictionnaire de botanique*, Rousseau a d'abord repris les entrées de Regnault jugées importantes et a ensuite copié le contenu de certains articles. Pour le reste, soit il s'est référé aux définitions d'autres traités disponibles, soit il a rédigé lui-même. Le « Dictionnaire abrégé » a joué ainsi le rôle de fil conducteur à la composition de l'ouvrage¹.

À quelle époque remonte le *Dictionnaire de botanique* ainsi constitué de différents fragments copiés ? Sur cette question, les deux indices suivants sont considérés comme capitaux : d'une part, dans une lettre datée du 26 janvier 1770, Rousseau suggère que Claret de La Tourette l'a encouragé à entreprendre un dictionnaire de botanique (CC 6655) et, d'autre part, les *Mémoires secrets* de 1770 rapportent, à la date du 1^{er} juillet, que Rousseau prépare un lexique de botanique². C'est donc vers 1770 que Jean-Jacques commence à concevoir concrètement la rédaction de l'ouvrage. Pourtant, comme il prenait des notes sur la botanique dès son séjour à Môtiers (voir les *Fragments*), nous pourrions supposer que certains passages tirés des ouvrages spécifiques avaient déjà été rédigés avant 1770, et que l'auteur les a ensuite insérés dans l'ensemble. Effectivement, les six livres de référence sont parvenus aux mains de Rousseau avant octobre 1765 (CC 3664, 4417, 4622, 4670). Par ailleurs, nous avons vu que l'idée de rédiger un dictionnaire de botanique était venue à Rousseau dès son séjour en Angleterre (voir le *Vocabulaire* et les *Fragments*, 4 et 14).

Concernant l'« Introduction », pour laquelle Rousseau a certainement beaucoup consulté *PB*, Courtois suppose qu'elle a été rédigée en mai 1774³, car son passage sur l'introduction de la nomenclature linnéenne au Jardin du roi se retrouve dans la lettre destinée à M^{me} Delessert du 28 mai 1774 (CC 7038)⁴. Nous en sommes d'accord, mais le fait que Jean-Jacques s'est servi du « Dictionnaire abrégé » comme base lors de la rédaction nous oblige de pousser un peu la période possible de la rédaction du *Dictionnaire. La Botanique mise à la portée de tout le monde* a été

¹ Pour plus de détails, voir T. Kobayashi, « *Fragments pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique* : processus de rédaction », *BJJR*, 62, 2003, p. 3-24.

² *Mémoires secrets*, éd. C. Cave et S. Cornand, Paris, 2009, t. 3, p. 1366.

³ L.J. Courtois, « Chronologie critique de la vie et des œuvres de J.-J. Rousseau », *AJJR*, 15, 1923, p. 226.

⁴ Courtois prétend que les deux passages sont presque identiques (Courtois, « Chronologie », p. 226), mais ce n'est pas tout à fait le cas.

disponible depuis 1774¹, néanmoins, il n'y a aucune trace qui permette d'assurer que Rousseau ait possédé cet ouvrage coûteux. Il est ainsi fort probable qu'il l'a consulté pour la première fois, lorsque l'abbé de Pramont la lui a confiée vers l'hiver 1777-1778². Comme nous l'avons vu, dans la composition du *Dictionnaire*, Rousseau a d'abord repris la plupart des entrées du « Dictionnaire abrégé » et a ensuite extrait le contenu de la cinquantaine d'articles. Le lexique de Regnault constitue ainsi la structure de l'ensemble du texte. Par conséquent, même si certains textes composants avaient été écrits avant, le *Dictionnaire de botanique* n'a pu prendre la forme que nous connaissons seulement après la lecture attentive du « Dictionnaire abrégé », donc à partir de la fin de l'année 1777. Le *Dictionnaire de botanique* est ainsi une des dernières œuvres du Citoyen.

¹ Il existe aussi une version antérieure qui a paru vers la fin 1772 (A. Jansen, *J.-J. Rousseau als Botaniker*, Berlin, 1885, p. 252 et CC 7162 note d).

² Jansen, *op. cit.*, p. 250.

Introduction¹.

Le premier malheur de la botanique est d'avoir été regardée dès sa naissance, comme une partie de la médecine. Cela fit qu'on ne s'attacha qu'à trouver ou supposer des vertus aux plantes, et qu'on négligea la connaissance des plantes mêmes ; car comment se livrer aux courses immenses et continuelles qu'exige cette recherche, et en même temps aux travaux sédentaires du laboratoire et aux traitements des malades, par lesquels on parvient à s'assurer de la nature des substances végétales, et de leurs effets dans le corps humain. Cette fausse manière d'envisager la botanique en a longtemps rétréci l'étude au point de la borner presque aux plantes usuelles, et de réduire la chaîne végétale² à un petit nombre de chaînons interrompus. Encore ces chaînons mêmes ont-ils été très mal étudiés, parce qu'on y regardait seulement la matière et non pas l'organisation. Comment se serait-on beaucoup occupé de la structure organique d'une substance, ou plutôt d'une masse ramifiée qu'on ne songeait qu'à piler dans un mortier ? On ne cherchait des plantes que pour trouver des remèdes, on ne cherchait pas des plantes mais des simples. C'était fort bien fait, dira-t-on ; soit. Mais il n'en a pas moins résulté que si l'on connaissait fort bien les remèdes, on ne laissait pas de connaître fort mal les plantes³ ; et c'est tout ce que j'avance ici.

La botanique n'était rien, il n'y avait point d'étudié de la botanique, et ceux qui se piquaient le plus connaître les plantes n'avaient aucune idée, ni de leur structure, ni de l'économie végétale. Chacun connaissait de vue cinq ou six plantes de son

¹ Dans l'édition de 1782, un « Avis des éditeurs » précède cette introduction : « Il paraît par ces fragments, que le projet de M. Rousseau était de faciliter l'intelligence des termes usités chez les botanistes : il est fâcheux qu'il n'ait laissé sur ce sujet intéressant que des brouillons, peut-être aussi incomplets par les articles qu'il a ébauchés, que par ceux qu'il n'a point traités. Mais nous avons pensé que, malgré leur imperfection, ces fragments méritaient de voir le jour, et, quelque défectueux qu'ils puissent être, nous n'avons voulu essayer, ni de suppléer aux articles qui manquent, ni de corriger ou finir ceux qui sont faits ; tout au plus avons-nous osé nous permettre de faire disparaître quelques obscurités, ou quelques défauts de style qui avaient échappé à la première composition » (p. 326).

² Rousseau pensait certainement à la « chaîne des êtres », un des sujets favoris de discussion chez les scientifiques de l'époque.

³ Voir les *Fragments* (15, 16 et 20), ainsi que la « Septième Promenade ».

canton auxquelles il donnait des noms au hasard enrichis de vertus merveilleuses qu'il lui plaisait de leur supposer, et chacune de ces plantes changées en panacée universelle suffisait seule pour immortaliser tout le genre humain. Ces plantes transformées en baume et en emplâtres disparaissaient promptement, et faisaient bientôt place à d'autres auxquelles de nouveaux venus, pour se distinguer, attribuaient les mêmes effets. Tantôt c'était une plante nouvelle qu'on décorait d'anciennes vertus, et tantôt d'anciennes plantes proposées sous de nouveaux noms suffisaient pour enrichir de nouveaux charlatans. Ces plantes avaient des noms vulgaires différents dans chaque canton, et ceux qui les indiquaient pour leurs drogues, ne leur donnaient que des noms connus tout au plus dans le lieu qu'ils habitaient ; et quand leurs récipes¹ couraient dans d'autres pays, on ne savait plus de quelle plante il y était parlé ; chacun en substituait une à sa fantaisie, sans autre soin que de lui donner le même nom. Voilà tout l'art que les Myrepsus, les Hildegardes, les Suardus, les Villanova² et les autres Docteurs de ces temps-là mettaient à l'étude des plantes dont ils ont parlé dans leurs livres, et il serait difficile peut-être au peuple d'en reconnaître une seule sur leurs noms ou sur leurs descriptions.

À la renaissance des Lettres tout disparut pour faire place aux anciens livres ; il n'y eut plus rien de bon et de vrai que ce qui était dans Aristote et dans Galien. Au lieu d'étudier les plantes sur la terre, on ne les étudiait plus que dans Pline et Dioscoride³, et il n'y a rien si fréquent dans les auteurs de ces temps-là, que d'y voir nier l'existence d'une plante par l'unique raison que Dioscoride n'en a pas parlé. Mais ces doctes plantes, il fallait pourtant les trouver en nature, pour les employer selon les préceptes du maître. Alors on s'évertua, l'on se mit à chercher, à observer, à conjecturer et

¹ Ordonnances.

² Ce sont des botanistes du 12^e au 14^e siècle cités dans *PB*, par exemple p. 9.

³ Aristote, Galien, Pline et Dioscoride sont mentionnés dans *PB*, par exemple p. 9. Rousseau avait les traités suivants liés aux deux derniers : Pline, *Historiæ naturalis libri XXXVII*, Paris, 1723 ; V. Cordus, *Annotationes in Pedacii Dioscoridis Anazarbei de medica materia libros V*, Strasbourg, 1561 ; P. Matthioli, *Opera quæ extant omnia, hoc est, Commentarii in VI libros Pedacii Dioscoridis Anazarbei de medica materia*, Bâle, 1674 (voir notre introduction générale).

chacun ne manqua pas de faire tous ses efforts pour trouver dans la plante qu'il avait choisie les caractères décrits dans son auteur ; et comme les traducteurs, les commentateurs, les praticiens s'accordaient rarement sur le choix, on donnait vingt noms à la même plante, et à vingt plantes le même nom, chacun soutenant que la sienne était la véritable, et que toutes les autres n'étant pas celle dont Dioscoride avait parlé devaient être proscrites de dessus la terre. De ce conflit résultèrent enfin des recherches, à la vérité, plus attentives et quelques bonnes observations qui méritèrent d'être conservées, mais en même temps un tel chaos de nomenclature que les médecins et les herboristes avaient absolument cessé de s'entendre entre eux : il ne pouvait plus y avoir communication de lumières, il n'y avait plus que des disputes de mots et de noms, et même toutes les recherches et descriptions utiles étaient perdues faute de pouvoir décider de quelle plante chaque auteur avait parlé.

Il commença pourtant à se former de vrais botanistes, tels que Clusius, Cordus, Cesalpin, Gesner¹, et à se faire de bons livres et instructifs sur cette matière, dans lesquels même on trouve déjà quelques traces de méthode. Et c'était certainement une perte que ces pièces devinssent inutiles et inintelligibles par la seule discordance des noms. Mais de cela même que les auteurs commençaient à réunir les espèces et à séparer les genres, chacun selon sa manière d'observer le port et la structure apparente, il résulta de nouveaux inconvénients et une nouvelle obscurité, parce que chaque auteur réglant sa nomenclature sur sa méthode créait de nouveaux genres, ou séparait les anciens selon que le requérait le caractère des siens. De sorte qu'espèces et genres, tout était tellement mêlé, qu'il n'y avait presque pas de plante qui n'eût autant de noms différents, qu'il y avait d'auteurs qui l'avaient décrite ; ce qui rendait l'étude de la concordance aussi longue et souvent plus difficile que celle des plantes même.

Enfin parurent ces deux illustres frères, qui ont plus fait eux seuls pour le progrès de la botanique, que tous les autres ensemble qui les ont précédés et même suivis jusqu'à Tournefort. Hommes

¹ Ce sont des botanistes du 16^e siècle. Rousseau possédait Cordus, *op. cit.* et Clusius, *Rariorum plantarum historia*, Anvers, 1601. Il a en plus emprunté *De rariorum et admirandis herbis, quae lunariae nominantur* (Zurich, 1555) de Gesner à Malesherbes (voir notre introduction générale).

rare, dont le savoir immense et les solides travaux consacrés à la botanique, les rendent dignes de l'immortalité qu'ils leur ont acquise. Car tant que cette science naturelle ne tombera pas dans l'oubli, les noms de Jean et de Gaspard Bauhin vivront avec elle dans la mémoire des hommes.

Ces deux hommes entreprirent, chacun de son côté, une histoire universelle des plantes, et ce qui se rapporte plus immédiatement à cet article, ils entreprirent l'un et l'autre d'y joindre une synonymie, c'est-à-dire, une liste exacte des noms que chacune d'elles portait dans tous les auteurs qui les avaient précédés. Ce travail devenait absolument nécessaire pour qu'on pût profiter des observations de chacun d'eux ; car sans cela il devenait presque impossible de suivre et démêler chaque plante à travers tant de noms différents.

L'aîné a exécuté à peu près cette entreprise dans les trois volumes in-folio qu'on a imprimés après sa mort, et il y a joint une critique si juste, qu'il s'est rarement trompé dans ses synonymies¹.

Le plan de son frère était encore plus vaste, comme il paraît par le premier volume qu'il en a donné et qui peut faire juger de l'immensité de tout l'ouvrage, s'il eût eu le temps de l'exécuter ; mais au volume près dont je viens de parler, nous n'avons que les titres du reste dans son *Pinax*², et ce *Pinax*, fruit de quarante de travail est encore aujourd'hui le guide de tous ceux qui veulent travailler sur cette matière et consulter les anciens auteurs.

Comme la nomenclature des Bauhin n'était formée que des titres de leurs chapitres, et que ces titres comprenaient ordinairement plusieurs mots, de là vient l'habitude de n'employer pour noms de plantes que des phrases louches assez longues, ce qui rendait cette nomenclature non seulement traînante et embarrassante, mais pédantesque et ridicule. Il y aurait à cela, je l'avoue, quelque avantage, si ces phrases avaient été mieux faites ; mais composées indifféremment des noms des lieux d'où venaient ces plantes, des noms des gens qui les avaient envoyées, et même des noms d'autres plantes avec lesquelles on leur trouvait quelque similitude, ces phrases étaient des sources de nouveaux embarras et de nouveaux doutes, puisque la connaissance d'une seule plante exigeait celle de plusieurs autres, auxquelles sa phrase renvoyait, et

¹ J. Bauhin, *Historia plantarum universalis*, Yverdon, 1650-1651 (voir notre introduction générale).

² *CB*. Ce traité a été trouvé dans le bureau de Rousseau après son décès (*CC* 7313).

dont les noms n'étaient pas plus déterminés que le sien.

Cependant les voyages de long cours enrichissaient incessamment la botanique de nouveaux trésors, et tandis que les anciens noms accablaient déjà la mémoire, il en fallait inventer de nouveaux sans cesse pour les plantes nouvelles qu'on découvrait. Perdue dans ce labyrinthe immense, les botanistes forcés de chercher un fil pour s'en tirer, s'attachèrent enfin sérieusement à la méthode ; Herman, Rivin, Ray¹, proposèrent chacun la sienne ; mais l'immortel Tournefort l'emporta sur eux tous ; il rangea le premier systématiquement tout le règne végétal ; et réformant en partie la nomenclature, la combina par ses nouveaux genres avec celle de Gaspard Bauhin². Mais loin de la débarrasser de ses longues phrases, ou il en ajouta de nouvelles, ou il chargea les anciennes des additions que sa méthode le forçait d'y faire. Alors s'introduisit l'usage barbare de lier les nouveaux noms aux anciens par un *qui quae quod* contradictoire, qui d'une même plante faisait deux genres tout différents.

Dens Leonis *qui pilosella folio minus villosa* : Doria *quae Jacobaea orientalis limonii folio* : Titanokeratophyton *quod Lithophyton marinum albicans*³.

Ainsi la nomenclature se chargeait. Les noms des plantes devenaient non seulement des phrases mais des périodes. Je n'en citerai qu'un seul de Plukenet qui prouvera que je n'exagère pas. « *Gramen myloicophorum carolinianum seu gramen altissimum, panicula maxima speciosa, è specis majoribus compressiusculis utrinque pinnatis blattam molendariam quodam modo referentibus, composita, foliis convolutus mucronatis pungentibus.* » *Almag.* 137⁴.

C'en était fait de la botanique si ces pratiques eussent été suivies ; devenue absolument insupportable, la nomenclature ne pouvait plus subsister dans cet état, et il fallait de toute nécessité

¹ Botanistes du 17^e au 18^e siècle. Rousseau possédait uniquement les livres suivants de Ray : *Methodus plantarum emendata et aucta*, Londres, 1703 et *Synopsis methodica stirpium Britannicarum*, Londres, 1724 (voir notre introduction générale).

² Il s'agit d'*INST*.

³ Cette phrase est présentée telle quelle dans *PB*, p. 242.

⁴ Ce nom est cité dans *PB*, p. 232. Notons que, dans le livre en question de Plukenet (*Almagestum botanicum*, Londres, 1696), le nom est plus long et indiqué non dans la page 137 mais 173, tandis que *PB* le donne avec la référence « p. 137 ».

qu'il s'y fit une réforme ou que la plus riche, la plus aimable, la plus facile des trois parties de l'histoire naturelle fût abandonnée.

Enfin M. Linnaeus plein de son système sexuel et des vastes idées qu'il lui avait suggérées, forma le projet d'une refonte générale dont tout le monde sentait le besoin, mais dont nul n'osait tenter l'entreprise. Il fit plus, il l'exécuta, et après avoir préparé dans son *Critica botanica*¹ les règles sur lesquelles ce travail devait être conduit, il conduisit, il détermina dans son *Genera plantarum*² ces genres des plantes, ensuite les espèces dans son *Species*³ ; de sorte que gardant tous les anciens noms qui pouvaient s'accorder avec ces nouvelles règles et refondant tous les autres, il établit enfin une nomenclature éclairée, sondée sur les vrais principes de l'art qu'il avait lui-même exposés. Il conserva tous ceux des anciens genres qui étaient vraiment naturels, il corrigea, simplifia, réunit ou divisa les autres selon que le requéraient les vrais caractères. Et dans la confection des noms, il suivait quelquefois même un peu trop sévèrement ses propres règles.

À l'égard des espèces, il fallait bien pour les déterminer des descriptions et des différences ; ainsi les phrases restaient toujours indispensables, mais s'y bornant à un petit nombre de mots techniques bien choisis et bien adaptés, il s'attacha à faire de bonnes et brèves définitions tirées des vrais caractères de la plante, bannissant rigoureusement tout ce qui lui était étranger. Il fallut pour cela créer, pour ainsi dire, à la botanique une nouvelle langue qui épargnât ce long circuit de paroles qu'on voit dans les anciennes descriptions. On s'est plaint que les mots de cette langue n'étaient pas tous dans Cicéron. Cette plainte aurait un sens raisonnable, si Cicéron eût fait un traité complet de botanique. Ces mots cependant sont tous grecs ou latins, expressifs, courts, sonores, et forment même des constructions élégantes par leur extrême précision. C'est dans la pratique journalière de l'art, qu'on sent tout l'avantage de cette nouvelle langue, aussi commode et nécessaire aux botanistes qu'est celle de l'algèbre aux géomètres.

Jusque-là M. Linnaeus avait déterminé le plus grand nombre des plantes connues, mais il ne les avait pas nommées : car ce n'est pas

¹ *Critica botanica*, Leyde, 1737. Rousseau l'a commandé en 1767 (CC 6173), mais nous ne savons pas s'il l'a bien reçu.

² *Genera plantarum*, Leyde, 1737. L'édition de 1764 a été trouvée au bureau de Rousseau après son décès (CC 7313).

³ *SP*.

nommer une chose que de la définir ; une phrase ne sera jamais un vrai nom et n'en saurait avoir l'usage. Il pourvut à ce défaut par l'invention des noms triviaux, qu'il joignit à ceux des genres pour distinguer les espèces. De cette manière le nom de chaque plante n'est composé jamais que de deux mots, et ces deux mots seuls choisis avec discernement et appliqués avec justesse, sont souvent mieux connaître la plante que ne faisaient les longues phrases de Micheli¹ et de Plukenet. Pour la connaître mieux encore et plus régulièrement, on a la phrase qu'il faut savoir sans doute, mais qu'on n'a plus besoin de répéter à tout propos lorsqu'il ne faut que nommer l'objet.

Rien n'était plus maussade et plus ridicule lorsqu'une femme ou quelqu'un de ces hommes qui leur ressemblent, vous demandaient le nom d'une herbe ou d'une fleur dans un jardin, que la nécessité de cracher en réponse une longue enfilade de mots latins qui ressemblaient à des évocations magiques ; inconvenient suffisant pour rebuter ces personnes frivoles d'une étude charmante offerte avec un appareil aussi pédantesque.

Quelque nécessaire, quelque avantageuse que fût cette réforme, il ne fallait pas moins que le profond savoir de M. Linnaeus pour la faire avec succès, et que la célébrité de grand naturaliste pour la faire universellement adopter. Elle a d'abord éprouvé de la résistance, elle en éprouve encore. Cela ne saurait être autrement, ses rivaux dans la même carrière regardent cette adoption comme un aveu d'infériorité qu'ils n'ont gardé de faire ; sa nomenclature paraît tenir tellement à son système, qu'on ne s'avise guère de l'en séparer. Et les botanistes du premier ordre, qui se croient obligés par hauteur de n'adopter le système de personne et d'avoir chacun le sien, n'iront pas sacrifier leurs prétentions aux progrès d'un art dont l'amour dans ceux qui le professent est rarement désintéressé.

Les jalousies nationales s'opposent encore à l'admission d'un système étranger. On se croit obligé de soutenir les illustres de son pays, surtout lorsqu'ils ont cessé de vivre ; car même l'amour-propre qui faisait souffrir avec peine leur supériorité durant leur vie, s'honore de leur gloire après leur mort.

Malgré tout cela, la grande commodité de cette nouvelle nomenclature et son utilité que l'usage a fait connaître, l'ont fait

¹ Rousseau avait P.A. Micheli, *Nova plantarum genera, juxta Tournefortii methodum disposita*, Florence, 1729 (voir notre introduction générale).

adopter presque universellement dans toute Europe plutôt ou plus tard, à la vérité, mais enfin à peu près partout, et même à Paris. M. de Jussieu¹ vient de l'établir au jardin du roi², préférant ainsi l'utilité publique à la gloire d'une nouvelle refonte que semblait demander la méthode des familles naturelles dont son illustre oncle³ est l'auteur. Ce n'est pas que cette nomenclature linnéenne n'ait encore ses défauts et ne laisse de grandes prises à la critique ; mais en attendant qu'on en trouve une plus parfaite à qui rien ne manque, il vaut cent fois mieux adopter celle-là que de n'en avoir aucune, ou de retomber dans les phrases de Tournefort et de Gaspard Bauhin. J'ai même peine à croire qu'une meilleure nomenclature pût avoir désormais assez de succès pour proscrire celle-ci, à laquelle les botanistes de l'Europe sont déjà tout accoutumés, et c'est par la double chaîne de l'habitude et de la commodité qu'ils y renonceraient avec plus de peine encore qu'ils n'en eurent à l'adopter. Il faudrait, pour opérer ce changement, un auteur dont le crédit effaçât celui de M. Linnaeus, et à l'autorité duquel l'Europe entière voulût se soumettre une seconde fois, ce qui me paraît difficile à espérer. Car si son système, quelque excellent qu'il puisse être, n'est adopté que par une seule nation, il jettera la botanique dans un nouveau labyrinthe, et nuira plus qu'il ne servira.

Le travail même de M. Linnaeus, bien qu'immense, reste encore imparfait, tant qu'il ne comprend pas toutes les plantes connues, et tant qu'il n'est pas adopté par tous les botanistes sans exception : car les livres de ceux qui ne s'y soumettent pas, exigent de la part des lecteurs, le même travail pour la concordance auquel ils étaient forcés pour les livres qui ont précédé. On a obligation à M. Crantz⁴, malgré sa passion contre M. Linnaeus, d'avoir, en rejetant son système, adopté sa nomenclature. Mais M. Haller, dans son grand et excellent traité des plantes alpines⁵, rejette à la fois l'un et l'autre, et M. Adanson fait encore plus, il prend une nomenclature toute nouvelle et ne fournit aucun renseignement pour y rapporter celle de M. Linnaeus. M. Haller cite toujours les genres et quelquefois

¹ Antoine-Laurent de Jussieu.

² Voir notre introduction générale.

³ Bernard de Jussieu.

⁴ L'auteur des *Classis umbelliferarum* (Leipzig, 1767) que Rousseau possédait dès 1769 au plus tard (voir notre introduction générale).

⁵ Voir les *Annotations sur l'Historia stirpium de Haller*.

les phrases des espèces de M. Linnaeus, mais M. Adanson n'en cite jamais ni genre ni phrases. M. Haller s'attache à une synonymie exacte, par laquelle, quand il n'y joint pas la phrase de M. Linnaeus, on peut du moins la trouver indirectement par le rapport des synonymes. Mais M. Linnaeus et ses livres sont tout à fait nuls pour M. Adanson et pour ses lecteurs, il ne laisse aucun renseignement par lequel on s'y puisse reconnaître¹. Ainsi il faut opter entre M. Linnaeus et M. Adanson qui l'exclut sans miséricorde, et jeter tous les livres de l'un ou de l'autre au feu. Ou bien il faut entreprendre un nouveau travail qui ne sera ni court ni facile pour faire accorder deux nomenclatures qui n'offrent aucun point de réunion.

De plus, M. Linnaeus n'a point donné une synonymie complète. Il s'est contenté pour les plantes anciennement connues de citer les Bauhin et Clusius, et une figure de chaque plante. Pour les plantes exotiques découvertes récemment, il a cité un ou deux auteurs modernes et les figures de Rheedi, de Rumphius² et quelques autres, et s'en est tenu là. Son entreprise n'exigeait pas de lui une compilation plus étendue, et c'était assez qu'il donnât un seul renseignement sûr pour chaque plante dont il parlait.

Tel est l'état actuel des choses. Or sur cet exposé je demande à tout lecteur sensé comment il est possible de s'attacher à l'étude des plantes, en rejetant celle de la nomenclature ? C'est comme si l'on voulait se rendre savant dans une langue sans vouloir en apprendre les mots. Il est vrai que les noms sont arbitraires, que la connaissance des plantes ne tient point nécessairement à celle de la nomenclature, et qu'il est aisé de supposer qu'un homme intelligent pourrait être un excellent botaniste, quoiqu'il ne connût pas une seule plante par son nom. Mais qu'un homme seul, sans livres et sans aucun secours des lumières communiquées, parvienne à devenir de lui-même un très médiocre botaniste, c'est une assertion ridicule à faire et une entreprise impossible à exécuter. Il s'agit de savoir si trois cents ans d'études et d'observations doivent être perdus pour la botanique, si trois cents volumes de figures et de descriptions doivent être jetés au feu, si les connaissances acquises par tous les savants, qui ont consacré leur bourse, leur vie et leurs

¹ Dans le tome 2 de *FP*, Adanson en donne tout de même quelques informations.

² La duchesse de Portland a envoyé un exemplaire de G.E. Rumphius, *Herbarium amboinense* (Amsterdam, 1750), mais Rousseau a refusé de le recevoir (CC 7093).

veilles à des voyages immenses, coûteux, pénibles et périlleux doivent être inutiles à leurs successeurs, et si chacun partant toujours de zéro pour son premier point, pourra parvenir de lui-même aux mêmes connaissances qu'une longue suite de recherches et d'études a répandues dans la masse du genre humain. Si cela n'est pas et que la troisième et plus aimable partie de l'histoire naturelle mérite l'attention des curieux, qu'on me dise comment on s'y prendra pour faire usage des connaissances ci-devant acquises, si l'on ne commence par apprendre la langue des auteurs et par savoir à quels objets se rapportent les noms employés par chacun d'eux. Admettre l'étude de la botanique et rejeter celle de la nomenclature, c'est donc tomber dans la plus absurde contradiction.

ABRUPTÉ. On donne l'épithète d'abrupte aux feuilles pinnées, au sommet desquelles manque la foliole impaire terminale qu'elles ont ordinairement.

ABRUVOIRS, ou GOUTTIÈRES. Trous qui se forment dans le bois pourri des chicots, et qui retenant l'eau des pluies, pourrissent enfin le reste du tronc¹.

ACAULIS, sans tige².

AIGRETTE. Touffe de filaments simples ou plumeux qui couronnent les semences dans plusieurs genres de composées et d'autres fleurs. L'aigrette est ou sessile, c'est-à-dire, immédiatement attachée autour de l'embryon qui les porte ; ou pédiculée, c'est-à-dire, portée par un pied appelé en latin *stipes* qui la tient élevée au-dessus de l'embryon. L'aigrette sert d'abord de calice au fleuron, ensuite elle le pousse et le chasse à mesure qu'il se fane pour qu'il ne reste pas sous la semence et ne l'empêche pas de mûrir ; elle garantit cette même semence nue de l'eau de la pluie qui pourrait la pourrir ; et lorsque la semence est mûre, elle lui sert d'aile pour être portée et disséminée au loin par les vents.

AILÉE. Une feuille composée de deux folioles opposées sur le même pétiole, s'appelle feuille ailée.

AISSELLE. Angle aigu ou droit, formé par une branche sur une autre branche ou sur la tige, ou par une feuille sur une branche.

AMANDE. Semence enfermée dans un noyau³.

¹ Tiré de *FP*, t. 1, p. 51.

² Tiré d'*INST*, p. 665.

³ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

ANDROGYNE. Qui porte des fleurs mâles et des fleurs femelles sur le même pied. Ces mots *sndrogyne* et *monoïque* signifient absolument la même chose. Excepté que dans le premier on fait plus d'attention au différent sexe des fleurs, et dans le second à leur assemblage sur le même individu.

ANGIOSPERME, à semences enveloppées. Ce terme d'angiosperme convient également aux fruits à capsule et aux fruits à baie.

ANTHERE. Capsule ou boîte portée par le filet de l'étamine, et qui s'ouvrant au moment de la fécondation, répand la poussière prolifique.

ANTHOLOGIE. Discours sur les fleurs. C'est le titre d'un livre de Pontedera¹, dans lequel il combat de toute sa force le système sexuel qu'il eût sans doute adopté lui-même, si les écrits de Vaillant et de Linnaeus avaient précédé le sien.

APHRODITES. M. Adanson donne ce nom à des animaux dont chaque individu reproduit son semblable par la génération, mais sans aucun acte extérieur de copulation ou de fécondation, tels que quelques pucerons, les conques, la plupart des vers sans sexe, les insectes qui se reproduisent sans génération, mais par la section d'une partie de leur corps. En ce sens les plantes qui se multiplient par boutures et par caïeux peuvent être appelées aussi aphrodites. Cette irrégularité si contraire à la marche ordinaire de la nature, offre bien des difficultés à la définition de l'espèce : est-ce qu'à proprement parler il n'existerait point d'espèces dans la nature, mais seulement des individus ? Mais on peut douter, je crois, s'il est des plantes absolument aphrodites, c'est-à-dire, qui n'ont réellement point de sexe et ne peuvent se multiplier par copulation. Au reste, il y a cette différence entre ces deux mots *aphrodite* et *asexe*, que le premier s'applique aux plantes qui n'ayant point de sexe ne laissent pas de multiplier ; au lieu que l'autre ne convient qu'à celles qui sont neutres ou stériles et incapables de reproduire leur semblable².

APHYLLE. On pourrait dire effeuillé, mais effeuillé signifie dont on a ôté les feuilles, et aphyllé qui n'en a point.

ARBRE. Plante d'une grandeur considérable, qui n'a qu'un seul

¹ G. Pontedera, *Anthologia*, Padoue, 1720. Rousseau a emprunté ce traité à Malesherbes en 1772-1773 (voir notre introduction générale).

² Tiré de *FP*, t. 1, p. CLXII-CLXIII.

et principal tronc divisé en maîtresses branches¹.

ARBRISSEAU. Plante ligneuse de moindre taille que l'arbre, laquelle se divise ordinairement dès la racine en plusieurs tiges. Les arbres et les arbrisseaux poussent en automne des boutons dans les aisselles des feuilles qui se développent dans le printemps et s'épanouissent en fleurs et en fruits ; différence qui les distingue des sous-arbrisseaux².

ARTICULÉ. Tige, racines, feuilles, silique ; se dit lorsque quelqu'une de ces parties de la plante se trouve coupée par des nœuds distribués de distance en distance³.

AXILLAIRE. Qui sort d'une aisselle⁴.

BALE. Calice dans les graminées⁵.

BAYE. Fruit charnu ou succulent à une ou plusieurs loges⁶.

BOULON. Groupe de fleurettes amassées en tête.

BOURGEON. Germe des feuilles et des branches⁷.

BOUTON. Germe des fleurs⁸.

BOUTURE. Est une jeune branche que l'on coupe à certains arbres moelleux, tels que le figuier, le saule, le cognassier, laquelle reprend en terre sans racine. La réussite des boutures dépend plutôt de leur facilité à produire des racines, que de l'abondance de la moelle des branches ; car l'oranger, le buis, l'if et la sabine qui ont peu de moelle, reprennent facilement de bouture⁹.

BRANCHES. Bras pliants et élastiques du corps de l'arbre, ce sont elles qui lui donnent la figure ; elles sont ou alternes, ou opposées, ou verticillées. Le bourgeon s'étend peu à peu en branches posées collatéralement et composées des mêmes parties de la tige, et l'on prétend que l'agitation des branches causée par le vent est aux arbres ce qu'est aux animaux l'impulsion du cœur. On distingue,

1^o Les maîtresses branches, qui tiennent immédiatement au tronc, et d'où partent toutes les autres.

¹ Tiré d'*EB*, t. 1, p. 62.

² *Ibid.*

³ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

⁹ Tiré d'*Enc.*, II, p. 387 et *FP*, t. 1, p. 66.

2° Les branches à bois, qui étant les plus grosses et pleines de boutons plats, donnent la forme à un arbre fruitier, et doivent le conserver en partie.

3° Les branches à fruits sont plus faibles et ont des boutons ronds.

4° Les chiffonnes sont courtes et menues.

5° Les gourmandes sont grosses, droites et longues.

6° Les veules sont longues et ne promettent aucune fécondité.

7° La branche aoûtée est celle qui, après le mois d'août, a pris naissance, s'endurcit et devient noirâtre.

8° Enfin, la branche de faux-bois est grosse à l'endroit où elle devrait être menue, et ne donne aucune marque de fécondité¹.

BULBE. Est une racine orbiculaire composée de plusieurs peaux ou tuniques emboîtées les unes dans les autres. Les bulbes sont plutôt des boutons sous terre que des racines ; ils en ont eux-mêmes de véritables, généralement presque cylindriques et rameuses².

CALICE. Enveloppe extérieure ou soutien des autres parties de la fleur, etc. Comme il y a des plantes qui n'ont point de calice, il y en a aussi dont le calice se métamorphose peu à peu en feuilles de la plante, et réciproquement il y en a dont les feuilles de la plante se changent en calice : c'est ce qui se voit dans la famille de quelques renoncules, comme l'anémone, la pulsatile, etc³.

CAMAPANIFORME, ou campanulée. Voyez *Cloche*.

CAPILLAIRES. On appelle feuilles capillaires dans la famille des mousses celles qui sont déliées comme des cheveux. C'est ce qu'on trouve souvent exprimé dans le *Synopsis* de Ray, et dans l'*Histoire des mousses* de Dillen, par le mot grec de *trichodes*.

On donne aussi le nom de capillaires à une branche de la famille des fougères, qui porte comme elles sa fructification sur le dos des feuilles, et ne s'en distingue que par la stature des plantes qui la composent, beaucoup plus petite dans les capillaires que dans les fougères.

CAPRIFICATION. Fécondation des fleurs femelles d'une sorte de figuier dioïque par la poussière des étamines de l'individu mâle appelé caprifiguiier. Au moyen de cette opération de la nature, aidée

¹ Tiré d'*Enc.*, II, p. 394.

² *Ibid*, p. 461.

³ Tiré de Dalibard, *op. cit.*, p. XXXIX et *FP*, t. 1, p. CCLXVI.

en cela de l'industrie humaine, les figues ainsi fécondées grossissent, mûrissent et donnent une récolte meilleure et plus abondante qu'on ne l'obtiendrait sans cela.

La merveille de cette opération consiste en ce que, dans le genre du figuier, les fleurs étant encloses dans le fruit, il n'y a que celles qui sont hermaphrodites ou androgynes qui semblent pouvoir être fécondées ; car quand les sexes sont tout à fait séparés, on ne voit pas comment la poussière des fleurs mâles pourrait pénétrer sa propre enveloppe et celle du fruit femelle jusqu'aux pistils qu'elle doit féconder, c'est un insecte qui se charge de ce transport. Une sorte de moucheron particulière au caprifiguier y pond, y éclot, s'y couvre de la poussière des étamines, la porte par l'*œil* de la figue à travers les écailles qui en garnissent l'entrée, jusque dans l'intérieur du fruit, et là, cette poussière ne trouvant plus d'obstacle, se dépose sur l'organe destiné à la recevoir.

L'histoire de cette opération a été détaillée en premier lieu par Théophraste, le premier, le plus savant ou, pour mieux dire, l'unique et vrai botaniste de l'antiquité, et après lui par Pline chez les anciens. Chez les modernes par Jean Bauhin, puis par Tournefort sur les lieux mêmes, après lui par Pontedera, et par tous les compilateurs de botanique et d'histoire naturelle qui n'ont fait que transcrire la relation de Tournefort¹.

CAPSULAIRE. Les plantes capsulaires sont celles dont le fruit est à capsules. Ray a fait de cette division sa dix-neuvième classe. *Herba vasculifera*².

CAPSULE. Péricarpe sec d'un fruit sec ; car on ne donne point, par exemple, le nom de capsule à l'écorce de la grenade, quoiqu'aussi sèche et dure que beaucoup d'autres capsules, parce qu'elle enveloppe un fruit mou.

CAPUCHON, CALYPTRA. Coiffe pointue qui couvre ordinairement l'urne des mousses. Le capuchon est d'abord adhérent à l'urne, mais ensuite il se détache et tombe quand elle approche de la maturité.

CARYOPHYLLÉE. Fleur caryophyllée ou en l'œillet³.

CAYEUX. Bulbes par lesquelles plusieurs liliacées et autres

¹ Rousseau a-t-il vraiment lu les passages concernés dans les traités de ces botanistes ? Il est possible qu'un traité, que nous n'avons pas encore déterminé, résume cette histoire de la découverte.

² Voir J. Ray, *Synopsis*, Londres, 1724, p. 289.

³ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

plantes se reproduisent¹.

CHATON. Assemblage de fleurs mâles ou femelles spiralement attachées à un axe ou réceptacle commun, autour duquel ces fleurs prennent la figure d'une queue de chat. Il y a plus d'arbres à chatons mâles qu'il n'y en a qui aient aussi des chatons femelles².

CHAUME (*Culmus*). Nom particulier dont on distingue la tige des graminées de celles des autres plantes, et à qui l'on donne pour caractère propre d'être géniculée et fistuleuse, quoique beaucoup d'autres plantes aient ce même caractère et que les lèches et divers gramens des Indes ne l'aient pas. On ajoute que le chaume n'est jamais rameux, ce qui néanmoins souffre encore exception dans l'*Arundo calamagrostis* et dans d'autres³.

CLOCHE. Fleurs en cloche ou campaniformes⁴.

COLORE. Les calices, les bales, les écailles, les enveloppes, les parties extérieures des plantes qui sont vertes ou grises, communément sont dites colorées lorsqu'elles ont une couleur plus éclatante et plus vive que leurs semblables, tels sont les calices de la circée, de la moutarde, de la carline ; les enveloppes de l'astrantia : la corolle des ornithogales blancs et jaunes est verte en dessous et colorée en dessus ; les écailles du xéranthème sont si colorées qu'on les prendrait pour des pétales, et le calice du polygala, d'abord très coloré, perd sa couleur peu à peu, et prend enfin celle d'un calice ordinaire.

CORDON ombilical dans les capillaires et fougères⁵.

CORNET. Sorte de nectaire infundibuliforme⁶.

CORYMBE. Disposition de fleur qui tient le milieu entre l'ombelle et la panicule ; les pédicules sont gradués le long de la tige comme dans la panicule, et arrivent tous à la même hauteur, formant à leur sommet une surface plane.

Le corymbe diffère de l'ombelle, en ce que les pédicules qui le forment au lieu de partir du même centre, partent différentes hauteurs, de divers points sur le même axe⁷.

CORYMBIFÈRES. Ce mot semblerait devoir désigner les plantes à

¹ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ Tiré du « Dictionnaire abrégé » et *FP*, t. 1, p. CCLXI.

fleurs en corymbe, comme celui d'ombellifères désigne les plantes à fleurs en parasol. Mais l'usage n'a pas autorisé cette analogie ; l'acception dont je vais parler n'est pas même fort usitée, mais comme elle a été employée par Ray et par d'autres botanistes, il la faut connaître pour les entendre.

Les plantes corymbifères sont donc dans la classe des composées, et dans la section des discoïdes celles qui portent leurs semences nues, c'est-à-dire, sans aigrettes ni filets qui les couronnent ; tels sont les bidens, les armoises, la tanaïsie, etc. On observera que les demi-fleuronnées à semences nues comme la lampane, l'hyoseris, la catanance, etc. ne s'appellent pas cependant corymbifères, parce qu'elles ne sont pas du nombre des discoïdes.

COSSE. Péricarpe des fruits légumineux. La cosse est composée ordinairement de deux valvules, et quelquefois n'en a qu'une seule.

COSSON. Nouveau sarment qui croît sur la vigne après qu'elle est taillée¹.

COTYLEDON. Foliole ou partie de l'embryon dans laquelle s'élaborent et se préparent les sucs nutritifs de la nouvelle plante.

Les cotylédons, autrement appelés feuilles séminales, sont les premières parties de la plante qui paraissent hors de terre lorsqu'elle commence à végéter. Ces premières feuilles sont très souvent d'une autre forme que celles qui les suivent et qui sont les véritables feuilles de la plante. Car pour l'ordinaire les cotylédons ne tardent pas à se flétrir et à tomber peu après que la plante est levée et qu'elle reçoit par d'autres parties une nourriture plus abondante que celle qu'elle doit par eux de la substance même de la semence.

Il y a des plantes qui n'ont qu'un cotylédon, et qui pour cela s'appellent monocotylédones, tels sont les palmiers, les liliacées, les graminées et d'autres plantes, le plus grand nombre en ont deux, et s'appellent dicotylédones ; si d'autres en ont davantage, elles s'appelleront polycotylédones. Les acotylédones sont celles qui n'ont point de cotylédons, telles les fougères, les mousses, les champignons et toutes les cryptogames.

Ces différences de la germination ont fourni à Ray, à d'autres botanistes, et en dernier lieu à Messieurs de Jussieu et Haller² la

¹ Tiré d'*Enc.*, IV, p. 298.

² Il s'agit du *Synopsis* et de l'*Historia stirpium* de Haller (Berne, 1768). Quant à

première ou plus grande division naturelle du règne végétal.

Mais pour classer les plantes suivant cette méthode, il faut les examiner sortant de terre, dans leur première germination, et jusque dans la semence même ; ce qui est souvent fort difficile surtout pour les plantes marines et aquatiques. Et pour les arbres et plantes étrangères ou alpines qui refusent de germer et naître dans nos jardins.

CRUCIFÈRE, ou CRUCIFORME, disposé en forme de croix. On donne spécialement le nom de crucifère à une famille de plantes dont le caractère est d'avoir des fleurs composées de quatre pétales disposés en croix, sur un calice composé d'autant de folioles, et autour du pistil six étamines, dont deux, égales entre elles, sont plus courtes que les quatre autres, et les divisent également¹.

CUPULES. Sortes de petites calottes ou coupes qui naissent le plus souvent sur plusieurs lichens et algues ; et dans le creux desquelles on voit les semences naître et se former, surtout dans le genre appelé jadis hépatique des fontaines, et aujourd'hui marchantia.

CYME, ou CYMIER. Sorte d'ombelle qui n'a rien de régulier, quoique tous ses rayons partent du même centre ; telles sont les fleurs de l'obier, du chèvrefeuille, etc.

DEMI-FLEURON. C'est le nom donné par Tournefort, dans les fleurs composées, aux fleurons échancrés qui garnissent le disque des lactucées et à ceux qui forment le contour des radiées². Quoique ces deux sortes de demi-fleurons soient exactement de même figure, et pour cela confondues sous le même nom par les botanistes, ils diffèrent pourtant essentiellement en ce que les premiers ont toujours des étamines et que les autres n'en ont jamais. Les demi-fleurons de même que les fleurons sont toujours supères, et portés par la semence qui est portée à son tour par le disque ou réceptacle de la fleur. Le demi-fleuron est formé de deux parties, l'inférieure qui est un tube ou cylindre très court, et la supérieure qui est plane, taillée en languette, et à qui l'on en donne le nom. Voyez *Fleuron*, *Fleur*.

DIÉCIE, ou DIÉCIE, habitation séparée. On donne le nom de

« Jussieu », à quel traité pense-t-il ?

¹ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

² Voir *EB*, t. 1, p. 529.

diécie à une classe de plantes composées de toutes celles qui portent leurs fleurs mâles sur un pied, et leurs fleurs femelles sur un autre pied.

DIGITÉ. Une feuille est digitée lorsque ses folioles partent toutes du sommet de son pétiole comme d'un centre commun. Telle est, par exemple, la feuille du marronnier d'Inde.

DIOÏQUES. Toutes les plantes de la diécie sont dioïques.

DISQUE. Corps intermédiaire qui tient la fleur ou quelques-unes de ses parties élevées au-dessus du vrai réceptacle¹.

Quelquefois on appelle disque le réceptacle même comme dans les composées ; alors on distingue la surface du réceptacle, ou le disque, du contour qui le borde et qu'on nomme rayon,

Disque est aussi un corps charnu qui se trouve dans quelques genres de plantes, au fond du calice, dessous l'embryon ; quelquefois les étamines sont attachées autour de ce disque.

DRAGEONS. Branches enracinées qui tiennent au pied d'un arbre, ou au tronc, dont on ne peut les arracher sans l'éclater².

ÉCAILLES, ou PAILLETES. Petites languettes paléacées qui, dans plusieurs genres de fleurs composées, implantées sur le réceptacle, distinguent et séparent les fleurons ; quand les paillettes sont de simples filets, on les appelle des poils ; mais quand elles ont quelque largeur, elles prennent le nom d'écailles.

Il est singulier dans le xéranthème à fleur double, que les écailles autour du disque, s'allongent, se colorent et prennent l'apparence de vrais demi-fleurons, au point de tromper à l'aspect, quiconque n'y regarderait pas de bien près.

On donne très souvent le nom d'écailles aux calices des chatons et des cônes : on le donne aussi aux folioles des calices imbriqués des fleurs en tête, tels que les chardons, les jacées, et à celles des calices de substance sèche et scarieuse du xéranthème et de la catananche.

La tige des plantes dans quelques espèces, est aussi d'écailles : ce sont des rudiments coriaces de feuilles qui quelquefois en tiennent lieu, comme dans l'orabanche et le tussilage.

Enfin on appelle encore écailles les enveloppes imbriquées des bales de plusieurs liliacées, et les bales ou calices aplatis des

¹ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

² Tiré de *FP*, t. 1, p. 63.

schoenus, et d'autres graminacées.

ÉCORCE. Vêtement ou partie enveloppante du tronc et des branches d'un arbre. L'écorce est moyenne entre l'épiderme à l'extérieur, et le liber à l'intérieur ; ces trois enveloppes se réunissent souvent dans l'usage vulgaire sous le nom commun d'écorce.

ÉDULE, *edulis*, bon à manger. Ce mot est du nombre de ceux qu'il est à désirer qu'on fasse passer du latin dans la langue universelle de la botanique.

ENTRE-NŒUDS. Ce sont dans les chaumes des graminées les intervalles qui séparent les nœuds d'où naissent les feuilles. Il y a quelques graminées, mais en bien petit nombre, dont le chaume nu d'un bout à l'autre est sans nœuds, et par conséquent sans entre-nœuds, tel, par exemple, que l'*Aira caerulea*.

ENVELOPPE. Espèce de calice qui contient plusieurs fleurs, comme dans le pied-de-veau, le figuier, les fleurs à fleurons. Les fleurs garnies d'une enveloppe ne sont pas pour cela dépourvues de calice¹.

ÉPERON. Protubérance en forme de cône droit ou recourbé, faite dans plusieurs sortes de fleurs par le prolongement du nectaire. Tels sont les éperons des orchis, des linaires, des ancolies, des pieds-d'alouettes, de plusieurs géranium et de beaucoup d'autres plantes.

ÉPI. Forme de bouquet dans laquelle les fleurs sont attachées autour d'un axe ou réceptacle commun formé par l'extrémité du chaume ou de la tige unique. Quand les fleurs sont pédonculées, pourvu que tous les pédicules soient simples et attachés immédiatement à l'axe, le bouquet s'appelle toujours épi ; mais dans l'épi rigoureusement pris, les fleurs sont sessiles.

ÉPIDERME (l'). Est la peau fine extérieure qui enveloppe les couches corticales ; c'est une membrane très fine, transparente, ordinairement sans couleur, élastique et un peu poreuse².

ESPECE. Réunion de plusieurs variétés, ou individus, sous un caractère commun qui les distingue de toutes les autres plantes du même genre.

ÉTAMINES. Agents masculins de la fécondation ; leur forme est ordinairement celle d'un filet qui supporte une tête appelée anthère

¹ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

² Tiré de *FP*, t. 1, p. 33.

ou sommet. Cette anthère est une espèce de capsule qui contient la poussière prolifique. Cette poussière s'échappe, soit par explosion, soit par dilatation, et va s'introduire dans le stigmate, pour être portée jusqu'aux ovaires qu'elle féconde. Les étamines varient par la forme et par le nombre¹.

ÉTENDARD. Pétale supérieur des fleurs légumineuses².

FANE. La fane d'une plante, est l'assemblage des feuilles d'en bas.

FÉCONDATION. Opération naturelle par laquelle les étamines portent au moyen du pistil jusqu'à l'ovaire, le principe de vie nécessaire à la maturation des semences et à leur germination.

FEUILLES. Sont des organes nécessaires aux plants pour pomper l'humidité de l'air pendant la nuit, et faciliter la transpiration durant le jour ; elles suppléent encore dans les végétaux au mouvement progressif et spontané des animaux, et en donnant prise au vent pour agiter les plantes et les rendre plus robustes. Les plantes alpines sans cesse battues du vent et des ouragans, sont toutes fortes et vigoureuses ; au contraire, celles qu'on élève dans un jardin ont un air trop calme, y prospèrent moins et souvent languissent et dégénèrent³.

FILET. Pédicule qui soutient l'étamine. On donne aussi le nom de filets aux poils qu'on voit sur la surface des tiges, des feuilles et même des fleurs de plusieurs plantes.

FLEUR. Si je livrais mon imagination aux douces sensations que ce mot semble appeler, je pourrais faire un article agréable peut-être aux bergers, mais fort mauvais pour les botanistes. Écartons donc un moment les vives couleurs, les odeurs suaves, les formes élégantes, pour chercher premièrement à bien connaître l'être organisé qui les rassemble. Rien ne paraît d'abord plus facile ; qui est-ce qui croit avoir besoin qu'on lui apprenne ce que c'est qu'une fleur ? Quand on ne me demande pas ce que c'est que le temps, disait saint Augustin, je le sais fort bien ; je ne le sais plus quand on me le demande⁴. On en pourrait dire autant de la fleur et peut-être de la beauté même, qui, comme elle, est la rapide proie du temps. En effet, tous les botanistes qui ont voulu donner jusqu'ici des

¹ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ Voir le Livre XI, chapitre XIV des *Confessions* de saint Augustin.

définitions de la fleur ont échoué dans cette entreprise, et les plus illustres, tels que Messieurs Linnaeus, Haller, Adanson, qui sentaient mieux la difficulté que les autres, n'ont pas même tenté de la surmonter et ont laissé la fleur à définir. Le premier a bien donné dans sa philosophie botanique les définitions de Jungius, de Ray, de Tournefort, de Pontedera, de Ludwig, mais sans en adopter aucune, et sans en proposer de son chef¹.

Avant lui Pontedera avait bien senti et bien exposé cette difficulté ; mais il ne put résister à la tentation de la vaincre. Le lecteur pourra bientôt juger du succès. Disons maintenant en quoi cette difficulté consiste, sans néanmoins compter si je tente à mon tour de lutter contre elle, de réussir mieux qu'on n'a fait jusqu'ici.

On me présente une rose, et l'on me dit : voilà une fleur. C'est me la montrer, je l'avoue, mais ce n'est pas la définir, et cette inspection ne me suffira pas pour décider sur toute autre plante si ce que je vois est ou n'est pas la fleur ; car il y a multitude de végétaux qui n'ont dans aucune de leurs parties la couleur apparente que Ray, Tournefort, Jungius² font entrer dans la définition de la fleur, et qui pourtant portent des fleurs non moins réelles que celles du rosier, quoique bien moins apparentes.

On prend généralement pour la fleur la partie colorée de la fleur qui est la corolle, mais on s'y trompe aisément ; il y a des bractées et d'autres organes autant et plus colorés que la fleur même et qui n'en font point partie, comme on le voit dans l'ormin, dans le blé-de-vache, dans plusieurs amarantes et chenopodium ; il y a des multitudes de fleurs qui n'ont point du tout de corolle, d'autres qui l'ont sans couleur, si petite et si peu apparente, qu'il n'y a qu'une recherche bien soignée qui puisse l'y faire trouver. Lorsque les blés sont en fleur, y voit-on des pétales colorés, en voit-on dans les mousses, dans les graminées ? En voit-on dans les chatons du noyer, du hêtre et du chêne, dans l'aune, dans le noisetier, dans le pin, et dans ces multitudes d'arbres et d'herbes qui n'ont que des fleurs à étamines ? Ces fleurs néanmoins n'en portent pas moins le nom de fleurs ; l'essence de la fleur n'est donc pas dans la corolle.

Elle n'est pas non plus séparément dans aucune des autres parties constituantes de la fleur, puisqu'il n'y a aucune de ces

¹ *PB* présente effectivement leurs définitions, dans le même ordre que cette ligne (p. 59).

² Sa définition paraît aussi dans *PB* (p. 59).

parties qui ne manque à quelques espèces de fleurs. Le calice manque, par exemple, à presque toute la famille des liliacées, et l'on ne dira pas qu'une tulipe ou un lis ne sont pas une fleur. S'il y a quelques parties plus essentielles que d'autres à une fleur, ce sont certainement le pistil et les étamines. Or, dans toute la famille des cucurbitacées et même dans toute la classe des monoïques, la moitié des fleurs sont sans pistil, l'autre moitié sans étamines, et cette privation n'empêche pas qu'on ne les nomme et qu'elles ne soient les unes et les autres de véritables fleurs. L'essence de la fleur ne consiste donc ni séparément dans quelques-unes de ses parties dites constituantes, ni même dans l'assemblage de toutes ces parties. En quoi donc consiste proprement cette essence ; voilà la question. Voilà la difficulté, et voici la solution par laquelle Pontedera a tâché de s'en tirer.

La fleur, dit-il, est une partie dans la plante différente des autres par sa nature et par sa forme, toujours adhérente et utile à l'embryon, si la fleur a un pistil, et si le pistil manque, ne tenant à nul embryon¹.

Cette définition pêche, ce me semble, en ce qu'elle embrasse trop. Car lorsque le pistil manque, la fleur n'ayant plus d'autres caractères que de différer des autres parties de la plante par sa nature et par sa forme, on pourra donner ce nom aux bractées, aux stipules, aux nectarium, aux épines et à tout ce qui n'est ni feuilles ni branches. Et quand la corolle est tombée et que le fruit approche de sa maturité, on pourrait encore donner le nom de fleur au calice et au réceptacle, quoique réellement il n'y ait alors plus de fleur. Si donc cette définition convient *omni*, elle ne convient pas *solis*, et manque par là d'une des deux principales conditions requises. Elle laisse d'ailleurs un vide dans l'esprit, qui est le plus grand défaut qu'une définition puisse avoir. Car après avoir assigné l'usage de la fleur au profit de l'embryon quand elle y adhère, elle fait supposer totalement inutile celle qui n'y adhère pas. Et cela remplit mal l'idée que le botaniste doit avoir du concours des parties et de leur emploi dans le jeu de la machine organique.

Je crois que le défaut général vient ici d'avoir trop considéré la fleur comme une substance absolue, tandis qu'elle n'est, ce me semble, qu'un être collectif et relatif, et d'avoir trop raffiné sur les idées tandis qu'il fallait se borner à celle qui se présentait

¹ Toujours tiré de *PB* (p. 59).

naturellement. Selon cette idée, la fleur ne me paraît être que l'état passager des parties de la fructification durant la fécondation du germe ; de là suit que quand toutes les parties de la fructification seront réunies, il n'y aura qu'une fleur. Quand elles seront séparées, il y en aura autant qu'il y a de parties essentielles à la fécondation ; et comme ces parties essentielles ne sont qu'au nombre de deux, savoir, le pistil et les étamines, il n'y aura par conséquent que deux fleurs, l'une mâle et l'autre femelle qui soient nécessaires à la fructification. On en peut cependant supposer une troisième qui réunirait les sexes séparés dans les deux autres. Mais alors si toutes ces fleurs étaient également fertiles, la troisième rendrait les deux autres superflues, et pourrait seule suffire à l'œuvre, ou bien il y aurait réellement deux fécondations, et nous n'examinons ici la fleur que dans une.

La fleur n'est donc que le foyer et l'instrument de la fécondation. Une seule suffit quand elle est hermaphrodite. Quand elle n'est que mâle ou femelle il en faut deux, savoir, une de chaque sexe ; et si l'on fait entrer d'autres parties, comme le calice et la corolle dans la composition de la fleur, ce ne peut être comme essentielles, mais seulement comme nutritives et conservatrices de celles qui le sont. Il y a des fleurs sans calice, il y en a sans corolle. Il y en a même sans l'un et sans l'autre ; mais il n'y en a point et il n'y en sautait avoir qui soient en même temps sans pistil et sans étamines.

La fleur est une partie locale et passagère de la plante qui précède la fécondation du germe, et dans laquelle ou par laquelle elle s'opère.

Je ne m'étendrai pas à justifier ici tous les termes de cette définition qui peut-être n'en vaut pas la peine ; je dirai seulement que le mot *précède* m'y paraît essentiel, parce que le plus souvent la corolle s'ouvre et s'épanouit avant que les anthères s'ouvrent à leur tour, et dans ce cas il est incontestable que la fleur préexiste à l'œuvre de la fécondation. J'ajoute que cette fécondation s'opère *dans elle* ou *par elle*, parce que dans les fleurs mâles des plantes androgynes et dioïques, il ne s'opère aucune fructification, et qu'elles n'en sont pas moins des fleurs pour cela.

Voilà, ce me semble, la notion la plus juste qu'on puisse se faire de la fleur, et la seule qui ne laisse aucune prise aux objections qui renversent toutes les autres définitions qu'on a tenté d'en donner jusqu'ici. Il faut seulement ne pas prendre trop strictement le mot *durant* que j'ai employé dans la mienne. Car même avant que la

fécondation du germe soit commencée, on peut dire que la fleur existe aussitôt que les organes sexuels sont en évidence, c'est-à-dire, aussitôt que la corolle est épanouie, et d'ordinaire les anthères ne s'ouvrent pas à la poussière séminale dès l'instant que la corolle s'ouvre aux anthères ; cependant la fécondation ne peut commencer avant que les anthères soient ouvertes. De même l'œuvre de la fécondation s'achève souvent avant que la corolle se flétrisse et tombe : or jusqu'à cette chute on peut dire que la fleur existe encore. Il faut donc donner nécessairement un peu d'extinction au mot *durant* pour pouvoir dire que la fleur et l'œuvre de la fécondation commencent et finissent ensemble.

Comme généralement la fleur se fait remarquer par sa corolle, partie bien plus apparente que les autres par la vivacité de ses couleurs, c'est dans cette corolle aussi qu'on fait machinalement consister l'essence de la fleur, et les botanistes eux-mêmes ne sont pas toujours exempts de cette petite illusion ; car souvent ils emploient le mot de fleur pour celui de corolle, mais ces petites impropriétés d'inadvertance importent peu, quand elles ne changent rien aux idées qu'on a des choses quand on y pense. De là ces mots de fleurs monopétales, polypétales, de fleurs labiées, personées, de fleurs régulières, irrégulières, etc. qu'on trouve fréquemment dans les livres même d'institutions. Cette petite impropriété était non seulement pardonnable, mais presque forcée à Tournefort et à ses contemporains, qui n'avaient pas encore le mot de corolle, et l'usage s'en est conservé depuis eux par l'habitude sans grand inconvénient. Mais il ne serait pas permis à moi qui remarque cette incorrection, de l'imiter ici ; ainsi je renvoie au mot *Corolle* à parler de ses formes diverses et de ses divisions¹.

Mais je dois parler ici des fleurs composées et simples, parce que c'est la fleur même et non la corolle qui se compose, comme on le va voir après l'exposition des parties de la fleur simple.

On divise cette fleur en complète et incomplète. La fleur complète est celle qui contient toutes les parties essentielles ou concourantes à la fructification, et ces parties sont au nombre de quatre ; deux essentielles, savoir, le pistil et l'étamine, ou les étamines ; et deux accessoires ou concourantes, savoir, la corolle et le calice, à quoi l'on doit ajouter le disque ou réceptacle qui porte

¹ Ici, l'éditeur de l'édition 1782 donne la note suivante : « Cet article *Corolle*, auquel l'auteur renvoie ici, ne s'est point trouvé fait. »

le tout.

La fleur est complète quand elle est composée de toutes ces parties ; quand il lui en manque quelqu'une, elle est incomplète. Or la fleur incomplète peut manquer non seulement de corolle et de calice, mais même de pistil ou d'étamines ; et dans ce dernier cas, il y a toujours une autre fleur, soit sur le même individu, soit sur un différent, qui porte l'autre partie essentielle qui manque à celle-ci ; de là la division en fleurs hermaphrodites, qui peuvent être complètes ou ne l'être pas, et en fleurs purement mâles ou femelles, qui sont toujours incomplètes.

La fleur hermaphrodite incomplète n'en est pas moins parfaite pour cela, puisqu'elle se suffit à elle-même pour opérer la fécondation ; mais elle ne peut être appelée complète, puisqu'elle manque de quelqu'une des parties de celles qu'on appelle ainsi. Une rose, un œillet sont, par exemple, des fleurs parfaites et complètes, parce qu'elles sont pourvues de toutes ces parties. Mais une tulipe, un lis, ne sont point des fleurs complètes, quoique parfaites, parce qu'elles n'ont point de calice ; de même la jolie petite fleur appelée paronychia est parfaite comme hermaphrodite, mais elle est incomplète, parce que, malgré sa riante couleur, il lui manque une corolle.

Je pourrais, sans sortir encore de la section des fleurs simples, parler ici des fleurs régulières, et des fleurs appelées irrégulières. Mais comme ceci se rapporte principalement à la corolle, il vaut mieux sur cet article renvoyer le lecteur à ce mot¹. Reste donc à parler des oppositions que peut souffrir ce nom de fleur simple.

Toute fleur d'où résulte une seule fructification est une fleur simple. Mais si d'une seule fleur résultent plusieurs fruits, cette fleur s'appellera composée, et cette pluralité n'a jamais lieu dans les fleurs qui n'ont qu'une corolle. Aussi toute fleur composée a nécessairement non seulement plusieurs pétales, mais plusieurs corolles ; et pour que la fleur soit réellement composée, et non par une seule agrégation de plusieurs fleurs simples, il faut que quelqu'une des parties de la fructification soit commune à tous les fleurons composants, et manque à chacun d'eux en particulier.

Je prends, par exemple, une fleur de laiteron, la voyant remplie de plusieurs petites fleurettes, et je me demande si c'est une fleur composée. Pour savoir cela, j'examine toutes les parties de la

¹ Note de l'éditeur de l'édition 1782 : « Voyez la note précédente. »

fructification l'une après l'autre, et je trouve que chaque fleurette a des étamines, un pistil, une corolle, mais qu'il n'y a qu'un seul réceptacle en forme de disque qui les reçoit toutes, et qu'il n'y a qu'un seul grand calice qui les environne ; d'où je conclus que la fleur est composée, puisque deux parties de la fructification, savoir, le calice et le réceptacle, sont communes à toutes et manquent à chacune en particulier.

Je prends ensuite une fleur de scabieuse où je distingue aussi plusieurs fleurettes ; je l'examine de même, et je trouve que chacune d'elles est pourvue en son particulier de toutes les parties de la fructification, sans en excepter le calice et même le réceptacle, puisqu'on peut regarder comme tel le second calice qui sert de base à la semence. Je conclus donc que la scabieuse n'est point une fleur composée, quoiqu'elle rassemble comme elles plusieurs fleurettes sur un même disque et dans un même calice.

Comme ceci pourtant est sujet à dispute, surtout à cause du réceptacle, on tire des fleurettes même un caractère plus sûr, qui convient à toutes celles qui constituent proprement une fleur composée et qui ne convient qu'à elles ; c'est d'avoir cinq étamines réunies en tube ou cylindre par leurs anthères autour du style et divisées par leurs cinq filets au bas de la corolle ; toute fleur dont les fleurettes ont leurs anthères ainsi disposées, est donc une fleur composée, et toute fleur où l'on ne voit aucune fleurette de cette espèce n'est point une fleur composée, et ne porte même au singulier qu'improprement le nom de fleur, puisqu'elle est réellement une agrégation de plusieurs fleurs.

Ces fleurettes partielles qui ont ainsi leurs anthères réunies, et dont l'assemblage forme une fleur véritablement composée, sont de deux espèces ; les unes qui sont régulières et tubulées s'appellent proprement fleurons, les autres qui sont échanrées et ne présentent par le haut qu'une languette plane et souvent dentelée, s'appellent demi-fleurons ; et des combinaisons de ces deux espèces dans la fleur totale, résultent trois sortes principales de fleurs composées, savoir, celles qui ne sont garnies que de fleurons, et celles qui ne sont garnies que de demi-fleurons, et celles qui sont mêlées des unes et des autres.

Les fleurs à fleurons ou fleurs fleuronées se divisent encore en deux espèces, relativement à leur forme extérieure ; celles qui présentent une figure arrondie en manière de tête, et dont le calice approche de la forme hémisphérique, s'appellent fleurs en tête,

capitati. Tels sont, par exemple, les chardons, les artichauts, la chausse-trape.

Celles dont le réceptacle est plus aplati, en sorte que leurs fleurons forment avec le calice une figure à peu près cylindrique, s'appellent fleurs en disque, *discoidei*. La santoline, par exemple, et l'eupatoire, offrent des fleurs en disque ou discoïdes.

Les fleurs à demi-fleurons s'appellent demi-fleuronnées et leur figure extérieure ne varie pas assez régulièrement pour offrir une division semblable à la précédente. Le salsifis, la scorsonère, le pissenlit, la chicorée ont des fleurs demi-fleuronnées.

À l'égard des fleurs mixtes, les demi-fleurons ne s'y pas mêlent pas parmi les fleurons en confusion, sans ordre ; mais les fleurons occupent le centre du disque, les demi-fleurons en garnissent la circonférence, et forment une couronne à la fleur, et ces fleurs ainsi couronnées portent le nom de fleurs radiées. Les reines-marguerites et tous les asters, le souci, les soleils, la poire-de-terre portent tous des fleurs radiées.

Toutes ces sections forment encore dans les fleurs composées, et relativement au sexe des fleurons, d'autres divisions dont il sera parlé dans l'article *Fleuron*.

Les fleurs simples ont une autre sorte d'opposition dans celles qu'on appelle fleurs doubles ou pleines.

La fleur double est celle dont quelqu'une des parties est multipliée au-delà de son nombre naturel, mais sans que cette multiplication nuise à la fécondation du germe.

Les fleurs se doublent rarement par le calice, presque jamais par les étamines. Leur multiplication la plus commune se fait par la corolle. Les exemples les plus fréquents en sont dans les fleurs polypétales, comme œillets, anémones, renoncules ; les fleurs monopétales doublent moins communément. Cependant on voit assez souvent des campanules, des primevères, des auricules, et surtout des jacinthes à fleur double.

Ce mot de fleur double ne marque pas dans le nombre des pétales une simple duplication, mais une multiplication quelconque. Soit que le nombre des pétales devienne double, triple, quadruple, etc. tant qu'ils ne multiplient pas au point d'étouffer la fructification, la fleur garde toujours le nom de fleur double ; mais lorsque les pétales trop multipliés font disparaître les étamines et avorter le germe, alors la fleur perd le nom de fleur double et prend celui de fleur pleine.

On voit par là que la fleur double est encore dans l'ordre de la nature, mais que la fleur pleine n'y est plus et n'est qu'un véritable monstre¹.

Quoique la plus commune plénitude des fleurs se fasse par les pétales, il y en a néanmoins qui se remplissent par le calice, et nous en avons un exemple bien remarquable dans l'immortelle appelée xéranthème. Cette fleur qui paraît radiée et qui réellement est discoïde, porte ainsi que la carline un calice imbriqué, dont le rang intérieur a ses folioles longues et colorées, et cette fleur, quoique composée, double et multiplie tellement par ses brillantes folioles qu'on les prendrait, garnissant la plus grande partie du disque, pour autant de demi-fleurons.

Ces fausses apparences abusent souvent les yeux de ceux qui ne sont pas botanistes : mais quiconque est initié dans l'intime structure des fleurs, ne peut s'y tromper un moment. Une fleur demi-fleuronnée ressemble extérieurement à une fleur polypétale pleine, mais il y a toujours cette différence essentielle, que dans la première chaque demi-fleuron est une fleur parfaite qui a son embryon, son pistil et ses étamines ; au lieu que dans la fleur pleine chaque pétale multiplié n'est toujours qu'un pétale qui ne porte aucune des parties essentielles à la fructification. Prenez l'un après l'autre les pétales d'une renoncule simple, ou double, ou pleine, vous ne trouverez dans aucun nulle autre chose que le pétale même ; mais dans le pissenlit chaque demi-fleuron garni d'un style entouré d'étamines, n'est pas un simple pétale, mais une véritable fleur.

On me présente une fleur de nymphéa jaune, et l'on me demande si c'est une composée ou une fleur double ? Je réponds que ce n'est ni l'un ni l'autre. Ce n'est pas une composée, puisque les folioles qui l'entourent ne sont pas des demi-fleurons ; et ce n'est pas une fleur double, parce que la duplication n'est l'état naturel d'aucune fleur, et que l'état naturel de la fleur de nymphéa jaune est d'avoir plusieurs enceintes de pétales autour de son embryon. Ainsi cette multiplicité n'empêche pas le nymphéa jaune d'être une fleur simple.

La constitution commune au plus grand nombre des fleurs, est d'être hermaphrodites ; et cette constitution paraît en effet la plus convenable au règne végétal, où les individus dépourvus de tout

¹ Voir *PB*, p. 99-100.

mouvement progressif et spontané ne peuvent s'aller chercher l'un l'autre quand les sexes sont séparés. Dans les arbres et les plantes où ils le sont, la nature, qui fait varier ses moyens, a pourvu à cet obstacle : mais il n'en est pas moins vrai généralement que des êtres immobiles doivent, pour perpétuer leur espèce, avoir en eux-mêmes tous les instruments propres à cette fin.

FLEUR MUTILÉE. Est celle qui, pour l'ordinaire par défaut de chaleur, perd ou ne produit point la corolle qu'elle devrait naturellement avoir. Quoique cette mutilation ne doive point faire espèce, les plantes où elle a lieu se distinguent néanmoins dans la nomenclature de celles de même espèce qui sont complètes, comme on peut le voir dans plusieurs espèces de quamoclit, de cucuballes, de tussilages, de campanules, etc¹.

FLEURETTE. Petite fleur complète qui entre dans la structure d'une fleur agrégée.

FLEURON. Petite fleur incomplète qui entre dans la structure d'une fleur composée. Voyez *Fleur*.

Voici quelle est la structure naturelle des fleurons composants.

1° Corolle monopétale tubulée à cinq dents, supère.

2° Pistil allongé, terminé par deux stigmates réfléchis.

3° Cinq étamines dont les filets sont séparés par le bas, mais formant par l'adhérence de leurs anthères un tube autour du pistil.

4° Semence nue allongée ayant pour base le réceptacle commun, et servant elle-même, par son sommet de réceptacle à la corolle.

5° Aigrette de poils ou d'écailles couronnant la semence, et figurant un calice à la base de la corolle. Cette aigrette pousse de bas en haut la corolle, la détache et la fait tomber lorsqu'elle est flétrie, et que la semence accrue approche de sa maturité.

Cette structure commune et générale des fleurons souffre des exceptions dans plusieurs genres de composées, et ces différences constituent même des sections qui forment autant de branches dans cette nombreuse famille.

Celles de ces différences qui tiennent à la structure même des fleurons, ont été ci-devant expliquées au mot *Fleur*. J'ai maintenant à parler de celles qui ont rapport à la fécondation.

L'ordre commun des fleurons dont je viens de parler est d'être hermaphrodites, et ils se fécondent par eux-mêmes. Mais il y en a d'autres qui ayant des étamines et n'ayant point de germe, portent

¹ Tiré de *PB*, p. 83-84.

le nom de mâles ; d'autres qui ont un germe et n'ont point d'étamines, s'appellent fleurons femelles ; d'autres qui n'ont ni germe ni étamines, ou dont le germe imparfait avorte toujours, portent le nom de neutres.

Ces diverses espèces de fleurons ne sont pas indifféremment entremêlés dans les fleurs composées ; mais leurs combinaisons méthodiques et régulières sont toujours relatives ou à la plus sûre fécondation, ou à la plus abondante fructification, ou à la plus pleine maturification des graines.

FRUCTIFICATION. Ce mot se prend toujours dans un sens collectif, et comprend non seulement l'œuvre de la fécondation du germe et de la maturification du fruit, mais l'assemblage de tous les instruments naturels destinés à cette opération.

FRUIT. Dernier produit de la végétation dans l'individu, contenant les semences qui doivent la renouveler par d'autres individus. La semence n'est ce dernier produit que quand elle est seule et nue. Quand elle ne l'est pas, elle n'est que partie du fruit.

FRUIT. Ce mot a dans la botanique un sens beaucoup plus étendu que dans l'usage ordinaire. Dans les arbres et même dans d'autres plantes, toutes les semences ou leurs enveloppes bonnes à manger, portent en général le nom de fruit. Mais en botanique ce même nom s'applique plus généralement encore à tout ce qui résulte, après la fleur, de la fécondation du germe. Ainsi le fruit n'est proprement autre chose que l'ovaire fécondé, et cela, soit qu'il se mange ou ne se mange pas, que la semence soit déjà mûre ou qu'elle ne le soit pas encore.

GENRE. Réunion de plusieurs espèces sous un caractère commun qui les distingue de toutes les autres plantes¹.

GERME, embryon, ovaire, fruit. Ces termes sont si près d'être synonymes, qu'avant d'en parler séparément dans leurs articles, je crois devoir les unir ici.

Le germe est le premier rudiment de la nouvelle plante, il devient embryon ou ovaire au moment de la fécondation, et ce même embryon devient fruit en mûrissant ; voilà les différences exactes. Mais on n'y fait pas toujours attention dans l'usage, et l'on prend souvent ces mots l'un pour l'autre indifféremment.

Il y a deux sortes de germes bien distincts, l'un contenu dans la

¹ Tiré d'*EB*, t. 1, p. 542.

semence, lequel en se développant devient plante, et l'autre contenu dans la fleur, lequel par la fécondation devient fruit. On voit par quelle alternative perpétuelle chacun de ces deux germes se produit, et en est produit.

On peut encore donner le nom de germe aux rudiments des feuilles enfermés dans les bourgeons, et à ceux des fleurs enfermés dans les boutons.

GERMINATION. Premier développement des parties de la plante, contenue en petit dans le germe¹.

GLANDES. Organes qui servent à la sécrétion des suc de la plante.

GOUSSE. Fruit d'une plante légumineuse. La gousse qui s'appelle aussi légume, est ordinairement composée de deux panneaux nommés cosses, aplatis ou convexes, collés l'un sur l'autre par deux sutures longitudinales, et qui renferment des semences attachées alternativement par la suture aux deux cosses, lesquelles se séparent par la maturité².

GRAPPE, *racemus*. Sorte d'épi dans lequel les fleurs ne sont ni sessiles ni toutes attachées à la râpe ; mais à des pédicules partiels dans lesquels les pédicules principaux se divisent. La grappe n'est autre chose qu'une panicule dont les rameaux sont plus serrés, plus courts, et souvent plus gros que dans la panicule proprement dite.

Lorsque l'axe d'une panicule ou d'un épi pend en bas au lieu et s'élever vers le ciel, on lui donne alors le nom de grappe ; tel est l'épi du groseiller, telle est la grappe de la vigne³.

GREFFE. Opération par laquelle on force les suc d'un arbre à passer par les couloirs d'un autre arbre ; d'où il résulte que les couloirs de ces deux plantes n'étant pas de même figure et dimensions, ni placés exactement les uns vis-à-vis des autres, les suc forcés de se subtiliser en se divisant, donnent ensuite des fruits meilleurs et plus savoureux.

GREFFER. Est engager l'œil ou le bourgeon d'une saine branche d'arbre dans l'écorce d'un autre arbre, avec les précautions nécessaires et dans la saison favorable, en forte que ce bourgeon reçoive le suc du second arbre et s'en nourrisse comme il aurait fait de celui dont il a été détaché. On donne le nom de greffe à la

¹ Tiré d'*EB*, t. 1, p. 543.

² *Ibid.*, p. 543-544.

³ Tiré d'*FP*, t. 1, p. CCLX.

portion qui s'unit, et de sujet à l'arbre auquel il s'unit.

Il y a diverses manières de greffer. La greffe par approche, en fente, en couronne, en flûte, en écusson¹.

GYMNOSPERME à semences nues.

HAMPE. Tige sans feuilles destinée uniquement à tenir la fructification élevée au-dessus de la racine².

INFÈRE, SUPÈRE. Quoique ces mots soient purement latins, on est obligé de les employer en français dans le langage de la botanique, sous peine d'être diffus, lâche et louche, pour vouloir parler purement. La même nécessité doit être supposée, et la même excuse répétée dans tous les mots latins que je serai forcé de franciser. Car c'est ce que je ne ferai jamais que pour dire ce que je ne pourrais aussi bien faire entendre dans un français plus correct

Il y a dans les fleurs deux dispositions différentes du calice et de la corolle, par rapport au germe dont l'expression revient si souvent, qu'il faut absolument créer un mot pour elle. Quand le calice et la corolle portent sur le germe, la fleur est dite *supère*. Quand le germe porte sur le calice et la corolle, la fleur est dite *infère*. Quand de la corolle on transporte le mot au germe, il faut prendre toujours l'opposé. Si la corolle est infère, le germe est supère ; si la corolle est supère, le germe est infère ; ainsi l'on a le choix de ces deux manières d'exprimer la même chose.

Comme il y a beaucoup plus de plantes où la fleur est infère, que de celles où elle est supère, quand cette disposition n'est point exprimée, on doit toujours sous-entendre le premier cas, parce qu'il est le plus ordinaire ; et si la description ne parle point de la disposition relative de la corolle et du germe, il faut supposer la corolle infère : car si elle était supère, l'auteur de la description l'aurait expressément dit.

LÉGUME. Sorte de péricarpe composé de deux panneaux dont les bords sont réunis par deux sutures longitudinales. Les semences sont attachées alternativement à ces deux valves par la suture supérieure, l'inférieure est nue. L'on appelle de ce nom en

¹ Tiré d'*EB*, t. 1, p. 544-546 et *FP*, t. 1, p. 68-69.

² Tiré de Dalibard, *op. cit.*, p. V-VI.

général le fruit des plantes légumineuses¹.

LÉGUMINEUSES. Voyez *Fleurs, Plantes*².

LIBER (le). Est composé de pellicules qui représentent les feuillets d'un livre ; elles touchent immédiatement au bois. Le liber se détache tous les ans des deux autres parties de l'écorce, et s'unissant avec l'aubier, il produit sur la circonférence de l'arbre une nouvelle couche qui en augmente le diamètre³.

LIGNEUX. Qui a la consistance de bois⁴.

LILIACÉES. Fleurs qui portent le caractère du lis⁵.

LIMBE. Quand une corolle monopétale régulière s'évase et s'élargit par le haut, la partie qui forme cet évasement s'appelle le limbe, et se découpe ordinairement en quatre, cinq ou plusieurs segments. Diverses campanules, primevères, liserons et autres fleurs monopétales offrent des exemples de ce Limbe, qui est à l'égard de la corolle à peu près ce qu'est à l'égard d'une cloche la partie qu'on nomme le pavillon. Le différent degré de l'angle que forme le limbe avec le tube est ce qui fait donner à la corolle le nom d'infundibuliforme, de campaniforme, ou hypocrateniforme.

LOBES des semences, sont deux corps réunis, aplatis d'un côté, convexes de l'autre. Ils sont distincts dans les semences légumineuses⁶.

LOBES des feuilles⁷.

LOGE. Cavité intérieure du fruit ; il est à plusieurs loges, quand il est partagé par des cloisons⁸.

MAILLET. Branche de l'année à laquelle on laisse pour la replanter deux chicots du vieux bois saillants des deux côtés. Cette forte de bouture se pratique seulement sur la vigne et même assez rarement⁹.

MASQUE. Fleur en marque est une fleur monopétale irrégulière¹⁰.

MONÉCIE, ou MONŒCIE. Habitation commune aux deux sexes.

¹ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

² Tiré d'*EB*, t. 1, p. 537.

³ Tiré de *FP*, t. 1, p. 35.

⁴ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

⁹ Tiré de *FP*, t. 1, p. 64-65.

¹⁰ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

On donne le nom de monœcie à une classe de plantes composée de toutes celles qui portent des fleurs mâles et des fleurs femelles sur le même pied.

MONOÏQUE. Toutes les plantes de la monœcie sont monoïques. On appelle plantes monoïques celles dont les fleurs ne sont pas hermaphrodites, mais séparément mâles et femelles sur l'individu. Ce mot, formé de celui de monœcie, vient du grec et signifie ici que les deux sexes occupent bien le même logis, mais sans habiter la même chambre. Le concombre, le melon et toutes les cucurbitacées sont des plantes monoïques.

MUFLE (Fleur en). Voyez *Masque*¹.

NŒUDS. Sont les articulations des tiges et des racines².

NOMENCLATURE. Art de joindre aux noms qu'on impose aux plantes l'idée de leur structure et de leur classification.

NOYAU. Semence osseuse qui renferme une amande³.

NU. Dépouvé des vêtements ordinaires à ses semblables.

On appelle graines nues celles qui n'ont point de péricarpe, ombelles nues celles qui n'ont point d'involucre, tiges nues celles qui ne sont point garnies de feuilles, etc.

NUITS-DE-FER. *Noctes ferreae*. Ce sont, en Suède, celles dont la froide température arrêtant la végétation de plusieurs plantes, produit leur dépérissement insensible, leur pourriture et enfin leur mort. Leurs premières atteintes avertissent de rentrer dans les serres les plantes étrangères, qui périraient par ces sortes de froids⁴.

(C'est aux premiers gels assez communs au mois d'août dans les pays froids qu'on donne ce nom, qui, dans des climats tempérés, ne peut pas être employé pour les mêmes jours. H.)

ŒIL. Voyez *Ombilic*. Petite cavité qui se trouve en certains fruits à l'extrémité opposée au pédicule ; dans les fruits infères ce sont les divisions du calice qui forment l'ombilic, comme le coin, la poire, la pomme, etc. dans ceux qui sont supères, l'ombilic est la cicatrice laissée par l'insertion du pistil⁵.

ŒILLETONS. Bourgeons qui sont à côté des racines des

¹ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ Tiré de *FP*, t. 1, p. 124.

⁵ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

artichauts et d'autres plantes, et qu'on détache afin de multiplier ces plantes¹.

OMBELLE. Assemblage de rayons qui partant d'un même centre, divergent comme ceux d'un parasol. L'ombelle universelle porte sur la tige ou sur une branche, l'ombelle partielle sort d'un rayon de l'ombelle universelle².

OMBILIC. C'est, dans les bayes et autres fruits mous infères, le réceptacle de la fleur dont, après qu'elle est tombée, la cicatrice reste sur le fruit, comme on peut le voir dans les airelles. Souvent le calice reste et couronne l'ombilic qui s'appelle alors vulgairement œil. Ainsi l'œil des poires et des pommes n'est autre chose que l'ombilic autour duquel le calice persistant s'est desséché.

ONGLE. Sorte de tache sur les pétales ou sur les feuilles, qui à souvent la figure d'un ongle et d'autres figures différentes, comme on peut le voir aux feuilles des renoncules, des persicaires, etc³.

ONGLET. Espèce de pointe crochue par laquelle le pétale de quelques corolles est fixe sur le calice ou sur le réceptacle : l'onglet des œillets est plus long que celui des roses.

OPPOSÉES. Les feuilles opposées sont jusqu'au nombre de deux, placées l'une vis-à-vis de l'autre, des deux côtés de la tige ou des branches. Les feuilles opposées peuvent être pédiculées ou sessiles ; s'il y avait plus de deux feuilles attachées à la même hauteur autour de la tige, alors cette pluralité dénaturerait l'opposition et cette disposition des feuilles prendrait un nom différent. Voyez *Verticillées*⁴.

OVAIRE. C'est le nom qu'on donne à l'embryon du fruit, ou c'est le fruit même avant la fécondation. Après la fécondation l'ovaire perd ce nom et s'appelle simplement fruit ou en particulier péricarpe, si la plante est angiosperme ; semence ou graine, si la plante est gymnosperme.

PALMÉE. Une feuille est palmée lorsqu'au lieu d'être composée de plusieurs folioles comme la feuille digitée, elle est seulement découpée en plusieurs lobes dirigés en rayons vers le sommet du pétiole, mais se réunissant avant que d'y arriver.

PANICULE. Épi rameux et pyramidal. Cette figure lui vient de ce

¹ Tiré d'*EB*, t. 1, p. 550.

² Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

³ Tiré d'*EB*, t. 1, p. 551.

⁴ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

que les rameaux du bas étant les plus larges, forment entre eux un plus large espace, qui se rétrécit en montant, à mesure que ces rameaux deviennent plus courts, moins nombreux ; en sorte qu'une panicule parfaitement régulière se terminerait enfin par une fleur sessile.

PARASITES. Plantes qui naissent ou croissent sur d'autres plantes et se nourrissent de leur substance. La cuscute, le gui, plusieurs mousses et lichens, sont des plantes parasites¹.

PARENCHYME. Substance pulpeuse ou tissu cellulaire qui forme le corps de la feuille ou du pétale : il est couvert dans l'une et dans l'autre d'un épiderme².

PARTIELLE. Voyez *Ombelle*³.

PARTIES DE LA FRUCTIFICATION. Voyez *Étamines*, *Pistil*⁴.

PAVILLON, synonyme d'étendard⁵.

PÉDICULE. Base allongée qui porte le fruit. On dit *pedunculus* en latin, mais je crois qu'il faut dire pédicule en français. C'est l'ancien usage, et il n'y a aucune bonne raison pour le changer. *Pedunculus* sonne mieux en latin et il évite l'équivoque du nom *pediculus*. Mais le mot pédicule est net et plus doux en français, et dans le choix des mots, il convient de consulter l'oreille et d'avoir égard à l'accent de la langue.

L'adjectif pédicule me paraît nécessaire par opposition à l'autre adjectif sessile. La botanique est si embarrassée de termes, qu'on ne saurait trop s'attacher à rendre clairs et courts ceux qui lui sont spécialement consacrés.

Le pédicule est le lien qui attache la fleur ou le fruit à la branche ou à la tige. Sa substance est d'ordinaire plus solide que celle du fruit qu'il porte par un de ses bouts, et moins que celle du bois auquel il est attaché par l'autre. Pour l'ordinaire quand le fruit est mûr, il se détache et tombe avec son pédicule. Mais quelquefois, et surtout dans les plantes herbacées, le fruit tombe et le pédicule reste, comme on peut le voir dans le genre des rumex. On y peut remarquer encore une autre particularité. C'est que les pédicules qui tout sont verticillés autour de la tige, sont aussi tous articulés vers leur milieu. Il semble qu'en ce cas le fruit devrait se détacher à

¹ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

l'articulation, tomber avec une moitié du pédicule et laisser l'autre moitié seulement attachée à la plante. Voilà néanmoins ce qui n'arrive pas. Le fruit se détache et tombe seul. Le pédicule tout entier reste, et il faut une action expresse pour le diviser en deux au point de l'articulation.

PERFOLIÉES. La feuille perfoliée est celle que la branche enfle et qui entoure celle-ci de tous côtés.

PÉRIANTHE. Sorte de calice qui touche immédiatement la fleur ou le fruit¹.

PERRUQUE. Nom donné par Vaillant aux racines garnies d'un chevelu touffu de fibrilles entrelacées comme des cheveux emmêlés².

PÉTALE. On donne le nom de pétale à chaque pièce entière de la corolle. Quand la corolle n'est que d'une seule pièce, il n'y a aussi qu'un pétale ; le pétale et la corolle ne sont alors qu'une seule et même chose, et cette sorte de corolle se désigne par l'épithète de monopétale. Quand la corolle est de plusieurs pièces, ces pièces sont autant de pétales, et la corolle qu'elles composent se désigne par leur nombre tiré du grec, parce que le mot de pétale en vient aussi, et qu'il convient, quand on veut composer un mot, de tirer les deux racines de la même langue. Ainsi les mots de monopétale, de dipétale, de tripétale, de tétrapétale, de pentapétale, et enfin polypétale, indiquent une corolle d'une seule pièce, ou de deux, de trois, de quatre, de cinq, etc. enfin d'une multitude indéterminée de pièces.

PÉTADOÏDE. Qui à des pétales. Ainsi la fleur pétatoïde est l'opposé de la fleur apétale.

Quelquefois ce mot entre comme seconde racine dans la composition d'un autre mot dont la première racine est un nom de nombre. Alors il signifie une corolle monopétale profondément divisée en autant de sections qu'en indique la première racine. Ainsi la corolle tripétatoïde est divisée en trois segments ou demi-pétales, la pentapétatoïde en cinq, etc.

PÉTIOLE. Base allongée qui porte la feuille. Le mot pétiole est opposé à sessile à l'égard des feuilles, comme le mot pédicule l'est à l'égard des fleurs et des fruits. Voyez *Pédicule*, *Sessile*.

PINNÉE. Une feuille ailée à plusieurs rangs s'appelle feuille

¹ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

² À quelle définition de Vaillant pense-t-il ?

pinnée¹.

PISTIL. Organe femelle de la fleur qui surmonte le germe, et par lequel celui-ci reçoit l'intromission fécondante de la poussière des anthères : le pistil se prolonge ordinairement par un ou plusieurs styles, quelquefois aussi il est couronné immédiatement par un ou plusieurs stigmates, sans aucun style intermédiaire. Le stigmate reçoit la poussière prolifique du sommet des étamines, et la transmet par le pistil dans l'intérieur du germe pour féconder l'ovaire. Suivant le système sexuel, la fécondation des plantes ne peut s'opérer que par le concours des deux sexes, et l'acte de la fructification n'est plus que celui de la génération. Les filets des étamines sont les vaisseaux spermatiques, les anthères sont les testicules, la poussière qu'elles répandent est la liqueur séminale, le stigmate devient la vulve, le style est la trompe ou le vagin et le germe fait l'office d'utérus ou de matrice².

PLACENTA. Réceptacle des semences. C'est le corps auquel elles sont immédiatement attachées. M. Linnaeus n'admet point ce nom de placenta, et emploie toujours celui de réceptacle³. Ces mots rendent pourtant des idées fort différentes. Le réceptacle est la partie par où le fruit tient à la plante. Le placenta est la partie par où les semences tiennent au péricarpe. Il est vrai que quand les semences sont nues, il n'y a point d'autre placenta que le réceptacle ; mais toutes les fois que le fruit est angiosperme, le réceptacle et le placenta sont différents.

Les cloisons (*dissepimenta*) de toutes les capsules à plusieurs loges sont de véritables placentas, et dans des capsules uniloges, il ne laisse pas d'y avoir souvent des placentas autres que le péricarpe.

PLANTE. Production végétale composée de deux parties principales, savoir la racine par laquelle elle est attachée à la terre ou à un autre corps dont elle tire sa nourriture, et l'herbe par laquelle elle inspire et respire l'élément dans lequel elle vit. De tous les végétaux connus, la truffe est presque le seul qu'on puisse dire n'être pas plante.

PLANTES. Végétaux disséminés sur la surface de la terre pour la vêtir et la parer. Il n'y a point d'aspect aussi triste que celui de la terre nue ; il n'y en a point d'aussi riant que celui des montagnes

¹ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

² *Ibid.*

³ Voir les *Fragments* (11).

couronnées d'arbres, des rivières bordées de bocages, des plaines tapissées de verdure, et des vallons émaillés de fleurs.

On ne peut disconvenir que les plantes ne soient des corps organisés et vivants, qui se nourrissent et croissent par intussusception, et dont chaque partie possède en elle-même une vitalité isolée et indépendante des autres, puisqu'elles ont la faculté de se reproduire¹.

POILS ou SOIE. Filets plus ou moins solides et fermes qui naissent sur certaines parties des plantes ; ils sont quarrés ou cylindriques, droits ou couchés, fourchés ou simples, subulés ou en hameçons ; et ces diverses figures sont des caractères assez constants pour pouvoir servir à classer ces plantes. Voyez l'ouvrage de M. Guettard, intitulé *Observations sur les plantes*².

POLYGAMIE, pluralité d'habitation. Une classe de plantes porte le nom de polygamie ; et renferme toutes celles qui ont des fleurs hermaphrodites sur un pied et des fleurs d'un seul sexe mâles ou femelles sur un autre pied.

Ce mot de polygamie s'applique encore à plusieurs ordres de la classe des fleurs composées ; et alors on y attache une idée un peu différente.

Les fleurs composées peuvent toutes être regardées comme polygames, puisqu'elles renferment toutes plusieurs fleurons qui fructifient séparément, et qui par conséquent ont chacun sa propre habitation, et, pour ainsi dire, sa propre lignée. Toutes ces habitations séparées se conjoignent de différentes manières, et par là forment plusieurs sortes de combinaisons.

Quand tous les fleurons d'une fleur composée sont hermaphrodites, l'ordre qu'ils forment porte le nom de polygamie égale.

Quand tous ces fleurons composants ne sont pas hermaphrodites, ils forment entre eux, pour ainsi dire, une polygamie bâtarde, et cela de plusieurs façons.

1^o *Polygamie superflue*, lorsque les fleurons du disque étant tous hermaphrodites fructifient, et que les fleurons du contour étant

¹ Tiré de *FP*, t. 1, p. 32. Note de l'éditeur de l'édition 1782 : « Cet article ne paraît pas achevé non plus que beaucoup d'autres, quoiqu'on ait rassemblé, dans les trois paragraphes ci-dessus qui composent celui-ci, trois morceaux de l'auteur tous sur autant de chiffons. »

² Tiré du « Dictionnaire abrégé », mais le nom de Guettard n'y est pas mentionné. C'est *FP* qui l'indique (t. 1, p. CXXXV).

femelles fructifient aussi.

2° *Polygamie inutile*, quand les fleurons du disque étant hermaphrodites fructifient : et que ceux de contour sont neutres, et ne fructifient point.

3° *Polygamie nécessaire*, quand les fleurons du disque étant mâles et ceux du contour étant femelles, ils ont besoin les uns des autres pour fructifier.

4° *Polygamie séparée*, lorsque les fleurons composants sont divisés entre eux, soit un à un, soit plusieurs ensemble, par autant de calices partiels renfermés dans de toute la fleur.

On pourrait imaginer encore de nouvelles combinaisons, en supposant, par exemple, des fleurons mâles au contour, et des fleurons hermaphrodites ou femelles au disque ; mais cela n'arrive point.

POUSSIÈRE PROLIFIQUE. C'est une multitude de petits corps sphériques enfermés dans chaque anthère et qui, lorsque celle-ci s'ouvre et les verse dans le stigmate, s'ouvrent à leur tour, imbibent ce même stigmate d'une humeur qui, pénétrant à travers le pistil, va féconder l'embryon du fruit.

PROVIN. Branche de vigne couchée et coudée en terre. Elle pousse des chevelus par les nœuds qui se trouvent enterrés. On coupe ensuite le bois qui tient au cep, et le bout opposé qui sort de terre devient un nouveau cep.

PULPE. Substance molle et charnue de plusieurs fruits et racines¹.

RACINE. Partie de la plante par laquelle elle tient à la terre ou au corps qui la nourrit. Les plantes ainsi attachées par la racine à leur matrice ne peuvent avoir de mouvement local ; le sentiment leur serait inutile, puisqu'elles ne peuvent chercher ce qui leur convient, ni fuir ce qui leur nuit : or la nature ne fait rien en vain².

RADICALES. Se dit des feuilles qui sont les plus près de la racine : ce mot s'étend aussi aux tiges dans le même sens³.

RADICULE. Racine naissante⁴.

RADIÉE. Voyez *Fleur*⁵.

RÉCEPTACLE. Celle des parties de la fleur et du fruit qui sert de

¹ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

² Tiré de Dalibard, *op. cit.*, p. I.

³ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

siège à toutes les autres et par où leur sont transmis de la plante les sucres nutritifs qu'elles en doivent tirer.

Il se divise le plus généralement en réceptacle propre, que ne soutient qu'une seule fleur et un seul fruit, et qui, par conséquent, n'appartient qu'aux plus simples, et en réceptacle commun qui porte et reçoit plusieurs fleurs.

Quand la fleur est infère, c'est le même réceptacle qui porte toute la fructification. Mais quand la fleur est supère, le réceptacle propre est double, et celui qui porte la fleur n'est pas le même que celui qui porte le fruit. Ceci s'entend de la construction la plus commune ; mais on peut proposer à ce sujet le problème suivant, dans la solution duquel la nature a mis une de ses plus ingénieuses inventions.

Quand la fleur est sur le fruit, comment se peut-il faire que la fleur et le fruit n'aient cependant qu'un seul et même réceptacle ?

Le réceptacle commun n'appartient proprement qu'aux fleurs composées, dont il porte et unit, tous les fleurons en une fleur régulière ; en sorte que le retranchement de quelques-unes causerait l'irrégularité de tous ; mais outre les fleurs agrégées dont on peut dire à peu près la même chose, il y a d'autres sortes de réceptacles communs qui méritent encore le même nom, comme ayant le même usage. Tels sont l'ombelle, l'épi, la panicule, le thyrses, la cyme, le spadix, dont on trouvera les articles chacun à sa place.

RÉGULIÈRES (Fleurs). Elles sont symétriques dans toutes leurs parties, comme les crucifères, les liliacées, etc¹.

RÉNIFORME. De la figure d'un rein².

ROSACÉE. Polypétale régulière comme est la rose.

ROSETTE. Fleur en rosette est une fleur monopétale dont le tube est nul ou très court et le limbe très aplati³.

SEMENCE. Germe ou rudiment simple d'une nouvelle plante uni à une substance propre à sa conservation avant qu'elle germe, et qui la nourrit durant la première germination, jusqu'à ce qu'elle puisse tirer son aliment immédiatement de la terre.

SESSILE. Cet adjectif marque privation de réceptacle. Il indique que la feuille, la fleur ou le fruit auxquels on l'applique tiennent

¹ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

immédiatement à la plante sans l'entremise d'aucun pétiole ou pédicule.

SEXE. Ce mot a été étendu au règne végétal et y est devenu familier depuis l'établissement du système sexuel.

SILIQUE. Fruit composé de deux panneaux retenus par deux futures longitudinales auxquelles les graines sont attachées des deux côtés.

La Silique est ordinairement biloculaire et partagée par une cloison à laquelle est attachée une partie des graines. Cependant cette cloison ne lui étant pas essentielle ne doit pas entrer dans sa définition, comme on peut le voir dans le cléome, dans la chélidoine, etc.

SOIES. Voyez *Poils*¹.

SOLITAIRE. Une fleur solitaire est seule sur son pédicule.

SOUS-ARBRISSEAU. Plante ligneuse ou petit buisson moindre que l'arbrisseau, mais qui ne pousse point en automne de boutons à fleurs ou à fruits. Tels sont le thym, le romarin, le groseiller, les bruyères, etc².

SPADIX, ou RÉGIME. C'est le rameau floral dans la famille des palmiers ; il est le vrai réceptacle de la fructification, entouré d'une spathe qui lui sert de voile.

SPATHE. Sorte de calice membraneux qui sert d'enveloppe aux fleurs avant leur épanouissement, et se déchire pour leur ouvrir le passage aux approches de la fécondation.

La spathe est caractéristique dans la famille des palmiers et dans celle des liliacées³.

SPIRALE. Ligne qui fait plusieurs tours en s'écartant du centre ou en s'en approchant.

STIGMATE. Sommet du pistil qui s'humecte au moment de la fécondation, pour que la poussière prolifique s'y attache.

STIPULE. Sorte de foliole ou d'écailles qui naît à la base du pétiole, du pédicule, ou de la branche. Les stipules sont ordinairement extérieures à la partie qu'elles accompagnent, et leur servent en quelque manière de console : mais quelquefois aussi elles naissent à côté, vis-à-vis, ou au-dedans même de l'angle d'insertion.

¹ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

² Tiré d'*EB*, t. 1, p. 62.

³ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

M. Adanson dit qu'il n'y a de vraies stipules que celles qui sont attachées aux tiges, comme dans les aïrelles, les apocins, les jujubiers, les tithymales, les châtaigniers, les tilleuls, les mauves, les câpriers : elles tiennent lieu de feuilles dans les plantes qui ne les ont pas verticillées. Dans les plantes légumineuses la situation des stipules varie. Les rosiers n'en ont pas de vraies, mais seulement un prolongement ou appendice de feuille ou une extension du pétiole. Il y a aussi des stipules membraneuses comme dans l'espargoute¹.

STYLE. Partie du pistil qui tient le stigmate élevé au-dessus du germe.

SUC NOURRICIER. Partie de la sève qui est propre à nourrir la plante².

SUPÈRE. Voyez *Infère*.

SUPPORTS, *Fulera*. Dix espèces, savoir, la stipule, la bractée, la vrille, l'épine, l'aiguillon, le pédicule, le pétiole, la hampe, la glande et l'écaille³.

SURGEON, *Surculus*. Nom donné aux jeunes branches de l'œillet, etc. auxquelles on fait prendre racine en les buttant en terre lorsqu'elles tiennent encore à la tige : cette opération est une espèce de marcotte.

SYNONYMIE. Concordance de divers noms donnés par différents auteurs aux mêmes plantes.

La synonymie n'est point une étude oiseuse et inutile⁴.

TALON. Oreillette qui se trouve à la base des feuilles d'orangers. C'est aussi l'endroit où tient l'œilleton qu'on détache d'un pied d'artichaut, et cet endroit a un peu de racine⁵.

TERMINAL. Fleur terminale est celle qui vient au sommet de la tige ou d'une branche⁶.

TERNÉE. Une feuille ternée est composée de trois folioles attachées au même pétiole⁷.

¹ Tiré d'*FP*, t. 1, p. CCLIV.

² Tiré d'*EB*, t. 1, p. 558.

³ Tiré de Dalibard, *op. cit.*, p. IV-V.

⁴ Voir les livres annotés par Rousseau dont il a rempli les marges de noms linnéens.

⁵ Tiré d'*EB*, t. 1, p. 558-559.

⁶ Tiré du « Dictionnaire abrégé ».

⁷ *Ibid.*

TÊTE. Fleur en tête ou capitée est une fleur agrégée ou composée, dont les fleurons sont disposés sphériquement ou à peu près.

THYRSE. Épi rameux et cylindrique ; ce terme n'est pas extrêmement usité, parce que les exemples n'en sont pas fréquents.

TIGE. Tronc de la plante d'où sortent toutes ses autres parties qui sont hors de terre : elle a du rapport avec la côte, en ce que celle-ci est quelquefois unique et se ramifie comme elle, par exemple dans la fougère : elle s'en distingue aussi en ce qu'elle est uniforme dans son contour, elle n'a ni face, ni dos, ni côté déterminés, au lieu que tout cela se trouve dans la côte.

Plusieurs plantes n'ont point de tige, d'autres n'ont qu'une tige nue et sans feuilles qui pour cela change de nom. V[oir] *Hampe*.

La tige se ramifie en branches de différentes manières.

TOQUE. Figure de bonnet cylindrique avec une marge relevée en manière de chapeau. Le fruit du paliurus a la forme d'une toque¹.

TRACER. Courir horizontalement entre deux terres ; comme fait le chien. Ainsi le mot tracer ne convient qu'aux racines. Quand on dit donc que le fraisier trace, on dit mal, il rampe, et c'est autre chose².

TRACHÉES DES PLANTES. Sont, selon Malpighi, certains vaisseaux formés par les contours spiraux d'une lame mince, plate et assez large, qui, se roulant et contournant ainsi en tire-bourre, forme un tuyau étranglé et comme divisé en sa longueur en plusieurs cellules, etc³.

TRAINASSE ou TRAINÉE. Longs filets qui dans certaines plantes rampent sur la terre, et qui d'espace en espace ont des articulations par lesquelles elles jettent en terre des radicales qui produisent de nouvelles plantes.

TUNIQUES. Ce sont les peaux ou enveloppes concentriques des oignons⁴.

URNE. Boîte ou capsule remplie de poussière que portent la plupart des mousses en fleur. La construction la plus commune de ces urnes est d'être élevées au-dessus de la plante par un pédicule plus ou moins long, de porter à leur sommet une espèce de coiffe

¹ Tiré d'*EB*, t. 1, p. 569.

² *Ibid.*, p. 559.

³ *Ibid.*, p. 559-561.

⁴ *Ibid.*, p. 561.

ou de capuchon pointu qui les couvre, adhèrent d'abord à l'urne, mais qui s'en détache ensuite et tombe lorsqu'elle est prête à s'ouvrir ; de s'ouvrir ensuite aux deux tiers de leur hauteur, comme une boîte à savonnette, par un couvercle qui s'en détache et tombe à son tour après la chute de la coiffe ; d'être doublement ciliée autour de sa jointure, afin que l'humidité ne puisse pénétrer dans l'intérieur de l'urne tant qu'elle est ouverte ; enfin de pencher et se courber en en-bas aux approches de la maturité pour verser à terre la poussière qu'elle contient.

L'opinion générale des botanistes sur cet article, est que cette urne avec son pédicule est une étamine dont le pédicule est le filet, dont l'urne est l'anthere, et dont la poudre qu'elle contient est qu'elle verse est la poussière fécondante qui va fertiliser la fleur femelle ; en conséquence de ce système on donne communément le nom d'anthere à la capsule dont nous parlons. Cependant comme la fructification des mousses n'est pas jusqu'ici parfaitement connue, et qu'il n'est pas d'une certitude invincible que l'anthere dont nous parlons soit véritablement une anthere, je crois qu'en attendant une plus grande évidence, sans se presser d'adopter un nom si décisif que de plus grandes lumières pourraient forcer ensuite d'abandonner, il vaut mieux conserver celui d'urne donné par Vaillant, et qui, quelque système qu'on adopte, peut subsister sans inconvénient.

UTRICULES. Sortes de petites outres percées par les deux bouts, et communiquant successivement de l'une à l'autre par leurs ouvertures comme les aludels d'un alambic. Ces vaisseaux sont ordinairement pleins de sève. Ils occupent les espaces ou mailles ouvertes qui se trouvent entre les fibres longitudinales et le bois.

VÉGÉTAL. Corps organisé doué de vie et privé de sentiment.

On ne me passera pas cette définition, je le fais. On veut que les minéraux vivent, que les végétaux sentent, et que la matière même informe soit douée de sentiment. Quoi qu'il en soit de cette nouvelle physique¹, jamais je n'ai pu, je ne pourrai jamais parler d'après les idées d'autrui, quand ces idées ne sont pas les miennes. J'ai souvent vu mort un arbre que je voyais auparavant plein de vie, mais la mort d'une pierre est une idée qui ne saurait m'entrer dans l'esprit. Je vois un sentiment exquis dans mon chien, mais je n'en

¹ Représentée par Diderot ou d'Holbach.

aperçois aucun dans un chou¹. Les paradoxes de Jean-Jacques sont fort célèbres. J'ose demander s'il en avança jamais d'aussi fou que celui que j'aurais à combattre si j'entraîs ici dans cette discussion, et qui pourtant ne choque personne. Mais je m'arrête et rentre dans mon sujet.

Puisque les végétaux naissent et vivent, ils se détruisent et meurent, c'est l'irrévocable loi à laquelle tout corps est soumis ; par conséquent ils se reproduisent : mais comment se fait cette reproduction ? En tout ce qui est soumis à nos sens dans le règne végétal, nous la voyons se faire par la voie de la fructification, et l'on peut présumer que cette loi de la nature est également suivie dans les parties du même règne, dont l'organisation échappe à nos yeux. Je ne vois ni fleurs ni fruits dans les byssus, dans les conferva², dans les truffes ; mais je vois ces végétaux se perpétuer, et l'analogie sur laquelle je me fonde pour leur attribuer les mêmes moyens qu'aux autres de tendre à la même fin ; cette analogie, dis-je, me paraît si sûre, que je ne puis lui refuser mon assentiment.

Il est vrai que la plupart des plantes ont d'autres manières de se reproduire, comme par caïeux, par boutures, par drageons enracinés. Mais ces moyens sont bien plutôt des suppléments que des principes d'institution ; ils ne sont point communs à toutes, il n'y a que la fructification qui le soit et qui ne souffrant aucune exception dans celle qui nous sont bien connues, n'en laisse point supposer dans les autres substances végétales qui le sont moins³.

VELU. Surface tapissée de poils.

VERTICILLÉ. Attache circulaire sur le même plan et en nombre de plus de deux autour d'un axe commun.

VIVACE. Qui vit plusieurs années ; les arbres, les arbrisseaux, les sous-arbrisseaux sont tous vivaces. Plusieurs herbes même le sont, mais seulement par leurs racines. Ainsi le chèvrefeuille et le houblon, tous deux vivaces, le sont différemment. Le premier conserve pendant l'hiver ses tiges, en sorte qu'elles bourgeonnent et fleurissent le printemps suivant, mais le houblon perd les siennes à la fin de chaque automne et recommence toujours chaque année à en pousser de son pied de nouvelles.

Les plantes transportées hors de leur climat sont sujettes à varier

¹ Voir les *Fragments* (19).

² Les byssus et les conferva sont des algues.

³ Voir *PB*, p. 92.

sur cet article. Plusieurs plantes vivaces dans les pays chauds deviennent parmi nous annuelles, et ce n'est pas la seule altération qu'elles subissent dans nos jardins.

De sorte que la botanique exotique étudiée en Europe, donne souvent de bien fausses observations¹.

VRILLES, ou mains. Espèce de filets qui terminent les branches dans certaines plantes, et leur fournissent les moyens de s'attacher à d'autres corps. Les vrilles sont simples ou rameuses ; elles prennent, étant libres, toutes fortes de directions, et lorsqu'elles s'accrochent à un corps étranger, elles l'embrassent en spirale.

VULGAIRE. On désigne ordinairement ainsi l'espèce principale de chaque genre la plus anciennement connue dont il a tire son nom, et qu'on regardait d'abord comme une espèce unique.

¹ Rappelons l'aversion de Rousseau pour les plantes jardinières. À ce sujet, voir, entre autres, la septième des *Lettres sur la botanique*.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :
Inconnu.

Édition de base :
Collection complète des œuvres de J.-J. Rousseau, t. 14 (in-8°), Genève,
1782, p. 325-428.

Éditions avec des notes :

1. *Lettres sur la botanique par J.-J. Rousseau*, éd. B. Gagnebin et E. J. Bonnot, Paris, Club des Libraires de France, 1962, p. 205-292.
2. *OC IV*, p. 1199-1247.
3. *Le Botaniste sans maître*, éd. A.G. Haudricourt, Paris, A.M. Métailié, 1983, p. 93-149.

Bibliographie :

Kobayashi (T.), « *Fragments pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique : processus de rédaction* », *BJJR*, 62, 2003, p. 3-24.

VI. EXTRAITS DE LIVRES DE BOTANIQUE (1778)

Le MsR 80 de la BPUN est un livret in-4° en parchemin qui contient les *Caractères de botanique*, ainsi que la copie de la première et les minutes raturées de la deuxième à la sixième des *Lettres sur la botanique*. À partir du second feuillet, sont inscrites 25 descriptions de plantes tirées des traités suivants :

- J. Bauhin, *Historia plantarum universalis*, Yverdon, 1650-1651.
- A. von Haller, *Enumeratio methodica stirpium Helvetiae indigenarum*, Göttingue, 1742.
- N.-J. Jacquin, *Observationum botanicarum*, t. 1, Vienne, 1764.
- N.-J. Jacquin, *Selectarum stirpium Americanarum historia*, Vienne, 1763.
- G. Pontedera, *Anthologia, accedunt ejusdem Dissertationes XI*, Padoue, 1720.
- N.-F. Regnault, *La Botanique mise à la portée de tout le monde*, Paris, 1774.
- J. P. de Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant*, Lyon, 1717.

Rousseau s'intéressait-il particulièrement aux espèces en question au moment de la copie ? Mais, pour l'instant, nous ne les retrouvons ni dans ses herbiers ni dans ses écrits sur la botanique.

Quelques pages plus loin figurent trois textes provenant de l'*Histoire de l'Académie royale des sciences* des années 1700 et 1701¹. Il s'agit d'articles sur la fécondité des plantes.

Afin de dater ces extraits, il faut en premier lieu rappeler les faits suivants :

1° Dans sa correspondance, Jean-Jacques ne mentionne pas les livres de Jacquin et Tournefort, ainsi que l'*Histoire de l'Académie royale des sciences* des années 1700 et 1701.

2° Il a emprunté le traité de Pontedera à Malesherbes, de 1772 à

¹ *Histoire de l'Académie royale des sciences, année MDCC*, Paris, 1761 et *Histoire de l'Académie royale des sciences, année MDCCI*, Paris, 1743.

1773 (CC 6924, 6933 et 6991).

3° Les traités de Bauhin et de Haller ont été trouvés dans le bureau de Rousseau après son décès (CC 7313).

Pour la reprise, est-ce que Rousseau a utilisé ses propres exemplaires ou ceux qu'il possédait provisoirement ? Autrement, les a-t-il consultés dans une bibliothèque privée ? Par les éléments qui seront présentés ci-dessous, nous penchons plutôt pour la deuxième hypothèse. Dans tous les cas, les extraits 21-25¹ sont postérieurs à la parution de *La Botanique* de Regnault en 1774.

En second lieu, nous avons les indices suivants :

1° Dans les extraits 15, 16 et 17, Rousseau utilise quelques caractères de botanique qu'il a inventés vers 1777-1778 (voir les *Caractères de botanique*).

2° L'extrait 21 est tiré de *La Botanique* de Regnault que Jean-Jacques annotait en 1777-1778 (voir les *Annotations sur La Botanique de Regnault*).

3° Les extraits 1-3 traitent des espèces tropicales. Notons qu'il a reçu l'herbier de Fusée-Aublet, auteur de l'*Histoire des plantes de la Guyane française* (Londres et Paris, 1775) en 1778 (voir les *Notes sur les herbiers de Berlin, Chaalis, Neuchâtel et Paris*).

Ainsi, nous sommes conduits à supposer que c'est plutôt en 1778, après la réception de l'herbier du botaniste français, que Rousseau a rédigé ces extraits.

En règle générale, il copie assez fidèlement les textes, dont 22 en latin et six en français. Nous nous sommes donc contenté d'indiquer les sources. À titre d'exemple, nous présentons l'extrait tiré de *La Botanique* de Regnault dans son intégralité.

¹ Les pages blanches séparent les extraits 25 et 26.

- [1.] Article du calebassier dans Jacquin. *Selectarum stirpium Americanarum historia*. f^o. Vindobonae, 1743¹. Pag : 175. T. CXI.
[Rousseau copie l'intégralité de la description de l'espèce « crescentia » de Jacquin, *Selectarum*, p. 175-176.]
- [2.] Article du palétuvier ou mangle. Jacquin, p. 141, T. 89.
[Rousseau copie l'intégralité de la description de l'espèce « rhizophora » de Jacquin, *Selectarum*, p. 141-145.]
- [3.] Article du bois de campêche. Jaq. obs : *Botanicarum*. Pars. 1. p. 20.
[Rousseau copie l'intégralité de la description de l'espèce « *Haematoxylum campechianum* » de Jacquin, *Observationum*, p. 20-21.]
- [4.] Article de l'arbrisseau qui donne le ladanum. Dans le p^f. volume des voyages de Tournefort, p. 89.
[Rousseau copie un paragraphe entier de Tournefort, *op. cit.*, t. 1, p. 89-90.]
- [5.] Article de l'arbrisseau appelé par Tournefort *Vitis idaea orientalis maxima cerasi folio flore variegato*. Coroll. *Inst. Rei. herb* : 42². Dans le 3^e vol. de voyages. p. 67.
[Rousseau copie un paragraphe entier de Tournefort, *op. cit.*, t. 3, p. 67-68.]
- [6.] *Scolymus maculatus*. L.
Pontedera. *Diss.* V. p. 106.
[Rousseau copie six paragraphes presque entiers de la description de l'espèce « *Scolymus porro floribus ornatur monopetalis...* » de Pontedera, *op. cit.*, *Dissertationes*, p. 106.]
- [7.] *Eryngium alpinum*. Linn.
Description de J. Bauhin. T. III. 1. part. p. 88.
[Rousseau copie le premier et la majorité du cinquième paragraphes de la description de l'espèce « *Eryngium alpinum latis foliis* » de Bauhin, *op. cit.*, t. 3, part 1, p. 88-89.]
- [8.] Description de M. Haller. 1^{ère} édition. p. 455.
[Rousseau copie le deuxième paragraphe de la description de l'espèce « *Eryngium foliis ad terram cordatis...* » de Haller,

¹ Lire « 1763 ».

² Dans la *Relation*, ce nom est indiqué sur la planche qui précède la page 67.

- op. cit.*, t. 2, p. 455.]
- [9.] *Sanguisorba officinalis*. Linn.
 Descr. de J. B. T. III. 2. p. 120. *Sanguisorba major flore spadiceo*.
 [Rousseau copie le premier paragraphe de la description de l'espèce « *Sanguisorba major flore spadiceo* » de Bauhin, *op. cit.*, t. 3, part 2, p. 120.]
- [10.] Descr. de la fructification par Pontedera. *Anthol* : 34.
 [Rousseau copie l'intégralité de la description de l'espèce « *Sanguisorba major, flore spadiceo* » de Pontedera, *op. cit.*, p. 34.]
- [11.] *Smyrniium perfoliatum*. Linn.
 Descr. de J. B. T. 3. p. 2. pag. 125. *Smyrniium creticum perfoliatum*.
 [Rousseau copie les deux premiers paragraphes de la description de l'espèce « *Smyrniium Creticum perfoliatum* » de Bauhin, *op. cit.*, t. 3, part 2, p. 125.]
- [12.] *Acanthus mollis*. L.
 Descr. de J. B. T. 3. p. 75. *Carduus acanthus sive Branca ursina*.
 [Rousseau copie les premier et quatorzième paragraphes de la description de l'espèce « *Carduus acanthus sive Branca ursina* » de Bauhin, *op. cit.*, t. 3, part 1, p. 75-76.]
- [13.] Desc. de la fructi[fi]cation par Pontedera *Anthol*. p. 85.
 [Rousseau copie un paragraphe entier (sauf la première phrase) de la description de l'espèce « *Acanthus sativus vel mollis virgilii* » de Pontedera, *op. cit.*, p. 85.]
- [14.] *Filago leontopodium*. L.
 Descr : de J. Bauhin. T. III. p. 161. *Gnaphalium alpinum pulchrum*.
 [Rousseau copie les premier et septième paragraphes de la description de l'espèce « *Gnaphalium alpinum pulchrum* » de Bauhin, *op. cit.*, t. 3, part 1, p. 161.]
- [15.] Descr : de M. Haller, *Stirpium Helvetiae indigenarum hist.* P^{ère}. éd : p. 701.
 [Rousseau copie l'intégralité de la description de l'espèce « *Gnaphalium caule non ramoso...* » de Haller, *op. cit.*, t. 2, p. 701¹.]

¹ Rousseau exprime quelques mots du dernier paragraphe en caractères de

Continuation des synonymes de M. Haller interrompue par inadvertance.

- [16.] Descr : de la fructification par Pontedera. *Filago Alpina* capite¹ f^o : Tourn :
[Rousseau copie deux paragraphes presque entiers de la description de l'espèce « *Filago Alpina*, capite folioso » de Pontedera, *op. cit.*, *Dissertationes*, p. 165².]
Cette plante ressemble tellement au *Gnaphalium alpinum* qu'il faut de meilleurs yeux que les miens pour les distinguer l'une de l'autre à moins de les avoir toutes les deux à la fois sous les yeux. J'ai l'une des deux dans mon herbier, mais n'ayant pas l'autre, je reste en doute sur celle que j'ai³.
- [17.] Article de *Dryas Octopetala*. Linn.
Dans la p^{ère} édition des *Stirpium Helvetiae* de Haller. p. 335.
[Rousseau copie l'intégralité de la description de l'espèce « *Dryas* » de Haller, *op. cit.*, t. 1, p. 335⁴.]
- [18.] J. B. Chamaedrys alpina flore fragariae albo. III. 290.
[Rousseau copie le premier paragraphe de la description de l'espèce « *Chamaedrys alpina flore fragariae albo* » de Bauhin, *op. cit.*, t. 3, part 2, p. 290.]
- [19.] *Genista Germanica* L.
P. 593. Hall : *Genista* f^{is} ovato-lanceolatis, spinis in ramis senescentibus ramosis.
[Rousseau copie l'intégralité de la description de l'espèce « *Genista foliis ovato-lanceolatis spinis in ramis senescentibus ramosis* » de Haller, *op. cit.*, t. 2, p. 593.]
- [20.] J. B. 1. 2. 399.
[Rousseau copie le premier paragraphe et une phrase du septième de la description de l'espèce « *Genista aculeata foliosa* » de Bauhin, *op. cit.*, t. 1, part 2, p. 399.]
- [21.] *La Bota. mise à la p. de t. le m. Salsola soda*. L.
La racine est un pivot tortueux, ferme et garni

botanique.

¹ Ce mot est exprimé en caractère de botanique.

² Quelques mots du second paragraphe sont exprimés en caractères de botanique.

³ Sur le septième échantillon du Jardin botanique et l'ISARA de Lyon, Rousseau note : « *Filago montana* ? *Gnaphalium minus repens*, *Pin[ax]* : 263 ». Pourtant, nous ne pensons pas qu'il s'agit ici de ce spécimen, car ce dernier a été envoyé à Claret de La Tourrette en 1769.

⁴ Quelques mots du dernier paragraphe sont exprimés en caractères de botanique.

alternativement de fibres rameuses. Les tiges sont droites, elles s'élèvent d'environ trois pieds et portent des rameaux dans presque toute leur longueur. Les feuilles sont alternes, longues, étroites fermes et pointues. Les rameaux sortent des aisselles des feuilles ; ils portent les mêmes caractères que la tige et rendent la plante touffue par les nouveaux rameaux qu'ils reproduisent.

Les fleurs naissent sessiles dans les aisselles des feuilles : elles sont rosacées, composées de cinq pétales ovales et terminés en pointe, rassemblées dans un calice hémisphérique et monophylle. Les 5 étamines environnent le pistil qui est au centre de la fleur ; il est composé de l'ovaire, et d'un style qui se termine par deux stigmates déliés. Il devient par sa maturité une capsule ronde à une seule loge, laquelle est comme enveloppée dans le calice. Elle renferme une seule semence noirâtre, luisante, et roulée en spirale¹.

[22.] Différence du *Sinapis nigra* et du *Sinapis arvensis* tirée de Jean Bauhin. T. 2. p. 844.

[Rousseau copie le premier paragraphe, sauf la dernière phrase, de la description de l'espèce « *Rapistrum flore luteo* » de Bauhin, *op. cit.*, t. 2, p. 844.]

[23.] *Daucus visnaga*. Descr. de J. Bauhin. III. 2. 31.

[Rousseau copie le premier paragraphe de la description de l'espèce « *Visnaga* » de Bauhin, *op. cit.*, t. 3, part 2, p. 31.]

[24.] *Salvia horminum*. Descr : de J. Bauhin T. III. p. 309.

[Rousseau copie le premier paragraphe, sauf la dernière phrase, de la description de l'espèce « *Horminum coma purpureo-violacea* » de Bauhin, *op. cit.*, t. 3, part 2, p. 309.]

[25.] *Bunium bulbocastanum*. Descr : de J. B. T. III. 2. 30.

F. Chabr : 385. 5².

[Rousseau copie le premier paragraphe de la description de l'espèce « *Bulbocastanum* » de Bauhin, *op. cit.*, t. 3, part 2, p. 30.]

[26.] *Mem : de l'Ac : des Sciences*.

¹ Tiré des deuxième et troisième paragraphes de la description de l'espèce « La soude » de Regnault, *op. cit.* (la page n'est pas numérotée).

² Cette espèce est effectivement expliquée dans D. Chabrey, *Omnium stirpium sciagraphia et icones*, Genève, 1678, p. 385. Par ailleurs, sur cette page de son exemplaire, Rousseau a inscrit « *Bunium bulbocastanum* ». Voir les *Annotations sur l'Omnium de Chabrey*.

Depuis 1700 inclusivement.

1700.

Sur la perpendicularité des tiges des plantes par rapport à l'horizon. Par M. Dodart. *Hist* : p. 61. *Mém* : p. 47.

Sur la fécondité des plantes par le même. *Hist*. p. 65.

[Rousseau copie la majorité de l'article « Sur la fécondité des plantes » de l'*Histoire de l'Académie royale des sciences*, année MDCC, p. 65-67.]

[27.] Sur le Caapia de Pison et distinction des trios *ipecacuanha* par M. Geoffroy. *Hist* : p. 69. *Mem* : p. 134.

M. Reneaume a trouvé en Berry une nouvelle espèce de noyer qu'il appelle *Nux Juglans folio eleganter dissecto*, ou *Acanthi folio*. *Hist* : p. 70.

Exposition de l'ouvrage de Tournefort intitulé *Institutiones rei herb* : donné au public cette année. *Hist* : p. 70 Envoi de l'auteur au Levant. H. 76¹.

[28.] 1701.

Sur la fécondité des plantes, second mémoire. *Hist* : p. 75.

[Rousseau copie la majorité de l'article « Sur la fécondité des plantes » de l'*Histoire de l'Académie royale des sciences*, année MDCCI, p. 75-76.]

¹ Rousseau ne copie pas les textes des articles indiqués.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Manuscrit :

BPUN, MsR. 80.

Bibliographie :

Cook (A.), « J.-J. Rousseau and exotic botany », *Eighteenth-Century Life*, 26-3, automne 2002, p. 181-201.

Th. Dufour, *Recherches bibliographiques sur les œuvres imprimées de J.-J. Rousseau*, t. 2, Paris, L. Giraud-Badin, 1925, p. 188-189.

BIBLIOGRAPHIE

I. ŒUVRES DE ROUSSEAU¹

- Collection complète des œuvres de J.-J. Rousseau*, t. 14 (in-8°), Genève, 1782.
- Letters on the elements of botany*, éd. Th. Martyn, Londres, B. White and son, 1785.
- Haüy (R.-J.), *La Botanique de J.-J. Rousseau, contenant tout ce qu'il a écrit sur cette science*, Paris, F. Louis, 1802.
- Clairville (J.-P.), *Le Botaniste sans maître, ou Manière d'apprendre seul la botanique au moyen de l'instruction commencée par J.-J. Rousseau*, Paris, Levrault, Schoell et comp., 1805.
- Bonnet (?), *L'Amour végétal, ou les Noces des plantes* (1809), édition revue, corrigée et augmentée des *Lettres de J.-J. Rousseau sur la botanique*, Paris, L. Pariente, 1978.
- Œuvres inédites de J.-J. Rousseau*, éd. V.D. Musset-Pathay, t. 1, Paris, P. Dupont, 1825.
- Deville (A.), *La Botanique de J.-J. Rousseau, contenant tout ce qu'il a écrit sur cette science*, 2^e éd., Paris, Roret, 1828.
- Lettres inédites de J.-J. Rousseau à M^{mes} Boy de la Tour et Delessert*, éd. Ph. Godet et M. Boy de la Tour, Paris et Genève, Plon-Nourrit et A. Jullien, 1911.
- Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, éd. Th. Dufour, Paris, A. Colin, 20 vol., 1924-1934.
- Œuvres complètes*, éd. B. Gagnebin et M. Raymond, Paris, Gallimard « Bibliothèque de la Pléiade », 5 vol., 1959-1995 (= OC).
- Lettres sur la botanique par J.-J. Rousseau*, éd. B. Gagnebin et E.J. Bonnot, Paris, Club des Libraires de France, 1962.
- Correspondance complète de J.-J. Rousseau*, éd. R.A. Leigh, Genève et Oxford, Institut et Musée Voltaire et The Voltaire Foundation, 52 vol., 1965-1998 (= CC).
- La Botanique de J.-J. Rousseau, ornée de soixante-cinq planches*

¹ Par ordre chronologique.

- de P.J. Redouté, Genève, Lied, 1980.
Le Botaniste sans maître, ou Manière d'apprendre seul la botanique, éd. A.G. Haudricourt, Paris, A. M. Métailié, 1983.
Huit lettres élémentaires sur la botanique à Madame Delessert, éd. D. Le Dantec, Paris, Mercure de France, 2002.
Écrits sur la botanique, illustrés par A. Ernst et préfacés par M. Cottier, Genève, Notari, 2009.

II. TÉMOIGNAGES

- Bachaumont (L.P. de), *Mémoires secrets*, t. 2, éd. C. Cave, Paris, Champion, 2009.
 Bernardin de Saint-Pierre (J.-H.), *Études de la nature*, 2^e éd., t. 2, Paris, P.F. Didot le jeune et Méquignon l'aîné, 1787.
 – *La Vie et les ouvrages de J.-J. Rousseau*, éd. R. Trousson, Paris, Champion, 2009.
 Bovier (G.), *Journal du séjour à Grenoble de J.-J. Rousseau, sous le nom de Renou*, établi d'après le manuscrit 15.282 du fonds français de la Bibliothèque Nationale, Grenoble, Roissard, 1964.
 Claret de La Tourrette (M.-A.), *Voyage au Mont Pilat*, Avignon, Regnault, 1770.
 « Éloge de M. de Jussieu », *Histoire de l'Académie royale des sciences, année MDCCLXXVII*, Paris, Imprimerie royale, 1780, p. 94-117.
 Escherny (F.-L. d'), « De Rousseau et des philosophes du XVIII^e siècle », dans *Mélanges de littérature, d'histoire, de morale et de philosophie*, t. 3, Paris, Bossange, Masson et Schoell, 1811, p. 1-182.
 Ginguéné (P.-L.), *Lettres sur Les Confessions de J.-J. Rousseau*, Paris, Barois l'Aîné, 1791.
 Jussieu (A.-L. de), « Sixième notice historique sur le Muséum », *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*, 11, 1808, p. 1-41.
 Thuriot (Ch.), *Une Promenade de J.-J. Rousseau en 1765*, Besançon, A. Cariage, 1897.

III. DICTIONNAIRES ET TRAITÉS SUR LA BOTANIQUE (16^e-18^e SIÈCLES)

- Adanson (M.), *Familles des plantes*, Paris, 2 vol., 1763 (= FP).
- Amman (J.), *Stirpium rariorum*, Saint-Pétersbourg, 1739.
- Barbeau Dubourg (J.), *Le Botaniste français*, Paris, 2 vol., 1767.
- Barrelier (J.), *Plantae per Galliam, Hispaniam et Italiam observatae, opus posthumum accurante Antonio de Jussieu*, Paris, 1714.
- Bauhin (G.), *Prodromus theatri botanici*, Francfort, 1620.
 – *Pinax theatri botanici*, Bâle, 1623 (= CB).
 – *Theatri botanici*, Bâle, 1658.
- Bauhin (J.), *Historia plantarum universalis*, Yverdon, 3 vol., 1650-1651.
- Bock (J.), *De stirpium maxime earum quae in Germania nostra nascuntur*, Strasbourg, 1552.
- Buchoz (P.-J.), *Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine et les trois Évêchés*, Nancy et Paris, 11 vol., 1762-1770.
- Bulliard (P.), *Dictionnaire élémentaire de botanique*, nouvelle édition, Paris, J. Dugour, 1797.
- Camerarius (J.), *Hortus medicus et philosophicus*, Francfort, 1588.
- Chabrey (D.), *Omnium stirpium sciagraphia et icones*, Genève, 1678.
- Clusius (C.) (L'Esculse, Ch. de), *Rariorum plantarum historia*, Anvers, 1601.
- Cordus (V.), *Annotationes in Pedacii Dioscoridis Anazarbei de Medica materia libros V*, Strasbourg, 1561.
- Crantz (H.J.N. von), *Institutiones rei herbariae*, Vienne, 2 vol., 1766.
 – *Classis umbelliferarum*, Leipzig, 1767.
- Dalibard (Th.-F.), *Florae Parisiensis prodromus*, Paris, 1749.
- Diderot (D.) et Alembert (J.L.R. d'), *Encyclopédie*, Paris, 17 vol., 1751-1765. (= Enc.).
- Dillenius (ou Dillen) (J.J.), *Historia muscorum*, Oxford, 2 vol., 1741.
- Dodonée (Dodoens), (R.), *Stirpium historiae pemptades sex*, Anvers, 1583.
- Duchesne (A.-N.), *Manuel de Botanique*, Paris, 1764.
- Duhamel du Monceau (H.-L.), *Traité des arbres et arbustes qui se cultivent en France en pleine terre*, Paris, 2 vol., 1755.
- Dutens (V.-L.), *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, Paris, 2 vol., 1766.

- Ellis (J.), *Directions for bringing over seeds and plants, from the East-Indies and other distant countries, in a state of vegetation*, Londres, 1770.
- Fusée-Aublet (J.-B.-Ch.), *Histoire des plantes de la Guyane française*, Londres et Paris, 4 vol., 1775.
- Garidel (P.-J.), *Histoire des plantes qui naissent aux environs d'Aix, Aix-en-Provence*, 1715.
- Garsault (F.-A.-P. de), *Les Figures de plantes et animaux d'usage en médecine*, Paris, 6 vol., 1764.
- Gesner (C.), *De raris et admirandis herbis, quae lunariae nominantur*, Zurich, 1555.
- Gouan (A.), *Hortus regius Monspeliensis*, Leyde, 1762.
– *Flora Monspeliaca*, Lyon, 1765.
- Gronovius (J.F.), *Flora orientalis*, Leipzig, 1755.
- Guettard (J.E.), *Observations sur les plantes*, Paris, 2 vol., 1747.
- Haller (A. von), *Enumeratio methodica stirpium Helveticae indigenarum*, Göttingue, 2 vol., 1742.
– *Historia stirpium indigenarum Helvetiae*, Berne, 1768.
- Hill (J.), *Flora Britannica*, Londres, 1760.
Histoire de l'Académie royale des sciences, année MDCC., avec les Mémoires de mathématiques et de physique, pour la même année, tirée des Registres de cette académie, 2^e éd., Paris, 1761.
Histoire de l'Académie royale des sciences, année MDCCL., avec les Mémoires de mathématiques et de physique, pour la même année, tirés des Registres de l'académie, 2^e éd., Paris, 1743.
- Jacquín (N.-J.), *Selectarum stirpium Americanarum historia*, Vienne, 1763.
– *Observationum botanicarum*, part 1, Vienne, 1764.
- Johnson (Th.), *The Herbal, or General History of Plants gathered by John Gerard*, Londres, 1633.
- La Tourrette (M.-A.-L. Claret de), *Démonstrations élémentaires de botanique*, Lyon, 2 vol., 1766.
- Linné (C. von), *Systema naturae*, Leyde, 1735.
– *Systema naturae*, 10^e éd., Stockholm, 1758-1759.
– *Reformatio botanices*, Upsal, 1762.
– *Termini botanici*, Upsal, 1762.
– *Species plantarum*, 2^e éd., Stockholm, 2 vol., 1762-1763 (= SP).
– *Philosophia botanica*, 2^e éd., Vienne, 1763 (= PB)
– *Genera plantarum*, Stockholm, 1764.
– *Systema vegetabilium*, éd. J.A. Murray, Göttingue et Gotha,

- 1774 (= *SV*).
- Loesel (J.), *Flora Prussica*, Kaliningrad, 1703.
- Masson (W.), *The English Garden*, Londres, 1772.
- Matthioli (P.), *Opera quae extant omnia, hoc est, Commentarii in VI Libros Pedacii Dioscoridis anazarbei de medica materia*, éd. G. Bauhin, Bâle, 1674.
- Micheli (P.A.), *Nova plantarum genera, juxta Tournefortii methodum disposita*, Florence, 1729.
- Morison (R.), *Plantarum umbelliferarum distributio nova*, Oxford, 1672.
- *Plantarum historiae universalis Oxoniensis*, Oxford, 2 vol., 1680-1699.
- Parkinson (J.), *Paradisi in sole paradisus terrestris*, Londres, 1629 ou *Theatrum botanicum*, Londres, 1640.
- Petiver (J.), *Opera, historiam naturalem spectantia*, Londres, 2 vol., 1764.
- Plinius, *Historiae naturalis libri XXXVII*, éd. J. Hardouin, Paris, 3 vol., 1723.
- Pontedera (G.), *Anthologia, accedunt ejusdem Dissertationes XI*, Padoue, 1720.
- Ray (J.), *Methodus plantarum emendata et aucta*, Londres, 1703.
- *Synopsis methodica stirpium Britannicarum*, Londres, 1724.
- Regnault (N.-F.), *La Botanique mise à la portée de tout le monde*, Paris, 2 vol., 1774.
- Richelet (P.), *Dictionnaire de la langue française*, Lyon, 1759.
- Ruel (J.), *De natura stirpium libri tres*, Paris, 1536.
- Rumphius (G.E.), *Herbarium amboinense*, Amsterdam, 6 vol., 1750.
- Sauvages de Lacroix (F.B. de), *Methodus foliorum*, La Haye, 1751.
- *Nosologia methodica sistens morborum classes, genera et species*, Amsterdam, 5 vol., 1763.
- Scheuchzer (J.), *Agrostographia*, Zurich, 1719.
- Scheuchzer (J.J.), *Itinera per Helvetiae alpinas regiones facta annis MDCCII-MDCCXI*, Leyde, 2 vol., 1723.
- Scopoli (G.A.), *Flora carniolica*, Vienne, 1760.
- Stillingfleet (B.), *Miscellaneous tracts relating to natural history, husbandry, and physic*, Londres, 1762.
- Tournefort (J.P. de), *Éléments de botanique*, Paris, 3 vol., 1694.
- *Relation d'un voyage du Levant*, Lyon, 3 vol., 1717.
- *Institutiones rei herbariae*, Paris, 3 vol., 1719 (= *INST*).

- *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris*, éd. B. de Jussieu, Paris, 2 vol., 1725.
- Vaillant (S.), *Discours sur la structure des fleurs*, Leyde, 1718.
- *Botanicon Parisiense*, Leyde et Amsterdam, 1727.
- *Botanicon Parisiense*, Paris, 1743.
- Valmont de Bomare (J.-Ch.), *Dictionnaire raisonné universel d'Histoire naturelle, contenant l'Histoire des animaux, des végétaux et des minéraux, et celle des corps célestes*, Paris, 5 vol., 1765.

IV. ÉTUDES (19^e-21^e SIÈCLES)

- Adanson. The Bicentennial of Michel Adanson's « Familles des plantes »*, Pittsburgh, The Hunt Botanical Library, Carnegie Institute of Technology, 1963-1964.
- Ader, Picard et Tajan, *Bibliothèque Jacques Guérin, cinquième partie*, catalogue de la vente du 29 novembre 1988 à Drouot-Montaigne, Paris, Ader, Picard et Tajan, 1988, lot 39.
- Arber (A.), *Herbals. Their origin and evolution. A Chapter in the History of Botany 1470-1670* (1912), 2^e éd., Cambridge, Cambridge University Press, 1912.
- Arler (A.), « J.-J. Rousseau : philosophe as botanist », dans Oksanen (M.) et Pietarinen (J.), *Philosophy and biodiversity*, Cambridge, Cambridge university press, 2004, p. 133-151.
- Baehini (Ch.), « Les *Lettres sur la botanique* de J.-J. Rousseau », *Æsculape*, 1938, p. 112-119.
- Bange (C.), *Linné et le mouvement linnéen à Lyon du XVIII^e au XX^e siècle*, catalogue de l'exposition commémorative organisée au Muséum d'Histoire naturelle à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la société linnéenne de Lyon, Lyon, Société Linnéenne, 1972.
- Baye (baronne de), « L'herbier de J.-J. Rousseau au château de Baye », *Revue de Champagne et de Brie*, janvier-février 1898, p. 135-136.
- Bellet (R.), « Une herborisation de J.-J. Rousseau au Mont Pilat (1769) », *Études foréziennes*, 10, 1979, p. 63-73.
- Bellon (F.), Brun (M.), Gache (L.) et Lebreton (S.), « Parc naturel régional du mont Pilat : sentier botanique J.-J. Rousseau de Condrieu à la Jasserie du Pilat », *Revue forestière française*, 21,

- 1969, p. 377-392.
- Berthoud (F.), *J.-J. Rousseau au Val de Travers 1762-1765*, Paris, Fischbacher, 1881.
- Blay (M.) et Halleux (R.), *La Science classique XVI^e-XVIII^e siècle : dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1998.
- Bonnot (E.J.), préface au *Dictionnaire de botanique*, dans Rousseau (J.-J.), *Lettres sur la botanique*, Club des Libraires de France, 1962, p. 205-208.
- Briquet (J.), « J.-J. Rousseau botaniste », dans *La célébration du II^e centenaire de J.-J. Rousseau par l'Institut national genevois*, Genève, H. Kündig, 1913, p. 21-27.
- Broek (G.J. van den), « Rousseau's Phoenix », *Semiotica*, 57 (3-4), 1985, p. 177-187.
- « I think I'll be a plant myself : the semiotics of Rousseau's botanical practice », *Semiotica*, 79 (1-2), 1990, p. 79-123.
- Bulletin des sciences naturelles et de géologie*, 12, 1827, p. 251.
- Calderon Quindos (F.), « Rousseau et la nature végétale : un essai de morale esthétique », *Etudes J.-J. Rousseau*, 17, 2007-2009, p. 317-334.
- Cantor (P.A.), « The metaphysics of botany : Rousseau and the new criticism of plants », *Southwest review*, 70, 1985, p. 362-380.
- Chalande (E.), « La Pervenche, fleur de J.-J. Rousseau. Hommage horticole au grand citoyen genevois », *Bulletin de la Société d'horticulture de Genève*, juillet 1912, p. 113-116.
- Cheyron (H.), « L'Amour de la botanique. Les Annotations de J.-J. Rousseau sur la *Botanique* de Regnault », *Littératures*, 4, 1981, p. 53-95.
- « À propos de Rousseau botaniste », *Littératures*, 8, 1983, p. 140-146.
- « Ray et Sauvages annotés par J.-J. Rousseau », *Littératures*, 15, 1986, p. 83-99.
- articles sur la botanique dans le *Dictionnaire de J.-J. Rousseau*, en particulier : « Botanique », « *Fragments pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique* », « Herbiers », « *Lettres sur la botanique* ».
- « Une herborisation de Rousseau avec le docteur Neuhaus, sur un document inédit », *Bulletin de l'Association J.-J. Rousseau*, 48, 1996, p. 1-8.
- Combe (J.), « J.-J. Rousseau au mont Pilat. Histoire d'une herborisation manquée », *Bulletin du vieux Saint-Étienne*, 72,

- 1968, p. 18-20.
- Comyn (J.), *J.-J. Rousseau botaniste*, Douai, Imprimerie commerciale, 1999.
- Cook (A.), « Propagating botany : the case of J.-J. Rousseau », dans Bickerton (D.) et Proud (J.), *The transmission of culture in Western Europe, 1750-1850*, Berne, P. Lang, 1999, p. 69-94.
- introduction aux écrits sur la botanique, dans *The Collected Writings of Rousseau*, t. 8, Hanovre et Londres, University Press of New England, 2000, p. 93-99.
 - « J.-J. Rousseau and exotic botany », *Eighteenth-Century Life*, 26-3, automne 2002, p. 181-201.
 - « J.-J. Rousseau's copy of A. von Haller's *Historia stirpium indigenarum Helvetiae inchoate (1768)* », *Archives of natural history*, 2003, p. 149-156.
 - « Rousseau et les réseaux d'échange botanique », dans Bensaude-Vincent (B.) et Bernardi (B.), *Rousseau et les sciences*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 93-114.
 - « Rousseau on the language of music and botany », *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, 8, 2004, p. 75-87.
 - « Botanical exchanges : J.-J. Rousseau and the Duchess of Portland », *History of European ideas*, 33, 2007, p. 142-156.
 - « Idées et pratiques scientifiques dans la correspondance botanique de J.-J. Rousseau », *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, 47, 2007, p. 265-285.
 - « The "Septième promenade" of the *Rêveries* : a peculiar account of Rousseau's botany? », *Studies on Voltaire and eighteenth century*, 3, 2008, p. 11-36.
- Cornand (S.), « Rousseau, botanophile rêveur et rigoureux », *Recherches et travaux*, 51, 1996, p. 249-264.
- Coste (J.-Cl), « Les "suppléments" de J.-J. Rousseau », *L'en-je lacanien*, 4-1, 2005, p. 33-45.
- Cottier (M.), « Sur la voie de l'herborisation, de la rêverie, de l'amour », dans Rousseau (J.-J.), *Écrits sur la botanique*, illustrés par A. Ernst et préfacés par M. Cottier, Genève, Notari, 2009.
- Courtes biographies concernant les inscriptions de la Roche aux noms*, Neuchâtel, Club Jurassien, 1985.
- Courtois (L.J.), « Chronologie critique de la vie et des œuvres de J.-J. Rousseau », *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, 15, 1923.
- « Deux fragments inédits de J.-J. Rousseau », *Annales de la*

- Société J.-J. Rousseau*, 24, 1935, p. 83-93.
- Crogiez (M.), « Écrire ou herboriser », dans *Solitude et méditation. Étude sur les Rêveries de J.-J. Rousseau*, Paris, Champion « Unichamp », 1997, p. 103-115.
- Daudin (H.), *De Linné à Lamarck. Méthodes de la classification et idée de série en botanique et en zoologie (1740–1790)* (1926-1927), Paris, Archives contemporaines, 1983.
- Davy de Virville (Ad.), *Histoire de la botanique en France*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1954.
- Dayrat (B.), *Les Botanistes et la flore de France. Trois siècles de découvertes*, Paris, Muséum national d'Histoire naturelle, 2003.
- Delaplace (E.), *Les herborisations de J.-J. Rousseau à Trie et à Gisors (1767–1768)*, Gisors, Imprimerie de l'Avenir du Vexin, 1910.
- Dibie (P.), préface aux écrits sur la botanique, dans Rousseau (J.-J.), *Le Botaniste sans maître, ou Manière d'apprendre seul la botanique*, éd. A.G. Haudricourt, Paris, A. M. Métailié, 1983, p. 7-10.
- Drouin (J.-M.), « Rousseau lecteur de Linné », *Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie*, 7, 2000, p. 39-57.
- « Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et l'histoire naturelle », *Dix-huitième siècle*, 33, 2001, p. 507-516.
 - « Les herborisations d'un philosophe : Rousseau et la botanique savante », dans Bensaude-Vincent (B.) et Bernardi (B.), *Rousseau et les sciences*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 77-92.
 - « Rousseau, le philosophe botaniste », Aymonin (G.) et Jolinon (J.Cl.) et Morat (Ph.), *L'Herbier du monde*, Paris, L'Iconoclaste, 2004, p. 90-96.
 - *Herbier des philosophes*, Paris, Seuil, 2008.
- Ducourthial (G.), *La Botanique selon J.-J. Rousseau*, Paris, Belin, 2009.
- Dufour (Th.), « Pages inédites de J.-J. Rousseau, deuxième série », *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, 2, 1906.
- *Recherches bibliographiques sur les œuvres imprimées de J.-J. Rousseau* (1925), Genève, Slatkne Reprints, 2011.
- Duris (P.), *Linné et la France (1780–1850)*, Genève, Droz, 1993.
- Duval (H.), « J.-J. Rousseau botaniste. Notes diverses », *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, 10, 1914-1915, p. 169-171.
- Eigeldinger (F.S.), « Des pierres dans mon jardin ». *Les Années neuchâteloises de J.-J. Rousseau et la crise de 1765*, Paris et

- Genève, Champion-Slatkine, 1992.
- analyse sur la note intitulée « Sénéka », dans Rousseau (J.-J.), *Le Lévitte d'Éphraïm*, éd. F.S. Eigeldinger, Paris, Champion, 1999, p. 23-24 et 65-67.
- Eigeldinger (M.), « Rousseau et le paysage végétal », dans *Poésie et métamorphoses*, Neuchâtel, La Baconnière « Langages », 1973, p. 79-100.
- Favarger (Cl.), « J.-J. Rousseau botaniste amateur », *Bulletin de la Société neuchâteloise des sciences naturelles*, 66, 1941. p. 43-55.
- Françon (M.), « Rousseau et Malesherbes : nouvelles datations de quelques lettres sur la botanique », *Studi francesi*, janvier-avril 1958, p. 15-23.
- Foucault (M.), *Les Mots et les choses* (1966), Paris, Gallimard « Tel », 2002.
- Gairaud (Y.) et Chantre (M.-E.), *J.J.Rousseau, ou La Pensée Verte*, Paris, ABC Décor, 1978.
- Gagnebin (B.), « Rousseau et la botanique », dans Rousseau (J.-J.), *Lettres sur la botanique*, Paris, Club des Libraires de France, 1962, p. IX-XXXV.
- Galland (P.) et Felber (F.), « 150 ans d'histoire de la botanique neuchâteloise au travers des publications de la SNSN », *Bulletin de la Société neuchâteloise des sciences naturelles*, 2010, 131, p. 17-21.
- Gardeners (The) chronicle*, 24 novembre 1894, p. 634.
- Gasbarrone (L.), « Blindness or oversight ? A closer look at Rousseau's *Dictionnaire de botanique* », *France Forum*, janvier 1986, p. 5-17.
- « The Book of Nature : Rousseau's floral collections and the text », *L'Esprit créateur*, 28-1, 1988, p. 27-41.
- Gavin de Beer, (sir J. de), « J.-J. Rousseau : botanist », *Annals of Science*, 10-3, septembre 1954, p. 189-223.
- Gavin de Beer, (sir J. de) et Gagnebin (B.), « Abraham Gagnebin de La Ferrière, d'après sa correspondance », *Bulletin de la Société neuchâteloise des sciences naturelles*, 80, 1957, p. 45-79.
- George (S.), « Linnaeus in letters and the cultivation of the female mind : botany in an English dress », *British Journal for eighteenth century studies*, 28-1, 2005, p. 1-18.
- Gonod d'Artemare (E.), « Un herbier de J.-J. Rousseau », dans

- Bulletin de l'Académie internationale de géographie botanique*, 44, 1899, p. 145-152.
- Gouhier (H.), *Les Méditations métaphysiques de J.-J. Rousseau*, 2^e éd., Paris, J. Vrin, 1984.
- Grasset (J.P.A.), « J.-J. Rousseau à Montpellier », *Mémoires de la section des Lettres de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, t. 1, 1847-1854, p. 553-585.
- Greene (E.L.), *Landmarks of botanical history* (1909), Stanford, Stanford University Press, 1983.
- Grosclaude (P.), *J.-J. Rousseau et Malesherbes. Documents inédits*, Paris, Fischbacher, 1960.
- Guyot (Ch.), *Un Ami et défenseur de Rousseau. Pierre Alexandre DuPeyrou, Neuchâtel, Ides et Calendes*, 1958.
- Hariot (L.), *Un philosophe de la nature, J.-J. Rousseau. Ses goûts pour la campagne, l'horticulture et la botanique*, Troyes, Dufour-Bouquot, 1894.
- Hawkins (R.L.), « Manuscripts of J.-J. Rousseau at Harvard University », *The Romanic review*, juillet-septembre 1929, p. 209-221.
- « Herbarium de J.-J. Rousseau », *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 30 novembre 1932 (colonne 859) et 15 mars 1933 (colonne 226).
- Hirsch (P.), « Sur un mot des *Rêveries du promeneur solitaire* », *Bulletin du bibliophile et bibliothécaire*, 1954, p. 231-235.
- Hoefler (F.), *Histoire de la botanique*, Paris, 1872.
- Hoquet (Th.), *Les Fondements de la botanique. Linné et la classification des plantes*, Paris, Vuibert, 2005.
- Incorvati (G.), « Seul avec la nature et vous : le promeneur solitaire rencontre Linné et ses disciples », *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, 42, 1999, p. 281-326.
- Ischer (A.), « Rousseau et les *Lettres sur la botanique* », *Bulletin de l'Association J.-J. Rousseau*, 6, 1966, p. 1-6.
- Jaccard (P.), « Un Herbarium de J.-J. Rousseau », *Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles*, 30, 1894, p. 85-88.
- Jacquat (M.S.), « Une page régionale d'histoire des sciences relue récemment : Abraham Gagnebin (1707-1800) et son cabinet de curiosités à La Ferrière », *Bulletin de la Société neuchâteloise des sciences naturelles*, 123, 2000, p. 23-26.
- « Histoire des botanistes et de la botanique neuchâteloise », dans Bovet (J.), Cornali (Ph.), Druart (Ph.), Matthey (Y.), Roulin (B.)

- et Straub (F.), *Flores neuchâtelaises au cœur de l'arc jurassien*, La Chaux-de-Fonds, Association neuchâteloise flore et faune, 2010, p. 15-19.
- Jacquet (P.), « Un botaniste lyonnais méconnu du dix-huitième siècle : M.-A. Claret de La Tourrette », *Bulletin mensuel de la Société linnéenne de Lyon*, 68-4, 1999, p. 77-86.
- Jansen (A.), *J.-J. Rousseau als Botaniker*, Berlin, G. Reimer, 1885.
- J.-J. Rousseau. *Le Philosophe botaniste*, catalogue de l'exposition 1996, Montmorency, Musée J.-J. Rousseau, 1996.
- Kobayashi (T.), « *Fragments pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique* : processus de rédaction », *Bulletin de l'Association J.-J. Rousseau*, 62, 2003, p. 3-24.
- « L'Encyclopédie et Rousseau : dimension botanique », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 39, 2005, p. 81-103.
 - « Le Rôle de la botanique dans les *Dialogues* », *Études J.-J. Rousseau*, 16, 2005-2006, p. 339-357.
 - « J.-J. Rousseau au Jardin du roi : sous la loupe de documents inédits », *The Geibun-Kenkyu*, 91-3, 2006, p. 78-95.
 - « Seven botanical books annotated by Rousseau », *Lloydiana*, 11, 2007, p. 9-11.
 - « Rousseau *botaniste* en Suisse », *Les Lettres et les Arts*, 13, 2012, p. 65-67.
- Kuhn (B.), « A chain of marvels : botany and autobiography in Rousseau », *European romantic review*, 17-1, janvier 2006, p. 1-20.
- L'Aminot (T.), Bibliographie des thèmes présents dans l'œuvre de J.-J. Rousseau : <http://rousseaustudies.free.fr>.
- Lanjouw (J.) et Uittien (H.), « Un nouvel herbier de Fusée-Aublet découvert en France », *Recueil des travaux botaniques néerlandais*, 37, 1940, p. 133-174.
- Lauber (K.) et Wagner (G.), *Flora Helvetica* (1996), version française par E. Gfeller avec la collaboration de G. Kurz, 2^e éd., Berne, Stuttgart et Vienne, P. Haupt, 2001.
- Lawrence (G.H.M.), *Adanson. The Bicentennial of Michel Adanson's Familles des plantes*, Pittsburgh, The Hunt botanical library, 1963-1964.
- Le Dantec (D.), préface aux *Lettres sur la botanique*, dans Rousseau (J.-J.), *Huit lettres élémentaires sur la botanique à Madame Delessert*, éd. D. Le Dantec, Paris, Mercure de France,

- 2002, p. 5-17.
- Mabille (G.), « L'Herbier de J.-J. Rousseau », *Cahiers de l'UCAD*, 2^e semestre 1978, 1, p. 60-61.
- Magnin (A.), « Claret de La Tourrette », *Annales de la société d'agriculture, histoire naturelle et arts utiles de Lyon*, 6, 1883, p. 175-410.
- Magnin-Gonze (J.), *Histoire de la botanique*, Paris, Delachaux et Niestlé, 2004.
- Maryllis (P.), « Un philosophe ami des plantes. J.-J. Rousseau botaniste », *Jardinage*, 118, décembre 1927, p. 80-84.
- Matras (J.) et Peeters (A.), « Tilleuls, lapins et myxomatose, ou l'ethnologue à la découverte de la botanique », dans Thomas (J.M.C.) et Bernot (L.), *Langues et techniques, nature et société*, Paris, Klincksieck, 1972, t. 2, p. 279-283.
- Matthey (F.), « Une acquisition exceptionnelle : un herbier de J.-J. Rousseau », *Bibliothèques et musées*, 1980, p. 39-46.
- « La Dernière Passion de J.-J. Rousseau », *Revue neuchâteloise*, 100, 1982, p. 1-40.
- « Rousseau et la botanique », *Les Cahiers du Musée de Môtiers*, 17, 1995, p. 1-8.
- Matthey-Jeantet (A.), *L'Écriture de J.-J. Rousseau, sa pasigraphie, ses abréviations*, Le Locle, 1912.
- Mazliak (P.), *La Biologie au siècle des Lumières*, Paris, Vuibert, 2006.
- Mémoires de la Société académique de l'Aube*, 1914, p. 317.
- Mizubayashi (A.), *La Volonté de bonheur*, Tokyo, Misuzu, 1994.
- Montgolfier (B. de) et Gallet (M.), « Souvenirs de Voltaire et de Rousseau au Musée Carnavalet », *Bulletin du Musée Carnavalet*, novembre 1960, p. 2-23.
- Morton (A.G.), *History of botanical science*, Londres et New York, Academic Press, 1981.
- Mothe (F.) et Lis (M.), *Michel le jardinier au jardin de J.-J. Rousseau*, Paris, Mengès, 1984.
- Nakagawa (H.), *Rousseau ressuscitant. Lecture pour éclairer le for intérieur*, Tokyo, Iwanami, 1998.
- Nicolas (A.), *Herbier de J.-J. Rousseau et correspondance à Madame Delessert*, catalogue de la vente du 16 octobre 2001 à l'Espace Tajan à Paris, Paris, Tajan, 2001.
- Nicolas (J.-P.), *Adanson et les encyclopédistes*, Paris, Palais de la Découverte, 1965.

- Olivier (M.), « Lessons for the four-year-old botanist : Rousseau's "forgotten science" of childhood », dans Norman (B.), *The Child in French and Francophone literature*, Amsterdam et New York, Rodopi B. V., 2004, p. 161-171.
- Pelt (J.-M.), *Une leçon de nature, avec les Lettres élémentaires sur la botanique à Madame de L*** de J.-J. Rousseau*, Le Bouscat, L'Esprit du temps, 1993.
- Pérès (G.), « À propos d'une lettre de J.-J. Rousseau sur la botanique », *Bulletin de la Société des sciences vétérinaires et de médecine comparée de Lyon*, 70, 1968, p. 223-225.
- Perrin (E.), *La Jasserie de Pilat*, Saint-Chamond, Association Iguerande, 2002.
- *J.-J. Rousseau. Hommage révolutionnaire à l'herboriste du Mont-Pilat*, Saint-Martin-La-Plaine, Phénicie, 2012.
- Piatti (B.), *Le Jardin de Rousseau. Petit périple historique dans l'île Saint-Pierre*, Basel, Schwabe, 2001.
- Pinault-Sorensen (M.), *Le Livre de botanique. XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, BNF, 2009.
- Pividal (R.), « Rousseau, musique et botanique », *Magazine littéraire*, 93, octobre 1974, p. 13-14.
- Poucel (J.), « J.-J. Rousseau, botaniste », *Naturalia*, 62, novembre 1958, p. 41-44.
- Poulligny (G.), *Chemin faisant avec J.-J. Rousseau. Approche professionnelle transversale*, Genève, Transversales, 2006.
- Prado (B.), « Philosophie, musique et botanique, de Rousseau à Lévi-Strauss », dans Pouillon (J.) et Maranda (P.), *Échanges et communications. Mélanges offerts à Claude LéviStrauss à l'occasion de son 60^e anniversaire, réunis par J. Pouillon et P. Maranda*, La Haye et Paris, Mouton, 1970, t. 1, p. 571-580.
- Raymond (M.), « J.-J. Rousseau. Deux aspects de sa vie intérieure (intermittences et permanence du moi) », *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, 29, 1941-1942, p. 5-59.
- Raymond (P.), « L'herbier de J.-J. Rousseau », *Æsculape*, 1913, p. 253-255.
- « Notes inédites de J.-J. Rousseau sur la botanique », *Æsculape*, 1914, p. 32-34.
- Rheault (S.), *Place et rôle de la botanique dans l'œuvre de Rousseau*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1989 (<http://uregina.ca/~rheaults/t/mem/m0.htm>).
- Richard-Pauchet (O.), « Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et

- des branches : une lecture érotique des *Lettres élémentaires sur la botanique* de Rousseau », *Épistolaire*, 34, 2008, p. 197-214.
- Richebourg (M.), *Essai sur les lectures de Rousseau*, Genève, A. Jullien, 1934.
- Rousseau botaniste : « Je vais devenir plante moi-même »*, recueil d'articles et catalogue d'exposition sous la direction de C. Jaquier et T. Léchet, Fleurier et Pontarlier, Belvédère, 2012.
- Rousseau et les savants genevois*, catalogue de l'exposition 2012, Genève, Musée d'histoire des sciences, 2012.
- Roux (Cl.), « Les herborisations de J.-J. Rousseau à la Grande-Chartreuse en 1768 et au Mont Pilat en 1769 », *Annales de la Société linnéenne de Lyon*, 60, 1913, p. 101-120.
- Sachs (J. von), *Histoire de la botanique du XVI^e siècle à 1860* (1892), Chilly-Mazarin, Association Sciences en situation, 2010.
- Saint-Amand (P.), « Rousseau contre la science : l'exemple de la botanique dans les textes autobiographiques », *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, 219, 1983, p. 159-167.
- Schlup (M.), *Biographies neuchâteloises*, Hauterive, G. Attinger, 1996-2005.
- *L'illustration botanique du XVII^e au XIX^e siècle à travers les collections de la Bibliothèque*, Neuchâtel, Bibliothèque publique et universitaire, 2009.
- Schmitz (H.) et Uddenberg (N.), *Linné. Le Rêve de l'ordre dans la nature*, Paris, Belin, 2007.
- Schneebeli-Graf (R.), « J.-J. Rousseau, die Botanik und das Herbar für Julie Boy de la Tour », *Tages Anzeiger Magazin*, 26, 1978, p. 16-21.
- Schneebeli-Graf (R.) et Keller (R.), *Botanisieren mit J.-J. Rousseau*, Thoune, Ott Verlag, 2003.
- Scott (D.), « Rousseau and flowers. The poetry of botany », *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, 182, 1979, p. 73-86.
- Sépibus (V. de), préface aux écrits sur la botanique, dans *La Botanique de J.-J. Rousseau, ornée de soixante-cinq planches de P.J. Redouté*, Genève, Lied, 1980, s. p.
- Sorenson (L.R.), « Rousseau's botanical-political problem : on the nature of nature and political philosophy », dans Ward (A.), *Matter and form. From natural science to political philosophy*, Lanham, Rowman et Littlefield, 2009, p. 195-209.
- Sotteau (P.), « A botanical epilogue : J.-J. Rousseau and the J. Bauhin-Chabrey project », *Lloydiana*, 11, 2007, p. 11-16.

- Sotteau (P.) et Heran (M.), « *A J.J. Rousseau : book once owned by J.-J. Rousseau discovered at the Lloyd Library* », *Lloydiana*, 10-4, 2006, p. 2-4.
- Starobinski (J.), *J.-J. Rousseau. La Transparence et l'obstacle, suivi de sept essais sur Rousseau* (1957), Paris, Gallimard « Tel », 1971.
- « Un herbier de fleurs secrètes », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 14, 1976, p. 335-347.
- « L'imitation du Tasse », *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, 40, 1992, p. 265-288.
- Tercinet (A.), « J.-J. Rousseau botaniste », *Revue de Savoie*, 9-3, 1955-1956, p. 203-214.
- Thurmann (J.), *Abraham Gagnebin de La Ferrière*, Porrentruy, V. Michel, 1851.
- Toila (P.), « Rousseau et le matérialisme des fleurs », *La Pensée*, 202, 1978, p. 116-131.
- Travaux du groupe 1 « les mots et les fleurs » du colloque de Nice (28-30 juin 1978) dans *Index-concordance des Rêveries du promeneur solitaire*, Genève et Paris, Slatkine et Champion, 1978, p. 559-654 ; *Index des fragments autobiographiques et de la Lettre à Voltaire*, Genève et Paris, Slatkine et Champion, 1979, p. 552-634 ; *Rousseau et Voltaire en 1978. Actes du colloque international de Nice (juin 1978)*, Genève, Slatkine, 1981, p. 8-18.
- Trousson (R.), *J.-J. Rousseau*, Paris, J. Tallandier, 2003.
- *Rousseau par ceux qui l'ont vu*, Bruxelles, Le Cri, 2004.
- Trousson (R.) et Eigeldinger (F.S.), *Dictionnaire de J.-J. Rousseau*, Paris, Champion, 1996 (= *DJJR*).
- *J.-J. Rousseau au jour le jour. Chronologie*, Paris, Champion, 1998.
- Vedrine (M.), *Les Jardins secrets de J.-J. Rousseau*, Chambéry, AGRAP, 1989.
- Vilmorin (R. de), « *Lettres sur la botanique, Fragments pour un dictionnaire de botanique* », dans Rousseau (J.-J.), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, t. 4, p. CXCIV-CCXXIII.
- Weil (A.), « Sur une herborisation de J.-J. Rousseau », *Mélanges de philologie offerts à F. Brunot*, Paris, Société Nouvelle de Librairie et d'Édition, 1904, p. 337-350.
- Wyss (A.), « L'allégresse aux champs », dans *J.-J. Rousseau*.

L'Accent de l'écriture, Neuchâtel, La Baconnière, 1988, p. 231-240.

Yernault (J.-P.), « Quand Rousseau herborisait », dans Dupont (P.) et Termolle (M.), *Émile ou de la praticabilité de l'éducation*, Mons, UMH-Hepho, 2005, p. 97-100.

Zürcher Herbar (Das) von J.-J. Rousseau, catalogue de l'exposition 1980, Zurich, Zentralbibliothek Zürich, 1980.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

| | |
|---|------------------------|
| Herbier confectionné par A.-L. de Jussieu | xcii |
| © Muséum national d'Histoire naturelle de Paris. | |
| <i>Caractères de botanique</i> | lxxxix, 241 et 243-261 |
| © Bibliothèque publique et universitaire, Neuchâtel. | |
| <i>Synopsis</i> de Ray annoté par Rousseau | 43 |
| © Old Library, Jesus College, Cambridge. | |
| <i>Methodus foliorum</i> de Sauvages annoté par Rousseau | 54 |
| © Old Library, Jesus College, Cambridge. | |
| <i>Historia stirpium</i> de Haller annoté par Rousseau | 73 |
| © RHS Lindley Library, Londres. | |
| Plantes envoyées à Claret de La Tourrette | 79 |
| © Jardin botanique de la Ville de Lyon. | |
| Herbier confectionné par Rousseau | 90 |
| © Musée des arts décoratifs, Paris. | |
| <i>Botanicon Parisiense</i> de Vaillant annoté par Rousseau | 95 |
| © Widener Library, Harvard University, Cambridge. | |
| Herbier confectionné par Rousseau | 161 |
| © Zentralbibliothek, Zurich. | |
| Herbier confectionné par Rousseau | 187 |
| © Musée J.-J. Rousseau, Montmorency. | |
| Herbier confectionné par Rousseau | 193 et 204 |
| © Musée Carnavalet, Paris. | |
| Herbier confectionné par Rousseau | 194 et 216 |
| © Bibliothèque publique et universitaire, Neuchâtel. | |
| Échantillon confectionné par Rousseau | 201 |
| © Musée Jacquemart-André, Chaalis. | |

| | |
|--|-----|
| Commentaires de Rousseau sur l'herbier confectionné par Fusée-Aublet | 208 |
| © Muséum national d'Histoire naturelle de Paris. | |
| <i>Omnium stirpium</i> de Chabrey annoté par Rousseau | 237 |
| © Lloyd Library and Museum, Cincinnati. | |
| <i>La Botanique</i> de Regnault annotée par Rousseau | 322 |
| © Bibliothèque de l'Assemblée nationale, Paris. | |

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----|
| <i>Introduction générale</i> | vii |
| <i>Première partie : 1762-1770</i> | 1 |
| 1. Fragments 1-2 (1765) | 3 |
| 2. Annotations sur le <i>Florae Parisiensis prodromus</i> de Dalibard (1765-1768) | 9 |
| 3. Vocabulaire (1766-1767) | 13 |
| 4. Fragments 3-14 (1767-1768) | 21 |
| 5. Annotations sur le <i>Synopsis</i> de Ray (1767-1769) | 39 |
| 6. Annotations sur le <i>Methodus foliorum</i> de Sauvages (1767-1769) | 45 |
| 7. Sénéka (1768) | 55 |
| 8. Fragments 15-25 (1768-1777) | 59 |
| 9. Annotations sur l' <i>Historia stirpium</i> de Haller (1769) | 69 |
| 10. Notes sur les échantillons du Jardin botanique et l'ISALA de Lyon (1769-1770) | 75 |
| <i>Deuxième partie : 1770-1775</i> | 81 |
| 1. Notes sur l'herbier du Musée des arts décoratifs de Paris (1769-1771) | 83 |
| 2. Annotations sur le <i>Botanicon Parisiense</i> de Vaillant (1770-1771 ou 1773) | 91 |
| 3. Lettres sur la botanique (1771-1774) | 97 |
| 4. Notes sur l'herbier de la Bibliothèque centrale de Zurich (1771-1772) | 149 |
| 5. Listes de graines (1772) | 163 |
| 6. Notes sur l'herbier du Musée J.-J. Rousseau à Montmorency (1773-1774) | 167 |
| <i>Troisième partie : 1775-1778</i> | 189 |
| 1. Notes sur les herbiers de Berlin, Chaalis, Neuchâtel | |

| | |
|--|-----|
| et Paris (1777-1778) | 191 |
| 2. Annotations sur l' <i>Omnium</i> de Chabrey (1777-1778) | 229 |
| 3. Caractères de botanique (1777-1778) | 239 |
| 4. Annotations sur <i>La Botanique</i> de Regnault (1777-1778) | 265 |
| 5. Fragments pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique (1777-1778) | 323 |
| 6. Extrait de livres de botanique (1778) | 377 |
| <i>Bibliographie</i> | 385 |
| <i>Table des illustrations</i> | 403 |
| <i>Table des matières</i> | 405 |